

GOVERNMENT OF INDIA

ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL
ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 23198

CALL No. 417.21/Sen

D.G.A. 79.

D/830





1a

LES
INSCRIPTIONS DE PIYADASI.



EN VENTE

CHEZ ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

RUE BONAPARTE, 28.

LES
INSCRIPTIONS DE PIYADASI

PAR

É. SENART,
MEMBRE DE L'INSTITUT.

TOME SECOND.

LES ÉDITS SUR PILIERS. — LES ÉDITS DETACHÉS.
L'AUTEUR ET LA LANGUE DES ÉDITS.



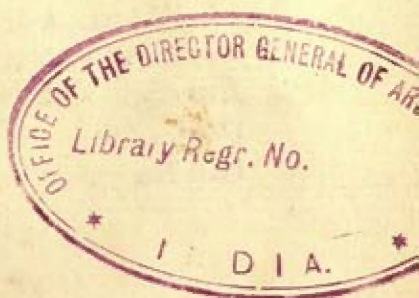
417.21
Sen

23198

PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXXVI.



EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE.

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY NEW DELHI.

Acc. No. 23198

Date.....23.3.56.....

Call No.



LES
INSCRIPTIONS DE PIYADASI.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LES ÉDITS SUR COLONNES.

On possède jusqu'ici cinq colonnes (ou *lâts*) qui portent gravés des édicts émanant de Piyadasi :

1° La plus importante et la plus anciennement connue est la colonne de Delhi, désignée habituellement comme « le *lât* de Firuz Shah » (D), parce que ce fut ce prince qui, de son emplacement primitif, la fit transporter à Delhi. C'est elle qui embrasse la série la plus complète. Il est, je pense, plus commode maintenant de se rallier à la manière de compter les édicts qu'a inaugurée le général Cunningham. Je dirai donc que ce pilier comprend sept édicts inscrits en quatre groupes, un sur chacun de ses côtés. Un huitième, gravé au-dessous, fait en plusieurs lignes le tour du fût.

2° Un autre pilier existe à Delhi, où il fut également transporté par Firuz (D²); c'est celui que le

général Cunningham appelle le pilier de Mirat, du nom de son emplacement primitif. Il n'a conservé qu'un court fragment du 1^{er} édit, les édits II et III intégralement, les édits IV et V seulement en partie. Les édits VI à VIII y manquent.

3° La colonne d'Allahabad (A) comprenait les édits I à VI; les deux premiers sont seuls intacts; du III^e, il ne reste qu'une ligne; des autres, des parties plus ou moins étendues. Elle est caractérisée par la présence accessoire de deux fragments que nous ne retrouvons point ailleurs et qui sont malheureusement détériorés : l'un, déjà connu de Prinsep, a reçu du général Cunningham la dénomination d'« édit de la reine »; l'autre, relevé pour la première fois dans le *Corpus*, est adressé aux officiers de Kaucâmbî. Ils forment un appendice nécessaire dans notre revision de cette classe d'édits.

Les deux dernières colonnes ont été retrouvées sur des emplacements peu éloignés l'un de l'autre; elles contiennent toutes deux les six premières tablettes :

4° L'une est celle de Radhiah (R) que le général Cunningham préfère désigner sous le nom de Lauriya Ararâj;

5° L'autre, la colonne de Mathiah (M), qui a reçu dans le *Corpus* le nom de Lauriya Navandgarh.

Je n'ai point à m'étendre sur la description et l'histoire de ces monuments; je ne pourrais que répéter les faits relevés déjà par Prinsep et M. Cunningham. J'y ai, d'une façon générale, renvoyé le lecteur dans

l'Introduction. Il me suffira de rappeler que les différents textes sont, dans toutes les parties communes, essentiellement identiques. J'ai donc dû prendre pour base la version la plus étendue, la seule complète, celle du pilier de Firuz Shah. C'est son texte que je reproduis dans le caractère original et que je transcris; je donne en note toutes les variantes des autres versions, quand il en existe.

Les particularités orthographiques ou paléographiques que présente cette série ne sont pas de celles qui opposent à l'interprétation des difficultés particulières. Je les néglige donc ici; j'y reviendrai en examinant d'ensemble les questions philologiques et grammaticales. J'ajoute que je me suis cru autorisé par l'expérience acquise dans l'analyse minutieuse des Quatorze édits à passer sous silence les irrégularités de détail qui ne prêtent à aucune équivoque.

PREMIER ÉDIT.

Prinsep, *Journ. Asiat. Soc. of Beng.*, 1837, p. 581
(cf. p. 965); Burnouf, *Lotus de la bonne Loi*, p. 654
et suiv.

(1) ንዕደርሲ ሲጠቅሙ ህጽኑ ዕድል (2) ልዩ ዘሞታዊ ስልጣን ስለሚሰጥ (3) ስለሚቀርብ (4) ስለሚሰጥ



ጉፊ ዘፈላጊቲፍ ዘገብገቢ (5) ዘገብገቢ
 ጎረቤት ዘገብገቢ (6) ወግገገ ወግገገ
 ላንላንላን ላንላንላን (7) ላንላንላን ላንላን
 ላንላን ላንላን ዘገብገቢ (8) ላንላንላን
 ዘገብገቢ ላንላንላን ላንላንላን (9) ላንላንላን
 ላንላንላን ላንላንላን ላንላንላን (10) ላንላን
 ላንላንላን ላንላንላን

(1) Devānañpiye piyadasi lāja¹ hevañ āhā² [...] saḍṣisati
 (2) vasaabhisitena³ me⁴ iyañ dhañmalipi likhāpitā⁵ [...] (3)
 hidatapālate dusañpatipādāye⁶ aññata agāyā⁷ dhañmakā-
 matāyā⁸ (4) agāya palikhāyā⁹ agāya¹⁰ susāsāyā¹¹ agena¹² bha-
 yenā (5) agena usāhenā [...] esa cu kho¹³ mama anusathiyā¹⁴
 (6) dhañmāpekha¹⁵ dhañmakāmatā ca¹⁶ suve suve vadhitā

¹ A °dasi lāja he°.

² RM °āha sa°.

³ ARM °vasābhi°.

⁴ A °na ma i°.

⁵ RM °pita hi°.

⁶ A °dasañpatipādāye°.

⁷ RM °gāya dha°.

⁸ ARM °matāya a°.

⁹ M °gāyañ palikhāya a°, A °palikhāya a°, R °palikhāye a°.

¹⁰ A °agaya°.

¹¹ RM °sūsāya°.

¹² R °ya āge°.

¹³ A °sa ca kho °thinā dha°, RM thiya dha°.

¹⁴ RM °pekha dha°.

¹⁵ A °kāmatā ca su°.

vaḍhisati¹ cevā [.] (7) pulisā pi ca me² ukasā cā gevaya⁴ cā majhimā cā anuvidhiyaṃti (8) saṃpaṭipādayaṃti cā³ alaṃ capalaṃ⁵ samadapayitave⁶ hemeva⁷ aṃta (9) mahāmātā⁸ pi [.] esa hi⁹ vidhi yā iyaṃ¹⁰ dhaṃmena¹¹ pālana¹² dhaṃmena vidhāne¹³ (10) dhaṃmena sukhiyana¹¹ dhaṃmena gotitī¹² [.]

a. On avait d'abord lu *ḍḍa* le signe 𑀓; M. Kern (*Ind. Stad.*, xiv, 394) y a très justement reconnu le 𑀓 suivi du signe du virāma. Personne n'hésitera à lire comme lui *saḍvisati*. — b. J'ai déjà indiqué en passant (i, 232) ce que je crois être la vraie étymologie des deux mots *hidata* et *pālata*. Burnouf (p. 655) y voyait deux adverbes : *idhatra* (avec double suffixe local) et *paratra*, « employés ensuite, par un abus de langage qui tient aux habitudes d'un dialecte populaire, comme de véritables noms neutres. » Nous échappons à toutes les difficultés d'une pareille conjecture, difficultés sur lesquelles il est superflu d'insister, en prenant les deux termes comme des abstraits tirés par le suffixe *tā* des mots *hida* (*idha*) et *para*; on pourrait peut-être même faire remonter le

¹ RM "ḍhita vaḍhisati ca va pu", A "vaḍhisati ca vā".

² ARM "sā pi me".

³ ARM "vidhiyaṃti " yaṃti ca a".

⁴ ARM "samāda".

⁵ A "hemmeva a", RM "hemeva a".

⁶ D³ "aṃgamahamā".

⁷ AR "esā hi", M "esāpi vi".

⁸ A "menā pā".

⁹ A "lana dha".

¹⁰ A "na madhane dha", M "vidhane".

¹¹ A "menaṃ sukhiya", R "yana dha", M "sukhiyana dha".

¹² A "dhaṃmana ganiteci", R "getitī".



second à *pāra*, par allusion à l'expression buddhique *pāraṃ gantaṃ* « passer sur l'autre rive ». Les deux mots sont réunis ici en un dvandva neutre *hidatapā-lataṃ*. Une nouvelle dérivation a donné les adjectifs *hidatika*, *pāratika*, que Kapur di Giri (x, 22; xiii, 11) écrit en effet *paratika* et non *paratrika*; le féminin *pāratikā* fournit à son tour un substantif de sens abstrait (cf. *Mahāvastu*, I, 522), complètement équivalent à notre *pāratā*. *Dasam̐paṭipādaya* est certainement le participe, pour **pādiye*, **pādyam̐*. Cette résolution exceptionnelle de *dya* en *daya* se retrouve ailleurs; par exemple *Dhammap.*, v. 33, nous avons *dannivārayaṃ* pour *darnivāryaṃ* (cf. dans cet édit même *gevaya* pour *grāmya*). Du reste, A lisait évidemment **pādiye*, et c'est ainsi qu'il faut restituer l'apparent **pādāye*. Quant au sens, il importe d'en établir nettement la nuance. En traduisant, avec Burnouf, « difficile à obtenir, » on risque de fausser l'intention générale de l'édit. Toutes les fois que dans nos inscriptions nous rencontrons le verbe *pāṭipādayati*, *sam̐paṭipādayati* (cf. par exemple les édits détachés de Dh. et J.), c'est avec une signification causative que justifie effectivement la forme. Il faut donc traduire : « Le bonheur d'ici-bas et le bonheur de l'autre monde sont difficiles (*non pas à obtenir mais*) à procurer. » Le roi ne s'adresse point à ses sujets en général, mais, comme le démontre la suite, aux officiers de tout rang qu'il charge de la surveillance morale et religieuse de son peuple. C'est à eux, c'est aux soins de leur ministère que sont indispensables les

qualités qui sont ensuite énumérées. En effet, cette interprétation concorde absolument avec la pensée et l'intention manifestée à la fin du vi^e édit (sur roc) dans des termes très analogues. Et l'on doit reconnaître que les dispositions indiquées, *parīkshā* « l'attention dans la surveillance », *bhaya* « la crainte » du roi (cf. plus bas le viii^e édit), s'appliquent infiniment mieux aux officiers en question qu'à la généralité des sujets. — c. La locution *ca kho* ne marque pas, ainsi que le pensait Burnouf, une conséquence : « aussi, car ; » elle indique, comme le montrent à l'évidence et la synonymie de *tu kho* (par exemple G. ix, 5, 7) et les divers passages où elle est employée (comme G. ix, 3, ci-dessous viii, 9, etc.), une signification légèrement adversative : « mais, or ». Les dispositions dont parle le roi sont nécessaires et difficiles à rencontrer ; *mais*, grâce à ses instructions, elles se développent de jour en jour. Il faut, on le voit, lire *anu-sathiyā*, en un seul mot, comme instrumental. Relativement à l'emploi de *suve suve* dans le sens de « chaque jour, de jour en jour », on peut comparer *Dhammap.*, v. 229. — d. L'interprétation de Burnouf pour *gevayā* = *grāmyā* me paraît aussi certaine qu'elle est ingénieuse. Le voisinage des épithètes *ukasā* et *majhimā* prouve que *grāmyā* ne doit pas être pris ici dans sa signification étymologique, mais avec sa valeur dérivée de *bas*, *inférieur*, *infime*. Aux exemples analogues que l'on trouvera dans les dictionnaires, j'ajouterai un passage du *Lal. Vist.* (540, 10) où *grāmyā* est, dans ce sens, encadré entre *hīna*

et *pārthagjanika*. Sur *anurvidhiyaṃti*, cf. 1, 232. — e. Il ne peut être question de couper la phrase avant *alaṃ* ni de rien changer à *samādapayitave*, comme le proposait Burnouf. *Samādapeti* est consacré dans la langue buddhique, avec le sens de « convertir », de « ramener »; l'infinitif dépend de *alaṃ*, et tout le membre de phrase forme un développement explicatif de *saṃpaṭipādayanti*. De l'emploi bien établi de ce verbe, il suit que *capalaṃ* ne peut être pris au neutre comme abstrait, mais doit désigner collectivement les hommes légers, faciles à entraîner (cf. *Dhammap.*, v. 33 : *capalaṃ cittaṃ*). On peut admettre que *anurvidhiyaṃti* et *saṃpaṭipādayanti* ont pour régime idéal un *anāsathīṃ* tiré de *anusathīyā* de la phrase précédente. Nous verrons cependant dans la suite, notamment dans les édits détachés de Dhauḷi et de Jaugada, *saṃpaṭipādayati* ou *paṭipādayati* employé absolument; de même nous trouverons l'expression *dhammānupaṭipattiṃ anupaṭipajati* (ci-dessous, VIII, 3), mais plus ordinairement *paṭipajati* ou *saṃpaṭipajati* absolument. Dans ce cas, la traduction « être, marcher dans la bonne voie », et pour le causatif, « mettre, faire marcher dans la bonne voie », me paraît être celle qui rend le mieux la valeur du verbe. Quant à *hemevā*, pour *hemeva*, c'est-à-dire *evameva*, que nous retrouverons plus bas et dans les édits détachés de Dh. et J., conf. *Hemacandra*, édit. Pischel, I, 271. Les versions parallèles interdisent de supposer avec Burnouf qu'il soit rien tombé à la fin de la ligne et qu'il faille compléter *aṃta[maso]*; le mot d'ailleurs

conviendrait mal au sens. A coup sûr le texte est ici complet. Cette certitude ne nous tire point tout à fait d'embarras. Si nous considérons la lecture comme entièrement correcte, il ne nous reste qu'à faire de *āntamahāmâtā* un composé signifiant « les officiers préposés aux frontières »; et, en effet, le v^e des Quatorze édits nous entretient de *mahāmātras* chargés de veiller sur les populations limitrophes. Il est d'ailleurs très naturel que Piyadasi, toujours préoccupé d'étendre au delà de son domaine propre sa sollicitude charitable, mentionne expressément, après les officiers de tout rang à l'intérieur, ceux dont l'action se répand au dehors (cf. Dh. n^e éd. dét.). Cependant, je garde quelque doute. Le xii^e édit parle positivement des *mahāmātras* chargés de la surveillance des femmes, et, d'après le v^e, les *dharmamahāmātras* ont à s'occuper de l'intérieur de tous les membres de la famille royale. Il suffirait de changer *ānta* en *ānte*, et l'on sait si la correction est facile, pour trouver ici une allusion à ces « officiers intérieurs ». L'accord des différentes versions dans la lecture *ta* me décide, malgré tout, pour la première interprétation. — *f.* La locution *yā iyañ* revient plus bas au viii^e édit, l. 7, dans le même emploi qu'ici, c'est-à-dire comme équivalent de la locution pâlie *yad idañ* « à savoir ». Bien que *iyañ* soit, dans nos inscriptions, souvent employé pour le neutre, je ne crois pas qu'il faille prendre *yā iyañ* comme représentant matériellement *yad idañ*. Dans les deux cas, le pronom est suivi d'un premier substantif féminin, ici *pālanā*, plus bas *dayā*, avec lequel

il peut être en accord. Ce qui est plus malaisé à établir avec la netteté désirable, c'est la nuance précise de signification du terme *vidhi*. Le mot « règle » paraît en fournir la correspondance la plus exacte en français. Cette traduction s'harmonise bien avec le sens justement attribué par Burnouf au *vidhāna* qui suit.

Voici, au résumé, la traduction que je propose :

« Voici ce que dit le roi Piyadasi cher aux Devas. Dans la vingt-septième année de mon sacre, j'ai fait graver cet édit. Le bonheur dans ce monde et dans l'autre est difficile à procurer, à moins (de la part de mes officiers) d'un zèle extrême pour la religion, d'une surveillance rigoureuse, d'une obéissance extrême, d'un sentiment de responsabilité très vif, d'une extrême activité. Mais, grâce à mes instructions, ce souci de la religion, le zèle pour la religion grandissent et grandiront [chez eux] de jour en jour. Et mes officiers, supérieurs, subalternes et de rang moyen, s'y conforment et dirigent [le peuple] dans la bonne voie, de façon à maintenir les esprits légers; de même, les surveillants des pays frontières. Car la règle la voici : le gouvernement par la religion, la loi par la religion, le progrès par la religion, la sécurité par la religion. »

DEUXIÈME ÉDIT.

Prinsep, *loc. laud.*, p. 582 et suiv.; Burnouf, *loc. laud.*, p. 666 et suiv.

(10) ንዕብርሕ ርሕብረኛ (11) ጉዳዝ ልዩ
ቀዳሚኛ ዘርሕብ ርሕብ (12) ንዕብርሕ ርሕ
ቀዳሚኛ ዘርሕብ ርሕብ (13) ዘርሕብ ርሕ
ቀዳሚኛ ዘርሕብ ርሕብ (14) ንዕ
ቀዳሚኛ ዘርሕብ ርሕብ (15) ዘ
ርሕብ ርሕብ (16) ንዕብርሕ ርሕብ ርሕብ
ጉዳዝ ልዩ

(10) Devānāṃpiye piyadasi ¹ lāja ² (11) heyaṃ āhā ³ [...] dhaññe sādhu ⁴ [...] kāyaṃ ⁵ cu ⁶ dhaññe ti ⁷ [...] apāsīnave bahukayāne (12) dayā ⁸ dāne ⁹ sace socaye ¹⁰ ca khu ¹¹ [...] dāne

¹ D² "dasā", A "dasī".

² A R "lāja".

³ R M "āha".

⁴ A R M "sādhu".

⁵ D² "kāyaṃ ca dha", A "kiyaṃ", R M "kiyaṃ ca".

⁶ A "ma ti".

⁷ M "daya".

⁸ A "dane".

⁹ A "sacaye", R M "socaye ti ca".

pi me bahavidhe diṃne¹ dupada (13) catupadesu² pakhiṇā-
 licaesu vividhe³ me anugahe kaṭe āpāna (14) dākhināye⁴
 aṃnāni⁵ pi ca me bahūni⁶ kayānāni kaṭāni [...] etāye me
 (15) aṭhāye⁷ iyaṃ dhaṃmalipi⁸ likhāpitā⁹ hevaṃ anupaṭi-
 pajāntu cilaṃ (16) thitikā¹⁰ ca potūti ti¹¹ [...] ye ca hevaṃ
 saṃpaṭipajisati¹² se¹³ sukaṭaṃ kachati¹⁴ [...]]

a. A en juger par les fac-similés du *Corpus*, la lecture, sur les deux piliers de Delhi, est *kāyaṃ* et non *kiyaṃ* comme dans les trois autres versions. *Kāyaṃ* s'expliquerait à merveille par une sorte de sandhi absolument identique au pâli *kāyaṃ*, *sāhaṃ*, pour *ko ayaṃ*, *so ahaṃ*. Même pour la lecture *kiyaṃ*, j'admets une analyse semblable : *ke iyaṃ* ; *iyaṃ* serait employé au masculin, ce qui n'a rien que de prévu dans des monuments où la même forme est constamment employée tant pour le féminin que pour le neutre et où la différence entre le neutre et le masculin est, au singulier, par l'extension de la dési-

¹ RM "dine".

² D³ "dupāda", A "padaṃca".

³ D²R "vidha me".

⁴ D² "pāṇetṇākhānāyo", ARM "dakhī".

⁵ D³ "ānāni pi ce me".

⁶ R "bahuni".

⁷ AR "aṭhāye", M "aṭhāya".

⁸ R "dhama".

⁹ RM "pita".

¹⁰ D³ "cilaṭhi", A "cilaṭhitiṃkā", R "thitikā", M "thitikā".

¹¹ D² "pota sā . ye", ARM "ca potūti ye".

¹² D² "ca — ṭipajisa", ARM "pajisa".

¹³ A "sa su".

¹⁴ D³ "katha kachati ti", R "kachati ti", M "kachati".

nence *e*, oblitérée ou à peu près. Cette explication me paraît beaucoup plus vraisemblable que la comparaison du sanscrit *kiyat*. Il ne s'agit pas de déterminer l'étendue du dhamma, mais d'en indiquer la nature. D'ailleurs, si la lecture de *D²* et de *D* est bien certaine, elle coupe court à toute hésitation. — *b*. Burnouf a, d'une façon générale, fort bien expliqué *apâsinava*. Seulement je ne crois pas qu'il faille voir dans *âsinava* une formation indépendante, quoique synonyme, de l'ordinaire *âsrava*. Elle serait par trop isolée, et le mot s'explique à merveille par une simple altération mécanique; *âsrava*, dans notre dialecte, peut donner *âsilava*, comme nous avons en pâli *siloka*, *silesuma*, *silāghatī*, *kilesa*, etc.; *âsilava* se peut à son tour changer en *âsinava*, comme le pâli a *naṅgala*, *naṅgula* pour le sanscrit *lāṅgala*, *lāṅgula* (cf. Kuhn, *Beiträge zur Pāli-Gramm.*, p. 44). Les versions de Radhiah et de Mathiah nous aident à corriger à la fin de la phrase *socaye*, qui est nécessairement incorrect, en *soceye*, c'est-à-dire *ṣauceyaṃ*, une forme normale. *Iti*, que portent ces deux versions, s'explique très bien après une énumération; mais on peut aussi s'en passer. En aucun cas il ne faut faire commencer avec Burnouf la phrase suivante soit par *ca khu*, soit même par *iti ca khu*. Cette seconde formule serait en elle-même possible au début d'une proposition; mais, outre le sandhi *soceyeti*, ou plutôt la forme enclitique *ti*, qui serait inadmissible au commencement d'une phrase, *pi*, qui suit *dāne*, ne serait plus possible après cette accumulation de

particules. *Ca khu* ou *iti ca khu* terminent et encadrent l'énumération; *pi* reprend un nouvel ordre d'idées : « Aussi ai-je fait beaucoup d'aumônes. » — c. Il y a deux façons d'entendre l'expression *ápánadákhiṇāye*, suivant que l'on prend *pána* comme représentant en sanscrit *prāṇa* ou *pāna*. C'est au premier parti que s'est arrêté Burnouf : « Des faveurs leur (aux hommes et aux animaux) ont été accordées par moi, jusqu'au présent de l'existence. » Une pareille manière de parler me semble peu naturelle; la tournure « jusqu'à » (*á*) fait plutôt prévoir l'indication d'une faveur si particulière, si inattendue, qu'elle constitue comme un raffinement de bonté. J'ajoute que le terme *anugaha* ne paraît pas annoncer en effet un service aussi essentiel que le don de la vie, mais plutôt quelque charité de surérogation. J'ajoute surtout qu'il faut, d'après la contexture de la phrase, que le bienfait s'applique à la fois aux hommes et aux bêtes (*dupadacatupadesu*); or nous verrons que Piyadasi met certaines limites au meurtre des animaux, il gracie quelques condamnés, mais nulle part il ne parle d'abolir d'une façon générale la peine de mort. Je conclus que la seule interprétation satisfaisante consiste à prendre *pána* dans le sens de « boisson, eau », « jusqu'à leur assurer de l'eau », et que l'allusion du roi porte sur une œuvre dont il fait plusieurs fois mention avec une satisfaction légitime, sur la création de puits le long des chemins (cf. G. 1^{er} édit). On verra ci-dessous (VIII, 2-3) avec quelle visible complaisance le roi insiste sur ce point.

Cette comparaison pourrait même peut-être inspirer une analyse tout à fait différente. Dans ce passage, le roi se vante d'avoir établi beaucoup d'*ápānas*, d'auberges ou caravansérails; *ápāna* se pourrait de même prendre ici en un seul mot. Cependant on ne voit pas bien pourquoi le roi ne citerait expressément que ce genre de bienfaits; la première construction a l'avantage d'en impliquer beaucoup d'autres dont la locution *vividhe anugahe* fait en effet attendre la mention. De l'emploi de *dakkhinā*, que nous constatons ici, il y aurait lieu peut-être de rapprocher l'exemple *arogadachinac bhavatu*, de la troisième ligne de l'inscription de Wardak (*Journ. Roy. Asiat. Soc.*, XX, 261 et suiv.); telle est du moins la lecture proposée par Dowson. Malheureusement l'interprétation et le déchiffrement même de ce monument sont encore trop imparfaits et trop hypothétiques pour que la comparaison en ait beaucoup de poids. — *d.* Relativement à l'orthographe **thitika* de plusieurs versions, on peut comparer les orthographes analogues que j'ai relevées dans le sanscrit buddhique, comme *Mahāvastu*, I, p. 595. J'ai à peine besoin de remarquer qu'il faut lire *hotāti*, le *ti* ayant été par erreur gravé deux fois. — *e.* Sur *kachati* = *karishyati*, cf. I, p. 123.

« Voici ce que dit le roi Piyadasi cher aux Devas. La religion est excellente. Mais, dira-t-on, qu'est-ce que cette religion? [Elle consiste à commettre] le moins de mal possible. [à faire] beaucoup de bien, [à pra-

tiquer] la pitié, la charité, la véracité, et aussi la pureté de vie. Aussi ai-je fait des aumônes de tout genre; sur les hommes et les quadrupèdes, les oiseaux et les animaux aquatiques, j'ai répandu des faveurs diverses, jusqu'à leur assurer de l'eau potable; j'ai exécuté encore bien d'autres actions méritoires. C'est pour cela que j'ai fait graver cet édit, afin que, s'y conformant, on marche de même dans la bonne voie, et qu'il subsiste longtemps. Celui qui agira de la sorte, celui-là fera le bien.»

TROISIÈME ÉDIT.

Prinsep, *loc. laud.*, p. 584; Burnouf, *loc. laud.*, p. 669 et suiv.

(17) 𐎧𐎠𐎠𐎠𐎠 𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠 𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠
 𐎠𐎠𐎠 (18) 𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠
 𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠 (19) 𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠
 𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠 (20) 𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠
 𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠 (21) 𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠
 𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠 (22) 𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠
 𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠𐎠

(17) Devānaṃpiye piyadasi lāja¹ hevañ² ahā³ [...] kayanaṃmeva⁴ dekhati⁵ iyañ⁶ me (18) kayāne kaṭeti nomina⁷ pāpañ⁸ dakhati⁹ iyañ¹⁰ me pāpa¹¹ kaṭeti iyañ¹² vā¹³ āsinave (19) nāmāti¹⁴ [...] dupaṭivekhe¹⁵ cu kho esa hevañ¹⁶ cu kho esa dekhiye imāni¹⁷ (20) āsinavagāmini¹⁸ nāma¹⁹ atha cañḍiye niṭhūliye²⁰ kodhe māne [...] isyā (21) kālanena²¹ vā²² hakañ²³ mā palibhasayisañ²⁴ esa bādha²⁵ dekhiye²⁶ iyañ²⁷ me (22) hidatikāye iyañ²⁸ ma name²⁹ pālatikāye³⁰ [...]

a. Peu importe qu'il faille lire *dekhati* ou *dekhamti*, ici et dans la suite; le sujet est indéfini : « on voit ». C'est bien le présent et non le futur (cf. Kern, *Journ. Roy. Asiat. Soc.*, new ser., XII, 389, note) qu'il faut entendre sous la forme *dakhati* ou *dekhati*. Voyez plus bas le participe futur *dekhiya*. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que l'orthographe régu-

¹ A "dasi lāja".

² D²AM "āhā", R "āha".

³ A "nameva".

⁴ A "khavi i", RM "dekhamti i".

⁵ A "pāpakañ".

⁶ RM "dekhamti".

⁷ D²RM "pāpe", A "pāpake".

⁸ D² "vā".

⁹ La lacune dans A commence ici et s'étend jusque dans l'édit suivant.

¹⁰ R "esa lavañ".

¹¹ D²M "gāmini".

¹² RM "nāmāti a".

¹³ RM "niṭhūli".

¹⁴ RM "isyakā".

¹⁵ D² "vā".

¹⁶ RM "yisati e".

¹⁷ M "sa ṭhādham de", R "ḍham de".

¹⁸ D² "iyañ me pā".

¹⁹ RM "kāye ti".

lière serait *kayānaṃ* (ou **nam*) *eva*. — *b*. Les syllabes *nomina* sont embarrassantes, d'autant plus que l'accord de toutes les versions est de nature à inspirer une plus grande circonspection dans les conjectures. Burnouf analysait *no imind* « non par celui-ci »; mais j'avoue que je ne vois pas bien le sens qu'il en prétendait tirer, et je découvre moins encore celui que l'on pourrait tirer utilement de cette analyse. Une seule chose est certaine, c'est qu'il nous faut une négation. Elle peut être contenue dans la première syllabe, *no*; elle peut l'être aussi dans la dernière, *na*. C'est au premier parti que, d'accord avec Burnouf, paraît se ranger M. Kern, qui, citant incidemment ce membre de phrase, transcrit (*Roy. As. Soc.*, new ser., xii, 389 n.) *na punaḥ*; *mina* représenterait donc *punaḥ*. A la rigueur on pourrait retrouver le même mot sous la forme *mana* à la fin de cet édit : *īyaṃ mana me*. Cependant, on le verra par une note suivante, *punaḥ*, dans cette autre phrase, ne paraît pas appelé par les nécessités du sens, au contraire. Cette analogie ne saurait donc être décisive en faveur d'une identification qui présente autant de difficulté que celle de *mina* et de *punaḥ*. A plusieurs reprises nous avons dans nos inscriptions rencontré cet adverbe, mais toujours sous la forme *puna* ou *pana* (*pane*). L'altération du *p* initial en *m* n'est rien moins que fréquente; quand nous rencontrons en prâcrit *mia*, *miva* pour *pi va* (*api iva*), c'est seulement après une nasale (cf. Weber, *Hāla*², index, s. v.). Et encore faudrait-il expliquer le changement de *u* en *i*, particu-

lièrement inattendu après une labiale. Cette transcription, si ingénieuse qu'elle soit, me paraît donc fort hypothétique. Je crois préférable d'avoir recours à une conjecture et de lire *nāmā* (pour *nāma*) *na*. *Nāma* serait placé ici exactement comme il figure à la fin de la phrase, après *āsinave*; rien de plus naturel, puisque ces deux membres de phrase se font antithèse. J'ajoute que, à la fin de l'édit, je ne vois pas non plus d'expédient plus plausible que de corriger *maname* en *me nāma*. Burnouf supposait une répétition accidentelle de la syllabe *me* (*ma*); nous ne pouvons nous en tenir à cette explication; nous verrons en effet qu'il n'y a pas lieu d'admettre la présence de la négation que cherchait Burnouf. Je ne puis le suivre davantage dans la traduction de la dernière partie de la phrase présente. *A iyañ vā āsinave* . . . il commence une nouvelle proposition et traduit : « Et c'est là ce qu'on appelle la corruption du mal. » Je ne vois pas trop dans ce qui précède à quoi pourrait se rapporter cette observation : *āsinava* est, au contraire, défini un peu plus bas. D'ailleurs le *vā* et le *tī* final coordonnent nécessairement cette proposition à celle qu'elle suit. Nous rétablirons un sens parfaitement naturel et lié en traduisant : « On ne se dit pas : j'ai commis telle faute, ou telle action est un péché. » Il n'y a pas de tautologie : le premier examen concerne le fait matériel de l'action mauvaise qu'on se dispense de constater; le second, l'appréciation rigoureuse de la valeur de ces actions qu'on s'abstient d'approfondir. Et, en effet, la

suite de l'édit a pour but : 1° d'inculquer la nécessité de l'examen; 2° d'éclairer la conscience par une définition telle quelle du péché. Sur *ásinava*, voy. l'édit précédent. — c. On remarquera l'orthographe irrégulière **paṭivekhe* pour **paṭiyavekhe*. L'anomalie se reproduit de même par la suite, comme dans *paṭivekhāmi*, vi, 4, et aussi dans *anuvekhamāna*, viii^e édit, l. 2. Le thème *paṭi-ava-īksh* est consacré dans la terminologie buddhique au sens d'« examen de conscience ». On peut voir un passage du *Visuddhimagga* cité par Childers (s. v. *paccavekkhanaṃ*) qui, parmi cinq examens, distingue celui des passions dont on s'est défait, et celui des passions dont on a encore à se débarrasser. Ce sont précisément les deux examens dont parle ici le roi. D'après ce que j'ai dit plus haut, les deux *cu kho* marquent une double réserve. La première porte sur la phrase précédente : on ne se rend pas compte du mal que l'on commet; *il est vrai* qu'un pareil examen est difficile; la seconde sur ce membre de phrase lui-même : cet examen est difficile, *et pourtant* il est nécessaire de s'examiner soi-même. Suit la teneur de cet examen. — d. Il ne faut pas entendre *ásinavagāmini*, les vices « qui viennent de l'*ásrava* », mais les actions « qui rentrent dans la catégorie de l'*ásrava*, du péché ». C'est la seule traduction qui s'accorde avec l'emploi habituel de *gāmin* aussi bien qu'avec le sens général. *Hevaṃ* du membre de phrase précédent nous permettait de prévoir que nous aurions ici une explication de cet examen que réclame le roi. En effet, la phrase com-

mence par *imāni*, qui est en parallélisme exact avec *īyaṃ* des propositions antérieures; et, ce qui est tout à fait décisif, les versions de Radhiah et de Mathiah encadrent ce commencement de phrase dans un *iti* qui en souligne la vraie intention. La suite, *yatha*, etc. est un développement explicatif, une sorte de définition sommaire destinée à faire connaître la nature de l'*āsrava*, en quoi consiste le péché. L'équivalent de l'abstrait *caṃḍiya*, *cāṇḍya* ne paraît pas usité dans la langue classique. — e. Cette dernière phrase de l'édit n'a pas jusqu'ici été comprise; ni les propositions ni même les mots n'ont été convenablement séparés. Les nouvelles copies, en nous fournissant clairement la lecture *kālanena*, ne peuvent laisser aucun doute sur la construction. D'autre part, plusieurs versions donnant *palibhāsayisaṃ esa*, il est clair que le *ti* ajouté par deux d'entre elles représente *iti*, et que, par conséquent, le membre de phrase est mis dans la bouche d'un tiers, c'est-à-dire du pécheur, et détermine ce qu'il y a lieu de surveiller exactement, avec énergie (*bādhaṃ dakkhiye*). De nombreux passages (par exemple K. VIII, 2; Kh. XII, 32; Sahasārām, 1; ci-dessous, VIII, 1, etc.) ne laissent aucun doute sur la valeur de *bādhaṃ*; il équivaut couramment à une manière de superlatif. La phrase *isyākālanena*, etc. ne présente en elle-même aucune difficulté grave. *Palibhāsati* signifie en pâli *décrier*, *calomnier*, *diffamer*. C'est le même sens que nous avons ici, soit que le causatif ait sa pleine valeur « faire calomnier » ou, ce qui me paraît plus probable,

qu'il n'ait pas d'autre portée que le thème simple. Nous avons déjà rencontré la forme *hakañ* équivalant à *ahañ*; nous la rencontrerons dans la suite plus fréquemment encore. Ce à quoi il faut veiller avec soin, c'est donc de ne pas répandre de calomnie par une raison, par une inspiration d'envie. Les versions de Radhiah et de Mathiah complètent la phrase par un *iti* final, montrant ainsi clairement que ce dernier membre, *iyañ me*, etc. est aussi compris dans les choses qui sont à considérer. Nous arrivons donc à cette traduction parfaitement naturelle : « il faut se dire : cela (cette attention à éviter la calomnie et l'envie) sera pour mon bien en ce monde, cela sera pour mon bien dans l'autre vie. » Il est évident que nous ne pouvons admettre la négation que Burnouf cherchait dans les syllabes *maname*. Le roi ne sépare et surtout n'oppose jamais l'avantage présent et l'avantage futur ou proprement religieux. En tout cas, conçue de la sorte, cette opposition aboutirait ici à un non-sens. Il n'est pas admissible que le roi considère comme indifférente à la destinée future l'attention à éviter la calomnie. De là ma conjecture exprimée plus haut et en vertu de laquelle je lis *iyañ me náma*; la correction 18 en 18 est particulièrement facile. Et quant à un *punañ*, en supposant un instant qu'il pût être représenté par une forme *mana*, il s'expliquerait assez malaisément à cette place où rien n'appelle une antithèse.

Je traduis donc tout ce morceau de la façon suivante :

(1) Devānaṃpiye piyadasī lāja hevaṃ āhā¹ [...] saḍḍisati-
 vasa (2) abhisitena² me iyaṃ dhaṃmalipi likhāpitā³ [...] la-
 jūkā me (3) bahūsu pānasatasahasesu janasī āyatā⁴ tesāṃ⁵
 ye abhihāle⁶ va (4) daṃḍe vā atapatiye me kaṭe⁷ kiṃti la-
 jūkā⁸ asvatha abhiṭā⁹ (5) kaṃṃāni pavatayevū¹⁰ janasa jā-
 napadasā¹¹ hitasukhaṃ upadahevū¹² (6) anugahinevu cā¹³ [...] su-
 kkiyanadukkiyanaṃ¹⁴ jānisaṃti dhaṃmayutena¹⁵ ca (7) viyo-
 vadisaṃti¹⁶ janaṃ jānapadaṃ kiṃti hidataṃ ca pālataṃ ca
 (8) ālādhayevū¹⁷ ti [...] lajūkā pi laghaṃti¹⁸ paṭicalitave maṃ
 pulisāni pi me (9) chadaṃnāni¹⁹ paṭicalisaṃti tepi ca kāni
 viyovadisāṃti²⁰ yena maṃ lajūkā²¹ (10) caghaṃti²² ālādhayi-
 tave²³ [...] athā²⁴ hi pajaṃ²⁵ viyatāye²⁶ dhātīye nisijitu²⁷ (11) as-
 vathe hoti viyatadhāti caghatī²⁸ me pajaṃ sukhaṃ paliha-

¹ R "āba".² R "saḍḍa".³ RM "pita".⁴ RM "yata".⁵ RM "tesāṃ".⁶ M "bhipāle".⁷ RM "jūka".⁸ RM "bhita".⁹ RM "yevūti ja".¹⁰ M "ādasa", R "dasa".¹¹ R "hevu", M "dapevū".¹² R "neva ca sukkiya", M "yanadakkh".¹³ M "mayate".¹⁴ R "yevu la".¹⁵ RM "pi caghaṃ".¹⁶ D⁰ — chaṃḍaṃnā, RM "chaṃḍaṃnā".¹⁷ D² "yovadasaṃ".¹⁸ RM "jūka".¹⁹ D⁰ "ghaṃti".²⁰ D² "lādha . yi", R "lādheyātave".²¹ D² "atha hi".²² D² "paja".²³ R "viyāmtā".²⁴ D² "nisajitu".²⁵ D⁰ R "caghaṃti", M "caghatī me".

sāni ¹ me (17) yote diṃṃe nātikāvakāni ² nijhapayisaṃti ³ jivitāye ⁴ tānaṃ [.] (18) nāsaṃtaṃ vā ⁵ nijhapayitā ⁶ dānaṃ dāhaṃti ⁷ pālātikaṃ upavāsaṃ ⁸ va ⁹ kachaṃti ¹⁰ [.] (19) ichā hi me hevaṃ niludbasi pi kālasi ¹¹ pālataṃ ¹² ālādhayevūti ¹³ janasa ca (20) vadhati ¹⁴ vividhadhaṃmacalane sayame dānasavibhāge ti ¹⁴ [.]

a. On peut douter sinon du sens, au moins de la forme véritable du mot qui est écrit ici *āyatā*. M. Kern corrige *āyutā*, sanscrit आयुक्ता, la forme et le sens sont ainsi très satisfaisants. Il est pourtant remarquable que plus bas (D. VIII, 1), dans une locution absolument équivalente à notre phrase, nous retrouvons la même lecture, *āyata*, que portent ici unanimement toutes les versions; il en est de même dans le troisième passage où reparait le mot, à Dhauli, dans le 1^{er} édit détaché, l. 4. Au contraire, dans les cas où nous sommes sûrement en présence du substantif *āyukti* (Dh., éd. dét. I, 11; II, 8), et tout à l'heure,

¹ A "tini divasini".

² A "kāvaṃkāni".

³ A "nisapayī".

⁴ A "javi", M "jivi", R "vitaye".

⁵ M "va".

⁶ R "yitave".

⁷ D³ "dahaṃ".

⁸ D³ "vāsa", A "pavasaṃ", R "vāsuṃ".

⁹ A "vā".

¹⁰ A "kachati".

¹¹ M "pala".

¹² D³ "yevati", A "lādhayaṭhātī", M "yevūtā".

¹³ A "vadhatā".

¹⁴ A "dāne savibhigeti", D³ "savabhā".

à la ligne 15 de la présente tablette, l'*u*, loin d'être omis, agit sur l'*y* qui le précède et le change en *v*, *āvuti*. Je doute pourtant qu'il faille revenir à l'analyse tentée par Lassen et adoptée par Burnouf *आयत्ता*; même en invoquant l'analogie de *समायत्त*, la signification n'est pas entièrement convenable. Il me semble seulement découvrir ici dans l'orthographe la trace d'une certaine confusion qui se serait faite dans l'usage populaire entre les deux participes, pourtant bien distincts, *āyutta* et *āyatta*. Nous avons dans *lajūka* l'orthographe ordinaire, par un *a* bref, qui décide M. Kern (*Journ. Roy. Asiat. Soc.*, new ser., XII, 393) à dériver le titre, non pas directement de *rāja*, mais de *rājya*. Il est certain que cette écriture se retrouve dans la plupart des cas; mais le vocalisme est particulièrement négligé dans les édits des colonnes, et Girnar, au III^e édit, porte l'*ā* long, sans parler de la ligne 13 de notre présente tablette. D'autre part, je note *rāja* dans un passage du *Mahāvagga* (II, 16, 14), où le mot, rapproché de *rājamahāmattā* et employé au pluriel, ne peut guère avoir d'autre sens que n'aurait notre *rājuka*. J'ajoute que l'*ā* long presque invariablement conservé dans le mot et qui, par conséquent, semble bien authentique, paraît s'expliquer seulement par l'influence persistante des cas obliques du pluriel *rājūnam*, *rājūhi*, les seuls qui se tirent du thème *rāju*. Dans ces conditions, j'incline à penser, malgré l'irrégularité habituelle de l'orthographe, que *lajuka* se doit étymologiquement écrire *lājuka*, *rājuka*, et que le mot est directement tiré de

rāju = *rājan*. — *b*. Le sens de *abhihāla* n'est pas nettement déterminé par l'emploi ordinaire du mot : le sens de *présent* consacré en pâli ne convient pas ici ; le sens de *confiscation* choisi par Burnouf et dérivé sans doute par lui de la signification de *prise*, *vol*, attestée pour le sanscrit classique, est bien arbitraire. La suite (l. 14-15) établit, on le verra, un parallélisme direct entre *abhihāla* et *daṇḍa* d'une part, *viyohālasamatā* et *daṇḍasamatā* d'autre part ; il s'ensuit que *abhihāla* doit être pris ici dans une valeur très voisine de celle de *viyohāla*. *Vyavahāra* désigne l'action judiciaire. Je crois donc que nous ne pouvons mieux faire que de déduire avec M. Kern, pour *abhihāra*, d'après l'analogie d'*abhiyoga*, la signification de *poursuite*, du sens attesté d'*attaquer*, en général. De même pour *atapatiye*, je me range à l'analyse *ātma-pati* de M. Kern ; mais j'en crois devoir tirer, pour l'ensemble, une traduction toute différente. La phrase est répétée un peu plus bas ; nous ne pouvons séparer l'explication des deux passages. Dans l'un et l'autre cas, nous voyons que la mesure prise par le roi a pour but de donner aux *rājukas* une entière sécurité d'esprit, de les laisser vaquer sans crainte à leur mission. Mais le second spécifie de la part du roi une autre vue encore. Cet arrangement a pour point de départ le désir de faire régner « l'uniformité (ou l'égalité) dans les poursuites, l'uniformité dans les châtiments ». Comment le roi pourrait-il obtenir un résultat semblable en abandonnant à ses officiers la décision arbitraire et sans contrôle sur les poursuites à ordon-

ner et sur la nature ou l'étendue des châtimens à prononcer? Car c'est à ce sens qu'aboutit la traduction du savant professeur de Leyde. Tout s'explique dès que nous prenons *âtman* comme désignant le roi lui-même, et, nous rapprochant en ce point de Burnouf, les poursuites et les châtimens comme concernant non pas les administrés des *râjukas*, mais ces fonctionnaires eux-mêmes. « Je me suis réservé personnellement, dit le roi, les poursuites à exercer et les châtimens à édicter contre eux. » Il est clair que le moyen est excellent pour établir dans la jurisprudence à l'égard de ces officiers une uniformité parfaite. C'est aussi de toute façon une garantie sérieuse pour les intéressés; ils pourront remplir leurs fonctions sans inquiétude, sachant qu'ils ne sont justiciables que du roi; que, par conséquent, ils échappent aux tracasseries et aux inimitiés possibles de leurs supérieurs hiérarchiques, comme ceux qui vont être désignés tout à l'heure sous le titre d'« hommes » (*pulisa*) du roi. Je crois inutile d'insister sur les raisons qui rendent inadmissible l'interprétation que Burnouf, mal servi par une fausse analyse d'*atapatiya*, avait proposée pour cette phrase. — c. Il ne peut y avoir, je pense, aucun doute sur ces derniers mots, sur lesquels la lecture *vacá*, au lieu de *vu cá*, a jusqu'ici égaré les interprètes. *Anugahinevu* n'est rien qu'un optatif de *anugrihñati*, dérivé et orthographié suivant toutes les analogies du prâcrit, et en particulier du dialecte de nos inscriptions, *vu* pour *yu*, comme dans *upadahevu* et dans beau-

coup d'autres cas déjà signalés ou qui restent à signaler. La traduction est parfaitement simple; le but du roi est que les *rājukas* « procurent et favorisent le bien et l'utilité des populations ». Nous avons constaté tout à l'heure une fois de plus que le terme *anugrah* est familier à la langue du roi; il y a presque les allures d'un terme technique. — d. Il est indispensable, pour entendre ce membre de phrase, de rapprocher l'expression du viii^e édit, l. 2, qui le rappelle et le résume. Nous y voyons que le roi exprime ainsi la mission donnée aux *rājukas*: *hevaṃ ca hevaṃ ca paliyovadātha janaṃ dhammayutaṃ*. Cette comparaison me paraît condamner la traduction tentée par M. Kern (cf. encore *Journ. Roy. Asiat. Soc.*, new ser., xii, p. 392 et 393, note). *Ovadati* a, dans la langue buddhique, le sens précis et connu de *exhorter, prêcher*; nous l'avons constaté précédemment dans le vi^e édit. *Viyovadati* n'a pas d'autre sens, sauf la nuance de diffusion qui, marquée ici par le préfixe *vi*, l'est, dans l'édit circulaire, par le préfixe *pari*. Nous en avons une preuve directe à Dhaulī, vi, 11 : *viyovaditā[ve]* y correspond à *ovaditaviyaṃ* des autres versions. Ce sens est aussi bien le seul qui convienne dans la phrase suivante. D'autre part, la même comparaison nous interdit de prendre, dans *dhammayutena*, *yuta* comme un neutre et de traduire avec Burnouf « conformément à la loi ». J'ai eu occasion de remarquer déjà (1, 78) que partout dans nos inscriptions *dhammayuta* ou son équivalent *yuta*, au singulier ou au pluriel, a toujours le même sens

et désigne le peuple fidèle, les coreligionnaires du roi. Il n'en est pas autrement dans le xiii^e édit où le roi enjoint à ses officiers de les confirmer par leurs exhortations dans leurs bons sentiments; il n'en est pas autrement ici même. Nous avons, en effet, un moyen très simple de mettre en complet accord le présent passage et le passage ultérieur : c'est de prendre l'instrumental dans sa valeur sociative, si ordinaire et si connue; nous traduirons : « et avec les fidèles (en même temps que les fidèles) ils exhorteront tout le peuple. » Nous sommes ainsi en possession de restituer à la suite de la construction toute sa régularité. Nous ne pouvons, étant données les habitudes de ce style, appliquer *ālādhayevu* qu'au peuple, aux administrés, comme sujet; *kiṃti*, en effet, annonce toujours l'intention attribuée au sujet de la proposition, ici au sujet de *viyovadisānti*, c'est-à-dire aux *rājukas*. Comme nous entrons avec *kiṃti* et *ti* dans le style direct, si le verbe s'appliquait à ces officiers, il faudrait qu'il fût à la première personne, non à la troisième. La pensée du roi est donc incontestablement celle-ci : « Les *rājukas* évangéliseront mes sujets dans le but de procurer leur bien dans ce monde et dans l'autre. » — *e*. Il ne peut y avoir de doute sur la restitution de *laghaṃti* en *ca-ghaṃti*; de ५ à ६ la distance est presque insignifiante, et le témoignage des autres versions est décisif. Personne n'a encore signalé l'emploi parallèle de ce verbe en *prācrit*, ni déterminé son prototype en *sanskrit*. M. Kern compare l'hindoustani *cāhnā*,

dont le sens de *désirer*, *vouloir* serait assez convenable. Mais expliquer directement et sans intermédiaire un terme du temps d'Açoka par l'hindoustani est en soi un expédient si désespéré qu'il me semble nécessaire de chercher encore dans un rayon moins lointain. J'ai au moins une conjecture à offrir : je propose de prendre *cagghati* comme une altération de *jāgrati*, employé comme l'est continuellement *paṭijaggati* dans la langue buddhique, au sens de *prendre soin*, *veiller à*. Pour le durcissement de la moyenne en ténue, le pâli présente plus d'un exemple (cf. E. Kuhn, *Beitraege zur Pāli Gramm.*, p. 40; Trenckner, *Pāli miscellany*, 1, 61 et suiv.), et les autres prâcrits en contiennent encore davantage. Dans les inscriptions, je rappelle seulement *kubhā—gahā*. Ce qui est plus important, c'est que, ici même, le cas n'est point unique (cf. déjà ci-dessus, 1, 302). *Paṭicalati* doit être pris purement et simplement comme un équivalent de *paricarati*, seul usité dans la langue classique, avec le sens, ici très convenable, de *servir*, *obéir à*. Il ne manque pas d'exemples de la substitution dans les dialectes prâcrits du préfixe *prati* à *pari*; je citerai seulement le pâli *paṭipāṭi*, pour *paripāṭi*; le sanscrit buddhique *parijāgrati*, à côté du pâli *paṭijaggati* (cf. *Mahāvastu*, I, 435; cf. aussi *ibid.*, p. 396). M. Kern, aussi bien que Burnouf, corrige *pulisāni* en *pulisānaṃ* et en fait un génitif dépendant du substantif *chaṃdanāni*. L'unanimité des versions interdit de s'arrêter à une correction qui n'est pas si aisée qu'il semblerait d'abord, la forme régulière

retrouver ici rapprochés des *rājukas*. La suite de la phrase paraît même de nature à préciser entre les uns et les autres la relation hiérarchique. Il s'y trouve trois syllabes dont il importe d'abord de rectifier l'analyse. On a jusqu'ici réuni *cahāni* en un seul mot et on y a vu le reflet du sanscrit *cahrāni* (ou par correction *cahrāṇām*) en y cherchant tour à tour le sens de *corps de troupes* ou de *province*. J'ai déjà eu occasion d'indiquer qu'il faut diviser *ca hāni* (1, 161); j'ai démontré l'existence, dans la langue de Piyadasi, d'un adverbe *kāni*; elle ressort à l'évidence des passages du VI^e (l. 6) et du VII^e édit (l. 18), où *kāni* n'est plus, comme dans nos autres exemples, précédé de *ca*. Quant au sens, il demeure assez indéterminé, comme il est dans la nature même de la particule, et conforme à son origine. L'exemple du V^e édit (l. 9) pourrait suggérer de lui attribuer cette valeur : « en général, d'une façon générale ». Mais il me semble, en somme, plus sûr, par la raison que j'ai relevée dans le passage précité, de considérer *kāni* comme équivalant à peu près à *khalu*, et la locution *ca hāni* à la locution *ca khu*, si familière à ce style. Le sens de *yena*, « afin que », est fixé par son emploi à la ligne 12. Puisque les exhortations rappelées ici doivent exercer leur influence sur la conduite des *rājukas*, il est clair que le seul sujet possible de *vijovadisānti* est *pulisāni*. C'est à eux que se référerait le pronom *te*. Mais ce pronom est-il bien sujet? En le prenant comme accusatif, à la façon du pâli et même du sanscrit budhique (*Mahāvastu*, 1, 414, etc.), en l'appliquant dès

lors aux rājukas, on aurait l'avantage d'obtenir pour le verbe un régime que semblent appeler sa signification et l'analyse du viii^e édit. En tout cas, ce détail est sans importance pour l'intelligence générale de la phrase. Il demeure établi que les officiers compris sous la dénomination de *parushāḥ* du roi étaient supérieurs en autorité aux fonctionnaires désignés comme rājukas, sur lesquels le roi leur confère une sorte de surveillance. — *f.* Il n'y a plus à revenir sur les formes d'infinitif comme *parihāṭave*, pour *parihartave*; quant au sens de *pariharati*, il est entièrement fixé par l'usage de la langue buddhique, où il signifie couramment *s'occuper, prendre soin de* (cf. par exemple, *Mahāvastu*, I, 403). Tout le reste de la phrase a été ingénieusement expliqué par Burnouf; M. Kern a amélioré son analyse relativement au mot *viyata*, qu'il transcrit non pas *vyāpta*, mais bien *vyakta*. — *g.* Avec M. Kern, je considère *saṃtāṃ* non comme = *çāntāṃ*, mais comme représentant le nominatif pluriel *santaḥ*. J'ai relevé précédemment le nominatif *ayo* pour *ayaṃ* (K. XIII, 11); ce serait exactement le cas inverse, si l'o final ne se transformait en *e* dans ce dialecte; mais la conversion fréquente ici des nominatifs neutres (*aṃ*) en nominatifs masculins (*e*) fournissait un point d'appui facile, quoique différent, à une confusion de ce genre. *Çāntāṃ* ainsi placé ne se construit pas. Pour le reste de la phrase, je puis renvoyer à la note *b.* Je n'ai pas besoin d'insister sur la corrélation étroite qu'établissent entre les deux membres de la phrase les termes *yena*, —

etena, « afin que — par ce motif ». Le sens est, sous une forme légèrement différente, exactement le même qu'aux lignes 3-5. — *h*. Je ne saurais, avec les précédents commentateurs, considérer *kiṃti* comme = scrt *kīrtiḥ*, mais bien comme la particule *kiṃti*, si usitée dans nos inscriptions. La désinence d'*ichitaviye* que portent toutes les versions, mais surtout la comparaison de Bhabra, l. 6, de Dh., éd. dét., l. 2, 9-11, etc. me semble absolument décisive : *esá*, comme il arrive ailleurs (par exemple l. 19 de l'édit précédent), et *ichitaviye* expriment des neutres. J'ai dit le sens où je prends *samatá*; je ne connais aucune raison ni dans l'usage sanscrit ni dans l'usage buddhique de détourner le mot de sa valeur propre, qui n'est pas celle d'« impartialité » (Burnouf), d'« équité » (*æquitas*, dit M. Kern), mais celle d'« égalité », d'« uniformité ». C'est le sens qui en effet nous met sur la voie pour l'intelligence exacte de toute la pensée. — *i*. La transcription *āvritti* pour *āvuti*, — *āvriti* que porte le texte de Burnouf ne doit être qu'une faute d'impression, — est admissible; le sens de « changement de résolution » est inattendu et complètement arbitraire. J'ai averti plus haut (n. a) que je transcris *āyuktī*. Le changement de *y* en *v* est ici trop ordinaire pour nous arrêter un seul instant; cette transcription est d'ailleurs la seule possible dans *de-sāvutike* du n° éd. dét. de Dhauḷi (l. 8), comme M. Kern l'a bien reconnu. Il n'en est pas autrement dans le 1^{er} éd. dét. (l. 11), pour *anāvutiyā*, ainsi que nous le verrons plus tard. Le sens est, en effet, ex-

cellent : « A partir de maintenant, voici mon injonction, ma décision. » — j. J'ai eu occasion de fixer précédemment le véritable sens de *tilita* (*tirita*) (1, 158). *Tireti* s'appliquant spécialement à l'achèvement, au jugement des procès, *tilitadaṃḍa* désigne « les hommes dont la peine a été prononcée ». *Yote* me paraît parfaitement expliqué par M. Kern, grâce au rapprochement du sanscrit *yautaka*, et revient au sens, donné d'abord par Burnouf, de « sursis ». La revision des différentes versions dans le *Corpus* confirme uniformément la lecture première *jīvītāye tānaṃ*. C'est donc bien elle (et non *tīmnaṃ*) que nous devons prendre pour base de l'interprétation. La conjecture de M. Kern (*jīvītāyeti nānāsaṃgaṃ*, etc.) serait condamnée par ce seul fait que, dans notre texte, *tānaṃ* termine la ligne; que, par conséquent, à en juger par la pratique constante de ces textes qui évitent de diviser un thème en deux d'une ligne à l'autre, la syllabe *naṃ* ne saurait être distraite de ce qui précède pour être jointe à la suite. *Tānaṃ* s'explique en effet à merveille : c'est le génitif pluriel bien connu du pronom *tad*. Il ne peut absolument s'appliquer qu'à ces condamnés qui seuls viennent d'être nommés. Il est certain, d'autre part, que ces mêmes hommes sont le sujet des verbes suivants : *dāhaṃti* et *kachaṃti*. D'où je déduis plusieurs conclusions : d'abord que *tānaṃ* appartient à la phrase dont le verbe est *nijhapayisaṃti*; elle doit d'ailleurs être close après *tānaṃ*, *va* ne pouvant être le premier mot et *nijhapayitā* réclamant un régime. Il en résulte

d'autre part que *nijhapayisaṃti* ne peut pas avoir pour sujet les condamnés en question. Le point est d'autant plus important que le verbe a fort embarrassé les interprètes et qu'on en a jusqu'ici manqué l'explication. On a tiré *jhap* de *kshap*, causatif de *kshi*, et, du point de vue phonétique, au cune objection n'est possible. Mais, outre que ce verbe n'est point ailleurs employé avec le préfixe *nī*, cette analyse a conduit aux constructions les plus embarrassées et les moins satisfaisantes. Elles supposent d'ailleurs les condamnés pour sujet, ce qui n'est pas admissible. Nous trouvons en pâli le verbe *nij-jhāpeti* (cf. Childers, s. v.), le causatif régulier du sanscrit *nī-dhyai*, avec le sens parfaitement légitime de : « faire connaître, tourner l'attention vers ». Nous avons bien ici la brève *nijhapeti*; mais c'est le même fait qui se produit dans *thapeti* pour *sthāpayati*, et d'autres cas encore. Rien ne s'oppose donc à ce que nous reconnaissons dans notre passage le même verbe. Le sujet sera nécessairement ou indéfini, comme il arrive souvent dans nos inscriptions (cf. un peu plus haut *dekhaṃti* du 1^{er} édit), ou, ce qui reviendra au même, ces officiers, *purushas* et *rājukas*, dont il a été question auparavant. Un sens très naturel se dégagera ainsi pour le membre de phrase qui commence à *nātikāvakaṇi*. J'accorde, dit le roi, un sursis de trois jours pour les condamnés à mort avant l'exécution de leur peine : « on ne leur en fera envisager ni plus ni moins à vivre, » en d'autres termes, on leur fera connaître que trois jours sans plus sont

tout le délai qu'il leur reste à vivre. Cette traduction convient à merveille à *nijhapayitā* de la phrase suivante. On y a cherché un absolutif; l'emploi de *nisijita* un peu plus haut ferait plutôt, dans ce cas, attendre ici la forme *nijhapayitu*. C'est à un participe pluriel que nous avons affaire, **payita* pour **pīta*, comme nous trouvons en pâli et en sanscrit buddhique *vedayitaṃ*, comme nous aurons plus loin (viii, 3) *sukhayita*. C'est, du reste, comme participe que Burnouf prenait le mot, tout en analysant le radical d'autre façon. Le sens sera donc « qui a son attention ramenée sur, qui est averti de ». Le régime ne peut être que *nāsaṃtaṃ*, qui se réduit bien, d'après le précédent de Lassen, en *nācāntaṃ* : « le terme, la limite de leur disparition, de leur exécution ». *Vā* est *vai* ou plutôt, comme en tant de rencontres, *eva*. Il n'y a à revenir ni sur l'adjectif *pālatika*, ni sur les futurs *dāhaṃti* et *kachaṃti*. — k. La locution *niludhasi kālasi* est la dernière de cette tablette qui fasse quelque difficulté. Burnouf et M. Kern supposent l'un et l'autre une lecture *niludhasāpi kālasi*, « pendant le temps de leur emprisonnement ». La correction est indispensable si l'on veut maintenir cette traduction. Devant l'accord des divers fac-similés successifs et des différentes versions, il serait pourtant préférable d'y échapper. A cette considération se joignent quelques scrupules moins décisifs, je l'avoue. D'abord on attendrait plutôt *nilodhasa*, comme l'ont bien senti et Burnouf et M. Kern; en second lieu, l'emploi de *kāla* pour marquer le

temps qui s'écoule, pour signifier « durée », ne me paraît pas très conforme aux habitudes de la langue. Je propose d'éviter ces difficultés, sérieuses ou légères, en prenant *kālasī* comme le locatif de *kārā* « prison ». Le changement de genre ne saurait nous étonner, après tant d'exemples analogues; en tout cas, il ne serait pas plus surprenant de rencontrer le locatif masculin *kārasi* de *kārā*, que le locatif féminin *kālāyaṃ* de *kālu* à Rūpnāth (I. 2). *Niladhasi* reprendrait dès lors son rôle de participe et le locatif s'expliquerait : « même dans un cachot fermé »; « même enfermés dans un cachot ». Cette interprétation me paraît rendre plus saisissante, au moins dans la forme, l'antithèse évidemment voulue entre ce membre de phrase et *pālataṃ*. — l. Cette dernière partie, comme le marque l'*iti* final, exprime également un vœu, une intention du roi. Ce serait, à vrai dire, un potentiel qu'il nous faudrait. Peut-être sommes-nous ici, l'orthographe *vaḍhati* étant pour *vaḍhāti*, en présence d'une de ces traces du subjonctif comme on en a relevé plusieurs, soit en pâli, soit dans le sanscrit buddhique (cf. *Mahāvastu*, I, 499, etc.).

« Voici ce que dit le roi Piyadasi cher aux Devas. Dans la vingt-septième année de mon sacre, j'ai fait graver cet édit. Parmi bien des centaines de milliers d'habitants, j'ai institué sur le peuple des *rājukas*. Je me suis réservé personnellement toute poursuite ou tout châtiment contre eux, dans le but que ces *rājukas* puissent avec une confiance et une sécurité

entières vaquer à leurs fonctions, fonder et développer le bien et l'utilité de la population de mes États. Ils se rendront compte des progrès ou des souffrances, et avec les fidèles de la religion ils exhorteront la population [entière] de mes États, en vue de lui assurer le bonheur d'ici-bas et le salut à venir. Les rājukas s'appliquent à m'obéir; eux aussi les purushas obéiront à mes volontés et à mes ordres, et ils répandront les exhortations, afin que les rājukas s'appliquent à me satisfaire. De même que, après avoir confié son enfant à une nourrice habile, on se sent en sécurité, se disant : une nourrice habile s'applique à bien soigner mon enfant, de même j'ai créé les rājukas pour le bien et l'utilité de mes sujets. Pour qu'ils puissent avec confiance et sécurité, libres de préoccupation, vaquer à leurs fonctions, je me suis réservé personnellement toute poursuite, tout châtiment contre eux. Il est, en effet, désirable de faire régner l'égalité et dans les poursuites et dans les peines. A dater de ce jour, [j'introduis] la règle [suivante] : aux prisonniers qui ont été jugés et condamnés à mort, j'accorde un sursis de trois jours [avant l'exécution]. On les avertira qu'il ne leur reste ni plus ni moins à vivre. Avertis ainsi du terme de leur existence, ils feront l'aumône en vue de la vie future ou pratiqueront le jeûne. Je désire en effet que, même enfermés dans un cachot, ils assurent l'au-delà, et je souhaite de voir se développer les diverses pratiques de la religion, asservissement des sens, distribution de l'aumône. »

- (1) ንዕለቲኒ ርሕታሪኻ ሃይሌ-ወዘተ ልዩ ልዩ ልዩ
- (2) ዘሞላሊኒ ሃይሌ-ወዘተ ዘሞላሊኒ ሃይሌ-ወዘተ
- (3) ልዩ ልዩ ዘሞላሊኒ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ
- (4) ዘሞላሊኒ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ
- (5) ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ
- (6) ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ
- (7) ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ
- (8) ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ
- (9) ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ
- (10) ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ
- (11) ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ
- (12) ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ
- (13) ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ
- (14) ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ ሃይሌ-ወዘተ

ᐃᐅᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅ (15) ᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅᐅ
 ᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅ (16) ᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅ
 ᐅᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅ (17) ᐅᐅᐅ
 ᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅ
 (18) ᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅ
 ᐅ ᐅᐅᐅ (19) ᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅ
 ᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅ (20) ᐅᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅᐅᐅᐅ ᐅᐅ
 ᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅᐅ

(1) Devānañpiye piyadasi¹ lāja² hevañ ahā³ [...] saḍḍiva-
 tivasa (2) abhisitena⁴ me imāni⁵ jātāni⁶ avadhiyāni⁷ kaṭṭāni
 seyatha⁸ (3) suke sālīke⁹ alune¹⁰ cakavāke hañse¹¹ nañḍi-
 mukhe¹² gelāṭe (4) jatūkā¹³ añḍākapilīke daḍḍi¹⁴ anaṭṭhika-

¹ M "piya", A "dasi".

² A "lājā".

³ A "ābā", R "āha", M "heva āha".

⁴ A "visātivasaññi", RM "vasābhisitasa".

⁵ RM "māni pi jā".

⁶ RM "vadhiyāni".

⁷ A "saya".

⁸ A "līkā", RM "līka".

⁹ A "kachāke hañsa".

¹⁰ A "nañḍimu".

¹¹ A "jītūke", RM "tūka".

¹² A "kīpilīkā dabbhī", RM "pilīka daḍḍi".

mache¹ vedaveyake² (5) gaṃgāpuputaḥ³ saṃkujamache ka-
phatasayake⁴ paṃnasase simale⁵ (6) saṃḍake okapiṃde pala-
sate setakapote gāmakapote⁶ (7) save catupade ye⁷ paṭibho-
gaṃ⁸ no eti⁹ ca na khādiyati⁹ [.] ajakanā¹⁰ i¹⁰ (8) eḍakā¹¹ cā
sūkali¹² cā¹³ gabhini¹⁴ va pāyaminā¹⁵ va¹⁶ avadhāya¹⁷ pātaka¹⁸
(9) pi ca¹⁹ kāni āsaṃmāsike²⁰ [.] vadhikukule²¹ no kataviye
[.] tase²² sajive²³ (10) no jhāpetaviye²⁴ [.] dāve anaṭhāye²⁵ vā
vihisāye²⁶ vā no jhāpetaviye²⁶ [.] (11) jīvena jive no²⁷ pusi-
taviye [.] tisu cātummāsīsu²⁸ tisāyaṃ²⁹ puṃnamāsīyaṃ³⁰

¹ A "anathika".

² A "davayaka".

³ A "papata".

⁴ A "kapaṭa... ka", R "taseya pa".

⁵ A "panasase pimale (une lacune jusqu'à [seta]ka)".

⁶ A — kapova gamaka".

⁷ A "sava catapada ya".

⁸ A "bhoga (une lacune de treize caractères) nā (lacune jusqu'à sa-
jive), R "tipogaṃ".

⁹ RM "yati".

¹⁰ D² — ajakanāni e". RM "jakānāni e".

¹¹ D² "ḍaka".

¹² D² "kali".

¹³ M "cā".

¹⁴ D² "bhina", M "gaṃbhi".

¹⁵ D² "payamena".

¹⁶ D² "vā".

¹⁷ D² "vadhīśā", RM "vadhya".

¹⁸ R M "pata".

¹⁹ RM "ke ca kā".

²⁰ D² "saṃmānīke".

²¹ R "tuse".

²² A "jhā (lacune jusqu'à cāvuda)", RM "jhāpayita".

²³ D² "āoa".

²⁴ D² "vipisā".

²⁵ RM "jhāpayita".

²⁶ D² "jiveṃ no".

²⁷ R "tīsyā", M "tīsiyaṃ".

²⁸ R "pūnava".

(12) tiññāni divasāni cāvudasañ pañnaḍasañ¹ paṭipadāye dhavāye² cā³ (13) anuposatha⁴ mache⁵ avadhiye⁶ no pi vi-ketaviye [.] etāni⁷ yevā⁸ divasāni (14) nāgavanasi kevaṭa bhogasi⁹ yāni¹⁰ aññāni pi jīvanikāyāni (15) no hañṭavīyāni [.] aṭṭhamipakhāye¹¹ cāvudasaṇṇe pañnaḍasaṇṇe tisāye (16) pa-nāvasune tāsu¹² cātummāsisa¹³ sudivasāye gone no nilakhita-viye¹⁴ (17) ajake eḍake¹⁵ sūkale evāpi aññe nilakhiyati¹⁶ no nilakhitaviye¹⁷ [.] (18) tisāye punāvasune cātummāsīye cātummāsipakhāye¹⁸ asvasā¹⁹ gonasa²⁰ (19) lakhane²¹ no kaṭa-viye²² [.] yāva saḍviñṇasativasaabhisitena²³ me etāye (20) aññālikāye pañnavisati bañḍhanamokkhāni²⁴ kaṭāni [.]

a. Le neutre *jātaṃ* ne peut être pris ici que dans le sens qu'aurait *jāti*, « race, espèce » d'animaux. J'ai relevé ailleurs un autre exemple de cet emploi du

¹ A "pañcada (lacune jusqu'à tāni yāva).

² RM "padañ dhuvā°.

³ D² "cā°.

⁴ D² "sathāñ°, R "sathāñ°.

⁵ D² "meche°.

⁶ D² "avādhi°, RM "vadhiye°.

⁷ D² "tānā°.

⁸ R "yeva°, A "yāva (lacune jusqu'à sudivasā°).

⁹ D² "yāni°.

¹⁰ D² RM "ṭhamipa°.

¹¹ D² RM "punā "tisu°.

¹² M "māsisa°.

¹³ A "nilakhitāvi°.

¹⁴ A "eḍa (lacune jusqu'à lakhane°).

¹⁵ D² "khiyāti°.

¹⁶ D² "khitāñvi°.

¹⁷ D² RM "cātummā°.

¹⁸ R "svasa gonāñsa°, M "svasa gonasa°.

¹⁹ A — lakhane°, RM "lakhane°.

²⁰ D² "no khata°.

²¹ D² "visati°, M. "vasābhi°, R "vasābhisitasa°, A "visativa°. (Le reste manque jusqu'à la fin.)

mot (*Mahāvastu*, I, 593). *Avadhiyāni kaṭāni* « ont été établis, spécifiés comme ne devant pas être tués ». — *b.* Cette énumération de noms d'animaux constitue une des difficultés principales du présent édit. Plusieurs termes, dont les lexicographes ne nous fournissent pas d'équivalents sanscrits, demeurent obscurs, et, comme il s'agit de dénominations techniques, l'étymologie, dans les cas où elle se dégage avec vraisemblance, ne saurait nous tirer d'embarras. Heureusement cette ignorance, si regrettable qu'elle soit, ne nuit pas à l'intelligence générale du morceau; la détermination plus précise de quelques-uns de ces animaux auxquels nous ne pouvons assigner de noms, ne nous avancerait guère. L'avenir, en étendant nos connaissances, comblera certainement plusieurs de ces lacunes. Ce que nous pouvons affirmer dès maintenant, c'est que l'énumération ouverte par *sayathā* comprend les mots *savv catupade* — *khādiyati*. C'est là seulement que se termine la nomenclature générale. Ensuite commencent des interdictions temporaires ou spéciales; en sorte que la phrase suivante ne s'ouvre qu'avec *ajakā*. Ainsi nous trouvons représentés dans la mesure d'ensemble non seulement des animaux aquatiques et des oiseaux, mais les animaux terrestres, les quadrupèdes. — Les noms *ṣuka* et *ṣārika* sont bien connus; avec *alana*, c'est-à-dire *aruṇa*, commence l'incertitude. J'ignore quel lien Prinsep (p. 965) prétendait établir entre *Arana*, le cocher mythique, à demi oiseau, de l'Aurore, et l'espèce de grue qui a reçu des Anglais dans

l'Inde le nom d'*adjutant*. Mais je suis volontiers disposé à admettre que dans cette identification ses pandits voyaient juste. Le Dictionnaire de Saint-Petersbourg ne connaît *aruṇa* comme nom d'animal que pour désigner (d'après le Suçruta) « un petit animal venimeux ». Les noms qui encadrent ici *aluna* ne permettent guère de songer à une signification pareille, mais sûrement à quelque oiseau. *Nandimukha*, d'après le Suçruta, s'applique, paraît-il, à un oiseau aquatique; je n'ai aucun moyen d'en déterminer le vrai nom. *Gelāṭa* est entièrement incertain; il ne peut être question de l'identification avec *gridhra* admise par les pandits de Prinsep. L'origine du mot ne paraît pas particulièrement obscure. Le sanscrit connaît plusieurs noms d'oiseaux dans la formation desquels entre comme second membre *aṭa*, comme *vyāghrāṭa*, *dhūmyāṭa*; nous en avons probablement un nouvel exemple dans ce mot, qui se pourrait transcrire en *gairāṭa*, de *giri* « montagne ». *Jatūkā*, la « chauve-souris », ne fait pas difficulté. Ce nom paraît clore, quant à présent, l'énumération des oiseaux. Ce n'est pas que le mot *ambākapīlika* (**kipīlika* à Alahabad) soit clair; mais le pâli *kipīlika*, par dissimilation pour *pipīlikā*, « fourmi », semble nous donner la clef du second membre. Quant au premier, je ne saurais avec Prinsep y chercher le sanscrit *ambā*, ni adopter pour l'ensemble le sens de « mère-fourmi », c'est-à-dire « reine des fourmis ». La spécification législative deviendrait, à force de minutie, par trop insaisissable. Je ne vois guère à choisir qu'entre

āmra « manguier » (que plus loin nous retrouverons de même sous la forme féminine *añbā*) et *ambu*, « eau »; l'*ā* de la désinence serait, dans le second cas, surprenant; l'inexactitude de nos textes dans la notation vocalique nous laisse cependant quelque marge, et jusqu'à nouvel ordre je me figure qu'il est ici question de quelque animal désigné par cette périphrase, la « fourmi d'eau ». Sous un point de vue au moins la conjecture est satisfaisante; le nom ouvrirait bien une série d'animaux aquatiques. En effet, celui qui vient après et dont la forme exacte (cf. M et A) est *dudī*, désigne une petite espèce de tortue. Avec le suivant, nous avons certainement affaire à un poisson, *macha*, c'est-à-dire *matsya*; quant à la première partie du mot, je ne le prendrai pas comme Prinsep = *anarthika*, mais = *anasthika*, le poisson en question étant désigné comme n'ayant pas d'os, peut-être figurément et à cause, par exemple, de sa souplesse extrême. Le *ṭh* cérébral me paraît recommander cette étymologie. Je n'imagine pour *vedaveyaka* qu'une transcription possible : *vaidarveyaka*. *Darvi* désignant le « chaperon » des serpents, on peut supposer que *vidarvi*, ou, ce qui revient au même, la forme patronymique *vaidarveya* aurait désigné quelque poisson comme analogue au serpent « moins le chaperon »; il aurait pu ainsi désigner l'anguille, par exemple; mais c'est là une pure hypothèse, puisque je ne rencontre pas le mot dans les dictionnaires sanscrits. En partant du sens de « gonflement, enflure » constaté pour *puppāṭa*, il est assez naturel de

penser que *gaṁgāpuputaka* s'applique à certain poisson du Gange, remarquable par quelque protubérance. Le *ṣaṁkujamacha* ne doit pas être différent du poisson *ṣaṁkuci* des lexicographes sanscrits; il n'y a entre les deux qu'une nuance phonétique qu'explique assez l'affaiblissement prâcrit de *c* en *j*. Le terme suivant commence la catégorie des animaux terrestres, au moins dans sa seconde partie, *sayaka*, qui est, je pense, en sanscrit *ṣalyaka*, le « pore-épique ». La première est plus douteuse. Néanmoins nous retrouvons dans Yājñavalkya, I, 177, le pore-épique (sous la forme *ṣallaka*) associé à la tortue (*kacchapa*); il est bien tentant de chercher ici un rapprochement pareil et de prendre *kaphaṭa* comme équivalant au sanscrit *kamaṭha*. Je reconnais que la transition phonétique n'est rien moins que régulière, mais l'objection ne saurait être absolue, surtout pour une sorte de nom propre, d'un mot sans doute très usité et qui, même sous sa forme classique, porte tous les caractères d'une origine populaire. Précisément, dans le vers cité du Dharmasāstra, les deux animaux sont donnés comme pouvant se manger; il est donc naturel qu'ils ne soient point enveloppés ici dans la catégorie finale *save catupade*, etc. Le même vers parle du lièvre *ṣaṣa*; nous le retrouvons dans notre *paṁnasase*, que les deux termes soient équivalents ou que l'addition de *parṇa* marque une espèce particulière. Pour *simala*, je ne puis découvrir aucun équivalent sanscrit dont la correspondance soit phonétiquement régulière ou au moins justifiable. *Saṁḍaka* est le

sanscrit *shaṇḍa* et désigne un taureau vivant en liberté. Pour *okkapiṇḍa*, je ne puis offrir de traduction certaine; la forme du moins et l'existence du mot sont garanties, car nous le rencontrons en pâli. *Mahāvagga*, VI, 17, 6, il est raconté que les Bhikkhus laissant hors du monastère les vivres qu'on leur a apportés, *ukkapiṇḍakāpi khādanti corāpi haranti* : « les *ukkapiṇḍakas* les mangent, les voleurs les prennent. » On pourrait songer au *renard*, à cause de sa couleur, et en s'appuyant sur le nom d'*ulūkāmukhī* qui lui est, paraît-il, appliqué. Les deux derniers termes de l'énumération *setakapota* et *gāmakapota*, qui ne prêtent à aucune équivoque et désignent évidemment deux espèces de pigeons, semblent garantir la restitution *palapate* pour *palasate*, c'est-à-dire la « tourterelle »; la correction de *ḍ* en *ḷ* est des plus aisées, et, quelle que soit la netteté avec laquelle sont gravées ces inscriptions, il ne manque pas dans nos reproductions d'exemples certains de corrections nécessaires. Si de nouvelles revisions garantissaient d'une façon définitive la lecture *palasate*, il ne resterait qu'à y reconnaître le pâli *parasato*, et à traduire par « rhinocéros » (cf. Trenckner, *Pāli miscell.*, I, 50), ce qui après tout est possible. — c. Prinsep, tout en construisant mal la phrase, avait bien reconnu le sens de l'expression *paṭibhogaṃ eti* « entrer dans, servir à la consommation ». Le roi, qui veut restreindre autant que possible le meurtre des animaux, interdit naturellement d'une façon générale de tuer tous ceux qui ne servent pas à des

besoins urgents, dont le meurtre n'est conséquemment pas indispensable; je suppose que *paṭibhoga* ne désigne pas exclusivement l'alimentation, mais en général les besoins que des animaux morts peuvent servir à satisfaire. S'il en était autrement, *na ca khā-diyati* ne ferait que redoubler la pensée sans y rien ajouter de nouveau. — *d.* Après les interdictions générales et absolues viennent les interdictions accidentelles et temporaires. *Ajakānāni* ne donne pas de sens; il nous faut un féminin singulier, et il n'y a pas de place ici pour un pluriel neutre. Il suffit d'une légère correction de **┐** en **+** pour obtenir la lecture *ajakā kāni* = *ajakā khu* qui est complètement satisfaisante (cf. 1, 161); la particule *kāni* revient justement dans le membre de phrase voisin. Les pandits de Prinsep, avertis par le voisinage de *gab-bhīni*, avaient reconnu le vrai sens de l'adjectif suivant; nous ne saurions pourtant le transcrire *payas-vīni*; mais nous lisons *pīyamānā*, qui donne bien le sens de «allaitant». C'est, de même, *avadhīyā* et non *avadhāya* qu'il faut lire, et avec R et M, *potaka* au lieu de *pātaka*. *Āsaṃmāsika* est nécessairement formé de *ā-shaḍ-māsa*; il est donc, en somme, défendu de tuer les mères (chèvres, brebis et truies) quand elles sont pleines ou qu'elles allaitent, et leurs petits tant qu'ils n'ont pas atteint six mois. — *e.* *Vadhri* signifiant «eunuque», *vadhi-kukkuṭa* ne peut être pris que comme un composé qui signifie «chapon». — *f.* *Tase sajīve* fait un pendant exact à l'expression *sajivāni prāṇakāni* d'un passage du *Mahāvastu*, I, 22,

5 : « il ne faut brûler vivant aucun être animé », comme nous faisons, par exemple, pour les porcs. — *g.* Cette *vihimsā* s'applique à la destruction du gibier, amenée par l'incendie du bois où il vit. — *h.* Nous sommes, dans cette fin d'édit, en présence de trois séries de dates dont l'explication précise offre plus d'une difficulté. Nous n'en séparerons pas l'interprétation. Il est nécessaire d'en rapprocher deux indications analogues empruntées aux édits détachés de Dhauli et de Jaugada. Je réunis dans un seul tableau toutes ces données :

A	B	C
tisu cātuṃmāsisu	aṭhamipakhāye	tisāye
tisāyaṃ puṃnamā-	cāvudāsāye	punāvasune
siyaṃ	paṃnaḍāsāye	cātuṃmāsiye
tiṃni divasāni :	tisāye	cātuṃmāsipakhāye
cāvudasaṃ	punāvasune	
paṃnaḍasaṃ	tisu cātuṃmāsisu	
paṭipadāye	sudivasāye	
dhuvāye ca anupo-		
sathaṃ		

et dans les édits détachés :

I	II
anucātuṃmāsaṃ tisena na-	tisanakhatena (Dh.)
khatena (Dh.)	anutisaṃ (J.)
anucātuṃmāsaṃ tisenaṃ (J.)	

Je dois avertir d'abord que, malgré l'analogie des termes, l'indication des édits détachés ne me paraît

pas avoir avec celle de notre tablette une similitude entière ; je ne crois pas que dans les deux cas les significations se confondent. La forme, du reste, diffère. Mais si nous comparons d'abord entre elles les expressions des deux édits détachés, nous trouvons que le second omet *anucātuṃmāsaṃ*. Comme il s'agit dans les deux cas de la lecture publique des édits eux-mêmes, il est impossible d'imaginer pourquoi il y aurait entre les deux données une différence intentionnelle. Il me paraît indubitable que *tisanakhatena* ou *anatisaṃ* du second emporte exactement le même sens que la locution plus développée du premier. J'en conclus d'abord que *anucātuṃmāsaṃ* contient, non pas une spécification restrictive, mais le simple rappel d'une indication impliquée par la seule expression *tisena nakhatena*. La relation entre les deux termes ne saurait être la même que celle qui doit exister ici entre les deux premiers de notre liste A. En effet, si les éléments thématiques sont les mêmes, l'emploi grammatical est, dans les deux cas, fort différent. Les féminins *cātuṃmāsi* et *tisā* ne peuvent, conformément à l'usage, désigner que « la pleine lune correspondant à chacune des fêtes dites *cātarmāsyas* (triannuelles) ; la pleine lune en conjonction avec le nakshatra *tishya* » (cf. la formation de *gravaṇā* d'après Pāṇini, IV, 2, 5). Au contraire, *tisena nakhatena* ne peut désigner « la pleine lune de *Tishya* », mais signifie littéralement « sous le nakshatra *Tishya* » ; *anucātuṃmāsaṃ* ne doit pas s'analyser *anucātarmāsaṃ*, et se traduire : « tous les quatre mois ; »

l'a serait, dans cette hypothèse, inexplicable; la seule transcription possible est *anucâturmâsyañ* «à chacune des fêtes dites *câturmâsyas*». Et, en effet, nous trouvons de même *anu* combiné avec un nom de fête dans *anúposathañ* «à chaque uposatha». D'après cette analogie et étant donnée l'équivalence de *anú-tisañ* (J.) et de *tisanakhatena*, il faudrait rendre toutes ces expressions : *tisena nakhatena*, *tisena*, etc. : «à la fête de Tishya.» L'addition *anucâturñmâsañ* prouve, en effet, qu'il s'agit d'une fête correspondant à la date de ces trois sacrifices annuels des brâhmanes; et il est clair que la date de ces sacrifices étant fixée par le retour de trois pleines lunes déterminées ne saurait correspondre régulièrement, dans la réalité des données astronomiques, avec un seul et même nakshatra. Voici donc ma double conclusion : 1° que l'indication des édits détachés est à traduire : «à la fête de Tishya» et «à la fête de Tishya qui se célèbre à chacune des fêtes *câturmâsyas*»; 2° que cette donnée est sans importance pour notre passage, dans l'interprétation duquel elle ne peut nous guider. C'est cette interprétation qui nous intéresse surtout quant à présent. — Dans la série A, un groupe se détache d'abord par sa forme syntactique; ce sont les *tiñni divasâni*, etc., c'est-à-dire «trois jours, le quatorzième, le quinzième (du mois) et la pratipad (c'est-à-dire le premier jour du demi-mois qui recommence).» Il est évident que cette indication doit trouver une spécification nécessaire dans ce qui précède; la seule

question qui puisse s'élever est de savoir s'ils portent seulement sur *tisāyaṃ puṇṇamāsiyaṃ* (j'accepte provisoirement cette lecture) ou aussi sur *tīsu cāturmāsīsu*. Grammaticalement, nous pourrions hésiter, mais la donnée suivante, *dhuvāye ca anuposathaṃ*, tranche la question. Ces mots ne se peuvent traduire que : « et à jour fixe, chaque uposatha », en d'autres termes « et d'une façon générale, chaque jour d'uposatha ». On peut comparer l'emploi de *dhruva* dans le premier des Quatorze édits. Comme chaque jour de pleine lune est nécessairement jour d'uposatha, la mention séparée des trois pleines lunes des mois où se célèbre la fête appelée *cāturmāsyā* serait absolument oiseuse. Il faut donc voir dans toute la première partie jusqu'à *dhuvāye* un complexe unique, et traduire : « lors des pleines lunes des mois où se célèbre la fête *cāturmāsyā* et de la pleine lune de Tishya, les quatorzième et quinzième jours et le jour suivant. » J'ai admis jusqu'ici que la leçon *puṇṇamāsiyaṃ* était certaine. Mais j'avoue que je suis très éloigné de le penser. J'en dirai mon sentiment après avoir expliqué les deux dernières séries. — La troisième ne présente guère d'incertitude. Elle comprend « la pleine lune en conjonction avec Tishya, la pleine lune en conjonction avec Punarvasū, la pleine lune qui correspond à chacun des sacrifices *cāturmāsyas* » ; quant au dernier terme *cāturmāsīpakṣāye*, *cāturmāsīpakṣa* désigne, conformément à l'usage, la demi-lunaison qui suit la pleine lune (chaque pleine lune) dite *cāturmāsī* ; et comme

il est question ici d'un jour en particulier, le féminin *cātuṃmāsīpakhā* qu'il faut, bien entendu, compléter par *tithi*, représente certainement le premier jour de cette demi-lunaison; il équivaut exactement à *paṭipadāye* de la première énumération, en tant que ce mot porte sur *tīsu cātuṃmāsīsu*. J'ajoute que la différence de forme entre le singulier *cātuṃmāsīye* que nous avons ici pour désigner chacune des pleines lunes *cāturmāsī* et le pluriel *tīsu cātummāsīsu* de la série A serait de nature, s'il en était besoin, à confirmer l'application que j'ai faite tout à l'heure de cette locution : elle établit entre les deux cas une distinction intentionnelle; or le sens certain dans la présente énumération ne laisse pour la précédente d'autre possibilité que celle que d'autres considérations nous recommandaient d'abord. — Les trois premiers termes de la série B ne prêtent à aucune hésitation. *Aṭhamīpakhā* est l'équivalent, dans une construction un peu irrégulière, de *pakshāṣṭamī* « le huitième jour de la demi-lunaison » (cf. par exemple *Dhammap.*, p. 404 : *cātuddasī pañcadaśī yāva pakkhassa aṭṭhamī*), c'est-à-dire « de chaque lunaison ». C'est la locution à laquelle correspond exactement l'expression singhalaise *atawaka (aṣṭapaksha)* (*Sp. Hardy, East. Monach.*, p. 236). Mais le 14 et le 15 ne désignent-ils que le 14 et le 15 du mois, c'est-à-dire de la première moitié, correspondant ainsi à la pleine lune, ou bien s'appliquent-ils aussi à la seconde quinzaine de chaque mois? A en juger par les habitudes modernes (cf. *Sp. Hardy, loc. laud.*), on

pourrait incliner vers la première solution; mais comme la notion d'un triple uposatha par demi-lunaison, le 8, le 14 et le 15, nous est expressément attestée par le *Mahāvagga* (II, 4, 2), je n'hésite pas à penser que telle est aussi l'intention du roi dans ce passage. Il est vrai qu'il paraît régner dans la tradition, relativement à l'uposatha, une grande incertitude. Le même ouvrage, un peu plus loin (II, 14, 1), n'admet que « deux uposathas, celui du 14 et celui du 15 ». En revanche, un autre passage (II, 34, 3-4) parle expressément du *pātipada uposatha*, c'est-à-dire de celui qui correspond au premier jour du mois (*lāmaṇāka* de la terminologie singhalaise). Je ne doute pas, en effet, que ce jour ne fût considéré par Piyadasi comme environné d'une consécration religieuse. C'est sur ce seul jour que peut porter la différence entre l'expression générique de la série A *dhuvāye anaposathaṃ* et notre série B; si cette expression plus courte n'est point répétée ici, c'est nécessairement en vue d'exclure quelque élément qu'elle contient; cet élément ne saurait être que la *pratipad*. Pour le reste de l'énumération, je puis me référer à ce qui a été dit de la série A et du pluriel *tisu cātumāsīsu*; ici encore, toutes les pleines lunes étant comprises dans les dates *cāvadasāye* et *paṇṇadasāye*, les termes *tisāye* — *cātumāsīsu* ne peuvent avoir d'autre utilité que de servir de déterminatifs au dernier, *sudivasāye*. Malheureusement ce terme est pour moi obscur; je ne connais pas d'exemple parallèle de l'emploi technique du mot. Il nous faut visiblement

ici autre chose qu'une donnée astrologique vague, correspondant, je suppose, à l'expression védique *sudinatve ahnâm* (cf. Weber, *Die Ved. Nachrichten von den Naksh.*, II, 315). La comparaison des autres listes doit nous guider. On verra par la suite que les actes interdits successivement par le roi constituent nécessairement une série de gravité décroissante. Il est donc *a priori* plus que vraisemblable que les listes de jours réservés, étant donné ce fait qu'il y a une distinction, doivent aller parallèlement en se réduisant : la seconde contiendra moins de jours que la première; la troisième, moins encore que la seconde; mais tous les jours exceptés dans les deux dernières devront être compris dans la première. D'une façon générale, cette conjecture se justifie à première vue. Entre la liste B et la liste C, elle ne se vérifie dans le détail qu'à une condition, c'est que *cātuṃmāsīpakhā* puisse être compris dans la dernière partie de B, *tisu cātuṃmāsīsu sudivasā*. En effet, les pleines lunes de Tishya, de Punarvasu et des cāturmāsya sont englobées dans les deux premiers termes *cāvudāsā* et *pañnadāsā*. D'autre part, entre A et B, pour qu'une correspondance analogue s'établisse, il faut que la dernière partie de B, *tisāye — sudivasā*, soit englobée par A, ou dans le dernier terme, *dhuvāye ca anuposathaṃ*, ou dans l'avant-dernier, *tisu — paṭipadāye*. Dans le premier cas, les trois premiers termes de B embrassant tous les jours d'uposatha sauf le *pātipada uposatha*, *sudivasā* devrait désigner le 1^{er} du mois, le 1^{er} de la moitié blanche (du mois dont la

pleine lune est en conjonction avec Tishya et Punarvasû et des trois mois de cāturmāsya); dans le second, il désignerait le 1^{er} de la moitié noire qui suit (les pleines lunes en question). Donc, en résumé, C paraît exiger que *sudivasā* désigne le 16 des mois indiqués, A permet cette interprétation. La conclusion s'impose : il ne nous reste qu'à admettre que B a effectivement en vue « le jour qui tombe après les pleines lunes en conjonction avec Tishya, avec Punarvasû, et les pleines lunes des mois de cāturmāsya ». On peut être un peu surpris de trouver le nom de *sudivasa* « jour de bon augure » appliqué au 1^{er} de la moitié noire, alors qu'en général c'est la moitié blanche qui passe pour particulièrement favorable. Mais ce scrupule tombe nécessairement devant le fait positif que, au témoignage parfaitement clair de notre première énumération, le jour en question, au moins dans les lunaisons spécifiées, était considéré comme ayant une consécration religieuse. — Cette concordance nécessaire entre nos trois listes sur laquelle je viens de m'appuyer nous conduit à une dernière remarque. L'expression *tisāyaṃ puṃnamāsiyaṃ* de A a dû étonner le lecteur; *tisāyaṃ* suffirait, comme l'attestent les listes suivantes; en tout cas, c'est plutôt près de *tisu cātumāsīsu*, les pleines lunes indiquées les premières, qu'on attendrait l'addition de *puṃnamāsi*. D'autre part, la pleine lune en conjonction avec Punarvasû joue dans la suite un rôle qu'il est inadmissible qu'elle n'ait point ici : comment serait-il permis de tuer des animaux un

jour où il n'est même pas permis de les marquer? Je n'hésite pas à admettre que, au lieu de *puṇnamāsiyaṃ*, c'est *punāvasayaṃ* qu'il faudrait. Je ne méconnaissais pas qu'une pareille correction peut paraître hardie, en face de l'accord au moins apparent de plusieurs versions dispersées en des lieux divers. Et pourtant, quelles qu'en soient les difficultés, que cet accord soit ou non moins réel que ne l'ont cru les yeux des explorateurs prévenus par une première lecture, en apparence très simple, du pilier de Delhi, à quelque intermédiaire, à quelque accident qu'elle soit imputable, je ne peux m'empêcher de voir dans *puṇnamāsiyaṃ* une erreur certaine pour *punāvasayaṃ*. Aussi bien, ce mot semble ici jouer de malheur. Dans les deux répétitions suivantes, nos fac-similés portent *vasune*. Seule la première reproduction des *Asiatic Researches* nous indique, au moins dans le second cas, la vraie lecture et écrit *punāvapuye* pour *punāvasuye*. À la rigueur, la forme *punāvasune* se pourrait expliquer, mais difficilement; étant donnée l'extrême ressemblance qui existe entre les signes \perp et \perp , je ne doute guère qu'il ne faille rétablir la seule forme normale *vasuye*. — i. Les deux mots *nāgavana* et *kevaṭabhoga* font quelque difficulté. L'étymologie en est claire (*kaivartabhoga*), mais ni l'un ni l'autre ne paraissent être, dans la littérature connue, d'usage et de sens consacrés. Ils se prêteraient assez bien à être employés comme noms propres. Mais comment le roi désignerait-il particulièrement deux endroits déterminés, voisins, par exemple, de

sa capitale, dans des édits destinés à être répandus dans tout son empire? La conjecture est improbable. Ce qui me paraît certain, c'est que, des deux termes, le premier se rapporte à la chasse, le second à la pêche. Un passage, malheureusement corrompu, du *Mahāvasta* (I, 24 et les notes) m'a fait penser à des sortes de parcs où l'on enfermait le gibier en provision, sauf à l'abattre au fur et à mesure des besoins : *nāgavana* « parc aux éléphants » pourrait désigner un enclos de ce genre. *Kevaṭabhoga* pourrait signifier un réservoir de pêche ou de pêcheur, comme il en existe par tous pays. On comprendrait, même dans une prohibition générale comme celle que nous avons ici, que ces termes fussent expressément relevés; le roi interdirait, aux jours spécifiés, de tuer n'importe quels animaux, quadrupèdes ou poissons, même ceux que le réduit qu'ils habitent destine à la nourriture des hommes et désigne à une mort prochaine. — j. Le seul mot obscur est, dans cette phrase, le verbe *nilakhiyati*. Prinsep avait naturellement songé au verbe *raksh*; mais je ne vois pas qu'il soit possible ni d'expliquer un *nirakshati*, ni, en passant sur cette difficulté, de tirer de cette assimilation aucun sens raisonnable. C'est au thème *laksh* qu'il se faut adresser. Précisément la phrase suivante roule sur la défense du *lakshana*. Dans un sūtra bien connu de Pāṇini (VI, 3, 115) *lakshana* est employé pour les marques, *svastika*, *maṇi*, etc., que, comme l'explique le scholiaste, on imprime sur l'oreille des bestiaux pour distinguer le propriétaire

de chacun. Ce sens est parfaitement convenable pour notre *lakhana* (ou même *lakhane*, comme écrit D, de même que, en pâli, nous avons *pukkasa* pour *puk-kasa*); et, en effet, les bœufs et les chevaux sont des animaux domestiques, susceptibles par conséquent de recevoir des marques de ce genre. Mais que ferons-nous de *nilakhiyati* dans la phrase présente? Il est naturel dans le radical *lakh* de chercher encore le sanscrit *laksh*. Il est évident, d'autre part, qu'il y a entre les deux opérations successivement énumérées une différence considérable; la conclusion ressort non seulement de la différence des formules employées, non seulement du préfixe ajouté dans le premier cas, omis dans le second, mais aussi de cette circonstance que, dans tous les deux, il est question, en partie au moins, des mêmes animaux, des bœufs (*gonasa*). L'i long, à peu près constant dans toutes les versions, de *nilakhiyati*, témoigne que la véritable transcription ne peut être que *nirlaksh*. Cette analyse permet, en effet, une traduction très simple. En remontant cette fois au sens connu pour *lakshana* de « parties sexuelles », un dénominatif *nirlakshay* signifiera « couper, châtrer ». Et, en effet, tous les animaux cités, étant des animaux domestiques, sont de ceux qui doivent être ainsi mutilés. Je crois retrouver le même sens dans *nirlakshana* opposé à *lakshanavān* par un vers du Rāmāyaṇa (éd. Gorr., II, 118, 5) que cite le Dictionnaire de Saint-Petersbourg, mais qu'il interprète, à tort je crois, d'une façon beaucoup plus vague. On voit mainte-

nant pourquoi j'ai parlé plus haut d'une gradation décroissante dans la série des cas prévus par notre édit : les premières prohibitions portent sur le meurtre des animaux; la seconde série interdit de les mutiler, la troisième, d'infliger à certains d'entre eux cette souffrance beaucoup plus légère qui consiste, par exemple, à leur fendre une oreille. — *k*. Le sens de cette dernière phrase a été, je pense, bien défini par Lassen (II², 272, n.), non que j'adopte le sens d'« exécution » qu'il revendique directement pour *bandhana* : *baṁdhanamokkha* signifie littéralement « délivrance des liens, mise en liberté ». Mais si le roi ne parlait que de la mise en liberté de vingt-cinq prisonniers en vingt-cinq ans, la clémence pourrait, en effet, paraître médiocre. D'autre part, la répétition de vingt-cinq amnisties générales en vingt-cinq ans équivaldrait à la suppression de tout châtiment. Je pense donc, me référant au rapprochement, dans l'édit précédent, des termes *baṁdhanabadha* et *patavadha*, encore qu'ils ne soient pas synonymes, que Piyadasi ne parle ici que de prisonniers importants, et que, comme tout à l'heure, cette qualification est ici appliquée exclusivement à des condamnés à mort. C'est aussi bien la seule interprétation qui justifie la présence à cette place de cette déclaration, à la fin d'un édit consacré à recommander d'une façon générale le respect de la vie.

La traduction suivante résulte des observations qui précèdent :

« Voici ce que dit le roi Piyadasi cher aux Devas. Dans la vingt-septième année de mon sacre, j'ai interdit de tuer aucun des animaux appartenant aux espèces suivantes, à savoir : les perroquets, les çarikas, les aruṇas, les cakravâkas, les flamants, les nandimukhas, les gairâtas, les chauves-souris, les fourmis d'eau (?), les tortues appelées *duḍi*, les poissons appelés *anasthikas*, les vaidarveyakas, les pupuṭas du Gange, les poissons appelés *çamkuja*, les tortues et les porcs-épics, les parṇasasas (?), les simalas (?), les taureaux qui errent en liberté, les renards (?), les tourterelles, les pigeons de l'espèce blanche, les pigeons de village, et toutes les espèces de quadrupèdes qui n'entrent pas dans l'usage et que l'on ne mange point. Quant aux chèvres, aux brebis et aux truies, on ne doit les tuer ni pendant qu'elles allaitent ni quand elles sont pleines, non plus que leurs petits au-dessous de six mois. Il ne faut pas faire de chapons. Il ne faut brûler vivant aucun être. Il ne faut mettre le feu à un bois ni par méchanceté ni pour tuer les animaux qui l'habitent. Il ne faut pas se servir d'êtres vivants pour nourrir des êtres vivants. Aux trois pleines lunes des cāturmāsya, à la pleine lune qui est en conjonction avec le nakshatra Tishya, à celle qui est en conjonction avec le nakshatra Punarvasu, le 14, le 15 et le jour qui suit la pleine lune, et, d'une façon générale, chaque jour d'uposatha, il ne faut ni tuer ni mettre en vente des poissons. Ces mêmes jours, il ne faut abattre ni les animaux enfermés soit dans des parcs à gibier,

soit dans des réservoirs de pêche, ni aucune autre catégorie d'êtres vivants. Le 8, le 14 et le 15 de chaque demi-lunaison, et le jour qui suit la pleine lune de Tishya, de Punarvasû et des trois cāturmāsya, il ne faut mutiler ni bœuf, ni bouc, ni béliér, ni porc, ni aucun autre des animaux que l'on a accoutumé de mutiler. Le jour de la pleine lune de Tishya, de Punarvasû, des cāturmāsya et le premier jour de la quinzaine qui suit une pleine lune de cāturmāsya, il ne faut marquer ni bœuf ni cheval. Dans le cours des vingt-six années écoulées depuis mon sacre, j'ai mis en liberté vingt-six [condamnés à mort]. »

SIXIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 596 et suiv.; Kern, p. 92 et suiv.

(1) ንዕደገገግ ርሕሳይ-ብጽላይ ይደገግ (2) ልዕዝ
ብጽላይ ዕድሜ-ብጽላይ ብጽላይ (3) ርሕሳይ ር
ሕሳይ ርሕሳይ ርሕሳይ (4) ርሕሳይ ርሕሳይ ርሕሳይ
ጽሕፈት ዘገገግ (5) ርሕሳይ ርሕሳይ ርሕሳይ ርሕሳይ
ጽሕፈት (6) ብጽላይ ዘገገግ ርሕሳይ ርሕሳይ
ጽሕፈት (7) ርሕሳይ ርሕሳይ ርሕሳይ ርሕሳይ
(8) ርሕሳይ ርሕሳይ ርሕሳይ ርሕሳይ (9) ርሕሳይ

ཅ་ཁམ་ལ་འཕྲུལ་ལོ་མཁུ་ལྷན་པུ་མཁུ་ (10) འཕྲུལ་

འཕྲུལ་

(1) Devānaṃpiye ¹ piyadasī lāja ² hevañ ahā ³ [-] duvā-
ḍasa (2) vasaabhisitena ⁴ me dhañmalipi ⁵ likhāpitā lokasā ⁶
(3) hitasukhāye [-] se tañ ⁷ apahāṭā ⁸ tañtañ dhañmavaḍhi
pāpovā ⁹ (4) hevañ lokasā ¹⁰ hitasukhetū paṭivekhāmi atha ¹¹
iyañ (5) nātisu hevañ paṭiyāsañnesu ¹² hevañ apakaṭhesu ¹³
(6) kiṃmañ ¹⁴ kāni ¹⁵ sukhañ ¹⁶ avahāmiti ¹⁷ tatha ¹⁸ ca vidahāmi ¹⁹
[-] hemevā ²⁰ (7) savanikāyesu ²¹ paṭivekhāmi [-] savapāsañ-
dā ²² pi me pūjitā ²³ (8) vividhāya pūjāyā ²⁴ [-] e cu iyañ atana ²⁵

¹ M "napī".

² R "lājā".

³ A "ahā (tacune jusqu'à [va]dhi pāpova)", R "āhā", M "āha".

⁴ RM "vasābbi".

⁵ RM "pita lokasa".

⁶ RM "haṭa".

⁷ ARM "pāpova".

⁸ RM "lokasa".

⁹ RM "athā".

¹⁰ A "atba . . . yāpā . . . paṭiyā", RM "patyā".

¹¹ A "kathasa", M "kathesu".

¹² RM "kiṃmañ", A "kima".

¹³ A "sakhañ".

¹⁴ RM "āvahā", A "hāmiti".

¹⁵ RM "tathā", A "hāmiti".

¹⁶ A "vidapomi".

¹⁷ A "hevañmeva", RM "meva".

¹⁸ A "sani . . . koyesu".

¹⁹ A "saḍḍā".

²⁰ RM "jita".

²¹ A "dhāya sakācā e", RM "jāya".

²² RM "tana".

pacūpagamane¹ (9) se me moṃkhyamate² [...] saḍvisativa-
saabhisitena³ me (10) iyaṃ⁴ dhaṃmalipi⁵ likhāpitā⁶ [...]

a. Egaré par la phrase suivante, dont il méconnaissait complètement le sens, Prinsep interprétait l'absence du pronom *iyaṃ*, à côté de *dhaṃmalipi*, comme impliquant que cet édit de la XIII^e année aurait été conçu dans des termes opposés au nôtre et inspiré par des doctrines que le roi renierait maintenant. Lassen (II², 276 n. 2) s'est rallié avec quelque réserve à cette étrange idée. Le texte n'autorise en aucune façon une interprétation de ce genre. Traduite littéralement, la phrase donne purement et simplement ce sens : « C'est dans la treizième année après mon sacre que j'ai fait graver un édit pour le bien et le bonheur du peuple, » c'est-à-dire, bien évidemment : « que j'ai fait graver *pour la première fois* ». Cette idée contenue dans la phrase peut seule expliquer pourquoi le roi introduit ici cette mention. On va voir que cette observation si simple emporte une conclusion fort inattendue et très importante. On se souvient que les derniers mots du XIII^e édit sont immédiatement suivis, à Khālsi, de caractères que j'ai pu corriger avec certitude en *aṭhavāsābhisitasa* et dont l'équivalent certain, bien que très

¹ A "pācupa".

² A "makhyamate", R "mukhyamate", M "mokhyamate".

³ A "dvasati", RM "vasābhi".

⁴ A "iya".

⁵ A "dhama".

⁶ RM "pita", A "pitā ti".

altéré, se démêle encore à Kāpur di Giri (I, 253). J'avais rattaché ces mots au XII^e édit, trompé par les divisions introduites dans les reproductions du *Corpus*, que je croyais reposer sur des traces positives conservées par la pierre elle-même. Une obligeante communication de M. Kern me permet d'apporter à ce passage une rectification certaine : il faut, suivant son ingénieuse conjecture, distraire du XII^e édit les mots en question; ils forment, au contraire, le début du XIII^e, et le génitif **abhisitasa* est en accord avec *Piyadasisa*. On effacera donc, à la fin de ma traduction du XII^e édit, les mots qui sont enfermés entre crochets, et l'on modifiera le début du XIII^e de la façon suivante : « Dans la neuvième année de son sacre, le roi Piyadasi cher aux Devas a fait la conquête du territoire immense du Kālīṅga. » Or, c'est, on l'a vu par ma traduction, à cette conquête, aux horreurs dont elle a été l'occasion, que le roi rattache sa conversion religieuse. Nous tenons donc ces deux faits : d'abord que la conversion du roi date de la neuvième année de son sacre, et en second lieu qu'il n'a commencé à faire graver des édits inspirés par ses nouveaux sentiments religieux que dans la treizième année. Ce qui, pour le dire en passant, concorde fort bien avec cette indication du V^e édit de Girnar d'après laquelle la création des *Dharmamahāmātras* date de sa quatorzième année. De ces deux faits rapprochons le début des édits de Sahasārām et de Rūpnāth. D'après la version de ce passage rectifiée très justement par M. Oldenberg (*Mahāvagga*,

I, p. xxxviii, note, *Zeitschr. der Deutsch. Morg. Ges.*, XXXV, 473), le roi qui parle déclare qu'il a passé « plus de deux ans et demi après sa conversion sans témoigner un zèle actif, mais que, au moment où il parle, il y a un an qu'il manifeste un pareil zèle ». Si nous additionnons les chiffres, nous trouvons, d'une part, que Piyadasi a été après son sacre huit ans et une fraction, soit huit ans et demi, avant de se convertir, puis qu'il a été plus de deux ans et demi, soit deux ans et trois quarts, avant de donner des preuves effectives de son zèle religieux; cela fait un total approximatif de onze années, plus une fraction, de froideur religieuse. C'est seulement alors, c'est-à-dire, en effet, dans la douzième ou treizième année de son sacre que son zèle se marque au dehors. C'est précisément à cette date que son témoignage dans le présent passage place ses premiers édits religieux. Il y a là une coïncidence que personne ne voudra considérer comme accidentelle; il en résulte cette conclusion importante que, contrairement aux doutes émis de plusieurs côtés et à la thèse habilement soutenue par M. Oldenberg (*Zeitschr. der Deutsch. Morg. Ges.*, loc. laud.), l'auteur des inscriptions de Sahasarâm et de Rûpnâth est indiscutablement le même Piyadasi de qui émanent les tablettes de Girnar et les édits de nos colonnes, et que nous sommes certainement avec ces inscriptions sur le terrain buddhique. Il s'ensuit, en outre, que les édits de Sahasarâm et de Rûpnâth, étant de la treizième année de son sacre, sont certainement des premiers qu'il ait fait graver,

probablement ceux-là mêmes auxquels il fait allusion dans le passage qui nous occupe. — *b*. Ce membre de phrase renferme deux mots difficiles : l'un *pāpova* a été définitivement expliqué par M. Kern comme = *prāpnuyāt*; je crois que le savant professeur de Leyde a été moins heureux pour le premier, *apahātā* ou *apahaṭa*. Il le prend comme = *a-prahartā*, du nom verbal *prahartar*, avec *tañ* pour régime direct; mais, outre qu'une pareille construction, partout assez pénible, répugne aux habitudes de style de nos monuments, elle ne donne pas un sens bien satisfaisant : c'est trop peu de ne pas mutiler ces édits pour acquérir, comme le dit la suite, des vertus diverses. Tout d'abord, je crois que le membre de phrase va jusqu'à *°sukheti*; le *ca* qui, à la ligne 6, suit *tatha*, prouve que la phrase entière se divise en deux moitiés parallèles, la première partie de chacune d'elles étant formée par la pensée du roi, que marque et encadre un *iti*, la fin par les deux verbes *paṭivekhāmi* et *tathā vidahāmi*. Cette construction rend plus aisée l'explication du *se* initial : il se rapporte nécessairement à *loke* impliqué dans le *lokasa* qui précède. Ceci posé, le sens général que l'on attend pour la proposition tout entière est quelque chose comme : en s'instruisant par ces édits, les hommes pratiqueront certaines vertus et ils en seront plus heureux et meilleurs. Il me semble qu'on arrive aisément à cette traduction en prenant *apahātā* comme un absolutif, pour *apahritya* ou même *apahrītvā* (on pourrait songer à corriger *apahāti*, cf. ci-dessus I, 53,

ou même *apahaṭa*). Le sens d'« enlever pour s'approprier » qu'exprime exactement *apa-har* pourrait, il me semble, s'appliquer sans trop de hardiesse dans l'esprit du roi au fait des gens qui, au passage, emporteront dans leur souvenir quelques lambeaux de ses exhortations, et, sous cette inspiration, s'amélioreront en telle ou telle manière. (On remarquera la locution distributive *taṃ-taṃ*.) Le sens me paraît de la sorte beaucoup mieux lié. — *c.* A *atha iyaṃ* correspond exactement la locution pâlie *yathayidaṃ*, connue aussi du sanscrit buddhique. Pour les caractères *kimaṃkāni*, nous n'avons pas besoin de recourir à la correction vraiment désespérée *kāmakāli*. La conjonction *kāni* nous est maintenant familière, et l'édit suivant (l. 18) va la ramener, associée au pronom interrogatif. Reste *kimaṃ*. D'après des observations antérieures (I, 18-19), nous sommes autorisés à entendre *kim u*, une formule interrogative fort ordinaire. En dehors de cette lecture, je ne verrais qu'un autre expédient, ce serait d'admettre que *kiṃ*, tombé dans le sentiment de la langue au rôle de simple particule, aurait en quelque sorte doublé sa désinence par l'adjonction de la désinence neutre et adverbiale; nous aurions ici *kimaṃ* comme le pâli a *sudaṃ* pour *svidaṃ*, c'est-à-dire *svid*. Je dois avouer que mes préférences sont pour la première solution. — *d.* La comparaison du XII^e édit me paraît fixer le sens de *nikāya* pour le présent passage, où il est, comme dans l'autre, étroitement rapproché de *pā-saṃda* : ce sont les corps de fonctionnaires, d'offi-

ciers royaux, sur lesquels Piyadasi exerce une surveillance dont le iv^e édit de Delhi soulignait tout à l'heure le caractère personnel. — c. Le xii^e édit nous permet encore d'entrer dans le sens exact de cette dernière phrase. L'obscurité réside dans les mots *atanā pacupagamane*, non que le substantif *pacupagamana* prête beaucoup à l'équivoque; il ne peut guère désigner que l'action de se rapprocher avec respect, et, en admettant que *prati* ajoute une nuance distributive ou individuelle, on le traduira aisément par « accession, adhésion personnelle ». Mais quelle est la relation entre les deux mots? M. Kern transcrit *atana* et y voit un génitif. Dans ce cas, c'est *atane* qu'on attendrait; abstraction faite de cette difficulté, dont, après tout, il faut tenir compte, la traduction qu'il propose : « ma propre croyance (*mijne eigene belijdenis*) » suppose pour *pacupagamana* une application bien particulière, une déviation du sens étymologique bien hardie dans un mot dont rien ne nous garantit l'emploi technique. Dans le xii^e édit, nous avons une pensée tout à fait analogue à la précédente : « Piyadasi . . . honore toutes les sectes . . . par des honneurs de divers genres ». Suit une phrase que la particule *tu* place à première vue dans une certaine antithèse à l'égard de la précédente : « Mais il y attache moins d'importance qu'au vœu de voir régner leur essence », les vertus qui constituent leur partie essentielle. Or ici aussi la particule *ca* annonce dans le second membre de phrase une nuance antithétique. Si nous traduisons littéralement en pre-

nant la forme *atand* comme exacte, nous arrivons à ce sens : « mais c'est l'adhésion personnelle [aux sectes] que je considère comme l'essentiel ». L'adhésion personnelle et réfléchie aux doctrines des diverses religions, c'est évidemment la condition nécessaire de leur *sāravadhī*, comme s'exprime l'édit douzième. Cette interprétation, sans toucher au texte transmis, nous conduit donc directement et sans violence à une pensée qui fait pendant à l'idée du xii^e édit. C'est là une considération qui me paraît de nature à la recommander puissamment, surtout dans un texte qui, comme le nôtre, est loin de fuir les répétitions, ainsi qu'on en jugera mieux encore par le viii^e édit.

« Voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas. Dans la treizième année de mon sacre, j'ai [pour la première fois] fait graver des édits pour le bien et le bonheur du peuple. Je me flatte qu'il en emportera quelque chose et que par là, à tel ou tel égard, il fera des progrès dans la religion, qu'ainsi cela profitera au bien et au bonheur du peuple, et je prends les dispositions que je crois de nature à procurer le bonheur aussi bien de mes sujets éloignés que de ceux qui sont près de moi et de mes propres parents. C'est ainsi que je surveille tous les corps de fonctionnaires. Toutes les sectes reçoivent de moi des honneurs de divers genres. Mais c'est l'adhésion personnelle [à leurs doctrines et à leurs pratiques] que je considère comme le point capital. J'ai fait gra-

ver cet édit dans la vingt-septième année de mon
sacre. »

SEPTIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 597 et suiv.

(11) ንዕብርኢ ርሕቅሮ ህዩ ጌዕ ዘሮ ሕዘቶአ

(12) ዘለብ ህዩ፤ ካሊጌዕ ፡ፊላ ተዕደ፤ (13) ድ

ጸዕፎ ልጌዕ ደላደ፤ ዘላብርኢ ድጸዕፎ (14) ዕፎ

ዑ ድኣ ንዕብርኢ ርሕቅሮ ህዩ ጌዕዘሮ ድሕጽ

(15) ካዑ ዘቶአዕ ዘለብ ጌዕ ፡ፊላ ህዩ፤ ተዕ

ደ፤ (16) ዘላብርኢ ድጸዕፎ ልጌዕ ደላደ፤ ዘላብ

ርኢ (17) ድጸዕፎ ዕፎዑ ሕቶ፤ ደ፤ ዘላርህደ፤

(18) ቶ፤ ደ፤ ዘላብርኢ ድጸዕፎ ልጌዕ ቶ፤

ቶ፤ (19) ዘቆ፤ጸ፤ ድጸዕፎ ድኣንዕብርኢ ር

ሕቅሮ ህዩ ጌዕ (20) ዘሮ ድሕጽ ካዑ ድጸዕፆ፤

ፎርኢድ ድጸታሐፆ፤ (21) ዘላፎፎ ድኣደ፤ ሓላ

ዘላርህደ፤ ዘቆ፤ጸ፤

(11) Devānaṃpiye piyadasī lājā hevaṃ āhā [...] ye atikaṃ-
taṃ (12) aṃṭalaṃ lājāne husa " hevaṃ ichisu kathaṃ jane

(13) dhañmavaḍḍhiyā vaḍḍheyā no ca jane anulupāyā dhañmavaḍḍhiyā (14) vaḍḍhithā [...] etañ ' devānañpiye piyadasi lājā hevañ āhā [...] esa me (15) huthā atākañṭaṇṇa ca' aṇṭaṇṇa hevañ ichisu lājāne katha jane (16) anulupāyā dhañmavaḍḍhiyā vaḍḍheyāti no ca jane anulupāyā (17) dhañmavaḍḍhiyā vaḍḍhithā [...] se kina su ' jane anupaṭipajeyā (18) kina su jane anulupāyā dhañmavaḍḍhiyā vaḍḍheyāti kina sū kāni (19) abhyuññāmayehaṇṇa ' dhañmavaḍḍhiyāti [...] etañ devānañpiye piyadasi lājā hevañ (20) āhā [...] esa me huthā dhañmasāvaṇāni ' sāvāpāyāmi dhañmānusathini (21) anusi-sāmi etañ jane sutu anupaṭipajisati abhyuññamisi [...]]

a. La vraie forme serait *huṃsaṇ* pour *haṃsa*; nous avons déjà rencontré les deux orthographes *huṃsaṇ*, Kh. viii, l. 22, et *ahuṃsa*, G. viii, l. 2; nous relèverons plus loin *husaṇ*, S. l. 2, et *husu*, R. l. 2; c'est la forme à laquelle correspond *abhūṃsu* ou *abhaṃsu* du sanscrit buddhique. Pour les troisièmes personnes en *thā*, comme *vaḍḍhithā*, et à la phrase suivante, *huthā*, cf. *Mahāvastu*, I, p. 378. Il est clair qu'il faut, après *vaḍḍheyā*, suppléer *iti* qui paraît en effet dans la répétition : le membre de phrase exprime les intentions de ces anciens rois. *Anulāpa* « conforme », paraît porter sur les vœux, les désirs des rois. — b. Je doute fort que *etañ* doive être pris comme pronom, ici ni dans la répétition de la ligne 19. On ne modifie guère une formule stéréotypée comme celle en présence de laquelle nous nous trouvons ici, surtout pour une addition qui serait si peu significative. J'ai relevé précédemment à Girnar (viii, l. 3) et à Khālsi (viii, l. 23) des exemples de *eta* représentant *atra* (pāli *ettha*); je crois que nous avons ici un cas nou-

veau du même emploi (*etañ*, comme à Kh. nous avons *etá*, comme nous avons eu *savatañ*, etc.), et que, dans les deux phrases, le mot serait représenté assez exactement par notre « alors ». — *c.* Il y a ici une répétition qui donne à toute la pensée une allure singulièrement embarrassée et lourde. Pour lui rendre au moins un développement régulier et possible, il ne faut pas mettre tout à fait sur le même plan les deux formules *devánampiye* . . . *áha*. La première introduit simplement l'observation qu'a faite le roi; la seconde annonce les solutions pratiques, les décisions qu'il y rattache; car telle est l'intention de *esame huthá* « j'ai pris cette résolution », comme le montre la répétition de cette formule, à la ligne 26. Le *ca* qui paraît ici fait pendant à celui qui vient après, dans *no ca jane*, etc. — *d.* C'est *kinassu* qu'il faut entendre; car la forme exacte de cet instrumental est *kiná* comme on peut voir par *Hemacandra*, III, 69. C'est le pâli *kenassu*, en sanscrit *kenasviá*; tout à l'heure la locution va être complétée par l'adjonction de *káni*; je me suis expliqué plus haut sur cette particule. — *e.* L'actif *abhyunnamati*, comme on le voit par la dernière ligne, est ici employé dans le même sens de « se relever » qui est acquis en pâli pour *unnamati* (*Lotus*, p. 456) et qu'on n'attendrait qu'au passif. *Abhyunnámáyati* signifie donc « faire progresser ». Il a été question plus d'une fois du potentiel en *ehañ*, pour *eyañ*. — *f.* Pour *sávana*, cf. l'édit suivant, l. 1; nous le retrouverons à Rûpnáth (l. 5) et à Sahasarâm où il est, par erreur, écrit *savane*. Il

faut l'*à* long; c'est l'action de faire entendre, la promulgation, la prédication de la religion. Il va sans dire que *anasisāmi* est une mauvaise lecture pour *anusāsāmi*.

La traduction de cet édit est, de toutes peut-être, celle qui laisse le moins de place à l'incertitude :

« Voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas. Les rois qui ont gouverné dans le passé ont [bien] formé ce vœu : comment arriver à ce que les hommes fassent des progrès dans la religion? Mais les hommes n'ont pas fait dans la religion des progrès conformes [à leur désir]. Alors voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas. J'ai fait cette réflexion : puisque les rois qui ont gouverné dans le passé ont formé ce vœu : comment arriver à ce que les hommes fassent dans la religion des progrès conformes [à leur désir]? et que les hommes n'ont pas fait dans la religion des progrès conformes [à leur désir], par quel moyen amener les hommes à suivre la bonne voie? Par quel moyen arriver à ce que les hommes fassent dans la religion des progrès conformes [à mon désir]? Par quel moyen pourrais-je bien les faire avancer dans la religion? Alors voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas. J'ai pris la résolution de répandre des exhortations religieuses, de promulguer des instructions religieuses; les hommes, entendant cette [parole], entreront dans la bonne voie, ils avanceront [dans le bien]. »

(ÉDIT CIRCULAIRE.)

[illegible]

ᱵᱚᱠᱚ ᱦᱚᱱᱚᱛ ᱦᱚᱱᱚᱛ ᱦᱚᱱᱚᱛ ᱦᱚᱱᱚᱛ ᱦᱚᱱᱚᱛ

ᱦᱚᱱᱚᱛ (11) ᱦᱚᱱᱚᱛ ᱦᱚᱱᱚᱛ ᱦᱚᱱᱚᱛ ᱦᱚᱱᱚᱛ ᱦᱚᱱᱚᱛ

ᱦᱚᱱᱚᱛ ᱦᱚᱱᱚᱛ ᱦᱚᱱᱚᱛ ᱦᱚᱱᱚᱛ ᱦᱚᱱᱚᱛ ᱦᱚᱱᱚᱛ

(1) Dhañmavaḍḍhī yāca^a bāḍhañ vaḍḍhisatā etāye me aṭṭhāye dhañmasāvañāni sāvāpitāni dhañmanusathini vividhāni ānāpitāni [.] yathatiyipā^a pi bahune janapiñ āyatā ete palāyova-disaṇti pi pavithalisaṇti pi [.] lajūkā pi bahukesu pānasata-sahasasu āyatā tepi me ānāpitā hevañ ca hevañ ca paliyovadātha (2) janañ dhañmayutañ^a [.] devānañpiye piyadasī hevañ āhā [.] etameva me anuvekhamāne^a dhañmathañbhāni kaṭāni dhañmamahāmātā kaṭā dhañma... kaṭe [.] devānañpiye piyadasī lājā hevañ āhā [.] magesa pi me nigohāni lopāpitāni chāyopagāni^a hosañti paśumunisānañ aṇbhāvaḍḍikā lopāpitā aḍḍhakosikāni pi me udapānāni (3) khañpāpitāni niñsi — dḥayā^a ca kālāpitā āpānāni me bahukāni tata tata kālāpitāni paṭibhogāye paśumunisānañ [.] sa — esa paṭibhoge nāma^a [.] vividhāyā hā sukhāyanāyā pulimeli pi lājhi mamayā ca sukhayite loke imañ cu dhañmānupaṭipati anupaṭipajaṇtu ti etadathā me (4) esa kaṭe [.] devānañpiye piyadasī hevañ āhā [.] dhañmamahāmātā pi me ta^a bahuvidhesu aṭṭhesu ānugahikesu viyāpatā se pavajitānañ ceva gihithānañ ca sava... ḍesu pi ca viyāpatā se^a [.] sañghaṭṭhasi pi me^a kaṭe^a ime viyāpatā hohaṇti ti [.] hemeva bābhanesu ājivikesu pi me kaṭe (5) ime viyāpatā hohaṇti [.] nighañṭhesu pi me kaṭe ime viyāpatā hohaṇti [.] nānāpāsāñḍesu pi me kaṭe ime viyāpatā hohaṇti ti [.] paṭivisiṭhañ paṭivisiṭhañ tesu tesu te . mahāmātā^a dhañmamahāmātā ca me etesu ceva viyāpatā savesu ca aṇnesu pāsāñḍesu [.] devānañpiye piyadasī lājā hevañ āhā [.] (6) ete ca aṇne ca

^a L'm porte ici à la fois le signe de la voyelle e et de la voyelle u.

bahukā mukhā¹ dānavāsagasi viyāpaṭṭa se mama ceva devinaṃ
 ca [...] savasi ca me olodhanasi te bahavidhena ā. lena² tāni
 tāni tuṭṭhāyatanāni paṭi... [...] hida ceva disāsu ca dālakānaṃ³
 pi ca me kaṭe aññānaṃ ca devikumālānaṃ ime dānavisagesa
 viyāpaṭṭa hobaṃti ti (7) dhaṃmāpadānathāye dhaṃmānupaṭi-
 paṭiye [...] esa hi dhaṃmāpadāne dhaṃmapaṭipati ca yā iyaṃ⁴
 dayā dāne sace socave madave sādharma ca lokasa evaṃ va-
 dhisati ti [...] devānaṃpiye... lājā hevaṃ āhā [...] yāni hi
 kāni ci mamiyā sādharvāni, kaṭāni taṃ loke anūpaṭipopiṃne taṃ
 ca anuvidhiyaṃti tena vaḍḍhitā ca (8) vaḍḍhiṃti ca mātāpi-
 tisu sususāyā gulusu sususāyā vayo mahalakānaṃ anupaṭipa-
 tiyā bābhanasamaneṣu kapaṇavalākesu āvadāsabhāṭakesu saṃ-
 paṭipatiyā⁵ [...] devānaṃpiy... dāsi lājā hevaṃ āhā [...]
 munisānaṃ cu⁶ yā iyaṃ dhaṃmavaḍḍhi vaḍḍhitā davehi yeva
 ākālehi dhaṃmaniyamena ca nijhatiyā ca [...] (9) tata cu lahu
 sadhaṃmaniyāme nijhatiyā va bhuye [...] dhaṃmaniyame cu
 kho esa ye me iyaṃ kaṭe imāni ca imāni jātāni avadhiyāni
 aññāni pi cu bahu... dhaṃmaniyamāni⁷ yāni me kaṭāni [...]
 nijhatiyā va cu bhuye munisānaṃ dhaṃmavaḍḍhi vaḍḍhitā
 avihiṃsāye bhutānaṃ (10) anālaṃbhāye pānānaṃ [...] se
 etāye athāye iyaṃ kaṭe putāpapotike caṇḍamasuliyike hotu
 ti tatthā cu anupaṭipajajñtu ti [...] hevaṃ hi anupaṭipajajñtaṃ
 hidatapaḷate āladha⁸ hoti [...] satavisativasābhipātana⁹ me iyaṃ
 dhaṃmalibi likhapāpitā ti [...] etaṃ devānaṃpiye āhā [...] iyaṃ
 (11) dhaṃmalibi ata¹⁰ athi silāthaṃbhāni vā silāphalakāni vā
 tata kaṭaviyā ena esa cilaṭṭhitike siyā [...]

a. L'inscription ne peut commencer par un *ca* qui n'a pas de corrélatif dans la suite. Je n'hésite pas à admettre qu'il faut lire ᩉ᩠ᩅ pour ᩉ᩠ᩇ , ce qui constitue à peine une correction. *Yāva* devra se prendre ici comme il est quelquefois usité en pâli (conf. l'exemple du *Dhammap.*, p. 118, l. 1, cité par Childers) dans le sens de *yena*, « afin que ». Cet emploi a

de l'analogie avec celui que j'ai relevé dans un passage du *Mahāvastu* (I, 131, 3) où *yāvaṃ* ne peut se traduire que « car, parce que ». Le corrélatif est ici *etāye aṭhāye*. — *b*. Ce mot n'est évidemment plus très net sur la pierre. Le premier fac-similé lisait 𑀧𑀭𑀢𑀺, en pointant simplement les trois premières lettres, pour bien marquer qu'elles ne sont pas clairement apparentes. M. Cunningham donne 𑀧𑀭𑀢𑀺𑀓𑀭𑀢𑀺 ; mais dans sa transcription, il enferme entre crochets les quatre premiers caractères; c'est évidemment qu'il ne les démêle pas avec une certitude entière. Aussi bien, la divergence entre les deux lectures d'une part et, de l'autre, le fait que ni l'une ni l'autre ne se prêtent à une transcription satisfaisante, prouvent que le texte est ici fort douteux. Force nous est d'avoir recours à une conjecture. Par les édits détachés de Dhauli et de Jaugada nous voyons, ce qui est d'ailleurs impliqué par la nature même des choses, que le roi avait, pour la surveillance morale et religieuse qui le préoccupe tant, distribué à poste fixe ses divers ordres de fonctionnaires par villes ou par provinces. Je proposerais donc volontiers de lire ici 𑀧𑀭𑀢𑀺𑀓𑀭𑀢𑀺 « beaucoup [d'officiers] ont été commissionnés, chacun dans un district ». Cette restitution paraît *a priori* très peu violente. Il est clair qu'une revision attentive de la pierre pourra seule faire juger le degré de probabilité qu'elle a pour elle. La correction de *janapiṃ* en *janasi* ne peut, elle, faire doute. Relativement à *āyatā*, cf. ci-dessus, éd. IV, n. a. *Pavithalati* indique que les fonc-

tionnaires devront oralement « développer » les conseils que le roi ne peut, dans ses inscriptions, donner qu'en raccourci. — c. Sur ce membre de phrase, voyez des observations antérieures, éd. iv, n. d. Quant à la forme de l'impératif en *átha*, elle est connue par le pâli; on peut comparer aussi *Mahāvastu*, I, 499. — d. Sur l'orthographe *anuvekhamāna*, cf. ci-dessus, III^e édit, n. c. Entre *dhamma* et *kaṭe* la lacune paraît être d'environ trois caractères. Heureusement elle est sans grande portée pour le sens général. On pourrait penser que, dans son intégrité, la pierre portait *dhammasāvane kaṭe*. Je dois dire pourtant que, dans sa transcription, le général Cunningham fait suivre *dhamma* de *kha* qu'il enferme entre parenthèses; j'en conclus que cette lettre n'est rien moins que distincte. Si elle l'est en effet, j'avoue qu'il ne me vient en esprit aucun expédient pour achever le mot. — e. Pour le commencement de phrase, comp. G. II, l. 5 et suiv. J'ai dit, dès le début de cette étude, pourquoi je considère le signe \ddagger dans les mots *āmbāvadikā* et *adhakosiḥāni* comme une simple variante dans la forme du \dagger . Effectivement nous retrouverons le premier dans l'édit de la reine, sous sa forme habituelle, *āmbāvadikā*. Le mot m'embarrasse davantage dans sa partie radicale, au moins en ce qui touche le second terme. Le premier, *amba* = *āmra*, ne laisse prise à aucune incertitude. Burnouf traduit l'ensemble, à l'exemple de Prinsep, par « plantations de manguiers », sans d'ailleurs s'arrêter à l'explication du détail; c'est, je suppose, par une

simple inadvertance qu'il y rattache l'épithète *adhako-sikāni*. Les pandits de Prinsep traduisent « mango-trees », transcrivant une fois *āmraṅrikshāḥ*, ce qui est inadmissible, et une fois *āmraṅvalikāḥ* d'où je ne sais comment tirer ce sens. Une analyse *āmra* + *āvali* qui donnerait « des lignes, des rangées de manguiers », paraît exclue par l'orthographe *vaḍikā*, constante dans les deux passages. On pourrait prendre le mot comme une orthographe populaire pour *vaṭikā*, *vaṭi* (comme nous aurons *libi* = *lipi*), équivalant à *vaṭa*, d'où ce sens « des manguiers et des figuiers ». Mais nous tombons alors dans une difficulté nouvelle : dans l'édit de la reine cette traduction se fond malaisément dans l'ensemble de la phrase; le mot étant coordonné avec *ālāme*, *ārāmaḥ*, ne peut guère être qu'un singulier de signification collective. D'autre part, une inscription de Junnar (Burgess et Indrajī, *Cave-temple Inscriptions*, p. 47, n° 15) porte *ābikābhati*, dont il faut rapprocher, dans des inscriptions voisines, *jābubhati* (p. 46, n° 14) et *karajābhati* (p. 48, n° 17); les dernières expressions sont rendues par MM. Burgess-Bühler « plantation de jambus », « plantation de karañjas », *Archæological Survey West. Ind.*, IV, p. 97; pour la première MM. Burgess-Indrajī proposent « champ de manguiers ». Je suppose que, dans l'un ou l'autre cas, c'est à la transcription *bhṛiti* que l'on songe. Encore qu'un pareil sens ne soit pas, au moins à ma connaissance, consacré pour ce mot, il se dérive sans trop d'effort de sa valeur étymologique. Mais, si tentant que soit le rapprochement

des deux termes *ābikābhati* et *ambāvadikā*, il me semble bien difficile d'établir entre eux une complète équivalence; une orthographe *vaḍi* pour *bhṛiti* est difficilement admissible dans nos monuments, à côté de la forme courante qui serait *bhati*; et cette analogie, si elle m'a paru assez curieuse pour mériter d'être rappelée, ne coupe point court à nos incertitudes. Ce qui me paraît en somme à peu près sûr, c'est qu'il faut expliquer *āmbāvadikā* comme un substantif féminin signifiant quelque chose comme « plantation, parc de manguiers »; le plus probable est à mon avis de chercher dans *vadikā* pour *vādikā* une orthographe populaire de *vātā*, *vāṭi* dans le sens de « enclos », par conséquent « parc » ou « jardin ». — *f.* Bien que, dans sa transcription, le général Cunningham ne marque pas de lacune entre les caractères *si* et *ḍha* et que la ligne supérieure témoigne qu'il y a ici dans la pierre un défaut antérieur à la gravure, il me semble indubitable qu'il est tombé ici un ou plusieurs caractères. La lecture qui nous est fournie, *nīmśiḍhayā*, ne s'explique pas; il est d'autant plus malaisé de la compléter avec vraisemblance que nous ne pouvons calculer, à cause de la détérioration de la pierre, le nombre exact des lettres manquantes. Un seul point me paraît extrêmement probable, c'est que les caractères *ḍhayā* doivent être lus *ḍhaye* ou *ḍhiye* et sont la fin du mot [*po*]*ḍhiye* ou *poḍhaye*. Cette forme *poḍhi* = scrt. *prahi* revient sans cesse dans les inscriptions des grottes; il suffit de renvoyer d'une façon générale aux recueils cités dans la note précédente. Ces

« fontaines » sont précisément ce qu'on pourrait *a priori* attendre ici. Quant à la première partie du mot, je n'ai rien de convaincant à proposer. Il faudrait, avant de s'avancer, connaître avec plus de précision l'état exact du monument. J'ignore si les caractères lus *nīm̐si* sont ou non sujets à quelque doute. Dans le premier cas, et s'il était permis d'y toucher, on pourrait songer à l'expression *sinānapo-dhi* = *snānaprahi* que paraît employer une inscription (*Cave-temple Inscriptions*, p. 16, n° 21); on restituerait et on compléterait ici *nahā[napo]dhiye*; il serait donc question de piscines. Une future revision du monument décidera du sort que mérite cette hypothèse provisoire. — *g.* Jusqu'à *pasumunisānañ* la phrase se développe avec une entière clarté. A cet endroit, la lacune qui suit sa jette malheureusement de l'incertitude. Ce qui est hors de doute, c'est qu'on a jusqu'ici mal coupé la suite. Après Prinsep et Lassen, Burnouf englobe les mots *esa paṭibhoge nāma* dans la proposition suivante. Mais le *hi* qui accompagne *vividhāyā* prouve à n'en pas douter que, avec ce mot, commence une phrase nouvelle; elle se construit en effet d'elle-même, les particules *pi* et *ca* étant corrélatives : « en effet, tant les rois antérieurs que moi-même nous avons favorisé le bonheur du peuple par différents progrès ». La suite, *imañ cu*, etc. est, par la particule *cu*, marquée comme faisant à ce premier membre de phrase une manière d'antithèse, ce qui ressort bien de cette traduction : « Mais la grande préoccupation qui m'a inspiré, moi, c'est

le désir de développer la pratique de la religion. » Il s'ensuit, d'une part, qu'une phrase est complète avec *pasumanisānaṃ*, et en second lieu qu'une autre phrase également complète commence à *vividhāyā*. Les mots *sa . . . esa paṭibhoge nāma* doivent donc de leur côté former une proposition complète. Un des procédés de style les plus familiers au roi consiste, on l'a vu par bien des exemples, à reprendre un terme qui vient d'être employé dans un sens ordinaire et familier pour le transporter par quelque addition ou allusion dans le domaine moral et religieux : « Les pratiques traditionnelles sont une fort bonne chose, mais la grande affaire, c'est la pratique de la religion » (G. 1x); « l'aumône est fort louable, mais la vraie aumône, c'est l'aumône des exhortations religieuses (*ibid.*); » « il n'y a qu'une conquête qui mérite ce nom, c'est la conquête des esprits à la religion, qu'un plaisir solide, le plaisir qu'on trouve à pratiquer et à favoriser la religion » (xiii^e édit), etc. Nous sommes ici en présence d'une figure analogue. Le roi vient de parler de « jouissance » (*paṭibhoga*) au sens matériel et physique, comme au n^e édit; aussitôt il reprend : « Mais voici la vraie jouissance » (*paṭibhoge nāma*), c'est de faire ce que je fais, en vue de la religion et de ses progrès dans le peuple. Cependant, comme cette jouissance n'est pas le fait de tout le monde, je suppose que c'est en même temps *sa* jouissance à lui que le roi opposait ici à la jouissance vulgaire des êtres en général (*pasumanisānaṃ*); et j'admettrais volontiers que la lacune doit être comblée par *sa (tu mama) esa . . .* ou quel-

que chose d'approchant. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, la manière de couper la phrase et le sens de l'ensemble me paraissent assurés. C'est, naturellement, *sukhiyanāya* qu'il faut lire. J'ai relevé déjà précédemment (I, 135, 136) l'instrumental *mamayā*, écrit tout à l'heure *mamiyā*. Il faut sans doute prendre *etadathā* pour = *etadatham*, comme *anupaṭi-paṭi* = *anupaṭipatiṃ*. Si la lecture des deux fac-similés était moins nette, on serait porté à rentrer dans l'analogie de la plupart des passages où figure ici cette locution, et à lire *etadathāye esa*^o. Je ne crois pas le changement indispensable. — *h*. Tel que le texte nous est ici livré, nous ne pouvons que considérer les mots *dhammamahāmātā pime* comme formant une phrase entière, et corriger le *ta* suivant en *te*. Mais il est surprenant que le roi ne reprenne pas ici sa façon de parler habituelle qui serait **me kaṭā*, d'autant plus que le pronom *te* fait double emploi avec son équivalent *se* qui suit *vyāpaṭā*. Nous avons rencontré déjà cette locution *vyāpaṭā se*, et j'ai dit les motifs (1, 131) qui ne permettent guère de prendre *se* pour autre chose qu'une forme parallèle de *te*. Ils se fortifient d'un fait que nous pouvons remarquer ici même, où nous voyons les expressions *ime viyāpaṭā* et *vīyāpaṭā se* s'échanger et se suppléer l'une l'autre. S'il en est ainsi, le rapprochement de *te* et *se* dans la même proposition devient assez improbable. — *i*. Pour ce second membre de phrase, comp. G. v, l. 4, qui permet de compléter avec certitude *sava[pāsaṃ]desu*. — *j*. On pourrait aisément construire

le locatif *saṃghaṭhasi* avec *kaṭa*, dans ce sens : « touchant, en vue de, l'intérêt du *saṃgha* ». Cette construction est déjà moins probable, dans le membre de phrase qui suit, pour *nigamṭhesu*, etc. ; elle est tout à fait inadmissible, à la ligne 6, pour *dālakānaṃ*. Et en effet, partout ici, *viyāpaṭa* réclame nécessairement un régime. J'en conclus que, dans cette série de propositions, les mots *me kaṭe* représentant une sorte de parenthèse, *kṛita* y est pris par conséquent, comme nous avons vu *kicca* à Girnar (ix, 9), dans le sens de « penser, souhaiter » : « ils s'occuperont, telle est ma pensée, tel est mon but, des intérêts du *saṃgha*, » etc. Pour cette surveillance attribuée aux officiers du roi sur le clergé, on peut se référer au vi^e édit de Girnar, l. 7-8. — *k*. La lettre qui suit *te* paraît avoir été encore lisible au temps où fut relevé le premier fac-similé. En tout cas, nous ne pouvons hésiter à lire, comme lui, *te te*, la répétition distributive qui fait pendant à *tesu tesu*, chaque *mahāmātra* se trouvant ainsi chargé d'une secte en particulier (*paṭivisiṭhaṃ*). Une distinction est marquée d'ailleurs entre les *mahāmātras* chargés chacun en particulier d'une des sectes qui viennent d'être indiquées et les *dhammamahāmātras* à qui est confiée une surveillance générale tant sur ces corporations que sur toutes les autres. — *l*. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de doute sur la division des mots *bahukā mukhā*. Le sens figuré de *mukha*, pour dire « moyen », semble suffisant pour garantir la seule interprétation qui soit ici possible, celle de « débouché, intermédiaire ». On peut

en quelque mesure comparer l'emploi de *dvāra* (*du-vāla*) dans les édits détachés de Dhāuli, 1, 3; 11, 2. « Tels sont, avec beaucoup d'autres encore, mes intermédiaires; ils s'occupent de distribuer les aumônes qui viennent tant de moi que des reines. » Pour ce qui est de ces dernières, nous aurons une allusion expresse à leur intervention dans le fragment d'édit d'Allahabad. — *m*. Il est certain qu'il faut compléter *ā[kā]lena*. *Tuṭhāyatanāni* ne donne pas de sens admissible; le mot est certainement incorrect; je crois que le remède est facile à indiquer, et qu'il suffit de lire *yathāyatānāni*; ཨ pour ཀ est une correction bien facile. Le verbe est malheureusement mutilé; mais quel qu'il ait été dans son intégrité, *pativēkhaṃti* ou *patijaggaṃti* ou quelque autre, le sens général n'en est pas douteux. Les officiers préposés par le roi à l'intérieur de son palais (cf. le v° des Quatorze édits) « surveillent chacun les appartements qui lui sont attribués ». *Āyatana* désigne une partie de l'*orodhana*, de l'ensemble des appartements intérieurs. — *n*. J'avoue que je suis assez embarrassé pour marquer la nuance exacte qui sépare *dālaka* de *devikumāra*. Le premier désigne d'une façon générale des « enfants » du roi. Quant à *devikumārā*, comme il vient d'être question des aumônes des reines (*devīnāṃ ca*), il est extrêmement probable qu'il faut prendre le composé non comme *dvandva* mais comme *tatpurusha*. D'autre part, si nous traduisons littéralement « nos enfants et les autres princes, fils des reines », il faudra admettre que les *dārakas* forment une catégorie spé-

ciale parmi les *devikumāras*; mais c'est bien plutôt l'inverse que l'on attend : les fils des reines reconnues doivent former une classe particulière et privilégiée parmi la descendance du roi. Je ne vois qu'une ressource, c'est d'admettre ici pour *anya* le même emploi appositionnel que l'on connaît en grec (οἱ ἄλλοι ξόμμαχοι, les autres, à savoir les alliés); *dā-laka* désignerait spécialement les fils du roi auxquels le rang de leur mère n'assure pas un titre officiel, tandis que les *devikumāras* seraient ceux qui ont rang de princes. J'ai remarqué plus haut que le génitif *dālakānaṃ* substitué ici au locatif que portaient les premières phrases ne peut se construire qu'avec *dānavāsagesu*. Dans *dhaṃmāpadāna*, je prends *apadāna*, à l'exemple de ce qui arrive en pâli, comme équivalent du sanscrit *avadāna*, au sens d'« action, action d'éclat »; même en sanscrit l'orthographe *apadāna* se rencontre à l'état sporadique (cf. *Dict. de S-Petersb.*, s. v.); le sens sera donc : « dans l'intérêt de la pratique de la religion. » — o. Pour *yā iyaṃ* = *yadidaṃ*, cf. un peu plus haut, éd. 1, n. f. Quant à l'énumération suivante, elle rappelle de très près celle du n° édit, l. 12. C'est *soceve* qu'il faut lire, pour *soceye*. Nous avons déjà (Kh. XIII, 2) rencontré *mādava* c'est-à-dire *mārdavaṃ* dans un emploi analogue. C'est, naturellement, *sādhave* qu'il faut lire et non *sādhamme*; aussi bien le premier fac-similé marquait seulement par des points la lettre fue 8, indiquant ainsi que dès lors la lecture en était indistincte et hypothétique. — p. Toute cette phrase a été parfaitement expliquée

par Burnouf; il ne s'est trompé que sur un mot. Il traduit *kapanavalākesu* « les pauvres et les enfants », comme s'il y avait **bālakesu*; cette transcription n'est point admissible, il y faut substituer en sanscrit « *kṛi-panavarākeshu*, exactement la forme que suppose notre texte, c'est-à-dire « les pauvres et les misérables ». — *q*. La particule *cu* peut bien commencer la phrase; nous avons vu qu'elle implique une nuance adversative « mais, or », qui va se vérifier une fois de plus dans la phrase qui suit immédiatement. La seule difficulté est dans les termes *dhammaniyama* et *nijhati*. Le premier est assez nettement expliqué par la suite; il désigne les « règles, les prohibitions inspirées par la religion », comme est la défense précise de livrer à la mort telle et telle espèce d'animaux. *Nijhati* est moins clair. Cependant, après ce qui a été dit plus haut du verbe *nijhapayati* (éd. iv, n. j), je crois qu'on ne peut hésiter à en dériver le substantif *nijhatti*, comme *vijñapti* de *vijñāpayati*. Le sens sera donc « l'action d'appeler l'attention, la réflexion ». S'il en est ainsi, les deux conditions de progrès que distingue le roi seraient, d'une part, les prohibitions positives, dûment énumérées, et, d'autre part, les sentiments personnels éveillés par les prohibitions et, en général, par l'enseignement religieux. Il me semble que la suite confirme cette interprétation. Par deux fois Piyadasi nous avertit que c'est la *nijhati* qui seule donne toute son importance, tout son développement au *niyama*, lequel par lui-même est peu de chose. Sur cette acception de *lahu*, *laghu*,

on peut comparer non seulement *lahukā*, dans le sens de « mépris », au xii^e édit de Girnar, mais surtout l'adjectif *lahukā* dans le xiii^e édit de Khāsi, l. 12, n. w. Le sens me paraît de la sorte fort bien lié; il est naturel que le roi attache moins d'importance à l'observation matérielle de quelques règles forcément limitées qu'à l'esprit qu'il propagera dans son peuple et qui lui inspirera spontanément par exemple un respect encore plus étendu et plus absolu de la vie (*avīhimsāye bhūtānaṃ anātaṃbhāye pānānaṃ*). — r. On peut hésiter sur le nombre des caractères qui manquent. La première pensée serait de lire *beha[vidhāni]*; mais il semble que le fac-similé du *Corpus* porte des traces d'un trait transversal qui ne peut guère avoir appartenu qu'à un 𑀧, en sorte que la restitution à peu près certaine serait *bahu-[kāni]*, qui du reste revient au même pour le sens. — s. La construction est ici fort embarrassée; c'est exactement le pendant d'une difficulté qui a été agitée précédemment, à propos du xi^e édit; je renvoie à ce que j'ai dit alors (1, 245-7). N'était ce précédent on pourrait être tenté de prendre l'accusatif *patipajantaṃ* comme régi par l'idée verbale contenue dans le substantif *āladha*. Dans l'autre passage en question, ni la forme *kara* à G., ni le pronom *so* à Kh. et à K. ne nous laissent cette ressource. Il nous faut donc ici ou admettre un accusatif absolu (cf. Trenckner, *Pāli Miscellany*, I, 67, note) équivalant au nominatif absolu auquel j'ai conclu plus haut, ou prendre l'orthographe **patipajāntaṃ* pour **patipajānte* (conf.

IV^e édit, l. 13 : *saṃtām* = *saṃte*, *santaḥ*) comme représentant conséquemment un nominatif. J'incline plutôt vers la seconde solution. — *l*. Au temps du premier fac-similé la lecture correcte *vasābhisitena* était encore distincte. — *u*. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que *ata* représente *yatra* et non *atra*, et qu'il a son corrélatif dans le *tata* suivant. *Silāthaṃbhāni vā silāphalakāni vā* est une apposition interprétative de *dhaṃmalibi*, et revient à : « ces édits, qu'ils soient gravés sur des colonnes ou inscrits sur le roc. » *Kataviyā* est pour le neutre *kartavyaṃ*. On voit du reste ici dans *īyaṃ dhaṃmalibi, esa cilathitike*, quelle confusion règne dans l'emploi et l'application des genres.

« Pour que la religion fasse des progrès rapides, c'est pour cette raison que j'ai promulgué des exhortations religieuses, que j'ai donné sur la religion des instructions diverses. J'ai institué sur le peuple de nombreux [fonctionnaires], chacun ayant son rayon à lui, pour qu'ils répandent l'enseignement, qu'ils développent [mes pensées]. J'ai aussi institué des *rājukas* sur beaucoup de milliers de créatures et ils ont reçu de moi l'ordre d'enseigner le peuple des fidèles. Voici ce que dit Piyadasi, cher aux Devas, C'est dans cette unique préoccupation que j'ai élevé des colonnes [revêtues d'inscriptions] religieuses, que j'ai créé des surveillants de la religion, que j'ai répandu des exhortations (2) religieuses. Voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas. Sur les routes j'ai planté des *nyagro-*

dhas pour qu'ils donnent de l'ombre aux hommes et aux animaux, j'ai planté des jardins de manguiers; de demi-kroça en demi-kroça, j'ai fait creuser des puits, j'ai fait faire des piscines (?) et j'ai en une foule d'endroits fait élever des caravansérails pour la jouissance des hommes et des animaux. Mais, pour moi, la vraie jouissance, la voici. Les rois antérieurs ont et j'ai moi-même contribué au bonheur des hommes par des améliorations diverses; mais il s'agit de les faire entrer dans les voies de la religion; c'est sur cette fin que je règle mes actions. Voici ce que dit Piyadasi, cher aux Devas. J'ai créé aussi des surveillants de la religion pour qu'ils s'occupent en tout genre des affaires de charité, qu'ils s'occupent aussi de toutes les sectes, sectes de moines ou de gens vivant dans le monde. J'ai eu aussi en vue l'intérêt du clergé, dont ces fonctionnaires s'occuperont, de même l'intérêt des brâhmanes, des religieux mendiants dont ils s'occuperont, des religieux nirgranthas dont ils s'occuperont, des sectes diverses dont ils s'occuperont également. Les mahâmâtras s'occuperont isolément des uns et des autres, chacun d'une corporation, et mes surveillants de la religion s'occuperont d'une façon générale tant de ces sectes que de toutes les autres. Voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas. Ces fonctionnaires et d'autres encore sont mes intermédiaires; ce sont eux qui s'occupent de la distribution de mes aumônes et de celles des reines. Dans tout mon palais, ils [donnent leurs soins] en diverses ma-

Bien que le général Cunningham ne s'explique pas sur ce point avec toute la précision désirable, il me paraît certain, comme l'admettait effectivement Prinsep, que ces cinq lignes nous conservent seulement le début d'une inscription que la détérioration de la pierre interrompt à la sixième ligne. Cette détérioration se fait-elle déjà sentir à la ligne 5? On verra du moins que, à mon avis, et autant qu'on peut juger d'un simple fragment de phrase, la lecture des derniers mots réclame beaucoup plus de corrections que le reste du morceau. Je ne vois d'ailleurs aucune nécessité d'admettre que les lignes qui nous sont transmises soient incomplètes, comme Prinsep le croyait de la quatrième. Quoi qu'il en soit, il ne saurait être question ici d'une traduction réellement certaine. Il est au moins plusieurs détails qui se laissent rectifier avec assurance, et la reine Kichigani, par exemple, rentre dans le néant d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

La première phrase est parfaitement simple; elle se compare exactement au début des édicts détachés de Dhauli et de Jaugada. De la suivante, nous n'avons que le commencement. Le verbe manque, en sorte que nous ne pouvons construire. Cependant, jusqu'à *tivalamāta*, etc., la fonction des différents termes se démêle assez bien. Nous avons deux propositions relatives : *e heta*, etc., *e hevā*, etc. Le *se* de *se nāni*, etc., en est-il l'antécédent, en sorte que le *iti* porterait sur toute cette première partie de la phrase? Je ne le crois pas; le sens ne paraît pas se

prêter à cette construction. Car alors la pensée attribuée à l'interlocuteur idéal que la mutilation de la phrase ne nous laisse pas le moyen de déterminer se résumerait à peu près ainsi : « Toutes les aumônes faites par la seconde reine appartiennent à la seconde reine », ou « viennent de la seconde reine », une observation dont il est malaisé de découvrir la portée. Je n'hésite donc pas à croire que les deux propositions relatives contiennent le sujet de la proposition principale dont le verbe est perdu, et que *iti* ne porte que sur la proposition *se nāni*, etc. Ceci posé, la division des mots ne semble pas présenter de difficultés exceptionnelles. *Heta* pour *ettha*, *utra*. Dans le dernier mot de la seconde ligne, lu *dāne* par Prinsep, le premier caractère manque singulièrement de netteté. Il semble pourtant se rapprocher de *𑀧*, et la lecture *dāne* est convenable pour le sens. Il a été question tout à l'heure de *aṃbāvaḍikā* (éd. VII, l. 2); ce voisinage donne un point d'appui utile pour la correction de *ālame* en *ālāme* « jardin, promenade ». Il ne peut y avoir de doute sur les mots suivants : *e aṃne kichi* se transcrivent certainement *yadanyat kiñcit*, et *gañiyati* est le passif du verbe *gaṇayati*, qui a le sens de *priser, estimer*. *Etasi* est le locatif pris sans doute adverbialement et donnant une signification équivalente à *etarahi* du pâli, *etarahi*, *etarahiṃ* du sanscrit budhique. Au lieu de chercher dans *senāni* un général imaginaire, nous nous rappellerons que par deux fois nous avons dû corriger *nāni* en *kāni* pour restituer une particule toujours méconnue jusqu'ici, et nous

écrivons de même *se kâni*, c'est-à-dire, en sanscrit, *att khalu*. Les derniers mots, ceux qui suivent *ti*, sont malheureusement obscurs. A coup sûr, l'essai d'interprétation de Prinsep n'a pas besoin d'une réfutation en forme. Il est plus malaisé d'y substituer rien de bien vraisemblable. Je ne puis qu'exposer une conjecture. Le premier mot paraît être *tīva*; nous l'avons déjà rencontré (G. XIII, 1; Kh. XIII, 35) marquant l'activité du zèle ou de la préoccupation religieuse; ce rapprochement me fait penser qu'il faut corriger *lamā* en *dhamā*, ढ pour ज. Dans la suite il y a une variante entre les deux fac-similés : celui de Prinsep porte nettement **kiye*, au lieu de *niye* du *Corpus*. Il semble bien, en tout cas, que nous sommes en présence d'une désinence féminine, de quelque adjectif en accord, par exemple, avec *deviye*; je lis en conséquence *kālunikāye*, de *kāraṇikā*, « pleine de compassion »; la correction de ङ en ङ est assez facile. Cette division des mots une fois adoptée entraîne presque nécessairement la correction du caractère *ta*; le premier terme doit être, comme le second, une épithète de la reine, et je le complète en lisant **dhamāya* ou plus exactement **dhamāye*. Je ne saurais résumer ces observations dans une espèce de traduction sans suppléer par conjecture un verbe dont puisse dépendre *tāye deviye* — *kālunikāye*. Il va sans dire que cette restitution est absolument hypothétique; ce n'est qu'un cadre pris au hasard pour rapprocher des fragments disjoints.

« Voici l'avertissement adressé au nom du [roi] cheraux Devas aux mahâmâtras de toutes les régions. Tout don fait par la seconde reine, don d'une plantation de manguiers ou d'un jardin, pareillement tout objet de valeur qui s'y trouve, [il doit en être fait honneur] à la reine, dont on reconnaîtra le zèle religieux et l'esprit charitable en se disant : tout cela vient de la seconde reine. . . . »

ÉDIT DE KAUÇÂMBI.

Ce fragment est désigné de la sorte par le général Cunningham parce qu'il s'adresse aux mahâmâtras de Kauçâmbi. C'est aussi la seule donnée positive que je sois en état d'en tirer. Je ne puis rien faire du reste de la transcription, trop incomplète et trop imparfaite pour servir de base à des conjectures utiles. Je ne le reproduis ici, d'après le *Corpus*, que pour être complet.

(1) 𑀧𑀲𑀭𑀮𑀭 𑀧𑀮𑀭𑀮𑀮 𑀧𑀮𑀮𑀮 𑀧𑀮𑀮𑀮 (2) —

— 𑀮𑀮𑀮 (3) . . 𑀮𑀮𑀮 𑀮𑀮𑀮 (3) 𑀮 (3)

𑀮𑀮𑀮𑀮 . 𑀮𑀮𑀮𑀮 . . 𑀮 (4) 𑀮 𑀮𑀮 𑀮𑀮𑀮𑀮

𑀮𑀮𑀮𑀮 (3) 𑀮𑀮𑀮𑀮

(1) Devānañpiye ānapayati kosañbiya mahāmata (2 — ramari (3) . . sañghasi nilahiyo (3) i thatibhiti . bhañti nita . . ci (4) ba pinañ dhapayita ata saṭha añvasayi.

CHAPITRE TROISIÈME.

LES ÉDITS DÉTACHÉS SUR ROC.

I.

ÉDITS DE DHAULI ET DE JAUGADA.

Aucune partie de nos inscriptions n'a, je pense, autant profité de la publication du *Corpus* que les deux édits que je me propose d'étudier maintenant. Outre qu'il rendait pour la première fois accessible la version de Jaugada, il rectifiait dans un grand nombre de cas les lectures fournies à Prinsep pour Dhauli. Aussi M. Kern a-t-il repris l'interprétation des deux morceaux; il en a publié une transcription et une traduction nouvelles dans le *Journal de la Société asiatique de Londres*. J'ai à peine besoin de dire qu'il a véritablement renouvelé la version de Burnouf. Mais telle est la condition dans laquelle nous sont parvenus ces monuments que le dernier mot n'est jamais dit ni sur leur lecture ni sur leur interprétation. Je dois à l'inépuisable obligeance de M. Burgess la

communication d'estampages nouveaux (Fac-similé B.) de l'une et l'autre pierre ; et il est bien douteux, après qu'une main si expérimentée et si habile y a passé, que des explorations ultérieures nous apportent dans l'avenir des lumières nouvelles. Malheureusement la conservation du rocher est très imparfaite, surtout à Jaugada où il semble avoir subi des mutilations volontaires. Quoi qu'il en soit, ces estampages m'ont permis, comme on le verra, de corriger en plusieurs passages les lectures du général Cunningham et de soumettre à une épreuve décisive diverses conjectures de mes devanciers. Même dans les cas où ils n'apportaient pas d'éléments nouveaux, le lecteur exercé sent assez ce que l'inspection directe de ces reproductions immédiates, nécessairement fidèles, donne de sécurité au commentateur. Elles me semblent nous rapprocher sensiblement de l'intelligence définitive des deux textes. Tous les indianistes partageront ma gratitude à l'égard de M. Burgess.

L'ordre suivant lequel on numérote les deux édits n'a qu'une importance bien secondaire. Il est en soi plus simple de conserver celui qu'a introduit Prinsep et qui, conservé par Burnouf, est devenu en quelque façon traditionnel. Il se recommande par une autre raison que n'ont point aperçue les premiers interprètes : les deux morceaux, si semblables par leur cadre général, se distinguent essentiellement par ce fait que l'un s'occupe des sujets du roi, l'autre des populations frontières non incorporées à son empire. Il est assez naturel de les ranger dans l'ordre que chacun

DHAULI.

(1) Devānañpiyasa vacanena
tosaliyañ mahāmātā naga-
laviyohālaka ¹ (2) vataviyañ ²
[.] añ kichi dakhāmi hakañ
tañ ichāmi kiñti kañ . na ³
paṭivedāyehañ ⁴ (3) duvālate
ca ālabhehañ ⁵ [.] esa ca me
mokhyamata duvāle etasi a-
ṭhasi añ tuphesu ⁶ (4) anu-
sathi ⁷ [.] tuphe hi bahūsu
pānasahasesu āyatā ⁸ panayañ
gachema ⁹ sumunisānañ ¹⁰ [.]
save (5) munise pajā mamā
[.] atha pajāye ichāmi ha-
kañ kiñti savena ¹¹ hitasu-

JAUGADA.

(1) Devānañpiye hevañ āhā [.]
samāpāyañ mahāmātā naga-
laviyohālaka he . vataviyā
[.] añ kichi dakhāmi hakañ ¹
tañ ichāmi kiñti . kamana ²
paṭipātāyehañ ¹⁰ (2) duvālate
ca ālabhehañ [.] esa ca me
mokhiyamata duvālañ ¹¹ añ
tuphesu anu-
sathi [.] phe ³ hi bahūsu ¹²
pānasahasesu ā . . pana . ¹³
gachema sumunisānañ [.]
sava munise (3) pajā ¹⁴ [.]
atha pajāye ¹⁵ ichāmi
kiñtime ¹⁶ savena hitasu-

¹ Fac-similé C. "viyopāla".

² Fac-similé C. "ti añnañ . pa".

³ Fac-similé C. "vedāye".

⁴ Fac-similé B. "tuphe . a"; fac-similé C. "tophasi a".

⁵ Fac-similé C. "āyata".

⁶ Dans fac-similé B. la syllabe *yañ* prête seule au doute. Fac-similé C. "pana — gavema".

⁷ Fac-similé C. "kañ . . . veni hi".

⁸ Fac-similé C. "taviyā añ kichi dāvāmi hañnañ tañ".

⁹ Fac-similé C. "ti añna . ena pa". Dans fac-similé B. la syllabe indistincte paraît être *ka*; *a* est improbable.

¹⁰ Fac-similé C. "paṭivedāyehañ".

¹¹ Fac-similé C. "duvāle añ".

¹² Fac-similé C. "bahusu".

¹³ Fac-similé C. "sesu — gavema vamuñ".

¹⁴ Fac-similé C. "pajā".

¹⁵ Fac-similé C. "pajāye".

¹⁶ Fac-similé C. "mi kaga ma sa".

kkena hidalokika (6) pālalo-
kikāye yujevūti. . . . ' muni-
sesu¹ pi ichāmī hakañ² [.]
no ca pāpunātha³ āvāga- (7)
make⁴ [.] iyañ aṭha kecha⁵
va ekapulise manāti⁶ etañ se
pi desañ no savañ⁷ [.] de-
khate⁸ hi tuphe etañ (8)
suvhitāpi niti⁹ [.] iyañ eka-
pulise pi¹⁰ aṭhi ye¹¹ bañdha-
nañ vā palikilesañ¹² vā pāpu-

kkena¹³ yujeyūti hidalogika-
pālalokikāye hemeva me
icha¹⁴ savamunisesu [.] . . .
. . . pāpunātha¹⁵ āvaga-
make [.] (4) iyañ aṭha kecā
ekapulise¹⁶ pi manati se¹⁷
pi desañ ne savañ [.] da-
khatha¹⁸ hi tuphe¹⁹ pisu-
vitāpi²⁰ [.] bahuke²¹ aṭhi
ye²² eti ekamunise bañdha-
nañ palikilesañ²³ pi pāpu-

¹ Fac-similé C. "ti — supī". Dans fac-similé B., il me semble, après *t*, découvrir des traces d'un *th*.

² Fac-similé C. "mī dukañ".

³ Fac-similé C. "pāphunā".

⁴ Fac-similé C. "aṭha keca va". Dans fac-similé B. les syllabes *tha* et *cha* sont incertaines.

⁵ La syllabe *ma* n'est pas lisible dans fac-similé B.

⁶ Dans fac-similé B. le *t* de la syllabe *te* est seul certain, la voyelle douteuse.

⁷ La syllabe *pi* qui manque dans fac-similé C. est douteuse dans fac-similé B.

⁸ Fac-similé C. "aṭha ya".

⁹ Fac-similé C. "kheñañ ya".

¹⁰ Fac-similé C. "kāya he¹¹ me iya sa".

¹¹ Fac-similé C. "sesu . . . tahe . . . notha". Les six syllabes laissées en blanc sont très peu distinctes dans fac-similé B. Il me semble cependant démêler : *no ca tuphe etañ* (ou *sañ*). Mais cette lecture est douteuse.

¹² Fac-similé C. "keca ekapulase".

¹³ Fac-similé C. "se . . . tañ se". Les lettres *pi* et *ma* sont très indistinctes dans fac-similé B.

¹⁴ Fac-similé C. "dekha".

¹⁵ Fac-similé C. "hi ca me pi". La lecture *tuphe* me paraît, d'après B., tout à fait vraisemblable.

¹⁶ Fac-similé C. "bahuka".

¹⁷ Fac-similé C. "likī . . . papu".

nāti [.] tata hota (9) akasmā	nāti [.] tata . ta ' aka (5) smā
tena ¹ baṁdhanāntika ¹ [.]	tena ² baṁdha —————
aūne ca . . hujane ³ daviye ⁴	ca vage ⁵ ba-
dukiyati [.] tata ichitaviye	huke vedayaṁti [.] tata tuphe-
(10) tuphehi kiṁti majhaṁ	hi . chitaye ¹⁰ kiṁti majhaṁ ¹¹
paṭipādayemāti ^{3 1} [.] imehi	paṭipādayema [.] imehi
cū jātehi ¹² no saṁpaṭipajati	jātehi ¹² no saṁpaṭipajati
iśāya āsulopena (11) nithū-	iśāya āsulopena ¹³ nithu-
liyena ³ tūlanāya anāvūtiya	liyena (6) tulāye ¹⁴ anāvūtiye
ālasiyena kalamathena ³ [.]	ālasiyena kalamathena ¹⁵ [.]
se ichitaviye kiṁti ete (12)	hevaṁ ichitaviye ¹⁶ kiṁti me
jatā no ⁶ huvevu mamāti [.]	etāni jātāni no heyūti ¹⁷ [.]
etasa ⁸ ca savasa mūle anāsu-	savasa ca iyaṁ mūle ¹⁸ anāsu-

¹ Fac-similé C. "baṁdhanātāka".² Fac-similé C. "jano da".³ Fac-similé C. "pādayemāti".⁴ Fac-similé C. "nithuli".⁵ La voyelle qui accompagne le *k* est, dans fac-similé B., entièrement indistincte.⁶ Fac-similé C. "jātāni hu".⁷ Fac-similé C. "ti . . . ta . . sma".⁸ La syllabe *gā* (entre *smā* et *te*), que donne fac-similé C., est très improbable d'après fac-similé B.⁹ Fac-similé C. "na badha cu yūvadayā ca vata babūke". La lecture dans fac-similé B. est peu distincte. Il me paraît au moins condamner certainement la lecture précédente et favoriser une lecture : "baṁdha[nāntika [.] aūne] ca".¹⁰ Fac-similé C. "hi . . taye".¹¹ Fac-similé C. "majha pa".¹² Fac-similé C. "jātehi no".¹³ Fac-similé C. "īsa . āsulopana".¹⁴ Fac-similé C. "tuliye".¹⁵ Fac-similé C. "tiye — yena kalamathanaṁ he".¹⁶ Fac-similé C. "chitāvi".¹⁷ Fac-similé C. "no hveyūti".¹⁸ Fac-similé C. "mule".

lope atulanā ca nīṭiyaṃ¹ [.] e kilaṇṭe² siyā³ (13) na se⁴ ugachā⁵ saṃcalitaviye tu vajitaviye⁶ etaviye vā⁷ [.] hevaṃmeva e dākhiye⁸ tūphāka⁹ [.] tena vataviye (14) aṇṇaṇaṃ¹⁰ ne dekhiata¹¹ hevaṃ ca hevaṃ ca devānaṃpiya anu-sathī [.] se mahā.le¹² etasa¹³ saṃpaṭipāde¹⁴ (15) mahā-apāye¹⁵ asaṃpaṭipati [.] vipa-

lope atulanā ca nīṭi¹⁶ iyaṃ¹⁷ [.] e kilaṇṭe siyā na¹⁸ (7) saṃcalitu utthi¹⁹. saṃcalitaviye tu vajitaviye pi etaviye pi²⁰ [.] nīṭiyaṃ e ve dekheyyi²¹ [.] aṇṇa ne nijhapetaviye²² hevaṃ. . . ca devānaṃpiya . . nu-sathī²³ [.] — (8) taṃ mahāphale²⁴ hoti asaṃpaṭipati mahāpāye hoti [.] vipa-

¹ La lecture *ca* n'est que probable dans fac-similé B.; fac-similé C. "nīṭichāṃ".

² La syllabe *yā* est imparfaite dans fac-similé C.

³ La lecture *se* n'est que probable; fac-similé C. "na te u".

⁴ La voyelle qui accompagne *ch* est indistincte dans fac-similé B. Fac-similé C. "ugaca".

⁵ Fac-similé C. "calitavyeṃ tu vahita".

⁶ Pour *vā*, c'est peut-être *cā* qu'il faut lire dans fac-similé B.

⁷ Fac-similé C. "vaṃmevaṃ e daṃ . . ta". Les caractères *īye* sont seulement très probables dans fac-similé B.

⁸ Fac-similé C. "ye aganaṃ ne".

⁹ Fac-similé C. "hā . . sa tasa. Dans fac-similé B., *σ* est seulement probable, mais la lecture *sa* paraît impossible.

¹⁰ Fac-similé C. "pāda ma".

¹¹ Fac-similé C. "aṇṇā".

¹² Fac-similé C. "sulesa cata . . nī . . iyaṃ". Dans fac-similé B. la syllabe *nā* est particulièrement peu distincte.

¹³ Fac-similé C. "iyaṃ nijata . . saṃ".

¹⁴ Fac-similé C. "litu utthāna. pi lātavya tāvatitaviyapi eta". Dans fac-similé B. la syllabe qui suit *thi* est très indistincte; elle peut bien s'interpréter comme *ha* ou *he*.

¹⁵ Fac-similé C. "nīṭiyaṃ e kha deveni aṇṇaṇaṃ ne nijhamasaviya he".

¹⁶ Fac-similé C. "heva . . ma devānaṃpāya . . se".

¹⁷ Fac-similé C. "taṃ mapaphale hatī".

ṭipādayamīnehi ¹ etañ nathi	ṭipātayañṭaṃ ¹ no ¹
svagasa āladhi ¹ no lājāladhi	svagaālādhi ¹⁰ no lājādhi
[.] (16) duāhale ¹ hi imasa	[.] duāhāle etasa
kañmasa ² me kute ² mana-	kamasa ¹¹ same ¹ kute ma ¹²
atīleke ⁴ [.] sañpaṭipajami-	———— mā . ne ¹³
ne ³ ca etañ svagañ (17) ālā-	(9) ca ānaneyañ esatha
dhayisathat. . . . naniyañ ⁴	svagañ ca ālādhayi-
ehatha ⁴ [.] iyañ ca lipi tisana-	sathā ¹⁴ [.] iyañ ca lipi anutisañ
khatena ⁴ so . viyañ (18) añ-	sotaviyā ¹⁵ a-
talāpi ca tisena khanasi kha-	lāpi va . nasātatilā e . ka . pi ¹⁴
si ⁷ ekena pi sotaviya [.] hevañ	————
ca kalañṭaṃ ⁸ tuphe (19) ca-	————

¹ Fac-similé C. "ti vapaṭi° nañṭhi° ālādhi°.

² Fac-similé C. "kañme va ma°. La syllabe *sa* dans fac-similé B. n'est que très probable.

³ Fac-similé C. "ma kate°.

⁴ Fac-similé C. "manañ ati°. La syllabe *na* est douteuse dans fac-similé B.; on pourrait lire *nañ* ou même *no*.

⁵ Fac-similé C. "jamino ca°.

⁶ Fac-similé C. "sathiti . a . panani°. Fac-similé B. est ici très indistinct, mais ne semble pas, dans les éléments qu'il fournit, confirmer la lecture de fac-similé C. J'ajoute que les deux syllabes qui précèdent *na* paraissent être *ca a*.

⁷ Fac-similé C. "tise — nasikhanāñni e°.

⁸ Fac-similé C. "lālañṭaṃ°.

⁹ Fac-similé C. "vipaṭipata°.

¹⁰ Fac-similé C. "ālādhi no°.

¹¹ Fac-similé C. "sa tamasa°. Dans fac-similé B., la syllabe *ka* est peu distincte; elle est au moins possible ou même probable.

¹² Fac-similé C. "samo . . va°. Dans fac-similé B., la syllabe *ma* est seulement probable.

¹³ Fac-similé C. "—mā . . ve ca°.

¹⁴ Fac-similé C. "ālāyasathā°.

¹⁵ Fac-similé C. "aviyañ°.

¹⁶ Les caractères *va*, etc., sont tout à fait indistincts dans fac-similé B. Je ne puis que transcrire le témoignage de C.

ghaṭha ² saṃpaṭipādayitave ¹
 [...] etāye athāye ³ iyaṃ lipi
 likhitā hida ² ena (20) naga-
 laviyopālakā ⁴ sasvatam ⁵ sa-
 mayāṃ yujevūti nagalajana-
 sa ⁶ akasmāpalibodha ⁷ va
 (21) akasmāpalikilese va ⁷ no
 siyāti [...] etāye ca athāye ⁸
 hakaṇṇi dhaṇṇimate paṇṇeasu
 paṇṇeasu vase (22) su ⁹ nikhā-
 mayisāmi ⁹ e akhakhase acaṇṇi-
 ḍa sakkhinālaṇṇhe ¹⁰ hosati [...]
 etaṃ aṭṭhaṃ jānitu ¹¹ tathā
 (23) kalati atha mama anu-
 sathīti ¹² [...] ujenite pi ca ku-
 māle etāye va ¹³ aṭṭhāye ni-

(10) lave
 [...] etāye ca athāye iyaṃ .khi-
 tā ¹³ lipi ena mahāmātā
 nagalaka sasvataṇṇi sa-
 mayāṃ ¹⁴ . ka. ya.enā ¹⁵

(11) paṇṇeasu
 paṇṇeasu vasesu anusāṇi
 yānaṃ ¹⁶ nikhāmayisāmi ma-
 hāmātāṇi acaṇṇiḍaṇṇi phalaḥata
 vācenele ¹⁷

ujeniku
 vī . tasate

¹ La lacune n'est qu'apparente.

² Fac-similé C. "athāya".

³ Fac-similé C. "tā pida".

⁴ Lacune apparente seulement.

⁵ Fac-similé C. "sāsataṇṇi".

⁶ Fac-similé C. "yūjavū naga". Les syllabes *nagala* sont complètement indistinctes sur le fac-similé B.

⁷ Fac-similé C. "palikisāneva". La lacune n'est qu'apparente.

⁸ Fac-similé C. "athāye".

⁹ Fac-similé C. "nikhima".

¹⁰ Fac-similé B. paraît donner "sekhinā".

¹¹ Fac-similé C. "nita — thā".

¹² Fac-similé C. "vaṇṇi".

¹³ Fac-similé C. "yaṇṇi vata lipi".

¹⁴ Fac-similé C. "ka sa . . samaya".

¹⁵ Les caractères *ka*, etc., sont tout à fait indistincts dans fac-similé B.

¹⁶ Fac-similé C. "anusayā".

¹⁷ Toute cette fin de ligne, depuis *ḍaṇṇi*, est indistincte dans fac-similé B., excepté les caractères *māle*. (Fac-similé C. "male".)

khāmayisati ¹ (24) hedisañm	_____
eva ² vaggāñ ³ no ca atikā-	_____
mayisati tini vasāni [.] heme-	_____
va tākhasilāte pi ⁴ [.] adā	_____
a... ⁵ (25) te mahāmātā ni-	(12) ——— javacanika ¹ tada
khamisañti anusayānañ ⁶ ta-	anusañiyānañ nikhamisañti
dā ahāpayita ⁷ atane kañ-	atane kañmañ ⁸ ———
mañ etañ pi jānisañti (26)	_____
tañ pi tathā ⁹ kalañti atha	_____
lājine anusathiti ⁷ [.]	_____

Dhauli. — *a. Vataviyāñ* pour *vataviyā*. La comparaison de Jaugada met hors de doute le pluriel, contrairement au sentiment de Burnouf. — *b.* La difficulté de cette phrase réside dans les mots qui suivent *kiñti*. La leçon *añnañ* donnée par fac-similé C. n'est pas soutenable, et il n'y a pas de place à Dh. pour les quatre lettres que suppose la conjecture *añnañ ena* de M. Kern. Malheureusement les passages parallèles ou manquent (à Dh. dans le n° édit) ou (à J.) ne sont pas complètement nets et en tous cas contiennent un caractère de plus. Je n'ai pour-

¹ Fac-similé C. *mayisa. he*.

² Fac-similé C. *evam*.

³ Fac-similé C. *te phi a*.

⁴ Fac-similé C. n'indique pas de lacune. Il me semble dans fac-similé B. discerner quelques traces de lettres; leur nature et leur nombre même sont incertains.

⁵ Fac-similé C. *ahapayit*.

⁶ Fac-similé C. *tithā*.

⁷ Fac-similé C. *añnusa*.

⁸ Fac-similé C. (12) . i. āvacanika ama a. sayānañ nicamisañti atina kañmañ dhāsa . tatā pa tatha vanañti tā —.

tant que peu d'hésitation sur la lecture véritable : me fondant sur le premier et le troisième caractère, bien distincts dans le fac-similé B., je complète *kañ-me*na. Jaugada se prête bien à cette restitution pour les trois derniers caractères. Quant au premier, qui est sûrement *ka* dans le second édit et probablement aussi dans ce passage, il ne reste d'autre ressource que d'y voir une répétition maladroite. Le texte de Jaugada, on le verra par la suite, nous offre ici assez d'exemples de négligences exactement comparables, pour que cette conjecture n'ait rien de forcé, surtout en présence du témoignage de Dh. qui n'avait certainement que trois lettres. En revanche, J. nous suggère une correction utile pour le mot suivant. En effet, si, d'après la lecture *paṭipādayehañ* (cf. plus bas, l. 5, où *paṭipādayema* correspond à *paṭipādayema* de Dh.), nous corrigeons à Dh. *paṭipādayehañ*, nous obtenons avec *kañmena* ce sens très bien lié : « Toutes les vues que j'ai, je désire les faire passer dans la pratique, » littéralement : « les faire pratiquer en fait », par une antithèse très naturelle entre la pensée d'une part et l'action de l'autre. *Dakk* prend donc ici une nuance spéciale de signification : c'est *voir* dans le sens de *reconnaître*, *croire*. On peut comparer l'emploi courant dans la langue buddhique de *dṛisṭi*, pour dire « théorie, doctrine », puis, en particulier, doctrine individuelle, hérétique. M. Kern a parfaitement rapporté *davāla* au sanscrit *dvāra*, qu'il faut prendre dans son sens figuré de « moyen ». — c. M. Kern a rendu un service essentiel à l'intelligence de tout ce

morceau en reconnaissant dans le thème *tupha* le pronom de la seconde personne, le prâcrit *tumha* (cf. *Hemacandra*, éd. Pischel, III, 31, etc.), au lieu du « *stûpa* » qui avait, pour Prinsep, pour Lassen, pour Burnouf, brouillé le sens de tout l'édit. (Cf. *Jaartell. der zuyd. Buddh.*, p. 102.) On verra plus loin que nos estampages nous permettent d'ajouter une forme nouvelle à celles qu'il avait reconnues. Ici ils rétablissent l'harmonie entre les deux versions en nous fournissant la lecture *tuphesu*. Pour les formations analogues du pronom de la première personne, *aphâkam*, *aphesu*, voy. plus bas. On peut prendre *am* pour le neutre et le rapporter à *dvâram*, ou le considérer comme une autre orthographe du féminin *yâ* et le rattacher à *anusathi*. Le sens demeure le même : le moyen d'action capital, suivant Piyadasi, ce sont les instructions qu'il confie à ses officiers. — d. Sur *âyatâ*, cf. ci-dessus D. VIII, 1 ; IV, 3, et la note. Pour les mots suivants, un examen répété de l'estampage m'a convaincu de la lecture *panayam*, qui, avec *gachema* (le mot est parfaitement clair), donne la construction la plus naturelle. La seule incertitude, et elle est sans grande conséquence, porte sur la question de savoir quel est le sujet de *gachema*. Il semblerait plus naturel que ce fût le roi lui-même : « Je vous ai mis en place pour m'assurer l'affection des gens de bien ». Mais Piyadasi ne parle guère de lui qu'au singulier ; et il me semble d'autre part que le terme *praṇaya* « affection, bienveillance » serait bien modeste s'il s'appliquait au roi. Je crois

donc que le verbe a pour sujet les mahāmātras eux-mêmes. Il faudrait, plus exactement, à la fin de la phrase un *iti* qui peut manquer ici comme si souvent; et j'entends que le roi a mis en place ces officiers dans l'intention qu'ils s'efforcent de gagner l'affection, la confiance des gens de bien. Par là s'explique l'importance que le roi attache aux instructions qu'il leur donne. La confiance dont ils jouissent est la source même de leur autorité. — *e*. Cette phrase est en général parfaitement claire. Les traces qu'il me semble découvrir sur l'estampage me laissent très peu de doutes sur la restitution "*vūti tathā savamuni*". *Tathā* correspond bien à *hemeva* de J.; l'un et l'autre sont les corrélatifs du *yathā* qui précède. Il ne faut donc pas couper la phrase après *iti*; elle se poursuit jusques à *hakaṃ* inclusivement. — *f*. Nous touchons au passage de tout cet édit qui me laisse le plus d'incertitude. Par malheur J. a une lacune; ce texte contenait à coup sûr quelques caractères, soit un mot ou deux, de plus que celui de Dh. La lecture *dukaṃ* est absolument condamnée par l'estampage; il porte nettement *hakaṃ*. La proposition ne commence donc qu'avec *no*. Quant au verbe *pāpunātha*, M. Kern y cherche une troisième personne du singulier. Toutes les analogies contredisent cette interprétation; nous ne pouvons être en présence que d'une seconde personne du pluriel. Ainsi d'une part le régime supposé (*dukaṃ* corrigé en *dukkhaṃ*) disparaît, et il nous faut en outre admettre un sujet différent. Je crois que Jaugada, dans les ca-

ractères trop peu distincts du commencement de la phrase, nous fournit l'un et l'autre. La lecture *no ca taphe* m'y paraît à peu près certaine; j'ose moins être affirmatif pour les deux lettres suivantes; il est pourtant bien probable que la seconde est un *t*; la précédente ne peut guère dès lors être autre chose qu'un *e*; et il est sûr que les traces conservées par la pierre ne répugnent aucunement à cette lecture. La traduction des premiers mots est dès lors forcée : « et vous n'atteignez pas à cela ». On comprend du même coup, sans même recourir à une erreur matérielle du graveur, que le texte de Dhauli omette les mots *taphe* et *etañ*; la seconde personne implique par elle-même que le roi s'adresse, ici comme plus haut, à ses officiers, et un régime aussi vague que *etañ*, se référant d'une façon générale à la pensée que vient d'exprimer le roi, se peut à la rigueur sous-entendre sans trop d'obscurité. Nous allons un peu plus bas rencontrer le cas inverse : *etañ* régime est, après *dekhata*, exprimé à Dh. et supprimé à J. Reste *áva* (ou *vā*) *gamake* que M. Kern entend en sanscrit *yāvad gāmya-kām*, *yāvadgamyāñ* : « autant que possible ». J'avoue que je garde quelques doutes sur cette interprétation. Cet emploi superfétatif du suffixe *ka*, d'ailleurs si familier au prâcrit, ne l'est guère à la langue de nos inscriptions. Mais je ne sais rien de mieux à proposer, et, du reste, cette explication s'accorde à merveille avec ma traduction générale de la phrase qui même me permet de serrer de plus près la portée de la locution. *Gam* et *prâp* sont, dans l'emploi présent,

essentiellement synonymes. Le roi dit donc à ses officiers : Je désire le bonheur de tous les hommes ; et vous n'arrivez pas encore en ce sens à tous les résultats qui se peuvent atteindre. De là les instructions nouvelles et plus précises qu'il leur donne aussitôt. On pourrait rattacher *īyaṃ* à cette phrase sans changer rien d'essentiel au sens ; j'ai, pour le rattacher à la proposition qui suit, deux raisons : la première, c'est que cet arrangement rétablit entre les deux phrases suivantes : *īyaṃ athi keca* ; *īyaṃ ekapalise pi athi* au point de vue de la forme, un parallélisme qui existe dans la pensée ; la seconde, c'est qu'il est invraisemblable, mon déchiffrement de J. étant supposé exact, que le même objet soit, dans la même proposition, et à deux mots d'intervalle, désigné une fois par *etaṃ* et une autre par *idaṃ*. Il n'y a pas plus de difficulté à considérer *īyaṃ* comme représentant *ayaṃ*, le masculin, que comme équivalant au neutre *idaṃ*, puisque partout ici la distinction entre le masculin et le neutre est complètement oblitérée. (Cf. ci-dessus, in D. II, n. a.) — g. Il importe, pour entendre cette phrase et les suivantes, d'en bien remarquer le dessin général. Il règne dans tout le passage, entre les diverses périodes, une symétrie très instructive. Nous avons successivement trois propositions : *īyaṃ athi — ekapalise*, *īyaṃ palise athi*, *aṃne ca bahujane* qui se font pendant ; chacune signale un trait fâcheux, et est suivie d'une autre proposition, par laquelle le roi indique à ses officiers comment ils y doivent porter

remède : *dekhata hi taphe . . . , tata hota . . . , tata ichi-taviye . . .* On voit que le parallélisme se manifeste clairement dans la forme. La première phrase, celle qui doit nous occuper d'abord, ne réclame qu'une seule correction, *aṭha* en *aṭhi* ou *athī* (à en juger par les estampages la différence entre \odot et \bigcirc est, dans tout ce passage, difficilement saisissable); la comparaison de *athī* dans la phrase *iyāṁ ekapūṭise pī athī* ne peut laisser à ce sujet aucun doute. Pour l'intelligence générale de la pensée, le vii^e des Quatorze Édits nous offre un parallèle précieux : « *te* (c'est-à-dire *jano*, les hommes) *sarvaṁ vā kāsāṁti ekadesaṁ vā kāsāṁti* ». (G. I. 2.) Les régimes, *sarvaṁ*, *ekadesaṁ* d'une part, *etaṁ desaṁ*, *savaṁ*, de l'autre, se comparent d'eux-mêmes. De *ekapurusha*, M. Kern rapproche ingénieusement *ekavīra*, tel qu'il est employé dans un passage de la *Mṛicchakaṭī*; il prend l'un et l'autre dans la signification de « homme mauvais, coupable, coquin ». Mais *ekavīra* ayant l'acception reconnue de « héros », le passage cité du drame ne peut l'employer que dans ce sens, seulement avec une intention ironique et plaisante; il y est question de ces « héros très braves à piller les maisons des autres, mais qui tremblent devant la gendarmerie ». Rien ne nous autorise à admettre pour *ekapurusha* la traduction que nous repoussons pour *ekavīra*. On verra que la phrase suivante exclut cette interprétation, puisque le mot y désigne des gens qui sont emprisonnés *sans raison*. Il est, au contraire, fort naturel d'attribuer au mot une valeur analogue au

buddhique *prithagjana*, à notre «individu»; elle convient à merveille dans tout ce morceau; voisine de celle de l'indéterminé *jana* au vi^e édit, elle complète la ressemblance entre les deux passages. Le verbe seul reste différent. Mais *manāti* s'explique tout naturellement au sens de «se préoccuper de, faire attention à», c'est-à-dire ici «respecter» des ordres, des instructions. Je crois que, dans le commentaire du vi^e édit, je n'ai pas serré d'assez près la valeur de *desa*. Je dérivais son emploi du sens habituel du sanscrit *deça*. Cette traduction ne s'applique pas sans quelque effort aux deux autres passages où le mot reparait, au v^e des Quatorze Édits (G. I. 3) et au n^e édit détaché de Dh. et de J. dans *desāyutika*. Dans le premier cas, le roi, après avoir déclaré que ceux qui suivront ses instructions feront le bien, ajoute : *yo tu etaṃ desaṃ pihāpesati so dukataṃ kāsati*. Il n'y a lieu ici à aucune restriction, et nous avons été amené à prendre *desa* dans un sens plus général qu'il ne conviendrait dans le vi^e édit. Il serait évidemment préférable d'adopter une version qui pût se maintenir uniformément dans tous les cas. Ce sens me paraît être celui de «ordre, commandement», *desa* = *saṃdeça*. *Ekadesa*, dans le vi^e édit, signifiera «un ordre en particulier», et ici nous traduirons *etaṃ desaṃ* par «tel ordre», ce qui revient essentiellement au même. Reste *desāyutika* du prochain édit, dans la proposition *tuphākaṃ desāyutike hosāmi*. On verra que le sens général ne saurait être douteux; le roi dit à ses officiers : «c'est grâce à vous que je ferai

mettre mes ordres en pratique.» L'acception que nous sommes conduit à revendiquer ici pour *desa* se vérifie donc cette fois encore. La traduction littéraire serait celle-ci : « je serai ayant de vous l'application à mes ordres. » En dehors de cette interprétation, il n'en est qu'une autre de possible; elle consisterait à prendre *desa* dans un sens analogue à son emploi sanscrit; on traduirait : « je serai ayant de vous l'application à ma place », c'est-à-dire « je vous aurai pour substituts, pour lieutenants ». Outre qu'un pareil emploi de *desa* serait bien vague et donnerait une tournure bien embarrassée, nous serions contraints par là de prêter à *desa* une signification différente de celle que réclament nos autres passages. Le premier parti évite toute difficulté. — I. La lecture *dekhate* ne repose probablement que sur une cassure de la pierre. J. montre, et le pronom *tuphe* rend certain, que nous avons ici une seconde personne du pluriel; seulement J. a *dekhattha*, c'est-à-dire la nouvelle désinence pâli-prâcrite, tandis que Dh. conserve l'orthographe régulière de l'impératif classique. Il n'est pas, pour nos interprétations, de contrôle plus sûr que la facilité avec laquelle elles rétablissent entre les deux versions une harmonie complète. On peut remarquer que partout où nos estampages nous donnent des leçons nouvelles, elles tendent à rendre plus étroite la concordance entre les deux textes. Ici cependant ils diffèrent dans la fin de la phrase; mais c'est seulement par une faute matérielle : le texte de G. est altéré et tronqué : *pisavitā* doit pro-

blement se lire *hisavitā*, pour *surihitā*. Quant aux mots *nīti iyañ*, ou simplement *nīti*, qui est suffisant, ils ont été passés par le graveur. En effet, la lecture de J. semble inexplicable, tandis que le texte de Dh. se prête à une traduction satisfaisante; il suffit de suppléer, comme si souvent, le verbe substantif, *siyā* ou *hosati* : Voyez-y, dit le roi, et « que la règle de conduite soit bien établie », bien enseignée. Je renvoie à un passage du III^e édit (G. note *f*, et K. note *g*); j'ai cru pouvoir y rétablir, tant à Dhauli qu'à Kapur di Giri, dans des passages malheureusement incertains ou fragmentaires, la locution *anunīti*. Si ma conjecture se vérifie, *nīti* y serait appliqué, exactement comme ici, à l'ensemble des devoirs moraux. Nous allons, en tout cas, retrouver cet emploi un peu plus bas, et il est d'ailleurs entièrement conforme à l'usage classique du mot. J'ajoute que la conjecture *kiñti*, de M. Kern, est décidément condamnée par l'estampage. — *i*. Le passage est suffisamment expliqué par ce qui a été dit précédemment, n. *f-g*. M. Kern, entraîné par le sens, erroné suivant moi, qu'il prête à l'ensemble du passage, traduit *parikleṣa* par « châtiment »; j'ai à peine besoin de faire observer que le mot n'implique pas nécessairement cette nuance, et signifie d'une façon générale « souffrance, torture ». — *j*. Cette phrase s'éclaire par la comparaison d'un passage ultérieur (l. 20-21). Le roi y déclare que le but de cet édit, c'est d'obtenir, par le zèle des *nagaravyavahāraḥas*, c'est-à-dire des officiers mêmes auxquels il s'adresse

ici, qu'il n'y ait ni détention ni torture sans motif valable (*akasmā*). Nous ne pouvons ici que chercher le même sens. Grâce à la lecture *baṁdhanāṁtika* qu'il suffit de corriger en *baṁdhanāṁtikā*, avec le signe du pluriel, la construction est claire; la seule difficulté porte sur *tena*. L'instrumental *tena* ne s'explique en aucune façon. On est réduit à quelque correction : les deux caractères apparaissent à J. avec une netteté qui exclut toute incertitude de lecture; mais en revanche, les fautes imputables au graveur, notamment dans la notation des voyelles, sont assez fréquentes pour autoriser quelque liberté. On pourrait songer à lire *sānaṁ*; le pluriel se rapporterait au singulier collectif de la phrase précédente, aux gens mis en prison; mais *akasmā baṁdhanāṁtika*, *akasmā* étant séparé, au lieu d'être rapproché de la suite en un composé, peut seulement se traduire : « qui délivre de prison sans motif, » qui serait exactement le contre-pied du sens nécessaire : « qui délivre d'une prison sans motif, d'un emprisonnement non motivé. » Je ne vois, pour ma part, d'autre expédient, la traduction, pour l'ensemble de la phrase, me paraissant indiscutable, que de lire en un seul mot *akasmātanabaṁdhanāṁtika*, et d'admettre un adjectif *akasmātana*, formé de *akasmā*; comme *ciraṇtana* de *ciraṁ*, *sanātana* de *sanā*. Je reconnais que des composés aussi étendus ne sont guère dans les habitudes de langage de nos monuments; celui-ci serait au moins d'une simplicité et d'une transparence extrêmes. — *k*. Je crois que *daviye* réclame

correction. Il y a bien l'explication de M. Kern, qui y reconnaît le sanscrit *daviyas*; si fort que je m'éloigne de lui dans l'interprétation générale de tout le morceau, la traduction qu'il donne du mot, « en outre, d'ailleurs », ne répugnerait pas nécessairement à mon analyse de la phrase. Mais, d'une part, ce sens tout figuré ne me paraît guère acceptable pour *dūra*, surtout dans un style aussi uni que le nôtre; et la forme même, le comparatif en *iyāms*, au lieu de *dūratara*, serait, à mon avis, un archaïsme *a priori* peu vraisemblable dans cette langue. Malheureusement J. portant ici une autre expression et représentant *daviye dukkhiyati* par *vedayati*, ne peut nous servir de contrôle pour la lecture. Ce que je puis dire, c'est qu'on ne saurait être affirmatif sur la voyelle qui accompagne le *v* à Dh. La pierre est attaquée en cet endroit. En proposant la lecture *davāye*, c'est donc à peine si j'ai recours à une conjecture. Pour l'emploi buddhique de *davā*, nous avons le témoignage explicite du scholiaste cité par Burnouf (*Lotus*, p. 649), qui le définit ainsi : *kiechādhippāyena kiriyā*. Le sens approximatif est donc celui de « violence », que confirme le dénominatif sanscrit *dravasyati*; au sens de « souffrir » (*paritāpa*). Le roi, après les violences, les injustices administratives et légales, signalerait cette fois les violences quelconques de particulier à particulier. En ce qui touche la forme, il n'y aurait même aucune difficulté sérieuse, si la lecture *daviye* se vérifie définitivement, à admettre un thème *davi* à côté de *davā*, de même que, lui-même, le

féminin *darā* est une nouveauté relativement aux thèmes *drava* et *dravas* de la langue classique. — *l.* La forme *majhañ* ne peut nous surprendre : c'est un thème nouveau tiré du cas oblique *majjha* (*Hemacandra*, III, 113) à peu près comme les formes *tuphe*, *aphe* des cas obliques tels que *yushme*, *asme*. Le régime n'est pas exprimé, étant impliqué dans le nominatif *bahujane* qui est tout voisin. — *m.* J'ai insisté précédemment sur la signification exacte de la particule *ca* qui est légèrement adversative : « mais, or ». Cet usage de *jāta*, que nous rencontrons ici, est, à ma connaissance, entièrement nouveau. La seule explication que j'en voie est de prendre que le neutre *jātañ* est employé, non pas, comme plus haut, pour signifier « genre, espèce », cette manière de dire serait par trop indéterminée, mais plutôt dans le sens, justifié par l'étymologie, de « disposition native, penchant ». La nature des termes compris sous cette dénomination paraît, on va en juger, confirmer cette interprétation. Après avoir signalé le mal et la conduite qu'il attend de ses officiers pour y remédier, le roi énumère maintenant les qualités nécessaires pour que leur action soit efficace. On a pris jusqu'ici les termes suivants comme désignant des vices, des travers que le roi reprocherait aux hommes en général. C'est, je crois, une erreur qui fausserait le sens du passage entier. J'en trouve une double preuve. D'abord l'insistance avec laquelle *sañpaṭipajati* est ici rapproché de *paṭipādayema*, qui termine la proposition précédente,

est évidemment intentionnelle : dans les deux cas, le verbe doit se rapporter à l'action des mêmes personnages, c'est-à-dire, ici comme tout à l'heure, des officiers du roi. En second lieu, le parallélisme manifeste entre le début de la phrase suivante — *se ichitaviye*, etc. — et le commencement de la précédente — *tata ichitaviye taphehi* — indique que l'une et l'autre intéressent le même sujet, les officiers du roi. Et en effet, la proposition conçue en style direct qui se termine par *mama*, ne peut guère être mise que dans la bouche de ces mêmes officiers, à qui seuls le roi s'adresse dans cette proclamation. J'en conclus que les défauts énumérés ici sont de ceux contre lesquels Piyadasi prémunit ses représentants dans l'exercice de leur mandat. « Vous devez, leur dit-il, souhaiter de mettre les hommes dans la bonne voie. Mais il est certains travers qui vous empêcheraient d'y réussir et dont vous devez tâcher de vous affranchir (*etc jātā no harevu mamāti*). » Parmi ces travers, il est plusieurs termes dont on a jusqu'ici méconnu le vrai sens. La lecture *āsulopa*, parfaitement garantie par sa répétition en plusieurs passages, exclut à la fois la traduction de Burnouf, « le retranchement de la vie, le meurtre », qui, pour ne parler pas des autres difficultés, supposerait une orthographe *asu-lopā*, et la conjecture *āsulosa*, c'est-à-dire *ācarosha*, de M. Kern. *Āsulopā* se prête en effet à une traduction fort convenable; *lopā* signifiant ordinairement « interruption, abandon », *āsulopā* se rend très bien par « abandon précipité » et désigne par conséquent

la promptitude au découragement. Il me semble que la phrase suivante fournit de cette analyse une vérification indirecte. Toute cette énumération s'y trouve en quelque sorte résumée dans les deux termes *ásulopa* et *túlaná*. Tout le monde est d'accord pour reconnaître dans le second un équivalent du sanscrit *tvaraṇa*, avec le sens de précipitation; à cet excès de zèle il est tout naturel d'opposer l'excès opposé, la faiblesse et le découragement; et la phrase réunit ainsi comme les deux pôles de ces défauts divers contre lesquels le roi entend réagir. Burnouf dérivait *anávuti* de *ávritti*, pour dire « absence de profession, de travail »; mais ce sens, qui appartient à *vritti*, n'est point usité pour *ávritti*. M. Kern transcrit *anávriti* et traduit « unheedfulness ». J'ai déjà remarqué (D. IV, n. a et i) que la transcription *áyukti* convient seule pour *ávuti* dans un des édits sur piliers, que, dans notre édit même, elle semble, un peu plus bas, garantie par l'orthographe de Jaugada. C'est une raison bien forte de croire que, ici encore, la même orthographe représente le même mot. *Anáyukti* se traduit fort bien « le manque d'application », et se rapproche tout naturellement d'*álasiya*. Je n'ai pas besoin de rappeler combien est fréquent ici l'usage du verbe *yuj*, pour signifier « s'appliquer, faire effort ». Le dernier terme de la série demeure dans le même ordre d'idées, et il est surprenant qu'on n'en ait pas d'abord rectifié la forme: c'est *kilamatha* qu'il faut lire, à Dhauli aussi bien qu'à Jaugada, c'est-à-dire, comme en pâli,

« la fatigue, l'indolence »; il faut renoncer sans hésitation à l'analyse ingénieuse mais arbitraire et au fond peu satisfaisante des paṇḍits de Prinsep. Aussi bien l'estampage de J. coupe court à toute incertitude. Le participe *kilaṃta* aurait pu mettre sur la voie.

— n. Il est clair que *eta* résume, comme souvent, la pensée impliquée dans ce qui précède, c'est-à-dire l'affranchissement des défauts énumérés. Il ne me reste ici un peu d'hésitation que sur le dernier mot de la phrase. M. Kern avait déjà, par conjecture, corrigé en *nīṭiyaṃ* la leçon *nīṭichaṃ* du *Corpus*. *Nīṭiyaṃ*, c'est-à-dire *nīṭyāṃ*, va fort bien; nous avons vu (cf. n. h) que *nīṭi* est employé à plusieurs reprises à propos de la mission des mahāmātrās; il est donc naturel que le roi leur recommande d'éviter dans leur « propagande morale » soit le découragement, soit les excès de zèle. Mais J. lit *nīṭi ṭiyaṃ*. Force nous est d'admettre ou que la disjonction y est le fait d'un graveur inintelligent, ou que *nīṭiyaṃ* doit être en effet séparé en *nīṭi ṭiyaṃ*. Dans ce cas, les deux mots formeraient à eux seuls une proposition; on traduirait: « l'essentiel en tout cela, c'est d'éviter à la fois le découragement et les excès de zèle; c'est là [ce qui constitue] la [vraie] conduite. » Mes préférences sont pour la première hypothèse. Elle fournit une construction plus naturelle et plus simple; elle permet en outre d'attribuer ici à *nīṭi* un sens plus exactement conforme à celui que lui assignent des passages antérieurs. D'autre part, J. porte, quelques mots plus loin, *nīṭiyaṃ* qui ne correspond à rien à

Dh., ou plutôt qui ne saurait représenter le sens de la locution (*hevamevañ*) en face de laquelle il se trouve à Dhauli. J'en conclus que *nītiyañ* n'est cette fois qu'une répétition erronée du lapicide, que, par conséquent, son modèle portait bien *nītiyañ* (et non *nīti iyañ*) dans le seul cas où il ait dans notre texte une place légitime. — o. Dans cette phrase, nos nouveaux estampages améliorent essentiellement les anciennes lectures, tant à Dh. qu'à J. La construction est nette. La phrase, comme le montre *hevameva* au commencement de la proposition suivante, contient une comparaison, et *kīlañta* désignant d'une façon générale tout homme fatigué, contient une allusion au *kīlamatha*, à l'indolence, ou peut-être aussi à l'épuisement causé par un zèle intempérant, par la *tālanā*. Le seul mot qui réclame quelque éclaircissement, *ugacha*, en reçoit de J., qui, à l'égard de cette expression, s'éloigne de notre texte. Nous avons d'une part *ugach.*, de l'autre, *sañcalita uṭhi.*; je n'hésite pas à lire *ugache* et *sañcalitañ uṭhihe*, deux potentiels, dont le second garantit pour le premier cette acception qui, encore que très explicable, n'est pas absolument ordinaire, « se lever, se mettre en mouvement ». La répétition de *api*, à J., exprime bien l'insistance du roi à recommander l'activité : « et pourtant il faut se remuer, il faut marcher, il faut aller. » En revanche, le *vā* final n'est pas admissible, à moins qu'il n'y ait dans l'intention du roi entre *vrajitavyañ* et *etavyañ* une nuance particulière de signification que je ne suis pas en état de démêler.

Je suppose qu'il faut lire *cá*; le fac-similé. B. me semble se prêter aisément à cette correction. — *p*. La construction est ici assez concise, mais le sens paraît certain. Nous avons eu tout à l'heure *dekh* ou *dakh*, caractérisant la surveillance des mahâmâtras. Nous traduirons donc : « il en est de même de la surveillance que vous avez à exercer; » là aussi il faut se remuer, il faut marcher. — *q*. On pourrait penser à rattacher *tena* comme corrélatif au *ya* qui précède. Plusieurs raisons m'en dissuadent. D'abord *tena vataviye* est une manière de parler familière au roi, au commencement d'une phrase et sans liaison syntaxique avec ce qui précède. On sent d'ailleurs que le rapprochement plus étroit des deux propositions ne donnerait pas à la phrase un tour plus net ni plus aisé. Enfin, si les mots *tena vataviye* manquent à J., c'est un motif pour penser qu'ils ne sont pas essentiels à la construction de la phrase, les mots qui précèdent étant, pour le sens, identiques de part et d'autre. Ceci posé, il y a deux manières de comprendre *vataviya*, suivant que l'on complète *mayá* ou *tuphehi* : « c'est pourquoi il faut que je vous dise, » ou « que vous disiez (au peuple). » Dans le premier cas, *ne*, de la proposition suivante, se rapporterait à Piyadasi; dans le second, à ses officiers. J. ne prête pas à cette amphibologie : *nijhapetaviya* nous est suffisamment connu par le iv^e édit de D. (l. 17-18), où nous avons eu *nijhapayisañti* et *nijhapayitā* (n. j.); d'après ces précédents, nous devons traduire à J. : « Il faut faire envisager (au peuple) mes ordres (et lui

dire) : telles et telles sont les instructions du roi cher aux Devas. » Il semble que cette comparaison soit décisive pour favoriser à Dh. la première des deux constructions. On est tenté cependant, dans la tournure *vataviya* etc., de chercher un équivalent du causatif de J. Pour que cela fût possible, il faudrait tenter une analyse toute différente des mots *aññañ* et *ne* : le premier serait le sanscrit अव्यद्, le second serait = *no*; et l'on rendrait : « Ne faites envisager rien d'autre (mais seulement ceci) : telles et telles sont les intentions du roi cher aux Devas. » Mais nous n'avons rencontré qu'un seul exemple de la confusion de *ne* et *no* (Kh. XII, 31), et encore on peut voir, en se reportant au commentaire (I, p. 259), que la confusion n'est peut-être qu'apparente, qu'elle ne repose peut-être que sur une omission accidentelle. Il faut avouer aussi que la construction serait bien elliptique. Je crois donc plus sûr de nous en tenir à la première interprétation. Tout au plus proposerais-je, pour rapprocher les deux versions, de lire à Dh. *dekheta*, qui nous donnerait un causatif, comme à J. — *r*. La lecture *mahāphale* n'est pas douteuse, ni, par conséquent, le sens de la phrase. — *s*. L'i est d'une entière netteté dans *vipaṭipādayamīnehi*, de même que, un peu plus loin, dans *saṃpaṭipajamine*. Nous avons relevé déjà, au v^e édit de Delhi, la lecture analogue *pāyaminā*. Il ne semble pas pourtant qu'il soit possible de douter du caractère purement accidentel de ces orthographes. — *t*. M. Kern a certainement vu le vrai sens de *duāhala*,

qu'il transcrit *dyāhara*, et qu'il traduit : « qui procure un double profit ». Je m'éloigne de lui pour la suite de la phrase. La comparaison des estampages met pour moi hors de doute que nous sommes en présence, à Dh. et à J., non d'un locatif comme le croyait M. Kern, mais d'un génitif, *etasa* (ou *imasa*) *kaṁmasa*. D'où suit, Dh. ayant une syllabe de moins que J., la nécessité d'admettre de deux choses l'une : ou que, après la désinence *sa* de *kaṁmasa*, il a été omis une syllabe à Dh., ou que le second *sa*, à J., est une répétition accidentelle et fautive ; en effet, M. Kern entend *same kute* = *çrame kṛite*. Il est clair que, *a priori*, les deux partis se valent. Si je me décide pour la seconde alternative, c'est que je trouve à l'analyse du savant professeur plusieurs difficultés auxquelles il me paraît nécessaire d'échapper. M. Kern transcrit *çramakaraṇe manāgatirekaḥ*. Le locatif n'est guère admissible ; il est très douteux qu'il se forme jamais en *e* à Dh. Mais la difficulté n'est pas décisive ; il suffirait de prendre *manāgatirekaḥ* adjectivement. J'attache plus d'importance à l'allure embarrassée que prend toute la construction ; M. Kern l'a si bien senti qu'il transcrit *çramakarana* ; mais c'est là une amélioration plus qu'une transcription. Le composé *manāgatireka* me choque plus encore. D'abord Piya-dasi n'a pas accoutumé de représenter comme légers et faciles les efforts qu'il réclame dans l'intérêt du dharma. Je rappelle seulement le x^e des Quatorze Édits. Puis, cette association de deux mots complètement antithétiques, *manāg* et *atireka*, aboutissant en

somme à une expression fort peu nette, est, à la fois par son maniérisme et son obscurité, antipathique aux habitudes de langage du roi. J'ajoute que cet emploi de *grama* serait unique dans nos textes; ils se servent dans ce sens à plusieurs reprises d'autres termes, tels que *parākrama*. Si nous admettons, par hypothèse, la lecture de Dh., *me* ne pourra être que le pronom, le substantif sujet devra être *manaatileke* (ou même *manoaatileke*, car la voyelle n'est pas très claire dans l'estampage). Le mot *me* paraît se prêter à une analyse convenable: *mana-atireka*, c'est-à-dire « excès de pensée, de préoccupation ». La locution peut sembler un peu cherchée; elle s'explique par le désir de tourner substantivement (pour y pouvoir adjoindre aisément l'idée contenue dans *duāhala*) une expression familière au style buddhique: comme équivalent de *atīva manasikaromi*, *me kute manautileke* *me* semble s'expliquer très bien. — u. Malgré la lacune, le sens de la phrase est parfaitement certain. Je ne doute guère qu'il ne faille restituer **satha tuphe ne ca ānanīyaṃ*°; non seulement cette lecture comprend exactement le nombre de caractères nécessaire, mais même, pour les syllabes *tuphe ne*, il me semble sur l'estampage découvrir des traits qui la favorisent. *Ne* s'applique au roi (de même à J.) comme plus haut dans la phrase *aññaṃ ne dekheta*. — v. Je me suis expliqué, à propos du v° des édits sur piliers (ci-dessus, p. 33 et suiv.), relativement à cette indication de date. Pour la suite de la phrase, l'analyse qu'entend adopter M. Kern ne ressort avec

une entière netteté ni de sa transcription ni de sa traduction; celle qui semble indiquée ne me satisfait pas pleinement. Et d'abord, on ne saurait, je pense, dans *sotaviya*, chercher le participe du causatif *grāvayitavya*, mais bien du simple. La remarque est importante pour bien entendre *ekena*; M. Kern semble le rattacher à *tisena*, ce qui n'est compatible ni avec la position des mots, ni avec l'addition de la particule *api*. « Il faut, dit le roi, que ces enseignements soient entendus aux fêtes de Tishya, » il s'agit ici d'une promulgation régulière et publique « et, dans l'intervalle, qu'ils soient entendus même par un homme seul, » il s'agit cette fois de conseils, de rappels adressés individuellement. Cette traduction emporte, pour la locution *khanasi khanasi*, une interprétation différente de celle de M. Kern, « on any solemn occasion. » Il est clair que, s'il s'agit d'avis individuels, le roi ne saurait prescrire à ses officiers de les réserver pour certains jours de fête. Tel n'est pas du reste le sens habituel de क्षण et, en pâli par exemple, de la locution *khane khane* (cf. *Dhammap.*, v. 239) qui signifie « à chaque moment, à chaque occasion favorable ». C'est ainsi qu'il convient de traduire dans le présent passage. — x. Pour les mots *caghattha* et *sāmpaṭipādayitave*, voy. des observations antérieures (D. iv, n. e; D. i, n. b). — y. Je me suis expliqué sur le sens de *palibodha*, à propos du v^e édit de Girnar (n. k., i, 127); le mot signifie « lien, entrave »; s'il était besoin d'une preuve nouvelle, nous en aurions une irréfutable dans le

présent passage où *palibodha* est substitué comme synonyme à *baṇḍhana*, qu'employait plus haut (l. 8-9) un passage auquel je renvoie. La lecture *palikilese*, que rétablit notre estampage, coupe court, en ce qui concerne ce mot, à toute difficulté et à toute conjecture. — z. Le texte de Dh. paraît omettre accidentellement des mots assez importants qui donnent dans le texte de J. plus de clarté à la construction. L'accusatif *mahāmātaṃ acaṇḍaṃ* y semble certain, d'après l'estampage; il s'ensuit que la proposition relative *c* — *hosati* qui en donne l'équivalent à Dh. doit être prise comme contenant le régime de *nikhāmayisati*. L'absence de *mahāmātaṃ* ou d'un équivalent est à la rigueur possible; il est pourtant malaisé de croire qu'elle soit intentionnelle. M. Kern a parfaitement transcrit *akhakhase* = *sert. akarkaṣaḥ*; je crois aussi qu'il a raison de lire *saṃkhīṇā*°, quoique l'estampage paraisse donner bien clairement *sekhīṇā*°. Mais il se trompe, je pense, sur le sens de *ālaṃbha*; c'est un terme technique de la langue de Piyadasi, et nous l'avons déjà rencontré pour marquer la destruction de la vie. Nous n'avons aucune raison de lui attribuer ici un sens différent; en déclarant qu'ils évitent toute *vihiṃsā*, Piyadasi caractérise suffisamment ses officiers comme des hommes doux et compatissants. Il y a bien une difficulté. Nous verrons tout à l'heure (n. cc) que le mahāmātra, comme les autres, est envoyé à cette réunion pour participer, lui aussi, au bénéfice des instructions et des enseignements qui doivent y être promulgués. L'énumé-

ration de ses qualités, naturelle pour le recommander, dans un rôle actif, à la confiance des populations, n'est point appelée par ce rôle tout passif. Je ne vois qu'une manière de tout concilier, c'est d'admettre que le rôle du mahâmâtra dans ces circonstances procède à la fois de l'un et de l'autre caractère; il peut, comme officier administratif, avoir une part active dans la réunion et la police générale de l'assemblée, et, en même temps, faire personnellement son profit des enseignements qui y seront donnés. — *aa*. Il faut rapprocher cette phrase des derniers mots de l'édit. Dans l'un et l'autre passage, M. Kern comprend *iti* comme s'appliquant seulement à la partie de la phrase qui commence à *tathâ*; le roi voudrait dire que ses officiers ont à se rendre compte si ses sujets exécutent ses instructions. Cette explication se heurte à des difficultés qui la rendent inadmissible. D'abord nous avons ici non pas *jânâtu* ou quelque équivalent, mais *jânitu*, c'est-à-dire l'absolutif, qui subordonne cette partie de la phrase au verbe *kalati*. Dans le second passage, *apî* et *tañ pi*, etc. ne s'explique pas au début d'une proposition en style direct; il marque au contraire fort bien la succession des deux actions *jânisañti* et *kalañti*. *Etam aṭhañ* dans un cas, *etañ* dans l'autre, seraient surprenants pour marquer quelque chose qui va suivre. Aussi bien, s'il s'agissait de définir une sorte d'enquête à laquelle auraient à se livrer les officiers, la proposition devrait, semble-t-il, prévoir les deux alternatives. Le roi ne saurait, sans beau-

coup d'optimisme, admettre qu'invariablement ils auront à constater que les sujets accomplissent fidèlement ses volontés. La forme *kalati* ne peut aisément se prendre comme un simple indicatif, la forme *karoti* étant familière à la langue de nos textes. Enfin, la concordance de nombre entre *e akhakhase*, etc. et *kalati*, d'une part, *jānisaṃti* et *kalaṃti*, d'autre part, indique bien que le sujet doit être le même pour chaque groupe : si *kalati*, dans le présent passage, s'appliquait aux sujets en général, il ne pourrait être qu'au pluriel. Nous arrivons donc à cette traduction : « sachant ces choses, que [le mahāmātra] agisse conformément à mes instructions; telle est la pensée qui me guide, » et, par cette phrase, le roi explique l'intention dans laquelle il charge ses officiers de présider aux assemblées quinquennales. Je traduis, on le voit, *kalati* comme subjonctif; par la forme, c'est un véritable *leṭ* védique. Ce n'est pas la seule trace qui reste de cet emploi dans nos monuments; je rappelle ce que j'ai dit plus haut (p. 51) de *vaḍhati*. Peut-être avons-nous la première personne dans *kalāmi*, Dh. vi, l. 29 (J. a une lacune). Je sais bien que la comparaison de G. semble indiquer simplement un présent, et que la correction *kalomi* est aisée. Il ne faut cependant avoir recours à des corrections qu'en désespoir de cause. Or, à Khālsi, dans le passage parallèle, nous trouvons, non pas le présent, mais le futur *kachāmi*; dans ce passage, et souvent à la première personne, futur et subjonctif s'équivalent parfaitement; l'un et l'autre

sont très bien en situation, associés et coordonnés à l'impératif *paṭivedayaṃtu*. — *bb*. Un peu plus haut (l. 5) J. emploie *vaga* pour représenter *bahujana* de Dh. Il est naturel d'admettre ici la même nuance de signification. Au m^e des Quatorze Édits, Piyadasi signale comme les participants ordinaires de l'*anusaṃyāna*, outre les officiers, tous les fidèles de sa croyance (*yutā*). *Vaga* s'applique bien à une réunion qui devient ainsi nombreuse; *hedisa* se réfère à ce qui précède et marque cette foule comme analogue à celle dont le roi provoque directement des assemblées. M. Kern se fonde sur l'analogie de *nikāya* au xii^e édit pour appliquer le mot exclusivement aux officiers du roi. Mais, d'après le texte de J. pour la phrase qui précède, les officiers appelés aux assemblées en question le paraissent être individuellement et isolément; et cette circonstance, jointe à l'emploi différent de *vaga* dans notre édit même, paraît peu favorable à cette interprétation. — *cc*. M. Kern a réuni en un seul mot le dernier caractère visible (*a*) de la ligne 24 et le premier de la suivante. Il lit *ata* = *atra*. Comme je l'ai dit en note, *a* me paraît avoir été suivi de plusieurs caractères (c'était aussi ce qu'admettait Prinsep) maintenant indistincts, et que la lacune de J. ne nous permet pas de restituer. La lecture *te* étant d'ailleurs certaine, il ne peut être douteux que c'est le démonstratif, accompagnant *mahāmātā*. Pour le sens général de la phrase, je renvoie à la note *aa*. Il faut comparer aussi le m^e des Quatorze Édits. Il y est dit en substance que les offi-

ciers du roi doivent se rendre à l'anusañyāna comme à leurs autres devoirs. Nous avons ici une pensée identique au fond : les officiers doivent s'y rendre, sans négliger leurs autres devoirs. Seulement, le présent édit ajoute que, en s'y rendant, ils connaîtront les conseils religieux, les instructions du roi, et devront ensuite s'y conformer. Ce sens, tout à fait clair ici, me décide à introduire une correction dans ma traduction du troisième édit. J'avais entendu *imāye dhañmānusathiye* dans le sens actif : « pour [proclamer] ces instructions religieuses; » c'est dans le sens passif que je l'aurais dû prendre : « pour [recevoir] ces instructions religieuses. » Les officiers du roi, comme ses coreligionnaires en général (*yuta*), doivent tous également recueillir des enseignements moraux dans ces assises religieuses.

Jaugada. — Je n'ai, en ce qui touche J., à relever que peu de détails; je renvoie au commentaire de Dh. où toutes les difficultés ont été touchées, et où l'on trouvera les éléments nécessaires pour combler la plupart des lacunes. — *a*. La gravure de cet édit ne paraît pas ici avoir été faite avec beaucoup de soin. J'ai dit tout à l'heure que si, comme il y a quelque apparence, il faut vraiment lire **kiñti kaka-maṇa**, un des deux *ka* ne serait, à mon avis, qu'une répétition erronée, comme, à la ligne 8, un des deux *sa* dans *kamasasa me kute**. Pour *nītiyaṃ*, à la ligne 7, je crois à la répétition d'un mot entier. On va voir, par des exemples, que l'omission de plusieurs caractères est certaine dans divers passages.

— *b.* Lisez *tuphe*; ligne 3, *mama* a été oublié; ligne 8, nous avons *lājadhi* pour *lājāladhi*; l. 9, *alā* pour *aṁtalā*. — *c.* *Kiṁtime* = *kiṁti ime*, comme plus bas; le pronom personnel n'a rien à faire ici. La place qu'occupe *iti* montre qu'il y a eu transposition; l'ordre des mots sur le modèle était certainement le même qu'à Dh. — *d.* Je prends *hi*(ou *pi*)*suvitāpi* pour *suvihitā pi*; *niti* aurait été oublié. Le mot semble, dans notre version, poursuivi par une sorte de fatalité. — *e.* Bien que l'y initial disparaisse ordinairement dans ce dialecte, il n'y a aucune difficulté phonétique à prendre *ye* comme = *yaḥ*, aussi bien ici qu'à Dh. A Dh., nous avons eu déjà (v. 21) : *ye apatiye me*; de même à Kh. VI, 18; XII, 32, etc.; à D. II, 16; IV, 3, etc., pour ne parler pas du pluriel *ye* que, à Jaugada même, nous retrouverons à l'édit suivant, ligne 6. — *f.* Sur *nīti iyaṁ* et *nītiyaṁ* de la phrase suivante, cf. la note *n* de Dh. — *g.* Je l'ai fait remarquer, il ne règne point ici une identité complète entre les deux versions; la ressemblance est au moins très étroite, et je ne doute guère qu'il ne faille lire : *na [se] saṁcalita[m] athi[he]* « celui-là ne se lèverait pas pour se mettre en mouvement ». — *h.* Il y a ici une simple transposition de voyelles, *dekheyi* pour *dekhiye*. — *i.* La forme *vipatipātayaṁ-taṁ* paraît d'abord incorrecte. On attend, ou un instrumental, comme à Dh., ou un génitif *vipatipātayaṁtānaṁ*. Cf. cependant la construction analogue avec un accusatif, au moins en apparence, que nous trouvons au VIII^e édit de Delhi (voyez la note *s*).

Nous avons probablement ici un exemple nouveau de cette construction. Le singulier, au lieu du pluriel de Dh., ne saurait nous surprendre dans une phrase collective. — *j.* Je l'ai dit déjà, je crois qu'il faut lire **kamasa me kate*°. — *k.* Toutes les fins de ligne sont malheureusement presque complètement indistinctes sur l'estampage, et les lectures du *Corpus* ne sont visiblement que des conjectures pour le moins fort douteuses. Il est parfaitement superflu d'en échafauder d'autres sur celles-là. On en peut juger par un exemple emprunté à la fin de la ligne 11. Le fac-similé C. lit *acaṇḍaṃ phelahata*°; après un examen répété de l'estampage, je suis persuadé que la pierre, au lieu de *phelahata*, porte *aphalusaṃ*, un très bon synonyme de *akhakhasa*. — *l.* Je ne crois pas qu'il faille prendre [*lā*] *javacaniha* comme un substantif désignant directement une classe d'officiers, mais comme une épithète : mes officiers « fidèles aux ordres de leur roi ». L'expression se rapporte ainsi exactement à la formule qui commence notre édit à Dhauli.

En résumé, la traduction que je propose pour ce morceau est la suivante :

« Par ordre du roi cher aux Devas, les officiers de Tosali préposés à l'administration de la ville doivent savoir ce qui suit. (J. : Voici ce que dit le roi cher aux Devas. Les officiers de Samāpā préposés à l'administration de la ville doivent savoir ce qui suit.) Ce que je crois, je désire le faire prati-

quer en fait, et prendre pour cela les moyens [efficaces]. Or, le moyen principal (Dh. : dans cet intérêt), ce sont, dans mon esprit, les instructions que je vous confie. Vous êtes en effet préposés à des centaines de milliers de créatures pour gagner l'attachement des hommes de bien. Tout homme est mon enfant; de même que je désire pour mes enfants qu'ils jouissent de toute sorte de prospérité et de bonheur en ce monde et dans l'autre, j'ai le même désir pour tous les hommes. Or vous n'obtenez pas encore à cet égard tous les résultats possibles. Il est tel individu qui respecte tel de mes commandements, mais non pas tous. Surveillez-le et que les obligations morales soient bien établies. Il est tel individu qui est mis en prison ou torturé. Soyez là pour mettre un terme à un emprisonnement qui ne serait pas motivé. Puis une foule de gens ont à souffrir (Dh. : de violences). Là encore vous devez souhaiter de remettre chacun dans la bonne voie. Mais il est des dispositions avec lesquelles on ne réussit pas : ce sont l'envie, le manque de persévérance, la rudesse, l'impatience, le défaut d'application, la paresse, l'indolence. C'est pourquoi vous devez souhaiter d'être exempts de ces dispositions. Le point capital est ici la persévérance et la patience dans la direction morale. L'homme indolent ne se met point en branle, et pourtant il faut se mettre en mouvement, il faut marcher, il faut aller. De même dans la surveillance que vous avez à exercer. C'est pour cela que je vous répète : faites

prendre mes ordres en considération (J. Il faut appeler l'attention sur mes ordres), [en disant] : telles et telles sont les instructions du roi cher aux Devas. Agir ainsi, c'est [s'assurer] de grands fruits; ne pas le faire, c'est [s'exposer à] de grands malheurs. Pour ceux qui négligeraient cette direction du peuple, il n'est ni faveur du ciel ni faveur du roi. En effet, si je me préoccupe tant de ces fonctions [qui vous sont confiées], c'est en vue d'un double avantage. En suivant cette ligne de conduite, vous obtiendrez le ciel et vous acquitterez votre dette envers moi. Cet édit doit être répété [au peuple] à chaque fête du Nakshatra Tishya, et, dans l'intervalle, il doit être répété individuellement [aux uns et aux autres] chaque fois que l'occasion s'en présente. Ayez soin, en agissant ainsi, de mettre le peuple dans la bonne voie. C'est à cette intention que cet édit a été gravé en ce lieu, afin que les officiers chargés de l'administration de la ville déploient un zèle persévérant et qu'il n'y ait ni emprisonnement arbitraire ni torture arbitraire. C'est aussi à cette intention que régulièrement tous les cinq ans je convoquerai [à l'assemblée de l'anusaṃyāna] le mahāmātra, qui sera un homme doux, patient, respectueux de la vie, afin que, entendant ces choses, il agisse conformément à mes instructions. D'Ujjayinī aussi le prince [qui y gouverne] réunira à cette fin une assemblée composée des mêmes éléments, mais il le fera tous les trois ans sans faute. De même à Takshaçilā. En se rendant à l'anusaṃyāna, sans pour cela négliger leurs fonctions

[illegible]

DHAULI.

(1) Devānañpiyāsa vacanena
tosaliyañ kumāle ma-
hāmātā ca vataviya [.] añ
kichi dakhāmi hakañ tañ

(2) duvālate ca ālabhehañ [.]
esa ca me mokhyamata du-
vālā etasi aṭhasi añ tu-
phesu ¹

————— mama (3) atha
pajāye ichāmi hakañ kiñti ²
savena hitasukhena

hidalogika-
pālalokikāye yujeyūti hevañ

————— (4) siyā

JAUGADA.

(1) Devānañpiye hevañ āha [.]
sāmāpāyañ mahamatā la-
javacanika vataviyā [.] añ
kichi dakhāmi hakañ tañ
ichāmi hakañ kiti kañkañ-
mana ³ (2) paṭipātayehañ
duvālate ca ālabhehañ [.]
esa ca me mokhiyamate du-
vāle ⁴ etasa aṭhasa ⁵ añ tu-
phesu ⁶ anusathi [.] savamu-
ni (3) sā ⁷ me pajā ⁸ atha
pajāye ⁹ ichāmi kiñtame
savena ¹⁰ hitasukhena yuje-
yu ¹¹ atha pajāye ¹² ichāmi ¹³
kiñtame savena hitasu- (4)
khena yujeyūti hidalogika-
pālalokikena ¹⁴ hevañmeva
me ichā savamunisesu ¹⁵ siyā ¹⁶

¹ Fac-similé C. "tuphe —".

² Fac-similé C. "kañ niti".

³ Fac-similé C. "kañmañna".

⁴ Fac-similé C. "duvāla".

⁵ Fac-similé C. "tupheva".

⁶ Fac-similé C. "vamani".

⁷ Fac-similé C. "paja".

⁸ Fac-similé C. "pajaye".

⁹ Fac-similé C. "yu. yū".

¹⁰ Fac-similé C. "pajaye".

¹¹ Fac-similé C. "chāma".

¹² Fac-similé C. "gikapāmlaloñti".

¹³ Fac-similé C. "vamānise".

¹⁴ Fac-similé C. "siyā".

[.] aṃtānaṃ ¹ avijitānaṃ	[.] aṃtānaṃ avijitā (5) naṃ ²
kich.d.su ³ lāja aḥesū ⁴ . .	kiṃchaṃdesu lājā aḥesūti
..mava ichamama ⁵ aṃtesu [.]	etākā va ⁶ me icha aṃtesu [.]
.. ⁷ pāpunevu te ⁸ iti devā-	pāpunevu lājā ⁹ hevaṃ ichati
naṃpiye . . . anuvāgāna ¹⁰ ma-	anuvigina ¹¹ heyu ¹² (6) ma-
māye (5) huvevūti asvasevu ca	miyāye asvaseyu ¹³ ca me
sukhaṃm eva lahevu ma-	sukhaṃm eva ca laheyu ¹⁴
ma te no dukha [.] hevaṃ	mama te no kha ¹⁵ [.] evaṃ
..nevū ¹⁶ iti khamitī ¹⁷ ne	ca pāpunevu khamisati ne ¹⁸
devānaṃpiye aḥākāṃ ti ¹⁹ [.]	lājā [.] (7) e cha ²⁰
e ca kiye khamitave mama	kiye khamitave ²¹ maṃṃṃ
nimitaṃ ca dhammaṃ ca-	nimitaṃ ²² ca dhaṃma ca-

¹ Fac-similé C. "kichaṃvasu".² Fac-similé C. "ja — mava".³ Fac-similé C. "cha mīma".⁴ Les deux caractères en blanc sont tout à fait indistincts dans fac-similé B. On verra par le commentaire que je propose *hevaṃ*; mais je dois dire que les traces dans l'estampage sont trop vagues pour apporter à cette conjecture un appui direct.⁵ Fac-similé C. "ye — vāgā".⁶ Fac-similé C. "nava".⁷ Fac-similé C. "ahākāti".⁸ Fac-similé C. "aṃtāṃkuthāvijitānaṃ".⁹ Fac-similé C. "vā".¹⁰ Fac-similé C. "lāja".¹¹ Fac-similé C. "gina".¹² Fac-similé C. "heya".¹³ Fac-similé C. "sepu ca".¹⁴ Fac-similé C. "heya".¹⁵ La syllabe *no* est tout à fait indistincte dans fac-similé B. Fac-similé C. "te no . . . sāhaneyu".¹⁶ Fac-similé C. "ti.lā".¹⁷ La syllabe *cha* n'est pas lisible dans fac-similé B.¹⁸ Fac-similé C. "khaṃmita".¹⁹ Fac-similé C. "nimetaṃ".

levû (6) hidaloka palalo-	leyûti ¹⁹ hidalogañ ca palalo-
kañ ¹ ca âlâdhayevû [.]	gañ ca âlâdhayeyu ¹¹ [.]
etasi aṭhasi hakañ anu-	etâye (8) ca aṭhâye hakañ tu-
sâsâmi tuphe [.] anane ²	pheni ⁹ anusâsâmi [.] anena
etakena ⁴ hakañ anu-	etakena hakañ tupheni anu-
sâsâitu ³ chañdañ ca vedi-	sâsâitu ¹² chañdañ ca vedi-
tu ⁴ â dhiti ⁵ pañiññâ ⁶	(9) tu ¹³ â mama dhiti pañiññâ
ca mama ⁷ (7) [ajalâ [.] sâ ⁸	ca ¹⁴ acala [.] sa
hevañ kaṭu ⁹ kañme calita-	hevañ kaṭu kañme ¹⁵ calita-
viye asva ————— i ca tâni ¹⁰	viye ¹⁶ asvâsaniyâ ca ¹⁷ te
ena pâpunevû iti atha pitâ	ena pâpune (10) yu ¹⁸ athâ

¹ Fac-similé C. "pilalo".

² Fac-similé C. "anena e".

³ Fac-similé C. "sitâñ".

⁴ Fac-similé C. "ditañ".

⁵ Fac-similé C. "âhayâmi". Cette lecture est, d'après fac-similé B., inadmissible. Le rapprochement de J., dans le passage parallèle et un peu plus bas, rend la lecture *dhiti*, à mon avis, certaine. Le seul caractère douteux est celui qui suit *â*. C'est à un *p* qu'il ressemble le plus. Quant à la voyelle qui paraît l'accompagner, il est impossible de se prononcer avec confiance.

⁶ Fac-similé C. "pañiññâ".

⁷ Fac-similé C. "mama".

⁸ Dans fac-similé B. la voyelle qui accompagne *s* est tout à fait indistincte.

⁹ Fac-similé C. "iñ ca". Dans fac-similé B. le caractère *tâ* est extrêmement douteux.

¹⁰ Fac-similé C. "cañleya".

¹¹ Fac-similé C. "dhayeyañ".

¹² Fac-similé C. "sitû".

¹³ Fac-similé C. "ca o. su â mama".

¹⁴ Fac-similé C. "ma citipâvenâ ca".

¹⁵ Fac-similé C. "kaṭi kañ".

¹⁶ Fac-similé C. "viya".

¹⁷ Fac-similé C. "sakiyi ca". La syllabe *ni* est très douteuse dans fac-similé B.; on pourrait croire à *kî* ou *yî*.

¹⁸ Fac-similé C. "puneñya".

tathā devānaṃpiye aphākaṃ
 athā¹ ca atānaṃ hevaṃ devā-
 naṃpiye anukaṃpati² aphe³
 (8) athā ca pajā hevaṃ
 maye devānaṃpiyasa [.] se
 hakaṃ anusāsitu chaṇḍaṃ ca
 v⁴ . . . phāka⁵

desāvu-
 tike hosāmi etāye athāye⁶ [.]
 paṭibala⁷ hi tuphe asvāsanāye
 hitasukhāye ca tase⁸ (9) hi-
 dalokikapālalokikāye [.]
 hevaṃ ca kalaṃtaṃ tuphe

pitā evaṃ ne⁹ lājati
 atha atānaṃ anukampati he-
 vaṃ apheni anukaṃpati⁷
 athā pajā he (11) vaṃ
 maye lājine⁸ [.] tupheni⁹
 hakaṃ anusāsita chaṇḍaṃ ca
 vedāta¹⁰ . mama¹⁰ citi paṭinā¹¹
 cā acala se¹² . . (12) desaāyu-
 tike hosāmi etasi athasi¹² [.]
 alaṃ hi tuphe¹³ asvāsanāye
 hitasukhāye ca tasaṃ¹³ hi-
 da (13) logikapālalokikāya [.]
 hevaṃ ca kalaṃtaṃ svagaṃ

¹ Fac-similé C. "phāka atha".

² Fac-similé C. "anusaṃpati".

³ Fac-similé C. "sita chaṇḍaṃ ca —".

⁴ Fac-similé C. "athaye".

⁵ La syllabe *ta* est indistincte dans fac-similé B.

⁶ Fac-similé C. "pita heva ne". Dans fac-similé B., on pourrait aisément lire *se*, au lieu de *ne*.

⁷ Ce membre de phrase n'est pas parfaitement distinct dans fac-similé B. Les traces qu'il présente, confirmées par la comparaison de Dh., me paraissent cependant mettre cette lecture hors de doute. Fac-similé C. "athā atānā anusaṃpatā hetaṃ ahevaṃ anusaṃpati".

⁸ Fac-similé C. "lājineṃ tu".

⁹ Fac-similé C. "tupheṃni".

¹⁰ Fac-similé C. "— kaphisicātipa". *Mama* paraît suffisamment distinct dans fac-similé B. Le caractère qui précède est complètement effacé. On verra par le commentaire que je suppose que ce devait être un *ā*. A coup sûr, rien dans fac-similé B. ne confirme la lecture du *Corpus*.

¹¹ Fac-similé C. "paṭinā".

¹² Lecture incertaine. Fac-similé C. "aṭilapa—".

¹³ Fac-similé C. "sāmi e "aṭhasi".

¹⁴ Fac-similé C. "si da . . . tu".

¹⁵ Fac-similé C. "ye . tasaṃ hi . lo".

svagañ ālādhayisatha mama
ca ānaniyañ elatha [...] etāye
ca athāye iyañ lipi likhitā
hida ena mahāmātā svasa-
tañ¹ samañ (10) yujisañti
asvāsanāye² dhañmacala-
nāye ca tesu añtānañ [...]
iyañ ca lipi anucātuñmā-
sañ³ tisenā nakhatena sota-
viyā⁴ kāmāñ ca khanokha-
nāsi añtalāpi tisenā ekena (11)
sotaviyā⁵ [...] hevañ kalañ-
tañ⁶ tuphe caghattha sañpa-
ṭipādayitave [...]

. ālādhayisathañ⁷ mama ca
ānaneyañ esatha [...] (14) etāye
ca athāye iyañ lipi likhitā
hida ena mahāmātā svasa-
tañ samañ yujevū asvā-
sanāye ca⁸ (15) dhañmacala-
nāye⁹ . añtānañ [...]
iyañ ca lipi a. cātuñmā-
sañ¹⁰ sotaviyā tisenā¹¹ añta-
lāpi ca sotaviyā¹² (16)
khane sañtañ ekena pi
sotaviyā¹³ [...] hevañ ca kalañ-
tañ caghattha¹⁴ sañpaṭi-
pāyitāve¹⁵ [...]

Dhauī. — a. Dans tout ce qui précède, ce second édit est entièrement semblable au premier dont la comparaison permet de combler avec certitude les lacunes que présente notre texte. C'est ici que commence la différence entre les deux. Les premiers mots sont caractéristiques. Faute de les avoir entendus, on n'a pas jusqu'ici marqué nettement la

¹ Fac-similé C. "mañ yajisañta asāsanañ".

² Fac-similé C. "anacātuñ".

³ Fac-similé B. paraît lire "taviyañ".

⁴ Fac-similé C. "svaga ma ālā".

⁵ Fac-similé C. "sama yejeñsa asāsanañ—dhañ".

⁶ Fac-similé C. "ñmacālana... gatañ iyañ".

⁷ Fac-similé C. "pi... tuñmāsañ".

⁸ Fac-similé C. "tisenāñ aññ".

⁹ Fac-similé C. "kena si... vi".

¹⁰ Fac-similé C. "tañ sañghatha".

¹¹ Dans fac-similé B., je ne puis démêler à la fin que sañpaṭi-pāyave.

préoccupation spéciale dont s'inspire chacun des deux morceaux. *Aṃtānaṃ avijitānaṃ* nous montre d'abord que le roi a ici en vue « les populations frontières non conquises », qui ne font pas partie intégrante de son empire. Et, en effet, vers la fin de l'édit, Piyadasi déclare expressément qu'il a fait graver cet édit *dhammacalanāye tesu aṃtānaṃ* « pour faire pratiquer la religion à ces populations frontières ». Pour cet emploi de *aṃta* on peut comparer Kh. XIII, 4, Sahasārām, l. 5 (et les versions parallèles) — la traduction de M. Bühler est à rectifier; — il faut rapprocher surtout J. II, 6 (Kh. I, 4) où *aṃtā* est opposé à *vijita*, en sorte que cette phrase forme le commentaire le plus décisif de notre locution *aṃtā avijitā*. Ainsi s'explique pourquoi le roi passe sous silence dans cet édit les assemblées d'*anasāmyāna* sur lesquelles il insistait dans le précédent. Il est tout simple que, s'occupant de populations qui échappent à son action directe, il ne puisse avoir la prétention de les convoquer en assemblées régulières et périodiques. — Je crois que M. Kern a parfaitement analysé le mot suivant *kiṃchamāṇḍe su* = *kiṃchamdaḥ svid*, — le texte est certain, la lecture est complètement nette à Jaugada, les traces visibles à Dh. s'y rapportent parfaitement, — mais qu'il s'est trompé sur le sujet auquel se rapporte le pronom *aphesu* (= **asmesu*). Il met la phrase dans la bouche du peuple, des sujets du roi. Étant données la lecture et la traduction certaines de *aṃtānaṃ avijitānaṃ*, toute construction deviendrait dès lors impossible. L'expé-

rience de l'édit précédent doit d'ailleurs nous guider ici. Nous avons vu que c'est toujours à ses officiers que le roi s'adresse, que, par une conséquence forcée, quand il emploie le style direct avec la première personne, et à défaut d'indication expresse (comme l. 4, *gachema*, l. 12, *jâtâ no huxeva mama*), ce sont eux que nous devons prendre pour sujet. Nous obtenons ainsi dans le cas présent un sens parfaitement lié : « Si vous vous demandez : quelle est la volonté du roi sur nous relativement aux populations frontières non annexées ? voici quel est mon désir en ce qui touche les populations frontières. » L'emploi un peu lâche du génitif *añtánañ* s'explique assez, non seulement par la liberté d'allure dont cette langue est coutumière, mais surtout par l'impossibilité de juxtaposer deux locatifs, *añtesu* et *aphesu*, dans des fonctions syntaxiques différentes. — *b*. Il est certain que, devant *pápuneva*, il manque deux syllabes ; c'en serait assez pour condamner la conjecture de M. Kern si elle ne l'était déjà par l'explication exacte de la phrase précédente, laquelle réclame *añtesu* et non *añte*. On ne peut du reste séparer ce commencement de phrase du suivant avec lequel le parallélisme est frappant. Or nous avons dans le second passage (en complétant, avec certitude, d'après J.) *hevañ pápuneva* ; je ne doute pas que telle ne soit ici la lecture. Ce qu'il importe de déterminer, c'est le sens de *pápuneva*. Si l'on ajoute à ces passages un passage ultérieur (l. 7), on remarquera que, par trois fois, nous avons ici le verbe *práp* suivi non de *tî* enclitique, mais de

iti, qui doit se référer à la suite, et annonçant par conséquent le style direct. Il est aisé d'expliquer le fait, sans s'éloigner de la traduction littérale du verbe; j'entends : « qu'ils arrivent à ceci, à savoir. . . »; en d'autres termes : « qu'ils soient convaincus de ceci. . . ». Le sujet *te* se rapporte nécessairement aux *am̐tā*, aux populations limitrophes. L'absence d'*iti* à J. ne saurait infirmer cette interprétation. Le fait que dans cette version il a été ou omis accidentellement, ou (comme si souvent) écarté comme superflu, n'empêche pas qu'il est exprimé ici et qu'il y doit par conséquent avoir sa raison d'être. Il fallait du reste renoncer à marquer matériellement l'enchevêtrement de phrases en style direct qui alourdit et embrouille cette phrase. En effet, c'est certainement *ichati* qu'il faut compléter, et les mots qui suivent, comme l'indique du reste le singulier *mamāye*, *me*, *mama*, exprime la pensée du roi; tous les autres sujets énoncés jusqu'ici étaient au pluriel. J. ne laisse aucun doute sur la lecture *anuviginā* que M. Kern a très bien transcrit *anudvignā*. Je reviendrai ailleurs sur les formes diverses de l'instrumental du pronom de la première personne. Peut-être est-ce ce même *mamāye* que nous avons eu à Kh. (v, 14) sous la forme *mamāva*. A coup sûr *mamāye* n'est qu'une variante orthographique du prâcrit *mamāi*, relevé par Hemacandra (III, 109). — c. Il faut certainement, comme l'a fait M. Kern, compléter *khamisati*, d'après J. Il faut, non moins certainement, couper la phrase après *aphākam*; *ti* indique assez que la proposition

est close. Il est de toute façon impossible d'y rattacher les mots suivants. La lecture *e-ca kiye* est sûre à Dh. Nous pouvons sans hésitation la rétablir à J. où le *cha* n'est rien moins que net, à en juger par l'estampage. Ce *ca* ne souffre qu'une explication; il est coordonné à l'autre *ca* qui suit *mama*. En effet, la proposition relative *e ca*, etc. se traduira nécessairement, en prenant *kiye* = scrt. *kiyat* : « et en quelque chose qu'il [leur] faille ma bienveillance », d'où résulte pour la phrase entière ce sens général : « soit qu'ils souhaitent une faveur, soit simplement pour m'être agréables, qu'ils (c'est-à-dire les gens des populations frontières) pratiquent la religion. » C'est le lieu de rappeler que nous avons rencontré déjà au XIII^e des Quatorze Édits le thème *ksham, chamitaviya* et *chamana* à K. (l. 7), *khamitave* à G. (l. 6) dans un passage que les lacunes de Girnar et l'insuffisance des fac-similés de Kapur di Giri ne m'ont pas permis de traduire. Je ne doute pas que la phrase présente n'aide quelque jour à l'intelligence de ce passage, quand nous serons enfin en possession d'une reproduction définitive de la version du Nord-Ouest. Il semble en effet que, comme le nôtre, il se rapporte aux pays frontières, *yā — devānañpiyasa na — vijīte hoñti*. — d. La lecture *anane* paraît certaine; il y a eu de la part du graveur transposition des voyelles, pour *anena*. Dans la suite (dont il faut rapprocher la phrase en partie analogue de la ligne 8), la comparaison des estampages me permet de rectifier sur des points essentiels les lectures du *Corpus*.

Tout d'abord, comme paraissait le suggérer la lecture *anusāsītū* du Facs. C. pour J., il faut lire *anusāsitu*, *veditu* qui ne peuvent être pris comme des participes, mais comme des absolutifs. Les lectures *āhayāmi* à Dh. et *citi* à J. ne sauraient se soutenir. A Jaugada je démêle sûrement d'après l'estampage *ā mama dhīt̃*; à Dhauli les caractères *ā. ti* sont tout d'abord certains; guidés par l'analogie de J. nous pouvons en outre reconnaître devant *ti* le caractère *dhi*; celui qui précède est indistinct. La comparaison de l'autre version ne laisse guère d'incertitude sur le sens nécessaire : *me* conviendrait à merveille en face de *ma-ma*. Les traces de l'estampage me semblent se prêter assez bien à cette restitution. *Ajalā* correspond à *acalā*, comme nous avons eu *libi* pour *lipi*, comme nous avons à J. *loga* pour *loka*, etc. M. Kern l'a bien reconnu. Tous les mots sont donc clairs, et le sens est facile : « après vous (*taphe* est omis ici mais exprimé à J.; il est en tout cas aisé à emprunter à la proposition précédente) avoir donné mes instructions et fait connaître (*veditu* pour *vedetu*, par une confusion du thème simple et du causatif dont j'ai déjà relevé plusieurs exemples) mes ordres, ma volonté (*dh̥riti*) et mes promesses sont inébranlables ». Il ne reste qu'une petite difficulté, c'est le nominatif *hakaṃ* qui ne sert de sujet à aucun verbe et demeure en l'air. C'est là une liberté de construction dont toutes les langues offrent des exemples et qui doit nous surprendre moins qu'ailleurs dans un style aussi peu souple et aisé que celui de nos monuments. —

e. M. Kern a bien transcrit *tad evaṃ kṛtvā*. Il faut lire *se*; et *kaṭu* = *kṛtvā* ne fait pas difficulté. Quant à la traduction, je suis obligé de m'éloigner de lui; il me suffira de renvoyer à un édit précédent (G. ix, 9; t. I, p. 207) pour justifier celle que je propose : « faisant cette réflexion, pleins de cette pensée ». Nous avons vu déjà *kaṃma* employé pour désigner les fonctions des *mahāmātras* Dh. (éd. précédent, l. 25 et la note). J. nous permet de combler la lacune en lisant **asvāsaniyāni ca**. Ce neutre aurait pu nous embarrasser si le masculin de J. ne nous donnait la certitude que, ici comme plus haut, *pāpunevu* a pour sujet les *aṃtā*, que c'est à eux que les officiers doivent inspirer confiance, puisque aussi bien c'est d'eux que s'occupe le roi dans cet édit tout entier. C'est un exemple curieux du degré de confusion où était dès lors tombée la distinction des genres. — f. La lecture *anukaṃpati* coupe court à toute conjecture. Elle est parfaitement certaine, surtout à Dhauli. — g. On voit que J. s'écarte ici de notre texte; mais notre phrase est bien complète; et les torts sont incontestablement au graveur de Jaugada qui, après les mots identiques *chaṃdaṃ ca vedetu*, a emprunté par erreur à la phrase précédente, — à laquelle je renvoie, — l'addition *ā mama* — *se hevaṃ* qui n'a plus ici de raison d'être. Il a en revanche omis un mot essentiel, *tuphākaṃ*. Pour *desāvutike*, je me réfère à la n. g (de Dh.) de l'édit précédent. — h. L'expression *paṭibalā* trouve un commentaire très net dans le synonyme *alaṃ* que

j'ai pu démêler à Jaugada : « vous êtes capables de. . . » Il a jusqu'à présent toujours été question des *am̐tā* au pluriel, c'est un pluriel qu'il nous faut ici; je me fonde sur la comparaison de *tase* et *tesaṃ* pour proposer de lire de part et d'autre *tesaṃ*. L'emploi du génitif *tesaṃ*, à côté de *tānaṃ*, est garanti, par exemple, par Kh. xiii, 37; et, dans cet édit même, nous lisons un peu plus bas *tesu*, qui, étant associé à *am̐tānaṃ*, n'est évidemment qu'une orthographe (cf. I, p. 19) de *tesaṃ*. — i. Lisez *sasvataṃ*. Quant à *samaṃ*, le mot pourrait s'expliquer à la rigueur, on traduirait : « l'année tout entière »; il est pourtant plus probable que la vraie lecture serait *samayaṃ*, malgré l'accord des deux versions; le y initial de *ya-jisaṃti* a pu aider à l'oubli de la syllabe *ya*. Pour toute cette dernière partie, il suffit de renvoyer au commentaire de l'édit précédent. — j. Comme je l'ai dit (p. 53 et suiv.), ce passage me paraît prouver qu'il y avait trois fêtes annuelles de Tishya correspondant aux trois sacrifices *cāturmāsya*s des Brâhmanes. Dans la fin de la phrase, le texte n'est pas ici entièrement semblable à celui du premier édit; le sens est équivalent. On pourrait bien, comme plus haut, distinguer deux cas : la promulgation publique aux fêtes de Tishya, et l'enseignement individuel donné à volonté (*kāmaṃ*) dans l'intervalle, toutes les fois que l'occasion s'en présente. La seconde alternative commencerait à *kāmam ca*. Rien de plus simple. Mais le texte de J. ne se prête pas à cette façon de couper les mots. Il répète trois fois *sotaviyā* et dis-

tingue trois cas, l'enseignement public aux fêtes de Tishya, l'enseignement dans l'intervalle qui sépare ces fêtes, et l'enseignement individuel aussi souvent qu'il est possible. Je suis persuadé que le second *so-taviyá* est répété par erreur, qu'il faut le rayer et s'en tenir au sens du précédent édit auquel se rapporte bien le texte de Dhauli. Pourquoi spécifier les fêtes de Tishya pour la promulgation publique de ces édits, si le roi ajoute aussitôt «et également dans l'intervalle»? Avec M. Kern, on corrigera *khanekhanasi*, bien que le locatif en *e* soit rare (cf. J.), à moins qu'on ne préfère admettre un emploi sporadique de l'**I** cérébral, *khaṇakha*. — *k. Kalaṃtaṃ* pour *kalaṃtá* (cf. 1, p. 16-17) ou pour *kalaṃte* = *kalaṃtaḥ* (cf. ci-dessus, p. 95-96, et la note suivante).

Jaugada. — *a.* J'ai dit déjà que pour *kaṃkaṃ-maṃna* je lis *kaṃmena*. L'orthographe *kaṃmaṃna* pour *kaṃmena* n'est pas sans analogies : un peu plus loin, et à Dhauli, ligne 8, nous avons *maye* pour *mayam*; et ici même, ligne 16, *saṃtaṃ*, pour le locatif *saṃte*. — *b.* Il est fort possible qu'il faille corriger *etasi athasi*; mais je ne saurais l'affirmer. J'ai insisté plusieurs fois sur l'usage fort indéterminé des cas obliques; nous avons vu que dans cet édit même (Dh. n. a) le génitif *aṃtānaṃ* est employé dans la fonction du locatif; dans l'édit précédent, à Dhauli, l. 13, la tournure *lakhiye taphākaṃ* emploie le génitif dans la fonction de l'instrumental, etc. — *c.* C'est évidemment *savená* qu'il faut lire. — *d.* Com-

pléter *°no* [du] *khañ*. La forme *mamiyāye* est fort singulière; elle a tout l'air d'un compromis orthographique entre les formes *mamiyā* (D. VIII, 7, que je considère comme une simple variante de *mamayā*, prâcrit *mamae*) et *mamāye* que porte Dh. dans la phrase correspondante. — *e*. *Tapheni* est encore une flexion pronominale assez curieuse. L'exactitude matérielle en est garantie par sa répétition (de même à la ligne 11) et par le pendant, *apheni*, de la première personne, que nous retrouvons à la ligne 10. Elle rappelle l'Apabhraṃṣa *tumhañ*, *amhañ*, donné par Hemacandra pour le nominatif et l'accusatif; encore ces formes ne nous feraient-elles remonter qu'à une orthographe *tuphani* ou *tumhani*, comme la désinence du pluriel neutre, *āni*, devient *āñ*. Comp. l'hindi *hamani*, Hörnle, *Compar. Gramm.*, p. 178. — *f*. J'ai dit (Dh. n. *g*) que, à mon avis, les mots qui suivent *vedāta* (lis. *vedetu*) jusqu'à la fin de la ligne sont probablement une répétition erronée. Cependant le caractère *se* étant peu distinct, si l'on pouvait le lire *tu* et compléter *phākañ* pour les deux lettres suivantes, il serait aisé, en lisant bien entendu *ā* devant *mama*, de ne rien supprimer, la phrase serait correcte. En tout cas, le sens général n'en serait pas affecté. — *g*. Cf. Dh. n. *j* et, pour *samtañ*, ci-dessus n. *a*. — *h*. Il est difficile de douter, bien que je n'en puisse rien découvrir sur l'estampage, que la pierre ne porte réellement la désinence *itave*.

« Par ordre du roi, cher aux Devas, le prince et

les officiers qui sont à Tosali doivent savoir ce qui suit (J. : Voici ce que dit le roi, cher aux Devas. Les officiers royaux qui sont à Samâpâ doivent savoir ce qui suit). Ce que je crois, je désire le faire pratiquer en fait et prendre pour cela les moyens [efficaces]. Or le moyen principal dans cet intérêt, ce sont, dans mon esprit, les instructions que je vous confie. Tous les hommes sont mes enfants; comme je désire pour mes enfants qu'ils jouissent de toute sorte de prospérité et de bonheur en ce monde et dans l'autre, j'ai le désir qu'il en soit de même pour tous les hommes. Quelle est, vous demandez-vous, la volonté du roi sur nous relativement aux populations frontières indépendantes? Voici quel est mon désir en ce qui concerne les populations frontières. Qu'elles se persuadent que le roi, cher aux Devas, désire qu'elles soient, en ce qui le touche, à l'abri de toute inquiétude, qu'elles aient confiance en lui, qu'elles ne reçoivent de lui que du bonheur et point de mal. Qu'elles se persuadent de ceci : le roi, cher aux Devas, sera pour nous plein de bienveillance. Et que, soit par besoin de ma bienveillance, soit à cause de moi, elles pratiquent la religion et s'assurent le bonheur dans ce monde et dans l'autre. C'est en vue de ce résultat que je vous donne mes instructions. Quand de la sorte je vous donne mes instructions et vous fais connaître mes ordres, ma volonté et mes promesses sont inébranlables. Pénétrez-vous donc de cette pensée, remplissez votre fonction et inspirez confiance à ces gens afin qu'ils se persuadent bien

que le roi est pour eux comme un père, qu'il se préoccupe d'eux comme il se préoccupe de lui-même, qu'ils sont pour le roi, cher aux Devas, comme ses propres enfants. En vous donnant mes instructions et en vous faisant connaître mes volontés (J. *ajoute* (?): [à savoir] quelle est ma résolution, quelles sont mes promesses inébranlables), j'aurai en vous, sur ce point, des exécuteurs actifs de mes ordres. Car vous êtes en état d'inspirer confiance à ces gens et de procurer leur prospérité et leur bonheur en ce monde et dans l'autre. Et en agissant de la sorte vous mériterez le ciel et vous acquitterez votre dette envers moi. C'est à cette intention que cet édit a été gravé en ce lieu, afin que les officiers déploient un zèle persévérant pour inspirer confiance à ces populations frontalières et les faire marcher dans les voies de la religion. Cet édit doit être répété [au peuple] à chacune des trois fêtes annuelles du Nakshatra Tishya; il doit être, dans l'intervalle de ces fêtes de Tishya, répété à volonté, quand l'occasion s'en présente, [aux uns et aux autres] individuellement. Prenez soin, en agissant de la sorte, de diriger [les hommes] dans la bonne voie. »

ÉDITS DE SAHASARĀM, DE RŪPNĀTH
ET DE BAIRĀT.

Ces inscriptions, sans être identiques, ont entre elles trop d'analogie pour qu'il soit possible d'en séparer l'interprétation; en certains passages difficiles, elles s'éclairent l'une l'autre, et le rapprochement en est de toute façon nécessaire. On sait que, de toutes nos tablettes, ce sont les plus récemment connues. Découvertes par diverses personnes¹, elles furent reproduites pour la première fois par les soins du général Cunningham. Les copies et estampages furent adressés à M. Bühler, qui les fit paraître et les interpréta le premier, en 1877. Les fac-similés qu'il a donnés des deux premières sont encore aujourd'hui le meilleur instrument d'étude que nous possédions, supérieur aux reproductions du *Corpus*. Il est malheureusement encore insuffisant. On ne sait que trop maintenant à quel point sont imparfaites, d'une façon

¹ Cf. *Corpus*, p. 2.

ንድፖሪ (3) ያፈጽሞታል፡፡ ሆኖ... ፡፡
 ሌላ... ልማት፡፡ ገንዘብ...
 (4) ተጨማሪ ልማት... ፡፡ ሌላ...
 ወይ... ፡፡ ገንዘብ... (5) ተጨማሪ
 ልማት... ፡፡ ሌላ...
 ልማት... (6) ልማት...
 ልማት... ፡፡ ሌላ...
 (7) ልማት... ፡፡ ሌላ...
 ፡፡ ልማት... (8) ልማት...

(1) Devānāṃpiye hevañ ā ———— iyañi^a savachalāni
añ upāsake sumi na ca bādhañ palakañte [.] (2) savimchale
sādhike añ ———— te³ etena ca aṃtalena jañbudipasi aṃ-
misañ devā² sañ¹ ta (3) munisā misaṃdeva kaṭa^c [.]
pala ———— iyañ phale .o ———— yañ mahatata va cakiye pava-
tave^d [.] khudakena pi pala (4) kamamīnenā vipule pi sua-
gakiye ālā ———— v.² e^c [.] se etāye athāye iyañ sāvañe^f [.] khu-

¹ B. lit. "vā husām".

² B. *suag[e] [sa]kiye à'. A en juger par le fac-similé, il n'existe aucune trace du caractère sa, ni même la place qui lui serait nécessaire.

ᳵ᳚᳚᳚᳚᳚᳚ (5) ᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚
 ᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚
 ᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚᳚ (6) ᳚᳚᳚᳚᳚᳚

(1) Devānaṃpiye hevaṃ āhā [.] sāti(ṭe)kāni¹ aḍḍhiyaṇi²
 vasa sumi pākā ... ke³ no ca bādhi pakate sātīleke cu cha-
 vachare ya sumi haka ——— pite⁴ (2) bādhiṃ ca⁵ pakate⁶
 [.] yā imāya⁷ kālāya jaṃbudīpasi amisaḍdevā husu te dāni
 misaṃkaḷā⁸ [.] pakamasi hi esa phale no ca esa mahatata
 pāpotave [.] khudakena hi ka⁹ (3) pi¹⁰ pakamamānenā¹¹ sa-
 kiye pipule pi svage ārodhave¹² [.] etiya aṭṭhāya ca sāvane ka-
 ṭṭe khudakā ca uḍḍā ca pakamaṃtu¹³ ti aṃtā pi ca jānaṃtu [.]
 iyaṃ pakarā va¹⁴ (4) kiti ciraṭṭhitike siyā¹⁵ iya hi aṭṭhe vaḍḍhi
 vaḍḍhisiti vipula ca vaḍḍhisiti apaladhiyenā diyaḍḍhiya¹⁶ vaḍḍhi-
 sata [.] iya ca aṭṭhe pavatisa lekḥāpeta vā lata badha¹⁷ ca aṭṭha¹⁸
 (5) silāṭṭhabhe¹⁹ silāṭṭhaṃbhasi lākḥāpetavaya ta [.] etiṇā²⁰ ca

¹ B. "sātīrakekāni".

² B. "aḍḍhisāni".

³ B. "sumi pākā sa[va]ki no".

⁴ B. "haka saṃghapapite".

⁵ B. "bādhi ca".

⁶ B. "yi imāya".

⁷ B. "ni masāka".

⁸ B. "kenā hi". Il se peut, d'après M. Böbler, qu'il y ait eu une lettre entre *hi* et *ka*; mais il incline à ne voir dans les traces du fac-similé que des égratignures accidentelles.

⁹ B. "pi parumaminenā".

¹⁰ B. "rodhave".

¹¹ B. "pakāre ca".

¹² B. "ḍḍhiyaṃ vaḍḍhisati i".

¹³ B. "aṭṭhi si".

¹⁴ B. "lāṭṭhubhe".

vayajanenā yāvataka tupaka ahāle savara vivasetavaya ti¹ vya-
thenā² sāvaṇe kaṭe. [.] 256 sa (6) tavivāsā ta³ [.].

BAIRĀT.

(1) ንዕረርጌዝጉረጎ⁴ —————

————— (2) ዕረርጌረ⁴ ተረርጎ. ጭ⁵ —————

————— (3) ዘፃፃፎረጌረ

ፎዘረ . ፎ⁶ —————

(4) ፎጭረጎፎዘረጎፎ . . ፎ —————

————— ፎ⁷ ጎረ . ጎ (5) ጎ⁸ ጎረጎ

ረጎ⁹ ዕረተጎ ————— ተፃፃጎ

ጎ . . . ጎ (6) ፎጎጎጎጎጎ¹⁰ ዘጎጎጎ

ጎ¹¹ ————— ፎጎጎጎጎ¹² ጎጎ

¹ B. *tavāyati°.

² B. *vyuṭhenā°.

³ B. *sāti°.

⁴ B. *ya haka°.

⁵ B. *sake n[o] ca bāḍham ca ———.

⁶ B. *ghe papayite bāḍham ca ———.

⁷ B. ——— kamasi°.

⁸ B. [n]o hi°.

⁹ B. *mahatane°.

¹⁰ B. *śvaṃge [sa]kya°.

¹¹ B. *ālādheta ———.

¹² B. ——— kā ca uḍālā ca palakamatu ti°.

847 (7) 4.7.1941 1. 1. 1941 —————

————— ၆၂၆၆၆၆၆ (၈) ၆၆၆၆

᠔ᠭᠠᠯᠠᠭ ——— ᠔ᠭ

(1) Devānaṁpiye āhā [.] satī _____ (2) vasānaṁ
ya paka upāsakā _____ bādhi _____ (3) aṇṇa mamaya
saṁghe papayā ate .dhi ca _____ (4) jāmbudīpasi
amisaṇaṁ deva hi _____ vi _____ māsi esa .le _____
(5) bhāhi ese mapātane vacakaye _____ ?maminenā ya
_____ pa (6) vipule pi śvaṇṇikiye ālodhetaye _____ kā
ce udālā cā palakamata ti (7) aṇṇa pi ca jānaṇtu ti cila-
thiti _____ pulaṁ pi vaḍḍhisati (8) diyaḍḍhiyaṁ va-
dhisati [.]

Bühler, *Ind. Antiq.*, 1877, p. 149 et suiv., 1878, p. 141 et suiv.; Rhys Davids, *Academy*, n° du 14 juillet 1877, p. 37; *Namismata orientalia* de Marsden, nouv. édit., 6^e partie, p. 57 et suiv.; Pischel, *Academy*, n° du 11 août 1877, p. 145; Oldenberg, *Zeitschr. der Deutsch. Morg. Ges.*, XXXV, p. 473 et suiv.



Sahasarām. — a. Je ne puis que me rallier aux observations décisives de M. Oldenberg (*Mahāvagga*, I, XXXVIII, et *Zeitschr. der D. M. G.*, loc. cit.) en faveur de la lecture [*adha*]tiyāni, aussi bien ici qu'à

¹ B. "am̃te pi janam̃".

² Ces signes numéraux ne paraissent pas, d'après B., sur l'estampage, et il doute de leur existence.

Rûpnāth. Il est bien vrai qu'à Rûpnāth la lecture est en apparence *adhitiyāni*, mais j'ai averti tout à l'heure de la défiance prudente avec laquelle il faut traiter nos fac-similés. Ici même nous avons *saviṃchale* où la lecture *sa[m̃]vachale* ne peut faire l'objet d'aucun doute, et à R. l. 4 nous trouvons à deux reprises *vaḍhisiti*, quoique la lecture *vaḍhisati* soit certaine; enfin, avec la même lettre ॢ, nous lisons, à la l. 2, *bādhiṃ*, où la pierre porte ou portait assurément *bādhaṃ*. Cette lecture emporte la traduction « deux ans et demi ». A en juger par le fac-similé, la lacune est seulement de sept caractères; je complète *ā[ha sādhiḥkāni adha]tiyāni*, et non *sātīlekāni*. En effet, tout à l'heure notre texte va nous donner *saviṃchale sādhiḥke* en face de *sātīleke chavachare* à R. Il n'y a rien à ajouter sur les autres détails aux remarques de M. Bühler. Je ferai seulement observer que, en traduisant littéralement : « il y a deux ans et demi que je suis upāsaka (buddhiste laïque), et je n'ai pas fait de grands efforts, » on arriverait à fausser le sens, comme le montre clairement la suite de la phrase. Le roi veut dire : « J'ai été pendant plus de deux ans et demi upāsaka sans faire de grands efforts; et voici plus d'un an que, » etc. — *b*. Il est clair qu'il faut, dans la lacune, suppléer soit *āṃ[sumi bādhaṃ palakaṃ]te* ou *āṃ[sumi saṃghapāpi]te* (cf. la note in R.). M. Bühler propose la première restitution, et en effet la lacune semble plutôt être de sept caractères. Le sens en tous cas demeurerait essentiellement équivalent. J'ai eu occasion de montrer, en commentant

le sixième édit de Delhi (n. a), comment les données chronologiques que nous trouvons ici, combinées avec les indications contenues dans le xiii^e édit de Khâlsi, mettent hors de conteste ce fait que le texte présent émane bien réellement du même auteur que les édits gravés sur les colonnes. Elles nous permettent de préciser la date de nos inscriptions. Piya-dasi s'étant converti, d'après son propre témoignage, dans la neuvième année, soit huit ans et trois mois, après sa consécration, il faut à ce chiffre ajouter d'abord deux ans et demi et une fraction, soit deux ans et sept mois, puis un an et une fraction, soit un an et trois mois, ce qui, au total, place ces inscriptions dans la treizième année après sa consécration, comme les inscriptions que nous examinerons ci-dessous, et qui ont été relevées dans les grottes de Barâbar. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans la question historique générale. Je me contenterai d'une seule remarque. Le Mahāvaiṃsa (p. 22, l. 2; p. 23, l. 3) place la conversion d'Açoka dans la quatrième année qui suit sa consécration, ce qui est en désaccord avec le témoignage de Khâlsi; mais il place la consécration du roi dans la cinquième année après son avènement, ce qui donne pour sa conversion la neuvième année de son règne effectif. Il y a, dans cet accord partiel avec des documents authentiques la trace d'une tradition exacte. Nous n'avons pas à décider ici à quelle cause la part d'erreur est imputable, si la consécration a été arbitrairement séparée de l'avènement, ou si le point de départ des neuf années

a été reculé indûment par les annales singhalaises de la consécration à l'avènement même du roi. — c. Cette phrase est, à mon avis, une des plus difficiles du morceau. Elle présente d'abord une petite incertitude de lecture qui porte sur le caractère qui suit *devā*. M. Bühler le lit *hu*, ce qui donne *husaṃ*, correspondant à *husu*, pâli *ahaṃsu*, de R. Mais R. fournit au pronom *te* un corrélatif *yā*, dont nous ne pouvons guère nous passer et qui manquerait ici. J'ajoute que, d'après les traces du fac-similé, le caractère *hu* aurait affecté la forme , au lieu de  qui est l'écriture ordinaire. Dans ces conditions, je crois qu'il faut, dans le trait vertical |, ne pas chercher autre chose que le signe de séparation, familier à notre texte comme à celui de Khâlsi, et que les deux traits latéraux ne sont que des égratignures accidentelles de la pierre. Je puis ajouter maintenant que l'inspection de Ph. B. me paraît lever à cet égard toute incertitude. Je prends ensuite *saṃta* pour *saṃte* = *santaḥ*, le nominatif pluriel du participe *sat*. Il est du reste bien évident que le choix entre les deux partis n'est pas de nature à influencer l'interprétation générale de la phrase. C'est ce sens qu'il importe de déterminer. M. Bühler traduit : « Pendant cet intervalle, les dieux qui étaient [considérés comme] de vrais dieux dans le Jambudvīpa, je les ai faits [je les ai fait considérer comme] hommes et faux. » Je serais bien surpris si M. Bühler, avec sa vaste expérience du tour d'expression et de pensée des Hindous n'avait pas été lui-même choqué d'une pareille façon de

dire. Il ajoute en note que «probablement cette phrase fait allusion à la croyance buddhique d'après laquelle les Devas, eux aussi, ont des termes d'existence plus ou moins longs, après lesquels ils meurent pour renaître dans d'autres modes d'existence, conformément à leur *karma*.» Mais cette croyance est en somme aussi bien brâhmanique que buddhique, et Piyadasi, en la répandant, n'eût point innové. Encore l'expression serait-elle inexacte et insuffisante à l'excès; ce n'est pas seulement comme hommes, mais comme animaux, comme habitants des séjours infernaux, etc., que les Devas, aussi bien que les autres êtres vivants, sont exposés à renaître. D'autre part, comment admettre qu'un buddhiste caractérise sa conversion en disant qu'il a réduit les Devas brâhmaniques au rôle de faux dieux. «Vrais Devas», «faux Devas», sont des locutions non seulement étrangères à ce que nous savons de la phraséologie buddhique et hindoue, mais directement contradictoires à tout ce que nous connaissons des écritures et des doctrines buddhiques. Jamais nous n'y saisissons aucune polémique contre les dieux populaires. Ils ont leur place reconnue dans le système cosmologique; ils sont mis par la légende en relation continue avec le Buddha et ses disciples. Ce sont les Devas Indra et Brahmâ qui reçoivent le Buddha à sa naissance; c'est parmi les Devas que s'élève en mourant la mère du Buddha, et c'est du milieu des Devas Tushitas que, d'après toutes les écoles, Çâkyamuni descend pour s'incarner; son futur successeur est, en attendant

l'heure de sa mission, le chef même des Devas. Sans doute ces Devas n'ont dans le système général du buddhisme qu'un rôle subalterne; mais il n'en est pas autrement dans les systèmes philosophiques réputés les plus orthodoxes. J'ajoute, avec la réserve que commande un argument de ce genre, qu'il serait singulier, si le roi se piquait ainsi de faire une guerre d'extermination aux Devas, qu'il trouvât bon de s'attribuer, dans cette inscription même, le surnom de *devānāṃpriya*. Il ne s'agit point en effet d'un nom véritable, nom personnel ou nom de famille, qui ne se change pas arbitrairement, dont la portée peut être ou oblitérée ou usée par l'habitude; il s'agit d'un surnom, choisi librement et dont le sens « cher aux devas » était présent à tous les esprits. Évidemment la traduction proposée par M. Bühler n'est qu'un pis aller et ne saurait nous satisfaire. Il est permis, je crois, d'être à cet égard absolument affirmatif; il est plus malaisé d'indiquer avec certitude comment il la faut remplacer. Nous pouvons ne pas nous préoccuper de la phrase parallèle de Rūpnāth; un peu moins explicite que la nôtre, elle doit lui emprunter des éclaircissements, elle ne saurait lui en fournir. J'ajoute que je ne puis que me rallier à M. Bühler en ce qui concerne l'analyse des mots pris isolément ou, si l'on veut, du mot *misā* (ou *misāṃ*) et *amisā* (ou *amisāṃ*), le seul qui prête à quelque incertitude; comme lui, j'y vois l'équivalent du sanscrit *mṛishā*, *amṛishā*. Une première difficulté concerne le rôle syntactique de *munisā* et la question de

savoir s'il le faut prendre comme sujet ou comme attribut. Si j'ai raison de lire *sañte*, le participe présent, la place même qu'occupent les mots ne peut laisser de doute, et *munisā* appartient au sujet; la lecture *husaṃ te*, tout en rendant cette conclusion moins inévitable, ne l'exclurait certainement pas; même dans ce cas, elle serait encore plus naturelle. Elle est d'autre part confirmée indirectement par l'absence du mot à Rūpnāth. Le roi ne saurait omettre un terme caractéristique pour l'œuvre qu'il se vante d'avoir accomplie; il peut bien plus aisément en omettre un dans la désignation générale des gens à qui elle s'est appliquée. J'estime donc qu'il faut traduire : « Les hommes qui étaient réellement des Devas (ou des dieux) ont été rendus faussement dieux, » en d'autres termes, « ont été dépossédés de ce rang¹. » Le roi a donc ici en vue une catégorie d'hommes qui, tout en étant des hommes, étaient en réalité des dieux. Quels sont ces hommes, dieux du Jambudvīpa? Il me paraît difficile d'hésiter à y reconnaître les brâhmanes. Pour en appeler à un témoignage qui ne saurait être suspect, je puis citer le *Dictionnaire de Saint-Petersbourg*, qui, à l'article *deva*, ouvre un paragraphe spécial pour les cas où le mot désigne « le dieu sur la terre », lequel est, dit M. Bôth-

¹ On pourrait bien, en prenant *munisā* comme sujet, arriver à une traduction voisine de celle de M. Bühler; il faudrait considérer *misādevā* et *amisādevā* comme *bahuvrīhis*. Mais, outre que cette explication aurait contre elle les mêmes raisons qui me paraissent condamner la traduction de M. Bühler, il suffirait, pour l'exclure, de la comparaison de R., qui porte, non pas *amisādevā katā* mais *amisākatā*.

lingk, proprement le brâhmane. On rencontre en effet dans cet emploi les synonymes *kshītideva*, *bhūdeva*, *bhāsura*, tous signifiant littéralement « dieu terrestre », tous désignant les brâhmanes. Je ne relèverai expressément que ce passage, cité par Aufrecht¹, du *Samkshepaṣaṭṭhakarajaya* où l'auteur désigne les brâhmanes et les bouddhistes par l'expression *bhāsurasau-gatāḥ*, « les dieux terrestres et les disciples du Sugata ». Je n'oublie pas que les exemples sont tous beaucoup plus modernes que le temps de nos inscriptions. Mais on sait de reste que les prétentions dominatrices de la caste brâhmanique remontent très haut, et l'on relèverait aisément dans les monuments anciens de la littérature proprement brâhmanique nombre de passages où elles se produisent sur le ton le plus hautain. Il y a plus : nous avons en quelque sorte la confirmation historique de cette interprétation. Comment le Mahāvamsa caractérise-t-il la conversion d'Açoka ? C'est par ce fait qu'il renvoie les soixante mille brâhmanes que, conformément aux traditions paternelles, il nourrissait chaque jour, et leur substitue soixante mille gramaṇas bouddhiques ; c'est donc par une manifestation évidente de sa défaveur à l'égard des brâhmanes. Par cette conduite, par cet exemple, il peut en effet se flatter de porter à leur prestige une atteinte profonde. La tradition vient donc positivement à notre aide. Elle a en outre l'avantage de répondre d'avance à une objection, assez faible par elle-même, que l'on pourrait être

¹ Catal. Bodl., p. 254, 3.

tenté d'emprunter au ton sur lequel le roi parle en général des brâhmanes, les associant sans cesse aux çramaṇas. Évidemment il ne faut voir dans ce fait que le résultat de l'esprit de tolérance qui anime tous ses édits; mais, à coup sûr, il n'est pas plus malaisé de concilier cette tolérance avec notre traduction de la phrase présente qu'avec le souvenir transmis par l'annaliste singhalais¹. — *d*. Il n'y a aucun doute sur les caractères qu'il convient de compléter dans les deux lacunes : *pala*[*kamasi hi*] *īyaṃ*^o et *phale n*o [*ca ī*]*yaṃ*^o. Les mots qui suivent présentent plus de difficulté. M. Bühler traduit *no ca īyaṃ*, etc., par : « et il ne faut pas dire que c'est un effet de [ma] grandeur. » Que *pāvatave* corresponde à un sanscrit *pravaktavyaṃ*, rien n'est en soi plus possible, quoiqu'il faille au moins admettre que l'*ā* long est de trop. Mais on regrette que M. Bühler n'ait pas été plus explicite sur la locution supposée *mahatātāvacakiye*, dont l'analyse n'est rien moins qu'évidente. Il marque du reste lui-même ses doutes au sujet de la dérivation *vacakiya*, de *vācaka* + suff. *iya*. J'imagine que si M. Bühler a, malgré tout, persévéré dans cette analyse du texte, c'est sous l'impression de la lecture à peu près concordante de Bairāt : *mahātane vacakaye*.

¹ J'ai indiqué les raisons qui me paraissent commander de prendre *manisā* comme sujet. Il est presque inutile de faire remarquer expressément que, préférât-on le prendre comme attribut, mon explication n'en serait pas essentiellement modifiée. On traduirait : « Les gens qui étaient en réalité des dieux dans le Jambudvīpa, je les ai réduits à [rester simplement] des hommes et des usurpateurs du titre de Deva. »

Mais cette inscription a tant souffert, elle est si fragmentaire et la reproduction en est si visiblement insuffisante qu'il me paraît fort imprudent de la prendre pour point de départ; il est au contraire beaucoup plus probable que la lecture de S. a dû en influencer le déchiffrement. Dans ces conditions, je ne puis m'empêcher d'incliner vers une autre analyse : je lis *sakiye* pour *cakiye*, ce qui donne *no ca iyañ mahatātā va sakiye pāvatave*, et nous rapproche de la tournure certaine de R. M. Bühler y a parfaitement reconnu *pāpotave* comme correspondant à un sanscrit *prāptavyaḥ*. C'est le même thème que nous avons ici dans *pāvatave*, qui, transcrit en orthographe sanserite, serait *prāptave*, le *v* pour *p* comme ailleurs, et ci-dessous dans notre inscription même, qui porte *avaladhiyena* pour *apaladhiḥ*. La substitution de l'infinitif résulte nécessairement de la tournure par *ṣakyañ* : « et ce [fruit] n'est pas possible à obtenir par la puissance toute seule. » — *e*. Nous avons dans cette phrase exactement la même tournure que dans la précédente, s'il faut, comme le fait M. Bühler, ajouter la syllabe *sa* après *svage* et devant *hiye*, tant ici qu'à Bairāt. A en juger par les fac-similés, il paraît difficile que la pierre ait réellement jamais porté ce caractère; mais, outre qu'il a pu être omis par inadvertance, M. Bühler, qui a entre les mains plus d'éléments que nous n'en avons, est le meilleur juge de ces possibilités. D'ailleurs R. confirme certainement sa conjecture. Je pense qu'il est, jusqu'à nouvel ordre, sage de s'y tenir. Sur la forme *palakamemīnā*, qui paraît se re-

trouver à B. et peut-être aussi à R., cf. ci-dessus la note *s* in Dh. éd. dét. I. On sent que *vipule* fait antithèse à *khudakena* : « même les petits peuvent conquérir le svarga, si grand qu'il soit », c'est-à-dire si grande que soit la récompense. — *f*. Il est essentiel de bien déterminer, dès la première rencontre, la portée exacte du mot *sāvane*. Je ne parle pas du sens littéral, « proclamation, promulgation », qui n'est pas en cause. Nous l'avons déjà par deux fois rencontré précédemment à Delhi, dans le 7° (l. 20) et le 8° édit (l. 1). Dans les deux cas, le mot est expressément appliqué aux proclamations du roi, faites par lui ou par son ordre et consignées dans ses inscriptions. *Iyaṃ* est d'ailleurs le pronom même par lequel Piya-dasi, dans tous ses monuments, désigne l'inscription où il se trouve : « la présente inscription ». Nous n'avons aucune raison de le prendre autrement ici, et *a priori* nous ne pouvons en somme que traduire : « C'est en vue de ce résultat qu'est faite la présente proclamation. » Nous verrons tout à l'heure si la suite dément cette interprétation. — *g*. M. Bühler s'est mépris sur *am̐tā*; c'est un nominatif pluriel qui désigne les peuples frontières, les pays étrangers. La comparaison de J. II, 6, de Dh. éd. dét. II, 4, etc., ne laisse place à aucun doute. Quant à *jānam̐tu*, s'il ne faut pas lire *taṃ* pour *caṃ*, ce qui donnerait au verbe un régime, la pensée se complète sans effort par un équivalent sous-entendu. Comp. la phrase finale de l'édit de Bhabra. — *h*. On se souvient que au 13° édit (n. a) nous avons relevé déjà un emploi

analogue, dans le sens indéfini, du mot *dīyāḍha*, pali *dīyadḍha* et *divadḍha*. Il fait penser à l'usage consacré en sanscrit de *parārdha* pour exprimer le nombre le plus élevé. Je crois que l'on représenterait assez exactement l'analyse de la locution par un équivalent comme : « cent fois, cent fois un million de fois ».

— *i*. Cette phrase est de tout le morceau celle qui présente plus de difficultés et laisse plus de place à la discussion. Elle avait tout d'abord fixé l'attention du général Cunningham; il avait exactement lu les chiffres, et à cet égard il n'y a point de contestation. Les deux points délicats, et dont la solution est d'ailleurs connexe, sont, d'une part, la traduction de *vivutha* ou *vyutha*, et, en second lieu, la question de savoir à quoi se rapportent ces chiffres. Sur le second M. Bühler n'avait manifesté aucune hésitation. Admettant qu'ils s'appliquaient à des années et contenaient une date, il était conduit presque fatalement à trouver, dans le *vivutha* qui devenait ainsi le point de départ de l'ère (nous verrons tout à l'heure par quelle analyse), un nom du Buddha. L'autorité considérable de M. Bühler a été évidemment pour beaucoup dans l'assentiment exprès ou tacite qui a accueilli d'abord son interprétation des nombres et de leur signification. Depuis, M. Oldenberg s'est ravisé; il a fait remarquer que dans les deux membres de phrase en question :

À SAHASARĀM

duve sapamñālāti satā
vivuthātī 256.

À RŪPNĀTH

256 satavivāsā ta.

le mot signifiant *année* manque, et qu'il s'y trouve au contraire des nominatifs pluriels, *vivuthā*, *vivāsā*, tels qu'on en attend à côté du nom de nombre. Comme on n'a d'ailleurs cité aucun exemple autorisant l'omission du mot *vasa* ou *sañvachala*, il en conclut qu'il faut traduire « 256 satas sont vivuthas » et « il y a 256 vivāsas du sata ». Nous allons revenir sur ces cadres de traduction. Mais il me paraît en tout cas que M. Oldenberg a raison dans sa critique et dans l'analyse générale de la proposition. L'omission d'un mot signifiant « année » s'expliquerait bien si nous étions en présence d'un simple nombre; mais nous avons en face de nous toute une phrase, et, à prendre l'interprétation de M. Bühler, il faudrait admettre que le roi s'exprime ainsi : « 256 se sont écoulés », ce qui n'est guère croyable. J'ajoute que, à deux ou trois reprises, nos inscriptions emploient des chiffres, soit dans le premier édit à Kapur di Giri, dans l'énumération de *deux* paons, plus *une* gazelle, soit dans le 13^e édit à Khālsi et à Kapur di Giri, à propos des *quatre* rois grecs; d'où il suit qu'il n'y a aucune raison *a priori* pour admettre qu'ils doivent ici nécessairement marquer des années. M. Oldenberg fait en outre remarquer à juste titre que l'on ne saurait séparer *satā vivuthā* à S. de *satavivāsā* à R. Il en résulte une double conclusion : la première c'est que *vivutha*, *vyutha* doit se dériver, comme l'ont dès l'abord indiqué MM. Rhys Davids et Pischel, du thème *vivas*, et correspond au sanscrit *vyushita*. M. Bühler, qui

contredit, du reste avec hésitation, cette analyse, s'appuie surtout sur des difficultés de traduction; mais elles sont sans poids, étant empruntées à cette idée préconçue qu'il nous faut absolument ici le sens d'*écoulé*. Je doute que cette dérivation rencontre aujourd'hui aucun contradicteur. J'en apporterai une confirmation nouvelle dans le participe futur *vivase-taviye* qu'on n'a pas jusqu'ici reconnu à R., et sur lequel je reviendrai tout à l'heure. La seconde conséquence, c'est que *satá* à S. ne peut être, comme le voulait M. Bühler, le nom de nombre *cent*, puisque cette traduction est, de l'aveu de tous, inadmissible à R. Il faut donc renoncer à la transcription proposée par M. Bühler pour les caractères *dave sapañnālāti satá*, qu'il rendait en sanscrit par *dve śatpañcāḍadhiḥ*, tout en reconnaissant les difficultés de cette explication. J'en vois deux principales : la première est phonétique : *pañnālāti* pour *pañcāḍadhi* est sans analogie et sans exemple dans la phonétique de nos inscriptions. En second lieu, l'intercalation du nombre cinquante-six entre le chiffre deux et le chiffre cent pour dire deux cent cinquante-six serait en dehors de toutes les habitudes et, semble-t-il, contraire à la logique la plus élémentaire. M. Oldenberg lit donc 𑀅 pour 𑀅 , correction très aisée, — je dois avouer que Ph. B. ne paraît pas très favorable à cette lecture; mais le caractère 𑀅 n'y semble pas non plus au-dessus de tout soupçon, — et, admettant que, comme il arrive souvent, les nombres sont écrits en abrégé, il entend *dave sa* (c'est-à-dire *satá*) *pañná*

(c'est-à-dire *paṃnāsa*, ser. *pañcācat*) *cha* (c'est-à-dire *sha!*) *tī*. Je ne puis que m'associer complètement à sa conjecture; je le fais d'autant plus aisément que, sur tous ces points, j'étais arrivé d'une façon indépendante précisément aux mêmes résultats. Si je le constate, ce n'est assurément pas pour revendiquer l'honneur d'une hypothèse que je crois heureuse. La priorité est ici hors de cause et appartient sans conteste à M. Oldenberg. Je n'insiste sur la rencontre que pour ce qu'elle peut ajouter de vraisemblance et de crédit aux explications proposées. M. Oldenberg a encore parfaitement senti qu'il est impossible, dans deux courtes phrases étroitement rapprochées, comme celles-ci, d'attribuer à un seul et même mot, *vivutha*, deux applications aussi différentes qu'avait fait M. Bühler. Arrivé à ce point, et relativement au sens véritable de ce mot *vivutha*, je suis obligé de me séparer également de mes savants devanciers. J'ai touché tout à l'heure la dérivation : nous avons affaire au participe de *vi-vas*. J'ai annoncé que R. nous en fournirait une preuve nouvelle par le mot *vivasetaviye*, ser. *vivasayitavyaṃ*. Je renvoie au commentaire de ce texte (n. f). On y verra que le roi recommande de *vivasayitum*, en d'autres termes d'être, de devenir *vīyutha*. Cela nous doit d'abord mettre en défiance à l'égard des interprétations proposées. Dans le *vyutha*, M. Bühler et M. Oldenberg cherchent le chef, l'un de la doctrine budhique, l'autre d'une doctrine analogue peut-être mais différente, le mot n'étant pas consacré comme

terme technique dans le buddhisme. On sait maintenant par ce que j'ai dit plus haut (n. a) que notre inscription est certainement buddhique. Il est certain d'autre part que *vyatha* pour dire le Buddha serait une dénomination pour nous absolument nouvelle. Il reste à voir si la conclusion à tirer de ces prémisses n'est pas simplement celle-ci, que *vyatha* ne désigne en aucune façon le Buddha. Telle est en effet la conclusion à laquelle nous conduisent tous les autres indices. J'ai rappelé précédemment qu'un passage du 8^e édit de Dehli présente avec le nôtre des analogies dont je métonne que l'on n'ait pas tiré parti : « Pour que la religion fasse des progrès rapides, c'est dans ce but que j'ai promulgué des exhortations religieuses, que j'ai donné sur la religion des instructions diverses. J'ai institué sur le peuple de nombreux (fonctionnaires) pour qu'ils répandent l'enseignement, qu'ils développent (mes pensées). J'ai aussi institué des *rājukas* sur beaucoup de milliers de créatures, et ils ont reçu de moi l'ordre d'enseigner le peuple des fidèles. Voici ce que dit Piyadasi, cher aux Devas : c'est dans cette unique préoccupation que j'ai élevé des colonnes (revêtues d'inscriptions) religieuses, que j'ai créé des surveillants de la religion, que j'ai répandu des exhortations religieuses. » Nous sommes ici en présence des mêmes idées, du même développement que dans notre morceau; des deux parts se retrouvent les mêmes termes, et spécialement le mot *sāvana*; à Delhi comme ici, il est question des instructions que promulgue le roi, des in-

scriptions qu'il prodigue pour assurer plus de perpétuité à ses enseignements. Il y est question enfin des fonctionnaires qui lui prêtent dans cette propagande une aide essentielle, qui vont répandant et développant ses intentions. Je crois que, à cet égard encore, la concordance se poursuit avec notre texte. Nous avons vu que, à la ligne 4, il n'y avait aucun prétexte pour chercher dans *sāvane* autre chose que les instructions mêmes qui sont ici consignées. Il n'en est pas autrement dans le passage présent. Les exhortations de ce texte sont purement et simplement identiques à celles que le roi, en dix autres passages, répète toujours comme émanant de lui et en son propre nom, sans invoquer jamais l'autorité d'un texte consacré dont nous n'avons aucun motif d'attendre cette fois la mention. Mais comment alors entendre *vivatha*? Les connaisseurs les plus expérimentés de la littérature hindoue et de la littérature buddhique n'ont jusqu'ici découvert aucune preuve d'un emploi technique du verbe *vi-vas*. Nous ne pouvons donc prendre pour point de départ que le sens ordinaire du mot. Il est bien connu et ne prête à aucune équivoque, c'est celui de « s'absenter, s'éloigner de son pays ». Le substantif *vivāsa* est consacré avec la valeur correspondante de « absence, éloignement du pays ». Dans ces conditions, rien de plus simple que de prendre *viyutha* comme désignant ces envoyés, ces sortes de *missi dominici* à l'institution desquels Piyadasi attache un si grand prix, les *dūtas* ou envoyés dont parle le 13^e édit. Sous le bénéfice

et la réserve de l'analyse qui précède, je rendrais le mot par *missionnaire*. Parmi les expressions qui me viennent à l'esprit, elle permet seule de garder pour le participe *vivutha*, et pour le verbe *vivas* dans ses diverses applications, un équivalent qui fasse passer dans la traduction française l'uniformité d'expression observée par le texte. Le mot aura l'avantage de rappeler directement ces missionnaires dont nous savons, par le Mahāvamsa, qu'un si grand nombre s'expatria sous le règne d'Açoka, pour aller porter les enseignements du buddhisme dans toutes les parties de son vaste empire, et surtout chez les peuples étrangers, les *añtā*, dont notre édit se préoccupait expressément un peu plus haut. Le *vyutha* ne serait ici, comme il est dans la nature des choses et dans l'essence de son rôle, que le représentant, le substitut du roi. Tout s'explique ainsi parfaitement : le roi, après avoir parlé de ces instructions comme siennes, y revient en disant que c'est son « envoyé », son « missionnaire », qui est chargé de les répandre, de les mettre pratiquement en circulation; et il ajoute qu'il y a eu deux cent cinquante-six départs de pareils envoyés. Il va de soi que *sata* ne peut dès lors s'entendre que comme correspondant au sanscrit *satva* « être vivant, homme »; c'est du reste ce qu'avait déjà reconnu M. Oldenberg. On le pourrait à la rigueur interpréter, comme avait fait M. Bühler, en y voyant un équivalent du sanscrit *çāstri* « maître, docteur »; cette traduction n'aurait rien d'incompatible avec le sens que j'attribue à *vivutha*. Mais il faudrait, pour y être autorisé,

pour passer sur la difficulté phonétique qu'oppose la présence d'un *t* non aspiré, une nécessité absolue qui n'existe en aucune façon. Il ne reste qu'une légère obscurité de détail. Il est naturel que, réduits aux seules ressources de la traduction étymologique, nous soyons hors d'état de déterminer la signification officielle précise du titre et jusqu'à quel point il correspond à ceux que mentionnent d'autres inscriptions *dharmamahāmātras*, *dātas*, etc. On remarquera cependant que, d'après le 5^e édit de G., la création des *dharmamahāmātras* appartient à l'année qui suit celle d'où date notre inscription. Il est assez croyable que, à l'époque où nous sommes, Piyadasi n'avait point encore conçu une organisation régulière, et que ce terme un peu vague de *vyūtha* correspond à ce premier état de choses, alors que, cédant aux premiers mouvements de son zèle, il avait dispersé un grand nombre de missionnaires, sans fixer de titre précis, en les chargeant d'aller aussi loin qu'ils pourraient (cf. la n. f de R.) répandre sa parole. — *j*. La lecture *yata vā a°*, à la fin de la ligne 7, ne laisse guère de place au doute; il faut un corrélatif au *tata* suivant. Il nous reste donc, pour le verbe qui précède, *likhāpayāthā* et non *likhāpayā thāya*, comme écrit M. Bühler. Nous échappons ainsi à la nécessité d'admettre avec lui une complication de formes et de constructions également invraisemblables. *Likhāpayāthā* est la seconde personne du pluriel. Le roi s'adresse ici directement à ses officiers (on verra qu'il fait de même à Rūpnāth dans une autre phrase), et leur

dit : « faites graver sur les montagnes », etc. Il est clair qu'il faut, d'après cette analogie, lire la fin du morceau *likhāpayatha ti*. Pour le dernier caractère, Ph. B. favorise positivement cette lecture de préférence à *yi*. J'hésite un peu sur l'analyse du mot *hetā*. Le parti qui vient d'abord à l'esprit, c'est, comme l'a fait M. Bühler, d'y chercher le nominatif pluriel du pronom; mais la présence de ce pronom ne s'explique pas bien; ce que veut dire le roi, c'est « des piliers ». D'autre part, il semble bien qu'à R. nous avons l'adverbe *hidha*, c'est-à-dire « ici-bas, sur terre, dans le monde ». Il est peut-être préférable d'admettre que nous en avons ici l'équivalent dans *hetā* = *atra*, *ettha*. Cf. G. VIII, l. 3; Kh. VIII, 23 et les notes.

Rāpnāth. — a. On a vu que c'est *adhātīyāni* qu'il faut lire (cf. ci-dessus n. a), de même que *hakā* et non *hākā* (= *hakañ*) et plus loin *bāḍhañ* et non *bāḍhiñ*. Pour les caractères suivants, je ne saurais être du sentiment de M. Bühler, qui lit ou restitue *sā[va]kī*. Il est clair, d'après son propre fac-similé, que, entre la lettre qu'il lit *sā* et celle qu'il lit *kī* et que je lis *ke*, il y a place pour deux caractères et non pour un seul. Le premier signe, qu'il lit *sā*, n'est rien moins que net, c'est plutôt *sa* qu'il se devrait lire si les traces visibles sur le fac-similé étaient au-dessus de toute défiance. Mais nombre d'exemples témoignent qu'il n'en est rien, et dans ces conditions j'éprouve fort peu d'hésitation à admettre que la pierre portait réellement, ici comme

à Sahasarām, *upāsake*. Aussi bien *sāvake*, pour désigner un laïque, est une expression jaina, dont la présence ici serait de nature à nous surprendre. La lecture *saṃghapāpīte* avec cette traduction « ayant atteint le Saṃgha, étant entré dans le Saṃgha », est une conjecture fort ingénieuse de M. Bühler. Si ingénieuse qu'elle soit, et bien que je n'aie rien de plus sûr à lui substituer, je ne puis m'empêcher d'avouer que je la considère comme infiniment douteuse. Elle s'appuie essentiellement sur la comparaison de B. Mais là où M. Bühler lit *samghe papayite*, le fac-similé du *Corpus* ne permet pas de découvrir autre chose que *saṃghe papayaate*. En outre, l'expression *saṃghaṃ prāptuṃ* pour cette idée précise, « entrer dans l'ordre monastique », est si vague, si peu consacrée par la terminologie ordinaire, nécessairement fixée de bonne heure en pareille matière; enfin cette situation d'un roi qui, tout en gardant ses prérogatives et sa vie royales, entre dans l'ordre des religieux, est si éloignée de l'idée que nous sommes accoutumés à nous faire du monachisme buddhique dans la période ancienne, que j'ai bien de la peine à croire solide ce premier essai de traduction. Se livrer à d'autres conjectures serait oiseux. Nous ne pouvons qu'attendre qu'une revision définitive du texte de B. nous fournisse du moins une base aussi sûre que le cas le comporte. — *b*. Il est assez probable que la lecture complète est celle qu'indique le fac-similé du *Corpus* : *khudakena hi pi ka*. M. Bühler corrige *kiṃpi paka*, en quoi il a très probablement raison. Je soupçonne,

d'après le fac-similé, que *pipule* ne représente pas une variante orthographique, qu'elle n'est qu'apparente, et que la pierre portait en réalité *vipule*. La lecture *ârodhave* n'est, elle aussi, j'en suis persuadé, qu'apparente. Le *r* est ici partout remplacé par *l*, et c'est *âlâdhave* qui a été gravé sur le roc. L'inspection du fac-similé me paraît favoriser beaucoup une correction qui, en tous cas, s'imposerait à titre de conjecture. — *c.* Je passe sur les rectifications évidentes, comme *etâya*, *aṁtā*. On remarquera que l'absence du pronom, *idaṁ* ou un autre, laissant au substantif une nuance plus indéterminée, est de nature à favoriser l'interprétation que j'ai donnée de la proposition correspondante de S. — *d.* La lecture *pakāre*, admise par M. Bühler, me semble bien peu satisfaisante au point de vue du sens. Je ne puis d'ailleurs découvrir sur le fac-similé aucune trace d'*ā* long. Il me paraît indubitable que la pierre porte en réalité *pakame*, correspondant au *palakame* de S. Je traduis conformément à cette conjecture. Pour *kīti* lisez *kīṁtī*. Quant à *vaḍhī*, je ne saurais y voir un accusatif. Ou bien il faut lire *athavaḍhī* au nominatif, ou bien il faut admettre que les deux syllabes *vaḍhī* ont été répétées par une erreur matérielle du graveur. J'avoue que la concordance parfaite qu'elle rétablit avec S. me fait pencher pour la seconde alternative. — *e.* M. Bühler s'est, je crois, engagé dans une impasse en méconnaissant les deux participes futurs passifs que contient la phrase. Il faut certainement, à la fin, lire *lekhāpetaviyati*. Quant à la

forme exacte du premier, les erreurs évidentes du fac-similé dans les caractères qui suivent répandent quelque incertitude. Pour *lekhâpetavâlata*, il faut certainement lire les consonnes : *l, kh, p, t, v, y, t*. Mais, suivant la vocalisation, qui malheureusement nous échappe, soit par la dégradation du roc, soit par l'insuffisance du fac-similé, il se peut qu'il faille entendre *lekhâpita va yata, yatra* ouvrant la proposition suivante, ou *lekhâpitaviye ti*. On peut faire valoir certaines présomptions en faveur soit de l'une soit de l'autre solution; je n'ose pas me décider absolument, et je m'en console par le peu d'importance de la question pour le sens général de la phrase, qui n'en est point affecté. Ce qui est certain, c'est que le roi donne, ici comme à S., un ordre, au moins un conseil, aux lecteurs auxquels il s'adresse. On va voir que la phrase suivante met ce tour nouveau encore plus en lumière. Pour *hadha* je corrige avec M. Bühler, mais non sans quelque hésitation, *hidha = iha*. Les corrections *athi, silâ*, n'ont pas besoin d'être signalées. — *f*. Je m'éloigne complètement, dans l'interprétation de cette phrase, de la traduction proposée par M. Bühler; les difficultés et les invraisemblances en sont frappantes. J'espère que celle à laquelle j'arrive se recommandera par sa simplicité et par l'accord où elle est avec le ton général des édits du roi. En ce qui touche la lecture, je ne me sépare que sur deux détails de mon éminent devancier : au lieu de *savara* je lis *savata*; si l'on veut bien recourir au fac-similé et constater, d'une part,

l'écartement qui sépare le | prétendu de la lettre suivante, d'autre part, la forme, **𑀓** et non **𑀔**, qu'affecte le *t* dans cette inscription, je crois que personne ne gardera de doute sur cette correction. L'autre n'est pas moins légère : elle consiste à lire *tuphaka*, exactement *tuphākāṃ*, au lieu de *tapaka*, le **𑀕** et le **𑀌** étant, comme on sait, très semblables. Je ne parle pas des additions vocaliques qui sont nécessaires en toute hypothèse et dont l'expérience faite sur tout le reste du morceau démontre la légitimité parfaite. Ceci posé, il suffit, pour obtenir un sens naturel et excellent, de répartir convenablement les caractères. Je lis : *etinā ca vīyāṃjanenā yāvatake* (cf. *āvatake* dans l'édit de Bhabra) *tuphākāṃ āhāle savata vivase-taviye ti. Vīyāṃjana* signifie « signe » et marque, comme on l'a vu au 3^e des Quatorze édits, la forme extérieure et matérielle de la pensée. Nous pourrions donc entendre : « et par l'ordre ici gravé ». Si la façon de dire est un peu vague, elle se justifie par la recherche d'un jeu de mots. En effet la suite est claire : « il faut partir en mission aussi loin que vous trouverez de la nourriture », c'est-à-dire aussi loin que la chose sera humainement possible. Or *vīyāṃjana* a aussi le sens de « condiment, ragoût », et, en désignant ses volontés écrites par ce mot, Piyadasi les représente en quelque façon comme un viatique qui doit accompagner et soutenir ces missionnaires qu'il exhorte à s'expatrier. Je n'insiste pas sur le point d'appui que cette phrase, ainsi que je l'ai indiqué en commentant le texte de S., apporte à ma traduction de *vyu-*

tha. Si cette exhortation spéciale manque dans les autres textes, on remarquera qu'elle est tout particulièrement en situation dans la zone frontière où est situé Rûpnâth. — *g*. Il faut, bien entendu, lire *vyuthenâ et vivâsâ ti*.

Bairât. — La version de Bairât, très fragmentaire et très imparfaitement reproduite, ne se prête pas, quant à présent, à un examen détaillé. Il n'y a qu'un passage, à la ligne 3, où elle puisse servir à combler une lacune dans les autres textes, et j'ai dit déjà que là aussi la lecture en paraît très douteuse. Il serait sans utilité d'énumérer toutes les corrections qu'autorise, dans le texte tel qu'il nous est livré, la comparaison des versions parallèles; chacun les fera aisément. Il est d'autres passages douteux, comme *amîsânam*, etc., où les conjectures seraient sans intérêt, étant sans autorité sérieuse. Le seul point qui mérite d'être relevé, c'est le renseignement de M. Bühler, d'après lequel les chiffres pointillés sur le fac-similé du *Corpus* manquaient dans l'estampage. Je ne puis que m'associer à son sentiment quand il ajoute que la place qu'ils occuperaient le rend très sceptique à l'endroit de leur existence.

Je néglige dans la traduction les particularités de B. Pour S. et R., je sépare et je juxtapose la traduction des deux textes, à partir du passage où ils divergent trop sensiblement.

« Voici ce que dit le [roi] cher aux Devas. Pendant deux ans et demi passés j'ai été *upâsaka* (buddhiste

laïque) et je n'ai pas déployé grand zèle; il y a un an passé que je suis entré dans le Saṃgha (la communauté monastique) (?) (R. *ajoute* : et j'ai commencé à déployer un grand zèle). Dans cet intervalle, les hommes qui étaient les véritables dieux du Jambudvîpa ont été réduits à n'en être plus véritablement les dieux. [R. : Ceux qui à cette époque étaient les véritables dieux du Jambudvîpa sont maintenant réduits à ne le plus être réellement]. Or cela est le résultat de mon zèle; ce résultat ne se peut obtenir par la puissance seule (R. *omet ce dernier mot*). Le plus humble peut, en déployant du zèle, gagner le ciel, si sublime qu'il soit. C'est ce but que poursuit cet enseignement : que tous, humbles ou grands, déploient du zèle; que les peuples étrangers eux-mêmes soient instruits [de mes proclamations], et que ce zèle soit durable. Alors il se produira un progrès [religieux], un grand progrès, un progrès infini.

S.

C'est par le missionnaire que [se répand] cet enseignement. Deux cent cinquante-six hommes sont partis en mission, 256. Faites graver ces choses sur les rochers, et là où il y a des piliers de pierre, faites-les-y graver aussi. »

R.

Il faut faire graver ces choses sur les rochers, et là où il se trouve un pilier de pierre il les faut faire graver sur ce pilier. Et avec ces instructions, qui vous seront comme un viatique, il vous faut partir en mission en tous lieux, aussi loin que vous trouverez des moyens d'existence. C'est par le missionnaire que se répand mon enseignement. Il y a eu 256 départs de missionnaires. »

III.

ÉDIT DE BHABRA.

On sait que cet édit avait été découvert dans la même localité (Bairât) où a été trouvée la troisième des versions de l'édit précédent. Si je conserve le nom de Bhabra, c'est qu'il est consacré par une habitude déjà longue, et qu'il prévient toute confusion entre les deux morceaux découverts dans le même voisinage. C'est pour ne pas multiplier inutilement les divisions que j'incorpore cette inscription dans le présent chapitre. A vrai dire, elle n'est pas gravée sur le roc dans le même sens que les précédentes. Elle est gravée sur un petit bloc de granit détaché, qui a pu être aisément transporté à Calcutta, où il est maintenant conservé. J'ai profité de cette circonstance pour prier mon savant confrère, M. Hörnle, de réexaminer plusieurs passages difficiles ou douteux, ce qu'il a bien voulu faire avec sa compétence et son obligeance connues; il m'en a même envoyé des estampages. J'ai incorporé dans les notes la substance des observations qu'il a bien voulu me communiquer ou qui résultent de ces nouvelles reproductions.

Kittoe, dans le *Journ. Asiat. Soc. of Beng.*, 1840, p. 616 et suiv.; Burnouf, *Lotus*, p. 710 et suiv.; Kern, *Jaartelling*, etc., p. 32 et suiv.; Wilson, dans *Journ. Roy. As. Soc.*, XVI, p. 357 et suiv.

vinayasamukase (5) aliyavasāni anāgatabhayāni munigāthā moneyasūte upatisapasine e cā lāghulo (6) vāde musāvadañ adhigicya bhagavatā budhena bhāsīte etāna bhañte dhañma-paliyāyāni ichāmi (7) kiñti babuke bhikhupāye^f cā bhakhu-niye cā abhikhinañ sunaya cā upadhāleyeyu cā (8) hevaññum evā upāsakā cā upāsikā cā [.] eteni bhañte imañ likhāpayāmi abhihetañ ma jānañti ti^g [.]

a. Je crois impossible de construire *māgadhe* (= *māgadhaḥ*) comme épithète du roi : sa position après *lājā* ne le permet pas. D'ailleurs le roi ne prend cette qualification dans aucun autre édit, et ce serait d'ailleurs un titre évidemment beaucoup trop modeste et trop étroit pour la vaste domination qu'il possédait, ainsi qu'il ressort de l'emplacement même où a été trouvée cette inscription. Il faut donc considérer *māgadhe* comme = *māgadhañ* et le rattacher à *sañghañ*. On a jusqu'ici pris le mot simplement dans sa signification géographique : « le *sañgha* du Magadha ». J'éprouve à cet égard quelque doute. D'abord *sañgha*, comme le prouve la suite, était dès cette époque consacré, dans son emploi générique et en quelque façon abstrait, pour désigner le clergé de la façon la plus générale. En sorte que son association à une désignation locale et restrictive n'est guère plus vraisemblable ici qu'elle n'est ordinaire dans la langue littéraire du buddhisme. En second lieu, on s'explique mal l'érection dans le Rājasthān d'une inscription destinée expressément au clergé du Magadha. Ne faut-il pas penser que *māgadha* serait un synonyme de *buddhique*, fondé sur le lieu d'origine

de la doctrine? Si un tel emploi avait en effet existé, il expliquerait, par exemple, comment le pâli a pu recevoir le nom de *māgadhi bhāsā*, bien qu'il n'ait sûrement rien à faire avec le Magadha. Ceci n'est qu'une simple conjecture, que je propose sous toutes réserves. M. Kern sépare *abhivādemānaṃ* en deux mots et rétablit un absolutif *abhivādetpā* ou **detā*, suivi du pronom *naṃ*. Je vois à ce parti une double objection. L'absolutif en *tpā* et l'orthographe *tpā* n'ont été, dans nos inscriptions, relevés que dans la seule version de Girnar; ils sont ici fort improbables; quant à la lecture *Ā*, elle diffère trop de la lecture *Ḫ*, confirmée par le nouveau fac-similé du *Corpus*, pour être aisément admissible. D'autre part, on ne trouve dans toutes nos inscriptions aucun exemple du pronom *naṃ*; on ne peut donc l'admettre ici qu'avec beaucoup de défiance. Cependant, d'après M. Hörnle, à la place du caractère *Ḫ*, il n'y a plus qu'un large trou dans la pierre; mais certainement, à en juger par les traces qui subsistent sur la gauche, la lettre qui a existé n'a pu être ni *Ḫ* ni *Ā*. Enfin, à la lettre *Ḥ*, les traces de la voyelle sont très douteuses; l'*e* est tout au plus possible et en tous cas mal formé. Dans ces conditions, il est peut-être permis de se demander si la lecture vraie n'était pas primitivement *abhivādiya naṃ*. . . Ce qui, pour la traduction sinon pour la forme, reviendrait à la conjecture de M. Kern. Je dois ajouter cependant que l'estampage donne bien l'idée d'un *e* après le *d*. *Apābādhaṃtāṃ* doit re-

poser sur une fausse interprétation de quelque égratignure de la pierre, la copie du major Kittoe portant la seule forme possible *apábádhatam̃*. La même remarque s'applique à *ávam̃take* que K. lisait plus exactement *ávatake*. — *b*. Je trouve, je l'avoue, un peu téméraire de recourir à des analogies empruntées à l'hindi pour expliquer la forme *hamá*. Le sens a pourtant été bien reconnu par M. Kern; il ne peut être douteux. Cette forme du reste n'est point ici isolée; à côté de ce génitif *hama*, nous trouverons tout à l'heure l'instrumental *hamiyáye*, qu'on n'avait pas jusqu'ici reconnu sous la lecture *pamiyáye*. *Hamiyáye* est à *mamáye* (Dh. éd. dét. II, 4), *mamiyá* (J. éd. dét. II, 6; D. VII, 7), comme *hamá* est à *mama*. Les deux formes sont solidaires. On peut, à la rigueur, en expliquer l'origine, soit par une transposition de *maha* en *hama*, qui aurait fait souche dans la déclinaison, soit par la fausse analogie du nominatif *ham̃*. Mais, avant de les expliquer, il faudrait être bien sûr de leur réelle existence. Il semble évident que le caractère initial n'est, ni dans l'un ni dans l'autre mot, d'une netteté absolue, le premier étant lu successivement *ha* et *há*, le second *pa* et *ha*. Mon estampage cependant ne paraît guère se prêter, dans les deux cas, à une autre lecture que *ha*, avec *a* bref. A coup sûr, le sens ne laisse prise au doute ni dans l'un ni dans l'autre. — *c*. L'ancienne copie a ici la bonne lecture *keci*. — *d*. Le fac-similé du *Corpus*, en donnant la double lecture *hamiyáye* et *disceyam̃*, a renouvelé l'intelligence

de ce passage¹. Les versions de Burnouf et de M. Kern n'étaient que des pis aller ingénieux mais sur lesquels il serait, je crois, superflu maintenant de s'étendre. Jusqu'à *subhāsīte vā* tout est clair; pour la suite, il importe de bien définir la construction. Et tout d'abord la particule *ca kho*, qui, comme j'ai eu occasion de le faire sentir, emporte une légère nuance adversative, annonce une proposition destinée à faire pendant et, dans une certaine mesure, antithèse à la précédente. Le relatif *e* qui la commence exige donc un corrélatif, qui ne peut être que le *sa* qui vient après *hevaṃ*. Il faut donc renoncer à chercher dans *sadharme* le composé *saddharma* qu'y avait vu Burnouf. En ce qui concerne la proposition relative, je viens de m'expliquer sur *hamiyāye*, qui est l'instrumental du pronom de la première personne. *Diseyāṃ* est la forme régulière du potentiel, à la première personne, il n'y a rien d'autre à y chercher. Quant à l'acception du verbe *diṣ*, elle est déterminée par le sens du substantif *desa*. J'ai montré (Dh. éd. dét., I, n. g) que, dans nos inscriptions, il est partout l'équivalent du sanscrit *sandēṣa* et signifie « ordre, commandement ». *Diṣ* signifiera donc, non pas simplement « montrer », mais « enseigner, ordonner ». Nous obtenons ainsi cette traduction : « et ce que je puis (au sens de l'anglais *I may*) ordonner par moi-même,

¹ M. Hörnle lit distinctement *diseyā*, sans anusvāra, et son estampage confirme pleinement cette lecture. C'est simplement un exemple de plus de l'équivalence déjà relevée entre la longue et la voyelle nasalisée.

c'est-à-dire de mon autorité propre, en dehors de ce qui a été positivement dit par le Buddha — je souhaite que cette loi religieuse soit de longue durée. » Les corrections *hosati° hakaṃ°* n'ont pas besoin d'être signalées. Cette construction d'*arhāmi* avait été bien reconnue par Burnouf; elle est tellement dans les allures du style buddhique que je ne puis m'expliquer comment, malgré la présence significative de *iti*, M. Kern fait commencer à *alahāmi* une phrase nouvelle, dans laquelle *alahāmi*, par un emploi qui serait au moins exceptionnel, gouvernerait l'accusatif *paliyāyāni*, avec le sens de « donner ». Je vois bien que cette traduction impliquerait l'existence de textes écrits du buddhisme; mais, quand le contexte même ne la rendrait pas invraisemblable, il faudrait, pour recommander une conclusion si grave, mieux qu'une construction si hypothétique. — e. Il semble que la vocalisation est assez indistincte et douteuse dans les quatre caractères qui commencent cette phrase. Cependant les trois copies s'accordent à donner une désinence *tave*, qui peut à la vérité être une faute du graveur, pour *tāva*, mais qui, par elle-même, n'est favorable ni à la transcription *tāvatāva* de Burnouf, ni à l'explication *tāvataiva* de M. Kern. Je n'ai cependant rien de mieux à proposer que l'explication de Burnouf; mais je ne suis pas bien sûr que *tavitave*, ou quelle qu'ait été la forme primitivement gravée¹, ne cache pas quelque infinitif dépendant de *alahāmi*. Il est à peu près certain que le

¹ M. Hórnle lit *tañcitave*; mais plusieurs cas montrent que certains

sens général n'en serait pas changé d'une façon appréciable. Si l'analyse *tāvattāvat* est la vraie, on rendrait, je pense, assez exactement la valeur de la locution en traduisant : « par exemple ». La lecture *vinayasamukase*, donnée déjà par Wilson d'après le capitaine Burt, est maintenant confirmée par le général Cunningham. La transcription en sanscrit serait donc *vinayasamutkarshaḥ*. Le sens est difficile à déterminer. On ne peut séparer ce mot de l'expression pali *sāmukkaṃsika dhammadesanā* (cf. Childers, *sub v.*); mais la portée de cette qualification n'est rien moins qu'établie; le seul point qui soit certain, c'est la dérivation, *sāmukkaṃsika* = *sāmutkarshika*; celle que proposent les commentaires pâlis n'est qu'un jeu d'esprit. Le plus sûr, provisoirement, est peut-être de s'en tenir à l'acception de *samutkarsha*, consacrée par le sanscrit, et de traduire sous toutes réserves : « l'excellence de la discipline ». On peut comparer l'emploi du verbe *samutkarshati* dans un passage du *Mahāvastu* (I, p. 178, l. 1 de mon édition et la note). En tous cas, nous sommes jusqu'à présent hors d'état d'identifier ce titre avec aucun de ceux qui nous sont connus par la littérature. La conjecture de M. Oldenberg (*Mahāvagga*, I, p. xl note), qui y cherche le *pātimokkha*, est d'autant moins vraisemblable qu'il a, pour plusieurs autres des titres ici donnés, montré leur concordance exacte avec des titres que son expérience consommée du canon pali lui a permis de

traits ou signes apparents sont accidentels et résultent probablement de la dégradation de la pierre.

découvrir le premier. Il identifie les *anāgatabhayaṇi* avec l'*āraṇṇakānāgatabhayasutta* de l'*Aṅguttaraṇikāya*. Le sūtra, d'après ses indications, « décrit comment le bhikṣu qui mène dans les forêts une vie solitaire doit toujours avoir présents les dangers qui pourraient mettre subitement un terme à son existence, serpents, animaux sauvages, etc., et comment de pareilles pensées sont de nature à le faire travailler de toute son énergie à atteindre le but de ses efforts religieux. » On voit, par cet exemple, combien la traduction littérale d'un titre peut aisément devenir une source d'erreur, et que, dans ces « craintes de l'avenir », il ne s'agit pas de la crainte des supplices infernaux, comme l'avait très naturellement supposé Burnouf. Cette leçon nous conseille de ne pas prétendre déterminer le sens exact d'*Aliyavāsāni*, soit probablement *āryavaçāni*, titre non identifié, aussi bien que le *moneyasūta* et l'*upatīsapasine*, qu'il est certain seulement qu'il faut, avec M. Kern, transcrire *upatīshyapraçna*. Quant aux *munigāthās*, M. Oldenberg y reconnaît avec beaucoup de vraisemblance le même sujet qui est traité dans le douzième sūtra du Suttanipāta portant le même titre, et il rapproche du *lāghulovāda* le sūtra intitulé *Ambalaṭṭhikarāhulovāda*, le soixante et unième du *Majjhimanikāya*. Il est certain que le roi vise une certaine version de ce morceau. C'est ce que prouve l'addition *musāvādaṇ adhigīya*. Burnouf s'était complètement égaré dans son commentaire de cette phrase, que M. Kern a parfaitement rectifiée en transcrivant *mṛishāvādam*

adhikṛitya. Il traduit : « au sujet du, relativement au mensonge ». Tout au plus pourrait-on, s'il est permis de se fonder absolument sur la version rédigée en pâli, proposer une légère modification. J'ai pensé qu'il serait curieux de comparer ce texte, qui n'a pas encore été publié; je le donne en appendice. On verra qu'il n'a pas à vrai dire le mensonge pour sujet unique, mais plutôt pour point de départ. On pourrait traduire de la sorte, le sens de « mettre en tête » pour *adhikar* étant suffisamment justifié. Je reviendrai ailleurs sur l'orthographe *adhigīya* = *adhikṛitya*, qui est curieuse et instructive. — *f*. Les lectures *etāni*, *bhikhuniye* vont de soi. La difficulté réside dans les mots *kīṃti bahuke bhikhapāye*; non que j'hésite sur les deux premiers. Je ne vois aucun moyen de justifier *bahuka* avec la valeur d'un substantif et dans le sens d'« accroissement ». L'orthographe *kīṃti* étant d'ailleurs certaine, la coupure *kīṃti bahuke* me paraît au-dessus de toute contestation. Mais *bhikhupāye* (et, d'après M. Hörnle, cette lecture est certaine) a résisté jusqu'ici à tous les efforts. Ce qui ressort avec évidence de l'adjectif *bahuke*, c'est, comme la forme l'indiquait du reste, que *bhikhapāye* est un nominatif singulier. La première partie du composé est aussi claire que la seconde est douteuse. Il semble qu'il nous faille quelque chose comme *bhikhusaṃghe*; si la lecture est exacte, et la concordance des divers fac-similés paraît laisser peu de place au doute, je ne vois d'autre explication que *bhikshuprāyaḥ*. Il faudrait admettre que *prāya*, qui est connu

en sanscrit avec le sens d'«abondance», aurait pu être employé au sens de «collection, réunion». C'est du moins l'expédient le moins improbable que je trouve à suggérer. On corrigera *suneyu*, *upadhālayeyu*. Je remarque en passant qu'il n'est fait ici aucune allusion à des livres écrits; *suneyu* paraît au contraire se référer clairement à une tradition purement orale. — *g*. Lisez *etenā*. Le fac-similé de Wilson confirme pour les derniers mots la lecture du général Cunningham. Je pense que les corrections *me jānaṃtu ti* ne peuvent paraître douteuses à personne. Quant à *abhihetaṃ* ou *abhihetim*, je ne vois pas qu'il y ait moyen d'en rien faire. La lecture *abhihetaṃ* est cependant confirmée par M. Hörnle et par son estampage. La correction me paraît aussi évidente qu'elle est simple : il faut lire *abhipetaṃ*, que le trait de droite qui a transformé ᳚ en ᳚ soit imputable à une erreur du graveur, ou que, conformément à une remarque déjà faite, il résulte d'une cassure de la pierre. Le sens est excellent, et pour cet emploi de *jānaṃtu* on peut comparer le passage analogue de S. et R., *aṃtā ca jānaṃtu*. Ces dernières lettres ne sont plus, paraît-il, très claires, ce qui explique les doutes qui règnent sur la vocalisation. A tout prendre, la comparaison de l'estampage me paraît porter notre restitution à la certitude.

Je traduis de la façon suivante :

«Le roi Piyadasi salue le clergé mägadhien et lui souhaite prospérité et bonne santé. Vous savez, Sei-

gneurs, jusqu'où vont à l'égard du Buddha, de la Loi et du Clergé, mon respect et mes bonnes dispositions. Tout ce qui a été dit par le bienheureux Buddha, tout cela est bien dit, et ce que je puis, Seigneurs, ordonner de ma propre volonté, je souhaite que cette loi religieuse soit de longue durée. Voici, par exemple, Seigneurs, des morceaux religieux : le *Vinayasamukha* (l'enseignement de la discipline), les *Ariyavasas* (les pouvoirs surnaturels (?) des Âryas), les *Anāgata-bhayas* (les dangers à venir), les *Munigāthās* (les stances relatives au Muni, au religieux solitaire), l'*Upatisapāsina* (les questions d'Upatishya), le *Moneyasūta* (le sūtra sur la Perfection), et le sermon à Rāhula prononcé par le bienheureux Buddha et qui commence par le mensonge. Ces morceaux religieux, je désire que de nombreuses confréries de bhikshus et les bhikshuṇīs les entendent fréquemment et les méditent; de même les dévots laïques des deux sexes. C'est pour cela, Seigneurs, que je fais graver ceci, afin que l'on connaisse ma volonté. »

INSCRIPTIONS DES GROTTEs DE BARABAR.

Pour être complet, j'ajoute, en terminant, les trois inscriptions des grottes de Barâbar, où le nom de notre roi Piyadasi est expressément mentionné. On sait qu'elles ont été découvertes et publiées pour la première fois par Kittoe.

Je réunis l'interprétation des deux premières qui ne diffèrent que par les noms propres.

(1) ህጻናት ለሕይወት ምክንያት ለሚገኙት ሁኔታዎች (2) ፡፡

[illegible]

(1) Lājina piyadasinā duvāḍasavasābhisitenā (2) iyañ nigo-
hakubhā dinā ādivikeñhi [.]

II.

(1) ማረጋገጫና ማረጋገጫ (2) ማረጋገጫና ማረጋገጫ

(3) ቲሞገ ህጸተሪዕላሮ (4) ቶፒዝቶፊትሮ (.)

(1) Lājinā piyadasinā duvā (2) ḍasavasābhisitenā iyaṁ
(3) kubhā khalatikapavatasi (4) dinā ādivikeṁhi [-].

Kittoe, *Journ. Asiat. Soc. of Beng.*, 1847, p. 412
et suiv.; Burnouf, *Lotus*, p. 779 et suiv.

Je n'ai que deux brèves observations à ajouter aux remarques de Burnouf. La première porte sur l'année d'où sont datées ces inscriptions. C'est la treizième après le sacre du roi. Ce chiffre a son intérêt; comme on l'a vu par un des édits de Delhi (cf. ci-dessus Sahasarâm, n. b), cette année est la première où, d'après son propre témoignage, l'auteur de ces inscriptions ait fait graver des enseignements religieux; c'est, à quelques mois près, celle qui marque sa conversion active au buddhisme. Cette rencontre, sans être par elle-même décisive, est au moins une présomption de plus en faveur de la conjecture qui a fait d'abord attribuer ces inscriptions à notre Açoka Piyadasi. — La seconde remarque concerne le mot *âdivikeñhi*; je ne doute pas qu'il ne faille lire, comme dans les inscriptions mieux conservées de Daçaratha, *âdivikehi*. Je prends le cas, non comme un ablatif qui ne s'expliquerait ni dans notre phrase ni dans les autres, non comme représentant un datif, — nous aurions plutôt *âdivikānaṃ*, — mais j'y vois l'instrumental dans le sens du locatif. J'ai eu occasion, à propos du *Mahāvastu*, de relever des cas nombreux de cette particularité dans la syntaxe du sanscrit buddhique (*Mahāvastu*, I, 387, etc.). Burnouf a parfaitement reconnu le thème *âdivika* comme étant pour *âjivika*.

« Cette grotte du Nyagrodha (II : cette grotte située sur le mont Khalatika) a été donnée aux religieux

après son sacre, »

III.

- (1) ማረጋገጫ ተፈጻሚ (2) ለሥራ ምክር ቤቱ ማረጋገጫ
(3) ዘንግ ሥራ ምክር ቤቱ (4) ለሥራ ምክር ቤቱ ማረጋገጫ
(5) ሆኖ

(1) Lāja piyadasī ekuneviṃ (2) sativasābhisite nāme thā-
(3) adamaṭhātina iyaṃ kubhā (4) supīye khalatipavata di (5)
nā [..].

Le nouveau fac-similé du *Corpus* a apporté des améliorations notables à la première copie du major Kittoe, qui n'avait point permis à Burnouf une traduction suivie. Il ne faut pourtant pas oublier que, au témoignage même du général Cunningham, la pierre est très rongée, la lecture difficile et douteuse. Nous sommes ainsi autorisés à introduire au besoin des corrections nouvelles dans le texte qui nous est transmis. La formule est ici différente de ce qu'elle est dans les deux cas précédents. Burnouf avait bien reconnu que le nom du roi est cette fois au nominatif. Il s'ensuit qu'il faut couper après *abhisite*. Les caractères qui suivent présentent quelque incertitude. Je prends pour point de départ les premiers de la ligne suivante. Me fondant sur l'analogie des inscriptions de Dacaratha, commentées également par Bur-

nouf, je n'hésite pas à lire, pour 𑀧𑀺𑀭𑀸𑀓𑀭𑀺𑀓, plusieurs caractères étant expressément donnés comme hypothétiques, 𑀓𑀺𑀭𑀸𑀓𑀭𑀺𑀓𑀭𑀺𑀓. Il faut dès lors, pour compléter la locution, admettre que la dernière lettre de la ligne précédente est en réalité 𑀧. Restent les caractères 𑀭𑀺𑀓, que je lis 𑀭𑀺𑀓. La phrase est ainsi coupée et ses éléments disjoints. La suite présente deux difficultés : la première est la forme *supiye* qui doit contenir le nom de la grotte, qui doit conséquemment être corrigée en *supiyá* = *supriyá*. La seconde concerne le mot *khalatipavata*; comme au n° II, on attend un locatif. Je ne vois que deux remèdes : ou lire **pavate*, mais le locatif ne se forme guère de la sorte dans les inscriptions de dialecte mágadhî comme celle-ci, ou admettre qu'une lettre a été omise, et rétablir **pavatasi*. C'est, à mon avis, le parti le plus recommandable. En somme la traduction est à peu près certaine :

« Le roi Piyadasi est sacré depuis dix-neuf ans.
[Ceci est fait] pour aussi longtemps que dureront la
lune et le soleil. Cette grotte dite Supiyá sur le mont
Khalati a été donnée. »

APPENDICE.

(Voir page 206.)

AMBALAṬṬHIKĀRĀHULOVĀDA SUTTA¹.

Evañ me sutañ. Ekañ samayañ bhagavā rājagahe viharati veluvane kalandakanivāpe. Tena kho pana samayena āyasmā rāhulo ambalaṭṭhikāyañ² viharati. Atha kho bhagavā sāyañhasamayañ paṭisallānā vuṭṭhito yenambalaṭṭhikā yenāyasmā rāhulo tenopasañkami. Addasā kho āyasmā rāhulo bhagavantañ dūrato evāgacchantañ; disvā nañ āsanañ paññāpesi udakañ ca. Nisidi bhagavā paññatte āsane, nisejja pāde pakkhālesi. Āyasmā pi kho rāhulo bhagavantañ abhivādetvā ekamantañ nisidi.

Atha kho bhagavā parittañ udakāvasesaṃ udakadhāne³ ṭhapetvā āyasmantañ rāhulañ āmantesi : passasi no tvañ rāhula imañ parittañ udakāvasesaṃ udakadhāne ṭhapitanti? — Evañ bhante. — Evañ parittakañ kho rāhula tesañ sāmaññañ⁴ yesaṃ natthi sampajānamusāvāde lajjāti.

Atha kho bhagavā tañ parittañ udakāvasesaṃ chaḍḍetvā

¹ *Majjhimanikāya*. Ms. de la Bibliothèque nationale, fonds pâli, n° 66, fol. jhṛi et suiv.

² Cf. *Cullavagga*, XI, 1, 8, éd. Oldenberg, p. 287 : *antarā ca Rājagahañ antard ca nālandañ rājagāraṃ ambalaṭṭhikāyañ*.

³ Le manuscrit donne l'orthographe *udakādhāne* plus souvent que *udakadhāne*. J'ai gardé cependant cette dernière forme, non sans hésitation, comme plus conforme à l'usage classique.

⁴ Childers s'est expliqué abondamment (*s. verb.*) relativement au sens du substantif *sāmañña* = *śramaṇya*. Dans beaucoup de cas, nous le pouvons convenablement représenter en français par le terme de « perfection », pris au sens théologique.

āyasmantañ rāhulañ āmantesi : passasi no tvañ rāhula tañ parittañ udakāvesesañ chaḍḍitanti ? — Evañ bhante. — Evañ chaḍḍitañ kho rāhula tesañ sāmaññañ yesañ natthi sampajānamusāvāde lajjāti.

Atha kho bhagavā tañ udakadhānañ nikkujjivā āyasmañtañ rāhulañ āmantesi : passasi no tvañ rāhula imañ udakadhānañ nikkujjitanti ? — Evañ bhante. — Evañ nikkujjitañ kho rāhula tesañ sāmaññañ yesañ natthi sampajānamusāvāde lajjāti.

Atha kho bhagavā tañ udakadhānañ ukkujjivā āyasmañtañ rāhulañ āmantesi : passasi no tvañ rāhula imañ udakadhānañ rittañ tucchanti ? — Evañ bhante. — Evañ rittañ tucchāñ kho rāhula tesañ sāmaññañ yesañ natthi sampajānamusāvāde lajjāti.

Seyyathāpi rāhula rañño nāgo isādanto ubbulhañ ¹ vābhi-jāto saṅgāmāvacaro ; so saṅgāmagato purimehi pi pādehi kammañ karoti pacchimehi pi pādehi kammañ karoti purimena pi kāyena kammañ karoti pacchīmena pi kāyena kammañ karoti sisena pi kammañ karoti kaṇṇhehi pi kammañ karoti dantehi pi kammañ karoti naṅgulena pi kammañ karoti, rakkhate ca soṇḍaṇṇā ; tattha va hatthārohassa evaṇ hoti : ayañ kho rañño nāgo isādanto rakkhate ca soṇḍaṇṇā, apariccattañ kho rañño nāgassa jivitañ. Yathā kho rāhula rañño nāgo isādanto naṅgulena pi kammañ karoti soṇḍāya pi kammañ karoti ; tattha hatthārohassa evaṇ hoti : ayañ kho rañño nāgo isādanto soṇḍāya pi kammañ karoti, pariccattañ kho rañño nāgassa jivitañ, natthi dāni kacci rañño nāgassa karaṇiyanti. Evameva kho rāhula yassa kassaci sampajānamusāvāde natthi lajjā nāhan tassa kacci kammañ karaṇiyanti vadāmi ². Tasmātiha rāhula

¹ *Ubbulha* = sanscrit *udādha*, dans le sens de « grand ».

² Le manuscrit porte « kacci pāpañ kammañ ». Je ne vois pas comment on pourrait expliquer *pāpañ*. Si je comprends bien la proposition *natthi dāni kacci rañño nāgassa karaṇiyanti*, elle signifie « il n'est plus désormais d'effort utile (autrement dit, de ressource) pour l'éléphant du roi ». Il faut que la même traduction soit applicable ici

saṁsāmi na musābhaṇissāmi¹. Evaṁ hi te rāhula sikkhitabbāṁ.

Taṁ kiṁ maññasi rāhula kimatthiyo ādāsoti ? — Paccavekkhanattho² bhante ti. — Evameva kho rāhula paccavekkhitvā paccavekkhitvā kāyena kammaṁ kātabbāṁ, paccavekkhitvā paccavekkhitvā vācāya kammaṁ kattabbāṁ, paccavekkhitvā paccavekkhitvā manasā kammaṁ kattabbāṁ.

Yadeva rāhula kāyena kammaṁ kattukāmo hosi tadeva te kāyakammaṁ paccavekkhitabbāṁ : yaṁ nu kho ahaṁ idaṁ kāyena kammaṁ kattukāmo idaṁ me kāyakammaṁ attabyābādāya pi saṁvatteyyā parabyābādāya pi saṁvatteyyā ubhayabyābādāya pi saṁvatteyyā, akusalaṁ idaṁ kāyakam-

même : « il n'y a rien à faire pour cet homme » (qui ne rougit pas du mensonge), il est perdu sans ressource. L'épithète *pāpa* n'a pas de place dans cette construction.

¹ Le manuscrit écrit *saṁsāmi* et omet la négation. Je ne vois pas que l'on puisse échapper à la double correction que j'ai introduite dans le texte. Le Buddha résume l'enseignement qu'il ordonne à Rāhula de propager : « il faut proclamer ceci : je ne mentirai point. » Il est vrai que plus bas (p. suiv., l. 14), nous trouvons la forme *sassakaṁ* dans une phrase où le sens « qu'il faut repousser, qu'il faut éviter », serait convenable, soit un participe futur passif, augmenté du suffixe *ka*. Cela supposerait un verbe *sas*, avec le sens approximatif de « repousser ». En appliquant ici cette traduction, on arriverait, à la rigueur, à traduire, en faisant porter *iti* sur *musābhaṇissāmi* seulement : « je repousse ceci : je mentirai », c'est-à-dire, « je repousse le mensonge ». Mais, d'une part, cette tournure serait bien forcée, bien obscure, et je ne vois d'ailleurs dans la langue classique aucun verbe phonétiquement comparable qui pût rendre compte de ce pāli *saṁsāmi*. J'ajoute que l'addition du suffixe *ka* au participe futur passif dans l'hypothétique *sassakaṁ* est sans analogie dans le reste du morceau. Je ne vois donc d'autre parti que d'admettre ici la correction que j'ai introduite dans le texte et, plus bas, de lire *sasakkaṁ*, particule affirmative, garantie par l'*Abhidhānappadīpikā*.

² Nous pouvons rendre exactement par le mot *réfléchir* le jeu de mots que notre texte a ici en vue.

mañ dukkhudayañ dukkhavipākañ. Sace tvañ rāhula paccavekkhamāno evañ jāneyyāsi : yañ kho ahañ idañ kāyena kammañ kattukāmo idañ me kāyakammañ attabyābādhāya pi sañvatteyyā parabyābādhāya pi sañvatteyyā ubhayabyābādhāya pi sañvatteyyā akusalañ idañ kāyakammañ dukkhudayañ dukkhavipākanti, evarūpan te rāhula kāyena kammañ sasakkañ¹ na karaṇiyañ. Sace pana tvañ rāhula paccavekkhamāno evañ jāneyyāsi : yañ kho ahañ idañ kāyena kammañ kattukāmo idañ me kāyakammañ nevattabyābādhāya sañvatteyyā na parabyābādhāya sañvatteyyā na ubhayabyābādhāya sañvatteyyā, kusalañ idañ kāyakammañ sukhudayañ sukhavipākanti, evarūpan te rāhula kāyena kammañ karaṇiyañ.

Karontena pi rāhula kāyakammañ paccavekkhitabbañ : yannu kho ahañ idañ kāyena kammañ karomi idañ me kāyakammañ attabyābādhāya pi sañvattati parabyābādhāya pi sañvattati ubhayabyābādhāya pi sañvattati, akusalañ idañ kāyakammañ dukkhudayañ dukkhavipākanti. Sace tvañ rāhula paccavekkhamāno evañ jāneyyāsi : yañ kho ahañ idañ kāyena kammañ karomi idañ me kāyakammañ attabyābādhāya pi sañvattati parabyābādhāya pi sañvattati ubhayabyābādhāya pi sañvattati, akusalañ idañ kāyakammañ dukkhudayañ dukkhavipākanti paṭisaṃhareyyāsi tvañ rāhula evarūpañ kāyakammañ. Sace pana tvañ rāhula paccavekkhamāno evañ jāneyyāsi : yañ kho ahañ idañ kāyena kammañ karomi idañ me kāyakammañ nevattabyābādhāya sañvattati na parabyābādhāya sañvattati na ubhayabyābādhāya sañvattati, kusalañ idañ kāyakammañ sukhavipākanti anupadajjeyyāsi² tvañ rāhula evarūpañ kāyakammañ.

Katvā pi te rāhula kāyena kammañ tadeva te kāyakam-

¹ Le manuscrit lit ici "*kaṃma sakaṃ*" et plus bas "*mmañ sakaṃ*". Pour la correction que j'ai cru devoir admettre dans le texte, comparez la note précédente.

² Je dérive *anupadajjati* de *anu-pra-dā*, « livrer, abandonner », d'où « autoriser ». Peut-être faut-il corriger *anupajjeyyāsi*.

mañ paccavekkhitabbañ : yanna kho ahañ idañ kāyena kammañ akāsiñ idañ me kāyakammañ attabyābādhāya pi sañvattati parabyābādhāya pi sañvattati ubhayabyābādhāya pi sañvattati, akusalañ idañ kāyakammañ dukkhudayañ dukkhavipākanti. Sace tvañ rāhula paccavekkhamāno evañ jāneyyāsi : yañ kho ahañ idañ kāyena kammañ akāsiñ idañ me kāyakammañ attabyābādhāya pi sañvattati parabyābādhāya pi sañvattati ubhayabyābādhāya pi sañvattati, akusalañ idañ kāyakammañ dukkhudayañ dukkhavipākanti eva rūpan te rāhula kāyakammañ santharitvā viññāsu vā sabrahmacārisu desetabbañ vicaritabbañ uttānikātabbañ, desetvā vicaritvā āyatiñ sañvarañ āpajjitabbañ. Sace pana tvañ rāhula paccavekkhamāno evañ jāneyyāsi : yañ kho ahañ idañ kāyena kammañ akāsiñ idañ me kāyakammañ nevattabyābādhāya sañvattati na parabyābādhāya sañvattati na ubhayabyābādhāya sañvattati, kusalañ idañ kāyakammañ sukhudayañ sukhavipākanti teneva tvañ rāhula pitipāmojjena vihareyyāsi ahorattānusikkhi kusalesu dhammesu.

Yadeva tvañ rāhula vācāya kammañ kattukāmo, etc. (*Suit la répétition du passage précédent, avec vācā ou vaci, au lieu de kāyo. Puis vient une seconde répétition, avec manas, au lieu de vācā ou de kāya. Elle se termine comme suit :*) teneva tvañ rāhula pitipāmojjena vihareyyāsi ahorattānusikkhi kusalesu dhammesu.

Ye hi keci rāhula aṭṭamaddhānañ samaṇā vā brāhmaṇā vā kāyakammañ parisodhesuñ vacikammañ parisodhesuñ manokammañ parisodhesuñ sabbe te evameva paccavekkhitvā kāyakammañ parisodhesuñ, paccavekkhitvā vacikammañ parisodhesuñ, paccavekkhitvā manokammañ parisodhesuñ. Ye hi pi keci rāhula anāgātamaddhānañ samaṇā vā brāhmaṇā vā kāyakammañ parisodhissanti vacikammañ parisodhissanti manokammañ parisodhissanti sabbe te evameva paccavekkhitvā paccavekkhitvā kāyakammañ parisodhissanti, paccavekkhitvā paccavekkhitvā vacikammañ parisodhissanti, paccavekkhitvā paccavekkhitvā manokammañ parisodhissanti. Ye hi pi keci rāhula etarahi samaṇā vā

brāhmaṇā vā kāyakammaṃ parisodhenti, vacikammaṃ parisodhenti, manokammaṃ parisodhenti, sabbe te evameva paccavekkhitvā paccavekkhitvā kāyakammaṃ parisodhenti, paccavekkhitvā paccavekkhitvā vacikammaṃ parisodhenti, paccavekkhitvā paccavekkhitvā manokammaṃ parisodhenti. Tasmātiha rāhula paccavekkhitvā paccavekkhitvā kāyakammaṃ parisodhessāma, paccavekkhitvā paccavekkhitvā vacikammaṃ parisodhessāma, paccavekkhitvā paccavekkhitvā manokammaṃ parisodhessāmāṇi. Evaṃ hi vo rāhula sikkhitabbanti.

Idam avoca bhagavā, attamano āyasmā rāhulo bhagavato bhāsitaṃ abhinanditti.

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'AUTEUR ET LA LANGUE DES INSCRIPTIONS.

Je me suis promis, en entreprenant cette revision des monuments épigraphiques laissés par Piyadasi, de ne pas la terminer sans présenter dans un examen d'ensemble les conclusions qu'ils autorisent ou dont ils fournissent les éléments essentiels, soit sous le point de vue de l'histoire et de la chronologie, soit sous le point de vue de la paléographie et de la grammaire. Ce sont les problèmes variés que soulèvent, que contribuent à résoudre, ces curieuses inscriptions, qui en font le prix inestimable. Nous ne saurions les laisser de côté. Nous aurons tour à tour à résumer des résultats acquis et à proposer, dans l'occasion, quelques observations nouvelles.

Ces remarques se divisent naturellement en deux parties : la première consacrée à l'auteur des inscrip-

tions, sa date, son rôle, son administration, ses idées morales et religieuses, sa place enfin dans le développement historique; la seconde relative aux faits paléographiques et linguistiques, aux enseignements qui s'en dégagent sur la culture littéraire de l'Inde ancienne¹.

I.

Une foule de problèmes de chronologie et d'histoire se rattachent, directement ou indirectement, à nos inscriptions et à leur auteur; le but que j'ai en vue ne m'oblige pas à les reprendre tous; je voudrais le plus possible me borner à résumer et à classer les renseignements que renferment les édits que nous venons de passer en revue.

¹ Depuis que j'ai commencé à faire paraître mon commentaire des inscriptions de Piyadasi, elles ont été l'objet d'études nouvelles dont quelques-unes du plus grand prix. Je citerai notamment l'article toujours savant et ingénieux que M. Pischel a consacré dans les *Göttinger Anzeigen* à mon premier volume, et les *Beiträge zur Erklärung der Açoka-Inschriften* de M. Bühler qui, à l'heure présente, vont jusqu'au milieu du XIII^e édit et qui contiennent, notamment en ce qui concerne la version de Khālsi, tant de rectifications importantes du texte. Je n'ai pas besoin de dire que l'un et l'autre travail sont pleins de remarques justes et précieuses. Je ne saurais les signaler toutes; et je ne puis reprendre incessamment l'examen de monuments dont l'exégèse est encore loin d'être close. Je me contenterai, dans le présent chapitre, de relever les passages qui intéressent directement les objets que j'y ai en vue: je signalerai, suivant les cas, mon adhésion aux corrections proposées par mes savants confrères, ou j'indiquerai les motifs qui me font persévérer dans mon sentiment. Je cite les articles de M. Bühler suivant la pagination continue du tirage à part.

Trois questions, en quelque sorte préjudicielles, s'imposent d'abord à notre attention. Il importe de savoir si toutes les inscriptions que nous venons de commenter appartiennent certainement au même auteur, qui est au juste cet auteur, et dans quel ordre chronologique se doivent ranger les documents épigraphiques qu'il nous a légués.

En ce qui touche le premier point, le doute ne semble pouvoir porter que sur les inscriptions découvertes en dernier lieu à Sahasarâm, Rûpnâth et Bairât : l'auteur s'en désigne lui-même par la seule épithète de *Devânâmpīya*; il omet le nom propre *Piyadasi*. Personne ne peut douter que toutes les autres ne remontent à un personnage unique. Wilson a bien exposé à ce sujet une thèse singulière¹ : d'après lui, les différentes inscriptions auraient été gravées à diverses époques par des souverains locaux, des personnages religieux influents qui, pour se donner plus d'autorité, auraient usurpé le nom célèbre de Piyadasi. Cette hypothèse repose sur tant d'erreurs de traduction et d'appréciation, elle est si évidemment contredite par l'unité de ton qui règne dans tous les morceaux, par la convenance parfaite avec laquelle ils se rattachent les uns aux autres et se complètent les uns les autres, elle a d'ailleurs trouvé si peu d'écho, qu'il paraît superflu de s'y arrêter.

Il n'en est pas de même des doutes qui ont été émis par des juges compétents touchant l'origine de

¹ Journ. Roy. Asiat. Soc. XII, p. 249 et suiv.

l'édit de Sahasarâm et Rûpnâth. On sait pourtant que je ne les considère pas comme plus fondés que les premiers. M. Bühler, en publiant cet édit pour la première fois, a parfaitement fait valoir¹ la plupart des raisons qui commandent de rapporter cette inscription à Piyadasi, l'auteur de toutes les autres²; il est inutile de revenir sur les considérations qu'il a fort bien exposées. J'ai, à mon tour, dans le commentaire qui précède, indiqué une raison nouvelle, tirée des convenances chronologiques. Elle ne pouvait frapper M. Bühler puisqu'elle repose sur une interprétation tout à fait différente de celle qu'il a admise. Je dois y revenir ici et compléter ma démonstration. Ce sera une occasion de passer en revue les dates, malheureusement trop rares, que nous fournit le roi pour quelques événements de son règne.

D'après le xiii^e édit, la conversion de Piyadasi daterait de la neuvième année de son sacre : c'est immédiatement après la conquête du Kalinga que s'éveille chez lui, sous l'impression directe des spectacles de la guerre et de ses violences, le goût, la préoccupation du *dhamma*. De cette indication il importe de rapprocher un témoignage du viii^e édit,

¹ *Ind. Antiq.* VII, p. 143 et suiv.

² Je n'ai à faire de réserve que pour certains détails où mon interprétation diffère de celle de mon savant prédécesseur. C'est ainsi que le mot *âhala* qui signifie simplement, comme je pense l'avoir montré, « nourriture, alimentation », ne saurait être invoqué pour établir l'inspiration buddhique du morceau; elle est d'ailleurs incontestable et prouvée par des arguments plus solides. Je ne parle pas de la question chronologique que je vais toucher tout à l'heure.

dont tout le monde a jusqu'ici, et moi comme les autres interprètes, méconnu la portée.

Depuis qu'a paru mon commentaire, cette tablette a été l'objet de deux revisions, entreprises, l'une par le Paṇḍit Bhagwānlāl Indrajī¹, l'autre par M. Bühler. La phrase capitale est la troisième; elle est ainsi conçue à G. : *so devānaṃpriyo priyadasi rājā dasavasābhisito saṃto ayāya*² *saṃbodhi*; le texte est équivalent dans les autres versions; la seule divergence notable consiste dans la substitution de *nikhami* (ou *nikhamithā*) au verbe *ayāya*. La construction et la traduction du Paṇḍit ne se peuvent soutenir; mais M. Bühler a opposé à mon interprétation des objections très justes. Il a manqué à son tour la traduction que je crois aujourd'hui la vraie. Il est en effet impossible de prêter à Piyadasi, ce dont je m'étais du reste bien gardé, la prétention d'avoir atteint l'Intelligence parfaite, et il serait hasardeux d'admettre qu'un terme aussi important que *saṃbodhi* ait été, à l'époque de Piyadasi, usité dans un sens si éloigné de son emploi technique, tel qu'il est consacré par la littérature buddhique tout entière. Il est sûr aussi que la locution *saṃbodhiṃ nishkrāntaṃ*, pour dire «atteindre l'intelligence», serait peu vraisemblable. Je la traduis donc exactement comme l'in-

¹ Journ. Bomb. Br. Roy. Asiat. Soc. t. XV, p. 282 et suiv.

² Je crois maintenant que c'est décidément ainsi qu'il faut lire, que l'aṇṣvāra n'est qu'apparent. Cette idée d'une lecture *ayāya*, qui correspondait mal au *nikhami* des autres textes, n'a pas peu contribué à m'égarer d'abord sur le vrai sens du passage.

dique M. Bühler lui-même : « (der kōnig) zog auf die saṃbodhi aus », le roi « se mit en route, partit pour la saṃbodhi ». Mais il faut s'en tenir à cette traduction, et n'y point substituer, comme le fait ensuite mon savant contradicteur, cette autre interprétation qui fausse le sens : « il se mit en route, en vue de, à cause de la sambodhi ». Nous reconnaissons ici en effet une simple variante d'un tour familier à la phraséologie buddhique; elle dit *saṃbodhiṃ prasthātum*, « partir pour l'intelligence parfaite, se mettre en route pour la bodhi¹ ». Comme le prouvent les passages du *Lotus*, on applique volontiers l'expression aux hommes qui, s'arrachant à la tiédeur et à l'indifférence, s'engagent sérieusement dans ces pratiques d'une vie religieuse, ou, comme nous dirions, de la dévotion, dont l'objectif est, aux yeux de tout buddhiste orthodoxe, la conquête de l'Intelligence parfaite. C'est à cette manière de dire que se réfère ici le roi; il se l'applique à lui-même; s'il la modifie légèrement, c'est pour rendre plus sensible le double jeu d'esprit qu'il a en vue : il veut rapprocher plus clairement cette marche idéale vers la perfection, des courses, des sorties des rois antérieurs, par l'intermédiaire des courses, des sorties très réelles que lui inspire son zèle religieux. C'est donc à sa *conversion* que Piyadasi fait allusion ici. Ainsi s'explique qu'il puisse donner une date positive à des « courses » qu'il a dû souvent répéter.

¹ Buruani, *Lotus de la Bonne Loi*, p. 316 et suiv.

Nous nous trouvons dès lors, en ce qui touche la conversion du roi, en présence de deux dates : le xiii^e édit la rapportant à sa neuvième année, le viii^e à la onzième. Cette contradiction apparente, c'est précisément l'édit de Sahasarâm, entendu comme nous l'avons fait par des motifs purement philologiques, qui la supprime ou la dénoue. Nous y avons vu que le roi, après une première conversion, demeure, pendant « plus de deux ans et demi » dans une tiédeur que, par la suite, il se reproche amèrement. En admettant que la conquête du Kalinga et la conversion qui l'accompagne doivent être placées huit ans et trois mois, je suppose — dans la neuvième année — après le sacre de Piyadasi, sa conversion active, décisive, étant postérieure de plus de deux ans et demi, soit de deux ans et sept mois, par exemple, tomberait effectivement dans la onzième année; comme l'indique le viii^e édit. La concordance est si parfaite, elle rend si bien compte non seulement des dates, mais des expressions même (*saṃbodhiṃ nishkrāntaṃ*) employées à dessein par le roi, que je me persuade que l'interprétation verbale sur laquelle elle repose est bien cette fois définitive. Nous allons revenir sur d'autres traits qui me paraissent en fournir une vérification nouvelle. Mais, dès à présent, nous sommes en droit de tirer une conclusion : on ne saurait admettre que le viii^e et le xiii^e édit ne s'appliquent pas au même personnage que l'édit de Sahasarâm-Rûpnâth; cet édit émane donc certainement du même souverain que tous les autres.

Cette rencontre n'est pas la seule. Comme je l'ai fait voir en expliquant le vi^e édit de Delhi, le roi y déclare n'avoir commencé que dans la treizième année de son sacre à faire graver des édits religieux; et, en effet, dans le groupe entier des inscriptions plus anciennement connues, aucune ne porte ni n'implique une date antérieure. La tablette de Sahasarâm elle-même (cf. ci-dessus in Sah. n. b), postérieure de « plus d'un an » à la seconde conversion du roi, doit appartenir précisément au commencement de la treizième année. Or, elle seule parle des édits religieux au futur et, comme on peut le voir par ma traduction de la fin du morceau, elle en prévoit l'exécution; elle ordonne aux représentants du roi d'en graver tant sur les rochers que sur des colonnes. Il est donc infiniment probable que cet édit et ses équivalents sont les premiers, — ils sont certainement des premiers, — qu'ait fait graver leur auteur; ils se rapportent justement à sa treizième année; c'est encore une raison bien forte pour admettre que cet auteur n'est pas différent de ce roi, auteur des inscriptions de Delhi, qui a commencé dans sa treizième année à faire graver des inscriptions de même genre.

Des deux autres dates que nous fournit le roi nous n'avons en ce moment rien à dire, sinon qu'elles s'accordent fort bien avec celles qui précèdent. Il nous donne la treizième année de son sacre (éd. III) comme celle où il a organisé l'*Anusañyāna*, qui fut ainsi une des premières expressions de son zèle reli-

gieux; il nous apprend qu'il créa dans la quatorzième l'office des *Dharmamahāmatras*.

Ces indications chronologiques sont trop rares sans doute au gré de notre curiosité; elles suffisent du moins pour nous permettre de répondre avec une entière confiance à la première des questions posées tout à l'heure. Il est certain que toutes les inscriptions que nous avons examinées remontent à un seul et même auteur.

Quel est cet auteur?

Il ne se donne d'autre nom que celui de *Piyadasi*, *Priyadarṣin*, ordinairement accompagné de l'adjectif *devānāmpriya* « cher aux devas »; cette épithète quelquefois est employée seule pour le désigner. Que ce titre ait eu ou non, à l'époque des Mauryas, l'application étendue que conjecture M. Bühler¹, il est certain que ce n'est qu'une épithète, que le vrai nom est *Priyadarṣin*. Ce nom, ne figurant pas dans les listes royales connues, avait naturellement fort

¹ Bühler, *Beiträge*, VIII^e édit, n. 1. A la première ligne de cet édit à Kb., les documents nouveaux de M. Bühler lui permettent de lire : *Atikaṃtaṃ aṃtalaṃ devānāmpriyā vihālayatāṃ nāma nihamaṣa* (et, pour le dire en passant, je ne doute guère que, à K., la vraie lecture ne soit *devānāmpriya* au lieu de *java jaraya*; les deux lectures sont d'apparence moins différentes que ne ferait croire la transcription : $\Lambda^h\text{५७७}$ au lieu de $\Lambda\text{५७७}$). Il semble s'ensuivre que *devānāmpriyā* correspond ici purement et simplement à *rājāno* de G. et Dh. M. Bühler, s'associant au sentiment du paṇḍit Bhagwānlāl Indrajī (*Journ. Bomb. Br. of the Roy. Asiat. Soc.* XV, 286 et *Ind. Antiq.* X, 108), considère que cette épithète était un titre que, à l'époque des Mauryas, tous les rois portaient indistinctement.

embarrassé Prinsep. Depuis que Turnour¹ eut démontré que Açoka, le petit-fils de Candragupta, recevait quelquefois, notamment dans le Dipavaṃsa, le nom de *Piyadassi* ou *Piyadassana*, je ne crois pas que l'identification proposée ait été sérieusement mise en doute². La publication du texte complet de la chronique singhalaise n'a pu que donner à sa démonstration un degré nouveau de certitude³. Bien que tous les motifs qu'il invoque ne soient pas également probants⁴, la conclusion de Lassen⁵ sur ce point demeure en somme inattaquable.

M. Bühler a cherché à lui donner une précision décisive en démontrant qu'il existerait entre la chronologie des livres singhalais et celle des inscriptions une concordance parfaite. Ces inductions sont fondées sur une interprétation de l'édit de Sahasarām-Rūpnāth que, comme on l'a vu, je crois inadmissible; si ingénieuses qu'elles puissent être, elles pèchent par la base. Tout repose ici sur la traduction

¹ *Journ. Asiat. Soc. of Beng.* 1837, p. 790 et suiv., 1054 et suiv.

² On ne peut citer qu'à titre de curiosité l'article de Latham (*On the date and personality of Priyadarsi*, dans *Journ. Roy. Asiat. Soc.* t. XVII, p. 273 et suiv.) et sa bizarre tentative pour identifier Priyadarśin et Phrabate.

³ Cf. *Dipavaṃsa*, éd. Oldenberg, VI, 1. 14, etc.

⁴ Il n'est, par exemple, en aucune façon démontré que l'édit de Bhabra s'adresse nécessairement au troisième concile tenu, d'après la tradition, sous le règne d'Açoka. Cf. ci-dessous. En revanche, on pourrait ajouter certains indices : c'est ainsi que le souvenir de nombreux « édits de religion », *dhammalipi*, reste indissolublement associé au nom d'Açoka. Voir l'Açoka avadāna dans Burnouf, *Introduction*, p. 371, etc.

⁵ *Ind. Alterth.*, II, 233.

du texte en question; je n'ai pas à y revenir. Mais je dois ajouter que, d'une part, l'intelligence du XIII^e édit devenue possible postérieurement à l'article de M. Bühler, et d'autre part l'intelligence plus exacte du VIII^e, opposent à ses essais d'ajustement chronologique des difficultés insurmontables.

La seule date qu'il soit permis de prendre comme point de départ, la seule date réellement authentique pour la conversion du roi, est celle que donnent ses propres inscriptions, c'est-à-dire, au plus tôt, la neuvième année de son sacre et non la quatrième, que fournissent les chroniques pour la conversion d'Açoka. Cette correction placerait l'édit de Saha-sarâm, en supposant exacte la date de 218 pour le sacre du roi, au plus tôt, en l'an 260, et non 256 du nirvâṇa¹. Il faut donc renoncer d'abord à cette concordance exacte entre les dates traditionnelles et les prétendues dates monumentales qu'a cherché à déduire M. Bühler. J'ajouterai ici, à l'encontre de l'interprétation proposée par l'éminent indianiste pour la première phrase de l'édit, une dernière observation que je me reproche de n'avoir pas fait valoir dans mon commentaire du passage. Préoccupé de rétablir sous le point de vue chronologique l'harmonie entre le sens qu'il tire de l'inscription et les

¹ M. Bühler a du reste parfaitement reconnu que, en l'absence de spécification expresse, c'est à partir du sacre que sont, dans les chroniques singhalaises, calculées les années d'Açoka. Des cas comme *Dēpaṇṇasa* VII, 31, pour n'en pas citer d'autres, ne laissent à cet égard aucune incertitude.

données des livres singhalais, il ne tient pas compte des contradictions profondes qu'il crée, à d'autres égards, non seulement entre cet édit et les traditions relatives à Açoka, mais entre l'édit et nos autres inscriptions qu'il attribue pourtant, comme nous, à un même auteur. Comment concilier l'inscription qui nous montrerait le roi demeurant « plus de trente-deux ans et demi sans déployer de zèle » et la chronique qui lui attribue, à partir de sa septième année (cf. ci-dessous), toutes les manifestations de l'activité religieuse la plus infatigable? Quelle concordance entre une pareille inscription et tous ces édits d'après lesquels ses fondations religieuses les plus caractéristiques, l'*anusambyāna*, les *dharmamahāmātras*, etc. appartiennent invariablement à une époque bien antérieure de son règne, à sa treizième, à sa quatorzième année? N'était-il encore ni actif, ni zélé, alors qu'il insistait avec tant d'énergie sur la nécessité de l'effort et du zèle le plus persévérant (VI *in fine*; X *in fine*, etc.)? Quand il proclamait lui-même ses efforts (*parākrama*, *parākrānta*, etc.) incessants (G. VI, 11; X, 3, etc.)?

Je n'insisterais pas si longuement si je n'étais en présence d'une autorité aussi considérable que celle de M. Bühler. Je pense m'être exprimé assez clairement pour démontrer que l'essai de concordance tenté par lui repose sur une base fragile, ruineuse. Est-ce à dire qu'il faille renoncer à trouver, entre les détails fournis sur Piyadasi par les monuments et les traditions singhalaises sur Açoka, des points

de contact qui soient de nature à confirmer une identification qu'imposent d'ailleurs tant de considérations? En aucune façon; mais il faut renoncer à les chercher dans une date, à mon avis imaginaire, exprimée soi-disant dans l'ère du nirvāṇa. Je crois en revanche que les chroniques ont, dans certains détails, sous le nom d'Açoka, conservé de notre Piya-dasi des souvenirs assez exacts, non seulement pour laisser apparaître une concordance sensible, mais même pour contribuer utilement à l'intelligence plus précise de certains passages un peu vagues de nos monuments.

Le Mahāvamsa et le Dipavaṃsa signalent comme un événement de haute importance la conversion d'Açoka aux idées buddhiques. Ils l'attribuent à l'intervention de son neveu Nyagrodha, et l'entourent de circonstances qui ne sont pas de nature à inspirer à l'égard de leur récit une confiance sans restriction. Mais le fait général nous intéresse seul ici. Les deux chroniques sont d'accord pour le placer dans la quatrième année après le sacre du roi¹. C'est, comme nous le voyons par les monuments, une erreur de quatre ans plus une fraction; nous nous en occupons tout à l'heure. A la même époque elles rapportent la conversion du frère du roi, Tishya, qui occupait le rang d'*uparāja*, et qui entre dans la vie religieuse². Ce qui nous intéresse davantage, c'est de

¹ *Dipavaṃsa*, VI, 18, 24. *Mahāvamsa*, p. 23, l. 3.

² *Mahāv.* p. 34, l. 7. J'ajouterai, en passant, que le *Dipavaṃsa*, s'il n'entre dans aucun détail au sujet de cette conversion, y fait au

trouver que la tradition, à peu près vide d'incidents religieux dans l'intervalle, place à environ trois ans de là, dans la septième année du sacre¹, un événement important et significatif. Il est clair

moins allusion dans un passage dont M. Oldenberg me paraît avoir méconnu le sens. Je veux parler du vers mnémonique, VII, 31.

*tīpi vassamhi nigrodho catuvassamhi bhātaro
chavassamhi pabbajito Mahīndo Asokatrajo.*

M. Oldenberg traduit et complète : « When (Asoka) had completed three years (the story of) Nigrodha (happened), after the fourth year (he put his) brothers (to death), after the sixth year Mahīnda, the son of Asoka, received the pabbajā ordination. ». Rien à dire en ce qui concerne la première date et la troisième, mais pour la seconde l'interprétation est inadmissible. Les deux chroniques sont d'accord pour placer, comme il est dans les vraisemblances, le meurtre des frères d'Asoka dès son accession au trône et le présentent comme le principal moyen qu'il emploie pour assurer son pouvoir. Il n'y aurait d'autre ressource que d'entendre : « quatre ans avant son sacre », alors que les autres dates, ainsi qu'il est naturel, prennent le sacre comme *terminus a quo*. Cela n'est pas croyable. Il ne reste qu'à prendre *bhātaro* pour un singulier, ce qui n'a rien d'excessif dans la langue dont on a ici un spécimen, et à entendre : « dans la quatrième année de son sacre, son frère (c'est-à-dire Tishya l'uparāja) entra en religion. »

¹ Et non dans la sixième, comme paraît le dire un passage (*Mahāv.* p. 37, l. 5) qui serait en contradiction avec les données antérieures parfaitement explicites. C'est ce qui se déduit clairement de la *Samantapāsādikā* (*loc. cit.* p. 306) d'après laquelle Asoka est dans la dixième année de son sacre, trois ans après l'ordination de Mahendra. La même conclusion ressort d'ailleurs de la comparaison du *Dīpavaṃsa* d'après lequel Mahendra, qui avait 10 ans à l'avènement de son père au trône (VI, 21), en a vingt accomplis au moment où il renonce au monde (VII, 21). M. Oldenberg a donc bien rendu l'expression *chavassamhi Asokassa* (VII, 22) : « when Asoka had completed six years », et c'est peut-être cette locution, qui mettrait tout en ordre dans la tradition du *Mahāvamsa*, qu'il y faut substituer p. 37, l. 5 à l'expression *chatthe vasse*, quoique la même

que le fait capital à ses yeux, le noyau même de ce récit, le fait qui le caractérise, n'est pas l'inauguration des quatre-vingt-quatre mille Stûpas édifiés par l'ordre du roi; c'en est justement la partie la plus chargée de miracles et par elle-même la moins croyable. Le moment est certainement décisif dans la vie d'Açoka; car c'est, d'après le Mahāvaiṃsa, à partir de ce jour qu'il reçut le nom de Dharmâçoka¹; c'est en effet la première fois qu'on nous le représente faisant une profession publique de ses idées religieuses²; c'est alors qu'il manifeste son dévouement au buddhisme de la façon la plus éclatante, en faisant entrer dans les ordres son fils Mahendra et sa fille Saṃghamitrâ. Tout nous convie à admettre qu'il s'agit réellement ici d'une évolution grave dans la carrière religieuse du roi.

lecture reparaisse dans l'édition nouvelle de Sumangala (V. 21). Quant à la légitimité de cette traduction pour une locution comme *chavassamhi*, on peut voir par le vers du *Dīpavaṃsa* VII, 31 dont il vient d'être question, que cette tournure peut aussi bien s'employer pour marquer l'année courante, comme dans *catuvassamhi* qui doit signifier « dans la quatrième année », que pour marquer les années écoulées, comme dans *ttai (?) vassamhi* qui ne peut signifier que « après trois années écoulées. »

¹ La même affirmation se retrouve dans une stance citée par l'Açoka avadāna du Divya avadāna (Burnouf, *Introduction*, p. 374), qui, au même passage, remarque que « il n'y avait pas encore bien longtemps que le roi était favorablement disposé pour la loi du Buddha », allusion bien claire à la « première » conversion.

² Dans le récit de Buddhaghosha (*Samantapāsādikā*, dans *Suttavai-bhaṅga*, éd. Oldenberg, I, 304), le miracle qui montre au roi les 84,000 stûpas à la fois, a pour but de le rendre tout à fait croyant (*atīveyya buddhasāsane paśīcyyā ti*); on se convenait donc que, à cette époque, sa foi avait encore besoin d'être stimulée.

Dans le récit de ces incidents, le fait principal, celui auquel se rattachent les autres, et en particulier l'ordination du fils du roi, celui qui nous est décrit avec détail et auquel la chronique prête évidemment une importance particulière, c'est la visite solennelle que le roi rend au Saṃgha, au milieu duquel il prend séance :

Saṃghamaññhamhi aññhāsi vanditvā saṃgham uttamañ¹.

On ne peut manquer de songer ici au passage de l'édit de Rūpnāth et Bairāt (peut-être la même expression est-elle aussi employée à Sahasarām, mais une lacune rend ce point douteux) où Piyadasi constate sa seconde et définitive conversion. On se rappelle que la lecture admise par M. Bühler est, d'une part : *añ sumi haka saṃghapapīte*, et de l'autre : *añ mamayā saṃghe papayite* ; il y cherche ce sens, que le roi serait « entré dans la communauté (des moines) », en d'autres termes, serait lui-même devenu moine. J'ai dit les raisons qui rendaient pour moi cette interprétation fort invraisemblable, mais sans rien trouver de plus plausible à y substituer. Je crois que nous avons ici le moyen de sortir d'embarras. En supposant que les lectures indiquées se confirment, nous n'aurions rien à changer matériellement à la traduction de M. Bühler : il suffirait de remplacer l'idée d'« entrer dans le Saṃgha » au sens métaphorique, par l'idée d'une entrée, au sens physique

¹ *Mahāv.* p. 35, l. 8.

et littéral; nous aurions une allusion à la cérémonie même que nous décrit le *Mahāvamsa*, et le roi dirait : « il y a plus d'un an que je me suis rendu au sein du Saṃgha », que j'ai fait dans le Saṃgha cette entrée solennelle; il peut bien la citer à un an de distance comme un événement connu, puisque le souvenir s'en était conservé vivant plusieurs siècles après. Du même coup tombent toutes les difficultés que soulevait la première interprétation de la phrase. Cette concordance serait décisive si la conservation matérielle de l'inscription permettait une entière certitude; en l'état, elle me paraît recevoir de la comparaison du viii^e édit une confirmation remarquable.

Nous avons vu que le viii^e édit se rapporte au même moment de la vie du roi, à la même date et au même événement. Or, là encore, l'idée de la conversion du roi est associée par lui au souvenir d'une « sortie » de son palais, d'une « course » au dehors. Sans doute les expressions dont se sert le roi s'inspirent d'abord de la formule buddhique du « départ pour la bodhi ». Mais cette sorte de jeu de mots et la comparaison avec les « sorties d'agrément » de ses prédécesseurs ne deviennent vraiment naturels que si sa conversion se rattache par une liaison intime et étroite à la « course » qu'il décrit aussitôt. Il est clair que ce genre de « courses » a dû devenir pour lui une habitude¹; il n'en reste pas moins que le com-

¹ Je suis maintenant très porté à croire que cette idée est expressément contenue dans la dernière phrase de l'édit, que *bhūyāh* doit

mencement de cette pratique, le premier type de ces « sorties » se confond pour le roi avec sa conversion active au buddhisme; et, dans l'aperçu qu'il nous en donne, en admettant que la description tout entière ne vise pas exclusivement la visite racontée par le Mahāvamsa, plusieurs traits : *samanānaṃ dasane*, *hiraṇṇapaṭividdhāne*, *dhaṃmānusaṣṭi*, *dhaṃmaparipucchā*, s'y rapportent parfaitement et semblent bien en conserver le souvenir.

Ces rapprochements de détail entre la chronique singhalaise et nos édits me paraissent remarquables et instructifs; je ne prétends pas cependant en exagérer la certitude. Ce qui est certain, c'est que la tradition avait conservé plus ou moins obscurément la mémoire de deux étapes qu'aurait traversées, dans sa vie religieuse, le roi qu'elle appelle Açoka : la première correspondant à son entrée dans le giron de l'église buddhique (*upāsakatvaṃ*), la seconde signalée par son entrée solennelle dans l'assemblée du clergé, par l'ordination de son fils Mahendra, par l'application au roi d'un nom nouveau et significatif. La tradition les sépare par un intervalle qui correspond

être pris dans le sens « de nouveau » et qu'il faut entendre : « dans la suite ce plaisir vertueux est de nouveau (c'est-à-dire a été et sera dans l'occasion) le partage de Piyadasi ». Je préférerais dès lors prendre dans la phrase antérieure *dhaṃmayātrā* comme un singulier, comme une manière de collectif qui embrasserait du reste probablement plusieurs séries de courses. Il est vrai que le pronom *tā* de la plupart des versions semble indiquer le pluriel; mais *sā* ou *esā* de Girnar, la plus châtiée de toutes, exige le singulier. De toute façon et dans un sens ou dans l'autre, il faudra donc admettre une incorrection.

parfaitement à celui (plus de deux ans et demi) qui est garanti pour Piyadasi par son témoignage épigraphique. Une pareille rencontre ne saurait être fortuite; elle est peut-être d'autant plus frappante qu'elle porte après tout sur un fait secondaire.

Il est vrai que cette concordance n'est pas sans souffrir quelque restriction. Les chroniques singhalaises attribuent à la quatrième année (toujours à compter du sacre) la conversion que le *xiii^e* édit attribue à la neuvième; elles placent dans la septième celle qui, d'après Sahasarām et le *viii^e* édit, appartient à la onzième. Il y a là une part d'erreur certaine. La source n'en est pas malaisée à découvrir. D'après les chroniques, la consécration d'Açoka tombe dans la cinquième année, c'est-à-dire quatre ans et une fraction (pour nous indéterminée), après sa prise de possession du trône. C'est évidemment cette période qui, défalquée indûment, a troublé les chiffres de la tradition. Ainsi que je l'ai fait observer plus haut (in *Sah. n. b*), cette erreur a pu s'introduire de deux façons : ou bien on a séparé après coup l'avènement et la consécration qui en réalité auraient été simultanés, ou bien on a, à un certain moment, admis par erreur que le point de départ des dates traditionnelles était l'avènement même, et non le sacre du roi; puis, réduisant la tradition en un système continu, avec le sacre du roi comme point initial, on a été conduit à raccourcir une ou plusieurs des périodes données pour les divers événements du règne, de l'espace de temps écoulé entre l'avènement et le

sacre. Plusieurs motifs me font incliner vers la seconde explication¹. Il est peu probable que les bouddhistes aient inventé de toutes pièces les incidents qui marquèrent d'après eux les premiers temps d'un roi qu'ils tenaient en si haute estime. La concordance avec nos inscriptions que nous constatons dans la suite est plutôt de nature à rehausser d'une façon générale l'autorité de la tradition singhalaise. La manière dont Piyadasi date ses inscriptions, en partant de son sacre, semble indiquer que la date ne s'en confondait pas avec celle de son avènement. Enfin, si cette période intermédiaire entre l'avènement et le sacre était une invention arbitraire, il serait surprenant qu'on lui eût attribué, au lieu d'une durée exprimée en chiffres ronds, une durée évidemment très précise que nous sommes en état de retrouver avec une approximation suffisante. En

¹ M. Kern, *Geschied. van het buddh.* II, 298, veut, il est vrai, mettre la tradition singhalaise en contradiction avec elle-même; du passage du Mahāvamsa (p. 23. l. 2) où il est dit que le père d'Açoka donnait la nourriture à soixante mille brâhmanes, que lui-même la leur donna pendant trois ans, il conclut que, en réalité, l'avènement et le sacre appartenaient au même temps; autrement ce serait pendant sept ans et non trois, que Açoka aurait conservé sa faveur aux brâhmanes. C'est se donner trop aisément l'avantage sur le chroniqueur. Personne jusqu'ici n'avait douté que, prenant toutes ses dates à partir du sacre du roi, il ne fit de même ici, et l'on avait entendu « pendant trois ans, après son *abhisheka* ». Il n'y a aucune raison pour s'éloigner d'une interprétation que chacun trouvait assez naturelle pour l'admettre d'emblée, sans même juger nécessaire de s'y arrêter en passant. Il suffirait pour la justifier de comparer au vers du Mahāvamsa la rédaction de Buddhaghosha dans l'introduction de la *Samantapāsādikā* (*Suttavibhaṅga*, éd. Oldenberg, I, p. 300).

effet, d'après les inscriptions, la première conversion remontant aux premiers mois de la neuvième année, soit 8 ans et 2 mois après le sacre, et la seconde aux derniers de la onzième, soit 10 ans et 10 mois après le sacre, la quantité commune qu'il faut déduire de ces chiffres pour rapporter le premier événement à la quatrième année et le second à la septième, ne peut varier qu'entre 4 ans et 3 mois au minimum et 4 ans et 7 mois au maximum; si donc nous plaçons le sacre par conjecture 4 ans et 5 mois après l'avènement, nous avons les plus grandes chances de ne pas nous égarer beaucoup.

En somme, je me crois autorisé à retenir de la discussion qui précède une conclusion générale : malgré une erreur certaine dans la chronologie singhalaise, erreur qui s'explique avec évidence par une méprise sur le point de départ du calcul, il subsiste entre la tradition écrite et les données monumentales une coïncidence frappante¹; cette coïnci-

¹ Je ne citerai ici qu'à titre de curiosité un ou deux rapprochements qui se font naturellement dans l'esprit entre certains passages de la chronique et certains tours de nos inscriptions. Par exemple, la question que le roi adresse au Saṃgha (d'après *Dīpaṃ*, VI, 87), bien que l'altération du texte l'obscurcisse fâcheusement, fait, par le mot *ganana*, songer à la phrase finale du III^e édit. Quand on lit, au v. 28 du même chapitre :

itobaliddhāpāsāṇḍe tithiye nānādhṛṭhike
sārāsāraṃ gavesanto puthuladhī nīmantayi,

on ne peut s'empêcher de penser au XII^e édit et l'on est tenté de traduire, d'après cette analogie (*sārāsāra*, comme *phalāphala*), « cherchant l'essence de chaque doctrine ». Ce serait un souvenir singulièrement précis de la manière de parler et de penser de Piya-

dence ne permet pas de douter que les événements rapportés d'une part à Piyadasi, de l'autre à Açoka, ne concernent en réalité un seul et même personnage désigné par un double nom¹.

On a donc raison d'admettre, comme on fait du reste depuis longtemps, que le Piyadasi des monuments et l'Açoka de la littérature sont bien réellement le même roi. C'est le second point préliminaire que nous avons à établir.

Il nous reste à déterminer la suite chronologique de nos inscriptions.

Le point de départ fixe est donné par le vi^e édit de Delhi. Le roi y déclare que c'est dans la treizième année de son sacre qu'il a fait graver les premières *dhammalipis*². Il est malaisé de décider précisément l'extension que le roi, dans sa pensée, donnait à cette expression. Il est permis de douter que Piyadasi ait entendu englober dans cette dénomination, comme se référant à la religion, de courtes inscriptions telles que celles des grottes de Barâbar. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que jusqu'ici il n'en a été décou-

dasi. Il est encore une locution familière au roi qu'emploie la Samantapāsādikā (ap. Oldenberg, *loc. cit.*, p. 305) lorsqu'elle représente que Moggaliputta, au moment où il décide le roi à faire entrer son fils dans la vie religieuse, est pénétré de cette pensée : *sāmaṇassa atinīya vuddhi bhavissatīti*.

¹ L'usage des *birudas* paraît avoir été, à cette époque, particulièrement ordinaire. Cf. Jacobi, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, XXXV, 669.

² L'interprétation correcte de cette phrase a fait justice du sentiment exprimé par Lassen (*Ind. Alterth.*, II, 227), en vertu duquel cette tablette serait datée de la treizième année du roi.

vert aucune, même dans ce genre, qui remonte à une époque antérieure; les deux dédicaces les plus anciennes de Baràbar datent précisément de cette treizième année. Ce qui est certain aussi, c'est que tous les édits qui nous sont actuellement connus rentrent dans la catégorie des *dhammalipis*. Et, en effet, aucun n'est antérieur à cette treizième année que signalent des monuments si divers.

L'édit de Sahasarām-Rūpnāth, postérieur de « plus d'une année » à la conversion active de Piyadasi, appartient au commencement de l'an treize. Ce doit être le plus ancien de tous, puisqu'il y est question des inscriptions sur roc ou sur colonnes comme d'un desideratum, d'un projet, et non encore d'un fait accompli. L'exécution cependant devait suivre à courte échéance. Le quatrième des quatorze édits est daté expressément de la treizième année; mais le cinquième parle de la création des *dharmamahāmātras* comme appartenant à la quatorzième. De même pour les édits des colonnes : les six premiers sont datés de la vingt-septième année, le septième (vii-viii¹), de la vingt-huitième; or ce dernier manque dans la plupart des versions; il n'est conservé que sur le pilier de Delhi, il y est d'ailleurs gravé moins symétriquement que les autres et la plus grande partie court autour du fût.

¹ M. Bühler (*Ind. Antiq.* 1884, p. 306) a parfaitement reconnu que la phrase finale de ce qu'on appelait le viii^e édit se relie étroitement au début de ce qu'on appelait l'édit circulaire, et que ces deux parties ne forment en réalité qu'un édit unique.

Dans ces conditions, on serait tenté d'admettre que, sur les mêmes monuments, les édits ont été gravés en plusieurs fois, au fur et à mesure que le roi jugeait opportun d'en promulguer de nouveaux. Cette conjecture pourrait paraître confirmée, en ce qui concerne les édits sur roc, par le fait que Dhauli et Jaugada, qui concordent pour les dix premiers édits avec les autres versions, n'ont pas de rédaction parallèle pour les édits XI-XIII. On pourrait expliquer par leur addition successive cette absence d'une partie des tablettes.

Plusieurs raisons contredisent cette idée. La plus grave est celle qui résulte de la présence du XIV^e édit dans toutes les versions et de sa teneur. Il me suffit d'y renvoyer. Il est clair que, si ces indications ont pu être ajoutées à la série des inscriptions qui les précèdent, c'est que le tout a été considéré comme formant un ensemble et a dû être gravé au même moment. Les développements plus ou moins étendus auxquels le roi y fait allusion ne paraissent pas se référer à des différences de rédaction portant sur le texte de chaque édit particulier; les divergences que nous constatons à cet égard entre les différentes versions ne mériteraient pas d'être signalées de la sorte; elles ne peuvent se rapporter qu'au nombre d'édits plus ou moins considérable admis dans chacune d'elles. Ce qui suppose un choix raisonné et exclut une constitution lente et successive pour chaque ensemble. La présence de ce XIV^e édit implique du reste que l'inscription est considérée comme défi-

nitivement close; elle ne laisse d'ouverture pour l'avenir à aucun complément ni addition. On a dans les derniers temps découvert à Sopârâ, l'ancienne Çûrpâraka, un peu au nord de Bombay, un court fragment du viii^e des quatorze édits. Nous n'avons aucun moyen de reconnaître à laquelle des catégories distinguées par le roi, versions développées, versions abrégées et versions moyennes, appartenait le groupe d'édits dont ce fragment faisait partie intégrante. Mais, en tous cas, il n'y a aucune apparence que le viii^e édit ait été gravé en cet endroit isolément; et la conviction du savant et ingénieux pandit Bhagwânâlâl Indrajî, conviction fondée sur divers indices, est que ce fragment a été détaché d'un ensemble étendu, analogue aux autres collections de onze ou de quatorze tablettes¹. J'ajoute que, en général, la disposition des édits est assez symétrique pour ne pas éveiller l'idée d'accroissements accidentels et successifs. Les changements de main n'y sont guère apparents, ou bien, là où il est permis d'en admettre, par exemple à Khâlsi à partir du x^e édit, ils ne correspondent pas au groupement que feraient attendre soit des arguments internes empruntés aux dates (groupe de i-iv), soit la comparaison entre les versions inégales (groupe de xi-xiii).

Il y a donc tout lieu d'admettre, là où un certain nombre d'édits sont réunis en une série, que l'ensemble en a été gravé en une seule fois et que l'inscription ne peut, par conséquent, être antérieure

¹ *Journ. Bomb. Br. Roy. Asiat. Soc.*, t. XV, p. 282.

à la date la plus basse qui soit mentionnée dans tout le morceau. C'est ainsi que le III^e édit, qui porte la date de la treizième année, n'a probablement pas été gravé, *dans les versions qui nous en sont parvenues*, avant la quatorzième, à laquelle se réfère le V^e édit.

Quoiqu'il en soit de cette déduction, elle paraît être sans importance dans la pratique. Il n'y a aucune apparence que le roi ait jamais antidaté ni commis d'anachronisme¹. Nous sommes donc parfaitement fondés à admettre que les édits, en les supposant reproduits à une époque quelconque du règne, l'ont été fidèlement sous leur forme primitive; ils ont, quand ils sont datés, force de documents pour la date qu'ils portent. J'ajoute que les indices que fournissent soit les quatorze édits, soit les édits sur colonnes, permettent de conclure que les diverses parties se suivent dans l'ordre exact de leur promulgation originale.

Ceci posé, il ne nous reste plus guère qu'à consigner les dates qui sont données, directement ou indirectement, pour quelques-unes de nos tablettes.

¹ Lassen (*Ind. Alterth.*, II^e, 253 suiv.) a justement remarqué que les inscriptions où Piyadasi se flatte des succès religieux obtenus à l'étranger, et surtout dans les royaumes grecs, supposent un intervalle suffisant entre la conversion du roi et la date de l'inscription. Nous verrons tout à l'heure de quelle nature a pu être l'action exercée par Piyadasi dans les royaumes grecs. Il suffira d'observer, quant à présent, que sa conversion, même si l'on prend pour point de départ sa conversion active, datant de la fin de la onzième année, il reste, entre cette époque et les plus anciennes inscriptions (II^e édit) où il soit question de ses relations extérieures, un intervalle de deux années qui est suffisant.

L'édit de Sahasarâm-Rûpnâth est le plus ancien de tous et remonte à la treizième année, à compter du sacre. Le iv^e des quatorze édits étant daté de la treizième année, les trois qui le précèdent appartiennent certainement au même temps, et, dans le iii^e, nous avons en quelque sorte l'acte même de création de l'Anusaṃyâna, que cet édit rapporte à la treizième année. La conclusion n'est pas sans intérêt à cause du i^{er} édit, si important pour les relations extérieures de Piyadasi.

Si le iii^e édit constitue la charte de fondation contemporaine de l'Anusaṃyâna, il y a tout lieu de croire qu'il en est de même du v^e édit à l'égard des Dharmamahâmâtras, et que la tablette date, comme cet office même, de la quatorzième année. Les tablettes suivantes, jusqu'à la xiv^e, ne contiennent plus d'indications chronologiques. Elles peuvent appartenir toutes à la quatorzième année, elles ne sont certainement pas antérieures. La xii^e, par exemple, mentionne les dharmamahâmâtras. Quant à la viii^e, qui fait allusion à la seconde conversion du roi et la place dans la onzième année, rien absolument ne force à la prendre comme contemporaine du fait, pas plus que la xiii^e ne l'est de la conquête du Kalīṅga; mon interprétation rectifiée du morceau donne au contraire, dans la dernière phrase, une raison positive en faveur de son origine ultérieure.

A tout prendre, la date de la quatorzième année pour le groupe des quatorze édits me paraît très vraisemblable. Les édits détachés de Dhauli nous fournis-

sent à cet égard, sinon une preuve décisive, au moins une présomption qui a son prix. Vers la fin du premier de ces édits, Piyadasi déclare qu'il fera tenir tous les cinq ans l'*Anusañyāna* (cf. ci-dessous). Cette façon de parler ne s'explique guère que si la tablette est contemporaine, ou du moins de très peu postérieure, à l'origine de cette institution. Or la date en est fixée par le III^e édit à la treizième année. La quatorzième année serait donc, pour le morceau où le roi s'exprime ainsi, une date fort convenable. Elle impliquerait nécessairement que les tablettes V-XIV qui le précèdent ne sont pas elles-mêmes postérieures.

Quant aux édits sur colonnes, les six premiers sont certainement de la vingt-septième année puisque le premier, le quatrième, le cinquième et le sixième portent cette date. Le dernier (VII-VIII) est de l'année d'après. Ils marquent la dernière expression qui nous soit accessible des idées et des intentions du roi.

Entre ceux-ci et la série des quatorze édits, nous n'avons rien que l'inscription votive n° 3 de Barâbar, datée de la vingtième année. C'est assurément pour l'inscription de Bhabra que l'absence de date est le plus regrettable. Je ne vois jusqu'ici aucun moyen de suppléer à cet égard au silence du texte. Tout au plus oserais-je dire que, par quelques détails de sa phraséologie, elle me fait l'impression d'être plus voisine des édits sur roc que des édits sur colonnes. Si elle n'est pas contemporaine des quatorze édits et de l'édit de Sahasarām-Rūpnāth, j'ai peine à croire du moins qu'elle soit de beaucoup postérieure. En tous

cas, il est absolument arbitraire de la rapporter aux derniers temps du règne de Piyadasi, de la placer, comme l'a fait M. Thomas, sans autre preuve qu'une thèse préconçue sur laquelle nous reviendrons, après les édités de la vingt-huitième année¹.

Ces données, encore qu'incomplètes, ont pour nous un grand prix. Il importe de les avoir bien présentes à l'esprit pour éviter plus d'une confusion; elles suffisent pour écarter par des arguments péremptoires certaines théories aventureuses.

Le terrain paraît maintenant suffisamment déblayé pour qu'il soit permis de passer à l'examen des questions historiques qui nous intéressent.

La première est naturellement la question de date.

Toutes les sources littéraires, quelle qu'en soit la provenance, sont d'accord pour représenter Açoka comme le petit-fils de Candragupta. La double identification de Candragupta avec le Sandrokottos des Grecs et d'Açoka avec notre Piyadasi ne nous permet de chercher que vers le milieu du III^e siècle la place de nos inscriptions. Elles ne nous offrent par elles-mêmes, autant que je puis voir, qu'un moyen unique pour arriver à une date plus précise. Il s'agit, comme on le comprend, du synchronisme fourni par les noms des rois grecs. On ne peut en apprécier la valeur exacte sans se faire une idée d'ensemble sur les rapports entretenus par Piyadasi avec les peuples étran-

¹ *On the early faith of Açoka*, dans le Journ. Roy. Asiat. Soc., new ser. t. IX, p. 204 et suiv.

gers, et sur le degré d'autorité qu'il convient, en ce sujet, d'accorder à ses témoignages.

Ces témoignages sont dispersés dans les II^e, V^e et XIII^e des quatorze édits, et dans le second édit détaché de Dhauli-Jaugada.

Dans ce dernier passage, Piyadasi s'exprime d'une façon générale, et sans spécifier aucun peuple; il trace à ses officiers la conduite qu'ils doivent tenir à l'égard des populations frontières non incorporées à son domaine. Ces instructions se résument dans le vœu que ses représentants sachent inspirer à ses voisins une confiance entière dans ses sentiments et ses intentions, qu'ils les persuadent qu'il ne leur veut que du bien et souhaite, en ce qui le touche, de leur assurer le bonheur et la paix, qu'il est pour eux comme un père; il veut que cette conviction les dispose à observer le dharma, à mériter ainsi le bonheur en cette vie et dans l'autre.

Ailleurs, dans le XIII^e édit, le roi oppose aux conquêtes de la force les conquêtes pacifiques du dharma, de la religion. C'est en elles qu'il met son bonheur. Elles sont possibles, et dans son domaine et chez tous les peuples étrangers (*savesu amtesu*). « Parmi eux sont le roi grec nommé Antiochus et, au nord (ou au delà) de cet Antiochus, quatre rois, Ptolémée, Antigone, Magas, Alexandre; au sud les Coḍas et les Pāṇdyas jusqu'à Taṃbapaṇṇi; de même Viṣṇavasi, roi de... Chez les Yavanas et les Kambojas, les Nābhakas et les Nābhapaṇṭis, les Bhojas et les Peṭṇikas, les Andhras et les Pulindas, partout on suit

les enseignements de la religion répandus par Piya-dasi. Et là où des envoyés ont été dépêchés, là aussi, après avoir entendu l'enseignement du dhamma . . . on pratique le dhamma . . . »

Au v^e édit, il s'agit d'une action plus directe, des devoirs des dhammamahâmâtras nouvellement créés. Ils devront s'occuper de toutes les sectes, pour l'établissement et le progrès du dhamma, pour l'utilité et le bénéfice des fidèles de la [vraie] religion; chez les Yavanas, les Kambojas et les Gandhâras, les Râṣṭrikas et les Petaṇikas, et les autres populations frontières (*āparāṃta*), ils doivent s'occuper des guerriers, des brâhmanes et des riches, des pauvres et des vieillards, pour leur utilité et leur bien-être, pour éloigner les obstacles des fidèles de la [vraie] religion¹.

¹ Je ne puis m'associer au sentiment de M. Bühler (p. 38) ni dans la manière de couper la phrase, ni dans l'interprétation du terme *dhammayuta*. Le mot revient trois fois en quelques lignes; chaque fois M. Bühler lui attribue ou une application, ou même une signification différente. A la ligne 15 (de Khâlsi), il entend *kita-sukkhāye dhammayutasa* : « pour le bonheur de mes sujets fidèles »; à la même ligne, *dhammayutāye apalibodhāye* : « pour la suppression des obstacles en relation avec la loi », et, à la ligne suivante, *vijitāsi mama dhammayutasi* : « dans mon fidèle royaume ». En soi le procédé est inquiétant. Rien à dire du premier passage; la construction tout au moins y est parfaitement claire. Quant au second, il ne faut pas oublier que, à *dhammayutāya*, G. oppose le génitif pluriel *dhammayutānaṃ* et K. le génitif singulier *dhammayutasa*; la conclusion certaine est que, à Kh. et à Dh., il faut prendre le datif dans le sens du génitif (on sait que les deux cas se fondent dans les *prākṛits*), et traduire : « à la suppression des obstacles pour le peuple fidèle ». Dans le troisième passage, tout défend également de construire ensemble *vijitāsi* et *dhammayutasi* : la position des deux mots séparés par *mama*, la lecture certaine de Dh., *sarapathaviyūṇ dhammayutasi*, enfin la

Le nom d'Antiochus reparaît dans le 11^e édit :
 « Partout, dans mon empire et aussi chez les peuples

construction du reste de la phrase où les deux membres terminés par *iti* s'appliquent certainement à des personnes et supposent par conséquent dans *dhañmayuta* un nom collectif de personnes. (Pour la juxtaposition et, si je puis dire, la superposition de deux locatifs, cf. plus haut à Dh. I. 26, le passage qui sera expliqué tout à l'heure et D. IV, 3 : *bahūsu pānasatasahasu janasi...*) J'avoue que l'hésitation me paraît impossible. J'ajoute que ce précédent, joint à la comparaison de D. VII, 1-2, où la même construction s'impose, me confirme dans l'explication que j'ai donnée de D. IV, 6. Reste à déterminer le sens exact de *dhañmayuta*. M. Bühler y voit une désignation du peuple qui vit « sous la loi » de Piyadasi, de ses sujets enfin. L'usage constant de *dhañma* dans un sens différent rend d'abord cette interprétation peu vraisemblable; mais l'expression de Dh., *savapathaviyañ dhañmayutasi*, prouve que le ou les *dhañmayutas* n'appartiennent pas seulement à l'empire de Piyadasi; la même conclusion résulte nécessairement du passage antérieur qui place les *dhañmayutas* parmi les *āparāntas*. Je ne puis que persévérer dans ma traduction; elle me paraît appuyée par la recommandation faite sur les colonnes de « prêcher les *dhañmayutas* », et ailleurs d'enseigner, de prêcher les « *yutas* ». Du passage de la I. 26 à Dh. (I. 16 à Kh.) il ressort que les *dhañmayutas* comprennent des hommes « zélés pour le *dhañma*, fermement établis dans le *dhañma*, adonnés à l'aumône ». Le passage cité dans le texte indique une nuance instructive : entre toutes les sectes, les *dhañmamahāmātras* doivent s'occuper du bien-être des *dhañmayutas*, ceci se rapporte au domaine de Piyadasi; chez les *Āparāntas*, qui, comme nous l'allons voir, sont vis-à-vis du roi dans une dépendance moins étroite, ils doivent veiller à ce qu'ils ne rencontrent pas d'obstacles, en d'autres termes, à ce qu'ils jouissent d'une liberté religieuse complète. Cette observation se combine à merveille avec le sens que j'ai maintenu pour *dhañmayuta*. — La ponctuation que M. Bühler admet après *apalaññti* me paraît inadmissible. Il n'est pas possible de construire *yonakañbojagañdhālānañ* avec *bhāsukkhāye*, puisque, à Dh., nous avons le locatif *gañdhālesu*. Ce locatif montre justement que le génitif n'a été introduit dans les autres textes que pour éviter l'accumulation des locatifs dans la même proposition; il devient certain que *Yonakañbojagañdhālānañ*

étrangers (*prācāmā*) comme les Coḍas, les Pāṇdyas Satiyaputa et Ketalaputa, jusqu'à Tambapaṇṇi, Antiochus, le roi des Yavanas, et les rois qui sont ses voisins¹, partout Piyadasi a répandu des remèdes de deux sortes². . . Partout les plantes utiles ont été importées et plantées. De même des racines et des arbres. Sur les routes, des puits ont été creusés et des arbres ont été plantés pour la commodité des animaux et des hommes. »

Le dernier passage est le plus vague de tous. Je veux parler de cette phrase de l'édit de Sahasarām-Rūpnāth qui déclare que les proclamations (*sāvana*) du roi ont pour but que tous, « grands et petits, dépendent de *bam̐bhanibhesu*, etc. Quant à le faire dépendre, génitif ou locatif, de *dham̐mayatasa*, cela répugne autant au mouvement ordinaire de la construction qu'à l'analogie des phrases parallèles; toutes commencent par l'indication de l'objet ou du théâtre de l'action imposée aux *dham̐mamahāmātras* : *savapāsāṇḍesu* . . . *bam̐dhanabaddhasa* . . . *hida ca* . . . *iyam̐ dham̐manisitatā* . . .

¹ M. Bühler conteste avec raison la lecture *sānīpā* à G. Mais je ne puis admettre qu'il faille lire *sāmīnām*, une erreur du graveur pour *sāmāntā* des autres versions. Ce serait une faute beaucoup plus grossière qu'aucune de celles qui sont sûrement constatées à G. D'ailleurs le **L** serait beaucoup trop mal aligné par le bas. Un nouvel examen de la photographie de l'*Archaeological Survey* me suggère une lecture *sāmīcām*, ou peut-être *sāmīcā*. Faut-il admettre un dérivé de *samyāñe*, équivalent par le sens à *sāmanta*? C'est au moins la conjecture la plus admissible qui me vienne à l'esprit.

² Le sens de « médicament », et non celui d'« hôpital » (Bühler), est seul admissible ici. Non seulement l'équivalence de *cikichā* et d'*arogyācālā* paraît manquer de preuve, mais l'érection d'hôpitaux par Piyadasi dans les territoires grecs est en soi peu vraisemblable; l'analogie des termes suivants, racines, plantes médicinales, arbres utiles, est tout en faveur de la première traduction. Il faut je pense, s'y tenir.

ploient du zèle, et que les peuples étrangers (*aṃta*) eux-mêmes soient instruits ».

J'ai tenu à remettre ces divers extraits sous les yeux du lecteur; il importe de les comparer avec soin pour en déduire les conclusions.

Tout d'abord on ne peut manquer de discerner deux groupes de peuples qui sont évidemment distingués avec intention. Ils comprennent, d'une part :

II^e ÉDIT.

Les Coḍas, les Pāṇḍyas, Satiyaputa, Ketalaputa, Tambapaṇṇi, Antiochus et les rois ses voisins.

XIII^e ÉDIT.

Antiochus, les quatre rois qui sont au nord (ou au delà) d'Antiochus : Ptolémée, Antigone, Magas, Alexandre, et, au sud, les Coḍas, les Pāṇḍyas, Tambapaṇṇi, le roi Vis-mavasi.

d'autre part :

V^e ÉDIT.

Les Yavanas, les Kambojas, les Gandhāras, les Rāṣṭrikas, les Pētenikas.

XIII^e ÉDIT.

Les Yavanas, les Kambojas, les Nābhakas, les Nābhapaṇṇis, les Bhojas, les Pitinikas, les Andhras, les Pulindas.

Les seconds sont désignés par l'épithète *āparāntas*¹,

¹ Il ne saurait être question de prendre, avec le savant Paṇḍit Bhagwānlāl Indrajī, *āparānta* comme un ethnique et comme désignant en particulier une province déterminée (*Journ. Bomb. Br.*, XV, p. 274); l'expression *ye vāpi aṃtā āparāntā* s'y oppose. Il ne faut pas oublier que l'orthographe, à G. et à Dh. tout au moins, est *āparaṇṭa*; par cet *ā* long le mot est marqué, de même que *prā-caṃta*, comme un dérivé secondaire. On remarquera en passant com-

c'est-à-dire les « occidentaux », les premiers sont dits *prātyantas* ou simplement *antas*, et il est permis de croire que c'est à eux que se rapportent particulièrement les instructions données par le roi dans le second édit détaché de Dhauli et Jaugada.

Les deux catégories ne sont en aucun passage confondues dans la même phrase, et les rapports du roi avec l'une et avec l'autre paraissent être de nature sensiblement différente. Chez les *Āparāntas*, Yavanas, etc., Piyadasi donne expressément à ses Dharmamahāmātras une mission protectrice positive (v^e édit); il affirme que, chez eux, on (c'est-à-dire sans doute un nombre plus ou moins considérable d'individus) se conforme à son enseignement du dhamma. Vis-à-vis des *Antas* au contraire, il ne recommande à ses représentants que des procédés de bon voisinage (Dh. J. éd. dét. II), ou bien il les cite (XIII) comme un objectif de conquêtes religieuses. Il les marque nettement comme extérieurs à son empire (*amānāṃ avijitānaṃ*, Dh. J. éd. dét. II; *vijitāmi* . . . *evamapi prācāṃtesu* . . . II^e éd.). L'action directe dont il se flatte à leur égard se borne à la communication de médicaments et de plantes utiles; elle se peut faire par des commerçants ou des envoyés, et ne suppose pas, comme l'institution de Dharmamahāmātras, un lien de dépendance, elle n'implique pas de rapports bien étroits. C'est évidemment parce que

bien le sens spécial attribué à *Āparānta* (Cf. Lassen, I, 649; II, 937) convient bien à la position que j'assigne, sous le sceptre de Piyadasi, aux populations comprises dans cette désignation.

les *Antas* embrassent les populations les plus éloignées qu'il dit à Sabasarām : « que les *Antas eux-mêmes* soient instruits ! » Je crois, en somme, que cette catégorie, celle que comprend la première énumération, représente les peuples *étrangers*, complètement indépendants de Piyadasi. La seconde, celle des *Âparāntas*, est formée par des populations distribuées sur la frontière occidentale de son empire et sur lesquelles il exerçait, non pas une domination absolue (car il paraît y redouter des entraves à la libre expansion de ses coréligionnaires), mais une suzeraineté plus ou moins effective. La meilleure preuve que les deux séries de peuples ne sont pas vis-à-vis du roi dans une situation identique, c'est qu'il distingue entre les *Yonarājas*, c'est-à-dire les rois grecs avec leurs sujets, et les *Yonas*, qu'il rapproche des *Kambojas*; ces derniers, n'étant pas compris dans les royaumes autonomes, devaient nécessairement relever d'une façon plus ou moins immédiate du pouvoir de Piyadasi.

De ces observations je conclus que, si le langage de Piyadasi n'est pas toujours suffisamment clair et explicite; il est du moins exact et véridique. Il ne cherche pas à exagérer la portée de ses succès. Pour ce qui est, par exemple, des rois grecs, il constate simplement, dans un passage, qu'il a répandu jusque sur le territoire d'Antiochus des médicaments et des plantes utiles, ce qui n'a rien d'in vraisemblable; dans l'autre, il cite les cinq rois parmi les maîtres des pays étrangers où il s'efforce de répandre le dharma; en ce qui les concerne, il n'affirme rien touchant les

résultats pratiques qui auraient été obtenus. Cette réserve nous commande d'être circonspects dans l'interprétation de ses paroles, de ne pas admettre légèrement des hypothèses qui supposeraient de sa part inexactitude ou malentendu.

Nous pouvons donc avec sécurité prendre pour point de départ de la chronologie de Piyadasi le synchronisme que nous promet l'énumération des cinq rois grecs. Il faudrait des raisons tout à fait décisives pour nous autoriser à admettre, comme l'a fait Lassen¹, que le roi ait, dans ses inscriptions, mêlé des temps divers. Les textes sont parfaitement simples et nets : dans le I^{er} édit, il parle d'Antiochus et des rois ses voisins, dans le XIII^e, d'Antiochus encore et des quatre rois grecs qui sont au nord (ou au delà) de son royaume, Turāmaya, Antekina, Maka et Alikasadara. Il nous est impossible de décider si les « voisins » d'Antiochus sont les mêmes rois qui sont nominativement désignés dans le XIII^e édit. En soi la chose est assez peu probable; car il s'agirait, on va le voir, de voisins fort éloignés, jusqu'auxquels il eût été moins aisé de faire parvenir les médicaments et les plantes utiles. Il n'est pas spécifié d'ailleurs qu'il s'agisse de rois grecs. La lecture *alamāne* de Khālsi et *arañe* de Kapur di Giri supprimerait toute hésitation. Mais il paraît, d'après la revision de M. Bühler, que Khālsi ne porte pas *alamāne* mais bien *añne*, que l'autre lecture repose sur une

¹ *Ind. Alterth.*, IP, 253 et suiv.

erreur du général Cunningham. Il est dès lors à craindre qu'il n'en soit de même à K. Il me semble malgré tout plus probable que les « voisins » d'Antiochus, dans le premier passage, ne sont pas les quatre rois spécifiés dans le second. Quoiqu'il en puisse être, la transcription de leurs noms n'est pas controversée : on y a toujours reconnu un Ptolémée, un Antigone, un Magas et un Alexandre. On est tenté tout d'abord de les chercher, au moins les deux derniers, dans des contrées qui ne soient pas trop inaccessibles aux Hindous et à leur souverain. Mais la qualification royale qui leur est expressément attribuée y ferait obstacle, alors même, ce qui n'est pas, que l'on retrouverait ces noms, comme noms de gouverneurs ou de satrapes, dans un rayon un peu voisin de l'Inde. Nous n'avons aucune connaissance de royaumes grecs dont ils auraient pu être les souverains.

Il est certain que les rapports de Piyadasi avec le monde grec ne sont pas postérieurs à la révolte de Diodote et à la création du royaume grec de Bactriane (vers 255); il eût trouvé ce prince sur son chemin et l'eût nommé. Les identifications proposées et universellement acceptées jusqu'ici donnent satisfaction à ce postulat. Antiochus II. de Syrie (260-247), Ptolémée Philadelphe (285-247), Antigone Gonatas, de Macédoine (278-242), Magas de Cyrène (mort en 258) et Alexandre d'Épire (mort entre 262 et 258)¹,

¹ On remarquera en passant que, par un faible retour pour les lumières que son histoire reçoit de la Grèce, l'Inde, par ses monu-

sont tous vivants et régnants ensemble entre 260 et 258. D'autre part, les efforts de Piyadasi, qu'elle qu'en ait été la portée exacte, pour répandre au dehors ses idées morales et religieuses, doivent, comme l'a justement fait remarquer Lassen (*loc. cit.*), être postérieurs à sa conversion, nous pouvons ajouter maintenant à sa conversion active, la seconde, c'est à-dire à la fin de la onzième année de son sacre. Comme le n° édit appartient à la treizième, nous arrivons fatalement à conclure que sa douzième année correspond à une des années 260-258 avant notre ère, soit, pour prendre un terme moyen, à l'an 259. Ce calcul placerait son sacre vers 269 et son avènement vers 273.

En ajoutant à ce chiffre la durée que donnent, pour les règnes de ses prédécesseurs, Bindusâra et Candragupta, même les sources qui les prolongent le plus, c'est-à-dire 28 et 24 années, nous arrivons, pour la prise de possession du pouvoir par le second, à la date de 325. Cette date n'a rien d'incompatible avec les renseignements des écrivains classiques; nous ignorons à quel moment précis Candragupta prit le titre royal, et, en supposant exacte la tradition relatée par Justin¹, il aurait pu se l'attribuer dès le moment où, après s'être échappé du camp d'Alexandre, il commença à réunir des bandes autour de lui. D'ail-

ments, apporte ici à la chronologie grecque une indication utile. Il devient en effet certain que la date douteuse de la mort d'Alexandre fils de Pyrhus, n'est pas antérieure à 260.

¹ Justin, XV, 4.

leurs les données des Hindous sur les deux règnes sont trop peu concordantes pour balancer l'autorité du synchronisme qui résulte du témoignage des monuments. Si l'on prenait pour base la durée de vingt-quatre ans seulement attribuée par plusieurs purânas¹ au règne de Candragupta, on arriverait à 322 comme étant l'année où il s'empara du pouvoir. En tous cas, la combinaison, à mon avis, la plus arbitraire et la plus risquée, serait celle qui consisterait à supprimer l'intervalle de quatre années attesté par la chronique singhalaise entre l'avènement d'Açoka et son sacre. J'ai indiqué précédemment mes raisons. Quant au procédé de Lassen qui commence par fixer, sans aucune preuve positive, à l'année 315 le commencement du règne de Candragupta, pour en déduire la date de notre inscription et faire ensuite le procès à Piyadasi sur ses prétendues inexactitudes², il prend évidemment le contre-pied de la bonne méthode.

Nous manquons par malheur de renseignements sur le détail des relations que Piyadasi put entretenir avec les rois du monde grec. Il est probable qu'elles s'établirent spécialement avec Antiochus, son voisin de Syrie. Les rapports entre les deux royaumes étaient traditionnels depuis Candragupta et Séleucus. Bien que les témoignages anciens nous aient conservé le nom, Dionysios, d'un ambassadeur, ou au moins d'un explorateur, envoyé dans

¹ Wilson, *Vishṇupur.*, éd. F.-E. Hall, IV, 186, note 5.

² *Ind. Alterth.*, II^e, 254.

l'Inde par Ptolémée Philadelphie, le même auquel Piyadasi fait allusion, on peut douter si cette allusion se réfère à des rapports directs, qui paraissent peu vraisemblables tant à l'égard de Magas qu'à l'égard d'Antigone et d'Alexandre; on peut se demander si ce n'est pas par l'intermédiaire d'Antiochus que Piyadasi a eu connaissance des autres rois qu'il énumère. Le temps qui reste disponible pour le voyage de ses émissaires, s'il en a spécialement dépêché, soit à peu près un an et demi, ne permet guère d'admettre qu'ils aient poussé si avant en terre hellénique, et précisément vers l'époque à laquelle notre édit nous reporte, entre 260 et 258, Antiochus II se trouvait, par ses entreprises sur la Thrace, par ses luttes dans la Méditerranée, en relations plus ou moins tendues, mais à coup sûr très actives, avec les souverains de l'Égypte et de la Cyrénaïque, de la Macédoine et de l'Épire¹.

Quoiqu'il en soit du détail, un point ne paraît pas raisonnablement contestable, c'est que la treizième année, à dater du sacre de Piyadasi, correspond à peu près à l'an 258 ou 257 avant notre ère, et par conséquent que ce sacre tombe dans l'année 269 ou 270. Cette date et les dates corrélatives des conversions d'Açoka, de ses inscriptions, etc., sont les seules qui me paraissent se déduire légitimement de nos textes, puisque la prétendue date dans l'ère du nirvâṇa à Sahasarâm-Rûpnâth repose, à mon avis, sur une illusion et une méprise.

¹ Droysen, *Gesch. des Hellenismus*, III, p. 314 et suiv.

En somme, il est donc possible d'assigner à Piya-dasi, avec une précision suffisante, sa place chronologique; là est une des causes principales du grand intérêt qui s'attache à ses monuments; mais c'est surtout à l'histoire des idées religieuses qu'ils semblent promettre des enseignements précieux. Il est étrange que des documents relativement aussi étendus, où la préoccupation religieuse est si dominante, n'aient pas coupé court depuis longtemps à toute hésitation sur l'inspiration à laquelle obéissait exactement leur auteur. Et pourtant, non seulement Wilson¹ a entrepris de contester la foi buddhique de Piya-dasi, non seulement, à une époque beaucoup plus récente, M. Edward Thomas² a cherché à établir que, avant de s'attacher au buddhisme, Piya-dasi aurait traversé d'autres convictions, qu'il aurait adhéré d'abord au Jainisme; — ces tentatives reposent en partie sur des interprétations grossièrement inexactes; elles sont, de plus, antérieures aux dernières découvertes de Khâlsi, de Sahasarâm, de Rûpnâth, qui ont apporté au débat des éléments si nouveaux; — ce qui est beaucoup plus grave, M. Kern a, lui aussi, malgré son intelligence bien supérieure des documents, et postérieurement à la publication des derniers édits, paru assez près de se rallier au sentiment de M. Thomas³; il a en tout cas cherché à établir dans les évolutions doctrinales de Piya-dasi des

¹ *Journ. Roy. Asiat. Soc.*, p. 238 et suiv.

² *Journ. Roy. Asiat. Soc.*, nouv. sér., t. IX, p. 155 et suiv.

³ Kern, *loc. cit.*, p. 309, note.

gradations dont l'expression dernière, dans l'édit de Sahasarâm, manifesterait, suivant lui, tous les symptômes d'une véritable folie. Ici encore les appréciations résultent de quelques interprétations insuffisantes; M. Kern s'est trop hâté d'adopter la première traduction proposée pour le texte de Sahasarâm-Rûpnâth. On voit pourtant que, à côté de la question chronologique, nos monuments posent une question religieuse sur laquelle il est indispensable de nous expliquer. Elle me paraît susceptible de réponses catégoriques.

Je ne puis, à plusieurs égards, que me référer aux résultats obtenus précédemment et aux démonstrations que j'ai essayé d'en donner, notamment au classement chronologique de nos inscriptions. Il est clair et incontesté que, à l'époque où remonte l'édit de Bhabra, Piyadasi est un buddhiste déclaré. Malheureusement, on l'a vu, cet édit ne porte pas de date exprimée et ne renferme pas en lui-même d'élément d'information qui permette de le dater avec certitude. L'importance n'en est pas moins essentielle pour la question qui nous occupe. Il est évident que, jusqu'à ce qu'on ait découvert des raisons contraires, des objections positives, un témoignage si précis doit faire foi; il serait concluant, même si l'absence constatée ailleurs de documents ou d'expressions catégoriques éveillait l'incertitude. Il n'y a même pas de place pour cette incertitude.

Nos inscriptions se partagent en deux groupes principaux : le premier, comprenant l'édit de Saha-

sarām et les quatorze édits, appartient à la treizième et à la quatorzième année, le second, qui embrasse les édits sur colonnes, se rapporte à la vingt-septième et à la vingt-huitième. Nous avons vu que les premières de ces inscriptions constatent dans la vie religieuse de Piyadasi deux évolutions successives, la première dans la neuvième et la seconde vers la fin de la onzième année après son sacre. Il s'agit d'en déterminer les deux pôles, le point de départ et le point d'arrivée. Sur le premier, je crois que personne n'a d'hésitation; la phrase capitale à cet égard dans le texte de Sahasarām-Rūpnāth, n'a peut-être pas toute la clarté souhaitable; mais, que l'on se rallie à la traduction que j'en ai proposée ou qu'on s'en tienne à l'interprétation de M. Bühler, on ne saurait douter que, dans cette première partie de son règne, antérieure à l'interdiction des sacrifices sanglants (1^{er} édit), Piyadasi n'ait, comme l'affirment les traditions littéraires, accepté la suprématie des brâhmanes. Sur le second point, le même accord ne règne plus. Le roi déclare qu'il est devenu *upāsaka*¹; le terme peut désigner un laïque jaina aussi bien qu'un bouddhiste; néanmoins l'emploi que nous en retrouvons à Bhabra, où il est certainement appliqué au bouddhisme, doit *à priori* nous faire incliner ici vers la même interprétation. Des doutes avaient été inspirés par l'emploi du terme *vienṭha* à

¹ Je ne parle pas du terme *sāvaka* que M. Bühler complète à Rūpnāth. J'ai dit pourquoi je ne considérais pas cette restitution comme admissible.

Sahasaram, par la pensée que cette inscription pourrait bien ne pas émaner du Piyadasi, auteur des autres édits. La certitude maintenant acquise que tous nos édits remontent à un seul et même auteur supprime les uns; les autres doivent tomber avec l'interprétation purement arbitraire proposée pour *vivutha*¹. Quelque réserve que l'on entende garder vis-à-vis de l'expression *saṅghe papayite*, ou quelle qu'en soit la vraie lecture, il est clair que le roi constate ici certains rapports que sa conversion a établis entre lui et le *saṅgha*; le mot ne peut désigner rien d'autre que le clergé buddhique; l'édit de Bhabra montre du reste que cette application était bien fixée dès le temps de Piyadasi. Nous avons pourtant une preuve plus décisive encore; c'est le passage du VIII^e édit où Piyadasi parle de sa conversion pratique et active; il la définit en disant que, dans la onzième

¹ C'est, comme on l'entend bien, à la traduction de M. Oldenberg que je fais ici allusion. On me permettra de saisir cette occasion pour ajouter, relativement à celle de M. Bühler, une remarque que j'ai omise plus haut. Un des arguments qu'il apporte pour soutenir le sens de «écoulé» qu'il attribue à *vivutha*, est l'emploi prétendu de la locution *vivuthe vase* dans l'inscription de Khandagiri (l. 5). Il y faut renoncer. Il est à craindre que cet important monument, trop mal conservé, ne nous devienne jamais parfaitement intelligible. Une chose est visible, c'est qu'il contient, année par année, l'énumération des actions du roi : *dutiye vāse* (l. 4) *pañcume . . . vāse* (l. 6); *satame vāse* (l. 7), *aṭṭhame vāse* (*ib.*), etc. A la ligne 5, là où le fac-similé de Prinsep donnait *tatha vivuthe vase*, celui du Corpus donne -i — *tathe vāse*; c'est certainement *tatha* (?) *catathe vāse*, qu'il faut lire : «dans la quatrième année». Telle est bien la lecture que donne le Babu Rājendralāla Mitra, *Antiq. of Orissa*, II, p. 12.

année de son sacre, il est « parti pour la Saṃbodhi¹ ». Nulle équivoque n'est ici possible. Le terme de Saṃbodhi rattache indiscutablement Piyadasi au buddhisme. Avant d'être bien comprise, l'expression semblait impliquer un usage du mot différent de celui qui est consacré par la littérature. L'interprétation plus fidèle que j'en ai donnée tout à l'heure supprime tout embarras; elle rétablit au contraire une concordance curieuse avec l'emploi littéraire de la locution équivalente, *saṃbodhiṃ prasthātām*, à laquelle le passage fait allusion.

C'est certainement aux idées buddhiques que s'est converti Piyadasi; leur est-il devenu infidèle? A-t-il, par la suite, varié dans ses opinions? Le second groupe, celui des inscriptions sur colonnes, est loin de fournir à une pareille conjecture le plus léger prétexte. Celui qu'on a cru pouvoir tirer de la première phrase du vi^e édit est absolument illusoire. Il y a plus : le passage en question, entendu comme je crois avoir montré qu'il doit l'être, se retourne directement contre toute hypothèse de ce genre. Si le roi se réfère expressément à ses *dhammalipis* de la treizième année, c'est à coup sûr une preuve que ses idées sur le dhamma, ses opinions religieuses, n'ont subi dans l'intervalle aucune altération essentielle. Du reste, quand on compare les deux séries d'inscriptions, en présence de l'identité absolue du ton et du style, des allusions communes aux mêmes

¹ Cf. ci-dessus, p. 273 et suiv.

œuvres, aux mêmes créations, de la parfaite ressemblance dans les exhortations morales, on ne peut méconnaître qu'il serait besoin des raisons les plus démonstratives et les plus fortes pour rendre probable un changement de croyances chez l'auteur commun des unes et des autres. Tous les indices sont contraires à une semblable idée.

Non seulement certains édits sur colonnes forment le développement naturel des principes contenus dans les tablettes plus anciennes, comme le v^e édit, destiné à protéger la vie des animaux, si on le compare à l'interdiction des sacrifices sanglants et des *samâjas*¹, prononcée par le premier des

¹ Je me contente de transcrire le terme employé par Piyadasi. Je ne suis pas convaincu que la traduction définitive en ait été encore découverte, malgré des tentatives très ingénieuses. Le sens de « battu » (*treibjagd*) qu'a proposé M. Pischel (*Gött. Gel. Anz.*, 1881, p. 1324) est trop dépourvu de consécration dans l'usage connu de la langue. M. Bühler a bien démontré que *samâja* doit avoir une signification voisine de celle de *utsava* « fête, réjouissance », mais cette signification doit être plus précise et plus circonscrite. Dans la phrase du 1^{er} édit, il est inadmissible que, à l'interdiction très positive, très nette *na . . . prajāhitarīyaṃ*, on en associe étroitement une aussi différente et aussi vague : « il ne faut pas faire de fêtes ». D'ailleurs, il est visible que l'édit entier est consacré uniquement à protéger la vie des animaux ; il faut que *samâja* se rapporte directement à un acte où leur vie était compromise. Le rapprochement des détails que le roi donne sur sa cuisine serait dans toute autre hypothèse purement inexplicable. C'est cette nuance exacte de la signification de *samâja*, « sacrifice, festin » ou toute autre, que M. Bühler n'est pas parvenu à dégager. Je ne saurais davantage accepter sa traduction de la phrase *asti pi tu*, etc. ; si Piyadasi entendait approuver « certains *samâjas* » il spécifierait de quels *samâjas* il entendait parler ; il reprendrait au moins sa phrase sous forme d'antithèse, comme il

xiv édits; les jours réservés dans ce même v^e édit sont consacrés comme jours fériés chez les buddhistes¹, et l'*uposatha*, qui y paraît entouré d'un respect particulier, est connu de tous comme le nom de leur fête hebdomadaire. Le viii^e édit de Delhi étend la surveillance des dharmamahâmâtras sur toutes les sectes, depuis les brâhmanes jusqu'aux Nirgranthas ou Jainas; mais, quand il s'agit du *saṃgha*, du clergé buddhique, le roi modifie son expression; il veut que ses officiers veillent «aux intérêts du Saṃgha» (*saṃghathasi*); il est clair qu'ici, et ici seulement, ses sympathies sont tout particulièrement éveillées². Je ne signalerai plus qu'un fait qui, éclairé par les précédents, prend une signification précise et devient vraiment instructif. On se souvient³ que, à Khâlsi, la seconde partie du xiv^e édit est accompagnée de l'image d'un éléphant entre les jambes duquel on lit, dans des caractères identiques à ceux des tablettes, *gajātame*; j'ai proposé de traduire «l'éléphant par excellence». Cette inscription est en quelque façon commentée par celle que nous relevons à Girnar, à peu près en

fait dans d'autres circonstances, et parlerait de *dhaṃmasamâjas* ou de quelque chose d'approchant.

¹ On peut comparer Kern, *loc. cit.*, II, 203 et suiv.

² Je craindrais de faire tort à des conclusions que je crois acquises en invoquant des arguments de moindre valeur, et je me contente de rappeler ici, comme exemple, l'emploi de *âsinava* correspondant au terme technique *âsava* des buddhistes, l'usage de *avarad* pour dire «prêcher, enseigner», familier aux buddhistes (Burnouf, *Lotus*, p. 304 et suiv.), etc.

³ C. I, 373 et suiv.

même place, et qui devait, elle aussi, accompagner la représentation d'un éléphant qu'a fait disparaître l'usure du rocher : « l'éléphant blanc qui est en vérité le bienfaiteur du monde entier (*ou* de tous les mondes). » Il est d'autant moins permis de songer à une addition arbitraire et accidentelle que, à Dhauli, nous retrouvons de même l'image d'un éléphant à côté des édits. Il est impossible de douter que ces figures et ces légendes ne soient contemporaines des inscriptions. La signification n'en est point équivoque : non seulement nous sommes ici en présence d'un symbole buddhique, mais les légendes qui l'accompagnent contiennent une allusion certaine à l'histoire de la naissance du Buddha descendant sous la forme d'un éléphant blanc dans le sein de sa mère¹.

Je conclus. Il est sûr que Piyadasi, au moins pendant toute la partie de son règne à laquelle se réfèrent nos monuments, de la neuvième année de son sacre (et plus particulièrement de la treizième dans laquelle il commence à faire graver des inscriptions) jusqu'à la vingt-huitième, et bien probablement jusqu'à la fin de sa vie, fut un adhérent déclaré du buddhisme. C'est le point fixe, le point de départ

¹ Je ne puis que retirer, devant les lectures rectifiées et l'interprétation nouvelle de M. Bühler, la conjecture que j'avais hasardée, à propos du ix^e édit (in Dh. note b) où je croyais découvrir une allusion à certain trait de la légende de Çākṣyamuni. L'explication de M. Bühler rétablit, avec un sens naturel, une harmonie complète entre les différentes versions. Elle mérite certainement d'être acceptée, malgré les petites difficultés de détail qui subsistent et dont la révision définitive des textes réduira peut-être le nombre.

nécessaire de toute déduction légitime. Sans doute on ne saurait méconnaître une certaine différence de ton entre l'édit de Bhabra, voire celui de Sahasaram, et tous les autres. Entre ces deux groupes très inégaux il n'existe aucune contradiction, il existe une simple différence de degré. Elle s'explique par la différence des personnes auxquelles le roi s'adresse : à Bhabra, il parle au clergé buddhique, ailleurs il parle à tout son peuple ou du moins à tous ses fonctionnaires sans distinction¹. La tolérance religieuse

¹ Il témoigne parfois du souci particulier qu'il prend de ses coréligionnaires, mais c'est pour recommander à des officiers spéciaux de s'en préoccuper et de leur donner les instructions qui leur conviennent. C'est ainsi que je persiste à entendre la dernière phrase du m^e édit. M. Bühler, après M. Kern, a contesté le sens que je continue à attribuer à *yata* et qu'approuve M. Pischel (p. 1325); je ne puis accepter sa rectification. M. Bühler est obligé d'admettre pour le mot un sens différent dans chacun des deux passages où il figure, au ix^e édit. C'est un premier inconvénient. Mais il y a des objections plus graves. On verra tout à l'heure dans quelle relation étroite paraissent ordinairement les *rajjākas* avec le *dhammayata*; c'est un premier motif de penser, comme on l'a toujours fait, que *yata* n'est qu'un équivalent abrégé de *dhammayata* : « les zélés » équivalent à « les zélés pour le dhamma » : rien de plus naturel. Ce qui est vrai pour le premier *yatā* ne l'est pas moins pour le second *yatā* associé à la *parishad* qui n'est autre que la réunion des *rajjākas*. Mais dans le premier passage on veut prendre *yatā* comme un adjectif appliqué au *rajjāka* et au *pādesika* (M. Bühler en effet approuve et défend contre M. Pischel ma construction de la phrase). Il faut alors éliminer le *ca* qui, à G., suit *yatā*. Le procédé est en lui-même bien violent et bien suspect; encore est-il insuffisant. La façon de parler de Kh., *yatā lajuka pādenika* (et l'équivalent à K.), sans *ca*, implique la coordination des trois termes, et non pas seulement des deux derniers; dans le cas contraire, il faudrait, comme à Dh., *yatā lajuka ca pādesika ca*. Je n'ai pas besoin de faire remarquer

n'est pas dans l'Inde un cas exceptionnel, elle est la règle habituelle des souverains; depuis les indices numismatiques jusqu'aux témoignages des chroniques, depuis les inscriptions jusqu'aux renseignements des voyageurs chinois, les preuves en abondent. Piyadasi ne fait pas exception à la règle; il en est au contraire un des exemples les plus illustres, un des témoins les plus explicites. Il est donc fort naturel que, en s'adressant à la généralité de ses sujets, sans acception de religions ni de sectes, il ait écarté les manifestations trop exclusives de sa foi personnelle, les développements strictement dogmatiques. Nous pouvons au moins nous tenir assurés qu'aucune de ses inscriptions ne renferme rien qui soit en contradiction avec la doctrine buddhique. L'observation est essentielle à garder en mémoire,

que, en revanche, cette dernière manière de parler s'accommode très bien de mon interprétation. Donc *yutā* est substantif ou du moins pris substantivement. D'où cette conclusion forcée qu'il est = *dhañmayutā*. Il n'en est pas autrement de *yute* ou *yutāni* à la dernière ligne. J'ai signalé une première raison tirée du rapprochement de *parisā*. La comparaison de la phrase du viii^e édit à D. (I. 1-2) : *la-jākā... paliyovadisānti janañ dhañmayutañ* est aussi frappante que possible. Il y a d'autres motifs. D'abord *ājñāpayati* se construit beaucoup mieux avec un régime de personne. On avouera de plus que cette expression : « l'assemblée enseignera des choses convenables » est singulièrement faible et vague, même pour nos inscriptions. Il va sans dire que la forme neutre *yutāni* de plusieurs versions ne fait pas de difficulté; n'avons-nous pas, à D. iv, 8, *pālisāni* = *parashāh*, etc. ? Peut-être *yute* de G. représente-t-il aussi le neutre; nous aurions ainsi côte à côte l'emploi du singulier et du pluriel, exactement comme *dhañmayuta* est tour à tour employé au pluriel et au singulier, sans que le sens en soit modifié.

si nous cherchons à nous représenter, d'après nos monuments, quelle était la condition du buddhisme au temps de Piyadasi.

Après avoir déterminé, soit du point de vue chronologique, soit du point de vue religieux, le terrain où nous transportent nos monuments, il nous reste à considérer les informations qu'ils nous fournissent sur l'administration, l'histoire, les idées religieuses de Piyadasi-Açoka, en les comparant avec celles qui nous ont été conservées par la tradition littéraire.

Les documents épigraphiques ne nous livrent en aucune façon les éléments d'une esquisse biographique, même très réduite. Il ne nous reste qu'à grouper les renseignements qu'ils contiennent sous quelques chefs généraux, tels que l'empire et la famille du roi, ses actes administratifs et ses relations à l'extérieur, sa vie et ses sentiments religieux.

Piyadasi ne nous instruit nulle part sur sa lignée. Nous voyons seulement, par un passage du v^e édit où il est question de la surveillance exercée par les dharmamahânâtras, qu'il avait des frères, des sœurs, d'autres parents, établis soit dans sa capitale, soit dans les autres villes. Ailleurs (D. VIII), il se préoccupe de la distribution des aumônes faites par tous ses enfants qui habitent, les uns près de lui, les autres dans les provinces (*disâsa*), et en particulier par les « princes fils de reines », qui sont ainsi distingués comme occupant un rang supérieur. C'est à cette dernière catégorie qu'appartenaient les « Ku-

mâras » qui représentaient l'autorité royale à Tosali (Dh. éd. dét. II, 1), à Ujjayinî et à Takshaçilâ (Dh. J. éd. dét. I, 23, 24). Nous trouvons une allusion à ses femmes dans le fragment désigné sous le nom d'Édit de la Reine : Piyadasi y donne des ordres, dont la destruction partielle de la pierre ne nous permet pas de saisir exactement la portée, sur les libéralités de la « seconde reine » (*dutiya devî*). Parmi ces libéralités il cite des bois de manguiers, des jardins; il paraît louer son zèle religieux et son esprit de miséricorde; elle nous apparaît ainsi partageant, comme on devait s'y attendre, les idées et les doctrines du roi.

La résidence royale était bien à Pâtaliputra, comme le disent les chroniques; c'est ce qui ressort de G. v, 7, comparé aux autres versions. En dehors des quatre villes, Pâtaliputra, Ujjayinî, Takshaçilâ et Tosali, qui viennent d'être citées, de la ville de Samâpâ (J. éd. dét. I, 1, et II, 1), Piyadasi ne cite expressément aucun nom de peuple ou de ville parmi ceux qui relevaient directement de son empire (*vijita*); il ne faut excepter que le Kalinga dont il signale la conquête dans la neuvième année après son sacre. Les villes de Tosali¹ et de Samâpâ ne peuvent être identifiées avec précision. Il est seulement à peu près certain que Tosali, servant de résidence à un prince royal, devait être un centre considérable, probablement la capitale de toute la province; Samâpâ, étant une ville d'importance secondaire, de-

¹ Cf. Kern, *Journ. Roy. As. Soc.*, new ser., I, XII, p. 384.

vait être peu éloignée de Jaugada, de l'emplacement où avaient été gravées les inscriptions qui la mentionnent.

Si peu explicite que soit Piyadasi en fait de données géographiques, les indications qu'il fournit sur ses voisins dans diverses directions, nous permettent de nous faire quelque idée de l'extension de son vaste domaine. Je crois avoir établi plus haut que les énumérations, malheureusement assez vagues et surtout assez brèves, de populations frontières que contiennent les inscriptions sont de deux sortes : les unes s'appliquent à des provinces situées vers l'ouest ou le sud-ouest de l'empire et où Piyadasi fait acte de suzeraineté; les autres comprennent des voisins indépendants. Les unes et les autres sont mêlées de noms dont l'identification est plus ou moins hypothétique; même pour ceux dont l'identification ne prête point au doute, nous sommes trop mal renseignés sur les limites exactes qu'atteignaient à l'époque de Piyadasi les provinces désignées pour arriver à des conclusions bien précises.

Dans la première catégorie, celle des populations soumises à la suzeraineté du roi, figurent les Yavanas (v et xiii), les Kambojas (v et xiii), les Petenikas (v et xiii), les Gandhâras (v), les Ristikas ou Râstikas (v), les Nâbhakas et les Nâbhapañtis (xiii), enfin les Bhojas (xiii), les Andhras et les Pulindas (xiii). Les Gandhâras¹ et les Kambojas² appartiennent

¹ Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 509; II, 156.

² Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 521.

sûrement à la région du fleuve Caboul; il est probable que ces Yavanas, soumis à un pouvoir hindou, formaient une province encore plus avancée vers les Grecs des royaumes indépendants¹, et que l'énumération, en commençant par eux pour continuer par les Kambojas et les Gandhâras, suit une marche régulière de l'extérieur à l'intérieur. Mais nous n'avons à cet égard aucune certitude, et ce nom de Yavanas pourrait ici à la rigueur désigner, moins une contrée particulière, que les éléments de population d'origine occidentale répandus à cette époque dans cette région de l'Inde. Je rappelle le Tushaspa désigné comme « Yavanarāja d'Açoka le Maurya », c'est-à-dire, probablement, placé sous la suzeraineté d'Açoka le Maurya, que l'inscription de Rudradâman à Girnar², cite comme ayant réparé un pont dans le voisinage, dans la presqu'île de Kâthiâwâd par conséquent. Je rappellerai aussi les dédicaces assez nombreuses qui, dans des édifices buddhiques de la côte occidentale, émanent de Yavanas³.

En ce qui concerne les Ristikas, le nom même est douteux. On a, en général, lu le mot Rastikas, transcrit Râshtrikas, et entendu « les habitants du

¹ Cf. Lassen, *Ind. Alterth.*, II, 248 et suiv. On peut songer à ces territoires orientaux de la Gédrosie et de l'Arachosie que Seleucus avait cédés à Candragupta, Dröysen, *Gesch. des Hellenismus*, II^e, 199 et suiv.

² Cf. dans Burgess, *Archæol. Surv. West. India*, 1874-1875, p. 128 et suiv.

³ Cf. Bhagwânâlâl Indrajî, dans *Journ. Bomb. Br. R. As. Soc.*, t. XV, p. 274-275.

Surāshtra ». M. Bühler (p. 31) objecte que la lecture Ristika, qui à G. paraît certaine, s'oppose à cette interprétation. L'identification serait, suivant lui, de toute façon inadmissible, « puisque les Ristika-Petrikas appartenaient aux voisins indépendants d'Açoka, tandis que Sorath et Lāṭa étaient incorporés à son empire ». Cette difficulté ne saurait nous paraître décisive, après ce que nous avons dit de la situation des provinces dans l'énumération desquelles figurent les Rāstikas. Si le roi y déléguaît des officiers, il pouvait bien aussi y faire graver des inscriptions. De fait, s'il est permis d'attribuer quelque autorité à la tradition dont l'inscription de Rudradāman se fait l'écho, nous y trouverions un témoignage direct en faveur du régime que, par d'autres motifs, je crois avoir été, sous Açoka, celui du Surāshtra. Reste la difficulté orthographique; mais entre *ristika* de G., *lathika* de Dh. et *rathika* de K., il est malaisé de décider avec confiance, en dehors d'un examen nouveau des rochers eux-mêmes. Je ne saurais admettre que les deux dernières formes puissent aussi bien représenter Rishṭika que Rāshṭrika; la dégradation du rocher peut évidemment avoir fait disparaître le signe de l'i à Dh. et à K.; il peut aussi à G. résulter de quelque égratignure de la pierre. Je ne saurais donc me prononcer entre les Rishṭikas que propose M. Bühler et les Rāshṭrikas; mais je ne crois pas que, jusqu'à nouvel ordre, la seconde lecture mérite d'être absolument écartée. Il y a lieu dès lors de tenir compte du sentiment qu'a exprimé récemment

M. Bhandarkar¹. Au ^{xiii}^e édit, les Râstikas ou Ristikas sont remplacés par les Bhojas, associés à leur tour avec les Petenikas². Bien que leur domaine ne puisse être nettement défini, qu'il ait sûrement varié, le nom des Bhojas nous transporte néanmoins, soit vers la Narmadâ, soit vers la côte du Koṅkana³. Si les deux noms ne sont pas simplement équivalents, ils concordent pour nous ramener vers la même région. M. Bhandarkar rappelle que, dans plusieurs inscriptions des grottes de la côte occidentale, apparaît le nom des Mahâbhojas; d'autres portent parallèlement le nom de Mahârâthis. Nos Râshṭrikas seraient, à ces Mahârâthis, comme les Bhojas aux Mahâbhojas, et les Râstikas de Piyadasi ne seraient autres que les Mahârâshṭris ou Mahrattes du Dekhan. Les Petenikas étant rapprochés des Bhojas, doivent être cherchés dans les mêmes parages. Et, à cet égard, leur identification avec les habitants de Paithana, c'est-à-dire Pratishṭhâna, vers les sources de la Godâvarî⁴ est bien tentante, si tentante que je serais porté à passer par-dessus les scrupules phonétiques que M. Bühler (p. 32) oppose à ce rapprochement. Les Andhras du ^{xiii}^e édit continuent bien la marche de l'énumération en se dirigeant vers l'est⁵. Le nom des Pulindas est trop répandu pour qu'il soit possible de

¹ *Early History of the Dekhan*, p. 9. (Extrait du *Bombay Gazetteer*.)

² Cf. *Viṣṇu Pur.* de Wilson, éd. F.-E. Hall, II, 158-159.

³ Bühler, p. 14.

⁴ Cf. Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 216.

⁵ Cf. Lassen, I, 215 n. et 970.

le localiser ici avec précision; à coup sûr on le rencontre vers le centre du Dekhan, là où la suite de l'énumération nous le ferait attendre¹. Sur les Nābhakas et les Nābhapañtis du xiii^e édit, en supposant ces noms exacts, ce qui est encore douteux, je n'ai pas grand chose à dire, si ce n'est que, comme ils paraissent tenir la place qu'occupent les Gandhāras dans l'énumération parallèle, il y a apparence qu'il les faut chercher dans l'extrême occident de l'empire de Piyadasi.

Les peuples que le roi énumère comme ses voisins indépendants (*añtā avijitā*) sont, avec les Grecs des royaumes d'Antiochus et de ses voisins, les Coḍas (II, XIII), les Pāṇḍyas (II, XIII), Satiyaputa et Kerala-puta (II). Je ne parle pas de Tambapañni, Ceylan, qui est chaque fois indiquée à la fin et comme limite extrême (*āva tāmbapañṇiyā*). La situation générale des Coḍas et des Pāṇḍyas sur la côte orientale et à l'extrémité méridionale du Dekhan est suffisamment connue; quant à la limite septentrionale, qui séparait les Coḍas du Kaliṅga, la conquête de Piyadasi, il nous est malaisé de la fixer. A en juger par les termes des inscriptions, les territoires acquis de ce côté par le roi auraient été d'une vaste étendue; ils devaient se prolonger assez loin vers le sud; d'autre part, la présence à Dhauli et à Jaugada d'un édit spécialement consacré aux peuples étrangers et aux devoirs qui incombaient vis-à-vis d'eux aux représentants du roi,

¹ Cf. *Vishṇu Pur.* de Wilson, éd. F.-E. Hall, II, 159.

est pour faire admettre que l'emplacement de ces inscriptions devait être peu éloigné de la frontière de l'empire. Satiyaputa et Keralaputa paraissent faire en quelque façon, sur la côte ouest, pendant aux Coḍas et aux Pāṇdyas de la côte orientale. C'est du moins ce qui résulterait, d'une part, de la savante et ingénieuse conjecture de M. Bühler (p. 12-14) sur Satiyaputa, et, en second lieu, de la lecture Keralaputa (Kelalaputa est, d'après M. Bühler, la vraie lecture à Dh.) substituée à Ketalaputa de G. Une pareille conjecture est trop commode pour n'être pas un peu suspecte. Elle a cependant, depuis Benfey et Lassen, réuni tous les suffrages, et il paraît malaisé d'y échapper¹.

En somme, la domination de Piyadasi est, dans ses grands traits, suffisamment délimitée. Elle embrassait toute l'Inde du nord, bien que ses frontières exactes, soit à l'est, soit à l'ouest, restent plus ou moins indéterminées. Il est certain également que l'influence du roi, sinon son autorité plénière, s'étendait jusque vers le plateau central du Dekhan et descendait plus bas encore le long des côtes. Enfin nous avons constaté que, tout au moins vers l'ouest, le sud-ouest et le sud, son territoire proprement dit était bordé de provinces où il exerçait une suze-

¹ Sur le Kerala, cf. Lassen, I, 188 note. Je ne parle pas du roi Vismavasi nommé au xiii^e édit. Comme il est disjoint de l'ensemble de l'énumération, nous sommes sans indice sur la direction où il le faut chercher, et la lecture même, surtout de l'ethnique, est absolument douteuse.

raineté certainement active et efficace, mais dont nous ne pouvons mesurer l'étendue avec précision.

Piyadasi nous apprend en somme assez peu de chose sur la manière dont il administrait ces vastes états; ses inscriptions sont à peu près exclusivement consacrées aux choses religieuses. Il ne nous entretient de son administration que dans la mesure où elle s'applique au progrès religieux et moral; c'est de ce côté seulement que paraissent avoir porté ses réformes personnelles. Elles sont de deux sortes, suivant qu'il étend la compétence et les devoirs de fonctionnaires existants, ou qu'il crée des fonctionnaires nouveaux, de nouvelles institutions.

Le nom de *Parashas*, « les hommes du roi », paraît être le terme le plus compréhensif dont se serve Piyadasi pour embrasser les représentants de son autorité¹, à quelque rang qu'ils appartiennent : il les distingue lui-même (D. 1) en supérieurs, subalternes et moyens, et c'est bien de fonctionnaires qu'il s'agit, puisqu'ils sont rapprochés des Antamahâmâtras. Il veut qu'ils se conforment à ses instructions, et qu'ils dirigent le peuple dans la bonne voie. Ils sont pourtant, dans un passage (D. iv), opposés en quelque mesure aux Rajjûkas. Nous verrons tout à l'heure par quels caractères ces derniers méritent d'être classés en dehors de la catégorie des fonctionnaires proprement dits.

¹ *Bâjanīyukta*, comme Kullûka explique le mot in *Man*, viii, 43.

*Mahâmâtra*¹ est aussi un nom générique, analogue à *amâtya*, bien que peut-être plus étendu; il doit désigner les fonctionnaires de tout ordre, mais de rang élevé, et s'appliquait à des « corps » d'officiers (*ni-kâya*) divers (cf. XII, 9). Piyadasi en était entouré, comme tous les rois ses prédécesseurs, et quand il parle de Mahâmâtras, en général, il nous est impossible de spécifier quelle catégorie il a en vue ou même s'il ne s'adresse pas à tous les fonctionnaires dont le rang comporte cette désignation. C'est ainsi qu'il y a des Mahâmâtras partout (Éd. de la Reine), que le roi les représente comme chargés de mener sous leur responsabilité les affaires urgentes (VI). Au commencement du 1^{er} édit détaché à Dh. et J., il s'adresse aux Mahâmâtras qui sont à Tosali (à Samâpâ), chargés de l'administration (probablement de l'administration judiciaire en particulier) de la ville, *naḡalaviyohâlakas*; ce sont des fonctionnaires analogues que vise l'édit de Kauçâmbi. Mais il existe d'autres Mahâmâtras, chargés chacun de la surveillance spéciale d'une secte religieuse, qui du Saṃgha buddhique, qui des Brâhmanes, des Ājīvikas ou des Nirgranthas (D. VIII, 5). Le mot était ainsi naturellement désigné pour former, en composition avec des déterminatifs spéciaux, le titre de fonctionnaires d'ordre varié; tels sont les *Ithijhakhamahâmâtras*, les officiers royaux chargés de la surveillance des femmes du harem (XII); les *Antamahâmâtras*, les officiers

¹ Cf. Bühler, p. 37. Kera, *J. R. A. S.*, new. ser., t. XII, p. 393.

préposés aux frontières, ou plus exactement aux rapports avec les peuples limitrophes (Dh. J., éd. dét. II); tels sont enfin les *Dharmamahāmātras*. Pour ce qui est de ces derniers, Piyaḍasi en revendique expressément la création (IV); il est naturel d'admettre que les autres existaient avant son règne. Il n'en est pas autrement des *Prativedakas*¹ (VI) dont il entend recevoir les rapports à tous les moments du jour², des *Vacabhūmikas* (XII), classe de surveillants dont nous n'avons aucun moyen de préciser l'emploi. Mais, pour tous, le roi a élargi leurs attributions et en quelque sorte renouvelé leur rôle, en ajoutant aux fonctions spéciales de leur charge les devoirs d'une surveillance morale, d'une sorte de propagande religieuse, sur laquelle seule il insiste dans ses rescrits.

La même pensée préside à toutes ses créations nouvelles, à celles du moins dont les inscriptions nous ont conservé le témoignage. Pour ce qui est des *Dharmamahāmātras*, le nom même est significatif. Leur institution remonte à la quatorzième année du sacre de Piyaḍasi (V). Il s'attribue aussi l'institution des *Rajūkas*: *hevañ mama rajūkā kaṭṭā jānapadasa hitasukhāye* (D. IV, 12). Le rôle et la situation hié-

¹ Bühler, p. 47.

² Le mot *vināta* a été, je pense, expliqué d'une façon définitive par M. Bühler, qui l'entend dans le même sens que *vināta*, pour dire *lièvre*. Cette hypothèse donne satisfaction au desideratum que j'avais indiqué dans mon commentaire du passage, et en vertu duquel j'avais repoussé diverses tentatives d'interprétation : elle fournit une désignation de lieu.

rarchique de ces fonctionnaires sont enveloppés de quelque obscurité. Il semble bien que la vraie forme du mot soit *rajjûka*, et que M. Jacobi¹ les ait avec raison rapprochés des *rajjûs* des textes jainas, dont les commentateurs expliquent le titre par *lekha*, « scribe ». Le Kalpasûtra semble attester leur présence habituelle et leur importance à la cour des rois. M. Bühler (p. 20), en approuvant cette dérivation et ce sens, se demande si, dans ces *rajjûkas*, il faut voir des employés remplissant les fonctions de scribes, ou une caste de scribes dans laquelle le roi aurait spécialement recruté son personnel administratif. La phrase du iv^e édit de Delhi que je viens de rappeler ne laisse guère de place au doute; elle est incompatible avec la seconde hypothèse. Mais la nature de la fonction, même en prenant pour base la traduction du mot par *lekha*, prête à des interprétations diverses; il importe d'autant plus de serrer nos textes de très près.

Il y est question des *rajjûkas* en trois occasions, au iii^e des Quatorze édits et dans le iv^e et le viii^e des édits sur colonnes. Des deux derniers passages, le premier les oppose à la masse des fonctionnaires royaux, englobés dans la désignation d'« hommes du roi »; le second tend à la même conclusion : le roi, après avoir constaté, sans spécification, qu'il a institué sur son peuple nombre de gens, évidemment de fonctionnaires, pour l'instruire, ajoute aussitôt : « Les *rajjûkas*

¹ Kalpasûtra, p. 113 et gloss. s. v.

ont aussi été institués sur beaucoup de milliers de créatures et ils ont reçu de moi l'ordre d'instruire en telle et telle manière le peuple fidèle»; au 11^e édit les *rajjûkas* reçoivent, avec le *Prâdesika* et le peuple fidèle, l'invitation de procéder tous les cinq ans à l'*anusamâyana*. Il faut, en effet, que ces *rajjûkas* aient une situation à part entre tous les fonctionnaires, puisque le roi, dans le quatrième des édits sur colonnes, stipule pour eux, et pour eux seuls, un privilège tout spécial, celui de ne relever que de sa juridiction directe. De la phrase du 14^e édit de Delhi indiquée tout à l'heure j'avais cru pouvoir induire que les *rajjûkas* seraient présentés vis à vis des « *Purushas* » dans un état d'infériorité hiérarchique (n. c). En revenant sur ce passage, ma conclusion me paraît inadmissible. Il est bien vrai que *yena* est employé dans la même tablette avec le sens de *afin que*; mais ce n'est pas une raison absolue pour y chercher le même sens dans cette première phrase; en le prenant dans l'acception non moins légitime de « là où, quand », on arrive à cette traduction : « Mes officiers se conformeront à mes volontés et, eux aussi, ils répandront les enseignements dans le peuple, là où les *rajjûkas* prendront soin de me satisfaire ». Les futurs *pañicalisañti*, *viyovadisañti*, me paraissent décidément recommander cette interprétation. Elle tendrait à renverser, dans une certaine mesure, entre les deux termes *parushas* et *rajjûkas*, la relation que j'avais admise d'abord. Elle n'établit pas, à parler rigoureusement, une supériorité hiérarchique des

rajjûkas; elle attribue au moins une autorité, une importance spéciale à leur enseignement, puisque le roi les considère comme devant stimuler le zèle de ses fonctionnaires proprement dits, comme devant en faire à leur tour des propagateurs actifs des bonnes doctrines.

On remarquera en effet que, partout où les rajjûkas sont mentionnés, ils sont mis en relation étroite, d'une part avec l'enseignement du dhañma, d'autre part avec le yuta ou *dhañmayuta*. C'est pour eux que le roi réserve le terme technique qui désigne la « prédication » (*vi-ava-vad, pari-ava-vad*). Ils doivent enseigner spécialement le peuple *dhañmayuta*, c'est-à-dire le peuple fidèle, mais avec lui le peuple tout entier (D. iv et viii); s'ils procèdent à l'anusañyâna, c'est en compagnie des *yutas* (iii)¹. Dans la dernière phrase du iii^e édit, il est question des *yutas*, sans qu'il soit en apparence question des *rajjûkas*; ici encore je crois pourtant qu'ils sont directement visés. La « parishad » est chargée d'enseigner les *yutas* ou fidèles. J'avais entendu *parishad* comme un équivalent de « Sañgha »; je ne m'étais pas, je pense, trompé de beaucoup. Les deux textes jainas qui citent les rajjûs, les nomment dans le composé *rajjûsabha* (*Kalpasûtra*, I, 122; 147). *Sabha*, d'après le contexte, doit bien désigner spécialement non l'assemblée même, mais le

¹ Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien ce rapprochement est favorable à mon interprétation du terme *yuta* et *dhañmayuta*. Il prouve au moins que l'on ne saurait dans l'interprétation séparer les deux locutions l'une de l'autre.

lieu de l'assemblée; il n'en suppose pas moins une réunion, un collège de rajjûs à l'usage duquel la *sabhâ* était affectée. Je n'hésite pas à admettre que la *parishad* du m^e édit est précisément cette réunion des rajjûkas. On reconnaîtra que la place qu'en occupe la mention, à côté d'un ordre donné aux rajjûkas, est pour favoriser ce sentiment. La *parishad* reparait au vi^e édit. D'après la division des phrases qu'a très justement rétablie M. Bühler, le roi dit : « Relativement à tout ce que j'ordonne personnellement de donner ou de promulguer, ou à ce que, dans les cas urgents, les mahâmâtras ont à prendre sous leur responsabilité, tout dissentiment ou blâme qui se produirait à cet égard dans la *parishad* doit m'être immédiatement rapporté ». Il serait déraisonnable d'admettre *a priori* que cette *parishad* soit différente de celle du m^e édit. Cette assemblée des rajjûkas semble ainsi constituer une sorte de conseil, d'un caractère plus spécialement religieux, auquel le soin de la propagande et des œuvres religieuses était particulièrement dévolu, et auquel la piété du roi accordait sur ses propres actions une influence considérable. L'expression du viii^e édit d'après lequel des rajjûkas ont été institués sur bien des milliers d'hommes, et plus encore les indications du m^e édit qui s'applique à toutes les parties du vaste empire de Piyadasi, tout prouve que ce collège n'était pas unique, qu'il en existait un nombre plus ou moins grand. La fonction propre de ces personnages, peut-être leur caractère religieux, expliquent à merveille et l'importance que Piyadasi attache à

leur création, à leur action, et la situation privilégiée qu'il leur fait, comparativement aux autres fonctionnaires. Il serait précieux de pouvoir établir entre leur nom et leur charge une convenance sensible. Malheureusement, si la forme *rajjûka* paraît certaine, l'étymologie du mot reste obscure; le sens même que lui attribue le commentateur jaina, en admettant qu'il soit assuré, peut n'être pas primitif; il ne saurait faire autorité pour le temps de Piyadasi. Tout ce qu'il est permis de constater, c'est que, entre l'acception de « scribe » où aurait abouti ce terme, et son application à des personnages chez qui les fonctions enseignantes supposent une culture religieuse étendue, la distance n'est rien moins qu'infranchissable.

Il nous reste un mot à dire d'une dernière catégorie de personnages, les *prâdesikas*. D'après M. Kern¹, ce seraient des gouverneurs locaux; l'interprétation est conforme à l'emploi du mot dans la langue classique; c'est en se fondant sur cet usage que M. Bühler (p. 20) y cherche des princes locaux, dont l'Inde, avec son système féodal et son organisation par classes, a toujours été riche, les ancêtres des Thâkors, Râos, Râuls, etc. d'aujourd'hui. L'explication est en soi fort plausible. Le passage unique où ils sont nommés les associe aux *rajjûkas* dans une de leurs fonctions caractéristiques. Si ma conjecture *yathâvisayâpi* est fondée, au viii^e édit de Delhi (l. 1), ce seraient eux pro-

¹ Journ. Roy. Asiat. Soc., n. s., t. XII, p. 393.

bablement que viserait cette phrase, et *yathāvisayā* correspondrait bien à *prādesika*. Ils seraient, là encore, étroitement rapprochés des *rajjūkas*; on ne saurait s'étonner que le roi fit partager à des fonctionnaires d'un ordre si élevé, en quelque sorte ses représentants directs, la mission de l'enseignement¹.

Piyadasi, s'il ne s'exprime pas très nettement sur le caractère et la situation hiérarchique de ses fonctionnaires, n'est pas non plus, en ce qui concerne leurs attributions, aussi explicite et aussi précis que nous le souhaiterions. Il est plus occupé de leur donner des conseils d'humanité, de leur faire part d'exhortations morales, que de détailler leurs devoirs professionnels.

En ce qui concerne les officiers, probablement assez variés, qu'englobe le titre de « Mahāmātras », nous voyons bien qu'il y en avait un peu partout (éd. de la Reine), qu'ils devaient, dans les cas urgents, prendre sous leur responsabilité les décisions nécessaires (vi). Il y en avait qui, dans les villes, comme à Tosali et à Samāpā, faisaient fonction de gouverneurs et de juges (Dh.-J. éd. dét. 1) : ils doivent empêcher les emprisonnements et les poursuites arbitraires; mais, comme on l'a vu, c'est surtout la pratique des vertus les plus nécessaires à leur position qui leur

¹ Je crois en tous cas que M. Kern s'avance plus que ne le permettent les textes en rapportant à la treizième année la création des *rajjūkas* et des *prādeçikas* (*loc. cit.*, p. 392); c'est évidemment sur la fondation de l'*anusāṇyāna* que porte la date donnée dans le III^e édit et non pas, du moins directement, sur la création des personnages que le roi y fait participer.

est recommandée; ils doivent fuir l'envie, l'impatience, la légèreté, etc. Dans les provinces frontières, les « Antamahāmātras » (Dh.-J. éd. dét. II) sont seulement invités à convaincre les étrangers limitrophes des intentions pacifiques et clémentes que Piyadasi entretient à leur égard, chargés de les amener peu à peu par ces sentiments sympathiques à l'exercice de ces vertus, chères au roi, qui doivent assurer leur salut en ce monde et dans l'autre. Tout cela est bien vague. Du VIII^e édit sur colonnes il semble résulter que, à chaque secte, orthodoxe ou dissidente, était attaché un Mahāmātra spécialement chargé d'en exercer la surveillance¹.

D'après le même passage, les « Dhañmamahāmātras » créés par Piyadasi pour la diffusion du dhañma, paraissent avoir eu une sphère d'action plus étendue : ils doivent s'occuper d'une façon générale de toutes les sectes. Il suffit de renvoyer aux V^e et XI^e édits et au VIII^e des édits sur colonnes où le roi rappelle avec plus ou moins de détail les services qu'il attend d'eux; c'est une mission de miséricorde et de charité qui leur est confiée, malheureusement sans détails positifs. Ils paraissent (v) avoir reçu chez les populations

¹ Dans l'édit de Kançāmbī, le mot *sañghasi*, qui est bien distinct, semble indiquer que les Mahāmātras de cette ville recevaient ici des ordres relatifs à la communauté buddhique. Il est d'autant plus regrettable que ce fragment soit si défiguré. Faut-il croire que nous ayons une trace de la persistance de cette organisation dans l'inscription de Nāsik (West, n° 6, *Archæol. Sur. West. Ind.*, IV, p. 98) : ...*nāsikakena sāmaṇena mahāmātrēna lena hārīta*? On pourrait aisément traduire : « le Mahāmātra de Nāsik préposé aux Āraṇyākas. »

vassales des attributions particulièrement larges, entre autres la protection spéciale des coréligionnaires du roi. Ils se confondent aisément avec les Mahāmātras, ainsi nommés de façon générale, par exemple en ce qui concerne la distribution des aumônes du roi, de ses femmes, de ses enfants (D. viii et éd. de la Reine). Ils sont chargés d'une certaine surveillance dans le palais du roi et de tous les siens, aussi bien à Pāṭaliputra que dans les provinces (v); mais ils partagent évidemment cette tâche avec d'autres fonctionnaires, probablement inférieurs en importance, comme les *Ithīhakhmahāmātras*, les *Vacabhāmikas* (éd. xi). Le roi rapproche tous les corps d'employés comme travaillant tous à faire progresser, par la tolérance mutuelle, par l'enseignement religieux, les idées morales qui sont le fond essentiel de toutes les sectes. Il n'y a pas beaucoup de notions précises à tirer d'un langage si vague.

Les attributions des « Prativedakas » sont un peu mieux définies par leur nom même; ce sont les fonctionnaires chargés de rendre compte au roi de toute chose (vi), et M. Bühler a certainement raison (p. 47) de les comparer aux Caras (ou Cāras) dont les Dharmaçāstras recommandent l'emploi aux princes hindous. A leur égard la seule innovation de Piyadasi consiste probablement dans le zèle qu'il apporte à réclamer et à écouter leurs rapports. En ce qui concerne les rajjūkas, on a vu que leur fonction principale, mais non la seule (*yathā āñḍya pi kāmāya*, éd. iii), était la prédication du dhamma,

principalement à l'égard des *dhammayutas*. Bien que le texte ne soit pas absolument explicite, il semble bien que c'est à eux qu'est confiée l'exécution des volontés du roi relativement aux condamnés à mort (D. iv).

Piyadasi entend laisser à ces malheureux un délai de trois jours avant leur exécution; il veut qu'ils se préparent au supplice par le jeûne et l'aumône, et songent à leur salut dans l'autre monde. Nous sommes en présence d'une inspiration toute religieuse; l'intervention des *rajjukas* concorderait parfaitement avec ce qui a été dit de leur caractère.

Je n'aurais presque rien à ajouter sur leur compte s'ils n'avaient une part importante dans une institution qui appartient en propre à Piyadasi, l'« *Anusaṃyāna* »; elle est très caractéristique; malheureusement la nature et le mécanisme n'en sont pas expliqués avec la netteté désirable.

Il importe de remettre sous les yeux du lecteur les deux passages décisifs. La traduction en est, je crois, certaine dans ses lignes générales. Nous lisons d'abord au III^e édit: « Que partout dans mon empire les fidèles de la religion, le *rajjuka* et le gouverneur sortent tous les cinq ans pour l'*anusaṃyāna*, pour cette cause, pour l'enseignement du *dhamma*, comme pour les autres fonctions. L'enseignement du *dhamma*, c'est à savoir: Il est bon d'obéir à sa mère et à son père, etc. ». Le I^{er} édit détaché de Dh. et J. se termine de la façon suivante: « C'est aussi dans ce but que je ferai régulièrement tous les cinq ans sortir

pour l'*anusañyāna* tout¹ mahāmātra qui sera doux, sans colère, respectueux de la vie, afin que, connaissant ces choses, il agisse suivant mes instructions. Pour la même cause le prince fera sortir aussi d'Ujjayini un groupe pareil; mais il le fera tous les trois ans sans faute. De même aussi de Takshaçilā. Quand ces mahāmātras sortiront pour l'*anusañyāna*, alors, sans négliger leurs fonctions propres, ils connaîtront aussi ces choses et ils agiront eux aussi suivant mes instructions. »

C'est la portée exacte du mot *anusañyāna* qui fait difficulté. Au lieu de l'« assemblée », que j'ai cru pouvoir y reconnaître. M. Kern (*loc. cit.*) et après lui M. Bühler (p. 21) y voient une « tournée d'inspection ». M. Bühler s'appuie sur le sens étymologique et aussi sur ce fait que le mot est réellement usité en sanskrit pour dire : « visiter à tour de rôle ». Cette traduction, je le reconnais volontiers, paraît à première vue la plus naturelle. Cependant M. Kern a bien voulu constater lui-même² que mon interprétation n'est pas impossible; et en effet, comme *sañ-yā* signifie bien « se réunir », *anusañyāna* peu aisément, semble-t-il, avec l'addition d'une notion distributive contenue dans *anu*, exprimer l'idée de « réunion, assemblée ». D'autre part, le sens admis par mes savants confrères me paraît inconciliable avec les passages qui viennent d'être cités.

Il ressort, en effet, du 1^{er} édit détaché de Dh. que

¹ Le pluriel suivant, *te mahāmātrā*, justifie cette traduction.

² *Geschied. von het Boddhisme*, II, 226 note.

les Mahāmātrās que le roi se propose ou ordonne de faire « sortir pour l'anusañyāna », y doivent aller chercher eux-mêmes, et non porter aux autres, des enseignements, des instructions morales. Le texte, ainsi que je crois l'avoir démontré dans le commentaire, ne supporte pas d'autre interprétation. Celle-là est d'ailleurs la seule conforme à la suite des idées qu'exprime tout l'édit. Il est adressé aux Mahāmātrās et ne contient que des exhortations, une sorte de sermon, sur leurs devoirs. « Ne manquez pas, termine le roi, de me satisfaire en agissant de la sorte. C'est dans ce but (c'est-à-dire, bien clairement, pour obtenir de vous toute satisfaction) que cette inscription a été gravée. . . C'est aussi dans ce but (c'est-à-dire, évidemment encore, pour vous rappeler vos devoirs) que tous les cinq ans, etc. ». En comparant de près les deux passages relatifs à l'anusañyāna, que trouvons nous? Dans le premier, le roi déclare que les yntas, le rājūka et le prādesika doivent, tous les cinq ans, sortir pour l'anusañyāna; dans le second, il n'est question que de faire sortir des Mahāmātrās. On a admis un peu légèrement que les deux catégories devaient nécessairement être équivalentes; j'ai, moi aussi, commis cette erreur; c'est sous cette impression, pour rétablir une concordance plus complète entre les deux morceaux, que j'avais proposé de prendre¹, dans le premier, la locution *imāya dhammānasastiya* au sens passif; je n'aurais pas dû admettre cette conjec-

¹ Dh. 1^{re} éd. dét. u. ce.

ture sur laquelle je tiens à revenir expressément¹. Il est en effet arbitraire de prétendre que les deux recommandations, qui visent des personnages divers, doivent nécessairement être identiques. La seconde s'adresse aux Mahâmâtras qui sont destinés, dans l'*anusañyâna*, à recevoir des instructions et des encouragements; la première peut s'adresser aux fonctionnaires chargés de les distribuer, au prâdesika, au gouverneur, comme représentant immédiat et direct du roi, aux rājṣūkas, dont nous savons que l'enseignement religieux et moral est la fonction propre. Sous ce point de vue, le passage du IV^e édit de Delhi, dont il a été plusieurs fois question, s'éclaire d'un jour nouveau; on s'explique pourquoi il met le zèle des fonctionnaires sous la garantie du zèle des rājṣūkas qui sont spécialement chargés de leur rappeler leurs devoirs. S'il en est ainsi, il est bien clair que l'*anusañyâna* où le roi veut que les Mahâmâtras se rendent, ne peut être qu'une assemblée. Peut-être, après tout, pourrait-on concilier toutes choses, en admettant qu'il s'agit d'une série de réunions convoquées par le rājṣūka et le prâdeçika en tournée; à coup sûr le roi suppose un nombre considérable de pareilles assemblées. On avouera, de toute façon, qu'une tournée d'inspection ne saurait guère se changer en tournée d'enseignement que par la convocation de réunions successives. N'est-ce pas nécessairement aussi dans une assemblée spéciale que le roi

¹ L'emploi constant de *dhammānusaṣṭi* avec le sens actif, dans nos textes, condamne décidément une pareille hypothèse.

ordonne de lire son édit (Dh. J. éd. dét. 1), au jour de la fête de Tishya? J'ajoute que la concordance que ce sens rétablit avec l'usage mentionné pour une époque plus moderne par les pèlerins chinois (et sur laquelle j'ai insisté dans le commentaire), ne me paraîtrait pas, s'il en était besoin, un argument tout-à-fait à dédaigner.

Il en est un autre qui a une valeur infiniment plus précise. Le III^e édit appelle à l'*anusam̐yāna* les *yutas*. J'ai dit plus haut mon sentiment sur la signification du mot. Si j'ai raison d'y voir, dans un sens général, tous « les fidèles de la vraie religion », il est clair que l'*anusam̐yāna* auquel on les convie n'est pas une « tournée administrative ». Mais, en supposant que l'on ne soit pas convaincu par mes explications, que l'on n'admette pas cette traduction sans réserve, il me paraît impossible que l'on conteste sérieusement l'identité des *yutas* du III^e édit avec le *jana dham̐ma-yata* du VII^e édit sur colonnes. Le nom désignera tout au moins une catégorie considérable de gens et non pas uniquement des fonctionnaires : il exclura de toute façon l'idée d'une « tournée d'inspection ».

Ces assemblées avaient donc, suivant moi, ce caractère tout spécial qu'elles n'étaient pas destinées à la population entière. A côté des fonctionnaires supérieurs qui en ont la responsabilité et y prennent une part active (*rajjūka* et *prādeçika*), elles ne comprenaient que les *yutas*, c'est-à-dire les fidèles de la vraie religion, du buddhisme. Cette remarque fournit la clé d'une difficulté qui m'avait arrêté dans le I^{er} édit

détaché de Dhauli et dont je n'ai pas donné une solution suffisante. On se souvient du membre de phrase : « Je ferai sortir pour l'anusaṃyāna, le mahāmātra qui sera doux, patient, respectueux de la vie. » Je n'avais pu m'empêcher de m'étonner de cette énumération des qualités du Mahāmātra; elle ne paraissait pas appelée par le rôle tout passif que lui assigne le contexte dans l'anusaṃyāna. Il me semble maintenant évident qu'il faut entendre le membre de phrase avec une nuance de « possibilité », « tout mahāmātra qui sera doué de ces qualités »; et, dans ces qualités, je ne vois qu'un développement de l'idée qu'exprimerait d'une façon équivalente la locution *dhammayuta*. Dans le III^e édit, adressé à tout son peuple, en général, Piyadasi convoquait à l'anusaṃyāna tous les fidèles sans distinction; ici, où il s'adresse en particulier aux Mahāmātras, il les spécifie seuls dans la grande catégorie des *dhammayutas*. Les deux passages s'accordent à établir que l'anusaṃyāna était réservé aux fidèles buddhistes. C'était une des principales occasions où les Rājṇakas eussent mission d'exercer le ministère d'enseignement qui leur est spécialement conféré sur le peuple croyant (D. VIII, 1).

On remarquera que cette particularité s'accorde fort bien avec le nom tout religieux de *mokṣaparishad*, « assemblées de la délivrance », attribué par Hiouen T'sang à ces assises quinquennales ou annuelles que nous comparons à notre *anusaṃyāna*¹.

¹ Cf. Beal, *Si-yu-ki*, I, 52, etc.

Il est singulier que ces assemblées de l'anusañ-yāna soient convoquées à des termes différents : tous les cinq ans dans les pays directement administrés par le roi ; tous les trois ans au moins dans les provinces gouvernées par les princes qui résident à Ujjayinī et à Takshaçilā. Pour Tosālī, où nous voyons aussi que commandait un Kumāra (Dh.-J. éd. dét. II), nous ne trouvons pas d'instruction spéciale ; il est donc probable que la convocation devait se faire tous les cinq ans-seulement. Il est malaisé de deviner les raisons de cette différence. Une seule conjecture me paraît présenter quelque probabilité : c'est que, vers sa frontière ouest et sud-ouest, le roi tenait à multiplier les occasions de réunion et d'enseignement, dans l'intérêt des religionnaires appartenant aux populations vassales qui l'entouraient de ces côtés, et sur lesquels son action habituelle devait nécessairement être moins directe et moins efficace.

Des autres mesures dont l'initiative appartient à Piyadasi, les unes ont été occasionnellement rappelées, comme le délai de trois jours qu'il entend laisser aux condamnés, avant leur exécution, pour se préparer à la mort ; quelques-unes, comme les plantations faites le long des routes, la construction de puits et de citernes, sont communes à la plupart des rois de l'Inde.

Nous avons parlé de la suppression des sacrifices sanglants (1) ; le v^e des édits sur colonnes donne le détail des restrictions imposées par le roi au meurtre, à la mutilation des animaux et à la consumma-

tion de leur chair, et nous savons que, à cet égard, il prêchait d'exemple dans son palais (1). Il a été question de l'honneur qu'il revendique d'avoir en tous lieux répandu des médicaments et des plantes utiles (11). Quant à certains actes d'un caractère tout religieux, tels que l'envoi de missionnaires, la dernière partie de ces observations va nous y ramener.

Nous avons constaté qu'il entretenait certaines relations avec l'étranger et en particulier avec les rois grecs. Il n'entre par malheur dans aucun détail à ce sujet. L'emploi d'ambassadeurs, qu'il nomme au xiii^e édit (*dūtas*), va de soi et ne nous apprend rien.

Ces rapports avec l'extérieur et les influences qui en résultent n'étaient certainement pas une nouveauté. Nos inscriptions nous en conservent, si je ne me trompe, un témoignage qui, bien qu'indirect, mérite d'être signalé.

Les rescrits de Piyadasi commencent tous ou presque tous uniformément par cette phrase : « Ainsi parle le roi Piyadasi cher aux Devas. » Or cette formule est, autant que je puis savoir, absolument isolée dans l'épigraphie de l'Inde. Elle fait son apparition avec nos inscriptions et ne reparait plus par la suite, malgré l'influence qu'aurait pu exercer l'exemple d'un souverain puissant. Le fait est curieux, il vaut qu'on en cherche l'explication. Or cette formule nous la retrouvons ailleurs; dans toute la série des inscriptions achéménides, de Darius à Artaxercès Ochus, la phrase *thātīy Dārayavaush kshayāthiya* « ainsi parle Darius le roi », ou son équivalent, *thātīy*

Kshayārshā, etc., forme le cadre obligé de toutes les tablettes. De part et d'autre l'emploi de la première personne succède aussitôt à cette tournure par la troisième. Nous sommes d'autant plus fondés à tenir compte de cette curieuse rencontre que, des deux côtés, le même mot *dipi*, *lipi*, sert à désigner les inscriptions, et que, nous l'avons vue, on a, par des raisons tout à fait indépendantes, été amené à admettre que la forme indienne était primitivement un emprunt fait à la Perse. L'idée même de tracer sur des roches de longues inscriptions n'est pas si naturelle ni si universelle que la coïncidence à cet égard entre Piyadasi et les rois achéménides doive nécessairement passer pour fortuite. Je n'entends certes pas conclure à une imitation directe, réfléchie, des inscriptions achéménides. Mais le protocole employé de part et d'autre devait être consacré par un usage de chancellerie antérieur; dans cette imitation, je ne puis m'empêcher de signaler une trace de l'influence exercée par la conquête et l'administration perses dans le nord-ouest de l'Inde. Ce fut Darius qui le premier porta jusque-là sa domination et ses armes; l'organisation des Satrapies¹ qu'il créa vers le même temps, était précisément de nature à répandre les habitudes et les formules administratives consacrées dans son empire. Cette remarque se rapproche naturellement d'une conjecture que j'ai déjà suggérée²; elle tend à confirmer l'influence que

¹ Cf. Spiegel, *Eran. Alterth.*, II, 328 et suiv.

² *Journ. asiat.*, 1879, t. I, p. 536.

j'ai cru pouvoir attribuer à l'administration perse sur l'histoire paléographique de l'Inde. C'est un sujet sur lequel j'aurai à revenir.

Sur les diverses mesures gouvernementales et administratives qui nous sont connues par les témoignages des monuments, les traditions littéraires restent étrangement silencieuses. Nous avons, à vrai dire, entre les deux ordres de documents, constaté des coïncidences ou des convenances très caractéristiques, d'où résulte avec certitude l'identité du Piya-dasi des inscriptions avec l'Açoka des livres. Il faut reconnaître que, en dehors de ces précieuses concordances, les deux séries de renseignements divergent singulièrement; il est rare qu'elles se réfèrent aux mêmes faits, qu'elles se prêtent à un contrôle direct. Non qu'il y ait entre elles incompatibilité ou contradiction; mais elles ne parlent pas des mêmes choses. Les chroniques, par exemple ne mentionnent même pas la conquête du Kalinga, ni les relations du roi avec des princes étrangers. Cette circonstance s'explique. Dans les écrits des bouddhistes du Nord nous ne possédons sur Açoka que des récits fragmentaires, et les chroniques singhalaises ne font pas profession de donner sa biographie détaillée; si ce prince les intéresse c'est qu'il passe pour le principal auteur de la diffusion du bouddhisme à Ceylan; les aspects religieux de sa vie ont seuls de l'importance aux yeux de ces écrivains monastiques¹. D'ailleurs ces tradi-

¹ Comp. la remarque de Târanâtha, trad. allem., p. 29.

tions sont, les unes et les autres, on l'a reconnu dès longtemps, pénétrées d'éléments légendaires, apocryphes au moins pour une grande partie, et à coup sûr bien postérieures par leur rédaction à l'époque dont elles reflètent l'histoire. Le domaine religieux est à peu près le seul sur lequel certaines comparaisons soient possibles. Ce qui donne quelque intérêt aux rapprochements que nous pouvons instituer, si limités qu'ils soient, c'est qu'ils promettent de nous laisser entrevoir dans quel sens, sinon dans quelle mesure, la tradition s'est peu à peu écartée de la vérité.

D'après les chroniques singhalaises, le sacre d'Açoka n'aurait été célébré que quatre années après son avènement. Nous n'avons aucun moyen de contrôler sûrement cette affirmation. Rien n'en démontre l'invraisemblance; on peut dire même que le soin avec lequel le roi, d'accord en cela avec la pratique des chroniqueurs, date expressément de son *abhisheka* les faits dont il nous donne connaissance, semble plutôt indiquer que son sacre, en effet, n'a pas dû coïncider avec sa prise de possession du pouvoir. La tradition est plus suspecte en ce qui touche aux événements qui auraient accompagné cette prise de possession ou qui du moins auraient précédé le sacre. A en croire les Singhalais, Açoka se serait emparé du trône en mettant à mort quatre-vingt-dix-neuf de ses frères; il n'aurait laissé la vie qu'au seul Tishya, entré trois ans plus tard dans la carrière religieuse. Ce crime est démenti par les passages des

inscriptions où il parle de ses frères, de leur résidence dans diverses villes de son empire. Et, en effet, l'accord est loin de régner entre les différentes sources : d'après Tāraṇātha, c'est six frères que le roi aurait supprimés¹. Ailleurs, il n'est plus question de ce meurtre; mais il est remplacé par d'autres cruautés : dans l'Açoka avadāna², le prince tue ses officiers, ses femmes; il installe un « enfer » où une foule d'innocents sont soumis aux tortures les plus raffinées³. D'après un récit singhalais⁴, Açoka envoie un ministre pour rétablir les pratiques régulières dans le clergé buddhique que trouble l'intrusion sournoise d'un grand nombre de faux frères brâhmaniques. Irrité contre les moines qui refusent, dans ces conditions, de célébrer l'uposatha, le ministre en décapite plusieurs de sa main; il ne s'arrête qu'au moment où le propre frère du roi vient s'offrir à ses coups. Le roi averti tombe dans de cruelles angoisses de conscience. Au nord, on nous raconte⁵ comment Açoka, pour punir la profanation exercée par des mendiants brâhmaniques sur une statue du Buddha, met leur tête à prix; il ne renonce à ces exécutions que le jour où son frère, qui ici s'appelle Vitâçoka, est, par erreur, tué comme mendiant brâhmanique. Tous ces récits sont à la fois très ana-

¹ Tāraṇātha, trad. allem., p. 28.

² Burnouf, *Introduction*, p. 364 et suiv.

³ Tāraṇātha, p. 28 et suiv., contient encore d'autres variantes.

⁴ *Māhavaṇsa*, p. 39 et suiv.

⁵ Açoka avadāna, ap. Burnouf, p. 423 et suiv.

logues et très différents. Il est également impossible de prendre une version ni l'autre pour de bonne monnaie historique. On y reconnaît sans peine les développements plus ou moins indépendants de deux thèmes communs. Le premier est l'antithèse entre la conduite criminelle d'Açoka avant sa conversion et sa conduite vertueuse dans la suite; c'est ainsi que l'Açoka avadâna¹ met la conversion d'Açoka en relation directe avec son «enfer», par l'intermédiaire du religieux Samudra. L'autre est le souvenir d'une certaine opposition entre le roi et les brâhmanes; il reparait dans le récit méridional de sa conversion; elle est attribuée ici à la comparaison, défavorable pour les brâhmanes, qui se fait dans l'esprit du roi entre eux et son neveu Nigrodha, le çramaṇa.

Dans ses inscriptions (xiii), Piyadasi nous édifie lui-même sur les origines de cette conversion. Il nous fait une peinture attristée des violences qui accompagnèrent la conquête du Kaliṅga, les milliers de morts, les milliers de gens inoffensifs emmenés en servitude, les familles décimées, les brâhmanes eux-mêmes n'échappant point aux misères de la défaite. C'est ce spectacle qui le remplit de remords et éveille en lui l'horreur de la guerre. Ici nous sommes sur un terrain historique solide. Il est bien probable que les versions littéraires ne sont que l'amplification tardive de ce noyau de vérité simple et

¹ *Loc. cit.*, p. 367 et suiv.

certaine. Les sentiments dont Piyadasi fait preuve dans le XIII^e édit paraissent exclure l'idée d'une carrière de cruautés et de crimes poursuivie pendant des années entières. Voilà pour le premier thème.

Quant au second, Piyadasi, si je traduis bien la phrase difficile de Sahasarâm, nous déclare lui-même que, après sa conversion, il s'est appliqué à priver les brâhmanes de cette sorte de prestige presque divin¹ dont ils jouissaient dans l'Inde entière. Sans doute, il ne les a pas persécutés violemment, — dans le même temps il approuve l'aumône qui leur est faite, — mais il a dû, par des moyens divers qu'il n'est pas malaisé d'imaginer, marquer ses préférences pour les religieux buddhiques. C'est ce fait sans doute qui, dans la tradition littéraire, s'est transformé en une exclusion absolue, voire en une persécution sanglante des brâhmanes.

Dans les deux cas, la comparaison des monuments avec les légendes ou les chroniques tend à démontrer : 1^o que les traditions sont empreintes de grande exagération et pleines d'amplifications arbitraires; 2^o qu'elles sont dominées par des préoccupations religieuses et spécialement monastiques, infiniment plus étroites et plus précises qu'elles n'ont jamais existé dans l'esprit et à l'époque de Piyadasi.

¹ Je profite de l'occasion pour réparer une omission accidentelle; relativement à l'assimilation des Brâhmanes aux Devas, que j'admets à S., et pour prouver combien elle était familière aux esprits hindous, je voulais rappeler les passages réunis par A. Weber, *Ind. Stud.*, X, p. 35 et suiv.

Toutes les autres observations concourent à une conclusion analogue.

Nous savons, par le n^o édit, que Piyadasi se flatte d'avoir répandu en tous lieux les médicaments et les plantes utiles soit pour les hommes, soit même pour les animaux. Dans la rédaction de Buddhaghosha¹, Açoka apprenant qu'un bhikshu est mort faute de médicaments, fait creuser aux quatre portes de la ville des étangs (*pokkharani*) qu'il remplit de médicaments et offre aux moines : d'une part l'exagération est portée à l'absurde, et de l'autre la préoccupation monastique s'accuse clairement. Piyadasi se préoccupe de laisser aux condamnés à mort, avant leur exécution, un délai qui leur permette de songer à leur préparation religieuse; nous voyons d'autre part qu'il a, en plusieurs rencontres, exercé son droit de grâce à l'égard des criminels. Si nous passons au récit de l'Açoka avadâna², nous apprenons que Açoka aurait défendu absolument que l'on mît personne à mort; et il prend cette résolution sous l'impression de la mort d'un bhikshu qui n'est autre que son propre frère : toujours l'exagération et la couleur religieuse.

Les légendes du nord et les traditions méridionales représentent Açoka comme un adhérent de ce qui leur apparaît aux unes ou aux autres comme le seul buddhisme orthodoxe. Rien de plus simple. Ce

¹ *Samantapāsādikā*, ap. Oldenberg, p. 306.

² Barnouf, p. 473-424.

qu'il nous importerait de savoir, c'est dans quelle mesure cette prétention est justifiée.

Depuis Kittoe¹, on a généralement admis que l'inscription de Bhabra reproduirait une lettre adressée par le roi au concile qui, d'après les renseignements singhalais, aurait été tenu à Pâtaliputra sous le règne d'Açoka. Je dois excepter M. Kern qui, dans sa critique des données relatives à cet événement, arrive à des conclusions très négatives, et considère ce prétendu concile comme une invention². Il est certain du moins que le rapprochement que l'on a admis comme allant de soi, se heurte à plus d'une difficulté. Le roi exprime avec une précision parfaite le but qu'il se propose par cette lettre : c'est que certains enseignements soient répandus le plus possible parmi les moines et parmi les laïques. Il ne parle ni d'une collection générale des enseignements ayant cours sous le nom du Buddha, ni d'aucune des circonstances qui, dans les traditions méridionales, caractérisent le concile de Pâtaliputra. Est-il admissible que le roi désigne simplement par le nom de *māgadha saṅgha* une assemblée solennelle, exceptionnellement réunie, comme nous la dépeignent les témoignages singhalais ? La façon même dont le roi assimile l'autorité de ses ordres à l'autorité de la parole du Buddha rend peu vraisemblable, étant données la piété et l'orthodoxie dont il se vante, qu'il s'adresse à un concile assemblé pour codifier cette parole du

¹ Cf. Burnouf, *Lotus*, p. 325.

² Kern, II, 278 et suiv.

Buddha. Le roi, en une occasion si grave, n'eût certainement pas employé un langage si uni, si dégagé de toute allusion à la circonstance qui provoquait son intervention. Je crois donc què, dans cette lettre, Piyadasi s'adresse simplement au clergé du Magadha, ou, comme je l'ai conjecturé, au clergé buddhique en général, pour lui recommander la diffusion active des enseignements attribués au Buddha. Et, loin d'admettre que l'édit démontre la réalité historique du concile, je serais bien plus disposé à croire, ici encore, que le souvenir des efforts faits par Açoka pour répandre la doctrine buddhique et stimuler le zèle de ses prédicateurs naturels, s'amplifiant et se précisant avec le temps dans le sens scolastique, a été ou l'origine ou le point d'attache de la tradition sur le concile prétendu.

Une des deux œuvres capitales attribuées par les Singhalais à ce synode, est l'initiative qu'il aurait prise d'envoyer dans toutes les directions des missionnaires chargés de propager la bonne loi. Là encore tout porte à penser que la chronique confisque au profit du clergé un honneur qui, en réalité, appartient au roi. L'édit de Sahasarâm-Rûpnâth (*am̐tâ pi ca jânam̐tu*) prouve que Piyadasi s'était, en dehors de tout concile, préoccupé de la propagande à l'étranger. Si j'ai bien interprété la suite de l'édit, il aurait, en un peu plus d'un an de zèle religieux, expédié des missionnaires (*vivuthas*) aussi loin que possible dans toutes les directions. Nous voyons en tous cas, par le xur^e édit, qu'il dépêchait des envoyés

(*dātas*), pour répandre ses idées religieuses, et qu'il se flattait d'avoir, dès cette époque, obtenu à cet égard certains résultats. Il n'est guère douteux que la tradition monastique, sous l'empire de ses préoccupations spéciales, a transporté au clergé une action qui, en vérité, est partie du souverain¹.

Dans la légende, Açoka apparaît comme un adorateur fervent des reliques du Buddha, comme un grand constructeur de stûpas. A cet égard les monuments ne nous permettent pas d'être affirmatifs. Je ne puis que persévérer, malgré les objections de M. Bühler, dans mon explication du iv^e édit; la description qu'y fait Piyadasi s'applique, suivant moi, à des fêtes religieuses célébrées après sa conversion. A propos de ces processions, j'avais appliqué le mot *vimāna*, dans *vimānadasanā*, à des chasses chargées de reliques; j'avoue que cette interprétation, nécessairement conjecturale, me paraît aujourd'hui moins probable : il serait peu digne du zèle d'un néophyte de mettre, si on les prenait dans ce sens, les *vimānadasanā* sur la même ligne que les *hastidasanā*, les *agrikhaṇḍhāni*, etc. Je pense donc que nous n'avons dans

¹ Il est un point important et curieux sur lequel nos inscriptions ne nous permettent pas de nous faire un jugement certain, je veux parler de l'introduction du buddhisme à Ceylan. Piyadasi ne cite jamais *Tambapanni* que comme une limite extrême. Il me paraît cependant qu'il faut comprendre la grande île dans les pays évangélisés par ses soins. Autre chose est de savoir si elle a été réellement convertie dès cette époque, si c'a été par son propre fils, etc. Et, à cet égard, le silence des monuments semble assez peu favorable à l'autorité des traditions.

les monuments aucune preuve que Piyadasi ait pratiqué le culte des reliques. Nous avons moins encore la preuve du contraire.

Il est, en revanche, un point sur lequel nous sommes en droit d'accuser résolument d'anachronisme la tradition littéraire. D'après les Singhalais, le canon des écritures sacrées aurait, dès l'époque d'Açoka, été fixé par deux conciles succesifs. Ce fait me paraît inconciliable avec le langage que tient le roi à Bhabra. Sans doute plusieurs des titres qui sont cités dans cette tablette se retrouvent dans les écritures pâlies, et l'exemple du *Râhulovâdasutta* est de nature à faire admettre *a priori* pour les autres titres que le roi avait réellement en vue des enseignements très analogues à ceux dont le texte nous a été conservé par écrit. M. Oldenberg¹ fait remarquer d'autre part que le roi n'avait pas nécessairement la prétention de citer *tous* les enseignements du Buddha dont il reconnaissait l'autorité. Il faut avouer pourtant que, s'il avait existé dès lors un corps d'écritures défini et consacré, il serait absolument extraordinaire que Piyadasi choisît, pour résumer l'ensemble des enseignements buddhiques, des morceaux aussi peu caractéristiques, aussi courts, aussi dépourvus d'importance dogmatique que paraissent être ceux qu'il cite, et cela, sans même faire une allusion aux grandes collections dont le titre seul eût été infiniment plus significatif, et qu'il était si naturel d'évoquer en

¹ *Mahāvagga*, préf., p. xl, note.

s'adressant à la représentation la plus haute du clergé et de toute l'église buddhique. On remarquera du reste que les termes employés par le texte, *suneyu*, *upadhālayeyu*, se réfèrent uniquement à une transmission orale.

Ces indications seraient incomplètes, si nous n'examinions dans quelle mesure elles sont confirmées par les doctrines que professe l'auteur des inscriptions.

Dans l'édit spécial de Bhabra, le langage de Piyadasi est, sur plusieurs points caractéristiques, conforme aux habitudes du buddhisme littéraire. Non seulement le roi s'adresse au clergé, *saṃgha*, il le salue par une formule que consacrent en pareille occurrence les écrits canoniques; il commence par une profession de foi (*paśāda*) à la trinité buddhique, Buddha, Dharma et Saṃgha; il fait allusion à la quadruple division des fidèles en bhikshus et bhikshuṇīs, upāsakas et upāsikās; enfin il se réfère à certains morceaux religieux dont, on l'a vu, plusieurs au moins se retrouvent, sous une forme plus ou moins équivalente, dans le tripiṭaka.

Dans les autres inscriptions les points d'attache avec le buddhisme de nos livres sont moins apparents.

La grande prétention de Piyadasi c'est d'enseigner, de répandre et faire fleurir le *dhamma*. Le mot revient si fréquemment dans ses inscriptions, il y a une importance si caractéristique, qu'il est indispensable d'en fixer la portée. La note rapide que je lui ai consacrée dès le début de cette étude (I, 48 suiv.) a

besoin d'être à la fois précisée et élargie. Des définitions ou descriptions que nous en donne le roi, il ressort que *dhamma* désigne ordinairement pour lui ce que nous appellerions les devoirs moraux.

D'après la définition du n° édit de D., le *dhamma* consiste dans « l'absence du mal (*āsinava*), l'abondance des actes méritoires, la pitié, la charité, la véracité, la pureté de la vie ». Le viii^e ajoute la « douceur ». Plusieurs énumérations résument les devoirs principaux qui constituent les points essentiels de l'enseignement du *dhamma* : l'obéissance aux pères et mères (éd. iii, iv, xi. D. viii), aux vieillards (éd. iv. D. viii), aux gurus (D. viii), les égards envers les gurus (éd. ix), envers les brâhmanes et les çramaṇas (éd. iv. D. viii), envers les parents (éd. iv) et jusqu'envers les esclaves et les serviteurs (éd. ix, xi. D. viii), la charité à l'égard des brâhmanes et des çramaṇas (éd. iii, ix), des amis, des connaissances et des parents (éd. iii, xi), et, en un passage (éd. iii), outre l'*apavyayutā* (?) dont le sens n'est pas encore déterminé d'une manière satisfaisante¹, la modération dans les paroles; partout, le respect de la vie des animaux (éd. iii, iv, ix, xi)².

¹ L'explication tentée par M. Bühler ne me paraît satisfaisante ni au point de vue de la forme (ce locatif serait sans analogue dans le reste des inscriptions) ni au point de vue du sens qui demeure entièrement hypothétique. Quant à la traduction « modestie », proposée par M. Pischel, il l'a lui-même entourée des réserves les plus expresses.

² Les idées morales qu'exprime ailleurs Piyadasi, quand il assure que la vertu est d'une pratique difficile (éd. v, vi, x, etc.), quand

Il n'y a rien là d'exclusivement buddhique. Ainsi Piyadasi peut-il dire que les rois ses prédécesseurs ont travaillé en vue du progrès du dhamma (D. vii).

Le xiii^e édit contient une énumération toute semblable à celles qui résument ailleurs l'enseignement du dhamma; c'est pour affirmer que les vertus qu'elle rappelle sont souvent pratiquées indifféremment par des adhérents de tous les dogmes religieux : « Partout, dit le roi, habitent des brâhmanes, des samanas ou d'autres sectes, ascètes ou maîtres de maison; parmi ces hommes, quand on veille à leurs besoins (?)¹, règne l'obéissance aux supérieurs, l'obéissance aux pères et mères, la docilité envers les amis, les camarades, les parents, les égards pour les esclaves et les serviteurs, la fidélité dans les affections. » Le dhamma est ici indirectement rapporté à toutes les sectes; c'est ce *sâra*, cette « essence » qui leur est commune à toutes, comme le dit Piyadasi au xii^e édit, et dont il souhaite par-dessus tout le progrès. « C'est pourquoi l'harmonie est désirable; il faut que tous entendent et apprennent à pratiquer le dhamma de la bouche les uns des autres². »

il déclare qu'il considère comme son devoir de faire le bonheur du monde (éd. vi), qu'aucune gloire ne vaut à ses yeux la pratique du dhamma (x), aucune conquête les conquêtes faites au profit du dhamma (xiii), quand il constate (D. iii) que l'emportement, la dureté, la colère, l'orgueil sont les sources du péché; toutes ces observations sont d'un caractère bien général; elles n'ajoutent rien à ce que nous apprenons d'autre part.

¹ La lecture *vihitâ pajâ* que propose M. Bühler, au lieu de *vihitathesu*, ne paraît pas encore bien certaine.

² Ed. xii. Je crois maintenant que c'est ainsi qu'il faut entendre

Et cependant l'édit de Bhabra témoigne que l'emploi spécialement buddhique de *dhamma* était familier à Piyadasi, que le mot était dès lors associé aux deux autres termes, Buddha et Saṅgha, pour constituer la formule trinitaire des buddhistes. Il y a plus : partout, Piyadasi met l'idée du *dhamma* en relation directe avec sa conversion positive au buddhisme : il définit la première au xiii^e édit par les mots *dhammavātye dhammakāmatā dhammānusathī* ; dans la seconde, son « départ pour la Saṅghodhi » se manifeste par la *dhammayātrā*. Au iv^e édit, dans la phrase. . . . *piyadasino rāṇo dhammacaraṇeṇa bherighoso aho dhammaghoso vimānadasaṇā ca*. . . ., *dhammacaraṇa* s'applique nécessairement à la conversion du roi¹ et désigne spécialement son adhésion au

ce membre de phrase (l. 7). Le roi ne distingue jamais entre divers *dhammas*, et ne prend pas le mot pour désigner indifféremment une croyance quelconque. Il est bien difficile d'admettre qu'il le fasse dans ce passage unique. Je préfère donc faire dépendre *añamaṇasa*, non de *dhammatā* mais de *śrṇṇya* et *sasamseraṇ*, le génitif prenant ainsi une valeur équivalente à celle qu'aurait l'ablatif, ce qui n'est pas pour nous surprendre. Dans la phrase finale de l'édit, je ne puis qu'accepter la correction de M. Bühler ; je prends donc *ātpapāsaṇḍa* comme signifiant : « la croyance propre à chacun » et non « ma propre croyance ».

¹ M. Bühler qui conteste certains détails de ma traduction est au fond d'accord avec moi sur ce point. Que l'on traduise avec lui « in Folge seiner (Belehrung zur) Erfüllung der Gesetze », ou, comme j'ai fait littéralement, « grâce à l'observance de la religion (par Piyadasi) », le sens est essentiellement le même, et de part et d'autre, on admet que l'allusion porte sur la conversion du roi au buddhisme, que, par conséquent, l'expression *dhammacaraṇa* caractérise suffisamment aux yeux du roi la pratique de la religion buddhique. C'est dans la manière de comprendre l'absolutif *dasayita* que je

dhamma buddhique; elle trouve son expression dans des cérémonies qui relèvent du culte. Ce qui n'empêche que, presque aussitôt, *dhammacaraṇa* ne désigne simplement la pratique des devoirs moraux, conformément à la valeur ordinaire qu'a le mot *dhamma* dans la bouche du roi.

Devons-nous en conclure que *dhamma* prenne successivement dans nos inscriptions deux sens différents? Ils seraient rapprochés et confondus de telle manière que, *a priori*, l'explication n'est guère vraisemblable. D'autre part, Piyadasi professe à coup sûr un large esprit de tolérance : il souhaite que toutes les sectes religieuses habitent partout en pleine liberté, parce que toutes poursuivent l'asservissement des sens et la pureté de l'âme (vu). Mais, si libérales que soient ses intentions, elles ne vont pas jusqu'à l'indifférence. Il n'hésite pas à interdire les sacrifices sanglants¹, si chers qu'ils puissent être à ces mêmes brâhmanes auxquels il se vante de faire

cesse d'être d'accord avec M. Bühler : il insiste sur le sens *passé* qu'implique la forme et applique l'allusion aux fêtes données par le roi avant sa conversion. A vrai dire le point est d'importance médiocre; mais je ne puis m'empêcher de persévérer dans mon interprétation. Il est pour moi indubitable que, si le roi avait entendu établir l'opposition que l'on admet entre le *bhertighoso* actuel et ses anciennes fêtes religieuses, il l'eût marqué plus nettement dans les termes, dans le mouvement de la phrase. Pour ce qui est de l'emploi de l'absolutif avec un sens équivalent au participe présent, M. Bühler sait mieux que moi qu'il est de tous les instants.

¹ Les lectures nouvelles fournies par le Pandit Bhagwānlāl et M. Bühler mettent hors de conteste l'interprétation qu'ils ont donnée de *prajāhitarīyaṃ* et de ses équivalents; il faut à cet égard rectifier ma traduction.

l'aumône; il déconseille et ridiculise les cérémonies et les rites, consacrés par l'usage brâhmanique, qui se célèbrent aux mariages et aux naissances, dans les maladies ou au moment de partir en voyage.

Dans l'édit de Sahasarâm, la phrase sur les *misañdevâ* et les *amisañdevâ*, en supposant que l'on n'admette pas ma traduction comme définitive, exprime certainement une idée de polémique à l'égard des croyances différentes de celle du roi¹. Il est certain, comme le fait remarquer M. Bühler (p. 15), que le respect pour la vie des animaux est un trait commun dans l'Inde à plusieurs religions; il me semble pourtant ressortir du soin même avec lequel le roi limite et précise à cet égard ses volontés (D. v), qu'il n'obéissait pas à une inspiration générale, mais à un dogme cher à sa doctrine personnelle et dont il impose la pratique même à des gens qui ne s'en soucient guère. Le choix des jours réservés est caracté-

¹ M. Kern (p. 315 et suiv.) juge que les termes dans lesquels Pi-yadasi s'exprime à l'égard des Brâhmanes nous autorisent à rejeter l'indication de la chronique singhalaise, d'après laquelle Açoka aurait, au moment de sa conversion, cessé de nourrir des brâhmanes et leur aurait substitué des çramaṇas. Je le trouve bien affirmatif. Autre chose est de tolérer les brâhmanes, de leur faire l'aumône, autre chose, de s'en entourer d'une façon régulière et constante, dans son palais même. Je ne vois pour ma part aucune incompatibilité absolue entre le langage du roi et le souvenir des bouddhistes du midi. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je n'attache pas à ce détail une importance capitale. La défaveur que je crois que le roi reconnaît lui-même avoir témoignée aux brâhmanes peut évidemment s'être manifestée d'autre façon.

ristique. Il se rapporte clairement aux fêtes du calendrier religieux des buddhistes¹.

Ce conflit de sentiments ou d'expressions n'est qu'apparent. Il y a une manière, et je crois qu'il n'y en a qu'une, de tout concilier. Il est certain que le sens de *dharma*, *dhamma*, a été petit à petit circonscrit et précisé par les buddhistes dans un emploi technique; au lieu de *loi*, *loi morale*, *vertu*, en général, le mot, prenant pour eux une signification spéciale, a désigné d'abord la loi propre aux buddhistes, les prescriptions morales et les principes dogmatiques tels qu'ils les entendent, ensuite les écritures mêmes où sont consignés ces principes et ces prescriptions. Mais rien ne nous force à admettre qu'une pareille acception ait été fixée dès le temps de Piya-dasi, ni que, dès cette époque, même dans la formule *buddha, dharma, saṅgha*, le mot ait signifié autre chose que « la loi morale ». Sous ce point de vue, la littérature réputée orthodoxe nous offre, dans un de ses ouvrages reconnus comme les plus anciens, des rapprochements instructifs, et je suis étonné qu'on n'ait pas songé plus tôt à rapprocher de nos inscriptions le langage du Dhammapada pâli.

En ce qui concerne d'abord l'emploi du mot *dhamma*, le Dhammapada, de même que nos textes, le connaît dans la formule toute buddhique du *tri-ṣaraṇa* (v. 190); cependant les épithètes dont il y est ordinairement accompagné, *ariyappavedita* (v. 79)

¹ Cf. Kern, *Geschied. van het buddh.*, II, 206 et suiv.

sammadakkhāta (v. 86), *uttama* (v. 115), *sammāsañ-buddhadesita* (v. 392), montrent bien qu'il n'est pas immobilisé dans une acception étroite et technique. On en peut juger du reste par les vers 256 et suiv., où le mot est appliqué exactement comme le pourrait faire Piyadasi, par le vers 393 qui est si bien dans le ton de nos monuments :

yamhi saccañ ca dhañmo ca so sukhī so ca brāhmaṇo.

Le sens se généralise encore davantage dans des passages comme 167-169 et dans les cas où le mot est employé au pluriel, comme vers 1, 82, 273, 278-279, 384. *Saddhamma* sert plus particulièrement à désigner la loi buddhique (v. 60, 182); mais on peut juger par le vers 364 à quel point les deux termes *dhañma* et *saddhañma* se rapprochent et se confondent :

dhañmārāmo, dhañmarato, dhañmañ anuvicintayañ
dhañmañ anussarañ bhikkhu saddhañmā na paribāyati.

Le vers 183 :

sabbapāpassa akaraṇaṇ kusalassa upasampadā
sacittapariyodapanāṇ : etañ buddhāna sāsanañ

ne peut manquer de remettre en mémoire le passage du n° édit sur colonnes, où Piyadasi définit le *dhañma* : *apāsinave bahukayāne*, etc.

Le ton général et les points principaux de l'enseignement moral présentent de part et d'autre les analogies les plus sensibles. Je n'en puis relever que quelques traits. Sur la nécessité d'un effort persévé-

rant pour avancer dans la vie morale, le roi revient avec une insistance (éd. vi, x, etc.) qui n'est pas moindre dans le Dhammapada; il suffirait de citer le chapitre sur l'appamâda (v. 21 et suiv.). Comparez vers 7, 116, etc. Je citerai encore le vers 23, où l'épithète *dalhaparakkama* rappelle ce mot *parākrama* employé par le roi avec une si visible prédilection; les vers 24, 168, 280 pour un emploi du thème *utthā* comparable à celui qu'en font nos inscriptions (G. vi, 9 et 10 et peut-être J., éd. dét. I, 7); enfin le vers 163 où la remarque *sukarāṇi asādhūni* fait exactement pendant aux idées exprimées dans notre v^e édit. Des deux côtés on inculque la nécessité de l'examen intérieur (Dhammap., v. 50; D. iii), les égards pour tous et en particulier le respect des vieillards (Dhammap., v. 109; éd. iv, v, ix etc.), la réserve dans les paroles (Dhammap., v. 133; éd. iii, xii). Le vers 234 qui fait de la véracité, de la mansuétude, de la charité, les trois vertus fondamentales, se compare aux deux passages du ii^e et du vii^e-viii^e édit sur colonnes qui rapprochent de même *sace*, *dayā*, *dāne*. Si le roi recommande l'*ahimsā* et supprime de sa table la chair des animaux, le Dhammapada exalte les munis *ahimsukas* (v. 225) et recommande une exacte tempérance (v. 7, al.).

Les coïncidences les plus frappantes sont peut-être celles qui portent sur des détails de forme. La formule affectionnée par le roi, *sādhu dānaṃ*, etc., se retrouve dans le Dhammapada, vers 35 : *cittassa*

damatho sādhu, vers 360 : *cakkhunā saṃvaro sādhu*, etc.

Des ix^e et xi^e édits, on rapprochera le vers 354 :

sabbadānaṃ dhammadānaṃ jināti, etc.;

de l'emploi fréquent du thème *ārādh*, l'expression du vers 281, *ārādhaye maggaṃ*; de la locution *dhaṃmaṃ anuvattati*, le *dhaṃmānuvattino* du vers 86; de *dhaṃmādhithāne* à Dh. (v, 26), *dhaṃmaṭṭha* des vers 217, 256 et suiv.; de *dhaṃmarati* à Kh. et K. (xiii, 16 et 12, cf. la fin du viii^e édit), la recommandation du vers 88 : *tatrā*(scil. *dhamme*)*bhiratiṃ iccheya*.

Les vers 11-12

asāre saramatino sāre ca asāradassino, etc.

témoignent au moins d'un usage du mot *sāra* extrêmement analogue à celui qui se révèle dans le xii^e édit à propos de la *sāravaḍḍhi*. Piyadasi se propose l'enseignement du dhaṃma : *dhaṃmasa dīpanā* (xii^e éd.); c'est, suivant le vers 363, la fonction même du bhikshu : *atthaṃ dhaṃmaṇca dīpeti*; il ne voit de vraie gloire que dans la diffusion du dhaṃma (x^e éd.); suivant le Dhammapada (v. 24)

..... dhaṃmajivino
appamattassa yaso bhivaḍḍhati;

c'est dans le dhaṃma qu'il place le bonheur (D. 1, 9, etc.); d'après le vers 393 du Dhammapada,

yamhi saccaṃ ca dhammo ca so sukhi...

Pour le roi ce bonheur est à la fois le bonheur en ce monde et le bonheur dans l'autre; c'est la formule

même de la récompense qu'il promet sans se lasser; elle se retrouve non moins fréquente dans le Dhammapada, vers 16, 132, 168, 177.

L'esprit de tolérance du roi n'est pas lui-même étranger au livre canonique. Non seulement le vers 5 y recommande d'une façon générale la mansuétude, l'oubli des haines; loin de traiter en ennemis le brâhmane et le brâhmanisme, il en rapproche le nom de celui du bhikshu :

santo danto niyato brahmacâri
sabbesu bhûtesu nidhâya danḍaṃ
so brâhmaṇo so samaṇo sa bhikkhu (v. 142).

À côté du Bhikkhuvagga, il consacre tout un chapitre à exalter, sous le nom du brâhmane, la perfection telle qu'il la conçoit, et pourtant il n'oublie pas que le brâhmane est le représentant d'un culte différent (v. 392). Ce culte, il ne le réproouve pas violemment, mais, comme le fait Piyadasi à l'égard des cérémonies (*maṅgala*), il en proclame l'inutilité, v. 106-107. Il rapproche enfin la *sāmaññatā* et la *brâhmaññatā*, la qualité de çramaṇa et la qualité de brâhmane (v. 332), comme le roi lui-même associe brâhmanes et çramaṇas.

Ces comparaisons sont loin d'épuiser le nombre des rapprochements possibles; surtout elles ne peuvent rendre cette impression générale qui a bien aussi sa valeur et qui ne peut résulter que de la lecture parallèle des deux séries de textes. Telles qu'elles sont, elles me paraissent de nature à justifier une

conclusion importante : c'est que les idées et le langage qui se manifestent, au point de vue religieux, dans nos inscriptions, ne peuvent pas être considérés comme l'expression isolée de convictions ou de conceptions individuelles. Un livre réputé canonique nous en offre l'équivalent assez exact pour nous donner le droit de penser qu'ils correspondent à un certain état du buddhisme, antérieur à celui qui a trouvé son expression dans la plupart des livres qui nous sont parvenus, qu'ils correspondent à une certaine période dans le développement chronologique de la religion de Çākya.

Justement, certains indices semblent de nature à rapprocher Piyadasi et le Dhammapada.

Nous sommes assez accoutumés à voir les rois de l'Inde porter plusieurs noms différents pour que la double dénomination de Piyadasi et d'Açoka ne puisse nous surprendre. Encore serait-il curieux d'en découvrir la cause particulière, d'autant plus que le mot Açoka n'est point, par sa signification ou son fréquent usage, de ceux qui paraissent désignés pour cet emploi de surnom. Nous avons vu comment la chronique singhalaise assure que Açoka prit le nom de Dhammāsoka au moment de sa conversion au buddhisme. Il est croyable, en effet, que son vrai nom était Priyadarçin, puisque c'est le seul qu'il s'applique lui-même. On serait ainsi amené à penser que, en réalité, le roi ne prit qu'à sa conversion le nom d'Açoka ou Dharmāçoka, qu'il jugea inopportun de l'employer dans ses monuments et

d'apporter au milieu de son règne un changement si considérable dans le protocole de sa chancellerie; mais, d'autre part, ce nom, naturellement cher aux bouddhistes dont il rappelait et consacrait le triomphe, s'établit dans leur souvenir, au point de rejeter dans l'ombre celui qu'avait porté le roi dans ces premières années, antérieures à sa conversion, que la tradition littéraire nous peint sous des couleurs si sombres. Cette conjecture, qui paraît expliquer assez bien les faits qui sont en jeu, m'est inspirée par deux ordres de passages que je relève dans le Dhammapada. Le mot *çoka* « chagrin » est employé par le Dhammapada avec une apparente insistance, par exemple dans les vers 212-216, conçus sur ce type commun :

Piyato jāyati soko piyato jāyati bhayaṃ
piyato vippamuttassa natthi soko kuto bhayaṃ;

et au vers 336 :

yo ve taṇṇi sahati jammim taṇhaṃ loke duraccayaṃ
sokaṃ tamhā papatanti udabindu va pokkharā.

Au vers 195, les buddhas et les grāvakas reçoivent l'épithète *tiṇṇasokapariddava*.

De cet emploi de *soka* se déduit l'adjectif *asoka*, comme dans le vers 412 :

yodha puññaṃ ca pāpaṃ ca ubho saṅgaṃ upaccagā
asokaṃ virajaṃ suddhaṃ tam ahaṃ brūmi brāhmaṇaṃ.

Le mot se retrouve au vers 28 :

pamādaṃ appamādena yadā nudati paṇḍito
paṇḍitapāsādam āruya asoko sokiniṃ paṇḍi
pabbataṭṭho va bhummaṭṭhe dhiro bale avekkhati.

La même pensée est exprimée au vers 172 :

yo ca pubbe pamajjitvā pacchā so nappamajjati
so imaṃ lokaṃ pabhāseti abbhā mutto va candimā.

La première stance comprend six pādas, ce qui est de nature à faire supposer d'abord quelque interpolation; et en effet le double pāda du milieu *paññāpāsādam*, etc., se peut supprimer sans en rien altérer le sens général; il paraît d'ailleurs manquer dans la version que reproduit la traduction chinoise¹. A vrai dire, il se relie assez mal à l'ensemble de la phrase; il y faudrait au moins un *va* ou *iva*. J'ai peine à croire que ce demi-vers ne soit pas une addition destinée à expliquer et à compléter la pensée générale par une allusion à notre Açoka-Piyadasi. Sous ce jour, l'emploi de *paja* qui désigne bien les « sujets » d'un roi, l'emploi de cette figure peu commune, *paññāpāsāda* « le palais de la Sagesse », prennent une signification nouvelle. Bien que porté à admettre que le demi-vers en question est une addition, qu'il ne faisait point d'abord partie intégrante de la stance, j'imagine qu'il n'en fausse pas le sens et que peut-être le premier auteur avait en effet en vue l'allusion qu'il exprime. La pensée d'une pareille allusion dans la stance 172 explique fort bien ce que, dans toute autre hypothèse, l'expression *imaṃ lokaṃ pabhāseti* aurait, dans ce vers et dans le suivant, d'excessif et d'emphatique. J'ajoute que ce précédent me semble de nature à éveiller, à l'égard des vers 212

¹ Cf. le *Dhammapada* de Beal, p. 70.

et suivants cités tout à l'heure, une idée analogue, et l'on peut se demander si, dans le premier, qui a servi de prototype aux autres, l'opposition entre *piya* et *çoka* ne s'inspire pas précisément d'un jeu d'esprit sur le double nom de Piyadasi et Açoka.

Ces indices sont répandus un peu partout dans l'ouvrage; ils se confirment les uns les autres; et l'on en peut, je crois, inférer que la composition générale du livre, je ne dis pas sa fixation définitive, ni surtout sa rédaction sous la forme qui nous est parvenue, remonte à un temps peu éloigné de Piyadasi, à une époque où son souvenir était encore vivant. Ce n'est pas le lieu de rechercher s'il s'y pourrait découvrir d'autres présomptions qui fussent de nature à confirmer les nôtres. Il suffira de constater que, par des raisons absolument différentes, on a généralement considéré le Dhammapada comme un des textes buddhiques les plus anciens¹. Je ne prétends cependant attribuer à l'hypothèse que j'ai été amené à signaler ni plus de certitude ni plus d'importance qu'il ne convient. Je reviens à ma conclusion générale sur le buddhisme de Piyadasi.

A mon avis, nos monuments sont les témoins d'un état du buddhisme, sensiblement différent de ce qu'il est devenu plus tard; il nous y apparaît comme une doctrine toute morale, médiocrement préoccupée de dogmes particuliers et de théories abstraites, peu embarrassée d'éléments scolastiques et monastiques, peu portée à insister sur les divergences qui

¹ Cf. Fausbøll, préf., p. vi et suiv.

la séparent des religions voisines, prompt à accepter les termes et les formes consacrées quand elles n'offensent pas son idéal moral, dépourvue encore de textes fixés par l'écriture et à coup sûr d'un canon régulièrement défini. Autant qu'il nous est possible d'en juger, le caractère des quelques morceaux énumérés par Piyadasi à Bhabra s'accorde tout à fait avec un pareil état du buddhisme. Une autre remarque encore a son prix : nulle part, dans les récompenses qu'il offre en perspective à la vertu, Piyadasi ne fait allusion au *nirvāṇa*; c'est toujours du *svarga* qu'il parle (éd. VI, IX; Dh. éd. dét. I); sans doute le roi peut choisir de préférence un terme familier à tous les esprits, plus aisément commun à toutes les doctrines. Malgré tout, ce silence absolu me semble significatif; il indique bien une époque antérieure aux développements métaphysiques et spéculatifs.

L'histoire du buddhisme implique, suivant moi, une période, encore voisine des origines, marquée d'un caractère plus populaire, moins déterminée au point de vue dogmatique, moins isolée au point de vue légendaire, où a dû se manifester librement l'originalité essentielle de la doctrine, qui est fondée sur la prédominance conquise par la préoccupation morale sur les pratiques et les œuvres de la liturgie. Cette période me paraît être une sorte de postulat historique nécessaire; je crois que les inscriptions de Piyadasi nous en conservent la trace, le témoignage direct.

Les choses changèrent bientôt d'aspect; et les traits particuliers de cette époque ancienne se brouillèrent vite dans la tradition. C'est ce qui ressort des quelques comparaisons que nous avons pu instituer entre le témoignage des monuments et les données littéraires. Le caractère même et la personne d'Açoka ont subi, dans la légende ou dans la chronique, des altérations analogues à l'évolution qui s'est produite après lui.

Açoka y est devenu un type sans individualité et sans vie, son histoire un thème de légendes édifiantes, son nom un point d'attache pour des développements moraux. On a noirci sans mesure ses commencements pour mieux faire ressortir les vertus que lui aurait inspirées sa conversion; on a modelé la fin de sa carrière, en le mettant aux pieds du clergé, en le représentant comme une sorte de maniaque de l'aumône, sur un idéal de perfection monastique qui paraît admirable aux Hindous mais qui n'est pas pour nous séduire. Ses inscriptions ne fournissent à ces données exclusives aucune confirmation. M. Kern, influencé par la légende, estime bien que, vers sa fin, Piyadasi se montre intolérant et bigot¹; il découvre dans les derniers édits l'expression d'un véritable fanatisme; le ton et la suite des idées feraient naître la pensée que l'esprit du prince a dû baisser, et, si tous ses édits portent plus ou moins des traces d'un esprit troublé, les derniers morceaux seraient des spécimens

¹ Kern, II, 307 note.

de bavardage insensé¹. Ce jugement repose essentiellement sur cette idée fausse que l'édit de Sahasaram appartiendrait aux derniers temps du règne de Piyadasi. J'avoue que, pour ma part, je n'y puis découvrir aucun prétexte à des accusations si véhémentes. Mais M. Kern est, en général, très dur pour le pauvre Piyadasi : quand il juge que le xiii^e édit, celui qui a trait à la conquête du Kaliṅga, laisse une impression d'« hypocrisie »², je ne puis m'empêcher de craindre qu'il n'obéisse à une mauvaise humeur préconçue contre un roi dont le *cléricalisme* l'agace.

Le caractère de Piyadasi a été en général apprécié plus favorablement. On ne saurait, ce me semble, nier sans injustice qu'il fait preuve, dans ses édits, d'un esprit de modération, d'une élévation morale, d'un souci du bien public, qui méritent l'éloge. Il possédait d'origine un goût d'entreprise, des qualités énergiques dont témoigne la conquête du Kaliṅga. Sa conversion n'a-t-elle pas compromis la vigueur native de son tempérament? La chose est d'autant plus possible que c'est l'effet qu'a généralement produit le buddhisme, non pas seulement sur des individus, mais sur des nations entières. De là à en faire l'être enfantin et gâteux que l'on dit, il y a loin. C'est le sentiment religieux qui lui a inspiré l'idée de graver des inscriptions dans tout son empire. Nous ne l'apercevons ordinairement que sous cet

¹ Kern, II, p. 319.

² *Ibid.*, p. 315.

aspect; mais la volonté qu'il exprime en si grand détail d'être continuellement tenu au courant des affaires, de les expédier sans retard, ne donne pas l'idée d'un prince fainéant.

J'ai peur aussi que, à certains égards, il ne porte, au delà de toute équité, la responsabilité de la langue assez lourde et maladroite qu'il parle dans ses monuments. Évidemment la langue, la prose tout au moins, n'avait pas encore de son temps, conquis cette expérience, cette liberté d'allures qui donnent à la pensée un tour net et précis. Sa phrase est souvent brève, heurtée même, toujours peu variée. C'est un navigateur novice qui n'aime pas à s'éloigner de la côte. Quand, par malheur, il s'embarque dans une période, il n'en sort qu'à grande peine; l'aisance lui manque complètement. Le vêtement mal ajusté fait tort à l'esprit qui s'y embarrasse. Cet esprit ne fut peut-être ni très vaste ni très ferme; il fut certainement animé d'intentions excellentes, plein de l'idée du devoir moral et de sentiments d'humanité. Par les efforts de diverse nature dont il puisa l'inspiration dans son zèle pieux, par ses relations avec les peuples étrangers à son empire, avec les populations les plus reculées de la presqu'île, par les monuments épigraphiques ou autres dont il fut le créateur, Piya-dasi rendit certainement des services à la culture générale de l'Inde. Ce sont des mérites dont il faut lui tenir compte.

II.

La langue de nos inscriptions ne présente guère, surtout au point de vue grammatical, d'obscurités impenétrables. Elle est largement éclairée par la comparaison des idiomes analogues qui nous sont familiers par la littérature. Cependant les particularités orthographiques ou dialectales qui distinguent les différentes versions, la place chronologique qui appartient à nos monuments, prêtent à leur étude philologique une importance sur laquelle il n'est pas besoin d'insister.

Je me propose de résumer d'abord, dans un inventaire aussi condensé que possible, tous les phénomènes grammaticaux dignes d'intérêt; j'en tirerai, dans une seconde partie, les conclusions générales; je m'efforcerai de déterminer la vraie nature des procédés orthographiques, de marquer la portée des différences dialectales, de grouper les indices qui sont propres à éclairer l'état du développement linguistique au milieu du ⁱⁱⁱ siècle.

La condition présente des pierres ne permet pas d'espérer, malgré des progrès incessants dans le déchiffrement, que les textes soient jamais fixés avec certitude. Nos fac-similés sont encore, au moins pour plusieurs versions, d'une insuffisance regrettable.

Il n'est donc pas possible d'établir une statistique véritable des formes; et il est entendu que plusieurs

des faits qui vont être énoncés, s'ils sont rares et exceptionnels, ne sont pas à l'abri du doute. Par bonheur, les phénomènes caractéristiques reparaissent assez souvent pour se laisser solidement établir; et ce qui reste d'incertitude n'est pas pour compromettre les inductions générales.

I^{re} LA GRAMMAIRE DES INSCRIPTIONS.

GIRNAR.

PHONÉTIQUE.

VOYELLES.

CHANGEMENTS QUANTITATIFS. — Sauf quelques cas spéciaux, je ne fais pas rentrer ici, ni dans la suite, sous cette rubrique, les mots dans lesquels l'allongement ou le raccourcissement est compensatif et s'explique soit par la simplification, soit par le redoublement de la consonne suivante. Il va sans dire que, parmi les changements de quantité signalés, un grand nombre peuvent être et ne sont qu'apparents, étant imputables à des inadvertances des graveurs ou à des lectures inexactes.

Voyelles allongées. — *Ānām̐taraṃ*, vi, 8; *asav̐ṇpra-*
tipati, iv, 2; *āsu* (= *syuh*), xii, 7; *abhiramakāni*, viii,
2; *cikichā*, ii, 5; *ñātikā*, v, 8; *vipāle*, vii, 3; *vijāyamhi*,
xiii, 10; *tāthā*, xi, 4; *madhāritāya*, xiv, 4. A la fin

des mots : *cā*, IV, 11; *esā* (nom. masc.), XIII, 4; *mītā-saṃstuta*, III, 4; *nā*, I, 2; XIV, 2; *parāpāsaṃdagarahā*, XII, 13; *sarvatā*, II, 6; *tatā*, XII, 8; XIII, 4; *tatrā*, XIII, 1; *etamhi*, IX, 2; *paṃthesū*, II, 8.

Régulièrement, une voyelle longue devient brève soit devant un groupe de consonnes, même lorsque, comme ici, il n'est pas figuré par l'écriture, soit devant l'anuvāra. Mais quelquefois, au redoublement de la consonne est substitué l'allongement compensatif de la voyelle précédente : *dhāma*, V, 4; *vāsa*, V, 4 al. Quelquefois la voyelle est maintenue longue quoique nasalisée : *anuvidhiyatām*, X, 2; *atikāntām*, VIII, 1; *susrasatām*, X, 2; *viḥārayātām*, VIII, 1; *samacerām*, XIII, 7. Il y faut peut-être ajouter plusieurs des cas où ā représente un āṃ sanscrit (cf. ci-dessous, *Voyelles nasalisées*). Quelquefois enfin la longue est maintenue devant un complexe de consonnes : *bāmhāṇa*, IV, 2; VIII, 3; XI, 2; *nāsti*, passim; *rāṣṭika*, V, 5; *tadātpane*, X, 1; *ātpa*, passim; et devant une muette suivie de r : *bhrātrā*, IX, 6; *mātraṃ*, XIII, 1; *parākramāmi*, V, 11; *parākramena*, VI, 14.

Voyelles raccourcies. — *Āradhi*, IX, 9; *āradho*, XI, 4; *etarisaṃ*, IX, 4; *dane*, IX, 7; *opayā*, VIII, 5; *ñatikenā*, IX, 8; *susrasā* (une fois *susūsā*). A la fin des mots : *mahaphale*, IX, 4; *prāṇa*, I, 10; III, 4; *rāja*, V, 1; *tada*, XIII, 5; *tatha*, XII, 6 (plusieurs fois *tathā*); *yatha*, III, 3 (plusieurs fois *yathā*); *va* (dans le sens de *rā*), V, 8, 5; VI, 2, 3, 9, etc.

CHANGEMENTS QUALITATIFS. — *Pirīṇḍa* ou *pārīṇḍa* = *puṇḍa* (?), XIII, 9. *Eta* (= *atra*) VIII, 1, 3; IX, 3. *E* s'affaiblit en *i* dans *ovāditavya* (pour *de*) IX, 8; *likhāpayisaṃ*, XIV, 3 (pour *le*). — La voyelle *ṛi* s'écrit *ra* dans *vrachā*, II, 8; — *a* dans *bhati*, XII, 6; *vaḍhi*, XII, 2, etc.; *bhataka*, IX, 4, etc.; *daḍha*, VII, 3; *kata*, passim; *kaca*, IX, 8; *maga*, I, 11, 12; *magavyā*, VIII, 1; *snhadaya*, IX, 7; *usaṭa*, X, 4; *vistata*, XIV, 2; *vyāpata*, passim; — *i* dans *tārisa*, IV, 5; *etārisa*, IX, 7, etc; *yārisa*, XI, 1, etc.; — *u* dans *paripuchā*, VIII, 4; *vuta*, X, 2.

ADDITIONS ET SUPPRESSIONS. — Additions : *a* dans *garahā*, XII, 3; *garahati*, XII, 5; *i* dans *ithi*, XII, 9; *u* dans *prāpuṇoti*, XIII, 4.

Suppressions : *a* dans *pi* (passim) pour *api* qui est conservé II, 2; *i* dans *ti* (V, 8; XIII, 11) pour *iti*, qui est conservé cinq fois; *e* dans *va* pour *eva* (passim);

CONTRACTIONS. — *ava* en *o* dans *orodhana* (passim); *ovāditavya*, IX, 8; *aho*, IV, 3, si j'ai raison de l'expliquer = *athavā*; — *a(l)u* en *o* dans *kho*; — *a(y)ā* en *o* dans *mora*, I, 11; — *a(v)i* en *ai* dans *thaira*, IV, 7; V, 7; VIII, 3; — *a(y)i* en *e* dans *vijetavya*, XIII, 11, et plusieurs fois dans la formative du causatif, *hāpesati*, etc. Cf. plus bas; — *ayo* en *ai* dans *traidasa*, V, 4; — *ya* en *i* dans *paricijātpā*, X, 4; — *iya* en *e* dans *etaka*, XIV, 3; — si *petenika*, V, 5, représente bien une déformation de *pratishthāna*, nous y aurions la contraction de *a(t)i* en *e*.

VOYELLES NASALISÉES. — La nasale, soit devant une consonne, soit à la fin des mots, est, sauf deux cas où l'*m* final est conservé par le sandhi, exprimée invariablement par l'anuvāra. L'anuvāra est omis dans un certain nombre de cas, comme *ācāyika* pour **kaṃ*, vi, 7; -*pāsaṃḍa* pour **ḍaṃ*, xii, 4; *avihiśā* pour **hūṃsā*, iv, 6, etc. Ces omissions, dont plusieurs ne sont sans doute qu'apparentes et tiennent à l'état de la pierre, sont en tous cas accidentelles, imputables à la négligence du graveur. Je n'y insiste pas.

Certains cas semblent impliquer l'équivalence de la voyelle longue et de la voyelle nasalisée : *āparātā*, v, 5; *atikhātāṃ*, iv, 1; v, 3; vi, 1; *susuṃsā*, xiii, 3; *nīyātu* (= *nīryāntu*), iii, 3; *pādā*, ii, 2; *sasrusā* (accusatif), x, 2; *nicā* (= *nityaṃ*), vii, 3; *pājā* (acc.), xii, 2, 8; *vaṃ* (= *vā*, *vai*), xii, 6; *sāmīcāṃ* (nom. pl. masc.?), ii, 3. Mais dans la plupart de ces exemples la voyelle nasalisée est longue d'origine; on peut donc admettre que l'anuvāra est tombé. Il se peut du reste que, dans certains cas, la confusion entre *ā* et *aṃ* soit le fait de la lecture. Le second *u* de *sasrusā* étant ici presque toujours écrit bref, il est à croire que l'anuvāra de *susuṃsā* est une inadvertance du scribe; la lecture *sāmīcāṃ* et son interprétation ne sont pas certaines. Il ne resterait donc que *nicā*, un exemple unique, base de déductions trop fragile. Peut-être cependant faut-il ajouter *etā*, ix, 5, qui serait = *etaṃ* (n. s. n.), à moins qu'il ne soit = *etāni*.

Dans un cas aussi, *karu*, xi, 4 (cf. *karaṃ*, xii, 4), *aṃ* paraît remplacé par *u*; et quelquefois par *e* : dans *athe*, vi, 4, 5; *yute*, iii, 6; *save* (*sarve*) *kāle*, vi, 3, 8. Mais plusieurs de ces faits laissent place, on le verra, à une autre interprétation.

Dans *pravāsaṃhi*, ix, 2, la nasale est écrite double, par un abus qui est trop fréquent dans les manuscrits pour nous étonner.

CONSONNES.

CONSONNES SIMPLES. — *Changements*. — *gh* en *h*, dans *lahakā*, xii, 3; — les dentales en cérébrales, dans : *paṭi* pour *prati* (passim); peut-être *praṭi* dans *hiraṇṇapraṭivīdhāno*, viii, 4, mais *pra* est douteux; *usaṭa*, x, 4; *osaḍha*, iii, 5; *vaḍhī*, xii, 2, 8, 9 (à côté de *vaḍhī*, iv, 11); *dasañā*, iv, 3; *dasane*, viii, 3 (*darsanaṃ*, viii, 4); *prāpuṇoti*, xiii, 4; *yoṇa*, v, 5¹; — *th* en *h* dans *aho* (*athavā*); — *d* en *r* dans *tārisa*, *etārisa*, *yārisa*; — *bh* en *h* dans le thème *bhū* : *hoti*, *aḥuṃsa*, etc.; *l* en *r*, si *piriṇḍa* ou *pāriṇḍa*, xiii, 9 est = *pulinda*. Si *petenika*, v, 5, est bien issu de *pratiṣṭhāna*, ce serait un exemple de la perte de l'aspiration, *t* pour *ṭh*.

Suppressions et additions. — Suppression d'une syllabe entière dans *athā* (= *athāya*), xii, 9; *ilokika*, xiii, 12; *ilokaca*, xi, 4 (pour *iḥalo*²); chute de l'y

¹ L'n cérébral est toujours conservé dans le thème; il ne paraît jamais dans les désinences, même là où il devrait exister d'après la règle sanskrite, comme dans *devānaṃpriyena*, etc.

initial dans *áva* (*yávat*), v, 2, al.; d'une consonne médiane dans *kho* (*khala*), *mora* (*mayúra*). — Addition d'un *v* dans *vuta* (*ukta*) ix, 6, etc.

CONSONNES GROUPÉES. —

kt devient *t* : *abhisita*, etc.

ky devient *k* : *saka*, xiii, 6.

kr devient *k* : *atikāmtaṃ*, viii, 1, etc.; *parākāmate*, x, 3, etc. Il est conservé dans *parākramāmi*, vi, 11; *parākramena*, vi, 14.

ksh devient *ch* : *achāti*, xiii, 7; *chaṇati*, xii, 5; *chudaka*, xii, 4, etc.; *saṃchāya*, xiv, 5; *vrachā*, ii, 8; — *kh*, dans *īthījhakhamahāmātā*, xii, 9; *khamitave*, xiii, 6; *saṃkhitena*, xiv, 2.

gn devient *g* : *agikhaṃdhāni*, iv, 4.

gr devient *g* : *agena*, x, 4, etc.

jñ devient (*m*)*ñ* : *kataññātā*, vii, 3, etc.; *āñapayāmi*, vi, 6, al.

dy devient *d* dans *pādā* (*pāṇḍyāḥ*), ii, 2.

ny devient *m̃ṇ* : *ānaṃṇa*, vi, 11; *hiraṃṇa*, viii, 4.

tm devient *tp* dans *ātpa-*, xii, 3, 4, 5, 6.

tth devient *st* dans *ustāna*, vi, 9, 10.

ty devient *c* : *ācāyika*, vi, 7, etc.

tr devient *t*, comme dans *bhātā*, xi, 3, etc. Il est conservé dans *bhrātrā*, ix, 6; *mātraṃ*, xiii, 1; *mitrena*, ix, 7; *paratrā*, vi, 12; *prapotrá*, iv, 8; *potrá*, iv, 8; *putrá*, iv, 8, al.; *sarvatra*, vi, 8, al.; *savatra*, vi, 4; *tatrā*, xiii, 1; *tatra*, xiv, 5; *yatra*, ii, 7.

te devient *tp* : *alocetpā*, xiv, 6; *ārabhitpā*, i, 3; *catpāro*, xiii, 8; *dasayitpā*, xiv, 4; *hitatpā*, vi, 11;

paricijitpā, XIV, 4; *tadātpane*, X, 1. Il devient *t* dans *satīyapato*, II, 2, si l'étymologie proposée par M. Bühler est exacte.

ts devient *ch* dans *cikichā*, II, 4, etc.; — et *s* dans *usaṭena*, X, 4.

ddh est conservé : *vadhi*, IV, 11, ou plus ordinairement changé en *dh* dans *vaḍhi*, XII, 9, al.

dy devient *j* dans *aja*, IV, 5; — *y* dans *ayāna*, VI, 4.

dr devient *d* : *chadaka*, etc.

dv est conservé : *dve* I, 11, al.; *dvādasa*, IV, 12, al.

dhy devient *jh* : *majhama*, XIV, 2, etc.

dhr devient *dh* : *dhava*, I, 12, etc.; paraît conservé dans (a)*mḍhra-*, XIII, 9, d'après la lecture de M. Bühler.

ny devient *m̃ñ*, *ñ* : *aṃñe*, V, 5, etc.; *mañate*, X, 1, etc. L'orthographe *ñayāsu*, pour *niyyāsu*, VIII, 1, se rattache, d'une façon plus ou moins arbitraire, à cette transformation de *ny* en *ñ*.

pt devient *t* : *asamātaṃ*, XIV, 5, etc.

pr devient *p* : *pakarāṇa*, XII, 3; *devānaṃpiya*, XIII, 9, etc.; — est conservé dans : *asaṃpratipatī*, IV, 2; *devānaṃpriya*, I, 1, 5, 6, 8; II, 1, 4; IV, 2, 5, 8, 12; V, 1; VIII, 2; IX, 1; X, 3; XI, 1; XIV, 1; *prācaṃtesu*, II, 2; *prādesike*, III, 2; *prāpuṇoti*, XIII, 4; *prakaraṇa*, XII, 4; *prajā*, V, 7; *prajāhītavayāṃ*, I, 3; *prāṇa*, I, 9, 10; III, 5; IV, 1, 5; XI, 3; *prapotā*, VI, 13; *prapotrá*, IV, 8; *pratipatī*, XI, 2; peut-être *praṭivīdhāno*, VIII, 4; *pravajitāni*, XII, 2; *pravāsaṃmhi*, IX, 2; *priyadasi*, IV, 1, 5, 8, 12; VIII, 2; X, 1.

bdh devient *dh* : *ladhesu*, XIII, 1, etc.

br devient *b* : *bāmhaṇa*, passim; paraît conservé dans *brāmhaṇa*, IV, 2, 6.

bhy devient *bh* : *ārabhiṣa*, I, 9; *ārabhare*, I, 11.

bhr devient *bh* : *bhātā*, XI, 3, etc.; est conservé dans *bhrātrā*, IX, 6.

my est conservé : *samyapratipati*, IX, 4; XI, 2.

mr devient *m̄b* : *taṁbapam̄ñi*, II, 2.

rg devient *g* : *svaga*, passim.

rg̃h devient *gh* : *digha*, X, 1.

rc devient *c* : *vacabhūmikā*, XII, 9, etc.

rñ devient *m̄ñ* : *taṁbapam̄ñi*, II, 2.

rt devient *t*, comme *anuvatare*, XIII, 9, etc.; —
† dans *saṁvata*, IV, 9; V, 2.

rth devient *th*, comme *atha*, passim.

rd devient *d* : *mādava*, XIII, 7.

rdh devient *dh*, comme dans *vadhayisati*, IV, 7, etc.;

— *ḍh*, comme dans *vadḥayati*, XII, 4, etc.

rbh devient *bh* : *gabha*, VI, 3.

rm devient *m̄m* : *kaṁme*, etc.; *dhāma*, V, 4.

ry devient *y* : *niyātu*, III, 3.

rv devient *v* : *puva*, VI, 2; *sava*, passim; — est conservé dans *purva*, V, 4; *sarva*, VI, 9 (et trois autres fois); *sarvata*, VII, 1; XIV, 2 (et quatre autres fois); *sarvatra*, VI, 8 (et trois autres fois); *sarve*, VI, 8 (contre dix-huit *sava* ou *savata*).

rç devient *rs* dans *darsana*, VIII, 4, etc.; — devient *s* dans *dasanā*, IV, 3.

rsh devient *s* : *vasa* (*vāsa*), VIII, 2, al.

rshy devient *s* dans *kāsati* (pour *kar[i]shyati*), V, 3; *kāsaṁti*, VII, 2.

rh devient *rah* : *garahā*, etc.

lp devient *p* : *apa*, passim.

ly devient *l* : *kalāṇa*, v, 1, al.

vy est toujours conservé : *apavyayatā*, III, 5; *di-vyāni*, IV, 4, etc., excepté dans *pūjetayā*, XII, 4.

vr devient *v* : *pravajīta*, XII, 2, etc.

çc devient *ch* : *pachā*, I, 12.

çy devient *s* : *pasati*, I, 5; — ou *siy* : *paṭivesiyehi*, XI, 3.

çr devient *s* : *susūsā*, III, 4, etc.; — ou *sr* dans *bahasruta*, XII, 7; *susrusā*, XII, 22; XI, 2 (et trois autres fois); *sramaṇa*, IV, 2 (quatre fois *samaṇa*); *srāvāpakam*, VI, 6; *sruṇāja* (?), XII, 7; *susrusatām*, XII, 2.

çv devient *sv* : *sveto* dans l'épigraphe qui accompagne l'éléphant.

shk devient *k* dans *dukata*, v, 3; *dukara*, v, 1, al.

shtr devient *st* : *rāstika*, v, 5.

shṭh devient *st* : *adhistāna*, v, 4; *seste*, IV, 10; *nistāna*, IX, 6; *tistamto*, IV, 9; *tisteya*, VI, 13.

sk devient *kh* : *agikhamdhāni*, IV, 4.

st est conservé : *astī*, passim; etc.; — devient *st* dans *anusastī*, VIII, 4, al.

sth devient *st* dans *gharastāni*, XII, 1; — et *st* dans *stīta*, VI, 4.

sm devient *mh*, par exemple dans les locatifs en *mhi*.

sy devient *s*, par exemple dans les génitifs en *asa*.

sr devient *s* : *parisava*, x, 3, etc.; — est conservé dans *nīrita*, v, 8; *sahasra*, I, 9; XIII, 1.

sv est conservé : *svaga*, VI, 12, al., etc., excepté dans *sakamī*, IX, 5.

hm devient *mh*; c'est du moins ainsi que je crois qu'il faut lire le groupe *ḡ*, qui, à la rigueur, se pourrait aussi lire *hm*.

SANDHI.

Le sandhi ne se produit guère qu'entre les parties d'un mot composé et, une règle presque invariable entraînant la chute des consonnes finales, il est à peu près exclusivement vocalique.

L'anuvāra final est changé en *m* dans : *katavyam eva*, IX, 3; *evam api*, II, 2. Je signale encore la forme *añamaññasa*, XII, 7.

Un *d* final est maintenu dans *tadopayā*, VIII, 5; *tadaññāthā*, XII, 5.

a + a donne *ā*, excepté dans *dhāmadhisīṇāya*, V, 4; *dhāmanugaho*, IX, 7. Dans *nāsti* (passim), la longue est maintenue malgré la consonne double qui suit.

a + i donne *e* dans *vijayechā*, XIII, 11¹.

a + u donne *o* dans *manusopagāni*, II, 5.

a + e donne *e* dans *tenesā*, VIII, 3; *ceva*, IV, 7.

i + a donne *ī* dans *ithijhakkhamahāmātā*, XII, 9.

u + u donne *o* dans *pasopagāni*, II, 6, forme singulière qui paraît garantie par les autres versions.

FLEXION.

Il est entendu que, sauf quelques cas particuliers, je ne relèverai pas expressément les modifications

¹ L'interprétation de M. Bühler supprimerait cette combinaison.

qui ont un caractère purement mécanique, n'étant que l'application des règles phonétiques qui viennent d'être indiquées.

GENRES.

La distinction entre le masculin et le neutre tend à s'affaiblir; c'est évidemment sous l'influence de l'orthographe mǎgadhī, ainsi qu'on va le voir tout à l'heure.

DÉCLINAISON DES THÈMES CONSONANTIQUES.

Elle tend à se fondre dans la déclinaison des thèmes en *a*: *parishad* devient *parisā*; *karman*, devenu *kañma*, se décline comme un neutre en *a*; de *varcas*, nous avons le locatif *vacamhi*, VI, 3; le participe présent de *as* fait au nominatif singulier *sañto*, VI, 7; VIII, 2.

Voici toutes les traces qui en subsistent :

Thèmes en AN. — n. s. *rājā*; gén. s. *rāño*; instr. s. *rāñā*; nom. pl. *rājāno*.

Thèmes en ANT. — *Karañ*, XII, 4, nom. sing. du participe présent, à côté de *karo(ñ)to*, XII, 5; *tis-ṭaṃto*, nom. pl. masc., IV, 9.

Thèmes en AR. — Contrairement aux autres versions, Girnar n'offre, pour ces thèmes, aucune trace du passage dans la déclinaison vocalique. Instrum. sing. *bhrātā*, IX, 6; *bhātrā*, XI, 3; *pitā*, IX, 5; XI, 3. Locat. sing. *mātari*, *pitari*, passim.

Thèmes en AS. — Acc. sing. *yaso*, x, 1, 2; *bhuya*, viii, 5, devrait être *bhuyo*.

Thèmes en IN. — Nous n'avons de même ici aucune trace de la déclinaison vocalique. — Nom. sing. *piyadasi*, *priyadasi* (passim); la finale est toujours brève. — Gén. sing. *pī(pri)yadasino*; instr. *pī(pri)yadasinā*.

DÉCLINAISON DES THÈMES VOCALIQUES.

Thèmes en A. — MASCULINS. — Les désinences comme en pâli. Je ne signale que les particularités dignes de remarque.

Nominatif singulier. — A côté de la forme régulière en *o*, plusieurs cas de nominatif en *e*, à la façon *māgadhi* : *apaparisaṇe*, x, 3; *puve*, iv, 5; *devānāṃpiye*, xii, 1; *prādesike*, iii, 2; *rājūke*, iii, 2; *sakale*, x, 3; *ye*, v, 1. En réalité, il faudrait joindre à ces exemples les cas beaucoup plus nombreux où le nominatif neutre se fait en *e*, au lieu et à côté de *aṃ*. La transformation mécanique de *aṃ* en *e* est d'autant moins admissible que la désinence *aṃ* subsiste dans la majorité des cas. Nous sommes donc, ici, en présence d'une imitation du *māgadhi*; et, pour le *māgadhi* même, la cause dernière de l'emploi de la désinence *e*, au neutre, est dans l'oblitération de la différence entre le neutre et le masculin, qui a généralisé, pour les deux genres, l'emploi uniforme de la désinence masculine. C'est ainsi que, viii, 4, nous avons, semble-t-il bien, *hiraṇṇapaṭivīdhāno* (pour **dhānaṃ*).

Accusatif singulier. — J'ai cité plus haut la forme en *e* dans *athe*, vi, 4, 5, et *yate*, iii, 6, pour l'accusatif. Deux fois, *sarve kâle*, vi, 3, 8, correspond à *savañ kâlañ* des autres versions. Il faut dire cependant que *sarve kâle* s'explique bien comme locatif, et que *yate* se pourrait, sans difficulté, entendre comme accusatif pluriel à forme pâlie. Il est vrai que nous manquons d'exemples parallèles, garantissant ici cette désinence. Quoi qu'il en soit, s'il faut vraiment l'admettre, je n'imagine guère, pour la désinence *e* à l'accusatif, d'autre origine que la fausse analogie des nominatifs neutres en *e*.

Datif singulier. — Il est toujours en *āya*. Je relève la seule forme *etāye*, iii, 3.

Ablatif singulier. — En *ā* : *hitatpā*, vi, 11; *kapā*, iv, 9.

Locatif singulier. — En *amhi* ou en *e*. Les deux désinences se balancent à peu près.

NEUTRES. — Les désinences sont connues.

Nominatif singulier. — Comme exemples du nominatif en *e*, je relève : *añe*, ix, 5; *bahuvīdhe*, iv, 7; *carāṇe*, iv, 7, 10; *dāṇe*, vii, 3; viii, 3; *dasāṇe*, viii, 3; *mañgale*, ix, 4 (*mañgalañ*, ix, 1, 2, 3, 4); *kañme*, iv, 10; *mahālake (vijitañ)*, xiv, 3; *mahaphale*, ix, 4; *katavyamate (lokaḥitañ)*, vi, 9; *māle*, vi, 10; *paṭivīdhāṇe*, viii, 4; *seṣṭe kañme*, iv, 10; *vipūle*, vii, 3; *ye*, v, 2; *tārīse*, *yārīse*, *vaḍhīte*, iv, 5.

Nominatif pluriel. — Désinence *ā*, au lieu de *āni*, dans *dasanā*, IV, 3; *prāṇa* (à lire °ṇā), I, 10.

FÉMININS. —

Instrumental singulier. — En *āya*, comme *mādhūrītāya*, XIV, 4.

Locatif singulier. — En *āyaṃ*, comme *parisāyaṃ*, VI, 7. Il est malaisé de dire si *saṃtiraṇāya*, VI, 9, est, ou non, une erreur de gravure.

Nominatif pluriel. — En *āyo*, dans *mahidāyo*, IX, 3.

Thèmes en *i*. — FÉMININS. — Nous n'avons pas d'exemple du pluriel. Pour le singulier, l'accusatif en *iṃ*, et l'instrumental en *iḍ*, n'appellent pas d'observation.

Nominatif singulier. — En *i*. Je relève cependant : *apacitī*, IX, 11; *hīni*, IV, 4; *raṭi*, VIII, 5.

Datif singulier. — *Anasastīya*, III, 3, doit peut-être se lire °ye.

Ablatif singulier. — *Taṃbapaṇṇī*, II, 2.

Génitif pluriel. — *Ñātīnaṃ*, IV, 6, al.

Locatif pluriel. — *Ñātisu*, IV, 1.

Thèmes en *u*. — MASCULINS. —

Nominatif singulier. — *Sādhu*, IX, 5.

Génitif pluriel. — *Gurūnaṃ*, IX, 4.

Ablatif pluriel. — *Bahūhi*, IV, 4.

FÉMININS. —

Nominatif singulier. — *Sādhu*, IX, 4, 11.

NEUTRES. —

Nominatif singulier. — *Bahu*, XIV, 3, al.; *sádhu*, IX, 8, al.

Nominatif pluriel. — *Bahūni*, I, 8, al.

DÉCLINAISON DES PRONOMS.

DÉMONSTRATIFS, etc. — Je signale, en prenant les thèmes par ordre alphabétique, les formes qui se rencontrent à Girnar.

Anyā. — Nom. sing. neutre : *añē*, IV, 7; IX, 5; *añā*, IV, 9; IX, 19. — Gén. sing. : *añamāññasa*, XII, 7. — Locat. sing. : *aññē*, VIII, 5, à côté de *añamhi*, IX, 2. — Nom. pl. : *aññē*, V, 5.

Ima. — Nom. sing. masc., *ayañ*; fém., *īyañ*; neutre, *idañ*. Cependant *ayañ* est employé pour le féminin : I, 10; V, 9; VI, 13; XIV, 1, et, pour le neutre, avec *phalañ*, XII, 9. — Gén. masc. : *imasa*, IV, 11. — Dat. fém. : *imāya*, III, 3. — Instr. masc. : *iminā*, IX, 8, 9. — Loc. : *imamhi*, IV, 10.

Ekatya. — Nom. plur. masc. : *ekacā*, I, 6.

Eta. — Nom. sing. masc. : *esa*, X, 3; employé pour le neutre, ou plutôt avec un masculin qui, d'origine, est neutre, comme *kañme*, etc., IV, 7, 10; VI, 10; fém., *esā*, VIII, 3, 5; neutre, *etañ*, X, 4 (peut-être sous la forme *etā*, IX, 5); l'emploi parallèle de *ta* est de nature à faire croire que *eta*, X, 4; XI, 3 = *etad*, et n'est pas une écriture incomplète pour *etañ*. — Dat. sing. : *etāya*, une fois (III, 3) *etīye*. — Loc. : *etamhi*, IX, 2. — Nom. pl. : *ete*, qui, étant

associé à *tī prāṇā*, indique encore une confusion des genres.

Ka. — Nom. sing. masc. : *koci*, XII, 5; neutre : *kiñci*, passim.

Ta. — Nom. sing. masc. : *sa*, XII, 5, et ordinairement *so*; fém. : *sā*, XIII, 10; neutre : *tañ*, XIII, 2, plus souvent *ta*, IV, 10, al., soit pour *tañ*, soit plus probablement pour *tad*, conservé en composition, VIII, 5 et XII, 5; *se* est employé adverbialement = *tad*, I, 10, comme souvent dans les versions d'orthographe mägadhī. — Point n'est besoin d'insister sur : *tañ*, *tasa*, *tāya*, *tena*, *tamhī*, *te*, *tesaṃ*, *tehi*.

Na. — XII, 1, nous trouvons *ne* employé comme accusatif, et appliqué à des substantifs neutres.

Ya. — Nom. sing. masc. : *yo*, une fois (V, 1) *ye*; neutre : *yañ*, VIII, 3, mais beaucoup plus souvent *ya*, pour *yad*, IV, 10; VI, 5, 6, 11; X, 3; XII, 3. — Nomin. plur. : *ye*, *yā*, XIII, 6; *yāni*.

Sarva. — Nomin.-accus. sing. neutre., *sarvañ*, (*savañ*). — Loc. sing. (?) : *sarve*, VI, 8; *sarve*, VI, 3. — Nom. plur. : *sarve*, VII, 1.

PERSONNELS. — Du pronom de la première personne, je relève les formes : *ahañ*, *mama*, *me* pour le génitif et une fois (VI, 9), pour l'instrumental, *mayā*.

DÉCLINAISON DES NOMS DE NOMBRE.

Dve, nomin., I, 11; II, 4. — *Ti*, nomin. neutre. (*prāṇā*), I, 10, 12. — *Catpāro*, nomin. masc., XII, 8. — *Pañcasu*, locat., III, 2.

CONJUGAISON.

THÈMES VERBAUX.

Les thèmes simples sont, en général, les mêmes qu'en sanskrit, sauf les modifications phonétiques, comme lorsque nous avons, côte à côte, *bhavati* et *hoti*, *prāpaṇoti* pour *prāpnoti*. Il y a cependant quelques changements : *chaṇati*, XII, 5, au lieu de *chaṇoti*; *karaṁ*, XII, 4, participe présent, à côté de *karomto*, XII, 6; on remarquera l'extension et l'altération du thème du présent dans *prajāhītavyaṁ*, I, 3. La conjugaison consonantique n'est conservée que dans *asti*; dans *upahanāti*, XII, 6, elle passe à la 9^e classe. — De la racine *kram*, nous avons les deux thèmes : *parākramāmi*, VI, 11, et *parākamate*, X, 3.

Au passif, la formative *ya* se combine suivant les lois phonétiques ordinaires, dans *ārabhare*, I, 11; *ārabhisamre*, I, 12; *ārabhisu*, I, 9.

Dans les causatifs, soit en *aya*, soit en *paya*, la formative *ayā* se contracte en *e* dans les cas où elle prendrait la forme *ayi*: *alocetpā*, XIV, 6; *hāpesati*, V, 3; *paṭivedetavya*, VI, 8; *pājeta(v)ya*, XII, 4. Une exception : *likhāpayitaṁ*, XIV, 3. Dans un cas, *ovādītavya*, IX, 8, elle est même réduite à *i*. *Likhāpayisaṁ*, à côté de l'ordinaire *lekhāpita*, offre un affaiblissement analogue dans le thème.

DÉSINENCES. — *Présent*. — Les désinences moyennes, qui se trouvent, pour ce temps, appliquées une fois au passif, *ārabhare*, I, 11, sont, en général, usitées avec le sens neutre ou même actif :

anuvatare, XIII, 9 (la lecture *anuvatañte* de M. Bühler paraît au moins bien douteuse); *maññate*, x, 1; XII, 8; *parākāmate*, x, 3 (à côté de *parākramāmi*, VI, 11); *karote*, IX, 1, 2, 3 (à côté de *karoti*, v, 1). — Dans *sukhāpayāmi*, VI, 12, associé d'une part à *gaccheyāñ*, de l'autre, à *ārādhayañtu*, la fonction subjonctive est difficile à méconnaître.

Impératif. — Rien à dire des 3^e pers. plur. : *ārādhayañtu*, VI, 12; *niyātu*, III, 3; *yujāñtu*, IV, 11. La désinence moyenne, avec sens actif, est conservée dans les 3^e pers. du sing. : *anuvīdhīyatām*, x, 2; *susrusatām*, x, 2. On remarquera que l'une et l'autre présentent le maintien exceptionnel de la longue, *ām* et non *añ*. La 2^e pers. du plur. emprunte, comme en prākṛit et en pāli, la désinence *tha* du présent, *paṭivedetha*, VI, 5.

Potentiel. — 1^{re} pers. sing. : *gaccheyāñ*, VI, 11; plur. *dīpayema*, XII, 6. — 3^e pers. sing. en *e* dans *bhave*, XII, 13; en *ya*, dans *tisṭeya*, VI, 13; en *etha*, c'est-à-dire avec la désinence moyenne, dans *paṭipajetha*, XIV, 4; pluriel : en *eyu*, dans *vaseya*, VII, 1; en *erañ*, désinence moyenne, dans : *anuvat(e)rañ*, VI, 14; *sususerañ*, XII, 7. M. Bühler lit *sruṇeruñ*, c'est-à-dire *sruṇerañ*, XII, 7, la forme qui me paraît donner *sruṇāja*. La lecture correcte serait *sruṇeja* pour *sruṇeya*. Mais nous n'avons pas, à Girnar, d'exemple certain de l'orthographe *j* pour *y*. — Le verbe *as* fait la 3^e pers. sing. en *asa*, x, 3, et le pluriel *asu* (*āsu*), XII, 7. On n'est pas d'accord sur l'origine de

cette forme, les uns la cherchent dans le subjonctif védique *asat*, les autres dans l'extension analogique de *syât*, *synh*, en *asyât*, *asyus* (Kuhn, *Beitr. zur Pāli Gramm.*, p. 104).

Passé. — 3^e pers. plur. aoriste : *aham̐sa*, VIII, 2 ; *ārabhisu* (= *ārabbhisu*, sens passif), I, 9. La forme *āyāsu*, c'est-à-dire *n(i)yayāsu*, VIII, 1, se compare aux 3^e pers. sing. en *āsi*, du dialecte des Gāthās (cf. *Mahāvastu*, I, 548.) La 3^e du sing., *ayāya*, paraît être une sorte d'imparfait, influencé peut-être par l'analogie du parfait *yāye*.

Un seul exemple du parfait, dans *āha*, passim.

Futur. — Le seul exemple de la 1^{re} pers. sing. est en *aṃ*, pour *āmi*, comme en prākṛit : *likhāpayisaṃ*, XIV, 3. La 3^e plur. a deux fois une forme moyenne : *anuvatisare*, V, 2 ; *ārabhisaṃre* (passif), I, 12 ; dans ce dernier cas, l'*ṃ* est une erreur matérielle, à moins qu'il ne soit introduit par l'analogie de la désinence *aṃti*.

Absolutif. — En *tpā* (= *tvā*) : *alocetpā*, XIV, 6 ; *ārabhitpā*, I, 3. Une fois en *ya*, dans *saṃchāya* = *saṃkshaya*, XIV, 5.

Infinitif. — *Ārādhetu(ṃ)*, IX, 9. — Il est fort douteux que *khamitave*, XIII, 6, soit un infinitif. *Dāpakaṃ* et *srāvāpakaṃ* (VI, 6), qui semblent faire fonction d'infinitif, sont en réalité des adjectifs, comme *pācaka*, *bodhaka*, avec ce sens un peu particulier : « qui est à donner », « qui est à enseigner ».

Participes. — La forme moyenne du participe présent est conservée dans *bhūṃjamānasa*, VI, 3.

KAPUR DI GIRI¹.

PHONÉTIQUE.

VOYELLES.

L'alphabet de Kapur di Giri ne distingue pas entre les voyelles longues et les voyelles brèves. L'état des fac-similés rend aujourd'hui bien fragile à mes yeux la conjecture que j'ai proposée au début de ce travail (p. 20-21), sur la notation de l'*ā* long. Cette notation serait, en tout cas, trop accidentelle pour entrer ici en considération sérieuse. J'en fais abstraction.

CHANGEMENTS QUALITATIFS. — *a* pour *u*, dans *garu*, XIII, 3, 6, 7; *pana* (= *punaḥ*), VI, 15; XIV, 13. — *i* pour *e* : *anī* (loc.), VIII, 17; *aradhiti* (pour **dhe*), XI, 24; *athī* (**the*, nom. sing.), IX, 20; *bha(v)i* (**vet*), XIII, 8; *duvī*, I, 3; *ekatarīhi*, XIII, 6; *hapiṇati*, V, 11, etc.; *itām* (*e*), XI, 23; *itayo* (*etaya*), V, 13; *mī*, XIV, 13; *rajuki*, III, 6; *tī* (nom. plur.), V, 13; XIII, 10. — *u* pour *a* : *kusaṁti*, *kushaṁti*, V, 11; pour *o* : *mu-khatu*, VI, 14; *saṁtu*, VIII, 17. — *e* pour *a*, dans

¹ Il est presque superflu de rappeler, une fois de plus, que la conservation imparfaite de la pierre, et l'insuffisance des fac-similés que nous en possédons, nous imposent une réserve particulière, et laissent planer ici plus d'une incertitude sur les phénomènes phonétiques.

s(aṁ)khaye, XIV, 14. — *e* pour *i* : *ediṇaṁ*, XI, 23, al.; *cha*, V, 13; *kice* (*kiṁcit*), XIV, 14; *edha* (= *iddha* = *riddha*), IX, 20; *hetasukhaye*, V, 12; *mañesha*, XIII, 11; pour *o* (*°ah*), dans *pure* (= *purah*), I, 2. — *o* pour *u*, dans *yota*, III, 6.

La voyelle *ri* est écrite *ra* dans *grahethi*, XIII, 4; — *ri* dans *dridha*, XIII, 5; — *ru* dans *paripru(ch)a*, VIII, 17, peut-être dans *mrago*, I, 3; mais je crois préférable de lire *mago*, comme nous avons *magaya*, VIII, 17. Il faut encore citer *rukha* (= *vriksha*), II, 5, bien que le cas soit seulement analogue, et non identique. — Ordinairement *ri* se transforme en *a* : *vaḍhi*, IX, 19; *kata*, V, 11; *kaṭava*, IX, 19, al.; *magaya*, VIII, 17; *mago* (suivant ma lecture), I, 3; *maṭa*, XIII, 6; *vaḍhanaṁ*, VII, 17; *vapaṭa*, V, 12; *ni-vati*, XIII, 12; — en *i* : *diḍha*, VII, 5; *edha* (pour *idha*), IX, 20; *ediṇaṁ*, XI, 23; *kiṭa*, V, 12, al.; *tadiṇe*, IV, 8; *vithiṇena*, XIV, 13; *yadiṇaṁ*, IV, 8; *yariṇaṁ*, XI, 23; — en *u* : *dharmavutaṁ*, XIII, 10; *vaḍhi*, IV, 10.

ADDITIONS ET SUPPRESSIONS. — Additions : *u* dans *prapaṇati*, XIII, 6.

Suppressions : *a* dans *pi* (passim); — *i* dans *ti* (passim); — *e* dans *va* (X, 22, al.), pour *eva*, qui se trouve au moins XIV, 13.

CONTRACTIONS. — *ava* en *o*, dans *orodhana*, VI, 14, al.; *bhotu*, *hoti* (à côté de *bhavatu*, VI, 16); — *a(l)u* en *o* : *kho*, passim, ou *u* : *ku*, IV, 9; IX, 20; — *i(y)a* en *i* : *aloceti* (absol. pour *°tya* ?), XIV, 14; *paritiji*, X, 22, ou *e*, *etakaye*, X, 21.

Les quelques hiatus, comme *ia*, *ekatia*, que donne la transcription rigoureuse des fac-similés, ne sont, je pense, qu'apparents, et reposent sur la confusion assez aisée entre १ et ʌ.

VOYELLES NASALISÉES. — Plus encore qu'à Girnar, il est impossible ici d'attacher une signification définie à l'omission fréquente de l'anuvāra, comme dans : *acayika*, vi, 14; *aha*, vi, 15, etc.

Dans quelques cas, la nasale paraît être un moyen de noter la voyelle longue; mais dans *dañcana*, viii, 17; *dañçayita*, iv, 8; *priyadañci*, ix, 18; *savatañ*, ii, 3, al.; même dans *sahañsani*, i, 1, il est probable qu'il y a confusion entre le signe de l'r et celui de l'anuvāra : *samañpatipati*, xiii, 5, peut être une faute pour *sañma*^o; reste *nañtaro* de *naptri*, vi, 16; *sañ* (= *sá*), xiii, 11; *vañ* (= *vá*), xiii, 4, 5.

Eti, v, 11; *ete*, ix, 18, pour *etañ*; *ayi* pour *ayañ*, vi, 16; *ide*, xi, 24, pour *idañ*; *ime*, iv, 9, pour *imañ*; *ye*, ix, 18, et *yi*, xiii, 7, pour *yañ*, semblent indiquer une équivalence accidentelle de *e* et *añ*. Aussi peu qu'à Girnar, je puis croire ici à une transition directe de *añ* en *e*; je pense que les cas que laissera subsister la revision définitive de la pierre, se devront expliquer par l'extension ou la fausse analogie des nominatifs neutres en *e*.

J'ai parlé, dans l'Introduction (p. 19), des exemples d'équivalence entre *añ* et *u-o*. La revision des textes a fait disparaître ceux qui étaient empruntés aux autres versions; je crois qu'il en sera de même pour

la plupart de ceux que paraît présenter Kapur di Giri. C'est seulement à titre provisoire, et sous réserve, que je signale les cas suivants : *alikasudaro*, XIII, 9; *anañvetutu*, V, 13; *a(ñ)u*, XIII, 11; *etu*, IX, 18; *ayo*, XIII, 11; *dañkara*, X, 22; *sañçusha*, X, 21; *hatinañ* (pour *hastino*), IV, 8; *ñâtina* (pour **nañ*), IV, 7; *nikhamishañ*, VIII, 17; *prañatrayo* (= *prañatrayaṃ*) (?), I, 3; *subodhi*, VIII, 17; *sukhaye* (= *sañkshayya*), XIV, 14; *sayama*, VII, 2; XIII, 8; IX, 19; *vaṭavo* (**vañ*), XI, 24; *vijayu* (**yañ*), XII, 11; *yo* (**yañ*?), X, 21; *n(i)vañcañti*, XIII, 10, pour *ñyujyante*, est très incertain.

CONSONNES.

CONSONNES SIMPLES. — Outre les caractères usités à Girnar, Kapur di Giri possède des signes particuliers pour la sifflante cérébrale et la sifflante palatale. Je noterai naturellement ici les cas où l'emploi de ces sifflantes n'est pas conforme à l'usage sanskrit.

Changements. — *kh* en *k* dans *ku* (*khu* = *khala*), IV, 9; IX, 20; *nikami*, VIII, 7.

q en *k* dans *maka*, XIII, 9.

gh en *k* dans *lahaka*, XIII, 11; *gosha* pour *ghosha*, IV, 8; et *upagato* pour *upaghato*, XIII, 5, sont probablement des lectures imparfaites.

j en *y* dans *kāmbōya*, V, 12; XIII, 9; *raya*, I, 1; V, 11; IX, 18; X, 22; *samaya*, I, 1, 2 (à côté de *sa-maja*).

ñ en *n* dans *sañtiranaya*, VI, 15; *bamana*, XI, 23; *bramana*, IV, 7; *kayana*, V, 11; *prana*; I, 2.

t en *t* dans *bhaṭaka*, passim; *paṭivīdhane*, VIII, 17, et autres emplois de *paṭi* = *prati*; *prāṭive-d(eṃtu)*, VI, 14; *heṭar(i)ke* (?), IX, 20; *kiṭa*, passim, (à côté de *kata*, V, 11; *dukataṃ* (?), V, 11); *maṭaṃ*, XIII, 6; *vapaṭa*, V, 12; *vithiṭena*, XIV, 13; *upagaṭo*, XIII, 5, ne me paraît guère croyable.

d en *ḍ* dans *pulīṇḍeshu*, XIII, 10; *naṃḍana*, XIII, 8, m'est très suspect; — en *r* dans *yariṇa*, XI, 23; *baraya*, III, 5; *varada*, IV, 10.

dh en *d* dans *hida* = *idha* (?), I, 1, al.

n en *ṇ* dans *anaṇṇaṇaṃ*, IV, 10; *vijjāmaṇo*, XIII 3.

b en *p* dans *padhaṃ*, VII, 15.

y en *j* dans *anajjasa*, VI, 16; *ja*, V, 11; *majura*, I, 3; — en *v* dans *mocava* (?) = *mokshāya*, V, 13; *s(i)va* (= *syāt*), IX, 19; et le très douteux *n(i)-vaṃcaṃti*, XIII, 10, pour *niyujyante* (?).

l en *r* dans le thème *arabhati* et ses dérivés, et dans *roceṃtu*, XIII, 11.

ç en *y* dans *baraya*, III, 5; — en *s* dans *anuso-cana*, XIII, 2; *varasa*, IV, 10, si c'est bien ainsi qu'il faut lire (note j); *samacarya*, XIII, 8; *sesta*, I, 2.

sh en *ç* dans plusieurs futurs : *aṇaṇṇaṃti*, III, 7; *anuvaṇṇaṃti*, V, 11; *arabhiṇṇaṃti*, I, 3; *hapiṇṇaṃti*, V, 11; *likhapiṇṇaṃti*, XIV, 13; *vadhiṇṇaṃti*, *vadhiṇṇaṃti*, IV, 9; dans *manuṇṇa*, II, 5 (deux fois); *paṇṇaṇṇaṃti*, XIII, 6; — en *s*, dans *anaṇṇaṇṇaṃti*, IV, 10; *kusaṃti* (à côté de *kushaṃti*, V, 11); *esa*, I, 3; IV, 9; *pari-saye*, VI, 14; *yesu*, XIII, 4.

s en *ç* dans *anaṇṇaṇṇaṃ*, IV, 10; *anaṇṇaṇṇaṃti*,

iv, 10; — en *sh* dans *pañcashu*, III, 6, *nyanashi*, VI, 14; — en *h*, dans *ha[ce]* (= *saced*), IX, 20.

Suppressions et additions. — Chute d'un *y* initial dans *ava*, XIII, 9, al.; — d'un *v* médial dans *tuara*, s'il ne faut pas lire *tax(i)ra* (= *sthavira*), IV, 9.

Addition d'un *h* initial dans *hevameva*, XIII, 9; *hida*, XIII, 12; *hetar(i)ke* (?), IX, 20.

CONSONNES GROUPÉES. — *kt* devient *t* : *abhisita*, v, 11, etc.

kr devient *k* : *parakamena*, VI, 16; *atikañtañ*, pass., etc.; — est conservé dans *parakramati*, x, 22.

ksh devient *kh* : *rukha*, II, 5, etc., et *k* dans *hetar(i)ke* (?), IX, 20; — *ch* dans *chamana*, *chamita-viya* (?), XIII, 7; et *c* (?) dans *mocava* (?), v, 13.

khy devient *kh* dans *vijayakha*, XIII, 11, si c'est bien ainsi qu'il faut lire.

gn devient *g* dans *agikha(m)dhani*, IV, 8.

gr devient *g* dans *agaparakamena*, VI, 16; — est conservé dans *agrabhuti*, XIII, 4.

jñ devient (*m*)*ñ* : *raño*, I, 1, etc.; — *ṇ* dans *aṇapayami*, VI, 14; *aṇapiṇaṇti*, III, 7, à côté d'*aṇapita* (**tañ*), VI, 15.

jy devient *c* dans *n(i)vañcaṇti* (?) = *nīyujyaṇte* (?), XIII, 10.

dy devient *ḍ* dans *paṇḍa*, XIII, 9.

ny devient (*m*)*ñ* dans *hiraña*, VIII, 17; *apumñam*, x, 22; — *nīja* dans *ananijasa*, VI, 16.

tt devient ordinairement *t*; — *ṭ* dans *dharmava-ṭam*, XIII, 10.

th devient *t* dans (a)*ṭanaṃ*, vi, 15.

ty devient *c* : *acayika*, vi, 14, etc.; — *ti* dans *paritiji*, x, 22; *tia* (à lire *tīya*? Je crois que les apparents hiatus : *ia*, xiii, 8; [*di*]*adha*°, xiii, 1, reposent de même sur des lectures imparfaites) dans *ekatia*; i, 2.

tr est plus ordinairement conservé; — devient *t* dans *mahamatanam*, vi, 15; *m(i)ta*, ix, 19; xiii, 4, 5; *paratika*, x, 22, xiii, 11; *putena*, ix, 19; *savataṃ* (?), ii, 3; v, 13; vi, 15; xiii, 10; *tata*, xiii, 3; *tataṃ*, xiii, 5, 6; *tat(a)*, xiii, 7; *yata*, ii, 5; *yataṃ*, viii, 17.

tv devient *t* dans *satīyaputra* (?), ii, 4.

ts devient *ch* dans *cik(i)cha* (?), ii, 4 (cf. le comment.); — *s* dans *usaṣ(ena)*, x, 22.

ddh est changé en *ḍh* dans *vaḍhi*, iv, 10; *vaḍhi*, ix, 19; *vaḍhanam*, viii, 17.

dy devient *j* : *aja*, xiii, 7, etc.; — *y* dans *ayana*, vi, 14.

dr devient *d* : (*khu*)*dakena*, x, 22, etc.

dv devient *duv* dans *duvi*, i, 3; — *b* dans *baraya*, iii, 5; — *v* dans *varada* (?), iv, 10.

dhr est conservé dans *aṃdhra*, xiii, 10; *dhruva*, i, 3.

ny devient (*ñ*)*ṇ* : *aṇa*, iv, 9, etc.; — *n* dans *anaye*, iii, 6.

pt devient *t* : *nataro*, iv, 9, etc.

pr est conservé dans tous les exemples de *devanāṃpriya*, excepté i, 2, dans *priyadarci* (passim) et dans environ quinze autres cas; — devient *p* dans *paṭivīdhane*, viii, 17; *padeṣika*, iii, 6; *pap(o)tra*, xiii,

11; *paṭipajeya*, XIV, 14; *paṭipati*, IX, 19; XI, 23; *pa-fiveṣṣiyena*, XI, 24; *paṭivedetavaṃ*, VI, 14, 15; *pa-vas(e)*, IX, 18; *pīti*, XIII, 11; *saṃpaṭipati*, IV, 7, 9.

bdh devient *dh* : *ladha*, XIII, 8, etc.

br est ordinairement conservé; — devient *b* dans *baṃana*, XI, 23.

bhy devient *bh* : *arabhiṣaṃti*, 1, 3.

bhr devient *bh* dans *bhatenā*, IX, 19; XI, 24; — est conservé dans *bhratunāṃ*, V, 13.

my devient *m* : *samaṃpratipati*, IX, 19; XI, 23; XIII, 5.

mr devient *m̃b* : *taṃbapaṃniya*, XIII, 9.

rg devient *g* : *sagā*, VI, 16, etc.

rn devient *m̃n* dans *taṃbapaṃniya*, XIII, 9.

rt devient *t* dans *anaṃv(a)tatu*, V, 13; *anuvataṃti*, XIII, 10; *kiti*, X, 21; (s)a(m̃)vatakapa, IV, 9; *katava*, VI, 15; — *ṭ* dans *anuvatiṣaṃti*, V, 11; *nivaṭanika*, IX, 19; *nivaṭati*, IX, 20; *kaṭava*, I, 1; IX, 18, 19; XI, 24.

rth devient ordinairement *th*; — *ṭh* dans *anaṭheṣu*, V, 11; *aṭhasa*, IV, 10.

rthy devient *rthiy* dans *nirathiyāṃ*, IX, 18.

rdh devient *dh* : *vaḍhita*, *vaḍhiṣati*, IV, 9, al.

rbh devient *bh* : *gābhagarasi*, VI, 14.

rm est conservé. Je ne doute pas que *dhamma*, XIII, 12 (contre trente-cinq cas environ où se trouve *dharma*.) ne doive être lu *dharma* (𑀲 et non 𑀳).

ry devient *riy* : *anaṃturiyena*, VI, 14; *samaṃvāriya* (?), XIII, 8.

rv est conservé dans *purea*, IV, 8; V, 11; dans

sarva (six fois) et dans *saṁvaṁ*, XIII, 6, qui doit se lire, je pense, (*sravaṁ*, c'est-à-dire) *sarvaṁ*; — devient *v* dans *bh(u)tap(u)va*, VI, 14, et *sava* (seize fois).

rç est conservé : *priyadarçi*, passim; *darçane*, VIII, 17, écrit peut-être *daçrane*, IV, 8.

rsh est conservé dans *varsha*, IV, 8; — devient *sh* dans *vasha*, III, 5, et trois autres fois.

rshy devient *s* dans *kaśaṁti*, V, 11; — *sh* dans *kushaṁti*, ibid.; *kashaṁti*, VII, 4, de **karshyanti*; pour *karishyanti*.

lp devient *p* : *kapa*, V, 11, etc.

ly devient *y* : *kayaṇa*, V, 11; *bahukaraṇaṁ* (ibid.) doit probablement se lire **kaya*.

vy devient *v* : (*a*)*pavayata*, III, 7; *divani*, IV, 8; *vaṁjanato*, III, 7, etc.; — *vīy* dans *vīyapaṭa*, V, 13 (plusieurs fois) à côté de *vapaṭa*, V, 12; — *y* dans *magaya*, VIII, 17.

vr devient *v* : *tivena*, XIII, 10, etc.

çc devient *c* dans *paca*, I, 2.

çy devient *çiy* dans *pativeçiyena*, XI, 24.

çr est conservé, sauf dans *saṁçusha* (?), X, 21; — devient *s* dans *sestamate*, I, 2.

skh devient *k* dans *dukara*, V, 11, et probablement *dukataṁ*, même ligne.

shkr devient *kh* : *nikhamata*, III, 6; — *k* dans *nikamī*, VIII, 17; *nikamaṇaṁ*, XIII, 5.

shtr devient *th* dans *rathikanaṁ*, V, 12.

shth devient *th* : *adhithane*, V, 13, etc.; — *st* dans *sestamate*, I, 2.

shy devient *ç* : *anapicam̃ti*, III, 7, etc.; — *s* dans *anuçaçisaṃti*, IV, 10.

sk devient *kh* : *agikha(m̃)dhani*, IV, 8.

st devient *th* : *athi*, passim; *anuçathi*, XIII, 10, al.; etc.; — *t* (?) dans *anuçati*, VIII, 17; *saṃtuta*, III, 6; XIII, 4 (ordinairement *saṃthuta*); *hatinaṃ* (?), IV, 8.

str devient *thr* : *thriyaka*, IX, 18.

sth devient *ṭh* dans *ciraṭhītika*, V, 13; VI, 16; — *t* dans *taara* (? = *sthavira*), IV, 9.

sm devient *s* dans les locatifs en *asi*.

sy devient *s*, par exemple dans les génitifs en *asa*; — *siy* dans *siya*, passim (= *syāt*).

sr devient *s* dans *aparisave*, X, 22; *sahasa*, XIII, 1; *sahaṃsāni*, I, 1 (faut-il lire *sahrasāni*?); — est conservé dans *parisrave*, ibid.; *sahasra*, XIII, 1, 7.

sv devient *s* : *sagaṃ*, VI, 16; — est conservé dans *svasuna(m̃)*, V, 13.

hm devient *m* : *bamana* (*bramaṇa*), passim.

ky devient *h* dans *maha(m̃)* (= *mahyaṃ*, *mama*), V, 11.

SANDHI.

L'anuvāra final est changé en *m* dans *hevaṃ eva*, XIII, 9; *paratikam evaṃ*, XIII, 11; *sa(r)vam anayanaṃ*, XIII, 6.

Un *d* final est non seulement conservé, mais durci en *t*, dans *tatopayaṃ*, VIII, 17.

Un *y* est ajouté dans *imisayathasa*, IV, 10, à moins, ce dont je ne doute guère, qu'il ne faille

lire *imisa aṭhasa*; *taṁtha*, ix, 20, doit être une simple erreur pour *taṁ(a)tha(ṁ)*.

Dans les mots composés, je n'ai à signaler, en l'absence de signes spéciaux pour les voyelles longues, que les cas suivants :

a devant *i* est élide dans *bramanibhesha*, v, 12.

a + *u* donne *o* dans *naropakani* ou plutôt *manu-
ṣopakani*, ii, 5.

a s'élide devant *e* : *cera*, xiv, 13.

u + *u* donne *o* dans *paṣopakani*, ii, 5.

FLEXION.

GENRES.

En dehors des nominatifs neutres en *e* (comme à Girnar), je relève au moins un autre exemple de l'oblitération des genres et de la confusion du masculin et du neutre : *yatāni*, iii, 7. *Vatavo*, xi, 24, en paraît être un autre cas; *praṇa trayo*, i, 3, est ambigu; je persiste, néanmoins, à réunir les deux mots en un composé = *prāṇatrayaṁ*; cf. cependant ci-dessus à l'article des Voyelles nasalisées. On peut ajouter encore quelques cas (iv, 10; xiii, 6; xiv, 14) où *so* est employé, comme *se* dans les inscriptions mágadhî, représentant *tad* avec un sens de conjonction.

DÉCLINAISON DES THÈMES CONSONANTIQUES.

Il n'en reste ici que quelques traces.

Thèmes en AN. — Nom. s. *raja*, passim; gén. *raño*, passim; instrum. *rañña*, XIV, 13 (peut-être *ra(ñ)-jina*). — nom. pl. *raĵano*, XIII, 9; *raĵaye* (?), II, 4.

Thèmes en ANT. — Nom. pl. *vitinamañto* (?), IV, 10.

Thèmes en AR. — En dehors du nom. pl. *na(ñ)-taro*, VI, 16, toutes les autres formes relèvent de la déclinaison vocalique, les thèmes en *ar* s'étant fondus dans la déclinaison en *a* (*bhatena*, XI, 24), en *i* (*pitishu*, XIII, 4), ou surtout en *u* (*pituna*, XI, 24; *pitushu*, III, 6; *vasuna[ñ]*, V, 13).

Thèmes en AS. — Accus. sing. *yaço*, X, 21. Le locatif *vacasi*, VI, 14, peut également s'expliquer par le thème *vaca* ou *vacas*. *Bh(u)ye*, VIII, 17, s'il est exact, est un mágadhisme pour *bhuyo*.

Thèmes en IN. — *Priyadarçin* est partout passé dans la déclinaison en *i* : *priyadarçisa*, passim.

DÉCLINAISON DES THÈMES VOCALIQUES.

Thèmes en A. — MASCULINS. — Ici encore je ne signale que les particularités dignes de remarque. — Nom. sing. ordinairement en *o*, quelquefois en *e(i)* : *kiṭabhikari*, V, 13; *añtikini*, XIII, 9; *añtiyoke*, II, 14; *aparisave*, X, 22; *athi*, IX, 20; *dharmasañbāñdhi*, XI, 23; *-mate*, XIII, 8; *par(i)srave*, X, 22; *sakali*, ibid.; *turamaye*, XIII, 9. Même observation qu'à

Girnar pour les neutres en *e*. On remarquera, IV, 8 : *yariṣaṃ*. . . *na bhutaparve vadhite*, etc. — Datif singulier, ordinairement en *aya*, écrit *aye* dans : *anaye*, III, 6; *añaye*, IX, 18; *aparibodhaye*, V, 13; *athaye*, IV, 10; VI, 14, 16; XIII, 11; *etakaye*, X, 21; *etaye*, IV, 10; *karmaye*, III, 6; *paratikaye*, X, 22; *pratibhogaye*, II, 5; *sukhaye*, V, 12. — Ablat. sing. en *a* : *kapa*, IV, 9. — Locat. sing. en *e*; en *asī* dans : *dharmayutasi*, V, 13; *gabhagarasi*, VI, 14; *mahanasasi*, I, 2; *orodhanasi*, VI, 14; *uyanashi*, *ibid.*; *v(i)ṇita(ṃ)si*, *ibid.*; et, je pense, dans : *abadhas(i)*, IX, 18; *ananiḥas(i)*, V, 16; *bhatakas(i)*, IX, 19.

NEUTRES. — Je relève les exemples suivants du nominatif en *e(i)* : *apavudhe*, XIII, 7; *darṣane*, IV, 8; VIII, 17; *dane*, VII, 4; *eshe*, X, 22; *ghaṭiti*, XIV, 13; *kati*, XIII, 1; *grahethi* (?), XIII, 4; *keṭarike* (?), IX, 20; *ide*, XI, 24; *ime*, IV, 9; *jive*, I, 1; *kaṭavi*, XI, 24; *likhite*, XIV, 13; *mahalake*, *ibid.*; *nice*, VII, 5; *nicī*, XIII, 9; *paṭivīdhane*, VIII, 17; *prajuhitave*, I, 1; *purve*, IV, 8; *sa(ṃ)ṣay(i)ki*, IX, 20; *sarve*, XIV, 13; *tadiṣe*, IV, 8; *vadhite*, *ibid.*; *vijīte*, XIV, 13; *vīpule*, VII, 4.

FÉMININS. — Dat. sing. en *aye* dans *dharmadhithaye*, V, 12 (c'est ainsi qu'il faut lire, pour **thayo*). — Locat. sing. en *aya* : *athasaṃtiranaya*, VI, 15; *aye* : *parīṣaye*, VI, 14; *parishaye*, VI, 15.

Thèmes en *i*. — FÉMININS. — Datif sing. en *īya* : *ayatiya*, X, 21; en *īye* : *anuṣathīye*, III, 6. — Instrum. sing. en *īya* : *anuṣath(i)ya*, IV, 8. — Abl. sing. en *īya* : *taṃbapamniya*, XIII, 9.

Thèmes en u. — FÉMININS. — Nom. sing. en *u* : *sadhu*, III, 6, 7; IV, 10.

NEUTRES. — Nomin. et accus. sing. en *u* : *bahu*, IX, 18; XIV, 13; *sadhu*, XI, 24. — Nom. plur. en *uni* : *bahuni*, I, 2, al.

DÉCLINAISON DES PRONOMS.

DÉMONSTRATIFS, etc.

Anyā. — Nom. sing. neutre : *añā*, IV, 9; IX, 19. — Dat. sing. : *añāye*, III, 6; IX, 18. — Loc. sing. : *añi* (*e*), VIII, 17. — Nom. plur. masc. : *añe*, V, 13, al.

Ima. — Nom. masc. : *aya*(*m̃*) (c'est ainsi, je pense, qu'il faut lire pour *yaya*), V, 13; fém. : *iyām*, VIII, 17; *ayaṃ*, I, 1; *aya*(*m̃*), I, 2; XIV, 13; VI, 16, (*ayi*); neutre : *idaṃ*, IV, 10; *imaṃ*, IX, 18; *īma*(*m̃*), IV, 10; IX, 19, 20. — Gén. sing. : *inisa*, IV, 10; III, 6 (fémin., et dans le sens du datif).

Ekātya. — Nom. plur. masc. : (*e*)*katīa* (à lire *ekātiya*?), I, 2.

Eta. — Nom. sing. neutre : *eta*, IX, 19; X, 22; *eṭa*, IX, 18; *eshe*, X, 22; *esaṃ*, IV, 9. — Gén. sing. : *etisa* (?), III, 6 (dans le sens du datif). — Datif sing. : *etaya*, VI, 16; *etāye*, IV, 10. — Nom. pluriel masculin, ou neutre : *eta*, I, 3. — Gén. plur. : (*e*)*t(e)sha*(*m̃*), XIII, 5.

Ka. — Neutre : *kici*, I, 1; VI, 16; X, 22; XIV, 14 (nulle part *kūnci*).

Ta. — Nom. sing. masc. : *sa*, V, 11, al.; *so*, IX,

18, al.; *si* (= *se* ou corr. *so* ?), ix, 20. Neutre : *ta*, x, 22; xiii, 2, 6, 12; *tañ*, ix, 20; xiii, 3; *se* (le neutre employé comme conjonction), 1, 2; *so* (id.); iv, 10; xiii, 6; xiv, 14. — Accus. sing. masc. : *tañ*, xiii, 11. — Dat. sing. : *taya*, passim. — Instrum. sing. *tena*, passim. — Nom. plur. masc. : *te*, passim; *ti*, v, 13; xiii, 10. — Gén. plur. : *tesha(ñ)*, xiii, 6.

Ya. — Nom. sing. masc. : *yo*, passim; *ja* (?), v, 11. — Neutre : *ya*, v, 11 (et cinq autres fois); *yo* (*carañam*), iv, 9; *ye*, ix, 18; *yi*, xiii, 2. — Accus. sing. neutre : *yañ*, x, 22; xiii, 7 (?); *yo* (?), x, 21. — Gén. sing. : *yasa*, vii, 4. — Gén. plur. : *(ye)sha(ñ)* (?), xiii, 5. — Loc. plur. : *yesu* (?), xiii, 4.

Sarva. — Nom. sing. neutre : *sarve*, xiv, 13. — Acc. sing. masc. et neutre : *savañ*, vi, 14, 15; x, 22. — Nom. plur. masc. : *sarvañ*, vii, 1. — Loc. plur. : *sarveshu*, v, 13.

PERSONNELS.

1^{re} personne. — Nom. sing. : *ahañ*, vi, 15. — Gén. sing. : *me*, xiii, 3, al.; *maha(ñ)*, v, 11. — Instrum. sing. : *maya*, vi, 15, al.

DÉCLINAISON DES NOMS DE NOMBRE.

Duvi, nomin., 1, 3.

Trayo, nom. masc. ou neutre, 1, 3, à moins que *pranatrayo* ne soit = *prānatrayañ*.

Catura, nomin. masc., xiii, 9.

Pañcashu, locat., iii, 6.

CONJUGAISON.

THÈMES VERBAUX.

Sauf les modifications phonétiques, ce sont, en général, les mêmes qu'en sanskrit.

Cependant, parmi les thèmes simples, je relève *prapūṇati* pour *prapūṇoti*, XIII, 6, et les participes *vijñamano*, XIII, 3; *prajuhitave*, I, 1, avec une extension irrégulière du thème du présent. *Āha* est transporté au présent sous la forme *ahati*, passim (jamais *aha*).

Au passif, la formative *ya* se combine suivant les règles ordinaires : *hamñate*, I, 3.

Dans les causatifs, la formative *aya* se contracte ordinairement en *e* et en *i* : *aṇapayami*, VI, 14; *aṇapemi*, VI, 18; *aṇapiṇānti*, III, 7; *aradh(eṃ)tu*, VI, 16; *aradhīti*, XI, 24; *hapīcati*, V, 11; *likhapeçami*, XIV, 13; *paṭivīdeta(vo)*, VI, 15. — Dans les deux derniers exemples on voit la voyelle du thème affaiblie de *e* en *i*.

DÉSINENCES.

Présent. — Je ne relève qu'un seul reste de désinence moyenne, dans *hamñate*, I, 3. Le passif *n(i)-vañcānti* (?), XIII, 10, a la désinence active.

Impératif. — Comme à Girnar, *anuvidhiyataṃ*, X, 21; et *saçrasha(t)a(m)*, X, 21, ont conservé la désinence moyenne.

Potentiel. — Du verbe *as* nous avons les formes

asa, ix, 19; xiv, 13, et *siya*, x, 22, al.; — de *bhú*, la 3^e pers. *bhavi* (s'il faut bien lire ainsi), pour *bhavet*, xiii, 8. La 3^e du sing. est en *eya*, la 3^e du plur. en *eyu*.

Passé. — 3^e pers. sing. *nikami*, viii, 7. — 3^e pers. plur. *abhavasu*, viii, 17; *nikhamisham* (pour °*shu*), viii, 17; *mañeshu* (pour °*ñi* °), xiii, 11.

Futur. — Je n'ai à relever que la forme *a(m)-chañti*, futur de *ās* (?), v, 11. — Rien à remarquer sur les désinences: elles sont les mêmes qu'en sanskrit, sans mélange de formes moyennes, même dans le passif *arabhiçamti*, i, 3.

Absolutif. — Il se fait en *ta* (= *tvá*) : *çratu*, xiii, 2. *Aloce(m)ti*, xiv, 14, doit être une fausse lecture pour *aloceta*. La forme en *ya* est représentée seulement dans *paritiji* = *parityajya*, x, 22, et dans *sukhaye* (*saṁkhaya*), xiv, 14.

Participe. — La forme moyenne du participe présent est conservée dans : *(a)ç(a)manasa*, vi, 14, et dans *vijñamaṇo*, xiii, 3.

KHĀLSI, DHAULI-JAUGADA, ÉDITS DES COLONNES, BHABBA,
SAHASARĀM, RŪPNĀTH, BAIRĀT.

L'orthographe est trop semblable dans tous les autres édits pour qu'il n'y ait point avantage à grouper tous les faits dans un tableau unique.

Les édits sont désignés par leur lettre initiale : Dh. = Dhauli; Kh. = Khâlsi; S. = Sahasarâm; R. = Rûpnâth; B. = Bairât; Bh. = Bhabra. Pour les édits sur colonnes, j'ai pris, comme type, la seule version complète, la plus correcte et la mieux connue, celle du pilier de Firuz Shâh à Dehli (D). Je n'ai cité les divergences des autres versions (D²ARM) que lorsqu'elles m'ont paru présenter un intérêt quelconque, et être autre chose qu'une simple déformation accidentelle.

Le texte de Jaugada est, dans la série des quatorze édits, presque invariablement identique à celui de Dh. M. Bühler ne signale que quatre divergences; j'en compte, d'après ses textes, tout au plus sept ou huit; le texte de Jaugada étant d'ailleurs moins complet que celui de Dhauli, n'apporte aucun élément nouveau. Il n'en est pas de même des édits séparés : dans cette partie, les deux versions offrent plus souvent des différences; elles ne sont pas toutes dépourvues d'intérêt. Dans ces conditions, Dhauli fait foi, d'une façon générale, pour les deux; je me suis contenté de relever, à leur rang, les formes particulières à Jaugada.

Les fragments de l'édit de la Reine, de l'édit de Kauçâmbi, et des épigraphes de Barâbar, sont trop courts et trop maltraités pour se prêter à un exposé méthodique.

PHONÉTIQUE.

VOYELLES.

CHANGEMENTS QUANTITATIFS. — Kh. ne marque pas, pour *i* et *a*, la distinction entre la longue et la brève. Le seul cas où on ait lu un *i* : *piyadasi*, I, 2 (Bühler), est assez indistinct pour que le fac-similé du général Cunningham ait donné la brève. Je ne doute pas qu'il n'ait raison. — R. et B. lisent *jāmbudipasi*; ce n'est pas assez pour conclure qu'ils n'auraient pas marqué la longue si le texte leur en avait donné d'autres occasions, d'autant moins qu'à Bh. nous avons des exemples certains de *i* et *ā*. Il faut donc admettre que la particularité en question appartient uniquement à Kh.

Voyelles allongées. — KHĀLSI. — *A* final devient très souvent *ā*, plus souvent qu'il ne reste bref. Je ne citerai que quelques exemples représentant des catégories diverses : *abhisitasā*, XIII, 35, etc.; *abhisitenā*, IV, 13, etc.; *āhā*, passim (une seule fois *āha*, VII, 6); *ajā*, IV, 9; *cā* (plus fréquent que *ca*); *evā*, II, 6, al.; *hidā*, I, 1, al.; *palatā*, IX, 27, etc.; *punā*, passim; *mamā*, V, 13; *vā* (= *vā*, *eva*), III, 7, etc. — Au milieu des mots, je note *sukhāyāmi*, VI, 20; *lāti*, VIII, 23.

DHAULI. — Finales : *āhā*, III, 9, al. (jamais *āha*); *ālādhayevū*, dét. II, 6; *calevū*, dét. II, 5; *nikhamāvū*,

III, 10; *pápunevú*, dét. II, 7; *yajam̐tá*, IV, 8; *mamá*, dét. I, 5; *nā*, I, 4; *vasevuti*, VII, 1 (Jaug. °ti). — Dans l'intérieur des mots, je relève plusieurs allongements, quelques-uns compensatifs ou accidentels : *-sahásáni*, I, 3; *tákhasilate*, dét. I, 24; *abhikále*, V, 25; *cilāthitiká*, V, 27; VI, 33; *nice*, VII, 2; *anāvātiya*, dét. I, 11; *nīthūliyena*, dét. I, 11; *hīlām̐na*, VIII, 5 (Jaug. hr̐) ne peut être qu'une erreur matérielle.

DEHLI. — Finales : *āhā* (ahā), passim; *apahatā*, VI, 3 (RM °ta), si la forme est bien = *apahr̐t̐ya*; *anupaṭipajeyā*, VII-VIII, 17; *asvasā*, V, 18 (RM °sa); *bhāyēnā*, I, 4; *cā*, passim; *evā*, I, 6 (RM °va); *gonasā*, V, 18 (RM °sa); *hemevā*, I, 8; VI, 6 (ARM °va); *jānapadasa*, IV, 5 (RM °sa); *lokasā*, VI, 2, 4 (RM °sa); *mamá*, IV, 12 (D²RM °ma); *papovā*, VI, 13 (ARM °va); *usāhenā*, I, 5; *vad̐heyā*, VII-VIII, 13, 16, 18; *sādhū*, II, 11 (ARM °dhu). D. VI, 8 et I, 4 écrit *pūjāyā*, *palikhāyā* et *susūsāyā*, l'instrumental écrit en āya par RM. — Voyelles médianes : *-dākhināye*, II, 13 (D²ARM da°); *anupaṭipaja*, VII-VIII, 10, 21, 3; *anupaṭipajīsati*, VII-VIII, 10; *saṃpaṭipatiya*, VII-VIII, 8; *anūpaṭipam̐ne*, VII-VIII, 7; *nīthūliye*, III, 20; *pacūpa-gamane*, VI, 8 (A picu°); *paṭibhoge*, VII-VIII, 3; *paṭivisiṭhām̐*, VII-VIII, 5 (à côté de *paṭivisiṭhām̐*); *pavajūtānām̐*, VII-VIII, 4; *putāpapotike*, VII-VIII, 10; *saṃpaṭipajīsati*, II, 16 (D²ARM °ji°).

A *cilām̐thitikā* de D. II, 15, D² oppose *cilāthitikā* et ARM *cilām̐thitikā*; à *cagham̐ti* de D. IV, 10, D² oppose *cagham̐ti*.

BHABRA. — Finales : *āhā*, 1; *cā* (quatre fois; deux fois *ca*); *evā*, 8. — Médiannes : *cilāṭhitike*, 4.

SAHASARĀM. — Finales : *avaladhiyenā*, 6; *cā*, 4. 5 (plus souvent *ca*); *paṁnā* (= *pañca*), 6, *likhāpāyāthā*, 7. — Médiannes : *cilāṭhitikā*, 5.

RŪPNĀTH. — Finales : *apaladhiyenā*, 4; *pakamānenā*, 3; *v(i)ya(m)janenā*, 5; *vyuṭhenā*, 5.

BAIRĀT. — *āhā*, 1; *cā*, 6.

Voyelles raccourcies. — KHĀLSI. — Finales : *ma*, XIII, 14; — Médiannes : *ananiyāṁ*, VI, 20; *ayatiye*, X, 27; *akālena*, XII, 32; *avāhasi*, IX, 24; *abhilamāni*, VIII, 22; *avaṁ*, XIII, 6; *avatake*, XIII, 39; *opayā*, VIII, 23; *lajā*, X, 28; *lajāne*, XIII, 5; *vijinamane*, XIII, 36.

DHAULI. — Finales : *anuvigina* (nom. pl.), dét. II, 4; *-viyohālaka*, dét. I, 1, et d'autres nom. plur.; *icha*, dét. II, 4; *sotaviya*, dét. I, 18; *lāja*, dét. II, 4; *atha* (*yatha*), quatre fois contre deux fois *athā*; *paja*, V, 27; *va* (= *vā*), V, 21, 25, 26; VI, 28, 30, dét. I, 20, 21. — Médiannes : *niti*, dét. I, 8, 12 (?); *sa(m)khina*, dét. I, 22.

DEHLI. — Finales : *ajaka*, V, 7 (RM °*kā*); *asvathā*, IV, 4, 13; *atha*, VI, 4 (RM °*thā*); III, 20; *esā* (nom. fém.), I, 9 (ARM °*sā*); *lāja* (nomin.), passim (à côté de *lājā*); *siya*, IV, 15; *tatha*, VI, 6 (RM °*thā*). — Médiannes : *āladhī*, VII-VIII, 10; *ava*, IV, 15 (A *āṁva*, M *āvā*); *avahāmi*, VI, 6; *palibhasayisaṁ*, III, 21; *anavidihiyāṁti*, VII-VIII, 7 (°*dhī*°, I, 7); *anulupāyā*, VII-VIII, 13, 16, 18; *bhutānaṁ*, VII-VIII, 9; *opayā*, VIII, 5.

Dans les cas suivants d'autres versions opposent une brève à la longue régulière de D. : *abhítá*, IV, 4, RM *abhíta*; D. I, 6, *apekhá*, RM *°kha*; D. VI, 8, *ataná*, RM *°na*; D. IV, 10, *athá*, D² *°tha*; D. IV, 13, *avimaná*, D²RM *°na*; D. IV, 3, *áyatá*, RM *°ta*; *likhápítá*, D. I, 2; II, 15; IV, 2; VI, 2, 9, RM *°ta*; *abhítá*, D. IV, 12, D²R *°bhi°*; *aṭhamípakháye*, D. V, 15, D²RM *°mi°*; D. III, 20, *isyákálanena*, RM *°sya°*.

CHANGEMENTS QUALITATIFS. — KHĀLSI. — *a* en *i* : *majhimená*, XIV, 8; *piche* (?) (= *paṇcát*), I, 4; en *e* : *heta* (= *atra*), VIII, 23, al.; en *u* : *munisa*, II, 6; — *i* en *e* : *edisāye*, IX, 24; — *u* en *a* : *galu*, XIII, 36, 38; en *i* : *munisa*, II, 6; — *e* en *i* : *gihithá*, XIII, 38; *mi*, XIV, 19; — *o* en *e*, non seulement à la fin des mots, et pour *aḥ*, comme dans *pule*, I, 3; *mukhate*, VI, 18; — il y a quelques exceptions, comme *lājāno*, II, 5; *kelalaputo*, II, 4; *sātiyaputo*, II, 4, — mais dans *kaleti*, V, 13; IX, 24; *apakaleti*, XII, 32; *upakaleti*, XII, 32.

Ṛi se change en *a* : *adhe*, IX, 17; *ānanīyāṃ*, VI, 20; *bhatiyá*, XII, 33; *vadhī* et *vadhī*, passim; *bhaṭṭakasi*, XIII, 37, al.; *kata*, passim; *gahathāni*, XII, 31; *mate*, *maṭe*, XIII, 35, 36, 39; *nikati*, VI, 19; *usateṇa*, X, 28, 29; *viyāpata*, XII, 34, al.; *vithaṭeṇá*, XIV, 18; — en *i* : *ādisē*, IV, 10; *diḍha*, VII, 22; *gihithá*, XIII, 37; *edisāye*, IX, 24; *kiṭāṃnatá*, VII, 22; *mige*, I, 4; *miḡaviyá*, VIII, 22; *ādisē*, IV, 10; — en *u* : *palipuchá*, VII, 23; *luhāni*, II, 6; *vudhāṇaṃ*, VIII, 23; *vutaṃ*, XIII, 9.

DRAULI. — *a* en *u* : *avuca*, VII, 2; IX, 16, (Jaug. *avaca*); *munisa*, VII, 1, al. (à côté de *manusa*); — *a* en *e* : *heta* (*atra*), XIV, 19; — *i* en *a* dans *puṭhaviyam*, V, 26; — *i* en *e* : *anasathe* (pour *°thi*), VI, 31; — *u* en *i* : *munisa*, loc. cit.; *pulisa*, dét. I, 7, 8; — *e* en *i* : *asamati*, XIV, 19; *veditu*, dét. II, 6 (pour *°de* = *°dayi*); *pitenikesu*, V, 23; — *o* en *e* dans *kaleti*, V, 20, al.; et à la fin des mots quand il vient de *aḥ* : *bhūye*, *dhaṇmate*, etc. (*ne* = *no*, *na*, à Jaug. dét. I, 4, n'est, sans doute, qu'une lecture inexacte).

Ṛi devient *a* : *ādase*, IV, 14; *ānaniyam*, dét. II, 9; VI, 32; *bhaṭi*, V, 23; *bhaṭaka*, IX, 8; *kaṭa*, passim; *vaḍhi*, IV, 18; *asaṭena*, X, 16; *vīyāpaṭā*, V, 24; — *i* : *ādise*, IX, 11; *edisāni*, VIII, 3; *hedisa*, passim; *dhiti*, dét. II, 6; *tādise*, IV, 14; — *u* : *lukhāni*, II, 8; *puṭhaviyam*, V, 26; *vaḍha*, IV, 15; VIII, 4; peut-être *kute*, dét. I, 16.

JAUGADA. — *a* final en *u* dans *savatu*, II, 8 (Dh. *°ta*); — *i* en *e* dans *ānaneyam* (= *ānaniyam* = *ānṛiṇyam*), dét. I, 9; dét. II, 13.

DEHLI. — *a* en *i* : *majhima*, I, 7; — *a* en *u* : -*mute* (ARM), VI, 19; *munisānam*, VII-VIII, 2, al.; — *u* en *i* : *munisa*, passim; *pulisa*, I, 7, al.; *mina*, III, 8, si vraiment = *panaḥ*, ce qui paraît douteux; en *o* : *goti*, I, 10; — *e* en *i* : *sūkali*, V, 8 (D² *°li*); *gi-hithānam*, VII-VIII, 4; *likhāpitā*, passim; — *o* (*aḥ*) final en *e* : *ite*, IV, 15. — En face de *seyatha*, V, 2. A porte *sayatha*. — *Ṛi* se change en *a* : *apahaṭā*, VI,

3 (si vraiment = *apahritya*); *apakaṭhesu*, VI, 5; *bha-takesu*, VII-VIII, 8; *vadhī*, VII-VIII, 8, al.; *kapana*, VII-VIII, 8; *kaṭa*, passim; *viyāpaṭā*, VII-VIII, 4, 5, 6; — en *i* : *nisijitu*, IV, 10.

BHABRA. — *e* se change en *i* dans *likhāpayāmi*, 8; — *ri* en *i* dans *adhigicya*, 6.

SĀHASARĀM. — *e* se change en *i* dans *likhāpayāthā*, 7; — *munisā*, 3; — *kaṭā*, 3; *misām* (= *mṛishā*), 2, 3.

RŪPNĀTH. — *Paratisu* (pour **te**), 4; — *amisā*, 2; *kaṭā*, 2, al.

BAIRĀT. — *Bādhi* (pour **dhe**), 2.

ADDITIONS ET SUPPRESSIONS. — KHĀLSI. — Additions : *galahā*, XII, 31; *galahati*, XII, 33; *supadālaye*, V, 14 (si = *supradāryaṃ*); — *sinehe*, XIII, 38; — *paluva*, passim; *kavāpi*, XIII, 39; *savāmikenā*, IX, 25. — Suppressions : *pi*, passim; *ti* (*iti*, IX, 26); *va* (= *eva*), IX, 26, alias.

DHAULI. — Additions : *supadālaye*, V, 22 (si l'explication de M. Bühler = *supradāryaṃ*, est exacte); *anuvigīnā*, dét. II, 4; *īthī*, IX, 7; *kīlamathena*, dét. I, 11; *palikīlese*, dét. I, 21; *paluva*, V, 22, al.; *savāmikena*, IX, 10; *pāpunevā*, dét. II, 7. — Suppressions : *ti* (*iti*, dét. II, 4, 7), *pi*, *va* (*eva*), passim.

DEHLI. — Additions : *apadahevā*, IV, 5; *vidahāmi*, VI, 6; *ge(ṃ)vayā*, I, 7; *āsinave*, II, 11, al.; *davādasa*, VI, 1; *sure*, I, 6. — Suppressions : *pi*, *ti*, *va* (*eva*).

passim; *anavekhamāne*, VII-VIII, 2; *paṭivekhamāne*, VI, 4, 7.

BHABRA. — Additions : *alahāmi*, 4; *abhikhinam*, 7; *pasine*, 5. — Suppressions : *ti*, 2, al.

SAHASARĀM. — Suppressions : *pi*, *ti*, passim; *va* (*eva*), 3.

RŪPNĀTH. — Additions : *sami*, 1. — Suppressions : *pi*; *ti*; *va*; *dāni*, 2; *sumi*, 1.

CONTRACTIONS. — KHĀLSI. — *A(l)a* en *o* : *kho*, x, 28, al.; — *aya* en *e* dans les causatifs; — *ava* en *o* : *olodhana*, v, 16; VI, 18; — *ayi* en *e* dans *lekhā-peṣūmi*, XIV, 19; — *a(y)o* en *e* : *tedasa*, v, 14; — *ya* en *i* : *palitiditu*, x, 28; *īya* en *e* : *etakāye*, x, 27.

DHAULI. — *A(l)a* en *o* : *kho*, IX, 8; — *ava* en *o* : *viyohālaka*, dét. I, 1; *viyovaditaviye*, IX, 11; *olodhana*, passim; — *avā* en *o*, si *aho*, IV, 13, est bien = *atha vā*; — *aya* en *e* : *ajenīte*, dét. I, 23; — *ayi* en *i* dans *veditu*, dét. II, 6; — *ayo* en *e* : *tedasa*, v, 22; — *īya* en *e* : *etaka*, passim; — *ya* en *i* : *palitijitu*, x, 15; — *va* en *ā* : *atūlanā*, dét. I, 11, 12, (Jaug. °*tu*°); — *vi* en *a* : *sū* (= *svīd*), dét. II, 4; *dnāhale*, dét. I, 16.

DEHLI. — *Nigohāni*, VII-VIII, 5 (*nyagrodha*); — *jhāpetaviye*, v, 10; *kho*, passim; *khu*, II, 12; *paliyovadātha*, VII-VIII, 1; *olodhana*, VII-VIII, 6; *viyovadi-saṁti*, IV, 7, 9; *sa*(*svīd*), VII-VIII, 17, 18.

BHABRA. — *Kho*, 3; *ovāde*, 5; *abhivādemānaṃ* (pour °*dya*°), 1.

RŪPNĀTH. — *Lekhāpetaviye*, *vivasetaviye*, 5.

BAIRĀT. — *Ālādhetaṃ*, 6.

VOYELLES NASALISÉES. — Je renonce à signaler tous les cas où l'anuvāra est omis, soit par négligence, soit par erreur. Ils sont fréquents, surtout à Khālsi.

KHĀLSI. — La longue équivalant à la nasale : *atapāsaṃdā* (°*daṃ*), XII, 32, 33; *daḍatā* (°*taṃ*), XIII, 15; *devānāpiye*, XII, 30, 34; *dhaṃmasu*(*sa*)*sā* (°*saṃ*), X, 27; *disā* (°*saṃ*), XIV, 21; *hetā* (°*taṃ*), V, 14; *kaṃmatalā* (°*taṃ*), VI, 20; *pujā* (°*jaṃ*), XII, 31, 34; *punā* (= *panyaṃ*), IX, 26; *saṃtaṃ*, XIV, 17, (si c'est bien un nominatif pluriel). — La seule trace d'une confusion entre *aṃ* et *a* qui paraisse subsister après la revision de M. Bühler est *sukhitenā*, XIV, 17 (pour *saṃ*°). L'accord de plusieurs versions dans l'orthographe *supadālaya*, V, 14, rend peu probable, dans ce cas, l'équivalence de *saṃ* et *sa*.

DHAULI. — Équivalence de la longue et de la voyelle nasalisée : *baṃbhana* et *bābhana*; *bhāvasudhī* (°*dhiṃ*), VII, 1; *kalaṃtaṃ* (nom. plur.), dét. 1, 18; *kaṃmata*(*laṃ*), VI, 32, en face de *kāmatālā*, à Jaug.; *kiṭi*, X, 13 (°*ṭiṃ*); *saṃbodhī* (°*dhiṃ*), VIII, 4; *palaṃtaṃ* (°*tā*, °*ta*), VI, 23; *sotaviyaṃ* (Jaug. °*yā*), dét. 1, 17; *vataviyaṃ* (°*yā*), dét. 1, 2; *yā* (*yaṃ*), IV, 17. — *Samtaṃ* (n. s. m.), VI, 30, et *vaye* (= *vayaṃ*), dét. 11, 8, semblent impliquer l'équivalence de *aṃ* et *e*.

— *u* pour *aṃ* dans *tesu aṃtānaṃ*, dét. II, 10. — La nasale est écrite double dans *aṃnālaṃbhe*, III, 11; *saṃmyā*, IX, 8; *sukhaṃm*, dét. II, 5.

DEHLI. — *Anupaṭipatī*([°]*tīṃ*), VII-VIII, 3; *-visati*, V, 1, 20; *saṃtaṃ* (nom. plur.), IV, 13; *tīṃni* (= *trīṇi*), IV, 16; V, 12; *yā iyaṃ* (= *yaṃ idaṃ*), VII-VIII, 7; — *kiṃaṃ*, VI, 5, (= *kim a*).

BHABHA. — Dans *diseyāṃ*, 3, et *hakāṃ*, 4., Bh. écrit la longue devant l'anuvāra, ce qui est d'autant plus surprenant que, dans les deux cas, la longue n'est pas justifiée étymologiquement. — *Māgadhe saṃghaṃ*, 1, pour **gadhaṃ*.

SAHASARĀM. — *Aṃmisaṃ*, 2; *miṣaṃ*, 3 (= *°sā*); *caṃ*. 5 (= *cā*).

CONSONNES.

Deux traits sont communs à toutes les versions que nous rapprochons ici. D'abord, elles ne possèdent qu'un seul *n*; aucune d'elles ne connaît ni l'*ṇ* cérébral, ni l'*ṇ* palatal; elles les remplacent par l'*n* dental. Il n'y a qu'une seule exception : Dh. dét. II, 6, porterait, d'après le fac-similé Cunningham, *pa-ṭiṃṇā*. Je serais bien surpris si cette lecture se vérifiait : déjà le fac-similé publié par Prinsep indiquait que, en cet endroit, la pierre est attaquée et la lecture incertaine. Je suis bien tenté de croire que la lecture authentique est *paṭiṃṇā*, comme à Jaugada. — En second lieu, elles n'ont pas d'*r* et le remplacent régulièrement (à l'état isolé) par *l*. Je ne

vois que deux exceptions, à Rûpnâth, où, à côté de *ahâle*, 6, se lit *chavachare*, 1, et *ciraṭhītika*, 4. *Samavariya* à Kh. XIII, 2, est probablement une fausse lecture.

Khâlsi présente une double particularité : c'est d'abord l'emploi, pour la sifflante, de trois signes inégalement différents : **𑂀**, **𑂁** et **𑂂**, dont le premier est aussi employé une fois à Bairât (*ṣvaṅṅikiye*). Il me paraît certain que ces signes sont purement équivalents, qu'ils ne représentent pas, comme on l'a cru, les trois sifflantes du sanskrit. J'ai parlé déjà de cette question dans l'Introduction; j'y reviendrai plus bas. Je puis donc la négliger ici. Je rappelle que, dans ma transcription, je distingue le signe **𑂀** en l'écrivant *ṣ*. — Le second point concerne l'emploi, à Khâlsi, d'un caractère **𑂃** que j'avais considéré d'abord comme une simple variante graphique de **𑂄**. Le même signe est employé deux fois (*vadikā*, *aḍhakosikāni*) à D. J'y reviendrai également tout à l'heure. Je néglige ici cette difficulté, et me contente, pour maintenir la conséquence dans la transcription, de rendre le signe en question par *k*, comme je l'ai fait précédemment.

CONSONNES SIMPLES.

Changements. — KHÂLSI. — *k* en *g* dans *aṅṅiyoga*, II, 5; XIII, 4, 5.

g en *k* dans *makā*, XI, 5; *aṅṅekina*, ibid.

gh en *h* dans *lahukā*, XI, 32, al.

c en *ch* dans *kichī*, passim.

j en *d* dans *palitiditu*, x, 28.

t en *ṭ* dans *bhataka*, xiii, 37, alias; *kaṭa*, passim; *maṭe*, xiii, 39 (à côté de *mate*); *paṭi*, passim; *usaṭena*, x, 28, 29; *viyāpaṭa*, passim; *viṭhaṭenā*, xiv, 18; — en *d* dans *dose*, vi, 19; *hidasukhāye* = *hitasu*°, v, 15.

d en *ḍ* dans *heḍisa*, viii, 22; ix, 25 (à côté de *edi-sa*); *duvāḍasa*, iii, 7; iv, 13; — en *t* dans *tatopayā*, viii, 13 (?); — en *y* dans *iyam̐* (au neutre, pour *idaṃ*), passim.

dh en *d* (?) dans *hida*, passim.

bh en *h* dans *hoti*, etc., passim.

y en *j* dans *majulā*, i, 4; — en *v* : *vaseva*, vii, 21 (ordinairement la désinence est *eyu*); — en *h* *yeham̐*, vi, 20.

s en *h* dans *ha(m̐)ce*, ix, 26.

DHAULI. — *k* se change en *kh* dans *akhakhase*, dét. i, 22.

g en *gh* dans *caghati*, ii, 11, al., s'il est bien = *jagri*, ce qui est douteux.

c en *j* dans *ajalā*, dét. ii, 7, (Jaug. porte *acala*); — en *ch* dans *kichi*, passim.

j en *c* dans *caghati*, loco cit.; *kaṃboca*, v, 23. -

t en *c* dans *cithū*, iv, 17; — en *ṭ* dans *paṭi*, passim; *kaṭa*, passim; *viyāpaṭā*, dét. i, 15, al.; *usaṭena*, x, 16.

th en *h* dans *aho* (?), iv, 13.

dh en *d* (?) dans *hida*, passim.

bh en *h* dans *lahevu*, dét. II, 5; *hoti*, etc., VIII, 4; *hūtapuluva* IV, 14, al.

y en *v* dans la désinence en *evu* de la 3^e pers. plur. du potentiel (à Jaug. *eyu*, sauf dans *nikhamārvū*, III, 11); *āvutike*, dét. II, 8 (à Jaug. *āyu°*); — en *h* à la 1^{re} pers. sing. du potentiel : *yehaṃ*, etc.

JAUGADA. — *k* en *g* dans *hidalogam palalogam*, (Dh. : °*loka°lokaṃ*), dét. II, 7; *hidalogika°* (Dh. : °*kṛ°*), dét. II, 12-13.

d en *t* dans *paṭipātayehaṃ*, dét. I, 5 (Dh. : *paṭivedayehaṃ*); *paṭipātayema*, dét. I, 5 (Dh. : °*pāda°*); *vipaṭipātayaṃtām*, dét. I, 8 (Dh. : *vipaṭipādayaṃnēhi*); *paṭipātayehaṃ*, II, 2; *saṃpaṭipātayitave*, dét. II, 16 (Dh. : °*pāda°*).

DEHLI. — *g* en *gh* dans *caghatāti* (?), IV, 8, 10.

gh en *h* dans *laha*, VII-VIII, 9.

j en *c* dans *caghamti* (?), IV, 8, 10.

ṭ en *ḍ* dans *vaḍikā*, VII-VIII, 2.

t en *ṭ* dans *kaṭa*, passim; *paṭi*, passim (*patiyāsaṃnesu*, VII, 5); *vīyāpatā*, VII-VIII, 4, 5, 6; — en *v* dans *cāvadasaṃ*, V, 12.

th en *ṭh* dans *nighamṭhesu*, VII-VIII, 5.

d en *ḍ* dans *duvāḍasa*, VI, 1; *pamnaḍasaṃ*, V, 12.

dh en *d* (?) dans *hida*, VII-VIII, 6, al.; — en *h* dans *nigohāni*, VII-VIII, 5.

p en *b* dans *libi*, VII-VIII, 10, 11; — en *m* dans *mina* (= *punaḥ*?), III, 18.

bh en *h* dans *hoti*, etc., passim.

m en *ph* dans *kaphata*, V, 5; — en *v* dans *gevaṇṇā*, I, 7.

y en v dans *āvuti*, IV, 15; désinence en *eva* du potentiel; *pāpovā*, VI, 3; — en h dans la désinence en *ehaṃ* de la 1^{re} pers. du potentiel.

v en m dans *māye* (= *vayam*), dét. II, 8.

s en h dans *hohamti*, VII-VIII, 4, 5, 6 (*hosaṃti*, VII-VIII, 2).

BHABRA. — k en g dans *adhigicya*, 6.

d en ḍ dans *uḍḍālā*, 4.

bh en h dans *hosati*, 4.

SAHASARĀM. — p en v dans *avaladhiyenā*, 6; *pāvatave*, 3.

bh en h dans *hotu*, 5.

RŪPNĀTH. — d en ḍ dans *uḍḍālā*, 3,

bh en h dans *husu*, 2.

Additions et suppressions. — KHĀLSI. — Chute d'un y initial dans : a, XII, 31; *aṃ*, IV, 12; x, 28; *ādise*, IV, 10; *atatā*, II, 5, 6; *asā*, VII, 21; *atha*, II, 4; XII, 34; *āva*, IV, 12; v, 14; IX, 25, 26; *āvatake*, XIII, 39; e, passim. — Addition d'un y initial : *yeva*, IV, 12; XIV, 17; d'un y médial : *kaligya*, XIII, 35, 36 (*kaliga*, XIII, 39); d'un h initial : *heḍisa*, VIII, 22; IX, 25; *heta* (*atra*), IX, 24, al.; *hetā*, x, 28; *hevaṃ*, passim (*evaṃ*, II, 6); *hida*, VI, 20, al.

DHAULI. — Chute du y initial, sauf dans : *yaso*, x, 13; *yā*, IV, 17; *ye*, I, 8; v, 21; *yehaṃ*, VI, 32; *yaj*, passim, *yona*, v, 23; — de la syllabe *va* dans *he-meva*, dét. I, 24. — Addition d'un y initial dans : *yeva*, IV, 17; — d'un v dans *vute*, IX, 10; — d'un

h initial dans *hedisa*, passim (à côté d'*edisa*); *hemeva*; *heta*, XIV, 19; *heta(m̃)*, V, 21; *hevaṃ*, passim (jamais *evaṃ*, *eva* et jamais *heva*); *hida*, passim.

DEHLI. — Chute de l'*y* initial dans : *ata*, VII-VIII, 11; *atha*, III, 20; IV, 10; VI, 4; *āva*, IV, 15 (*yāva*, V, 19); *e*, V, 17; VI, 8; *ena*, VII-VIII, 11; — de la syllabe *ya* dans : *etadathā* (ou bien = *etadathaṃ*?), VII-VIII, 3; — de la syllabe *va* dans *hemeva*, VII-VIII, 4, al. — Addition d'un *y* initial dans *yeva*, V, 13; VII-VIII, 8, (à côté de *eva*); — d'un *v* initial dans *vutaṃ*, IX, 10; — d'un *h* initial dans *hemeva*; *hevaṃ*, passim (à côté de *evaṃ*); *hida*, VII-VIII, 6, al.

BHABRA. — Chute de l'*y* initial. — Addition d'un *h* initial dans *hevaṃ*, 3, 8.

SAHASARĀM. — Chute d'un *y* initial dans *aṃ*, 1, 2 (*yatā*, 7). — Addition d'un *v* initial dans *vivuthā*, 7; — d'un *h* dans *hevaṃ*, 1.

RŪPNĀTH. — Addition d'un *h* initial dans *h(i)dha* (?), 4; *hevaṃ*, 1. — L'*y* initial est conservé : *yāvatakā*, 5; *yā*, 2.

BAIRĀT. — *y* initial perdu dans *aṃ*, 3, conservé dans *ya* (*yad*), 2.

CONSONNES GROUPÉES.

kt devient *t*. Kh., Dh., D.

ky devient *kīy* : (*s*)*akīye* (?), S. 3; *sakīye*, R. 3; *svaṃgikīye* (?), B. 6.

kr devient toujours *k*.

kw devient *kuv* dans *kavāpi*, Kh. XIII, 39.

ksh devient, à Kh., *kh* : *khudaka*, x, 28, etc.; *ch* dans *chanatī*, xii, 32; — à Dh., *kh* : *khudaka*, dét. ii, 5, etc.; — à D., *kh* : *anuvekhamāne*, vii-viii, 2, etc.; *jh* dans *jhāpetaviye*, v, 10; — à Bh., *kh* : *bhikhuniye*, 7; — à S., *kh* : *khudakā*, 4; — à R., *kh* : *khudakā*, 3.

kshñ devient *khin* dans *abhihkhinañ*, Bh.

kshy devient *kh* dans *dupaṭṭivekhe*, D. iii, 19.

khy devient, à Kh., *kh* : *sākhāñ*, xiii, 14. — à Dh., *khy* : *mokhyamata*, dét. ii, 2; dét. 1, 3 (Jaug. : *mokhiya°*); — à D., *kh* : *mokhāni*, v, 20, et *khy* : *mokhyamate*, vi, 19.

gn devient, à Kh., *g* : *agikañdhāni*, iv, 10; — à Dh., *g* : *agi-*, iv, 3; et *gin* : *anuvigina*, dét. ii, 4.

gr devient *g*. Kh., Dh., D.

jñ devient *mñ* ou *n*. Kh., Dh., D.

ñc devient *mñ*, à D. : *pañnadasa*, v, 12, al.; — à S. : *paññā* (?), 6.

ḍy devient *ḍiy* à Kh. : *pañḍiyā*, xiii, 6; — à D. : *cañḍiye*, iii, 20.

ny devient *nīy* dans *ananiya*, à Kh. vi, 20; à Dh. vi, 32; dét. ii, 9; — *mñ* dans *hilañña*, à Kh. viii, 23; à Dh. viii, 5.

tk devient *k*. D., S.

tth devient *ṭh* dans *uṭṭhāna*, à Kh. vi, 9, al.; à Dh. vi, 31, al.

tm devient *t*. Kh., Dh., D.

ty devient, à Kh., *tīy* : *apatiye*, v, 14, etc.; est conservé dans *nityaṃ*, xiv, 19, si c'est bien ainsi qu'il faut lire; se change en *c* dans *nice*, vii, 22; en *t* dans *palitṭiṭṭa*, x, 28; — à Dh., devient *tīy* : *atīyā-*

yike, vi, 19, etc.; se change en *c* dans *ekacā*, i, 2 (douteux; J. porte *ekatiyā*); *nice*, vii, 2; se change en *t* dans *palitijita*, x, 15; — à D., devient *c* : *sace*, ii, 12; *pacūpagamane*, vi, 8; *tiy* dans *patiyāsāñnesu*, vi, 5, que R. et M. écrivent *patyāsa*°.

tr devient partout *t*.

tv est conservé dans *tadatvāye*, à Kh. x, 27, et à Dh. x, 13; — devient *t* à S. : *mahatatā*, 3; *satā*, 7; et à R. : *mahatatā*, 2; *sata*, 5.

ts devient *s* à Kh. : *cikisā*, ii, 5; cependant *cikisakichā*, même ligne, semble indiquer une hésitation entre la forme *cikisā* et la forme *cikichā*; *usaṭena*, x, 29; — à Dh. ii, 6; x, 6; — à D. : *usaṭenā*, i, 5; — *ch*, à R., dans *chavachare*.

tsy devient *ch* à D. dans *-mache*, v, 4.

ddh devient, à Kh., *ḍh* dans *vaḍhi*, xii, 31, 34, 35, reste *dh* dans *vaḍhi*, iv, 12, 13; — *ḍh*, à Dh., dans *vaḍhi*, iv, 18; *vaḍha*, iv, 15; viii, 4; et à D. dans *vaḍhi*, passim.

dy devient *j* (Kh., Dh., D.), excepté dans *uyāna* (Kh., vi, 18; Dh., vi, 29) où il devient *y*, et à D., i, 3, dans *dusañpaṭipādaye* pour °*diye*, °*dye*.

dr devient partout *d*.

dv devient à Kh. *duv* : *duvāḍasa*, iii, 7, etc.; — à Dh., *duv* : *duvālā*, dét. ii, 2, etc.; *v* dans *anuvigina*, dét. ii, 4; — à D., *duv* : *davehi* vii-viii, 8, etc.; — à S., R. et B., *d* dans *jañbudipasi* (S., 2; R., 2; B., 4) et *dur* à S. dans *dure* (6).

dhy devient, à Kh., *dhiy* dans *adhiyakha*, xii, 34; — à D., *dhiy* dans *avadh[ī]ya*, v, 2, 8, 13 (RM °*dhyā*,

avadhiyāni, VII-VIII, 9, etc.; *jh* dans *nijhati*, VI-VIII, 8.

dhr devient *dh* Kh., D.

ny devient *ñn*. Kh., Dh., D.

pt devient *t*. Kh., Dh., D. — Paraît se changer en *vat* dans *pāvatave* (= *prāptave*), S., 3.

pr devient partout *p*.

bdh devient *dh* : *ladhā*, Kh., XIII, 11, etc.

br devient *b*. Kh., Dh., D.

bhy devient *bh*, à Kh., dans *ibhesu*, V, 15; — est conservé, à D., dans *abhyuñnāmayeham*, VII-VIII, 19; *abhyuñnamisati*, VII-VIII, 21. — Il est écrit *bhiy*, à Dh., dans *ibhiyesu*, V, 24; *ālabhiyisu*, I, 3; à Kh., dans *alabhiyati*, etc., I, 3, 4.

bhr devient *bh*. Kh., Dh.

my est conservé dans *samyā* à Kh., IX, 25; XIII, 37; et à Dh., *sañmyā*, IX, 8.

mr devient *mb*, à Kh., dans *tāmbapañniyā*, XIII, 6; à D., dans *āmbāvaḍikā*, VII-VIII, 2.

rg devient partout *g*.

rgr devient *gh*, à D., dans *nighaṃthesu*, VII-VIII, 5.

rc devient *c*. Kh., Dh., D.

rñ devient *ñn*. Kh., D.

rt devient, à Kh., *t* dans *nivateti*, IX, 26; *anuvataṃti*, XIII, 8, etc.; *ṭ*, dans *anuvataṣaṃti*, V, 9; *ni(va)-ṭeti*, *nivateya*, IX, 26; — à Dh., *t* dans *anuvataṣaṃti*, V, 21; *ṭ* dans *anuvataṭa*, V, 27; *kūṭi*, X, 13; — à D., *t* dans *pavatayeva*, IV, 5, 13; *ṭ* dans *kevaṭa*, V, 14; *palihaṭave*, IV, 11.

rth devient, à Kh., *th* ou *ṭh* : *atha*, IV, 12 al.; *aṭha*,

vi, 17, al.; — à Dh., *th* dans *athāye*, dét. i, 19, 21; dét. ii, 8; *th* dans *aṭha*, passim; — à D., *th* dans *atha*, vii-viii, 3, 10; *th* dans *aṭhasi*, vii-viii, 4 al.; — à S., *th* : *aṭham*, 7, al.; — à R., *th* : *aṭhāya*, 3, al.

rthy devient *thīy* à Kh. (ix, 23) et à Dh. (ix, 7), dans *nilathiyam*.

rd devient *d*. Kh., D.

rdh devient, à Kh., *dh* : *vaḍhayisaṇṭi*, iv, 12; *diyā-dha*, xiii, 35, etc.; *dh* dans *vadhite*, iv, 11 (ordinairement *vadhita*); — à Dh., *dh* : *vaḍhayisati*, iv, 16, etc.; — à D., *dh* : *adhakosiḥāni*, vii-viii, 2, etc.; — à S., *dh* dans *avaladhiyenā*, 6; *dh* dans *vaḍhisati*, 3, 6; — à R., *dh* : *adhitiyāni*, 1; *vaḍhisati*, 4; — à B., *dh* : *vaḍhisati*, 7, 8.

rdhy devient, à S., *dhiy* dans *avaladhiyenā*, 6; *dhiya* dans *diyādhīyam*, ibid.; — à R., *dhiy* et *ḍhiy* (mêmes mots); — à B., *dhiy* dans *diyādhīyam*, 8.

rbh devient *bh*. Kh., Dh.

rm devient *m̃m*. Kh., Dh., D.

ry devient, à Kh., *liy* dans *anaṃṭaliyenā*, vi, 19; *lay* dans *supadālaye*, en le supposant = *sapradāryaḥ*; — à Dh., de même, vi, 31; v, 22; — *liy* à D. : *saliyike*, vii-viii, 10; *nithāliye*, iii, 20, etc.; à Bh. : *aliyavasāni*, 5; *palīyāyāni*, 4, 6.

rv devient ordinairement *v* partout; — *luv*, à Kh. et Dh., dans *puḷuva*, passim.

rç devient *s*. Kh., Dh., D.

rsh devient ordinairement *s* (*vasa*). Kh., Dh., D., Bh.

*rs*hy devient, à Kh., *ch* dans *kachāmi*, etc., vi, 18, al. (= *kar(i)shyāmi*); — à Dh., *s* dans *isāya*, dét. 1, 10; *ch* dans *kachānti*, vii, 2, al.; — à D., *sy* dans *isyākālanena*, iii, 20; *ch* dans *kachati*, ii, 16, al.

rh devient *lah*, à Kh., dans *galahati*, xii, 33; à Bh., dans *alahāmi*, 4.

lp devient *p*. Kh., Dh.

ly devient *y* dans *kayāna* à Kh., Dh., D.

vy devient à Kh. *viy* : *migaviyā*, viii, 22; *viyañjanate*, iii, 8, etc., excepté dans *divyāni*, iv, 10; — à Dh. et D., *viy* : *diviyāni*, Dh., iv, 3, etc.; *hamtaviyāni*, D., v, 15, etc.; *ichitaye*, à Jaug., dét. 1, 5, doit sans doute être restitué *ichita(vi)ye*; — à R., *viy* (*lekhāpetaviye*, 4), excepté dans *vyuṭṭhenā*, 5; — à B., *y* dans *ālādhetaye*, 6.

vr devient *v*. Kh., Dh., D.

çc devient *ch*. Kh., Dh.

çn devient *sin* dans *pasine*, à Bh. (5).

çy devient *siy*, à Kh., dans *paṭivesiyeṇā*, ix, 25.

çr devient *s*. Kh., Dh., D., R.

çv devient, à D., *s* dans *seta*, v, 6; *suṇ* dans *suve*, 1, 6.

shk devient *k*, à Kh., dans *dukale*, v, 13; — à Dh., dans le même mot, v, 20, al.

shkr devient *kh* : *nikhamati*, Kh., iii, 7, al.; *nikhāmi*, Dh., viii, 4, al.

shṭ devient *ṭh*, Kh., Dh., D., R., et *th*, à S., dans *viṇuṭṭhā*, 7.

shṭh devient, à Kh., *ṭh* : *adhithānāye*, v, 15; *sethe*, iv, 12; — à Dh., *th* : *adhithāne*, v, 26; *adhithānāye*,

v, 23; *nithūliyena*, dét. 1, 11; *ṭh* dans *cīṭhita*, iv, 17; — à D., *ṭh* : *nīṭhūliye*, iii, 20.

shp devient à Kh. (ix, 26) et à Dh. (ix, 10) *ph*, dans *nīphati*; — *p*, à D., dans *catupade*, v, 7.

shy devient, à Kh., *s* : *ālabhiyisānti*, 1, 4, etc.; — à Dh., *s* : *ānapayisati*, iii, 11, etc.; *h* dans *ehatha*, dét. 1, 17; dét. ii, 9 (Jaug., dans les deux cas : *esatha*); — à D., *s* : *abhyuñnamisati*, vii-viii, 21, etc.; *h* dans *hohaṃti*, vii-viii, 4, 5, 6 (à côté de *hosaṃti*), et, pour l'ajouter tout de suite bien que ici *h* = *sy*, *dāhaṃti*, iv, 18; — à Bh., *s* : *upatisa*, 5.

sk devient, à Kh., *k* dans *agikaṃdhāni*, iv, 10; — à Dh., *kh* : *agikaṃdhāni*, iv, 3.

st devient partout *th*.

sth devient, à Kh., *th* dans *cilathitika*, v, 17; *gathāni*, xii, 31; *ṭh* dans *cilaṭṭhitiṭa*, vi, 20; — à Dh., *ṭh* dans *cilaṭṭhitiṭā*, v, 27; vi, 33; — à D., *th* dans *cilathitika*, ii, 15 (AR °*ṭhī*); *tham̐bhāni*, vii-viii, 2; *ṭh* dans *cilaṭṭhitiṭe*, vii-viii, 11; *anaṭṭhika*, v, 4; — à Bh., *ṭh* dans *cilaṭṭhitiṭe*, 4; — à S., de même, 5; — à R., *th* dans *silātham̐bha*, 5; *ṭh* dans *cilaṭṭhitiṭe*, 4. — *tsth* devient *th* dans *uthi* — (= pâli *uṭṭhahati*), Jaug., dét. 1, 7.

sn devient *sin* dans *sinehe*, à Kh., xiii, 38.

sm devient, à Kh., *s* dans les locatifs en *asi*; — à Dh., est conservé dans *akasmā*, dét. 1, 9, 20, 21; devient *s* dans le locatif en *asi*; *ph* dans *aphe*, dét. 1, 7, etc.; *tuphe*, dét. 1, 4, etc.; — à D., *s* dans le locatif en *asi*; — à S., *sum* dans *sami*, 1, *s* dans le locatif; — à R., *sum* dans *sami*, 1; *ph* dans *tup(h)a-*

ka(m̃), 5; *s* dans le locatif; — à B., *s* dans le locatif en *asi*.

sy devient, à Kh., *s* dans le génitif en *asa*; *siy* dans *siyá*, XII, 31, al.; — à Dh., *s* dans le génitif en *asa*; *siy* dans *siyá*, passim; *álasiyena*, dét. I, 11; — à Dh., *sa* dans le génitif; *siy* dans *siyá*, IV, 15; VII-VIII, 11; — à R., *siy* dans *siyá*, 3.

sr devient *s*, Kh., Dh.; *sin*, à D., dans *ásinave*, II, 11, al.

sv devient, à Kh., *s* dans *sakam̃*, VI, 18; *sv* dans *svámikena*, IX, 25; est conservé dans *svagam̃*, VI, 20; — à Dh., est conservé : *asvāsanāye*, dét. II, 8, 10; *svaga*, passim.; devient *sv* dans *svámikena*, IX, 10; — à D., est conservé : *asvasá*, V, 18; *asvatha*, IV, 13; — à S., *su* dans *suaga*, 4; — à R., est conservé dans *svage*, 3; — à B. est conservé dans *svam̃-gikiye*, 6.

hm devient, à Kh., *m̃bh* dans *baṃbhana*, passim; une fois *m̃hm* dans *baṃhmane*, XIII, 39; — à Dh., *bh*, *m̃bh* dans *bábhana*, IV, 12, etc.; *baṃbhana*, IV, 15, etc.; — à D., *bh* : *bábhana*, VII-VIII, 4, 8.

SANDHI.

KHĀLSI.

a + a donne *á*; cependant *atatá*, II, 5, 6; *dham̃-mannasathi*, III, 7, al.; etc.

a + i donne *e* dans *ceme*, V, 17; *i*, dans *baṃbhani-bhesa*, V, 15.

a + a donne *o* : *manusopagáni*, II, 5; *pajopadāye*, IX, 24.

a + e donne *e* : *ceva*, IX, 25; *yenesa*, XIII, 38.

i + a donne *i* dans *ithidhiyakha*, XII, 34.

u + u donne *o* dans *pasopagāni*, II, 5.

e + a donne *e* dans *eyam̃* (?) (= *e ayaṃ*), V, 15; *etāyethāye*, VI, 20; *á* dans *etāyāthāye*, XII, 34.

m̃ + voyelle se change en *m* dans *tam eva*, XIII, 15; *tānam eva*, XIII, 38; *hevam evā*, II, 6; XIII, 6.

DHAULI.

a + a donne *á* (cependant *atata*, II, 7; *dhamma-nusathi*, VIII, 5, etc.); ne se combine pas dans : *ma-hāpāye*, dét. I, 15 (Jaug., *mahāpāye*); *manaatileke*, dét. I, 16; *desāyutike*; Jaug., dét. II, 12 (Dh. : *desāvut**).

a + i donne *i* dans *baṃbhanibhiyesu*, V, 24.

a + u donne *o* dans *munisopagāni*, II, 7; *pajopadāye*, IX, 26 (J. : *pajupadāye*).

a + e donne *e* dans *ceva*, IV, 16.

i + i donne *i* dans *nītiyaṃ* (?), dét. I, 12 (Jaug. *nītiyaṃ*), et dans *kiṃtime* (Jaug., dét. I, 3), s'il faut vraiment entendre *kinti ime*.

u + a donne *uo* dans *pasaopagāni* (de même à J.) = *pasu(k)opagāni* (?), II, 7. Le plus probable est qu'il faut prendre pour point de départ une forme *opaga* équivalant à *upaga*.

Devant *ti* (= *iti*), la voyelle finale s'allonge : *patipādayemāti*, dét. I, 10; *paṭipajeyāti*, XIV, 19; *mamāti*, dét. I, 12; *alādhayaṃtūti*, VI, 33; *aphesūti*, dét. II, 4, etc.

đ final est conservé dans *tadopayá*, VIII, 5.

m̃ devant une voyelle est changé en *m*, ou même écrit *m̃m* dans *hedisañmeva*, dét. 1, 24; *sakhañmeva*, dét. 11, 5.

DEHLI.

a + *a* donne *á*, ou n'est pas combiné comme dans *°vasaabbhisita°*, VI, 1 (RM[°]sábhī °), al.

a + *u* donne *o* : *cháyopagáni*, VII-VIII, 2.

a + *e* donne *e* dans *ceva*, VII-VIII, 4.

i + *a* donne *i* dans *dupativekhe*, III, 19; *paṭive-khāmi*, VI, 4, 7; *anuvekhamāne*, VII-VIII, 2.

u + *u* donne *u* dans *anuposathañ*, V, 13.

Devant *tī*, la finale brève s'allonge quelquefois : *nāmāti*, III, 19; *kachatīti*, II, 16 (RM[°]ti °); *ālādhayevāti*, IV, 19, etc. (mais *vadhīsati tī*, VII-VIII, 7; *hotu tī*, VII-VIII, 10)

d final est conservé dans *tadathā*, VII-VIII, 3.

ḍ final est conservé dans *saḍvīsati*, I, 1, al.; assimilé dans *sañmāsike*, V, 9.

m̃ final devant une voyelle est conservé ou même doublé, dans *hevañmeva*, VI, 6; *etam eva*, VII-VIII, 2; *kayānañm eva*, III, 17 (A[°]nam e°).

BHABRA.

Lāghulovāde, 6; *sañghasīti*, 2; *h(o)satīti*, 4; *hevañmevā*, 8.

SAHASARĀM.

Sādhike, 2.

RŪPNĀTH.

Sātīleka.

FLEXION.

GENRES.

Je fais abstraction de l'emploi du nominatif en *e* pour le neutre, bien que rigoureusement il me paraisse rentrer dans cette catégorie (cf. à Kh., VI, 9, *kataviyaṃ lokahite*, etc.).

KHÂLSI. — *cat(a)li* (nomin. masc.), XIII, 5; *hathini* (nomin. plur.), IV, 10; *yatāni* (accus. plur. masc.), III, 8. Il faut aussi noter l'emploi de *īyaṃ* pour le nominatif singulier neutre (IV, 12, al.).

DHÂULI. — *yatāni*, III, 11; *hathini*, IV, 13; *īyaṃ* au neutre, passim; *esa* . . . *hedisaṃ*, IX, 8; *dhaṃ-macalanaṃ imaṃ*, IV, 16. Au masculin *ime jātā*, Dh., dét. 1, 12, correspond, à Jaugada, le neutre *etāni jātāni*. Dh., dét. 1, 15, *mahātapāye* est construit avec le féminin *asaṃpaṭipati*.

DEHLI. — *anusathini*, VII-VIII, 20, 1; *pulisāni*, IV, 6; *esa* (III, 19, 21, al.) et *īyaṃ* (III, 17, 18, al.), au neutre; *niḡohāni*, VII-VIII, 2.

BHABRA. — *palīyāyāni*, V, 6; *e* (nomin. sing. neutre), 2.

SAHASARÂM. — *īyaṃ* pour le neutre, 4, 6, et le masculin, 5.

RŪPNÂTH. — *Kāla* employé au féminin : *imāya kālāya*, locatif, 2; *īyaṃ* au masculin, 3, 4.

DECLINAISON DES THÈMES CONSONANTIQUES.

Ici encore il n'en subsiste que des restes.

Thèmes en AN. — Kh. : *lájá*, passim; *lájine*; *lájíná*; nomin. plur. *lájáne*, XII, 5, al.; *lájáno* (?), II, 5. — Dh. : *lájá*, *lájine*, *lájíná*, passim.; nomin. plur. *lájáne*, II, 6; VIII, 3; *atánaṃ*, dét. II, 7; *atane*, dét. I, 25; *kaṃmane*, III, 10 (à côté du nomin. *kaṃme*, du génit. *kaṃmasa*). — D. : *lájá*, passim; nomin. plur. *lájáne*, VII-VIII, 12, 15, à côté de *lájīhi*, VII-VIII, 3, avec transition dans la déclinaison en *i*: *atand*, VI, 8.

Thèmes en ANT. — Kh. : les nomin. sing. *saṃte*, VIII, 22; *kalaṃte*, XII, 33, sont passés dans la déclinaison vocalique; il ne reste de la déclinaison consonantique que le nomin. plur. *tīṭhaṃte*, IV, 12. — Dh. : *mahaṃte* (nomin. sing.) est passé dans la déclinaison en *a*. — D. : le nomin. plur. *saṃtaṃ* (**tá*), IV, 13, se rattache sûrement à la déclinaison vocalique, ce qui est douteux pour *anupaṭipajamaṃtaṃ*, VII-VIII, 10. — Bh. : *bhagavatá*, 3, 6.

Thèmes en AR. — Kh. : excepté dans le nominatif pluriel *natále*, IV, 11; V, 13, tous sont passés dans la déclinaison en *i* : *bhátiná*, IX, 25; *bhátinaṃ*, V, 16; *pitiná*, IX, 25; *pitisu*, III, 8; IV, 11. — Dh. : nomin. sing. *pitá*, dét. II, 7; le nomin. plur. *náti*, V, 21, se rattacherait à la déclinaison en *i* comme toutes les autres formes : *bhátiná*, IX, 9; *bhátinaṃ*, V, 25; *pitiná*, IX, 9; *pitisu*, III, 10, al. Cependant, à côté du thème *máti*, IV, 15, nous trouvons le thème *pita*,

iv, 15. — A D., le seul exemple que nous ayons, *pitisa*, vii-viii, 8, montre le passage dans la déclinaison en *i*. Le nomin. *apahatā*, vi, 3, est au moins très douteux.

Thèmes en *as*. — Kh. : *yaso* (accus. sing.), x, 27, 28. Au contraire, viii, 23, nous avons *bhaye*. — Dh. : *yaso*, x, 13, et *bhaye*, vii-viii, 9.

Thèmes en *in*. — Kh. : nous avons à la fois la forme consonantique *piyadasine*, *piyadasinā*, et la forme vocalique *piyadasisā*, i, 2, 3, etc. — A Dh., à côté du nomin. *piyadasī* (jamais *si*), nous ne trouvons que la déclinaison consonantique *piyadasine*, *piyadasinā*. — A D., nous n'avons que le nomin. *piyadasi*, écrit toujours avec la finale brève, tandis que A l'écrit ordinairement *piyadasī*. — Bh. : *piyadasi*, i.

DÉCLINAISON DES THÈMES VOCALIQUES.

Thèmes en *a*. — MASCULINS. — Nomin. sing. partout en *e*. Kh. a deux nomin. en *o* : *kelalaputo* et *sātiyaputo*, ii, 4. — Datif sing. en *āye*, partout excepté à R., qui n'a que les deux datifs *etāya aṭhāya*, et une fois à M. dans *aṭhāya*, correspondant à D., ii, 15. — Locat. sing. en *asī*. *Aṁne bhāge* (Kh. viii, 23; Dh., viii, 5) et *pajopadāye* (Kh., ix, 24; Dh., ix, 6) paraissent être des locatifs en *e*; à Jaug., dét. ii, 16, *khanokhanasi* de Dh. est représenté par *khane saṁtām*, que l'on ne peut guère prendre que comme un double locatif, *saṁtām* étant = *saṁte* (?); Kh. paraît lire *vijayaṁsi*, xii, 11. — Ablat. sing. en *ā* dans *mahatatā*, R., ii, 5, 3. — L'accus. plur. serait en *ā*

dans *bahukā dosā*, Kh., 1, 2, si la comparaison de G. et J. n'était pour faire admettre que cette écriture représente le singulier *bahukaṃ dosaṃ*.

NEUTRES. — Nominatifs singuliers partout en *e*. Cependant Kh. a les nominatifs suivants en *aṃ* : *aṃ*, IV, 12; XII, 31; *anusāsanaṃ*, IV, 12; *bādhaṃ*, VII, 22; XII, 32; XIII, 36; *dānaṃ*, III, 8; *galumatatalaṃ*, XIII, 36; *kaṭaviyaṃ* (*lokaḥite*), VI, 19; *lehhitaṃ*, IV, 13; *madavaṃ* (?), XIII, 2; *nityaṃ* (?), XIV, 19; *palaṃ*, V, 14; *yaṃ*, VIII, 23. — Dh. : *bādhaṃ*, VII, 2; *duvāla*, (= *laṃ* ?), dét. II, 2; (Jaug., 1, 2, *duvālaṃ*; II, 2, *duvāle*); *vutaṃ*, IX, 10; *hedisaṃ*, IX, 10; dét. I, 29. — D. : *bādhaṃ*, III, 21; VII-VIII, 1. — S. : *bādhaṃ*, 1. — Accus. sing. en *aṃ* partout. Cependant à Kh. : *satabhāge*, *sahasabhāge*, XIII, 39; *dāne*, XII, 31; *viya-sane*, XII, 38; *nice*, VIII, 22. — Nomin. et accus. plur. en *āni*. Cependant à Kh. : *dasanā*, IV, 9; *hālāpitā*, *lopāpitā*, II, 6; *ṣavā*, XII, 31; à Dh. : *hālāpitā*, II, 7.

FÉMININS. — Datif sing. en *āye*; D. : *vihiṃsāye*, V, 10; VII-VIII, 9, etc. — Instrum. sing., Kh. : *madhuliyaṃ*, XIV, 20; *pūjāye*, XII, 31; *vividhaya*, XII, 31 (lis. *vividhāye*); Dh. : *daṃ(ā)ye*, dét. I, 9; *isāya*, dét. I, 10; *tūlanāya*, dét. I, 11 (Jaug., en *āye*); D. : *agāyā*, I, 3 (RM *ya*); *agāya*, I, 4 (M *yaṃ*); *anulupāyā*, VII-VIII, 13, 16, 18; *avihiṃsāye*, VII-VIII, 9; *kāmatāyā*, I, 3 (ARM *ya*); *palikhāyā*, I, 4 (ARM *ya*); *pūjāyā*, VI, 8 (RM *ya*); *vividhāya*, VI, 8; *vividhāyā*, VII-VIII, 3; *susūsāyā*, I, 4 (RM *ya*). —

Ablat. sing., D. : *vihimsāye*, II, 13. — Locat. sing., Kh. : *sañtilanāye*, *pujāye*, VI, 19; Dh. : *sañtilanāya*, VI, 31 (Jaug. porte *sañtilanīyá*, qu'il faut lire probablement : *°nāyá*); *palisāya*, VI, 30. D. : *añtalikāye*, V, 20; *aṭhamipakhāye*, V, 15, 18; *cāvūdasāye*, V, 15, etc.; *tisāyañ*, V, 11 (*tisāye*, V, 15, 18). — Nomin. plur., Dh. : *pajā*, V, 17; *janāo*, IX, 24; Bh. : *gāthā*, 5; *upāsikā*, 8.

Thèmes en *i*. — NEUTRES. — Nomin. plur., Dh. : *hathīni*, IV, 3. D. : *āsīnavagāmīni*, III, 20; *anusathīni*, VII-VIII, 20, 1.

FÉMININS — Nomin. sing., Kh. : en *i*; Dh. : en *ī*, excepté *ahīni*, IV, 18; *āladhi*, dét. I, 15, 16; *anasathi*, I, 4, 14; VIII, 5; *apaviyati*, III, 11; *asañṇapaṭipati*, IV, 12; dét. I, 5; *līpi*, I, 1, 4; dét. I, 17, 19; dét. II, 9, 10; *dhiti*, dét. II, 6; *anusathe*, VI, 31; D. : en *ī*, excepté *āladhi*, VII-VIII, 10; *libi*, VII-VIII, 10, 11; *līpi*, I, 2; II, 15; IV, 2; *dhāti*, IV, 11; *paṭipati*, VII-VIII, 7; *vaḍhi*, VII-VIII, 8, 9; *vidhi*, I, 9. — Datif sing., Kh. : *vaḍhiyá*, V, 15. D., en *īye* : *anupaṭipatiye*, VII-VIII, 7, etc. — Instrum. sing., Kh. : en *iyá*; mais *anusathiye*, IV, 10. Dh., en *iyá*; mais *anāvūtiya*, dét. I, 11 (Jaug. *°tiye*). D., en *iyá*, comme *anusathiya*, I, 5 (RM *°ya*), etc. — Ablat. sing., Kh. : *tañbapaññiyá*, XIII, 6. Dh. : *nīphatiyá*, IX, 10. — Locat. sing., Dh. : *puṭhaviyañ*, V, 26; *tosaliyañ*, dét. I, 1; II, 1. D. : *cātumāsīye*, V, 15; *puññamāsīyañ*, V, 11. — Nomin. plur., Bh. : *bhikkhūniye*, 7. — Génit. plur., Kh. : *nātināñ*, IV, 9, 10; *bhaginīnāñ*, V, 10. Dh.,

bhaginīnaṃ, v, 25; *nātināṃ* (?), v, 26. D. : *devinaṃ*, VII-VIII, 6. — Locat. plur., Dh. : *nātisu*, IV, 11, al. D. : *nātisu*, VI, 5; *cātumāsīsu*, v, 11, 16.

Thèmes en v. — MASCULINS. — Nomin. sing., D. : *sādhū*, II, 12 (ARM °*dhu*). — Génit. plur., Kh. : *gulūnaṃ*, IX, 25. Dh. : *gulūnaṃ*, IX, 9. — Locat. plur., D. : *gulusu*, VII-VIII, 8; *bahūsu*, IV, 3. — Nomin. plur., D. : *bahune*, VII-VIII, 1.

NEUTRES. — Nomin. accus. sing., Kh. : *bahu*, IX, 24, al.; *sādhū*, III, 8, al. Dh. : *sādhū*, III, 11, al. — Nomin. plur., Kh. : *bahuni*, IV, 9, al. Dh. : *bahūni*, IV, 12; *bahuni*, I, 3. D. : *bahūni*, II, 14 (R °*hu*). — Ablat. plur., Kh. : *bahūhi*, IV, 10. Dh. : *bahūhi*, IV, 14. — Locat. plur., Dh. : *bahūsu*, dét. 1, 4. D. : *bahūsu*, IV, 3.

FÉMININS. — Nomin. sing., Kh. : *sādhū*, III, 7, 8; IV, 12. Dh. III, 10, 11; IV, 18. — Locat. sing., D. : *punāvaṣune*, v, 16.

DÉCLINAISON DES PRONOMS.

DÉMONSTRATIFS, etc.

Anyā. — Kh. : *aṃne*, nomin. sing. neutre, IV, 11, al.; *aṃnamanasā*, génit. sing., XII, 33; *aṃnāye*, datif sing., IX, 24, al.; *aṃne*, loc. sing., VIII, 23; *aṃne*, nomin. plur. masc., II, 5, al.; *aṃnāni*, nomin. plur. neutre, passim. — Dh. : *aṃne*, nom. masc. sing., dét. 1, 9; *aṃne*, nomin. sing. neutre, IX, 9; *aṃne*, loc. sing., VIII, 5; *aṃne*, nomin. plur. masc., v, 23; *aṃnesu*, locat. plur., v, 26. — D. *aṃne*,

nomin. plur. masc., VII-VIII, 6, al.; *aññāni*, neutre, V, 14, al.; *aññānañ*, génit. plur., VII-VIII, 6.

ima. — Kh. : *īyañ*, nomin. masc., V, 16; *īyañ*, nomin. fém., passim; *īyañ*, nomin. neutre, IV, 12; III, 7; VI, 21; IX, 25, 26; XII, 31, 35; XIII, 36; *īmañ*, nomin. neutre (?), IX, 26; *īmañ*, accus. sing., IV, 11, 12; *īmasā*, génit. sing., IV, 13; *imisā*, génit. masc., IV, 12; *īmāye*, datif; *ime*, nomin. plur. masc., XIII, 38; féminin. (*pajā*), V, 17. — Dh. : *īyam*, nomin. masc., V, 26; dét. I, 7, 8 (?); *īyañ*, nomin. féminin., passim; *īyañ*, nomin. neutre, III, 9; IV, 8; VI, 32, 34; *īmañ*, accus., IV, 16; V, 17; *īmasa*, génit. masc., IV, 18; *īmāye*, datif masc., V, 26; féminin., III, 16; *imena*, instr., IX, 12; *anena*, dét. II, 6; *ime*, nomin. plur. masc., V, 26; *imehi*, instr. plur., dét. I, 10. — D. : *īyañ*, nomin. féminin., I, 15, al.; neutre, III, 17, 18, 21, 22; VI, 8, 9, 10; VII-VIII, 7; *īmañ*, accus., VII-VIII, 3; *īmāni*, nomin. plur. neutre, VII-VIII, 9, al. — S. : *īyañ*, nomin. sing. masc. (*athe*), 5; neutre (*savam*, *phale*), 3, 4, 6. — R. : *īyañ*, nom. sing. masc. (*athe*, *pakame*), 3, 4; *īmāya*, local. féminin. sing., 2.

ekatya. — Kh. : *ekatiya*, nomin. plur. masc., 1, 2. — Dh. : *ekacā* (?), nom. plur. masc., 1, 2.

eta. — Kh. : *esa*, nomin. masc. sing., XIII, 38; *ese*, VI, 19, al.; *ese*, nomin. sing. neutre, IV, 12; IX, 25; XIII, 38; *etasa*, génit.; *etāye*, dat., passim; *etānañ*, génit. plur., XIII, 38. — Dh. : *esa*,

nomin. sing. masc. (?), iv, 15; viii, 5, al.; neutre, ix, 8, 9; dét. i, 3; dét. ii, 2; *eta*, accus. sing. neutre, ix, 7; *etañ*, accus. sing. masc. et neutre, dét. i, 15, 16, 22, 25; *etasa*, *etasi*, *etāye*, passim; *ete*, nomin. plur. masc., dét. i, 11. — D. : *esa*, nomin. sing. masc., vii-viii, 3, 7, 9; féminin, i, 5, 9 (ARM °sá); neutre, iii, 19, 21; vii-viii, 4, 11, 14, 20; *esâ*, nomin. sing. neutre, iv, 14 (RM °sa); *etañ*, accus. sing. neutre, passim; *etāye*, *etena*; *ete*; *etāni*; *etesa*. — S. : *etāye*, 4; *etena*, 2. — R. : *esa* (phale), 2; *etāya*, datif masc., 3; *etinā*, instr. masc., 5.

ka. — Kh. : *keci*, nom. sing. masc., xii, 32; *kichi*, nomin. sing. neutre, passim. — Dh. : *kecha*, nomin. sing. masc., dét. i, 7 (Jaug., *kecā*, c'est-à-dire *keci*); *kichi*, nomin. neutre, vi, 30, al. — D. : *kina* (°ná), instr. sing., vii-viii, 17, 18.

ta. — Kh. : *sa*, nomin. masc. sing., xii, 33; xiii, 3; *se*, ibid., passim; *sâ*, nomin. fém. sing., xiii, 11, 12; *tâ*, ibid., viii, 4; *se*, nomin. sing. neutre, ix, 26, employé comme *tad*, au sens de conjonction, passim (à *se* de Dh., dét. i, 14, correspond *tañ* à Jaug.); *ta*, nomin. sing. neutre, x, 28; *tañ*, id., ix, 25; *tâ*, id., faisant fonction de conjonction, v, 13; *tañ*, accus.; *tāye*, vi, 19; *tena*; *te*, nomin. plur. masc.; *tānañ*, génit. plur., xiii, 38; *tesa*(ñ), ibid., xiii, 4, 37; *tehi*. — Dh. : *se*, nomin. sing. masc., v, 21; dét. i, 13, al.; neutre, ix, 8, 10 (conjonction); ix, 9; *tañ* (conjonction), v, 20; *tâ*, nomin. sing. féminin, viii, 4; *tañ*, accus. sing.

neutre, dét. 1, 2, al.; *tasa*, *tena*, *tasi*; *te*, nomin. plur. masc.; *se*, id., v, 24, 25; *tāni*, neutre; *tase* (lisez *tesaṃ*), génit. plur., dét. II, 8; *tinaṃ* (lisez *tānaṃ*), id., VIII, 3; *tesu* (?) = *saṃ*, dét. II, 10. — D. : *se*, nom. sing. masc., VII-VIII, 9, al.; neutre (conjonction) VI, 13; VII-VIII, 10, 17; *tā*, nomin. sing. neutre (conjonction), VII-VIII, 3; *taṃ*, accus., VI, 3, al.; *tena*, VII-VIII, 7; *te*, nomin. plur. masc., VII-VIII, 1, al.; *se*, id., VII-VIII, 4, 6; *tānaṃ*, génit. plur., IV, 17; *tesaṃ*, id., IV, 3 (RM *saṃ*); *tesu*, VII-VIII, 5. — Bh. : *sa*, nomin. sing. masc., 3. — S. : *se*, nomin. sing. neutre (conjonction), 4. — R. : *te*, nomin. plur. masc., 2.

ya. — Kh. : *e*, nomin. sing. masc., v, 16, al. (*ye*, v, 14); neutre, x, 28; XIII, 36; *ye*, nomin. sing. neutre, VI, 18; XIII, 35; *a*, XII, 31; *aṃ*, IV, 12; x, 28; *yaṃ*, VI, 18, 20; XII, 35; *asā*, génit. sing. masc., VII, 21; *yena*, XIII, 38; *ye*, nomin. plur. masc., IX, 25; *yā*, id., XII, 34; *yesaṃ*, génit. plur., XIII, 38; *yesu*, locat., XIII, 37. — Dh. : *e*, nomin. sing. masc., v, 2, al.; *ye*, v, 21; dét. 1, 8; *ā*, fém., dét. II, 6; *e*, neutre, dét. II, 5, al.; *aṃ*, VI, 30, 32, al.; *yā* (neut.), IV, 17; *asa*, génit. masc., VII, 2; *ena*, instr., dét. II, 9, al.; *ye*, nomin. plur. masc., v, 20; *e*, v, 23, al.; *āni*, neutre, II, 7. — D. : *e*, nomin. plur. masc., VI, 8; *ye*, II, 16, al.; *yā*, fém., 1, 9, al.; *ye*, neutre, VII-VIII, 9; *yā* (neutre), VII-VIII, 7; *yena*, instrum., IV, 12, al.; *ena*, VII-VIII, 11; *ye*, nomin. plur. masc., VII-VIII, 11; *yāni*, neutre, VII-VIII, 7, al. — Bh. : *e*, nomin. sing. masc., 5; neutre, 2. — S. :

añ, sing. neutre, 1, 2. — B. : *ya*, sing. neutre, 1; *añ*, 3.

Sarva. — Kh. : *save*, nomin. sing. neutre, xiv, 18; *savañ*, accus. masc. et neutre, passim; *save*, nomin. plur. masc., vii, 21; *savesu*, locat., v, 16. — Dh. : *save*, nomin. sing. masc., dét. 1, 4; neutre, xiv, 17; *savañ*, accus.; *savasa*, *savena*, passim; *save*, nomin. plur. masc., vii, 1; *savesu*. — D. : *savasi*, locat. sing., vii-viii, 6; *savesu*, locat. plur., vii-viii, 5. — Bh. : *save*, nomin. sing. neutre, 3.

PERSONNELS.

1^{re} personne. — Kh. : *hakañ*, nomin., vi, 18, 20; *mama*, génit., passim; *me*, génit., passim; *mamayá*, instrum., v, 13, 14; vi, 7, 19; *me*, instr., iii, 7; *mi*, de même, xiv, 19. — Dh. : *hakañ*, nomin., vi, 29, 32, al.; *mama*, génit., passim; *me*, de même, v, 10, al.; *mamayá*, instrum., vi, 28; *mamáye*, de même, dét. ii, 4 (Jaug. : *mamiyáye*); *máye*, nomin. plur., dét. ii, 8; *majhañ*, de même, dét. 1, 10; *aphe*, accus., dét. ii, 7 (Jaug. : *apheni*); *ne*, ii, 5; *aphákam*, génit., dét. ii, 5, 7 (Jaug. : *ne*); *aphesu*, locat., dét. ii, 4. — D. : *hakañ*, iii, 21; *mañ*, accus., iv, 8, 9; *mama*, génit., vii-viii, 6, al.; *me*, 1, 7, al.; *mamayá*, instrum., vii-viii, 3; *mamiyá*, vii-viii, 7. — Bh. : *hakam*, 4; *kámá*, génit., 2; *hamiyáye*, instrum., 3.

2^e personne. — Dh. : *tuphe*, nomin.-accus. plur., dét. 1, 4, al.; Jaug., dét. ii, 8 (2 fois), 11, lit, non pas *tuphe*, mais *tupheni*; *tupháha(ñ)*, génit., dét. 1,

13; *tuphehi*, instrum., dét. 1, 3, 10; *tuphesu*, locat., dét. II, 2. — Bh. : *ve*, instrum. plur., 2. — R. : *tupaka* (lisez *tuphākām*), génit. plur., 5.

DÉCLINAISON DES NOMS DE NOMBRE.

KHÂLSI. — *dave*, nomin. masc., I, 4; II, 5; *tini*, nomin. neutre, I, 3, 4; *catali* (lisez *°tu°*), nomin. masc., XIII, 5; *pañcasu*, locat., III, 7.

DHAULI. — *ekena*, dét. I, 18; dét. II, 10; *tiñni*, nomin. neutre, dét. I, 4, 24 (*tini*); *pañcasu*, dét. I, 21.

DEHLI. — *duvehi*, instrum., VII-VIII, 8; *tīsu*, locat. fém., V, 11, 16; *tiñni*, nomin. neutre, IV, 16; V, 12.

SAHASABÂM. — *duve*, nomin., 6.

CONJUGAISON.

THÈMES VERBAUX.

Je ne note que les modifications, par comparaison avec le sanskrit, qui n'ont pas un caractère purement phonétique et mécanique.

KHÂLSI. — Thèmes simples : *kaleti*, V, 13, al.; *apakaleti*, *upakaleti*, XIII, 32; *chanati*, XII, 32; *dashati*, I, 2, al.; *pāpunāti*, XIII, 38; *upahamti*, XII, 33, conserve seul la conjugaison consonantique; *vijinamane*, XIII, 36; *vijināti*, ibid.; *pajohitaviye*, I, 1; *punāti*, X, 32, est pour moi bien douteux. — Causatifs : *vaḍhiyati*, XII, 32; *vaḍhiyisati*, IV, 11, pour

°dha°; *ayi*, contracté en *e* dans *lekhâpeṣāmi*, XIV, 19; la formative *aya*, maintenue au participe, dans *ānapayite*, VI, 19; affaiblissement de la voyelle du thème : *likhâpitā*, XIV, 19. — Passifs : *ālabhiyānti*, *ālabhiyīsaṁti*, *ālabhiyisu*, I, 3, 4.

DHAULI. — Thèmes simples : *anusāsāmi*, dét. II, 6; *cīṭhita* (* *tishṭhivā*), III, 7; *dakhati*, dét. I, 2, al. et *dekhati*, dét. I, 7, al.; *kaleti*, V, 20, al.; *kalāmi*, VI, 29; *kalati*, dét. I, 23; *kalamānti*, dét. I, 26; *pāpanātha*, dét. I, 6, al.; *pajo*[*hitaviye*], I, 1. — Causatifs : *vedita* (= *vedayita*), dét. II, 6. — Passifs : *ālabhiyīsaṁti*, I, 4.

DEHLI. — Thèmes simples : *anugahinevu*, IV, 6; *anusisāmi*, VII-VIII, 21; *upadahevū*, VI, 5; *vidahāmi*, VI, 6; participe gardant la formative : *sukhayite*, VII-VIII, 3. — Causatifs : *e* pour *ayi* dans *jhāpetaviye*, V, 10 (RM *°payi°*); voyelle du thème affaiblie dans *nījhapayati*, IV, 7; *likhâpitā*, passim; *likhâpāpitā*, VII-VIII, 10; *manāti* pour *mānayati*, dét. I, 7, me paraît très douteux. — Passifs : *khādiyati*, V, 7.

BHABRA. — Causatifs : *likhāpayāmi*, 8; *abhivāde-mānām* (passif du causatif), 1.

SAHASARĀM. — Causatifs : *likhāpayatha*, 8, 7.

RŪPNĀTH. — Thèmes simples : *pāpotave*, 2. — Causatifs : *lekhāpetaviye*, 4.

BAIRĀT. — Causatifs : *āl(ā)dhetaye*, 6.

DÉSINENCES :

Présent. — La seule trace de désinence moyenne

au présent se rencontre à Dh., x, 13, si la lecture *maññate* est bien certaine; même au passif, nous avons *ālabhiyāñti*, etc. Kh., 1, 3. — Je note, à S. et R., la forme *sañi* de la 1^{re} personne de *as*. — On peut se demander si, à Dh., dét. 1, 23, 26, les formes *kalati*, *kalañti* (cf. *kalāmi*, vi, 29) ne représentent pas le subjonctif.

Impératif. — Pas de désinences moyennes. La seconde personne plur. se fait en *ta* dans *dekhhata*, Dh., dét. 1, 7 (Jaug. *dekhhatha*), 14; en *tha*, dans *cagghatha*, Dh., dét. 1, 19; dét. II, 11; dans *paṭiyo-vadātha*, D., VII-VIII 1; *likhāpayatha*, S., 7, 8.

Potentiel. — 1^{re} pers. sing. en *chañ*, à Kh., Dh., D., *eyañ*, à Bh. (*diseyañ*, 3). — 3^e pers. sing., Kh. : *paṭipajeyā*, xiv, 20; *siyā*, passim, peut-être *siyāti* (?), x, 28. Dh. : *paṭipajeya*, xiv, 19; *ugach(e)*, dét. 1, 13 (Jaug. *uthi(he)*); *haveya*, x, 15; *siyā*, passim. D. : *ana-paṭipajeyā*, VII-VIII, 17; *vaḍḍheyā*, VII-VIII, 3, 16, 18; *pāpovā*, VII, 3; *siyā*, VII-VIII, 11; *siya*, IV, 15. R. : *siyā*, 3. — 1^{re} pers. plur. en *ema*. Kh., Dh. — 3^e pers. plur., Kh. : *haveyu*, XII, 34; *sususeya*, XII, 33; *vaseva*, VII, 21. Jaugada, excepté dans *nikhamāvā*, III, 11, et peut-être *vā(s)e(v)a*, VII, 1, qui est mutilé, fait au contraire partout la 3^e pers. plur. en *eyu* : *yajeyū(tī)*, dét. 1, 3; dét. II, 4, 14; *heyū(tī)*, dét. 1, 6; dét. II, 6; *pāpuneya*, dét. II, 5, 9; *asvaseyu*, dét. II, 6; *laheyu*, dét. II, 6. Dh. : en *evu* : *ālādhayevū(tī)*, dét. II, 6; *vasevu*, VII, 1, etc.; III, 10, *nikhamāvā*. D. : en *evu* : *anagahinevu*, IV, 6, etc., Bh. : *upadhālayeya*, 7; *saneya*, 7.

Passé. — Le parfait est conservé dans *āha* (Kh. toujours *āhā*, excepté III, 6; Dh. toujours *āhā*; D. 3 fois *āha*; Bh. *āhā*). Reste de l'imparfait dans la 3^e pers. plur. *havaṃ*, Dh., VIII, 3. — Aoriste, 3^e pers. sing., *nikhamithā*, Kh., VIII, 22; *nikhami*; Dh., VIII, 4; *huthā*, D., VII-VIII, 15, 20; *vaḍhithā*, VII-VIII, 14, 17. 3^e pers. plur. en *isu* (Kh., Dh., D.), excepté *haṃsu*, Kh. VIII, 22; *hasu*, D. VII-VIII, 12.

Futur. — Pas de 1^{re} pers. en *añ*. Les formes comme *kachāmi* ont été relevées précédemment. Il en est de même des futurs où la formative *sy* est changée en *h* : *chatha*, Dh. dét. I, 17; dét. II, 9 (Jaug. *esatha*); *dāhañti*, D., IV, 18; *hohañti*, VII-VIII, 4, 5, 6. Il ne reste à mentionner que les formes *hosāmi*, dét. II, 8; *hosati*, dét. I, 22, à Dh.; *hosañti* (à côté de *hohañti*), à D., VII-VIII, 2; *hosati*, à Bh., 4.

Absolutif. — Kh. en *tu* : *dasayitu*, IV, 10, etc.; en *ya* dans *saṃkhaye*, XIV, 21; — Dh. en *tu* : *anusāsitu*, dét. II, 6, 8; *cīḥitu*, IV, 17; *kaṭu*, dét. II, 7, etc.; — D. en *tu* : *nisijitu*, IV, 10; *sutu*, VII-VIII, 21; en *ya*, dans *apahaṭā* = *apahritya* (?), VI, 3; — Bh. : en *ya* dans *adhigicya* = *adhikritya*, 6.

Infinitif. — Dh. : *ālādhayitave*, IX, 12; *saṃpaṭipādayitave*, dét. I, 19; dét. II, 11. — D. : *ālādhayitave*, IV, 10; *palihāṭave*, IV, 11; *paṭicalitave*, IV, 8; *samādapayitave*, I, 8.

Participes. — Participe présent. — Kh. La forme moyenne dans *adamānasā*, VI, 17 et *vijīnamane*, XIII, 36; *kalañte*, XII, 33. — Dh. La forme moyenne dans *saṃpaṭipajamīne*, dét. I, 16; *vipaṭipādayamīnehi*, dét.

1, 15 (à J. : *vipatīpātayaṃtāṃ*), al., où °m̐ au lieu de °m̐ est surprenant; mais cf. *pāyamīnā*, D., v, 8. — D. a la forme moyenne dans *anuvekhamāne*, VII-VIII, 2, dans le passif du causatif *pāyamīnā*, v, 8. — Bh. Participe présent passif du causatif : *abhivādemānaṃ*. — S. La forme moyenne dans *palakamīmena*, 3. — R. : *pakamamānenā*. Ces deux dernières formes semblent l'une et l'autre fautives.

Participe passé passif. — Je note les formes *ānapayite*, Kh. VI, 19; Dh., III, 9; *nijhapayitā*, D., IV, 18; *sukhayite*, VII-VIII, 3.

Participe futur passif. — Kh. en *taviya*; en *īya* dans *supadālaye* (?), v, 14. — Dh. en *taviya* dans *ichitaviye*, dét. 1, 9, 11; *pajo(hitaviye)*, 1, 1; en *īya* dans *dakhiye*, dét. 1, 13; *vadhiye*, v, 23; *supadālaye* (?), v, 22. — D. en *taviya* : *ichitaviye*, IV, 14; *hāmtaviyāni*, v, 15; en *īya* dans *dekhiye*, III, 19; *dusāṃpaṭipādāye*, 1, 3. — R. en *taviya* : *vivasetaviye*, 5. — B. en *taya*, s'il faut en juger par *ālādhetaṇṇa*, 6; mais on peut croire que la lecture est inexacte.

Les courtes inscriptions de Barābar, de Kauçāmbi et d'Allahābād (édit de la Reine) se rattachent exactement, autant qu'on en peut juger, à la série orthographique des édits que nous venons de dépouiller : l'*i-ā* ne paraissent pas y être notés; l'*r* se change en *l*; le *y* initial tombe; l'*ā* ni l'*ṇ* n'y ont de signes particuliers; le nominatif singulier des thèmes masculins en *a* se fait en *e*, etc. En fait de particularités, je ne vois guère à relever que les formes *ādivikehi* (pour

ájivikehi), Bar., I, 2; II, 4; *kubhá* (= *guhá*), ibid., I, 2; II, 3; III, 3; *nigoha*, Bar., I, 2, comme à Dehli.

2° LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA LANGUE;

SA PLACE HISTORIQUE.

Nous venons de passer en revue la plupart des phénomènes grammaticaux que présentent, dans leurs différentes versions, les inscriptions de Piyadasi. Ce n'est point assez. C'est pour les lumières qui s'en dégagent sur des faits plus généraux que ces faits particuliers méritent surtout de nous retenir. Il est temps d'envisager ces questions plus larges. Deux points de vue se présentent d'abord à l'esprit, suivant que l'on considère ou, directement, la condition de la langue dont les inscriptions nous fournissent des spécimens, ou, indirectement, l'ensemble de la situation linguistique dans la période à laquelle remontent nos textes. Le premier problème offre à son tour un double aspect. En somme, nous avons à examiner : 1° si les monuments décèlent des différences dialectales, quelles elles sont et comment il les faut entendre; 2° si, à côté des particularités dialectales proprement dites, il n'en existe pas d'autre nature, fondées sur des différences du système orthographique; 3° s'il nous est possible d'emprunter aux faits philologiques ou paléographiques fournis par nos textes des conclusions sur l'état contemporain de la langue religieuse ou savante, védique ou sans-

krite. Cet ordre serait le plus logique; je me propose néanmoins de toucher d'abord le second point; l'exposition en sera, je crois, plus claire et plus rapide.

Un fait est hors de doute : nos inscriptions ne s'attachent pas invariablement à représenter dans leur intégrité les sons du langage parlé.

Les preuves abondent. La plus générale, c'est que, nulle part, elles n'observent le redoublement des consonnes homogènes.

On ne saurait douter, je pense, que le redoublement de consonnes résultant d'une assimilation, *tth* dans *atthi* pour *asti*, *vva* dans *savva* pour *sarva*, etc., n'ait été réellement sensible dans la prononciation. Il devait l'être pour le moins autant à cette époque que dans la période plus récente où on l'a figuré. Aussi bien, lorsqu'il s'agit d'une nasale, le redoublement se marque au moyen de l'*anusvāra*, comme dans *dhañma*; dans plusieurs mots, l'allongement sporadique de la voyelle précédente n'est qu'une manière équivalente, largement usitée aujourd'hui encore, d'exprimer un redoublement réel, comme dans *dhāma* pour *dharma*, *kāsati* pour **karshyati*, *vāsa* pour *varsha*. Le même procédé se perpétue dans des textes de date plus récente, comme à Kanheri (n° 15¹) où,

¹ A moins d'indication contraire, je cite les inscriptions des grottes par les numéros de l'*Archæological Survey of Western India*, vol. IV et V.

dans une seule épigraphe, je relève *dhâma*, *pāvata*, *sāva*, *ādha*.

Ce n'est pas tout. Les inscriptions en caractères indo-bactriens, ni du temps d'Açoka ni après lui, ne distinguent graphiquement les voyelles longues des brèves. On peut expliquer cette omission par le manque de signes appropriés; mais ces signes étaient bien faciles à créer dans un alphabet qui s'est formé par tant d'additions réfléchies; si on ne l'a pas fait, c'est certainement qu'on attachait une médiocre importance à rendre exactement les nuances de la prononciation. Les signes nécessaires existaient dans l'alphabet du midi; or, ni à Khâlsi, ni, je pense, à Bairât, ni à Rûpnâth, ils ne sont employés pour l'*i* ni pour l'*â*. On peut arguer pour Khâlsi de l'influence du N. O. qui s'y manifeste dans plusieurs phénomènes. Il n'en restera pas moins que ce parti pris révèle non pas l'imitation exacte de la prononciation, mais un système orthographique qui, dans l'occasion, sait s'en affranchir. Les versions mêmes qui pratiquent la distinction des longues témoignent dans le détail de tant d'incertitudes qu'on pourrait presque, en certains cas, hésiter sur l'explication véritable du fait.

Quoi qu'il en soit, de deux choses l'une : ou la distinction survivait dans la langue populaire et les textes la notaient fort mal, où elle s'était oblitérée dans la parole et ils cherchaient à la restaurer dans l'écriture; les deux hypothèses indiqueraient un faible souci de la figuration minutieuse des sons; la

seconde, une tendance caractéristique vers une orthographe savante.

D'autres inconséquences conduisent à une conclusion analogue.

La diphtongue *ai* a disparu de tous les dialectes *prākṛits* dont nous avons connaissance; elle n'est pas moins étrangère aux inscriptions de Piyadasi. Cependant Girnar nous en fournit un exemple : *thera*, skrt. *sthavira*, y est écrit *thaira*, et, dans un passage, *trayodaça* y reçoit l'orthographe *traidaça*. Croira-t-on que la diphtongue, perdue d'ailleurs, ait survécu dans ces seuls cas? Ne faut-il pas évidemment reconnaître là une orthographe à demi savante inspirée par le souvenir de l'origine étymologique?

C'est une règle universelle en *prākṛit*, dans la langue des inscriptions comme dans les langues littéraires, que devant l'anuvāra une voyelle longue devient brève. Dans quatre ou cinq cas la longue *sanskṛite* est ici maintenue : *yātām* (VIII, 1), *susrusātām* (X, 2), *anuvīdhīyātām* (ibid.), *samacerām* (XIII, 7) à Girnar. Il est clair que nous avons affaire purement et simplement à une orthographe influencée par la langue savante.

Ces derniers cas sont accidentels; il nous aident à mieux juger de ceux où les inégalités orthographiques se balancent. Dans un certain nombre de groupes composés d'une muette et d'un *r*, au lieu de la chute de l'*r* compensée par le redoublement de la muette, nous trouvons à Girnar l'écriture étymologique : *pra*, *tra*, *sra*, *rva*, au lieu de *pa* (*ppa*), *ta* (*tta*),

sa (*ssa*), *va* (*vva*). Rien de moins fixe que cette orthographe; on peut s'en convaincre en se référant au texte de l'un quelconque des édits; il serait sans intérêt de citer ici un à un tous les cas; il me suffira de rappeler que, pour *pra*, nous avons environ 45 fois l'écriture *pra* contre 25 fois l'écriture *pa*; pour *tra*, 30 fois *ta*, contre 20 fois *tra*; pour *rva*, à peu près également *rva* et *va*; pour *bra*, une fois *bra*, contre 6 ou 7 fois *ba*; 1 fois *sra* (pour *r̥sa*, *r̥ca*), contre 1 fois *sa*. Est-il possible d'admettre qu'une pareille indifférence représente l'état vrai, spontané, de l'idiome populaire, que des prononciations correspondant à des stages si différents de l'usure phonétique, et cela côte à côte, dans les mêmes mots, appartiennent réellement à la même période du développement normal de la langue? Si l'on pouvait garder quelque doute, il suffirait d'interroger la suite de l'histoire linguistique. Quand, en hindi, nous lisons *priya*, à côté de *piya*, *putra*, à côté de *pūta*, *brāhmaṇa*, à côté de *bāmhana*, nous n'hésitons pas : nous savons que la première de chacune de ces doubles formes est une orthographe savante, que ce sont autant de *tatsamas*, c'est-à-dire de mots empruntés au sanskrit et remis dans le courant de la langue. Quand, dans une inscription de la 24^e année de Vāsīthiputa Pulumāyi (Kārli n° 22, A. S.), nous relevons côte à côte les orthographes *puttasya*, *sova-sakasya*, *vathavasya*, et *budharakkhīta*, *upāsakasa*, *prajā*, *parigahe*, nous nous tenons assurés que ces génitifs en *asya*, que cette orthographe *prajā*, ne sau-

raient, à pareille époque, représenter la vraie prononciation populaire; ce sont là aussi des *tatsamas*. Comment ne pas déduire la même conclusion de faits qui, pour être plus anciens, n'en sont pas moins rigoureusement analogues?

Il est certain que ces formes sanskritisantes ne donnent pas le niveau vrai de la dégénérescence phonétique. Un point peut sembler douteux. Les *tatsamas* des langues modernes rentrent effectivement, et avec la prononciation ancienne ou à peu près, dans la circulation; ce sont des mots d'origine particulière, mais des mots réels de la langue courante. Les *tatsamas* du sanskrit mixte sont, eux, purement orthographiques; car ils relèvent d'une langue toute littéraire¹. Et en effet, tandis que, dans les langues modernes, les emprunts faits à la langue ancienne ne portent que sur les thèmes et sont par conséquent sans action sur la grammaire, dans le sanskrit des gâthâs, les imitations s'étendent même aux flexions, c'est-à-dire à des éléments qui, dans une langue vraiment vivante, échappent à l'arbitraire des savants. A laquelle de ces deux catégories se rattachent les *tatsamas* de la langue de Piyadasi?

Il les faut, à mon avis, considérer sous le même jour que ceux du dialecte des gâthâs, et y reconnaître des *tatsamas* « orthographiques ». Les indices recueillis précédemment montrent que l'on se souciait médiocrement de figurer la prononciation avec rigueur,

¹ Je m'expliquerai dans le chapitre suivant sur le dialecte des gâthâs ou sanskrit mixte.

que volontiers l'on se rapprochait de la forme étymologique dans des cas où la prononciation vulgaire devait s'en éloigner. C'est déjà une raison bien forte. D'autre part, on le verra, le développement de la langue classique est, à cette époque, encore trop rudimentaire pour qu'il soit aisé de supposer qu'elle ait pu, dès lors, par l'intermédiaire des savants, déborder dans l'usage général. La proportion de ces *tatsamas* est d'ailleurs très inégale, suivant les versions de nos textes; s'il s'agissait de formes rentrées dans le courant populaire, une inégalité si forte serait surprenante; elle s'explique mieux par la prédominance locale d'un système ou plutôt de tendances orthographiques particulières.

Les observations qui me restent à exposer sont de nature à porter ces conclusions à l'évidence.

L'orthographe de Kapur di Giri distingue, comme le sanskrit, trois sifflantes, *s*, *ç*, *sh*. Est-ce que réellement le dialecte de cette région avait conservé une distinction qui, à en juger par les versions parallèles, s'était perdue partout ailleurs? Il suffit, pour se convaincre qu'il n'en est rien, de constater les irrégularités accumulées dans la répartition de ces sifflantes.

Au lieu de *sh* nous lisons *ç*, dans les futurs *likha-peçami* (xiv, 13), *anuvatiçamti* (v, 11), *arabhiçamti* (1, 3), *anapiçamti* (iii, 7), *vaḍhiçamti* (iv, 9), *hapiçati* (v, 11), dans *paçamḍehi* (xiii, 6), dans *manuça*. Nous avons *s* pour *sh* dans *yesu* (xiii, 4), *parisa* (iii, 7; vi, 14) *kusaṃti* (V, 11) à côté de *kushaṃti*, pour *ç* dans

anusocana (xiii, 2), *sesta* (1, 2); *sh* pour *s* dans *pañcasha* (iii, 6), *uyanashi* (vi, 14); *ç* pour *s* dans *anuçaçanañ* (iv, 10), *anuçaçisañti* (ibid.). Je n'imagine pas que personne fasse remonter ces confusions à la pratique réelle du dialecte local; elles ne se comprennent que par une raison, la seule qui explique des fautes analogues, soit dans les manuscrits, soit dans des inscriptions sanskrites plus modernes : l'erreur du graveur ou du scribe vient dans les deux cas de ce qu'il est en présence d'une orthographe savante dans l'application de laquelle il ne peut être guidé par le sentiment de sa langue usuelle, parce que les distinctions dont il s'agit lui sont étrangères. Le locatif *pañcasha*, imitation maladroite des locatifs en *eshu*, est, pour la nature de cet emploi des sifflantes à Kapur di Giri, fort caractéristique.

Il ne faut pas perdre de vue que le procédé n'est pas isolé; il est garanti par des exemples parallèles qui ne laissent aucun doute sur sa signification. La distinction des sifflantes n'existait pas, à coup sûr, dans le dialecte de la côte occidentale; cela n'empêche que nous ne trouvions les trois sifflantes à Nâsik (n° 1 et 2, *A. S.* iv, 114), dans des dédicaces qui sont conçues d'ailleurs en pur *prākṛit*, non pas même en *sanskrit mixte*; comme à Kapur di Giri, une faute, *sakaça* pour *çakasa*, est là pour nous avertir du caractère véritable de cet emploi. Il n'en est pas autrement dans le n° 27 de Kanheri (*A. S.* v, 85), où l'ambition des orthographes savantes conduit à des formes *çunhānañ*, *sārveçatvānañ*.

Dans les cas que nous venons de passer en revue, il peut être permis d'hésiter sur l'origine de l'orthographe, mais non sur les sons qu'elle représente ou prétend représenter. Le problème est plus délicat pour certains exposants orthographiques qui n'expriment rigoureusement ni la forme savante ni la forme populaire consacrée, qui peuvent, à certains égards, sembler intermédiaires entre ces deux pôles du mouvement linguistique.

M. Pischel¹ a fait remarquer avec raison qu'à Kapur di Giri les mots que j'ai, d'après les précédents, transcrits *dharma*, *darçi*, *darçana*, *karmaye*, *varsha*, *parva*, etc., sont, strictement, écrits *dhrama*, *draçana*, etc., l'r étant uni à la consonne *dh*, *d*, etc. Il ajoute que là, comme dans les légendes des monnaies qui observent le même procédé, cette écriture reflète certainement une particularité dialectale, que les gens pour qui les tablettes de Kapur di Giri ont été gravées prononçaient *dhrama*, *pruva*, etc. C'est ici que je ne saurais partager son sentiment.

Il s'appuie en particulier sur certaines lectures, comme *mruga* = *mṛiga* dans le premier édit de Kapur di Giri, *graha* et *driḍha* = *griha*, *ḍriḍha* dans le xiii^e, *pariprucha* = *paripriccha* dans le viii^e, *vračā* = *vṛikshā* dans le ii^e édit de Girnar. Il compare les formes *ru*, *ri*, *ra* que prend la voyelle *ri* dans plusieurs dialectes modernes. Cette comparaison se tourne, si je ne me trompe, directement contre sa conclusion. Des formes comme *graha*, *griha*, *mruga*,

¹ Götting. Gel. Anzeigen, 1881, p. 1316.

mraṅga, *mṛiga*, à côté desquelles on en trouverait d'autres comme *mīrga*, etc., ne sont en aucune façon les dérivés directs du sanskrit *mṛiga*, ce sont des *tatsamas*; ce sont autant d'équivalents purs et simples de la forme *mṛiga*, *griha*, usitée elle aussi dans les langues modernes; ils n'en sont qu'une orthographe approximative, réduite aux seuls éléments réellement existants dans la langue populaire, au lieu d'emprunter à l'idiome savant un signe spécial correspondant à une prononciation spéciale qui a cessé d'être vivante depuis plus de deux mille ans. Des deux côtés, la situation n'est pas seulement analogue, elle est identique; je propose pour les deux cas une seule et même explication, celle qui est incontestable pour le plus récent : dans *mruga*, *graha*, *driḍha*, *vracha* des inscriptions, je ne puis voir, comme dans *mṛiga*, *graha*, *draḍha*, *vraḥsha* ou *vracha* des langues actuelles, que des *tatsamas*, des emprunts faits à la langue savante, et représentés par une orthographe que l'absence, volontaire ou forcée, peu importe en ce moment, du signe de la voyelle *ri* condamne à des tâtonnements, à des approximations. Ces exemples sont donc loin d'être décisifs contre ma manière d'envisager les groupes *dhr*, *pr*, etc., dans les mots que j'ai cités : ils offrent au contraire des précédents certains d'un retour vers la langue savante, s'opérant même au prix d'expédients orthographiques imparfaits. C'est exactement sous le même jour qu'il faut considérer les orthographes qui nous occupent.

Et d'abord, l'état des choses à Kapur di Giri, en ce qui concerne les complexes de consonnes où figure un *r*, est très semblable à celui que nous avons constaté à Girnar. Nous y trouvons *paṭi* à côté de *prati*, *sava*, *savataṃ*, *savesḥu*, *savatra*, à côté de *sarve*, *sarvaṃ*, *sarvatra*, etc. Nos reproductions de Kapur di Giri sont encore trop imparfaites pour qu'il soit permis de risquer une statistique précise; dans sa généralité, le fait paraît indiscutable. Il est naturel d'en déduire les mêmes conclusions que nous avons fait pour Girnar. Il ne faut donc pas prendre avec une rigueur extrême les procédés orthographiques de cette langue. Si l'*r*, dans les mots qui nous occupent, est repris à la langue savante par un artifice arbitraire de l'écriture, comment s'étonner qu'on se soit accordé quelque liberté dans la manière de le noter, puisque aussi bien on prenait souvent la liberté de l'omettre entièrement? En hindi, les orthographes comme *dharama*, *karama*, *gandhrava* ne correspondent en aucune façon à des phénomènes phonétiques particuliers; ce ne sont ni plus ni moins que des manières équivalentes d'écrire les tatsamas *dharma*, *karma*, *gandharva*.

M. Beames (*Compar. Gramm.*, I, 321) a relevé dans l'ancien hindi de Chand des orthographes comme *ṣrabba* (= *sarva*), *dhramma* (= *dharma*), *sovranna* (= *suvarṇa*), *brana* (= *varṇa*), *brannanā* (= *varṇanā*), *prabata* (= *parvata*), *kramma* (= *karma*), *krana* (= *kārṇa*), etc. Je ne pense pas que l'on invoque ces exemples contre la manière de voir que

j'expose ici. Il est trop clair que toutes ces orthographes sont, à l'époque de Chand, des emprunts faits au vocabulaire de la langue savante; le redoublement de la consonne, dans *çabba*, *kamma*, etc., montre assez que la vraie prononciation populaire était *çabba*, *kamma*, etc. Divers motifs, métriques ou autres, ont pu provoquer ces orthographes, elles ne prouvent rien pour la prononciation réelle. Loin d'être contraire à mon sentiment, elles offrent, à quelque quinze cents ans de distance, un phénomène rigoureusement semblable à celui que j'entends mettre en lumière à Kapur di Giri; cette ressemblance dans les procédés s'explique par la ressemblance dans les conditions qui les appellent; nous sommes dans les deux cas en présence d'une langue qui, n'ayant pas encore une orthographe réglée, cherche volontiers dans ses tâtonnements et ses incertitudes à se rapprocher, fût-ce par de simples à peu près, des pratiques d'une langue qui jouit d'une consécration supérieure.

A considérer les faits en eux-mêmes, cette altération de *dharma* en *dhrama*, de *pūrva* en *prava*, de *karma* en *krama* serait-elle bien vraisemblable? Je ne le crois pas. A côté de *prava*, il est au moins un passage (vi, 14) où il semble bien qu'il faille lire *parva*; à côté de *kūrti* (x, 21), nous devons très probablement, dans la même ligne, lire *kṛīti*. L'insuffisance de nos fac-similés jette une incertitude fâcheuse sur les données de cette nature. Ce qui est sûr, c'est que les monnaies, à côté de *dhrama*, écrivent *varma*; que,

à côté de *draçana* à Kapur di Giri, nous avons à Girnar un exemple de *darsana*. La forme qu'ont prise invariablement tous ces mots dans la prononciation populaire, *dhāṁma*, *puva*, *kaṁma*, *vassa* ou *vāsa*, etc., repose uniformément sur une prononciation antérieure, *dharma*, et non *dhrama*, *varsa* et non *vrasa*, etc. Si l'on prononçait *sarva*, pourquoi eût-on prononcé *pruva*? Il y a plus, et je serais surpris si la revision définitive du texte de Kapur di Giri ne permettait pas de reconnaître un certain nombre de passages où, dans notre inscription, *sarva* est écrit *sava*; je veux parler de cas comme XIII, 6, où le fac-similé actuel donne *saṁvaṁ*; dans la même ligne nous trouvons *paṁtibhagaṁ*, qu'il faut certainement lire *prati-bhagaṁ*.

On souhaiterait sans doute de discerner avec certitude la cause de ces inconséquences; nos hésitations à cet égard ne prouvent rien contre des conclusions qui me paraissent assurées. Nous n'en sommes pas à compter les inégalités de l'écriture : à côté de *sarva*, nous avons constamment *sava*; *mita* à côté de *mītra*, *puta* à côté de *putra*, etc., etc.; on écrit *kīrti* et *vaḍhati*, *vaḍhita*, etc. Il n'est pas surprenant que, dans une orthographe qui est l'imitation arbitraire d'une prononciation savante, une certaine approximation ait pu paraître suffire. L'exemple de Girnar prouve qu'il ne faut pas prendre trop strictement la valeur phonétique des signes : il est clair que dans $\delta\phi$ et dans $\phi\delta$ le même caractère δ signifie une fois *vra* et l'autre *rva*. Des raisons de

convenance graphique ont pu exercer leur part d'influence. On avait dès cette époque fixé un signe cursif pour noter l'*r* consécutif; on n'en avait fixé aucun pour l'*r* précédant une autre consonne; le fait est facile à constater dans les inscriptions plus récentes: elles gardent le premier signe et en inaugurent un nouveau pour le second cas (cf. l'inscription de Suê Vihar¹). La combinaison directe des caractères 𐤓 et 𐤔, 𐤓 et 𐤔 était assez aisée et symétrique, la combinaison de 𐤓 avec 𐤕, 𐤔, etc., étant plus compliquée, prêtait plus aux confusions. Sans doute, une pareille considération n'a pu être que secondaire; mais ce qui rend son action admissible, ce sont justement les conditions spéciales où, comme je l'ai indiqué, s'appliquait cette orthographe à tendance étymologique. Elles rendaient infiniment moins urgente soit l'invention d'un signe nouveau, soit l'emploi de complexes malaisés à graver.

Nous sommes donc amenés à reconnaître dans certains cas un procédé graphique qui non seulement ne s'attache pas à noter fidèlement la prononciation réelle, mais qui, en se rapprochant de l'écriture étymologique, la figure avec une certaine liberté. C'est un point d'appui fort utile pour juger de cas, à mon sens, plus épineux. Je veux parler des groupes 𐤔𐤕 𐤔𐤕 et 𐤔𐤕, à Girnar, sur lesquels j'ai

¹ Par exemple 𐤔𐤕 = *rya*. Nous saisissons, je pense, cette notation nouvelle en voie de formation dans des cas comme le signe 𐤔𐤕 = *rkhe* (*arkheviyasa*) des monnaies d'Archebios (cf. Sallet, *Die Nachf. Alexanders*, p. 113.)

le regret de n'être pas approuvé par M. Pischel. Cette contradiction m'oblige à compléter les observations esquissées aux pages 26 et 29 de l'Introduction.

Il est bien clair, M. Pischel le reconnaît, que l'aspect du groupe lx ne saurait décider entre la transcription *pta* et la transcription *tpa* : tout le monde est d'accord pour lire ṣst et ḍst . A cet égard, la question est donc entière. Elle a fort embarrassé les commentateurs et l'on a successivement proposé des lectures diverses. Les raisons invoquées en faveur de la solution *pta* ne me persuadent point. Je ne saurais admettre que la forme *appá* = *átman* suppose comme intermédiaire *aptá*. Le groupe *pt* donne régulièrement *tt* en prākṛit, comme dans *gutta*; c'est *tp* qui donne *pp*, comme dans *uppala*; or, *apa* est précisément la forme que les inscriptions plus modernes de la région occidentale, voisine de Girnar, nous offrent régulièrement pour *átman*; et je ne pense pas que personne admette une prononciation *aptá* comme l'intermédiaire nécessaire entre *átmá* et *attá*. Il est certain de même que *cattáro* est dérivé de *catváro* directement, comme *satta* de *satva*, et *attá* de *atvá* pour *átmá*. Si, sous l'influence du *t*, le *v* de *átva* a pu devenir un *p*, le même phénomène est tout aussi explicable dans *catpáro* pour *catváro*, *árabhitpá* pour *árabhitvá*.

Ceci dit, et tout en maintenant la transcription *tpa*, après Burnouf, et, comme me l'a justement rappelé M. Pischel, après M. Ascoli, je recon-

nais que je manque d'éléments décisifs pour prouver que cette orthographe représente autre chose que la prononciation réelle. L'emploi qu'a signalé M. Kern dans l'orthographe javanaise du groupe *tp* pour exprimer simplement le son *tt*, pas plus que les cas analogues, n'a force démonstrative. Cependant l'état phonétique que reflète d'ailleurs Girnar n'est pas pour nous faire croire que, à cette époque, le heurt de deux muettes comme *tp* ait été toléré par la langue sans assimilation. Plusieurs traits qui semblaient assurer à la langue de Girnar un caractère plus archaïque s'évanouissent en simples restitutions graphiques. Il serait très invraisemblable qu'un idiome qui pratique si invariablement l'assimilation des muettes quand elles sont primitives, comme dans *samata*, *guti*, etc., eût, dans le même temps, conservé leur valeur originelle à des groupes de muettes secondaires, résultant d'une première altération phonétique. Sans donc être en état de fournir de mon sentiment une démonstration catégorique, je ne puis me défendre de garder cette impression que le groupe *tp* à Girnar représente une prononciation réelle *pp*, rapprochée de l'étymologie dans l'écriture par un artifice qui s'est, en quelque sorte, arrêté à mi-chemin.

Pour ce qui est des groupes *st*, *st*, j'ai de même la bonne fortune de me rencontrer avec M. Ascoli et le regret de n'être pas d'accord avec M. Pischel. Je sais et j'avais expressément constaté, que Hemacandra (IV, 290, 291) enseigne en mîgadhi les ortho-

graphes *st* pour *ṭṭa* et *shṭh* du sanskrit, *st* pour *sth* et *rth*; M. Pischel rappelle que la Mṛicchakaṭi porte des formes comme *bhaṭṭaka*, *ciṭṭadi*. Je ne veux pas insister sur des raisons qui relèvent un peu de l'impression individuelle; je ne crois pas facilement à des formes dialectales comme *paṣṭa* pour *paṭṭa*, *asta* pour *artha*; ce sont là des modifications phonétiques tellement isolées, autant que je puis voir, au moins sur le terrain hindou, qu'elles me semblent bien difficiles à admettre; mais je reconnais qu'un pareil scrupule n'est pas démonstratif. On verra du moins par ce que j'aurai occasion de dire du prākṛit des grammairiens, qu'ils ne possèdent qu'une autorité bien faible pour établir l'état exact de la langue populaire, surtout à l'époque dont nous nous occupons; et ici, par exemple, le témoignage de Hemacandra pourrait fort bien n'avoir d'autre portée que d'accuser le maintien plus ou moins accidentel, l'application plus ou moins arbitraire, d'une orthographe archaïque. Il faut bien considérer que les faits que l'on rapproche concordent fort imparfaitement. L'orthographe que Hemacandra attribue au māgadhi, nous la rencontrons à l'autre bout de l'Inde, dans le Surāshṭra; nous ne la retrouvons nulle part dans les versions de nos inscriptions qui, par plusieurs traits significatifs, les nominatifs en *e*, la substitution de *l* à *r*, rentrent dans la parenté du māgadhi. Le fait n'est pas pour fortifier l'autorité des grammairiens, au moins dans leurs attributions géographiques. Les groupes que le grammairien écrit expressément *st*

avec le *s* dental (cf. sūtra 289), la Mricchakaṭi, étendant l'usage du *ç* palatal dans le dialecte māgadhī, l'écrit *çt*, et le verbe *tishṭhaṭi*, pour lequel l'orthographe *cishṭhadi* est expressément enseignée par le sūtra 298, est écrit dans le drame *ciṭṭadi* (Pischel, *loc. cit.*). L'accord manque plus encore entre le grammairien et nos inscriptions; *ṭt* ne s'écrit pas plus *st* à Girnar que *rth* ne s'y écrit *st*.

L'observation isolée des faits tels qu'ils existent à Girnar suffirait à éveiller nos scrupules. J'ai grand peine à croire, comme le suggère très ingénieusement M. Pischel, que l'absence de l'aspiration dans *stīta*, dans *seṣṭa*, soit l'héritage direct de la période primitive, antérieure à l'aspiration secondaire du sanskrit védique. Ou faut-il croire que le mot *seṣṭa* à Kapur di Giri (1^{er} édit) soit le témoin de cette même période, avant le développement de la sifflante *sh* et des autres cérébrales? Quant à revendiquer la même antiquité pour la forme *aṭṭa* = *arta*, pour *artha*, du pâli, l'usage uniforme de l'aspirée dans toutes nos versions ne favorise guère cette conjecture. En tout cas, l'écriture *aṭṭa* étant également étrangère à toutes nos inscriptions ne saurait être invoquée à l'appui de l'origine archaïque du *t* de *stīta*. Je crois donc avoir le droit de douter que la prononciation populaire ait réellement ici éliminé l'aspiration, dans un cas où, comme chacun sait, comme chacun en peut juger par l'orthographe prākrite, la consonne invariablement s'aspire quand elle n'est pas aspirée d'origine, quand le sanskrit ne l'écrit pas aspirée. Y a-t-il vraiment

apparence que l'on ait prononcé *uṣṭāna*, alors que la forme assimilée *utthāna* est seule usitée, même dans la langue savante et dans son orthographe étymologique? Et si l'on avait réellement prononcé *ṣṭāna*, *ṣṭitā*, l'écriture *uṣṭāna* pourrait-elle être considérée comme autre chose qu'une assimilation purement orthographique, dominée et déterminée par le sentiment de l'étymologie? Les formes *anusasṭi* (pour *anusasti*, la seule probable) à côté de *saṃstuta*, *gharastāni* (au lieu de *ṣṭāni*) à côté de *ṣṭita*, et, à Kapur di Giri, *seste* (au lieu de *seṣṭe*) à côté de *tisṭeya* de Girnar, sont autant d'erreurs qui seraient malaisées à expliquer, si nous considérons cette orthographe comme l'expression sincère de la prononciation vivante.

Girnar est précisément assez voisin de la région qui nous fournit pour la période suivante de nombreuses inscriptions; ne serait-il pas surprenant que dans aucune, même dans les plus anciennes, à Sancī et à Nānāghāt, on ne découvrit trace d'une particularité dialectale si significative? Ce que nous y trouvons, c'est, à Sancī, au n° 160, le nom propre *dhamasthirī*, alors que, dans tous les cas analogues, *seṭhin*¹, etc., l'assimilation est accomplie; c'est, à Kārli (n° 22), dans un texte du temps de Vāsīthiputa Sātakaṇi, *hītasaghaṣṭh[i]tay[e]*, à côté de *niṭhito*; dans ce cas, des formes telles que *puttasya*, *sovasakasya*, à

¹ Je ne parle pas de *cilaṣṭhika* dans l'inscription de Piyādasi. Elle est rédigée en māgadhi, et, comme on le verra, ne peut faire autorité pour le dialecte local.

côté de *budharakhitasa*, *upāsakasa*, ne laissent aucun doute sur la nature de l'orthographe; nous sommes en face d'un texte rédigé mi-partie en prākrit, mi-partie en sanskrit mixte; nous savons, à n'en pas douter, que l'orthographe *sthiti* est un *tatsama* ou, ce qui revient au même, une orthographe savante. Toutes les analogies, toutes les vraisemblances ne nous forcent-elles pas à accepter pour Girnar la même conclusion?

Il est vrai que cette écriture, *st* et *st̥*, affecte à Girnar une certaine conséquence. En revanche, à Kapur di Gīri, nous en relevons un exemple unique, *sesta*, dont l'isolement est encore aggravé par l'invraisemblance du *t* dental. Quelques surprises que puisse nous réserver une revision générale de ces tablettes analogue à celle dont le Paṇḍit Bhagwānlāl a publié les résultats pour la première, il n'est pas douteux que, dans la plupart des cas, l'assimilation de *st* en *tth* n'ait ici passé dans l'écriture; il est dès à présent certain que, malgré cette orthographe sporadique, ce *tatsama* exceptionnel, la prononciation populaire était *th*, *ṭh* et non *st*, *st̥*. La conséquence plus grande observée à Girnar ne doit pas nous faire illusion, surtout après les faits que nous avons constatés précédemment pour les groupes où entre un *r*. Je tiens que *st* et *st̥* sont des orthographes consacrées pour *tth* et *ṭh* qui résultent en prākrit de la sifflante dentale ou cérébrale suivie de la muette; elles ont été étendues aux groupes résultant de *sth* et de *shṭh* par la raison toute simple que ces groupes aboutissent, dans

l'assimilation prākrite, à la même prononciation que *st* et *sh*. Sous ce jour, des anomalies comme *ustāna*, *anusastī* s'expliquent aisément : *ustāna* n'est qu'une autre orthographe de *utthāna*; la cérébralisation, sans prétexte dans *anuṣāstī*, a pu se glisser dans la prononciation *anusatthi* sous l'influence de l'analogie qu'elle évoquait avec des formes comme *sittha*, *anusittha*. Un parti pris de ce genre s'étendant même à des mots où il n'a aucune justification étymologique, n'est certes pas sans exemple dans l'usage des Hindous. Je me contente de citer l'emploi des ligatures *gr*, *tr* dans le prākrit des Jainas¹; elles y représentent simplement le *g* et le *t* redoublé, et cela sans tenir compte de l'étymologie, aussi bien dans *pogralā* = *poggalā* (*puḍgalā*), que dans *udagra*. M. Weber n'a pas songé pour cela à considérer que la prononciation *ugra*, *udagra* ait été conservée; il en a conclu fort justement qu'il faut partout lire *gga*.

Les remarques qui précèdent n'épuisent pas les cas d'où il est permis d'inférer que l'orthographe des edits de Piyadasi n'est pas strictement représentative. D'autres écritures encore mériteraient, à cet égard, d'être signalées. Les unes sont significatives par leur caractère même et leur inconséquence; les autres, ou mieux conservées ou plus altérées que ne le comporte le niveau moyen de la décadence phonétique, révèlent tour à tour, soit l'imitation accidentelle d'un idiome cultivé, soit l'existence con-

¹ Cf. Weber, *Bhagavati*, p. 387 et suiv.

temporaire d'une langue populaire où l'écriture de nos inscriptions introduit artificiellement une régularité inconnue dans la pratique.

Dans la première catégorie rentre l'emploi du \ddagger ; il me ramène à des observations de M. Pischel. Je n'oserais plus, à vrai dire, maintenir le sentiment que j'avais primitivement exprimé, et d'après lequel le signe \ddagger ne serait à Khâlsi qu'une autre forme de \dagger . J'admets que ce signe, littéralement = *kya*, correspond à une nuance particulière de la prononciation. Elle ne me paraît point aisée à définir; le voisinage des trois formes *kalīṅgyā*, *kalīṅgyesu*, *kalīṅgyāni*, que M. Bühler a le premier reconnues à Khâlsi (XIII, 5, 6), ne jette pas grande lumière sur le problème. Mais, à quelque conclusion que l'on arrive, il n'en restera pas moins certain que les graveurs ont fait preuve d'une singulière inconséquence : d'après M. Pischel lui-même, à côté de dix-sept cas où le suffixe *ika* est écrit *ikya*, il y en a sept où l'orthographe *ika* est conservée. Il est bien évident que l'une ou l'autre de ces deux écritures s'écarte de la prononciation exacte. Qu'est-ce à dire dans les tablettes de Delhi, où nous rencontrons en tout deux exemples isolés de *k* (*kya*), dans *ambāvadikā* et *aḍha-kosikāni* (D. VII-VIII, 2), alors que partout ailleurs le suffixe garde invariablement la forme *ika*?

J'avoue que j'ai peine à me défendre d'une explication qui, au premier abord, paraîtra aisément singulière, hasardée. Dans diverses monnaies de

Spalagadama, de Spalirisos (Sallet, p. 154), de Gondophares (p. 169), figure *dharmiasa*, à côté de la forme ordinaire *dharmikasa*; d'autre part, les monnaies de Lysias (*ibid.*, p. 154) portent tour à tour *lisikasa* et *lisiassa*. Les prononciations *ika* et *iya* ne semblent pas appartenir à la même période du développement phonétique; n'est-il pas tentant de conclure que la prononciation courante était *iya* (ou *ia*, c'est tout un), dont *ika* représente l'orthographe savante; qu'en fait on lisait *iya*, comme semble le prouver l'écriture, *lisikasa* pour *lisiyasa*? Le signe ṣ devrait dès lors être considéré comme un compromis entre la prononciation réelle indiquée par le *y* et l'orthographe *tatsama* représentée par le *k*. Il faudrait s'expliquer l'orthographe *alikaśadala* par quelque jeu étymologique qui, pour prêter au nom étranger une physionomie hindoue, aurait cherché dans sa première partie le prākṛit *alika*, *aliya*, correspondant au sanskrit *alika*. Je ne méconnais pas les difficultés de cette solution. Si elle était certaine, elle apporterait à ma manière de considérer l'orthographe de nos inscriptions une confirmation signalée; mais je reconnais qu'elle n'est nullement certaine; je ne l'expose que comme une conjecture à mon avis vraisemblable; je ne prétends pas m'en prévaloir autrement pour des conclusions plus générales. En en faisant abstraction, et de la simple constatation des faits auxquels elle se réfère, il résulte en tout cas que, au moins en ce point particulier, l'orthographe de nos inscriptions, n'étant point constante, ne

s'attache point à figurer la prononciation avec rigueur.

Kapur di Giri emploie dans plusieurs cas *j* et *y* l'un pour l'autre : *ja[n̄]* (= *yad*), v, 11; *ananījañ*, vi, 16; *samaya*, 1, 2; *kañboya*, v, 12; xiii, 9; *raya*, v, 11; vi, 14; ix, 18; x, 21; xi, 23; xiii, 1, à côté de *raja*, viii, 17, etc. A Girnar même, nous trouvons peut-être un cas analogue, s'il faut vraiment (xii, 7) lire *sruñeja*, pour *sruñāja* = *sruñeya*. A coup sûr l'écriture *ñayāsu*, pour *ñiyāsu*, est purement sporadique, contraire à l'analogie, et a toute l'apparence d'une orthographe arbitraire.

Ces orthographe exceptionnelles suivent en quelque sorte une double direction. Plusieurs témoignent d'un effort pour se rapprocher des formes étymologiques; tel est *sadvīsati*, qui maintient la consonne finale, contrairement à toute analogie. Personne ne peut douter que Dhauli et Jaugada ne représentent exactement un même dialecte, une même prononciation : *ekatīya* à Jaugada (1, 2) et *sañmyāpaṭipati* (ix, 16), en face de *ekacā* et de *sañmā* à Dhauli, ne peuvent être pris que comme des sortes de *tatsamas*; il n'en est pas autrement de formes comme *akasmā* à Dhauli. *Adhigicya* = *adhikṛitya*, pour *adhigica*, à Bhabra, montre l'orthographe indécise et hésitante.

Ailleurs, l'écriture laisse entrevoir par quelques inadvertances que le niveau phonétique de la langue parlée est déjà tombé au-dessous de celui que marquent les habitudes dominantes de la langue

écrite. Je veux parler d'affaiblissements comme *adhigicya* = *adhikṛitya* à Bhabra, *libi* à côté de *lipi* à Dehli, *loga*, *logika*, *laheya* à Jaugada, ou, à l'inverse, des durcissements irréguliers, tels que *kaṁboca* à Dhauli, *paṭipātayati* à Jaugada, *paḍhaṁ* à Kapur di Giri, ou encore de flexions isolées comme *janāo* à Khālsi, *mahidāyo* à Gīrnar.

Il ne serait pas impossible de grossir le nombre des indications de ce genre; mais, ni la condition des monuments, ni la perfection des fac-similés ne permettrait d'arriver à une statistique complète. Je m'arrête ici et me résume.

Il est certain que l'orthographe de nos édits ne reflète pas toujours exactement la prononciation actuelle : inégale à cette tâche quand elle néglige de noter les consonnes doubles ou les voyelles longues, dépassant le but quand, à Gīrnar, elle maintient la voyelle longue, soit devant l'anuvāra, soit devant un groupe de consonnes, elle témoigne ailleurs, par exemple dans la notation des groupes où entre un *r*, d'une indifférence significative entre des expressions phoniques qui appartiennent à des périodes diverses du développement de la langue. Il est donc indubitable que cette orthographe obéit dans un certain nombre de cas à des influences savantes, historiques, comme on voudra les nommer. Comme les langues modernes, comme le sanskrit mixte des Gāthās, elle est pénétrée de mots ou de manières d'écrire qui constituent autant de *tatsamas* graphiques, qui sont par conséquent un élément

artificiel et savant. On serait mal fondé à invoquer contre cette thèse l'ignorance des graveurs. Ils peuvent être responsables de certaines erreurs matérielles, de certaines inconséquences, non du système orthographique : ils l'appliquent, eux, mais, tout imparfait qu'il puisse être, il a dû être fondé par des gens éclairés et habiles. Aujourd'hui encore, c'est évidemment par la caste savante que se font les emprunts qui, pénétrant la langue populaire, de proche en proche s'étendent aux plus ignorants. Le principe, dans sa généralité, me paraît donc inattaquable, et les faits certains autorisent par eux-mêmes, sur la manière de considérer la langue de nos inscriptions, des conclusions importantes.

D'autres faits, comme ce qui concerne les groupes *st*, *st*, *tp* à Girnar, laissent plus de place à la contradiction. Je me contenterais d'avoir rendu vraisemblable mon sentiment en ce qui les concerne. Je n'ai qu'une observation à ajouter. C'est très particulièrement à Girnar et à Kapur di Giri que se rencontrent ces écritures semi-historiques. Si mon interprétation s'en vérifie, elles apporteraient un sérieux appoint de force à la conclusion que préparent les faits incontestables.

Cette conclusion a un corollaire; elle implique que les différences dialectales entre les idiomes populaires que reflètent les versions diverses de nos inscriptions, sont moins tranchées que les apparences orthographiques n'induiraient à le penser d'abord; si certains caractères les séparent indu-

bitablement, ils sont en somme parvenus à des degrés à peu près équivalents de déformation phonétique; l'inégalité plus sensible qui frappe au premier aspect a sa source dans des partis-pris plus ou moins accidentels d'emprunts ou d'écriture, dans l'adoption plus ou moins large de *tatsamas*. Ce résultat est en lui-même et *a priori* si vraisemblable qu'il pourrait presque être invoqué en faveur des prémisses sur lesquelles j'ai essayé de l'établir. Il est assurément peu probable que, par son seul mouvement naturel, par son développement spontané, la même langue soit, dans le même temps, parvenue, dans des provinces voisines, à des degrés de détérioration, d'usure aussi inégaux que le supposerait la comparaison entre l'orthographe de Girnar et celle de Khâlsi, par exemple. Les vues que j'ai proposées écartent ou expliquent cette anomalie : à des inégalités inadmissibles du développement phonétique, elles substituent la notion très simple de systèmes orthographiques différents, parallèlement usités dans des régions différentes. Si, comme tout tend à le démontrer, l'époque à laquelle nos inscriptions appartiennent est encore pour l'écriture dans l'Inde un temps de tâtonnements et d'incertitudes, si elle est antérieure à la régularisation de l'orthographe et de la langue sanskrite, à la codification des *prākritis* littéraires, l'existence parallèle de ces systèmes divergents, imparfaitement assis, s'explique d'elle-même. J'indiquerai tout à l'heure quelles circonstances en ont pu favoriser la répartition géo-

graphique telle que nous la fait apparaître le témoignage de nos monuments. Elles intéressent également la répartition des différences dialectales proprement dites.

Certaine, dans sa généralité, l'influence d'une orthographe savante sur l'aspect linguistique de nos monuments, ne se laisse pas mesurer dans le détail avec une précision absolue. Je ne citerai qu'un exemple; il suffira à faire saisir ma pensée. Gîrnar distingue entre **I** et **l**, mais seulement à l'intérieur des thèmes; il conserve **I** partout où le sanskrit l'écrirait dans les thèmes, il n'écrit jamais que **l** dans les désinences, là même où a prévalu en sanskrit l'usage régulier de l'*ṇ* cérébral. J'avoue que, à côté de toutes les versions orientales qui ne connaissent que **l**, cette pratique invariable est à mes yeux suspecte: je doute fort que la prononciation populaire du pays de Gîrnar ait exactement distingué les deux *n*. Mais je n'ai aucun moyen de porter ce doute à la certitude. Quoi qu'il en puisse être de ce fait et d'autres analogues, bien des divergences qui distinguent nos versions parallèles sont irréductibles à l'interprétation orthographique. Quelle qu'en soit l'importance dans sa sphère d'action légitime, elle laisse subsister une série de phénomènes qui constituent des caractéristiques dialectales. C'est un aspect de la question qui nous reste à considérer.

A cet égard, les monuments de Piyadasi se partagent clairement en deux groupes principaux. Dans l'un, pas d'*ṇ* cérébral ni d'*ñ* palatal, le *y* initial tombe, *l* est substitué à *r*, le nominatif masculin, et ordinairement le neutre, se fait en *e*, le locatif en *asi*; l'autre distingue l'*ṇ* cérébral et l'*ñ* palatal, conserve le *y* initial et l'*r*, fait en *o* le nominatif singulier des masculins en *a*, le locatif en *amhi* ou en *e*. Le premier comprend toutes les inscriptions, à l'exception de Girnar et de Kapur di Giri qui constituent à elles seules le second. Il est d'autant plus impossible de méconnaître ici une différence dialectale, que plusieurs des particularités qui signalent le premier groupe sont relevées par les grammairiens comme propres au dialecte mágadhî : tels sont le nominatif en *e* et la substitution de *l* à *r*. Il est vrai que ce sont aussi les seuls traits de concordance; que, ni par ses omissions — absence de *ṇ*, de *ñ*, de *ç*, omission de *y* initial, — ni par certains usages, — maintien de *j*, de *ch*, etc., — le dialecte des inscriptions ne correspond au mágadhî des grammairiens. Nous avons vu au contraire que l'usage du groupe *st*, attribué par les grammairiens au mágadhî, ne figure que dans l'orthographe de Girnar.

Dans les limites de ces deux groupes principaux, est-il possible de tracer des subdivisions, de distinguer des sous-dialectes? Entre Girnar et Kapur di Giri, en dehors des groupes *st* et *st* d'une part, de l'emploi des trois sifflantes de l'autre, qui, à mon avis, ne doivent pas entrer en ligne de compte, je ne

vois guère à signaler, comme différences un peu générales, que le groupe *tp* de Girnar suivant moi, correspondant à une prononciation *pp*, qui est représenté à Kapur di Giri par *t*; le locatif du singulier qui est en *mhi*, plus rarement en *e* à Girnar, en *e* et jamais en *mhi* à Kapur di Giri; le génitif des thèmes en *in* qui se fait en *ino* à Girnar et qui, à Kapur di Giri, entre, par la formation *isa*, dans l'analogie de la déclinaison en *a*. Il convient d'ajouter que le groupe *hm* ou *mh* conservé à Girnar est inconnu à Kapur di Giri, où *bamhaṇa* est écrit *bramaṇa*, que la désinence en *vya* du participe futur passif, maintenue d'ordinaire à Girnar dans l'orthographe *vīya*, est assimilée à Kapur di Giri en *va* (*vva*). Ajoutons quelques autres divergences, la 3^e personne du pluriel en *are* qu'emploie Girnar, la substitution accidentelle de *y* pour *j* à Kapur di Giri. On ne saurait méconnaître que, si les deux séries d'inscriptions ne nous permettent pas de reconstituer deux dialectes nettement distincts, elles reflètent dans une certaine mesure des nuances dialectales différentes.

Je crois qu'il n'en est pas de même pour les versions qui appartiennent au premier groupe. Si l'on fait abstraction de l'emploi prétendu de *ç* et de *sh* à Khâlsi, sur lequel je vais avoir l'occasion de m'expliquer tout à l'heure, et qui n'a rien à voir ici, les seules différences appréciables portent sur l'y initial, sur l'emploi de *r*, sur le nominatif des neutres en *aṁ*. Khâlsi et les édits des colonnes gardent plus fréquemment que les autres le y initial;

mais, comme ils offrent parallèlement nombre d'exemples de sa suppression, et dans les mêmes mots, il est clair qu'il n'y a pas de conclusion linguistique à tirer de ce fait, d'autant moins que, dans les versions qui le suppriment avec le plus de régularité, à Jaugada, à Dhauli, il se trouve inversement des exemples de son maintien. Khâlsi fait dans certains cas en *am*, et non en *e*, le nominatif des thèmes neutres en *a*; mais on y trouve aussi, en nombre plus considérable, des nominatifs en *e* de neutres ou de thèmes généralement employés comme neutres; d'autre part, Jaugada écrit à l'occasion *anusāsanaṁ*. Rûpnâth écrit *chavachare* et *ciraṭhitiḥe*, *ârâdhave*, *pakare*; mais, en même temps, *sâtileke*, *apalaḍhiyena*, *ahâle*; et si la même inscription maintient le *y* initial, il ne faut pas oublier qu'elle est courte, qu'il ne s'agit que de trois exemples, et qu'enfin, devant sa concordance d'ailleurs parfaite avec les inscriptions d'allure mâgadhî, il est bien impossible de conclure d'un pareil détail à l'existence d'un dialecte particulier. Il est clair pourtant qu'il ne faut pas négliger les écarts sporadiques; ils ont une certaine signification qu'il convient de dégager. Le problème me paraît facile. Il se résoudra de lui-même quand nous aurons élucidé un point dont je crois que l'on a jusqu'ici mal jugé.

On a admis que chacune des versions des édits représente fidèlement le dialecte du pays dans lequel elle a été gravée. Je crois que c'est une erreur et que les déductions qu'on a appuyées sur cette base

sont tout à fait fragiles. Il serait *a priori* bien surprenant qu'un seul dialecte eût régné, sans rivalité et sans nuance, dans toute l'Inde du nord et du nord-est, de Khâlsi à Jaugada, en passant par Bairât et Rûpnâth. Notre scepticisme se fortifie de plusieurs raisons précises.

D'après ce système, on aurait, au temps d'Açoka, soit à Dhauli et à Jaugada, soit à Rûpnâth et à Allahabad, employé un dialecte faisant en *e* le nominatif des masculins en *a*, changeant l'*r* en *l*, ce que j'appellerai pour plus de brièveté le mágadhî d'Açoka. Or l'inscription de Khandagiri, toute voisine de celles de Dhauli et de Jaugada, dont la date ne peut être fixée avec certitude, mais qui n'est certainement pas postérieure de plus d'un siècle aux monuments de Piyadasi, qui paraît émaner d'un souverain local, fait les nominatifs en *o*, les locatifs en *e*, conserve l'*r* étymologique, en un mot ne présente aucun des traits caractéristiques de ce dialecte; elle donne par conséquent à penser qu'il n'était pas celui de la région. Les inscriptions anciennes du stûpa de Bharhut, à mi-chemin entre Rûpnâth et Allahabad, contemporaines peut-être de Piyadasi, à coup sûr de peu postérieures, et qui sont certainement conçues dans une langue analogue à l'idiome local, ne présentent pas plus de trace de mágadhisme. De même à Sanci. M. Cunningham y a découvert un fragment d'édit qu'il a rapporté à Piyadasi avec une vraisemblance qui équivaut vraiment à la certitude; or, si fruste qu'il soit, les nominatifs en *e*, des mots comme

cilathitike ne laissent aucun doute : il était écrit en m^âgadhi. Mais toutes les inscriptions votives retrouvées dans les mêmes lieux, ou contemporaines ou au moins d'époque très voisine, s'accordent sans exception dans l'emploi d'un prākrit exempt de m^âgadhismes. Nous n'avons point ailleurs la bonne fortune de pouvoir contrôler par des monuments parallèles le témoignage apparent de ceux de Piyadasi. Ces faits sont assez significatifs : évidemment, l'emploi dans ses édits du dialecte m^âgadhi ne prouve pas qu'il fût d'un emploi courant et vulgaire dans les lieux où ils ont été retrouvés. La conclusion que ces faits imposent se présente aisément à l'esprit. C'est dans le Magadha qu'était le centre de l'empire de Piyadasi; le m^âgadhi devait être la langue de sa chancellerie; il est tout simple qu'il l'ait employée sur toute l'étendue de son domaine pour s'adresser à son peuple et plus spécialement à ses officiers, aux représentants de son pouvoir¹.

¹ Nous trouvons à l'autre extrémité de l'Inde, à Ceylan, un indice favorable à cette manière de voir. Si grandes que puissent être, dans le détail, les exagérations de la tradition singhalaise touchant les relations d'Açoka avec Tāmraparni, les témoignages mêmes de Piyadasi paraissent indiquer qu'il entretenait avec la grande île lointaine certains rapports; qu'il les ait fait tourner au profit de la diffusion du buddhisme, son zèle, l'analogie des faits constatés ailleurs ne permettent pas d'en douter. Il est d'autant plus curieux de relever les traces qui ont été signalées à plusieurs reprises, de l'influence du dialecte m^âgadhi sur la langue ancienne de Ceylan. Les plus vieilles inscriptions qui aient été trouvées dans l'île sont sans doute sensiblement postérieures au temps de Piyadasi. Cet intervalle permet d'expliquer les altérations qu'y a subies, dès les plus anciens monuments connus, la tradition

Mais alors, dira-t-on, comment se fait-il que les inscriptions de l'extrême nord-ouest et de la côte du Surâshtra échappent à ce niveau commun? La question me paraît susceptible de deux explications qui se fortifient l'une l'autre. Il n'est, je pense, douteux pour personne que c'est dans le nord-ouest et dans l'ouest que s'est pour la première fois élaboré un système graphique approprié aux nécessités des langues hindoues; les inscriptions de Kapur di Giri, de Girnar témoignent en tout cas qu'il s'y était constitué un système orthographique particulier, avec sa tradition propre. C'était un fait que Piyadasi trouvait établi, dont il lui était difficile de ne pas tenir compte. On remarquera en second lieu que la répartition des deux orthographes ou, si l'on veut, des deux dialectes, dans l'usage de Piyadasi, coïncide pré-

mâgadhi; le fait même de son introduction, qu'il est malaisé de faire remonter à un autre auteur qu'à Piyadasi, n'en ressort que plus clairement de la persistance de certains traits. Je ne parle pas seulement des particularités grammaticales : locatif en *si*, nominatif en *e*, etc., qui ont été relevées par P. Goldschmidt (*Ind. Antiq.*, 1877, p. 318; cf. Rhys Davids dans *Ind. Antiq.*, 1872, p. 138, suiv.; Ed. Müller, *Ancient Inscript. of Ceylon*, p. 8, et les observations récentes de M. Kern, dans les *Bijdragen tot de Taal... kande van Nederl. Indië*, IV, 10, p. 562). Deux faits paléographiques sont également caractéristiques : ce sont d'une part l'emprunt du signe

Λ avant sa limitation au ç palatal (voyez ci-dessous), et d'autre part, l'absence de l'ā palatal, non employé dans l'écriture officielle de Piyadasi, et que nous voyons par exemple dans l'inscription de Kirinde (E. Müller, n° 57) exprimé par le complexe *ny*, dans *savanyutopete*. Il est donc bien probable que, à Ceylan comme dans les provinces de son empire, Piyadasi avait directement ou indirectement transporté les procédés propres à son orthographe mâgadhi.

cisément avec la distinction du domaine immédiat et des provinces, simplement vassales que je crois avoir établie sur des arguments parfaitement indépendants, et à coup sûr en dehors de toute préoccupation des faits que nous considérons en ce moment. Il était tout naturel que Piyadasi s'accommodât à l'usage local des régions qui n'étaient reliées que d'une façon médiate à son empire et où devaient pré-exister des traditions qu'il pouvait être à la fois convenable et utile de respecter.

Certains indices instructifs se peuvent relever dans les inscriptions. Toutes les versions ne sont pas également conséquentes dans l'application des particularités orthographiques qui correspondent à des différences dialectales. Même à Dhauli et à Jaugada, où le *y* initial est le plus régulièrement supprimé, il est conservé à l'occasion : *ye*, J. dét. I, 4; *yá*, Dh. iv, 17; *ye*, Dh. v, 20; dét. 1, 8; à Khâlsi et sur les colonnes, le cas est bien plus fréquent; à Rûpnâth, le *y* est conservé dans les trois seuls mots pour lesquels la question se pût poser; à Bairât, nous avons côte à côte *am̐* et *yaṁ*. C'est encore à Rûpnâth que nous trouvons dans deux ou trois mots *r* maintenu et non remplacé par *l*. En général, la distinction entre le masculin et le neutre est perdue dans le mágadhî des inscriptions, les deux genres font également le nominatif en *e*. Cependant, à Khâlsi, il semble que nous ayons quelques nominatifs masculins en *o* (*sâtiyaputo*, II, 4; *ketalaputo*, ibid.; *so*, v, 14; cf. aussi *lájano*, II, 5).

et les neutres y font très souvent le nominatif en *añ*. On peut rendre compte de ces inconséquences de deux façons : elles résultent soit de l'influence de la langue savante, soit de l'action sporadique du dialecte local pénétrant le mágadhî officiel. Je ne décide pas.

D'autres inégalités, celles que l'on rencontre à Kapur di Giri et à Girnar, sont en sens inverse. C'est ainsi que les nominatifs singuliers en *e* (*i*), soit pour des masculins, soit pour des neutres, sont fréquents dans l'une et l'autre version. Je citerai à Girnar : *prâdesike*, *yate*, *yârise*, *bhûtapurve*, *vaḍhite*, *târise*, *apaparisave*, *devânañpiye*, *seṣṭe*, *kañme*, *dhañmacaraṇe*, *mañgale*, *dasane*, *dâne*, *vipule*, *kañme*, *mûle*; à Kapur di Giri : *añtiyoke*, *si*, *athi*, *sakali*, *mate*, *turamaye*, *jive*, *bhutapurve*, *vaḍhite*, *tadiṣe*, *dane*, *nice*, *darṣane*, *ete*, *ye*, *kaṭavi*, *hati*, *yi*, *nici*, *vijite*, *ghaṭiti*, *mahalake*, *likhite*; à Kapur di Giri, plusieurs locatifs en *asi* (*mahanasasi*, I, 2; *yutasi*, V, 13; *oro-dhanasi*, VI, 14; *agarasi*, *ibid.*; *vinitasi*, *ibid.*; *bhaṭakasi*, IX, 19) tranchent sur la forme ordinaire qui est en *e*. Il est clair que ces formes accidentelles ne sauraient s'expliquer ici, ni par une influence savante, ni par une influence populaire; ce sont autant de mágadhismes qui ne peuvent avoir d'autre source que l'influence du mágadhî officiellement employé par le suzerain dans ses États.

En somme, les inscriptions de Piyadasi se partagent, au point de vue linguistique, en deux séries, dont l'une, celle du nord-ouest, accuse par certains traits, d'ailleurs secondaires, une sous-division dia-

lectale. L'autre doit représenter la langue officielle de la chancellerie royale. Elles nous mettent surtout en présence de deux systèmes orthographiques nettement tranchés : l'un plus voisin du parler populaire, l'autre plus occupé de se rapprocher des formes étymologiques et savantes. Ni l'un ni l'autre n'est définitivement réglementé; ni l'un ni l'autre n'échappe aux incertitudes individuelles, à certaines influences locales. La suite nous montrera, et c'est là ce qui donne à ces faits un intérêt véritable, que cet état de choses marque la première phase d'une évolution qui était destinée à se poursuivre en s'accusant davantage. Nous verrons, à l'époque suivante, le sanskrit mixte d'une part, d'autre part le prākrit monumental, continuer parallèlement la tradition dont nous saisissons ici les manifestations les plus anciennes.

À plusieurs reprises, dans les observations qui précèdent, j'ai été amené à parler de « langue savante », d'« orthographe savante ». Ces expressions pourraient prêter à des malentendus que j'ai le devoir d'écarter. Après m'être expliqué sur la langue populaire, il reste à déterminer, d'après les indices dont nous disposons, quelle était la situation linguistique, au point de vue de cet autre facteur si important, sanskrit védique ou classique.

Les faits paléographiques tiennent ici la première place. Les uns sont communs aux deux écritures de Piyadasi; particuliers à l'une d'entre elles seulement.

L'alphabet du nord-ouest ne possède pas de signes spéciaux pour marquer les voyelles longues. Bien des langues sans doute se passent d'une pareille notation; mais le sanskrit ne se présente point à nous dans des conditions ordinaires. Langue en partie artificielle et savante, sortie achevée et à peu près immuable d'une longue préparation, il a eu une grammaire avant d'être écrit; il n'offre, dans son orthographe non plus que dans ses formes, aucune trace sensible d'un développement progressif. Il n'a pu être écrit, dès qu'il a commencé d'être écrit, que dans les conditions mêmes où il a continué à l'être. Une langue ainsi élaborée aurait du jour au lendemain imposé la distinction des voyelles longues à l'alphabet au moyen duquel on aurait prétendu la fixer; un alphabet qui n'est pas capable de marquer cette distinction n'a certainement pas servi à la noter.

J'en dirai autant d'un trait commun aux deux écritures. J'ai rappelé tout à l'heure que ni l'une ni l'autre n'expriment le redoublement des consonnes identiques ou homogènes. Or, dès que nous apparaît le sanskrit, il observe ce redoublement partout où il a étymologiquement sa place. On ne conçoit ni le sanskrit védique ni le sanskrit grammatical et classique écrit sans observer cette pratique. Mais, établie pour la langue savante, elle n'eût pas manqué de s'introduire dans l'orthographe populaire, ainsi que nous le verrons arriver pour les *prākritis* de la littérature. On se demande même comment l'orthographe

de nos dialectes n'a pas, de son propre mouvement, adopté un usage si naturel. Je n'en vois pour ma part qu'une explication satisfaisante; c'est l'influence persistante de l'écriture ou des écritures sémitiques sur lesquelles ont été modelés les alphabets de Piya-dasi. Il a fallu pour la vaincre un long effort; la suite montrera comment la pratique nouvelle est précisément un des traits qui caractérisent la constitution et l'avènement de la langue littéraire.

L'alphabet indien possède, lui, des signes particuliers pour les longues. Mais, si l'on songe qu'à Khâlsi, peut-être à Bairât et à Rûpnâth, l'*i* et l'*â* longs ne sont pas employés, que, dans les autres versions, les inexactitudes dans la notation des longues sont continues, on conclura, je pense, sans hésiter, que, à la date de nos inscriptions, il ne s'était point encore établi un idiome fixé, arrêté, comme le sanskrit; car il n'eût pas manqué de servir de régulateur et de modèle aux idiomes populaires, d'introduire dans leur orthographe la précision, l'unité et la conséquence qui y font défaut.

L'alphabet indien de Piya-dasi n'a qu'un seul signe pour exprimer l'*r*, qu'il précède ou qu'il suive la consonne. Serait-ce possible s'il eût servi à noter le sanskrit? Or, précisément dans la période suivante, il développe à cet égard des ressources nouvelles. Dès les inscriptions de Nânâghât, nous trouvons établie la notation définitive de l'*r* consécutif¹, et, peu après,

¹ A Bharhut, comme plus tard à Nânâghât et ailleurs, l'*r* consécutif est transporté au bas de la consonne, soit sous sa forme rigra-

le même signe transposé au sommet de la consonne qu'il accompagne sert à exprimer l'*r* antécédent.

Nous pouvons affirmer aussi que le signe de la voyelle *ri* n'existe pas encore du temps d'Açoka. La raison en est simple; elle est indépendante de toute thèse personnelle. Il est clair pour tout le monde que le signe **J** de la voyelle *ri*, dans la forme la plus ancienne sous laquelle il fait son apparition, est dérivé du signe consacré à marquer l'*r* consécutif **J**; or, nous venons de voir que ce signe s'est développé seulement après le temps de Piyadasi.

Une autre lacune est plus significative encore : c'est l'absence de trois signes distincts correspondant aux trois sifflantes de l'orthographe savante. Je parle ici de l'alphabet indien seulement. Khâlsi nous permet de démontrer que l'insuffisance à cet égard est bien réelle, qu'elle n'est pas volontaire ni simplement apparente.

On se souvient que Khâlsi, à côté de l'*s* ordinaire, **ḥ**, emploie une autre forme **ḥ̣**. On a considéré cet **ḥ̣** comme le *ç* palatal. La forme de cette lettre est en effet identique ou absolument analogue dans les inscriptions les plus anciennes où elle apparaisse, à Nâsik et à Girnar. Mais il faut s'entendre. Il n'est pas possible d'admettre que, à Khâlsi, le dialecte diffère entre les premiers édits et les derniers, et j'estime que les conclusions auxquelles je suis arrivé

guée (**ḥ̣**), comme dans *okraṇṭi*, soit sous la forme perpendiculaire, dans **ḥ̣** de *brahma*. (Cf. Cunningham, *Bharhut Stûpa*, inscript. n° 76. 97. 89.)

dans l'Introduction sont inattaquables, que \mathbb{A} , à Khâlsi, n'est ni plus ni moins qu'un doublet graphique de \mathbb{L} . Les faits accessoires confirment mon sentiment. Le signe \mathbb{A} se retrouve dans l'édit de Bairât et dans les deux inscriptions de Râmnâth. Le premier n'en offre qu'un exemple unique, et c'est dans le mot *svarga* ou l's palatal n'a rien à voir. Les inscriptions de Râmnâth sont malheureusement ou très défigurées ou très mal reproduites. Telles qu'elles nous sont données, elles ne se prêtent pas à une traduction ni à une interprétation même approximative; ce qu'on peut remarquer au moins, c'est que la première emploie uniquement le signe \mathbb{A} , la seconde uniquement le signe \mathbb{L} . C'est une forte raison de penser que les deux signes sont de simples équivalents. La démonstration s'achève par des faits empruntés à l'autre bout de l'Inde. M. Rhys Davids (*Ind. Antiq.*, 1872, p. 130) a le premier signalé dans les inscriptions les plus anciennes de Ceylan l'emploi parallèle de deux sifflantes \mathbb{L} et \mathbb{A} ; la seconde, bien clairement, n'est qu'une modification de l' \mathbb{A} de Khâlsi ou de son prototype. Depuis, M. E. Müller (*Ancient inscript. of Ceylon*, n° I), en a publié où cet \mathbb{A} figure seul. Il a tiré des faits (p. 16) la seule conclusion raisonnable, celle que M. Rhys Davids avait d'abord dégagée très justement, à savoir, que les deux signes expriment indifféremment un seul et même son. Nous ne saurions conclure autrement au nord qu'au midi. L'éloignement des deux champs

d'expérience, l'absolue analogie des faits ne permettent pas de penser à une différenciation dialectale des deux sifflantes. La suite des faits paléographiques démontre que la forme \mathbb{M} a été employée pour exprimer l' ç palatal, quand on a éprouvé le besoin de l'exprimer, c'est-à-dire d'écrire en sanskrit. A l'époque de Nyadasi, l'alphabet indien ne possédait pas encore de ç palatal; il n'avait donc pas encore été appliqué à la langue savante.

C'est ce que confirme indirectement un autre fait rigoureusement parallèle. A côté de \mathbb{L} , l'inscription de Khâlsi, dans sa seconde moitié, emploie fréquemment une forme \mathbb{E} . M. Bühler (p. 26) la transcrit *sh* et m'approuve d'avoir reconnu sa parenté avec le *sh* cérébral de l'alphabet complété. Je crains qu'il n'y ait ici un malentendu. Je crois en effet que le \mathbb{E} de Nâsik et de Girnar (Rudradâman) est une dérivation de cet \mathbb{E} ; mais je ne crois en aucune façon que cette dernière forme ait à Khâlsi la valeur cérébrale. Je n'oserais, à vrai dire, malgré la transcription *sh*, affirmer que tel soit le sentiment de M. Bühler; je ne saurais en tout cas m'y associer. Le signe n'apparaît que vers le x^{e} édit, et ne devient tout à fait fréquent que dans les xi^{e} , xii^{e} et $xiii^{\text{e}}$; cependant la forme n'en est pas absolument inconnue dans les premiers, puisqu'il paraît au iv^{e} édit, l. 11. Sur plus de cent dix cas où M. Bühler lit *sh* à Khâlsi, il n'y en a que trente où l'on puisse attendre le *sh* cérébral. Dans ces conditions, et la transition entre les formes \mathbb{L} et \mathbb{E} étant facile, les étapes en étant jalonnées

par plusieurs formes intermédiaires, soit à Khâlsi soit même ailleurs, il est absolument impossible de considérer le signe **८** comme autre chose qu'une variante graphique de **८**. La parfaite indifférence avec laquelle les graveurs emploient l'un ou l'autre signe saute véritablement aux yeux. Seulement il s'est passé cette fois encore ce que nous avons constaté pour **Λ** : on a dans la suite profité de ce dédoublement pour appliquer l'une des deux formes à la notation de l'*sh* cérébral ; et elle s'est fixée dans cette fonction nouvelle. Mais le fait est postérieur au temps de nos inscriptions.

En résumé, ni l'alphabet du nord-ouest, ni l'alphabet indien n'avaient pu encore à cette époque être employés à écrire le sanskrit. L'alphabet indien, le seul des deux qui, dans la suite, ait été appliqué au sanskrit, nous apparaît précisément ici s'acheminant aux modifications qui l'ont préparé à ce rôle ; nous ne savons aucune trace d'un alphabet différent qui ait pu servir avant lui à la notation du sanskrit. La conclusion est forcée : à l'époque de Piyadasi, le sanskrit n'avait point encore été écrit et, comme tous nos arguments s'appliquent également à la langue védique et religieuse, la conclusion n'est pas moins valable pour elle que pour le sanskrit proprement dit, pour la langue classique.

Entre ces deux idiomes, il y a cependant une différence grave à noter. L'élaboration du sanskrit classique n'a pu se produire qu'en vue d'un usage étendu et profane, en vue d'un usage écrit. Dire qu'il n'avait

pas été écrit, c'est dire qu'il n'existait pas encore, au moins sous sa forme achevée, définitive. Il n'en est pas de même pour la langue védique. Non seulement les monuments essentiels en pouvaient exister à l'état oral; mais ils avaient pu être, sous cette forme, l'objet d'une culture purement orale plus ou moins complète. Des indianistes éminents ont considéré et considéré que la composition des *prâtiçākhyas* n'implique pas l'usage de l'écriture. Je n'ai pas à m'étendre ici sur un sujet auquel nous ramèneront les conclusions du chapitre suivant. Ces indications n'ont d'autre but que de lever, en en expliquant les termes, une contradiction apparente entre ces deux thèses : d'une part, la condition paléographique de nos monuments prouve qu'on n'avait point encore écrit dans l'Inde, ni achevé d'élaborer l'idiome classique qui a pris par la suite un rôle si capital; d'autre part, l'orthographe des dialectes populaires que reflètent nos monuments révèle l'action plus ou moins latente, certaine cependant, d'une culture philologique antérieure. C'est uniquement à la tradition orale de la littérature religieuse, aux efforts de conservation et d'analyse phonétique dont elle avait été l'occasion, qu'il est possible et que, pour ma part, je propose, de faire remonter cette influence. On ne peut manquer de remarquer combien cette origine rend heureusement compte des caractères particuliers de l'action, inégale et indirecte, incomplète et accidentelle, que nous avons pu constater.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LA LANGUE DES ÉDITS ET L'HISTOIRE LINGUISTIQUE
DE L'INDE.

Il ne suffit pas de considérer isolément la langue de Piyadasi. Ses monuments ne sont que le premier anneau dans la chaîne des documents épigraphiques de l'Inde. Les faits qu'ils révèlent ne peuvent manquer d'éclairer la période suivante; nos aperçus, s'ils sont justes, ne peuvent manquer de trouver dans les faits ultérieurs une vérification plus ou moins directe. C'est cet ordre d'idées que je me propose d'envisager dans ce dernier chapitre.

I

CHRONOLOGIE DES INSCRIPTIONS.

La tâche la plus urgente est d'établir, aussi exactement que possible, le classement chronologique des monuments qui sont pour nous en cause. Je ne prétends pas examiner une fois de plus en détail les problèmes épineux que présente la chronologie de l'Inde dans la période qui s'étend d'Açoka aux rois de Valabhi; je prétends moins encore apporter ici un système entièrement personnel. Ces questions ont été étudiées par de si bons juges, on y a répondu en tant de manières, qu'il reste peu

de place pour des théories nouvelles. Je crois que les vraies solutions ont été déjà indiquées. Je voudrais simplement grouper des éléments dispersés, en faire ressortir la solidité, soit par la convenance avec laquelle les dates principales se lient en une trame ininterrompue, soit par l'appui que leur prêtent des considérations ou des rencontres accessoires.

Parmi les travaux qui ont fait le plus de lumière dans un sujet très obscur, le mémoire de M. Oldenberg, *Ueber die Datirung der ältesten indischen Münz- und Inschriftenreihen*¹, tient certainement la première place. Il suffit, je crois, de combiner ses conclusions avec certains résultats obtenus par les travaux de MM. Bühler, Bhagwân-lâl Indrajî et Bhandarkar, je ne parle que des publications les plus récentes, pour obtenir une série chronologique dont les points d'attache principaux paraissent fermement établis.

Avec M. Oldenberg, je considère que l'ère Çaka part du sacre de Kanishka, que c'est de cette ère que sont datées les inscriptions de ce roi et de ses successeurs indo-scythes². Avec lui, j'estime que l'ère des Guptas, adoptée par les rois de Valabhî, doit être calculée, conformément au témoignage catégorique d'Albirounî, de l'an 319 de J.-C., qu'il n'existe pas de raison suffisante pour ébranler une

¹ *Zeitschr. für Numismatik*, vol. VIII, p. 289 et suiv.

² Tel est aussi le sentiment de M. M. Müller, *India, what it can teach us*, p. 291.

des rares traditions positives que nous ayons la chance de posséder¹.

Ceci posé, il reste à déterminer la chronologie des Satrapes du Surāshtra et des Andhrabhṛityas. Plusieurs synchronismes viennent ici à notre aide.

Une inscription de Nāsik, datée de la 19^e année du règne de Vāsīthīputa Pulumāyi et émanant de sa mère, Gotamī Balasiri, désigne son père et prédécesseur, Gotamīputa Sātakaṇi, comme le « destructeur de la race des Khakharātas » (*khakharātavaṃsanīravasesakara*)². Nous trouvons parallèlement, toujours à Nāsik, une série³ d'inscriptions émanant d'Usavadāta, gendre du « satrape Nahapāna, roi khaharāta », et même une dédicace d'un ministre, Ayama, de ce prince. C'est dans la personne de Nahapāna que Gotamīputa Sātakaṇi dut détruire la dynastie des Khaharātas ou Khakharātas. En effet, les mêmes lieux nous ont conservé un document par lequel il y fait acte de souveraineté : il transporte à une communauté d'ascètes des champs qui proviennent d'Usavadāta, probablement le gendre même du souverain dépossédé.

¹ Relativement à l'ère des Guptas, je tiens à renvoyer expressément le lecteur à l'appendice A du travail de M. Bhandarkar, *Early hist. of the Dekkan*. De nouveaux arguments ont été mis au jour tout récemment. Ils ont rallié M. Bühler à cette opinion (Cf. Bühler, *Ueber eine Inschrift des Königs Dharmasena IV von Valabhi*, dans les *Sitzungsber. der Wiener Akademie*, 1885, p. 13 et suiv. du tirage à part).

² *Arch. Surv. West. Ind.*, IV, 108.

³ *Arch. Surv. West. Ind.*, p. 99 et suiv.

On peut voir dans un ingénieux article de M. Bühler¹ que les découvertes numismatiques de M. Bhagwānlāl Indrajī, rapprochées des indices épigraphiques, nous permettent de reconstituer dans la dynastie des Andhrabhṛityas la série suivante de souverains :

Gotamīputa Sātakaṇi ayant régné au moins 24 ans;

Pulumāyi Vāsīthīputa ayant régné au moins 24 ans;

Mādhariputa Sirisena ayant régné au moins 8 ans;

Vāsīthīputa Caturapana Sātakaṇi ayant régné au moins 13 ans;

Siriyāṇa Gotamīputa Sātakaṇi ayant régné au moins 16 ans.

Il n'est pas certain, il est au moins probable, que la succession est immédiate entre le second, le troisième et le quatrième de ces princes.

Rudradāman, le roi satrape, dans la célèbre inscription de Girnar, assure qu'il a par deux fois vaincu Çātakarṇi, le roi du Dekhan; il ne lui a épargné une destruction totale qu'en raison de leur proche parenté. Or, une inscription de Kaṇheri² nous a conservé la mémoire d'une reine, fille d'un roi kshatrapa dont le nom composé de deux syllabes commence par *ru*, et femme du roi Vāsishthīputra

¹ *Ind. Antiq.*, 1883, p. 272 et suivantes. On verra par la suite que je ne saurais m'associer à certaines conclusions du savant auteur.

² *Arch. Surv. West. Ind.*, V, 78.

Çatakarni. Que le Ru[dra], père de la reine, soit, ce qui paraît bien vraisemblable, ou ne soit pas le Rudradâman de Girnar, il demeure à peu près certain que le Çatakarni dont ce prince fut le contemporain et le vainqueur est un des deux derniers du tableau ci-dessus. Forts des convenances paléographiques qui tendent à confirmer ces vraisemblances par elles-mêmes très pressantes, nous pouvons tenir pour démontré que Rudradâman appartient au même temps que Vâsiṣṭhiputa Sâtakarni ou Siriyāṇa Sâtakarni.

Le troisième synchronisme, avec une vérification indirecte du second, nous fournit une ressource précieuse pour fixer approximativement la date, non plus seulement relative, mais absolue, de ces personnages. Ptolémée, dans un passage bien connu, cite Tīastanes et Sirī Polemaios comme souverains d'Ujjayinī et de Paithana. On a dès longtemps identifié les deux noms, le premier avec celui de Cashṭana, le second avec celui de Sirī Pulumāyi. Or, Cashṭana est connu par les inscriptions comme le grand-père de Rudradâman; il est tout simple qu'il ait été le contemporain de Pulumāyi Vâsiṣṭhiputa, grand-père ou arrière-grand-père, en tout cas troisième ou quatrième prédécesseur, du Çatakarni dont nous venons de voir que Rudradâman fut le contemporain et le vainqueur. Une remarque de M. Bhandarkar¹ donne à ces identifications un nouveau degré

¹ *Early hist. of the Dehkan*, p. 20.

de vraisemblance. Ptolémée nous informe que, tandis que la partie septentrionale de la côte ouest était gouvernée par Siri Polemaios, la partie méridionale l'était par Baleocouros. Or, on a découvert à Kolhapur une série de monnaies¹ où le nom de Viṣivāyākura, dont l'identité avec Baleocouros saute aux yeux, est associé à celui du Vasiṭhīputa et du Gotamīputa avec lesquels nous avons fait connaissance tout à l'heure.

L'idée que laissent naturellement les termes dans lesquels Ptolémée énumère ces souverains, Tias-tanes, Siri Polemaios, Baleocouros, est qu'il parle de princes de son temps. Sans doute, la conclusion n'est pas forcée; il a pu puiser à des sources antérieures, et ses informations sur des régions aussi lointaines ne sont pas nécessairement à jour. Mais enfin, et jusqu'à preuve contraire, les présomptions sont certainement pour la solution la plus simple, celle qui fait régner les princes en question ou à l'époque même où écrit le géographe ou peu de temps auparavant. Ptolémée passe pour avoir composé son livre peu après l'an 150. Il y a donc lieu de penser, *a priori*, que Cashāna et Pulumāyi Vasiṭhīputa devaient être en possession du pouvoir entre 135 et 145 environ. Cette conclusion, admise par plusieurs savants², s'imposera avec bien plus de force encore si elle s'accorde avec les données chronologiques qu'il est

¹ Cf. Bhagwānlāl Indrajī dans *J. B. Br. R. As. Soc.*, XIII, 303 et suiv.

² Cf. Bhandarkar, *loc. cit.* Bhagwānlāl Indrajī, *art. cité*.

possible de recueillir directement dans l'Inde. Tel est précisément le cas.

M. Oldenberg¹ a très bien fait valoir les raisons qui ne permettent guère de ramener plus bas que le commencement du second siècle l'ère des rois kshatrapas du Guzerat, de cette dynastie dont les inscriptions nous autorisent à considérer Cashāna comme le fondateur. Les arguments en vertu desquels il hésite à la faire coïncider avec l'ère çāka de 78 me paraissent moins convaincants. On connaît une monnaie kshatrapa portant, non pas seulement la date 300, mais la date 310²; la date 83 de l'ère gupta, c'est à-dire $(319 + 83 =) 402$, est la plus ancienne qui soit attestée jusqu'ici, pour leurs successeurs, les Guptas, dans le Mālava³; il est donc impossible de ramener plus bas que l'an 90 le commencement de leur ère. Comme il est certain, d'autre part, que les Kshatrapas ne sont pas les créateurs de l'ère qu'ils emploient, — on va voir qu'elle est déjà employée par Nahapāna, — il me semble que les vraisemblances les plus fortes nous engagent à admettre, avec MM. Bhagwānlāl et Bhandarkar, que c'est l'ère çāka de 78, l'ère de Kanishka, qu'ils appliquent.

Tout le monde est, je pense, aujourd'hui d'accord pour penser, avec MM. Oldenberg⁴ et Bhagwān-

¹ *Mém. cit.*, p. 315 et suiv.

² Bühler, dans Burgess, *Arch. Surv. West. Ind.*, p. 73.

³ Cf. par exemple Thomas dans Burgess, *Arch. Surv. West. Ind.*, II, p. 20.

⁴ *Loc. cit.*, p. 319 et suivantes.

lâl¹, que Nahapâna est dans le Guzerat le représentant de la famille des Kshaharâtas, vaincue par Gotamîputa Sâtakani et immédiatement antérieure à cette dynastie des Kshatrapas Senas dont Cashâna est le premier représentant.

Il suffit maintenant de rappeler les dates que nous fournissent quelques inscriptions; on sentira combien elles s'ajustent et se combinent heureusement avec les présomptions acquises.

D'après l'inscription de Girnar, Rudradâman était sur le trône en l'année 72 de son ère, que nous admettons être l'ère çâka. Des monnaies de son fils Rudrasiṃha portent les dates 102 à 117; il est probable que les premières remontent aux débuts de son règne². Il est dès lors vraisemblable que le règne de son père Rudradâman ne doit pas avoir commencé longtemps avant l'année 150, date de la rupture de la chaussée de Girnar. Tous les indices annoncent pour son père Jayadâman un règne court, et Cashâna, ayant fondé la dynastie, n'a pu arriver au pouvoir que dans l'âge de la maturité. Nous avons peu de chances de nous égarer en réservant pour ces deux règnes une période de 20 ou 22 ans; l'avènement au pouvoir des Senas se trouverait ainsi placé vers 128 ou 130 de notre ère.

Une inscription de Junnar³ prouve que Nahapâna était encore roi en l'an 46 de l'ère qu'il employait;

¹ *Ind. Ant.*, 1878, p. 258, al.

² Bhagwānlâl Indrajî, dans le *J. B. B. R. A. S.*, XIII, p. 315.

³ *Arch. Surv. West. Ind.*, IV, 103.

les inscriptions qui nous sont connues de son gendre Usavadâta, sont antérieures; elles portent les dates 40, 41, 42. Nous pouvons admettre que la destruction de son pouvoir par les Andhras tombe vers l'an 48 ou 50 de son ère. Quelle est cette ère? Si, par hypothèse, on admet l'ère de Kanishka, la date 125 à 128, à laquelle nous arrivons, concorde si exactement avec celle où nous sommes conduits d'autre part pour l'avènement de son vainqueur, que l'épreuve semble bien près d'être décisive. J'ajoute que, d'après une restitution que M. Bühler¹ estime «à peu près certaine», Usavadâta, le gendre de Nahapâna, dans une de ses inscriptions, se qualifie de Çaka. Il est donc probable que cette famille des Kshaharâtas tenait son pouvoir, à titre de satrapes vassaux, des Turushkas de la dynastie de Kanishka; il serait parfaitement naturel qu'elle eût employé l'ère adoptée par ses suzerains. Après elle, la famille des Senas aurait simplement suivi les traditions de sa chancellerie, comme firent plus tard les rois de Valabhî en succédant aux Guptas. Le nom de Çâli-vâhana par lequel cette ère a été désignée dans la suite paraît être un souvenir du procédé semblable par lequel les souverains du Dekhan se sont, de leur côté, approprié l'ère fondée au nord par le roi Çaka.

Du même coup se trouvent placés à leur rang chronologique les membres de la dynastie Andhra

¹ *Arch. Surv. West. Ind.*, IV, 101.

qui nous intéressent particulièrement ici; j'ai rappelé leurs noms tout à l'heure.

Si nous admettons la date de 126 pour la victoire de Gotamîputa Sâtakani sur Nahapâna, une inscription du vainqueur¹ prouve d'autre part que l'événement doit être antérieur à la 14^e année de son règne, puisqu'il envoie des ordres datés de cette année au représentant de son pouvoir à Nâsik. Divers monuments épigraphiques témoignent qu'il régna au moins 24 ans; nous obtenons ainsi l'année $126 + 11$, soit 137 pour la fin de son règne et l'avènement de son successeur Vâsiṭhîputa Pulumâyî. Le gouvernement de ce prince ayant duré au moins 24 ans, celui de Mâdharîputa Sirisena, au moins 8, celui de Vâsiṭhîputa Sâtakani au moins 13, nous arrivons, pour la fin de ce dernier règne, au moins à la date $137 + 24 + 8 + 13$, soit 182. Rudradâman le Kshatrapa ayant cessé de régner avant 180, il s'ensuit que c'est de Vâsiṭhîputa Sâtakani et non de son successeur qu'il est certainement question dans l'inscription de Gîrnar.

On voit comme toutes les données s'harmonisent. La vérification capitale, à mes yeux, réside dans l'accord que ce système établit sans effort avec les présomptions que devait éveiller la mention que fait Ptolémée de Cashṭana et de Pulumâyî. Ce serait, nous l'avons vu, vers les années 135 à 145 que cette mention, en dehors de toute idée préconçue,

¹ *Arch. Surv. West. Ind.*, IV, 185.

de tout renseignement indigène, devrait, *a priori*, faire placer le règne de ces personnages; nos déductions, fondées sur des indications absolument indépendantes, rapportent le premier aux années 130 à 140 ou 145, le second aux années 137 à 161. En présence d'un résultat si frappant, il me semble malaisé de ne pas reconnaître ce qu'il y a d'artificiel et de subtil dans les suppositions par lesquelles on a cherché à infirmer l'induction que suggère d'abord le texte du géographe.

Où je m'associe, en revanche, entièrement au sentiment de M. Bühler, c'est dans la critique qu'il oppose aux tentatives hasardeuses qu'on a risquées pour reconstituer la chronologie antérieure des Andhrabhṛityas. Leurs contradictions, et surtout les données positives que fournissent les monuments, montrent le peu de confiance que méritent¹ les listes des purāṇas.

Plus cette époque est encore enveloppée d'obscurité, plus les moyens d'en jalonner le développement historique sont rares; et plus il importe de nous attacher fortement aux points de repère que nous pouvons déterminer, à mon avis, avec confiance. Je les rappelle.

1° L'ère çaka de 78 est l'ère fondée par Kanishka; c'est d'après elle que sont datés ses monuments et ceux de ses successeurs, dont les derniers vont se perdre dans les ténèbres qui entourent les commencements de la dynastie des Guptas en 319;

¹ *Arch. Surv.*, V, p. 72.

2° C'est dans la même ère que sont datées les inscriptions et les monnaies, d'une part de Nahapâna le Kshaharâta, d'autre part, des Kshatrapas Senas du Guzerat; les monuments connus du premier appartiennent aux années 118 à 124, et la domination des seconds s'étend de l'an 130 environ à la fin du iv^e siècle; la grande inscription de Rudradâman à Girnar date du troisième quart du second siècle de notre ère;

3° Les cinq rois Andhrabhṛityas dont j'ai rappelé les noms et dont les monuments d'ordres divers nous permettent d'établir la succession, depuis Gotamîputa Sâtakani jusqu'à Siriyâna Sâtakani, remplissent par leurs règnes la plus grande partie du second siècle.

Ces conclusions nous mettent en état de dater plusieurs monuments épigraphiques qui sont certainement des plus décisifs pour l'histoire linguistique de l'Inde. Il serait désirable de pouvoir faire plus, d'arriver, soit pour la période précédente qui sépare les inscriptions d'Açoka de celles de Kanishka, soit pour les temps qui suivent, à une égale précision. Malheureusement, les éléments nous font défaut pour des déductions analogues; nous sommes en général réduits à des indices empruntés à la paléographie; il est prudent de ne leur accorder qu'une confiance limitée. Je dois ajouter que, pour la question principale qui nous préoccupe, cette incertitude ne paraît pas, fort heureusement, avoir de conséquences graves.

Il est un ordre de monuments dont je n'ai que peu de chose à dire, ce sont les monnaies. M. de Sallet¹ a soumis les problèmes qui s'y rattachent à un examen aussi complet que pénétrant. Je doute que les lignes principales de ses conclusions puissent être sérieusement dérangées par les recherches ultérieures. Je ne crois pas, en tout cas, que les incertitudes qui restent ou les erreurs qu'il y aurait lieu de rectifier compromettent à aucun degré les indications que l'étude philologique peut emprunter aux légendes des monnaies.

Il serait plus essentiel, mais il est plus malaisé, d'être fixé avec certitude sur la date relative et la suite de toutes les inscriptions qui appartiennent à la même période.

A côté de celles qui portent les noms de Kanishka, de Huvishka, de Vāsudeva, dont les dates, à mon avis, se réfèrent avec certitude à l'ère çaka, il en est d'autres que des indices variés rattachent plus ou moins étroitement à la même série, sans qu'il soit démontré, ni même probable, qu'elles emploient la même ère. Je parle surtout de deux inscriptions en caractères indo-bactriens, celle de Taxila², datée de l'an 78 et du règne du grand roi Moga, et celle de Takhtibahi³, datée de l'an 103 et de la 26^e année

¹ *Die Nachfolger Alexanders des Grossen in Baktrien und Indien*. Cf. aussi maintenant Gardner et R. S. Poole, *Coins of the Greek and Scythic kings of Bactria and India in the British Museum*.

² Cf. Dowson, dans *J. R. As. Soc.*, XX, 221 et suiv.

³ Dowson, *J. R. As. Soc.*, new ser., VII, p. 376.

d'un roi dont le nom n'est rien moins que distinct. On a cru y reconnaître le Gondophares ou Yndopherres des monnaies et de la légende. Si on admet cette identification et, d'autre part, l'assimilation qui a été proposée du roi Moga avec le roi Mauas des monnaies, il y a, au point de vue numismatique¹, des difficultés sérieuses à prendre, pour calculer ces deux dates, le point de départ de l'an 78. Ce qui est en tout cas certain, c'est que ces monuments appartiennent à peu près à la même période que ceux des rois Turushkas; l'étude des uns et des autres ne doit pas être séparée.

Quant à ces deux inscriptions de Mathurâ² (n° 8 et 9 de Dowson) qui sont datées l'une de l'an 135, l'autre de l'an 280, je ne vois aucune raison déterminante pour les disputer à la série de l'ère çaka.

Un certain nombre d'épigraphes, à défaut de dates, portent des noms qui permettent d'en déterminer l'âge avec quelque précision. Telles sont les courtes dédicaces de Daçaratha, le petit-fils d'Açoka, telle l'inscription de Bharhut, gravée « sous la domination des Çuṅgas »³. A la même catégorie appartiennent quelques textes du plus haut prix; je veux parler des inscriptions de Nânâghât. Elles se rattachent à la plus ancienne des inscriptions royales de Nâsik⁴, celle qui porte le nom du roi Kanha

¹ Cf. Sallet, *op. cit.*, p. 48, 51, 157.

² Cf. Dowson, *J. R. As. Soc.*, new ser., V, p. 183 et suiv.

³ Cf. Hultzsch, *Ind. Antiq.*, 1885, p. 138.

⁴ Bühler, *Arch. Surv. West. Ind.*, IV, 98, n° 1.

(Krishṇa), de la famille des Sātavāhanas. Je puis renvoyer au savant mémoire que M. Bühler a consacré à ces inscriptions et à leur date¹. On voit par ce qui précède que je n'en saurais accepter toutes les conclusions. J'admets au moins que ces monuments appartiennent aux commencements de la dynastie des Andhrabhṛityas ou Sātavāhanas. J'estime qu'il serait périlleux d'accepter les témoignages discordants des purāṇas comme une base solide pour calculer le temps écoulé entre les rois de Nānāghāt et la série de souverains qui nous ont laissé à Nāsik des documents authentiques. Encore ne faut-il pas repousser trop légèrement ces traditions confuses. M. Bühler a peut-être été entraîné à se montrer d'autant plus sévère pour elles qu'elles s'accordent mal avec la date, à mon avis trop ancienne, qu'il revendique pour Gotamīputa Sātakaṇi et pour ses successeurs. Restent les indications paléographiques. M. Bühler estime qu'elles ne permettent pas de supposer entre les inscriptions de Nānāghāt et celles de Gotamīputa Sātakaṇi à Nāsik un espace de plus d'un siècle. L'autorité de M. Bühler en ces matières est trop considérable pour que je me risque à discuter son sentiment. Je dois seulement avouer que, si un intervalle d'une centaine d'années ne lui paraît pas improbable entre les caractères d'Açoka et ceux de Nānāghāt, j'ai peine à comprendre comment il peut être certain qu'entre les graveurs de Nānāghāt et

¹ *Arch. Surv. West. Ind.*, V, 59 et suiv.

ceux de Nāsik il ne s'est pas écoulé 200 ans ou même plus. La vérité est que, tout au moins pour cette période, nous manquons d'une échelle du développement paléographique graduée par des documents irrécusables. Au demeurant, et si fâcheuses que soient ces incertitudes, je n'entreprends pas de reconstituer l'histoire des Andhrabhṛityas; pour le but que j'ai en vue, c'est assez de retenir que les inscriptions de Nānāghāt se placent certainement dans la période intermédiaire entre Aṣoka et Gotamīputa Sātakaṇi, qu'elles sont d'au moins un siècle antérieures à ce dernier.

Pour les autres monuments de la même période, nous sommes obligés de nous contenter de conclusions analogues, quoique plus vagues encore. Heureusement, et si désirable qu'il pût être à bien des égards de déterminer l'âge exact de chaque texte, ces conclusions nous suffisent ici. Il est, je pense, bien peu de cas où nous ne soyons en état d'affirmer si telle inscription est antérieure ou non à cette ligne de démarcation que marque l'époque de Rudradāman le Kshatrapa et de son contemporain Sātakaṇi l'Andhrabhṛitya. A la période qui d'Aṣoka descend jusqu'à ces souverains appartiennent et l'édit de Khadagiri et les inscriptions de Rāmnāth¹, l'inscription de Kaṅgra², aussi bien que celle de Riwa³, et plusieurs des épigraphes retrouvées tant dans les grottes de la

¹ Cunningham, *Corpus. Cf., Ind. Ant.*, 1873, p. 245-246.

² *J. R. As. Soc.*, XX, 254.

³ *Ind. Antiq.*, 1880, 420.

côte ouest que dans les ruines de Sanci¹, de Bharkhut², d'Amravati³. A la prendre dans le sens très large que j'ai dit, la date de ces textes ne prête à aucun dissentiment sérieux.

Il est regrettable que nous soyons plus mal partagés encore pour la période suivante; je veux parler des 250 années qui s'étendent du commencement du III^e au milieu du V^e siècle de notre ère. Notre dénûment est ici presque complet. La suite, en mettant en lumière l'importance linguistique de cette époque, fera sentir combien il est regrettable. C'est à peine si l'on y peut faire rentrer l'inscription de Banavâsi⁴ ou celles du stûpa de Jaggayapetta⁵; elles suivent de si près le temps de Siriyâña Sâ-takani qu'elles appartiennent encore au groupe précédent. Vers la fin du IV^e siècle, s'ouvre la série des inscriptions des Guptas, par celle d'Allahabad, gravée en l'honneur de Samudragupta, par les dédicaces d'Udayagiri et de Sanci⁶, contemporaines de son successeur Candragupta⁷, et datées de l'an 82 et 93 de l'ère, soit 401 et 412; elles continuent par

¹ Cunningham, *Buddhist Stûpas*.

² Cunningham, *The Bharkhut Stûpa*, et Hôrnie, *Ind. Ant.*, 1881, 118, 255; 1882, 25; Hultzsch, *Zeitschr. D. Morg. Ges.*, XL, p. 70.

³ *Arch. Surv. of Southern India*. Burgess, *Notes on the Amravati Stûpa*.

⁴ Burgess et Bhagwânâlâl, *Inscript. of the Rock-cut Temples*, p. 100.

⁵ *Ind. Ant.*, 1882, p. 256 et suiv. Burgess, *Amravati Stûpa*, p. 55.

⁶ Prinsep, I, 233.

⁷ Prinsep, I, p. 246-247.

les inscriptions de Skandagupta à Girnar (138, c'est-à-dire 457) et d'autres plus récentes¹. A partir de ce moment, la série des monuments se prolonge en spécimens assez nombreux².

Mais, entre le commencement du III^e siècle et les premières années du V^e, je ne connais aucune inscription datée avec certitude. Celles même que les caractères paléographiques placent avec vraisemblance dans cet intervalle sont, autant que je puis savoir, d'une grande rareté. Parmi les nombreuses dédicaces des grottes de l'ouest, il en est bien peu qui paraissent y appartenir³.

¹ Inscription de Skandagupta à Kuhaon (142) (Prinsep, I, 250), à Indor (146) (*J. As. Soc. of Beng.*, 1874, p. 363), inscription du pilier de Bhitari, appartenant au successeur de Skandagupta (Prinsep, *loc. cit.*, p. 240), du pilier d'Eran, sous Budhagupta (165) (Prinsep, p. 248); les inscriptions de Toramāna à Eran et à Gwalior. Sur d'autres inscriptions des Guptas, en partie antérieures, voir les indications empruntées à une lettre du général Cunningham par M. Thomas, dans l'*Arch. Surv. West. Ind.*, IV, p. 21, note. Je pourrais citer encore l'inscription Jaina, datée de l'an 186 des Guptas, dont M. Hultzsch a donné une transcription et une traduction revisées (*Ind. Ant.*, 1882, p. 309).

² Je rappelle simplement à titre d'exemple les plaques du Gurjara Dadda (458) (Dowson, dans *J. R. As. Soc.*, new ser., I, 248 et suiv.; et Fleet, *Ind. Ant.*, 1884, p. 81, 115); l'inscription d'Umetā, etc. Les plaques de Jayabhata (*Ind. Ant.*, 1876, p. 109 et suiv.) seraient antérieures (429), si M. Bühler avait raison d'admettre qu'elles se réfèrent à l'ère de Vikramāditya. Mais cette conjecture me paraît bien improbable.

³ Les n^{os} 7-10 de Kuṇḍa (*Arch. Surv. West. Ind.*, IV, 85-86) me semblent plutôt un peu postérieurs. Je citerai cependant le n^o 1 de Kaṇheri que M. Bühler date du IV^e ou V^e siècle. L'inscription est bien courte, bien obscure. La date en a pourtant à nos yeux un intérêt que la suite fera comprendre.

Il nous faut écarter les plus anciens monuments attribués à la dynastie des Gaṅgas¹; les connaisseurs les plus expérimentés de l'épigraphie de l'Inde méridionale les ont déclarés apocryphes². Nous sommes réduits à quelques documents qui émanent des rois de Veṅgi.

Le premier en date paraît être la donation du roi Vijayanandivarman³, que M. Burnell et après lui M. Fleet rapportent au iv^e siècle. L'un et l'autre attribuaient au même règne une donation du « yuva-mahārāja » Vijayabuddhavarman contenue dans les papiers de sir W. Elliot. Elle a été publiée depuis par M. Fleet⁴. Il semble bien que le nom, qui les avait trompés d'abord, est en réalité « Vijayakhanda-varman »; diverses circonstances écartent l'idée d'une liaison étroite entre l'auteur de cette inscription et

¹ Je veux parler de la donation du roi Cera Arivarman datée de çāka 169, citée par M. Eggeing (*Ind. Ant.*, 1874, p. 152), et publiée par M. Fleet (*Ind. Ant.*, 1879, p. 212), et de l'inscription publiée par M. Rice (*Ind. Ant.*, 1878, p. 168) et rapportée par lui à l'an 350 de notre ère. Il faut ajouter les plaques de Merkara (*Ind. Ant.*, 1872, p. 360), pour lesquelles le chiffre 388 calculé dans l'ère çāka donnait la date de 466.

² Burnell, *S. I. P.*, p. 34. Fleet, dans *Ind. Ant.*, 1883, p. 111 et suiv.

³ *Ind. Ant.*, 1876, p. 175. M. Foulkes a publié une donation d'un Nandivarman qu'il croit être le même prince (*Ind. Ant.*, 1879, p. 167). Les divergences nombreuses qui existent dans la généalogie rendent à mes yeux cette attribution inadmissible. Et si l'inscription n'est pas apocryphe, comme le pense M. Fleet (*Ind. Ant.*, 1880, p. 101, note), elle doit émaner d'un homonyme postérieur à ce premier Nandivarman.

⁴ *Ind. Ant.*, 1880, p. 100.

l'auteur de la précédente¹. Elle n'en est pas moins une des plus anciennes de la dynastie des Pallavas; elle date soit de la fin du iv^e siècle, soit du commencement du v^e. La langue dans laquelle elle est conçue en fait un monument du plus haut intérêt. J'y reviendrai tout à l'heure. Elle est ou contemporaine ou d'assez peu antérieure aux donations de Vishnugopavarman², de son frère Simhavarman³, d'Ativarman⁴, que l'on attribue au v^e siècle. Mais, je l'ai dit déjà, à partir de ce moment, la moisson de monuments redevient assez ample pour qu'il soit inutile d'entreprendre des énumérations qui infailliblement seraient incomplètes; je n'insiste ni sur les plaques des premiers Kadambas⁵, ni sur celles des premiers Gurjaras, Dadda⁶ ou Jayabhata⁷. Elles nous transportent dans une période trop moderne pour intéresser les questions de formation et d'origine qui nous préoccupent seules en ce moment.

Ce sont les dates connues des monuments qui vont nous mettre en état de proposer, pour la chronologie de l'histoire linguistique, des conclusions

¹ Fleet, *loc. laud.*

² Fleet, *Ind. Ant.*, 1876, p. 50.

³ Fleet, *Ind. Ant.*, 1876, p. 154.

⁴ *Ind. Ant.*, 1880, p. 102.

⁵ *Ind. Ant.*, 1877, p. 22; 1878, p. 34.

⁶ Dowson, *J. R. As. Soc., new ser.*, I, 248. Bhāṇḍārkar, *J. B. Br. R. As. Soc.*, X, p. 12.

⁷ Inscriptions de Kāvi, Bühler, *Ind. Ant.*, 1876, p. 109; d'Umetā, *ibid.*, 1878, p. 61.

précises. L'exposé sommaire qui précède était donc indispensable. Par la langue, ou plus exactement par la grammaire et par l'orthographe, les types épigraphiques, dans la période qui nous occupe, se divisent en deux séries. Les deux courants se mêlent et se confondent sans cesse; nous sommes néanmoins forcés de les suivre séparément. Des deux paragraphes suivants, le premier sera consacré au sanskrit mixte et au sanskrit classique, le second au prākrit monumental et aux prākrits littéraires; je commencerai par rappeler les faits caractéristiques que fournit l'épigraphie, j'examinerai ensuite les questions générales qui s'y rattachent.

II

SANSKRIT MIXTE ET SANSKRIT CLASSIQUE.

C'est dans les monuments du dernier Kshaharāta, Nahapāna, et dans ceux des premiers Andhrabhṛityas, qu'est le nœud des questions qui nous intéressent. Ces monuments sont, suivant moi, sûrement datés. Pour ceux-là même qui ne partageraient pas ce sentiment, leur importance n'en est pas moins capitale. Un écart de 50 ou 100 ans est, dans le sujet, de peu de conséquence. Il ne peut, en tous cas, y avoir aucune contestation sur un point, c'est que tous ces textes sont sensiblement contemporains. Ils offrent cependant, du point de vue de la langue, des différences caractéristiques.

On a relevé à Nāsik, à Kārli et à Junnar sept

inscriptions¹ datées du règne de Nahapâna; non seulement elles sont toutes du même temps, toutes émanent, à l'exception de la dernière, d'un même auteur, Usavadâta, gendre de Nahapâna. De ces inscriptions, l'une, n° 5 de Nâsik, paraît au premier abord conçue en sanskrit grammatical, orthographié à la manière classique. A y regarder de près, on y constate plus d'une irrégularité, la transgression de certaines règles du sandhi, des orthographes prâkritisantes² comme *dvâtriçatnâligera°*, *leṇam*, *poḍhiyo*, *bhaṭârkanâtiya°*, *varshâratum*, *utamabhadram*, etc. Très rares au début, ces particularités se multiplient vers la fin de l'inscription. Une autre (Nâsik 6A) est au contraire toute prâkrite par les désinences; les consonnes homogènes n'y sont pas redoublées; l'r est conservé après une consonne (*kshatrapa*), mais assimilé quand il la précède (*savaṇa*); elle distingue trois sifflantes, mais à côté de *çata*, nous y lisons *sata* et même *panarasa* = *pañcadaça*; à côté des assimilations ordinaires du prâkrit, le groupe *ksha* y est maintenu; nous y trouvons *netyaka* = skrt *naityaka*. Il n'en est guère autrement dans le n° 7 de Nâsik; il écrit *kaçana* et *kusana*, *çreṇisu* à côté de *Ushavadâta*³, *kârshâpaṇa* et *kâhâpaṇa*, *sata* et *çata*, ce qui ne l'empêche pas d'employer la voyelle *ri* dans *kṛita*.

¹ Cf. *Arch. Surv. West. Ind.*, IV, p. 99 et suiv.

² Hôrle, dans *Ind. Ant.*, 1883, p. 27 et suiv.

³ *Ushavadâta* même pourrait bien contenir une confusion entre les sifflantes. Le *v*, qui est presque constant, ne me paraît pas se prêter à la transcription *Ṛishabhadatta* de M. Bühler. C'est, si je ne me trompe, *Utsavadatta* qu'il faut entendre.

Ailleurs, n° 19 de Kârli, règne le *prākṛit* pur, à part les orthographes *brāhmaṇa* et *bhāryā*; le fait est d'autant plus frappant que la formule employée est l'exacte contre-partie de la formule *sanskrite* du premier monument cité. Il en est de même à Nāsik, aux n° 8-9, sauf les orthographes *putra*, *kshatrapa* et *kshaharāta*, à côté de *Dukhamitā* = *Dakshamitrā*. Enfin, au n° 11 de Junnar, le *ksha* cède la place à *kh*, ce qui n'empêche que l'on n'écrive *amātya* et non *amaca*, à côté de *sāmi* pour *svāmi*, et même de *maṭapa* = *maṇḍapa*. Je ne puis me dispenser de citer encore le n° 10 de Nāsik qui, sans pouvoir être daté avec précision, est indubitablement contemporain. Cette fois, les désinences, le génitif masculin en *asya*, ont l'aspect *sanskrit*; nous y relevons même le génitif *-varmanaḥ* à côté de *varmasya*; d'une façon générale, l'orthographe est *sanskrite*, et pourtant nous y lisons *gimhapakhe*, *cothe* (= *caturthe*), *vishṇudatāyā*, *gilānabhesaja*. C'est exactement la contre-partie des inscriptions précédentes, qui écrivent *kshatrapa* et notent le génitif en *asa*.

Ce mélange capricieux et inégal de formes classiques et populaires n'est pas un fait nouveau; dans la littérature des *Bouddhistes* du nord, il a un nom: c'est le « dialecte des *Gāthās*. » Aujourd'hui que cette même façon d'écrire a été retrouvée non pas seulement dans des écrits religieux en prose, mais dans des traités profanes¹, que nous la retrouvons

¹ Le manuscrit de *Bashkhali* dont nous devons la publication à M. Hórnle.

dans les textes épigraphiques, cette dénomination est devenue aussi inexacte qu'elle est incommode. Je propose de la remplacer par celle de « sanskrit mixte »; elle sera, j'espère, justifiée par la suite de ces observations.

Les mêmes grottes conservent le souvenir des Andhrabhṛityas contemporains ou successeurs immédiats de Nahapāna, Gotamīputa Śātakarṇi et ses descendants¹. En général (Nāsik, 11 A, 11 B, 12, 13, 14, 15, 16, 22; Kārli, 20, 21; Kanheri, 4, 14, 15), ils s'expriment en pur prākṛit, non sans certaines inégalités de détail (*svāmi* à côté de **sāmīyehi*, Nās. 11 A, 15; *Pulumāyi*, Nās. 13, à côté de *Pulamāvi*, Nās. 15, et de *Pulamāi*, Nās. 12, etc.). C'est dire que les assimilations sont partout pratiquées, quoique les consonnes ne soient jamais écrites doubles. Cela n'empêche pas que tout à coup, à Kārli (n° 22) nous ne trouvions une donation du règne de Vāsīṭhiputa Pulumāyi, qui écrit *siddham* à la manière classique; qui, à côté de nombreux génitifs en *asa*, écrit *puttasya*, *sovasakasya*, *vāḥavasya*, et, à côté de *nīḥito*, *hitasughasth(i)taye*; elle réunit ainsi dans le même mot des formes qui ne se trouvent déjà plus du temps de Piyadasi et d'autres qui sont encore rares au II^e siècle de notre ère, époque à laquelle elle appartient! D'autre part, à Kanheri (n° 11)², une dédicace du règne de Vāsīṣṭhiputra Śātakarṇi, le gendre du roi satrape Rudradāman, est conçue

¹ Arch. Surv. West. Ind., p. 104 et suiv.

² Arch. Surv. West. Ind., V, p. 78.

en pur sanskrit, sauf une irrégularité unique : *Sāta-karnisya*.

Ces faits sont-ils, je ne puis pas dire isolés, mais circonscrits dans une région étroite? En aucune façon. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur les monuments des rois Turushkas, de Kanishka et de sa dynastie, monuments qui sont ou exactement contemporains de ceux que l'on vient de rappeler ou de bien peu antérieurs. L'inscription de Suē Vihar¹ est datée de l'an onze de Kanishka. Elle est, si l'on veut, rédigée en sanskrit, mais en un sanskrit que défigurent gravement des orthographes telles que *bhichusya*, *aṭhavi(m)ṣe*, *naḡadatasya*, *saṁ-khakaṭisya* (?), *yaṭhiṁ*, *yaṭhipratiṭhanaṁ*, etc. En l'an 18 du même règne, la pierre de Manikyāla², si imparfaite qu'en soit encore l'intelligence, laisse clairement reconnaître, à côté du maintien des trois sifflantes et des groupes où entre un *r*, nombre de formes prākrites, comme *°budhisa*, la désinence *ae*, *maharajasa*, *vespaṇisa*, *chatrapasa*, etc. Mathurā possède, de l'an 28³, un fragment en sanskrit correct. De même pour le temps de Huvishka. A Mathurā

¹ Hörnle, *Ind. Ant.*, X, 324 et suiv. Le Pandit Bhagwānlāl Indrajī a soumis ce document à une révision indépendante (*Ind. Ant.*, 1882, p. 128); souvent il s'est rencontré avec M. Hörnle. Dans les cas où il y a divergence, excepté dans certains passages douteux où la vérité me paraît être encore à découvrir, j'estime que c'est M. Hörnle qui a vu juste.

² Dowson, *J. R. As. Soc.*, XX, p. 250.

³ Growse, *Ind. Ant.*, 1877, p. 216 et suiv.; Dowson, *J. R. As. Soc. new ser.*, V, 182 et suiv. (d'après Cunningham).

(Growse, 2, 11; Dowson, 1, 2, 5, 7), la langue des dédicaces est classique; encore offrent-elles le génitif *bhikshusya* et la locution *asya* (ou *etasya*) *pûrvāye*. Sur le vase de Wardak, en l'an 51, paraissent des formes aussi altérées que *thuvamhi* (= *stûpe*), *bhagae*, *arogadachinae*, pour ne parler que de celles qui sont certaines. L'inscription de Taxila n'est pas datée sûrement. Je ne pense pas que personne la puisse considérer comme plus récente que celles qui viennent d'être rappelées; le nom de *chaharâta*, que je crois reconnaître à la fin de la première ligne, semble lui assigner sa place vers la même époque ou à une époque un peu plus haute. Ici, à part les sifflantes et quelques groupes (*chatrapa*, *bhratara*, *vardhita*, *sarva*, *saṁvatsara*), tout est prākrit, le génitif en *asa*, l'assimilation *aṭha*, *takhaçila*, *pratitha-pita*, etc., et mêlé de formes très basses comme le locatif *saṁvatsaraye*, le datif *puyae*.

Il faut compléter cet aperçu en rappelant que c'est vers la fin de la période qui est en cause, vers l'an 75 ou 80 de l'ère çāka, c'est-à-dire de 155 à 160 de notre ère, que se place la première inscription connue en sanskrit parfaitement correct, l'inscription du roi satrape Rudradâman, à Gîrnar¹. L'inscription de Jasdhan, datée de 127, postérieure par conséquent d'une cinquantaine d'années et émanant du petit-fils de Rudradâman, ne revient que par quelques détails aux errements du sanskrit mixte².

¹ *Arch. Surv. West. Ind.*, III, p. 128.

² *Hörnle, Ind. Ant.*, 1883, p. 32.

Qu'est-ce au juste que le sanskrit mixte?

On a essayé en diverses façons d'en expliquer l'existence et les caractères. On l'a présenté comme un dialecte intermédiaire entre la période ancienne du sanskrit et la période plus moderne des *prākṛits*; comme une sorte de jargon créé par l'ignorance ou, si l'on veut, par le savoir incomplet de gens qui, mesurant mal leurs ambitions à leurs forces, voulaient se donner l'honneur d'écrire dans la langue littéraire sans en posséder une connaissance suffisante (Burnouf); comme l'idiome spécial de bardes qui auraient pris un parti moyen entre le parler populaire et la langue savante, pour se mettre, sans trop déroger, à la portée de leur auditoire (*Rājendralāla Mitra*).

Aucune de ces explications, prise isolément et dans le sens exact où l'entendait son auteur, ne se peut concilier avec les faits tels qu'ils nous sont aujourd'hui connus.

La conjecture de Burnouf s'expliquait à merveille quand il semblait n'y avoir en cause que quelques strophes perdues dans une vaste littérature. Nous ne saurions plus attribuer au pédantisme d'un rédacteur ou d'un scribe maladroit une langue qui est employée sur une vaste échelle, appliquée à des inscriptions royales; nous ne saurions expliquer par une vulgaire ignorance un mélange qui témoignerait bien plutôt d'une connaissance étendue de la langue littéraire.

Il n'est pas plus possible de faire une langue poé-

tique spéciale d'un idiome qui est couramment usité dans les inscriptions, employé dans des livres en prose de longue haleine et jusque dans des traités didactiques.

Quant à voir dans le sanskrit mixte l'expression directe de la langue courante à un certain période de son développement, la thèse mérite à peine d'être réfutée. Un idiome aussi dépourvu de fixité, par moments tout semblable au sanskrit classique, par moments très différent, un idiome qui associe, dans une confusion complète et dans des proportions arbitraires, des phénomènes phonétiques qui appartiennent à des stratifications très inégales du développement linguistique, ne saurait être l'écho fidèle du langage populaire, à une époque quelconque. Le sanskrit mixte n'est, ni par la grammaire ni par la phonétique, intermédiaire entre le sanskrit et les prākritis; il constitue un mélange incohérent de formes purement sanskrites et de formes purement prākrites, ce qui est tout autre chose.

Le sanskrit mixte a d'ailleurs une histoire. Dans la série chronologique des monuments où il est représenté, loin de montrer des signes d'usure phonétique croissante, il va se rapprochant de plus en plus de l'orthographe et des formes classiques; dans les inscriptions de Mathurā, les restes d'orthographe prākrite sont si rares que l'aspect général est en somme purement sanskrit¹.

¹ Cette gradation devient surtout évidente, si, comme il le faut

Cette observation va nous aider à répondre à la question que nous nous sommes posée. Il ne suffit pas de savoir ce que n'est pas le sanskrit mixte; il faut déterminer ce qu'il est.

Vers la fin du *n^e* siècle, figurent sur les monuments trois idiomes qui, par leur condition phonétique, sembleraient correspondre à des âges divers du développement physiologique de la langue : sanskrit, sanskrit mixte et prākrit; tous les trois sont destinés par la suite à se prolonger concurremment dans la littérature; ici, ils sont usités côte à côte, dans le même temps et dans les mêmes lieux. Il est inadmissible qu'ils représentent des états contemporains de la langue vulgaire; tout au plus pourrait-elle être représentée dans le plus déformé des trois dialectes, dans le prākrit. Quant au sanskrit mixte, il ne peut, comme le sanskrit régulier lui-même, être autre chose qu'une langue ou, plus exactement, une orthographe littéraire spéciale. En soi, il n'est pas plus étonnant de trouver côte à côte deux idiomes littéraires comme le sanskrit et le sanskrit mixte, que ne l'est l'emploi parallèle des divers dialectes prākrits qui ont été fixés pour un emploi religieux ou poétique. Par les faits constatés du temps de Piyadasi, nous sommes préparés à voir s'établir un double courant orthographique, l'un plus voisin de la prononciation populaire, l'autre plus rapproché, et tendant de plus en plus à se rap-

faire, on prend pour point de départ les inscriptions de Piyadasi, à Girnar et à Kapur di Giri.

procher, des formes étymologiques. Dans les cent cinquante ou deux cents années qui séparent nos édits des plus anciens monuments du sanskrit mixte proprement dit, les tendances que nous avons saisies à l'état rudimentaire ont eu le temps de s'accroître, de se développer suivant la logique de leurs principes. Tel qu'il nous apparaît dans ses monuments les plus récents, le sanskrit mixte est si proche du sanskrit, que l'histoire de l'un et de l'autre idiome ne saurait se séparer. Quelle est la relation qui les unit l'un à l'autre?

Dès que le sanskrit apparaît, c'est sous sa forme définitive; ni dans sa grammaire, ni dans son orthographe, nous ne saisissons aucun tâtonnement, aucun développement, aucun progrès. Il sort tout armé de son berceau; tel il est au premier jour, tel il demeure dans la suite. Tout différent est le sanskrit mixte. Incertain dans ses procédés orthographiques, sans règle absolue, sans fixité, il nous apparaît, de Kapur di Giri à Mathurâ, suivant une direction générale continue, malgré bien des hésitations, bien des inégalités de détail. A Kapur di Giri, la langue est toute prākrite; mais plusieurs groupes de consonnes sont conservés sans assimilation; dans l'inscription de Dhanabhūti à Mathurâ¹, les dési-

¹ *Bharhut Stūpa*, pl. LIII, 4. La transcription proposée par le Général réclame des rectifications. Il faut lire :

Kal *dhana*
bhūti *vātsī*
putrasa [*vādhapā*] *lasa*
dhanabhūti *dānaṃ* *vedikā*

nences sont prākrites; mais des orthographes comme *vātsīputra*, *ratnagriha* se rapprochent du niveau classique; à Suē Vihar, les désinences mêmes prennent l'orthographe savante : *asya* et non *asa*; quelques irrégularités seulement se rattachent au prākrit. Dans les grottes, nous avons vu que certaines épigraphes portent côte à côte le génitif en *asya* et en *asa*. Ces exemples suffisent.

A côté de ces caractères, deux faits importants veulent être relevés qui en marquent la vraie signification.

Au nord, les premières inscriptions rédigées en sanskrit, ou du moins assez voisines du sanskrit pour en attester l'existence, sont celles de Mathurā; elles datent du règne de Kanishka. Peu après cette époque, nous ne trouvons plus d'exemple monumental du sanskrit mixte. A l'ouest, le gendre de Rudradāman inaugure par l'inscription de Kanheri l'emploi du sanskrit; à partir de la fin du II^e siècle, l'usage du sanskrit mixte est, à l'ouest, banni des inscriptions. En un mot, l'avènement du sanskrit régulier marque l'abandon du sanskrit mixte. Voilà le premier fait.

Le second est d'autre nature. Tous les textes en sanskrit mixte, au nord comme à l'ouest, gardent uniformément une particularité très caractéristique que nous avons relevée dans l'orthographe de Piyada-

toranāni ca ratanagriha sa
rvabudhapujāya saha mātāpi
tihi (?) saha .catu .parishāhi

si : ils négligent d'écrire doubles les consonnes identiques ou homogènes, qu'elles soient doubles d'origine ou par assimilation. Ce trait ne disparaît qu'au moment précis où le sanskrit mixte cesse d'être usité. Au nord, les premières inscriptions qui redoublent les consonnes sont celles de Mathurâ, qui sont presque conçues en sanskrit régulier; la pratique était à coup sûr nouvelle; car les autres inscriptions du règne de Kanishka ne l'appliquent pas encore, même celles qui, comme à Suē Vihar, se rapprochent le plus de l'orthographe savante. Il est vrai qu'elles sont gravées dans l'alphabet araméen du nord-ouest, tandis que l'alphabet indien est employé à Mathurâ; mais à Mathurâ même, l'inscription de Dhanabhūti, quoique écrite en caractères indiens, n'observe pas davantage le redoublement. Cette négligence n'est donc pas le fait d'une écriture particulière; elle est générale, jusqu'à une certaine époque que marque au nord le règne de Kanishka. Sur la côte ouest, la première épigraphe où commence la notation des consonnes doubles est le n° 11 de Kanheri (*Arch. Surv.* V, 85); c'est une des dernières de la série, elle n'est certainement pas antérieure à la fin du II^e siècle. Le redoublement des consonnes ne fait donc son apparition qu'à une époque où les monuments attestent que le sanskrit correct se propageait dans l'usage. L'application parallèle, dans les inscriptions du temps de Kanishka, du procédé ancien et de la nouvelle méthode, indique que nous saisissons le moment précis de l'évolution.

Il n'est pas malaisé de conclure.

Le sanskrit mixte n'est certainement pas une copie directe du sanskrit littéraire, tentée à une époque où il eût été déjà arrêté dans son orthographe et dans ses règles, déjà établi dans l'usage. La marche progressive par laquelle il se rapproche des formes classiques serait, dans cette hypothèse, sans explication possible, aussi bien que ses tâtonnements dans le détail. Le penchant vers une orthographe étymologique et réglée y est partout visible; si l'on eût en sous les yeux un modèle fixé, définitif, on l'eût d'abord imité dans toutes ses parties; on n'eût pas attendu trois siècles pour redoubler les consonnes dans l'écriture. Puisque, aussi bien, on tendait constamment à se rapprocher des partis pris orthographiques dont le sanskrit savant est le type achevé, si ce type eût existé, on serait allé jusqu'à lui. Dès qu'apparaît le sanskrit véritable, le sanskrit mixte disparaît; rien de plus naturel : en face du sanskrit existant, le sanskrit mixte est sans raison d'être, ses efforts sans honneur, ses défaillances sans excuse. Loin donc de pouvoir passer pour une imitation du sanskrit préexistant, le sanskrit mixte prouve, par son existence même, que le sanskrit littéraire n'existait pas, au moins pour l'usage courant; la date où la langue classique apparaît dans les monuments, coïncidant avec celle où, lui, cesse d'être employé, marque bien exactement l'époque où la langue savante s'empara de cet empire qui ne devait plus lui échapper. La conclusion est

d'autant plus assurée que le courant de cette diffusion se laisse, au moins sur un point, suivre à la trace des monuments. Le sanskrit régulier peut être considéré comme s'établissant, dans le nord-ouest, vers la fin du 1^{er} siècle de notre ère. La pratique s'en propage aussitôt vers le sud : dans la seconde moitié du siècle suivant, l'inscription de Rudradâman nous en offre, dans le Guzerat, le premier monument incontestable. C'est l'influence de ce même souverain qui l'étend plus loin encore : c'est dans une inscription de sa fille qu'il fait sa première apparition sur le domaine des Andhrabhṛityas; jusqu'alors ces princes n'avaient employé qu'un prākṛit monumental affectant parfois les allures du sanskrit mixte.

Le sanskrit mixte n'est pas une imitation directe du sanskrit préexistant, et cependant la relation entre les deux termes est évidente et étroite. Le sanskrit mixte serait-il la source du sanskrit classique? Serait-il du sanskrit classique en voie de formation? Pas davantage. Les raisons sont péremptoires.

Tous les éléments dont s'est formé le sanskrit, sous sa forme classique, étaient acquis d'avance, étant puisés dans la langue védique; la phonétique, qui le caractérise particulièrement par comparaison avec les idiomes populaires, était fixée et dès longtemps analysée en vue de la récitation religieuse. Il n'y avait donc pas lieu, pour fixer le sanskrit, à de bien longs tâtonnements. Dans la mesure où ils ont pu ou dû se produire, ils n'étaient certainement pas de la nature de ceux qui nous apparaissent dans le

sanskrit mixte. On y suivrait une marche continue, régulière, au lieu des va et vient que nous relevons; on n'y trouverait pas côte à côte le double reflet savant et populaire des mêmes formes. La langue savante directement dérivée de la tradition védique eût sans retard noté le redoublement des consonnes.

Ce n'est pas à dire que le sanskrit littéraire ait dû sortir du jour au lendemain de l'école. L'élaboration grammaticale nécessaire, l'accommodation même de l'alphabet à ses besoins, ont dû réclamer un temps plus ou moins long. Mais les étapes de son développement n'ont certainement pas été conformes à ce que les inscriptions nous laissent entrevoir du sanskrit mixte, de ses inconséquences, de ses ignorances.

Le sanskrit mixte n'est pas une imitation réfléchie, il n'est pas non plus la source du sanskrit classique; il faut pourtant qu'il soit quelque chose de l'un et de l'autre. Le sanskrit préexistant dans l'usage, le sanskrit mixte ne serait pas; sans le sanskrit pour lui servir de type, il ne serait pas davantage. Ce paradoxe n'est pas difficile à résoudre, à la condition que l'on se mette bien en présence des conditions très particulières qui ont réglé le développement linguistique dans l'Inde.

Le sanskrit se présente sous un aspect fait pour déconcerter. Les langues littéraires sont d'ordinaire des langues vulgaires, couramment usitées, qui, appliquées, dans un moment de haut développement intellectuel, à des œuvres demeurées nationales, se

sont, grâce à elles, immobilisées sous une forme qui a fait loi pour l'avenir. Tel n'est pas le sanskrit; il ne sort pas directement de l'idiome populaire; il ne fait son apparition qu'à une époque où la langue vulgaire a, depuis des siècles, atteint un degré bien autrement avancé de désintégration phonétique et grammaticale. Il représente une langue archaïque conservée d'abord par une tradition orale, puis remaniée par un travail savant. Il est en quelque sorte une langue littéraire au second degré, une langue profane greffée sur une langue religieuse plus ancienne; mieux encore, il est la réforme d'une langue littéraire antérieure.

La conservation orale des hymnes védiques jusqu'à une époque où la langue dans laquelle elles sont composées avait depuis longtemps cessé d'être populaire, est un point cardinal dans l'histoire linguistique de l'Inde. Une caste avait gardé le dépôt des chants religieux. L'importance ritualiste en assurait la conservation minutieuse. La nécessité d'en sauvegarder l'efficacité avec l'intégrité matérielle donna lieu à des règles de prononciation qui se développèrent en études phonétiques délicates jusqu'à la subtilité, et préparèrent l'étude grammaticale proprement dite. Leur consécration religieuse inspira le zèle nécessaire pour assurer leur transmission orale; la crainte d'en vulgariser le privilège maintint la tradition orale jusqu'à une époque où il eût été aisé d'y substituer l'écriture.

Quelle qu'ait été l'autorité de cette tradition,

l'introduction de l'écriture ne pouvait manquer d'exercer une action sensible sur les destinées de la langue. Cette action était d'autant plus certaine que le souci des questions phonétiques avait mieux préparé les esprits à l'application de l'écriture et à l'intelligence des questions grammaticales.

Étant donnée cette situation et l'introduction d'un agent nouveau si puissant, il nous reste à voir comment les choses se passèrent et comment se développa, d'une part le sanskrit classique, d'autre part le sanskrit mixte.

Le sanskrit, par ses racines qui plongent dans la langue et le milieu védiques, par sa régularisation fondée sur les études phonétiques antérieures, par ses applications les plus ordinaires, est une langue essentiellement brâhmanique¹. Par la manière dont il s'est constitué et fixé, il est une langue scolastique, née, élaborée, dans un milieu restreint et exclusif.

Il en est tout autrement du sanskrit mixte. Les applications qui nous en sont connues, soit dans les monuments, soit dans la littérature, sans exception, sont buddhiques. Les irrégularités, les incohérences de sa grammaire et de son orthographe le marquent d'un

¹ Ce caractère est si marqué que le fait que des inscriptions de la nature de celles de Nânâghât, tout entières consacrées à la commémoration de cérémonies liturgiques, sont conçues en prâkrit, suffirait presque à démontrer que, au temps où elles remontent, le sanskrit n'existait pas encore. Il fournit en tout cas une confirmation remarquable des conclusions que je cherche à mettre en lumière.

caractère évident de spontanéité. Ce n'est point un idiome qui ait subi les remaniements et les retouches, qui se soit assoupli aux règles précises, que comporte l'idée d'une langue vraiment littéraire.

Sous ce double point de vue, l'opposition est donc aussi nette entre les deux idiomes que les analogies sont d'ailleurs frappantes. Ce sont là des indices de beaucoup de prix.

Il y a peu d'apparence que l'usage courant de l'écriture soit dans l'Inde de beaucoup antérieur au temps d'Açoka. Les inscriptions d'Açoka sont à coup sûr jusqu'ici les exemples les plus anciens qui nous en soient accessibles. A ce moment, il existe une langue religieuse archaïque conservée par une caste privilégiée dans des monuments qui sont entourés d'un respect traditionnel; elle n'a jamais été écrite; elle a pourtant été l'objet d'une certaine culture. Les brâhmanes, dépositaires exclusifs, par la tradition orale, d'une littérature religieuse sur laquelle se fonde leur autorité, se sont toujours montrés peu disposés à se dessaisir par l'écriture de leur monopole. Leurs dispositions devaient dès lors être les mêmes. D'autre part, il est possible que l'étude habituelle des textes védiques les eût déjà préparés à en dégager pour leur usage personnel un idiome voisin de la tradition religieuse et très supérieur, par son aspect général de conservation, aux dialectes vulgaires contemporains. Les Buddhistes, au contraire, devaient être pressés de se servir de l'écriture pour répandre leurs doctrines. Les monuments de

Piyadasi l'attestent. Les langues vulgaires étaient l'instrument nécessaire de cette propagande.

Quand on se mit en devoir de fixer par l'écriture la langue courante, la langue religieuse et l'expérience acquise dans les efforts consacrés à en garantir l'intégrité, ne purent manquer d'exercer une part d'influence. C'est justement ce que nous constatons dans l'orthographe des Édits. Cette influence se maintient, grandit avec le temps; elle explique la marche continue par laquelle l'orthographe populaire se rapproche de plus en plus de la correction savante, de Kapur di Giri à Suē Vihar, de Suē Vihar à Mathurā. Dans le même temps, la pratique de l'écriture exerçait sur la culture de la langue religieuse une réaction certaine, quoique indirecte. On pouvait se refuser à l'écrire, il était impossible que l'emploi de l'alphabet ne devînt pas un stimulant pour les observations phonétiques et grammaticales : les tentatives faites pour fixer l'orthographe de la langue vulgaire devaient suggérer, activer la fixation de la langue plus savante dont l'idée avait pu germer de longue main dans les écoles brâhmaniques. Le travail qui s'y poursuivait devait, à son tour, prolonger son influence jusque sur l'orthographe vulgaire. Les Buddhistes, en effet, se recrutaient dans la classe brâhmanique comme dans les autres; ils étaient initiés dans une certaine mesure à ses connaissances. Ainsi s'explique comment leur orthographe, dans le sanskrit mixte, tend à se rapprocher de plus en plus du sanskrit correct : elle le

suit de loin, sinon pas à pas, au moins dans sa tendance générale; à travers ses incohérences, elle en reflète le développement. Ce furent sans doute les Buddhistes qui, d'une façon inconsciente, déterminèrent ainsi, en partie la constitution, à coup sûr la diffusion, du sanskrit. Ce furent eux qui introduisirent petit à petit dans la circulation les procédés d'une orthographe qui s'inspirait des travaux de l'école; ils en suivaient, encore qu'avec des imperfections et des défaillances, le progrès. Par cette révélation lente et instinctive, le secret des savants devenait public. L'intérêt des brâhmanes se trouva renversé. Il ne leur restait qu'à reprendre l'avantage au nom de leur supériorité technique, à ressaisir l'initiative en enseignant avec plus de correction leur langue savante, à en développer l'usage public, officiel ou littéraire. La diffusion du sanskrit se trouva ainsi assurée. Elle supprima l'emploi du sanskrit mixte; il avait été pourtant l'un de ses facteurs principaux. Avant de disparaître de l'usage pratique et monumental, il avait pour l'avenir marqué sa trace comme langue littéraire. L'aspect même du dialecte buddhique « des gâthâs » prouve qu'il s'établit à une époque voisine de l'avènement définitif du sanskrit classique, tant il s'en rapproche de près. A cet égard, la tradition qui place au temps de Kanishka la rédaction du Canon des Buddhistes septentrionaux s'accorderait assez bien avec les conclusions où nous mène l'épigraphie. Non certes que tous les ouvrages ou fragments rédigés en sanskrit mixte soient

nécessairement aussi anciens; mais l'établissement de ce système orthographique, les applications littéraires qui en ont assuré la survivance, doivent remonter à cette époque; elle marque, avec le premier moment de la diffusion du sanskrit dans l'usage général, l'heure où le sanskrit mixte, à la veille de se fondre avec lui, lui emprunte la plus forte proportion d'éléments savants.

On voit comment, sous l'influence commune, mais directe d'un côté, de l'autre indirecte, d'une langue religieuse ancienne, se produisit parallèlement et dans des milieux différents, non sans une série continue de réactions réciproques, le double développement du sanskrit classique et du sanskrit mixte. Leur fusion finale au profit de la langue classique marque l'heure de son établissement définitif et d'un règne qui dure encore.

Ainsi s'explique et se résout la formule d'apparence paradoxale où nous nous trouvions enfermés; le cercle est rompu. Le sanskrit mixte n'est exactement ni la copie ni la source du sanskrit régulier, et il est quelque chose de l'un et de l'autre; le sanskrit classique, sans existence publique et affermie dans l'âge du sanskrit mixte, existe cependant dans le milieu fermé des écoles, à l'état de formation, dans une période de devenir. On entend comment la langue védique a pu, sans être écrite, exercer une action profonde, comment les brâhmanes, malgré leur peu de goût pour l'écriture, ont été amenés à forger et à mettre dans la circulation le grand

instrument de la production littéraire dans l'Inde, le sanskrit; cette langue profane ne compromettait pas le privilège de leur langue religieuse dont ils demeurèrent les gardiens jaloux.

III.

PRÂKRIT MONUMENTAL ET PRÂKRITS LITTÉRAIRES.

Dans la période qui s'étend du II^e siècle avant notre ère au III^e siècle de Jésus-Christ, toutes les inscriptions qui ne sont pas en sanskrit ou en sanskrit mixte sont conçues dans un dialecte que l'on peut désigner sous le nom de « prâkrit monumental ».

Il est dans toutes les régions essentiellement identique. Ce n'est pas à dire que les monuments ne présentent entre eux aucune inégalité. Ces inconséquences, ces irrégularités sont nombreuses; elles sont instructives. Il vaut la peine d'en relever un certain nombre. Elles sont de deux sortes : d'une part, l'écriture varie dans les mêmes mots ou pour des sons identiques; d'autre part, des formes inégalement altérées, par conséquent d'âges linguistiques divers, sont juxtaposées dans les mêmes monuments ou dans des monuments de même date.

Dans la première catégorie, le fait le plus général est l'inconsistance avec laquelle sont employés l'*ṇ* dental et l'*ṇ* cérébral. Tantôt ou l'un ou l'autre est introduit indifféremment dans le même mot, ou bien ils sont appliqués contrairement à toutes les règles connues; tantôt l'un ou l'autre est exclusive-

ment usité. Il ne peut être question de divergences dialectales; il s'agit de monuments contemporains et voisins. Je cite quelques exemples ¹.

Nās. 11 A : *ānapayati* et *ānata*; de même Nās. 15. C. T. I., p. 33, n° 13 : *ṇadiyā*, *yapaṇatha*. Nās. 22 : *seṇāpati*. Kaṇh. 15 : *āṇamda*, *āpano*. C. T. I., p. 46, n° 14 : *udesena*; p. 55, n° 33 : *yavaṇa*, *bhojaṇa*; p. 44, n° 8 : *bhātūṇam*, *dāṇa*; p. 42, n° 2 : *beṇa jaṇāna*; p. 30, n° 6 : *dhenukākatakeṇa*; p. 6, n° 5 : *bhāgiṇeyiya*. Kaṇh. 28 : *bodhikāṇa*, *pāṇiya*, *saṃghānaṃ*, *diṇā*. Kaṇh. 15 : *āṇa[m]dena*, *saṃghena*, etc. Nās. 12. Kaṇh. 10. C. T. I., p. 38, n° 2; p. 18, n° 25, etc., emploient exclusivement *ṇ*; C. T. I., p. 44, n° 9; p. 9, n° 9; Amravati, n° 175, etc., emploient exclusivement l'*n* dental.

L'inconséquence de l'orthographe se manifeste dans une infinité d'autres cas. Il arrive que des consonnes sourdes sont affaiblies en sonores : *sugha*, Kārli, 22; Kaṇh. 15, 28, etc.; *mugha* C. T. I., p. 29, n° 4, n° 6, à côté de *sukha*, *pamukha* (par exemple, Amrav. n° 196); *kuḍuṃbini*, Kaṇh. 15, Nās. 8-9, C. T. I., p. 38, n° 2, etc., à côté de *kuṭuṃbini* (comme Kaṇh. 4); *dhenukākada*, C. T. I., p. 38, n° 2, à côté de *dhenukākata*, C. T. I., p. 24, n° 4; p. 31, n° 7; *thuba*, Kaṇh. 10 (du temps de Vāsīṭhi-

¹ Je cite en général, par numéro et par page d'après le recueil de MM. Burgess et Bhagwānlāl, *Cave Temple Inscriptions*; pour Nāsik, je suis les numéros donnés dans l'*Archæolog. Surv.* iv, 98, etc.; pour Kaṇheri, les numéros d'ordre du même recueil, v, p. 74 et suiv.

puta Pulumâyî), à côté de *thupa*, C. T. I., p. 24, n° 3; p. 26, n° 1. L'inscription de Mâdhariputa (C. T. I., p. 60, n° 2) écrit *paṭiṭhâpita*, alors qu'ailleurs, par exemple Amr. 8 (p. 52-53), nous trouvons *paṭiṭhavita*, et ailleurs encore, les orthographes *paṭiṭhâpita* (Kaṇh. 15), *paṭidâtavâ* (Nâs. 7, temps de Nahapâna), *paṭiasiya* (Kaṇh. 4) et *paṭiasitava* (Kaṇh. 16-18), du temps de Siriyaṇa Sâtakaṇi, *paṭhâna* (Kaṇh. 5), dans une inscription antérieure en date. De deux monuments de Gotamîputa Sâtakaṇi, l'un (Nâs. 11 A) écrit *Sadakaṇi*, l'autre *Sâtakaṇi*. C. T. I., p. 15, n° 19, porte *sâdak[e]ra*, tandis que p. 4, n° 1 et p. 9, n° 9, qui sont exactement de la même date, ont *sâdageri*. Quelquefois l'altération est encore plus complète, comme dans *goyaṁmâ* = *gautamâ* (*mî), C. T. I., p. 15, n° 16. A plusieurs reprises le suffixe *ka* est changé en *ya*; C. T. I., p. 49, n° 20 nous offre côte à côte *bhârukachakânaṁ* et *laṁguḍiyânaṁ* pour *laṁkuṭikânaṁ*; Kârli, 22, nous lisons *mahâsaṁghîyânaṁ* dans un morceau daté de la 24^e année de Pulumâyî, et qui conserve plusieurs génitifs en *asya*, à côté de la forme prâkrite en *asa*. Il est vrai que, à peu près dans le même temps, le vase de Wardak présente la forme intermédiaire *mahâsaṁghiganaṁ*; et, à Kaṇheri, les n° 12 et 20 emploient, à la même époque, l'un l'orthographe *Sopârâyaka*, l'autre *Sopârâga*.

En général, ce sont des consonnes sonores du sanskrit qui disparaissent ainsi ou sont rappelées seulement par un *y* : *pâyana* (Nâs. 7, une inscription

du temps de Nahapâna) et *pââna* (C. T. I., p. 47, n° 6) = *pâdona*; *bhayañta*, C. T. I., p. 18, n° 25; p. 24, n° 4; p. 50, n° 22, etc., ou *bhaañta*, C. T. I., p. 24, n° 3, à côté de *bhadañta*; *siaguta*, C. T. I., p. 38, n° 2, à côté de *sivabhutimhâ*, p. 9, n° 9; *pāvayitikhâ*, C. T. I., p. 6, n° 5, ou *pavaita*, p. 6, n° 5; p. 37, n° 21, 22; Kanh. 21, 28, etc., à côté de *pavajita*; *bhoja*, C. T. I., p. 14, n° 17; p. 4, n° 1; p. 9, n° 9, à côté de *bhoya* dans une inscription émanant de la même famille (p. 15, n° 19), de *bhoa* (p. 2, n° 9), de *bhoigiyâ* (Kanh. 24, antérieure à Gotamîputa Sâtakani), et même de (*mahâ*)*bhuviyâ* (C. T. I., p. 100). Il est clair que l'introduction du *y* est très arbitraire; aussi manque-t-il plus d'une fois.

Dans l'inscription n° 21 de Kapheri, à côté de *bhayañta*, *theriya*, etc., nous relevons *pavaitikhâ pōnakhâ sañâa*, et *ciarika* à côté de *civarika* des numéros précédents qui sont exactement contemporains. Le *v* et l'*y* sont ici traités de même; on ne s'étonnera donc pas d'orthographe sporadiques comme *parisadatâva* (Nâs. 24), *bhayâva velidatâva* et *uyaraka* (C. T. I., p. 17, n° 23), à côté de l'ordinaire *ovaraka* et des désinences en *âya*. Nous trouvons de même, dans les inscriptions du Nord, côte à côte, *sañvatsaraye*, *añhasatatimae*, *tachasilaye*, *payae* (Taxila), etc. On écrit *kaliāna* (Kanh. 13, 24, etc.) aussi bien que *kaliyāna*, et *puḷumāi*, *puḷumāyi* et *puḷumāvi* (Nâs. 12, 13, 15); *dhatua*, *mâtua* (Kanh. 27), à côté de *dhatuya*, *mâtuya*, etc.; *ya* et *ja* s'emploient également

l'un pour l'autre, quand il s'agit de représenter un *j* étymologique : sur le vase de Wardak nous lisons *payae* à côté de *raja*, à Taxila, *raya* à côté de *payae*, et, pour ne pas sortir des inscriptions des grottes, Kaṇh. 18, lit *payatha[m]*, C. T. I., p. 16, n° 20, *vāṇiyasa*, Amrav. 26 B, *vāṇiyasa*; en revanche, à côté de l'ordinaire *bhayā* = *bhāryā*, nous avons *bha-jayā*, Kaṇh. 19, *bharījāye*, Nās. 11 B.

En sens inverse, la sourde est parfois substituée à la sonore, par exemple dans *nekama*, à côté de *negama* (C. T. I., p. 60, n° 2), *nākaṇaka* (Kaṇh. 2), *nākanikā* (Amrav. 121), *nākacaṇḍa* (Amrav. 56), dans le fréquent *ma[m]ṭapa*, à côté de *maṇḍapa* et *maṇḍava*; Kaṇh. 16 lit *bhāka* pour *bhāga*; Amr. 222, *logātica* = *lokāditya*, et *bhagapato* pour *bhagavato*.

Bien que la nasale palatale, *ñ*, ne soit pas inconnue, l'emploi en est fort irrégulier. Kārli 20 porte *ano* = *anyaḥ*; Kaṇh. 5, *anāni*, Kaṇh. 27, *pūnaṁ* = *punyaṁ* et *nāti* = *jñāti*; la même orthographe *nāti* se retrouve à Amravati, par exemple aux numéros 232, 249. En revanche, j'ai noté dans deux inscriptions (C. T. I., p. 53, n° 28 et n° 30) *kaliñaka*.

Pareillement, d'autres orthographe tantôt nous rapprochent, tantôt nous éloignent du niveau savant; je relève *amasa[m]taka*, Nās. 11 B; *bañmaniya*, à côté de *bañmhana*, C. T. I., p. 14, n° 15; ces façons d'écrire méritent d'autant plus d'être signalées que longtemps auparavant, à Kapur de Giri, nous trouvons régulièrement l'orthographe *bramaṇa*. C. T. I., p. 46, n° 14, écrit *shaṇuvisa* = *śaḍvimṣaṭi*, un em-

ploi du *sha* absolument sporadique dans ce prākṛit; telle inscription non moins prākṛite écrit *putrasa*, à côté de *putasa* (C. T. I., p. 40, n^o 3, 5, 6, 7).

Ces inégalités de l'orthographe sont toutes sporadiques; elles ne reposent certainement pas sur des différences de temps; on s'en convaincra sans peine en se reportant aux monuments d'où les exemples sont tirés.

Ces monuments sont dispersés sur un très vaste espace. Or, entre les inscriptions du Guzerat ou des grottes de la côte occidentale et celles d'Amravati, à l'embouchure de la Kṛishṇā, celles de Klandagiri dans l'Orissa, de Sanci dans le Mālava ou de Bharhut dans le Bihar, aucune nuance dialectale n'apparaît. Ils s'étendent sur quatre siècles au moins, du n^e siècle avant au n^e siècle après Jésus-Christ, sans qu'il se découvre, entre les plus anciens et les plus récents, aucune variation appréciable. Dans une aire si étendue, la langue vulgaire n'avait certainement pas manqué de se morceler en dialectes nombreux : c'est un phénomène auquel n'échappe aucun idiome; il est attesté pour la période suivante par la littérature, et personne ne peut être tenté d'imaginer que le fait ait alors été nouveau. D'autre part, il est clair qu'une langue ne traverse pas quatre ou cinq siècles dans la bouche populaire sans s'user, se transformer; les spécimens littéraires les plus anciens que nous possédions des prākṛits, les strophes de Hāla, les prākṛits des plus anciens drames, quoique peu éloignés par leur origine de la fin de la période

en question, révèlent une altération phonétique beaucoup plus avancée. Et en effet, mettons-nous bien en présence des faits orthographiques qui viennent d'être indiqués.

L'emploi parallèle de formes inégalement altérées, appartenant à des stratifications diverses de la langue, montre que cet idiome des monuments, si rapproché qu'on le suppose de la langue vivante et populaire, n'en est pas l'expression directe ni l'image fidèle; il dissimule sous un niveau en partie conventionnel une dégénérescence plus avancée du langage courant, dont la déformation se reflète dans ces orthographes plus défigurées qui échappent accidentellement aux graveurs.

L'inconséquence fréquente dans les procédés graphiques montre que nous n'avons pourtant pas affaire à une langue réglée minutieusement, fixée par un travail définitif dont l'autorité eût coupé court à toutes les incertitudes individuelles. On n'y peut voir davantage la floraison spontanée de dialectes locaux s'épanouissant librement dans leur diversité native.

Cette langue n'est donc ni purement populaire ni entièrement réglée. C'est, à tout prendre, au sanskrit mixte que, par ses caractères, le *prâkrit* des inscriptions se laisse le plus exactement comparer. L'un et l'autre, par la généralité de leur emploi, par leur fixité relative, s'élèvent au-dessus du rôle de simples dialectes locaux; des deux parts, c'est un effort analogue, mais arrêté à des degrés inégaux, vers une règle, vers une unification qui, n'étant point encore

définie, laisse une part plus ou moins large aux hésitations, à l'arbitraire.

Nous avons dû chercher tout à l'heure quelle relation unissait le sanskrit mixte et le sanskrit classique; il n'est pas moins nécessaire de déterminer quelle est, dans la série linguistique, la position respective qu'il convient d'assigner à ce prākṛit monumental et aux prākṛits littéraires.

On s'est accoutumé à appeler simplement prākṛit et plus souvent pāli, cet idiome des inscriptions que je désigne sous le nom de prākṛit monumental. Cette dénomination prête à de graves malentendus. Si l'on veut dire qu'il est, dans ses éléments constitutifs, très analogue aux prākṛits, dont le pāli n'est qu'une forme particulière, c'est à merveille; mais tel est le péril des termes mal définis ou employés sans précision, que l'on paraît d'ordinaire aller beaucoup plus loin : on admet comme démontrée, ou simplement comme évidente, l'identité entre les deux termes; cette identité n'existe en aucune façon.

C'est, au contraire, un fait très remarquable, dont l'explication veut être cherchée avec méthode, que les prākṛits littéraires n'apparaissent jamais dans les monuments épigraphiques; le prākṛit des monuments n'apparaît pas davantage dans la littérature.

Les éléments essentiels étant de part et d'autre identiques, puisés à la même source populaire, les différences touchent plus la forme que le fond des choses; elles intéressent moins la flexion que l'or-

thographe. Elles n'en sont pas moins certaines. Comparativement au prākrit monumental, deux traits caractérisent surtout les prākrits de la littérature : d'une part, la régularité avec laquelle sont appliquées les règles orthographiques propres à chacun d'entre eux; d'autre part, l'habitude invariable d'écrire doubles les consonnes homogènes dont le redoublement est justifié étymologiquement ou résulte de l'assimilation d'un groupe de consonnes non homogènes.

Les quelques exemples qui ont été donnés précédemment suffisent à montrer combien le prākrit des inscriptions est instable dans ses pratiques orthographiques. En se référant aux monuments on en constaterait bien d'autres preuves. Tantôt une consonne médiane est supprimée, tantôt conservée; une consonne dure, ordinairement maintenue, parfois changée en sonore; l'*ṇ* cérébral et l'*ṇ* dental, tantôt distingués, tantôt appliqués d'une façon exclusive; l'*ṇ* palatal, tour à tour employé ou abandonné dans des mots de formation identique. Que dire des oublis et des confusions perpétuels qui affectent la notation des voyelles longues? Rien de pareil dans le prākrit des livres. La valeur des voyelles y est partout strictement fixée. Tel prākrit affaiblit en sonore la sourde médiane, il l'affaiblit toujours; tel autre supprime la sonore médiane, il la supprime dans tous les cas. Un dialecte emploie exclusivement la nasale dentale, un autre non moins exclusivement la nasale cérébrale; s'ils emploient

l'une et l'autre, c'est dans des cas nettement distincts. Je sais que l'on a cherché dans plusieurs de ces particularités des traces de variétés dialectales, d'inégalités chronologiques. Nous avons vu quelle confusion règne, dans nombre d'épigraphes qui appartiennent à une même région, à une même époque. Elle ne permet d'attribuer à de pareilles causes qu'une action très secondaire. Elle assigne en tout cas au prākrit monumental une place à part, voisine, mais indépendante, du prākrit des livres.

Pour préciser davantage, il est indispensable d'envisager de plus près ces prākrits des livres, les prākrits littéraires.

On a dès longtemps reconnu que les prākrits des grammairiens et de la littérature sont, dans une mesure plus ou moins large, des langues artificielles et savantes. Le début même (v. 2) de la collection de Hāla est significatif :

*Amiaṃ pādūakavvaṃ
paḍhiṇṇaṃ soṭṭaṃ a je ṇa jāṇaṃti
kāmaṣṣa taṇṭataṇṭitaṃ
kuṇaṃti, te kaha na lajjaṃti?*

On pouvait donc très bien ne point entendre la poésie prākrite; l'intelligence en exigeait une étude spéciale. Ce témoignage n'est pas le seul; mais l'aspect même, la nature et l'emploi de la langue fournissent à cet égard des raisons plus décisives.

Le seul fait que les drames, même réputés les plus anciens, emploient parallèlement des dialectes parvenus à un état très inégal de détérioration pho-

nétique, ne permet pas d'admettre que ces dialectes aient été purement et simplement transportés de la vie réelle dans la littérature. Leur mode d'emploi, leur répartition est réglée, non d'après l'origine de personnages qui, en général, sont censés appartenir au même pays, mais d'après une échelle comparative qui attribue le dialecte, suivant son degré d'altération, au personnage, suivant son rang social. Point n'est besoin de démontrer qu'un semblable état de choses est arbitraire, non directement imité de la réalité. Si le dialecte mahârâshṭrî est exclusivement réservé à l'usage poétique, c'est qu'il y a été approprié par des remaniements spéciaux, qu'il ne représente pas purement et simplement la langue du Mahârâshṭra. Au reste, sur ce point, l'accord est, je pense, unanime; personne ne doute que l'usage et la convention littéraires ne soient pour une grande part dans l'émasculatation de cette langue, qui semble hors d'état de supporter aucune articulation forte, qui se résout en un chant confus de voyelles juxtaposées. Les dialectes mêmes que le parti-pris n'a point amenés à ce degré d'alanguissement, comme le çauraseni, n'ont certainement point échappé à des retouches plus ou moins profondes. Les langues ne remontent pas, par leur mouvement organique, le courant que l'action naturelle de l'usure phonique leur a fait descendre. Si les langues parlées dans l'Inde aujourd'hui possèdent telles articulations qui ont disparu des prākṛits, dont la constitution grammaticale est infiniment plus archaïque, dont l'emploi

littéraire est antérieur de douze ou quinze siècles, c'est bien évidemment que l'orthographe de ces *prākṛits* ne représente pas avec sincérité la condition de la langue à l'époque où ils ont été employés ou fixés. A cet égard, les grammairiens *prākṛits* fournissent eux-mêmes des indices significatifs. C'est précisément à des dialectes dédaignés, considérés comme inférieurs, qu'ils affectent des formes moins altérées, plus voisines de l'état étymologique : le *paiçāci* conserve les consonnes médianes qu'éliminent les dialectes supérieurs (*Hemac.*, IV, 324), l'*apabhraṃṣa* maintient l'articulation de *r* après une consonne (*ibid.*, IV., 398) supprimée ailleurs par le niveau uniforme de l'assimilation.

Les noms aussi apportent leur témoignage. Des dénominations comme *apabhraṃṣa*, c'est-à-dire « corruption », si l'on veut, « dialecte corrompu », « *paiçāci* », c'est-à-dire l'idiome des mauvais génies, ne sont pas des noms de langues définies, réellement existantes dans un rayon précis. Quand nous voyons distinguer ensuite le *cūlikā-paiçāci* ou « petit *paiçāci* », l'*ardha-māgadhi*, ou « semi-māgadhi », nous ne pouvons guère douter, a priori, que nous ne soyons en présence d'idiomes qui sont autre chose que de simples dialectes provinciaux. Je sais que mon savant confrère et ami M. Hörnle a émis, à propos de l'*apabhraṃṣa* et de l'*ardha-māgadhi*, des thèses qui en feraient des dialectes locaux exactement circonscrits. Je ne pense pas qu'elles puissent être définitivement maintenues. A vrai dire, ses vues sur le

premier paraissent avoir varié; récemment, dans l'introduction provisoire du beau Dictionnaire Bihârî, il présente l'apabhraṃṣa comme le dialecte propre du nord-ouest de l'Inde. Nous voyons par la préface qui précède son édition du Prākṛitalakṣhaṇa de Caṇḍa (p. xx) que ce sentiment est surtout fondé sur un fait, c'est que les édits de Kapur di Giri concordent avec l'apabhraṃṣa dans le maintien facultatif de l'r consécutif. Une pareille base de classification est insuffisante. Rien, dans la tradition, ne nous autorise à localiser l'apabhraṃṣa dans le nord-ouest. Ne trouvons-nous pas aussi bien le maintien sporadique de l'r et à Girnar, à Nânāghât, et dans d'autres inscriptions de l'ouest? Si l'apabhraṃṣa combine ainsi des formes en apparence anciennes avec les déformations les plus avancées, cela vient, non pas d'une particularité dialectale, mais de l'habitude commune à tous les dialectes usuels, de puiser librement dans la tradition de la langue, de l'orthographe, de la prononciation savante. L'apabhraṃṣa d'Hemacandra (IV, 398, cf. 414, etc.) conserve encore l'r groupé. Oserait-on en tirer des inductions chronologiques? Il emploie à ses heures la voyelle *ri* (IV, 394); verra-t-on dans cet usage la survivance locale d'un son perdu depuis tant de siècles? M. Hörnle était, à mon sens, plus près de la vérité, quand, dans l'introduction de sa grammaire comparative (p. xix-xxi), il se rapprochait de la thèse savamment soutenue par M. Pischel¹, qui considère l'apabhraṃṣa

¹ *Academy*, octobre 1873.

comme le dialecte populaire réellement parlé, par opposition au prākṛit littéraire ¹.

Il tient qu'il y a autant d'apabhraṃṣas que de prākṛits, et je pense qu'en cela il s'avance trop; car, il s'en faut que tous les prākṛits correspondent régulièrement à un dialecte local défini (on va en juger par l'ardhamāgadhī). Mais ce qui ressort des cita-

¹ Je ne saurais cependant apercevoir sur quels arguments se fonde l'idée exprimée par M. Hörnle, d'après laquelle l'apabhraṃṣa représenterait la langue populaire parlée par les Āryens et le paicāci la même langue telle que la parlait la population aborigène. C'est là une construction bien systématique. Elle n'est pas assez justifiée par les quelques divergences qui distinguent le paicāci de l'apabhraṃṣa. Quelques-unes, comme le durcissement des consonnes sonores, se retrouvent de loin en loin à toutes les époques, depuis Piyadasi, du prākṛit épigraphique. M. Hörnle a lui-même remarqué que la confusion est perpétuelle, dans les grammairiens modernes, entre le paicāci et l'apabhraṃṣa (*Gramm. comp.*, p. xx, note). Je crois en effet que ce ne sont que deux noms pour désigner des choses très analogues, sinon identiques. C'est peut-être pour cette raison que Vararuci ne parle pas de l'apabhraṃṣa. Il est probable que, à l'époque où sa grammaire remonte, on n'avait pas encore poussé jusqu'à la distinction d'un apabhraṃṣa et d'un paicāci le goût des différenciations arbitraires. Ce qui est sûr, c'est que, quand la distinction nous apparaît, dans le Prākṛitalakṣhaṇa (III, 37-38), les deux prétendus dialectes sont caractérisés par des traits — emploi de *r* consécutif dans l'apabhraṃṣa, substitution de *l* et *n* pour *r* et *ṇ* — qui ne sauraient en aucune façon fonder une distinction dialectale; ils suffiraient à montrer l'origine secondaire, théorique, de leur séparation. Quand on attribue au paicāci l'orthographe *saṭa* (= *ṣṭa*) pour *ṣṭa* du sanskrit, croirons-nous que ce dialecte déformé ait perpétué naturellement l'orthographe étymologique? Pas plus que l'apabhraṃṣa conservant l'*r* consécutif. Il reprend simplement dans des tatsamas écrits avec une liberté que tolère son inculture et dont cette inculture même supporte l'emprunt, la tradition que nous avons trouvée à Gīrnar, plusieurs siècles auparavant, dans des orthographes comme *seṣṭe*, etc.

tions qu'il a produites ou rappelées et des décrets même des grammairiens, c'est que l'apabhraṃṣa est comme une catégorie générale où la grammaire jette un peu pêle mêle, sans prétendre les classer par groupes dialectaux, nombre de particularités empruntées probablement à l'usage courant et éliminées des idiomes littéraires. Ainsi s'explique que l'apabhraṃṣa puisse apparaître quelquefois plus archaïque, quoique ordinairement il soit plus dégénéré, que les prākṛits savants, d'où la recherche de l'uniformité orthographique a fait proscrire autant que possible les *tatsamas*, au moins trop apparents.

Le sentiment de M. Hörnle sur l'ardha-māgadhi s'appuie, si je ne me trompe, sur des bases fragiles. Il a essayé d'établir d'après les inscriptions de Piyadasi une répartition géographique des dialectes anciens dont je crois avoir montré le peu de fondement. Nous n'avons en réalité aucun indice de l'existence, à l'époque ancienne, d'un dialecte intermédiaire entre le māgadhi et le mahārāṣṭrī. J'ajoute que, par sa dénomination de *ārśha*, l'ardhamāgadhi est, plus qu'aucun autre dialecte, classé d'abord comme langue littéraire. Quel étrange phénomène ne serait pas, s'il le fallait prendre comme l'expression d'un idiome réel, ce dialecte que caractérise uniquement la formation en *ē* du nominatif-singulier, qui, pour le reste, n'est, sauf des exceptions insignifiantes, que du mahārāṣṭrī ! Il porte clairement au front la marque de son origine artificielle. J'indiquerai plus loin comment on peut conjecturer qu'il s'est formé ;

à coup sûr, la première impression qu'éveille son nom, l'idée qu'il donne d'un idiome scolastique, n'est pas trompeuse.

Il est vrai que, à côté de ces noms instructifs, d'autres dialectes reçoivent des dénominations locales qui les rattachent à une région précise. Je ne prétends même pas insister sur ce fait que le dialecte principal qui sert de base aux enseignements des grammairiens, au lieu de recevoir habituellement son nom de Mahârâshṭrî, est désigné comme Prākṛita, le prākṛit par excellence, ce qui l'oppose visiblement comme langue artificielle à cette autre langue savante et littéraire qui est le Saṃskṛita, le sanskrit. Ce détail peut n'avoir qu'une importance secondaire, et il demeure certain que plusieurs prākṛits sont désignés par des noms géographiques : Mahârâshṭrî, Çaurasenî, Mâgadhi. La conclusion naturelle est qu'ils se rattachent respectivement aux pays du Mahârâshṭra, des Çûrasenas, du Magadha. Mais dans quelle mesure et dans quel sens s'y rattachent-ils ?

Que chacun emprunte au dialecte populaire du pays dont il porte le nom certaines particularités caractéristiques, c'est une pensée qui s'impose d'abord à l'esprit. Plusieurs faits la confirment. Quelques-uns des phénomènes attribués au mâgadhi par les grammairiens — la formation en *e* du nominatif des thèmes en *a*, la substitution de *l* à *r* — se retrouvent dans le dialecte officiel de Piyadasi, et la situation de la résidence royale nous autorise à le considérer

comme représentant approximativement l'idiome du Magadha. Quelque part que l'on soit amené à faire au travail de régularisation, d'accommodement, des grammairiens, il est certain qu'ils ont pris leur point d'appui, les éléments constitutifs, dans les dialectes vulgaires. Les noms qui sont restés attachés aux idiomes littéraires, quand ils ont une portée géographique définie, méritent d'être pris en sérieuse considération. Jusqu'à preuve contraire, ils nous fournissent une base historique qu'on ne saurait abandonner sans une grave imprudence. En ce qui concerne le mähârâshṭrī, les comparaisons que les inscriptions de la côte occidentale, en pays mahârâshṭra, nous permettent d'instituer, montrent qu'il n'existe aucune incompatibilité entre ce qu'il nous est possible d'entrevoir de la langue populaire et les règles de l'idiome grammatical. Seulement il faut bien entendre dans quelles conditions ces comparaisons se présentent. Le Mahârâshṭra, où nous rencontrons à la fois une longue série monumentale et, dans les vers de Hâla, l'application ancienne, probablement la plus ancienne, d'un prākṛit littéraire, nous offre le terrain le plus favorable pour nous faire sur pièces une idée certaine de la manière dont s'est accomplie la réforme des prākṛits grammaticaux.

En envisageant les inscriptions prākṛites de l'ouest, nous nous sommes convaincus que, bien qu'elles s'appuient nécessairement sur la langue populaire de la région, elles n'en offrent pas une image rigoureusement fidèle. L'orthographe n'en est pas strictement

représentative; mais, sans avoir la fixité que peut seule assurer une culture grammaticale complète, elle tend à se rapprocher de l'étymologie, c'est-à-dire de l'orthographe conservée par la langue savante; elle prend comme niveau typique de l'écriture les cas où la prononciation s'est le moins éloignée de la forme primitive. L'emploi parallèle du sanskrit mixte est là pour prouver que cette conclusion ne suppose pas arbitrairement chez les auteurs de l'orthographe monumentale une préoccupation qui leur soit étrangère.

Que dire du mahârâshṭrî littéraire? On sait d'abord que les grammairiens en distinguent deux : le mahârâshṭrî ordinaire, qui est celui de Hâla, d'une partie des vers dans les drames, et le mahârâshṭrî des Jainas¹. Nous pouvons négliger pour un moment les nuances qui distinguent ces deux groupes; en somme, ils se ressemblent beaucoup, et on devait s'y attendre pour des dialectes qui, portant le même nom, ont dû germer dans le même sol. Entre cet idiome littéraire et celui des monuments, bien des différences sautent aux yeux. Il y faut regarder de plus près.

L'orthographe littéraire affaiblit d'ordinaire en la sonore correspondante la sourde *t*; j'ai relevé plus haut dans les inscriptions des orthographe *mukṛḍa*, *vāḍaka*, *dhenukakaḍa*, *kuḍāmbini*, *sādakaṇi*, *sādageri*, *paḍidātava*, *paḍithāpita*, etc., à côté de l'écriture plus usuelle, qui maintient la consonne à son niveau

¹ Cf. Jacobi, *Kalpasūtra*, Introd. p. xvii.

sanskrit. La langue littéraire affaiblit volontiers le *p* en *b* ou *v*, elle supprime complètement le *t* médial; j'ai cité les orthographes sporadiques *thuba* pour *thūpa* (*stūpa*), *goyamā* pour *gantamā* (*°mī*). Les grammairiens enseignent que la consonne sonore entre deux voyelles doit être supprimée; nous avons, dans les monuments, rencontré des mots comme *bhayaṃta*, *bhaaṃta* à côté de *bhadaṃta*, *siaguta* pour *ṣivagupta*, *pavaṃta* et *pavayita* pour *pavajita*, *bhoṅgi* et *bhoa* pour *bhojiki* et *bhoja*, *pāyuna* et *pāūna* pour *pādona*, *uyaraka* à côté de *ovaraka*, *ciarika* à côté de l'ordinaire *civarika*, *paṭhāna* pour *paṭṭhāna*, représentant *pratishṭhāna*. Le locatif singulier des thèmes en *a* se fait dans le prakrit littéraire en *e* et plus ordinairement en *aṃmi*; si, dans les monuments, il est presque toujours formé en *e*, nous trouvons pourtant des exemples comme *jaṃbudīpamhi* (Kārli n° 10, Arch. Surv., IV, p. 91); et, à côté du locatif *tiraṇhumhi*, l'écriture *tiraṇhami* (c'est-à-dire *tiraṇhuṃmi*) (A. S., p. 106, n° 14), de même que *baṃmani* à côté de *baṃmhana*, dans la même dédicace; elles prouvent que la désinence *mhi* était d'une façon plus ou moins constante altérée en *ṃmi* dans la prononciation vulgaire.

Le *y* est constamment changé en *j* dans l'écriture régulière, et par suite *yy* en *jj*; le groupe *rya* en *jj*, par l'intermédiaire de *yy*. Des cas comme *śihadhayānaṃ*, C. T. I., p. 31, n° 7, pour *°dhajānaṃ*, *vāṇiyiyasa*, p. 16, n° 20, *payathaṃ*, Kaṇh. n° 98, *rāyāmaca*, Arch. Surv., IV, p. 99, n° 4 (peut-être pour-

rait-on ajouter *bhoya* à côté de *bhoja*), attestent que le *y* et le *j* n'étaient pas distingués dans la prononciation réelle. D'ailleurs, à côté d'orthographes savantes comme *ácariya* (C. T. I, p. 100), *ácaria*, Kanh. 17, nous relevons les formes *áyáka*, Kanh. 19, C. T. I, p. 60, n° 2; *bhayayá*, C. T. I, p. 43, n° 6, etc.; *payavasāne*, Arch. Surv., p. 114, n° 22; et les écritures sporadiques *bhajáya*, Kanh. 19, 27; *bharījāye*, Nās. 22; *bhādrajañijja*, Kanh. 27, à côté de *pāñiyya*, ne permettent pas de douter que, entre la grammaire et les inscriptions, la différence ne soit purement apparente et simplement graphique. Je pourrais relever d'autres détails, et, en face des sūtras I, 29, III, 129, de Hemacandra, signaler dans nos monuments les orthographes *ātevasini*, Kanh. 28, Kuḍa 22, *idāgni*, Arch. Surv., IV, 114, n° 3, etc.; *do* (Kanh. n° 3) à côté de *be* (Mahad, 1) ou *ve* (Junnar, 14).

Ces rapprochements suffisent pour mettre en lumière le caractère véritable du dialecte grammatical. Il repose sur la même base locale que l'idiome des monuments : tous les deux représentent une même langue, mais saisie à des périodes un peu différentes de son histoire; tous les deux en modifient l'aspect par une orthographe en partie arbitraire, mais dominée de part et d'autre par des partis-pris divergents. L'un, quand il s'inspire de souvenirs savants, choisit d'ordinaire comme type la forme étymologiquement la moins altérée; l'autre, va, pour ainsi parler, au bout des déformations existantes; il établit

de préférence sur les faits de détérioration phonique les plus avancés le niveau que l'élaboration grammaticale impose avec une régularité plus ou moins absolue au système qu'elle consacre.

L'arbitraire scolastique se peut naturellement exercer dans plus d'un sens. Nous devons nous attendre non seulement à constater des tendances diverses, mais à rencontrer soit des infidélités partielles à la tendance régulatrice, soit des éléments et des distinctions purement artificiels, mêlés dans une proportion variable aux éléments qu'a directement fournis la parole populaire. La comparaison entre les mahârâshṭrîs littéraires dont j'ai rappelé l'emploi parallèle éclaire ce point de vue d'un exemple frappant.

Comme l'a rappelé M. Jacobi (*loc. cit.*), le mahârâshṭrî de Vararuci et des poètes diffère de celui de Hemacandra et des Jainas par deux particularités principales : en ce qu'il n'emploie pas la *ya-çruti*, en ce qu'il remplace partout l'*n* dental par l'*ṇ* cérébral; l'autre dialecte conserve l'*n* dental au commencement des mots et lorsqu'il est redoublé. Je conçois qu'on ait pu être tenté de chercher l'origine de ces divergences¹, soit dans des diversités dialectales, soit dans des différences de temps. Je serais surpris, avec la connaissance que nous commençons à avoir de l'épigraphie ancienne de l'Inde, que personne pût persévérer dans cette voie.

¹ Jacobi, p. 16. — Éd. Müller, *Beitr. zur Gramm. des Jainaprâkrit*, p. 3 et suiv.

En ce qui concerne le premier point, l'introduction d'un *y* entre les voyelles — plus exactement, d'après Hemacandra, entre deux *a* — qui font hiatus, je n'insiste pas sur plusieurs circonstances, désaccord entre les grammairiens, désaccord entre les règles de la grammaire et la tradition manuscrite¹, qui semblent a priori indiquer que cette règle est susceptible d'extensions ou de restrictions arbitraires. Je me contente d'en appeler aux textes épigraphiques. L'orthographe ordinaire s'y inspire trop volontiers des procédés de la langue savante pour laisser subsister beaucoup d'hiatus. J'en ai cité pourtant, j'en puis citer encore, assez d'exemples : *bhoa*, *bhoṅgi*, *pāṇa*, *ciarika*, *paīthāna*, *bhaamāta*, *pulamāi*, *dhutua*; les écritures *cetiasa* (Kaṇh. 5), *paṭiasīya* (Kaṇh. 4), les désinences *pavāitikhāa*, *ponakiasaṇāa* (Kaṇh. 21), *bhayāa* (Kaṇh. 27). Donc, dès une époque antérieure aux monuments littéraires, la prononciation locale supportait l'hiatus dans le Mahārāshṭra, aussi bien que dans les autres provinces de l'Inde. Il va de soi que, là comme ailleurs, mais non plus qu'ailleurs, l'hiatus impliquait une émission légère analogue à l'esprit doux. Si on l'a notée au moyen du *y*, soit dans tous les cas, soit dans des cas déterminés, ce choix peut s'expliquer, d'un côté par l'imitation d'un certain nombre de désinences de la déclinaison savante, de l'autre par cette circonstance que la transformation en *j* de tous les *y* étymologiques laissait le signe *y* disponible pour

¹ Cf. Pischel, in *Hemac.*, I, 186.

une fonction spéciale. A l'occasion, les inscriptions y appliquent le *v*, comme dans *pulumāvisa* (Nās. 15), *bhayāva velidātāva* (Kuḍa, n° 23); l'emploi parallèle dans cette dernière inscription de l'orthographe *ayarakā*, pour *uvarakā*, montre bien que pas plus le *v* dans un cas que le *y* dans l'autre ne représentent une prononciation effective; ce sont des expédients équivalents pour masquer aux yeux un hiatus que les souvenirs de la langue cultivée faisaient considérer comme grossier et barbare. C'est une pareille inspiration, et non une particularité chimérique de la prononciation locale, qui a fait employer dans une école, qui a fait passer ensuite dans les préceptes de ses grammaires et dans l'usage de ses livres, la *ya-ṣṛuti*.

Pour ce qui est de l'emploi de l'*n* dental et de l'*ṇ* cérébral, le cas serait, s'il est possible, plus frappant encore. A première vue, un dialecte qui *invariablement* prononce l'*n* initial d'une certaine façon et d'une certaine autre façon l'*ṇ* médial, est pour nous étonner et nous mettre en défiance. Mais la question est plus générale, le cas susceptible d'arguments plus précis.

Je ne saurais, je l'avoue, assez m'étonner de voir prendre aujourd'hui la distinction de la nasale cérébrale ou dentale comme base de classification à l'égard des *prākṛits* anciens. On se souvient que, dans aucune des inscriptions de Piyadasi qui sont rédigées dans l'orthographe *māgadhi*, la forme de l'**Ἰ** cérébral n'est connue; l'**Ἰ** dental est seul employé.

Si c'est un trait dialectal, il est bien curieux que, dans les mǎgadhís littéraires, l'*n* dental disparaisse au contraire complètement et que l'*n* cérébral soit seul admis. A Bharhut, les inscriptions ordinaires ne connaissent qu'un seul **𑀕**, l'*n* dental; il y a pourtant une exception; elle est caractéristique. L'inscription royale du porche oriental, datée du règne des Çuṅgas, emploie concurremment les deux formes **𑀕** et **𑀥**; mais de quelle manière? Elle écrit *poteṇa*, *puteṇa*, *putena*, probablement *toranaṃ* et certainement *upaṃṇa*. Si les deux formes sont ici connues, il est bien clair que la distinction en est, non populaire, mais arbitraire et savante; cela est prouvé non seulement par ses inconséquences, par son irrégularité, mais par l'application de l'*n* cérébral à des désinences où sa présence s'explique en sanskrit, mais seulement en sanskrit, par le voisinage d'un *r* qui a disparu dans l'idiome vulgaire. A Girnar, dès le temps des édits d'Açoka, où la distinction de l'*n* et de l'*n* est marquée, l'imitation savante ne va pas aussi loin; jamais l'*n* cérébral ne paraît dans les désinences. A Sanci, les faits sont très analogues à ceux que présente Bharhut. Dans toutes les dédicaces anciennes, l'**𑀥** est inconnu; il ne fait son apparition que dans l'inscription du règne de Sātakaṇi (n° 190), l'introducteur du sanskrit dans l'épigraphie des Andhras. A l'autre bout de l'Inde, dans les monuments de Ceylan, les signes **𑀕** et **𑀥** sont visiblement employés indistinctement; il est naturel de penser qu'il

en devait être de même dans la région à laquelle la grande île emprunta son alphabet; chose curieuse, la seule inscription (n° 57 de Ed. Müller) où la distinction paraisse être faite de propos délibéré — on y lit *mahasaraṇe*, *budhasaraṇagate*, à côté de *nati* (*nathī*), *aṭhāne*, *niyate* — semble s'inspirer directement d'un dialecte mādadhī, et cependant, dans l'emploi de **᳚** et **᳚̄**, elle s'écarte également, et de la pratique de Piyadasi et des règles des mādadhīs littéraires.

Nulle part les faits ne sont plus clairs que sur le terrain qui nous intéresse plus immédiatement, dans la région du Mahārāṣṭra. Je viens de rappeler que, dans le radical des mots, Girnar fait, conformément au sanskrit, la différence entre les deux *n*. A Nānāghāt, les anciens Andhras ne connaissent plus que l'*n* dental. L'**᳚̄** cérébral reparait dans la période suivante, on a vu plus haut dans quelles conditions. Les confusions sont continuelles, aucune règle fixe ne se laisse dégager. Des inscriptions voisines font un usage exclusif l'une de l'**᳚**, l'autre de l'**᳚̄**. Le sens de ces hésitations, de ces mélanges, est encore accusé par les faits parallèles qui concernent l'*ṇ* palatal. Cette nasale a disparu des mahārāṣṭrīs littéraires; elle y est remplacée par la nasale cérébrale ou la dentale. Dans les inscriptions, néanmoins, nous relevons couramment le génitif *rāṇo*, et aussi des formes comme *heraṇika* (C. T. I., p. 54, n° 32); cependant des orthographes telles que *kaliāṇaka*

(C. T. I., p. 53, n^{os} 28, 30) sont de nature à faire penser que cet *ñ* n'est plus réellement vivant; et, en effet, nous avons cité *āraṇaka*, *ano*, *anāni*, *hēranika*, *pāna*, *nāti*, etc. L'usage du signe *ñ* n'est plus qu'une recherche savante¹. Il n'en est certainement pas autrement de la distinction des signes **I** et **ī**; c'est la conclusion qui ressort de tous les faits qui précèdent. Dans les inscriptions, ils sont les exposants d'une valeur en réalité unique; si la réforme grammaticale des dialectes littéraires leur a assigné des rôles spéciaux, c'est en vertu d'une différenciation arbitraire qui n'a rien à voir avec des nuances authentiques de la prononciation courante.

Quoique sommaires, ces observations suffisent, si je ne m'abuse, à marquer la physionomie propre du *prākṛit* monumental d'abord, ensuite et surtout des *prākṛits* littéraires, à les présenter sous leur vrai jour. C'est une préparation indispensable pour éclaircir le problème qui nous intéresse. Il se résout en deux termes : quand et comment se sont constitués les *prākṛits* de la littérature? Ces deux points de vue embrassent toutes les questions secondaires.

¹ Il est fort possible que cet état de choses soit en réalité beaucoup plus ancien. En effet, outre la singulière orthographe *ñayāsa* (G. VIII, 1), les édits de Girnar, à côté de leur orthographe ordinaire *ñ* pour *ny*, portent en un passage la lecture *hīraṇṇa* (VIII, 4). Inversement, tandis que le *ñ* ne paraît nulle part dans les édits de dialecte *māgadhī*, *Dhauī* en offre un exemple unique dans *paṭṭimā* = *pratiṇā*, si toutefois la lecture fournie par le *Corpus* est exacte, ce que j'ai grand-peine à croire.

Les langues, dans le cours normal de leur histoire, sont invariablement sujettes à une usure graduelle de leurs éléments phoniques. C'est un courant que toutes descendent; aucune ne peut le remonter de son mouvement propre. L'observation est banale. On en a d'ordinaire, et assez naturellement, fait la base de la chronologie relative des idiomes de l'Inde. Les remarques qui précèdent font sentir de quelles réserves toutes particulières il convient d'entourer ici l'application de ce principe. Isolément, les formes sanskrites sont certainement plus archaïques; elles sont historiquement antérieures aux formes prākrites du temps de Piyadasi; cela n'empêche que le sanskrit, comme langue réglée, sous la forme où nous le connaissons, n'ait pu fort bien ne conquérir une existence propre que longtemps après le règne de ce prince. Il n'en est pas autrement des divers prākrits. L'aspect phonétique du pâli est à coup sûr plus archaïque que celui du mahārāshṭrī. Est-on en droit d'en conclure qu'il ait existé en fait, qu'il ait été appliqué dans la littérature, avant le mahārāshṭrī? En aucune façon. En un mot, il faut soigneusement distinguer entre les éléments constitutifs du dialecte, considérés directement, et leur réduction en un dialecte littéraire particulier, affecté à un certain ordre de productions. On ne saurait appliquer à des idiomes littéraires, en partie artificiels et savants, la même mesure qu'à des langues purement populaires; ils peuvent, eux, remonter en un sens le courant régulier du développement linguistique. C'est le fait

même que nous avons constaté pour le sanskrit mixte. Quand je parle de rechercher l'âge des prākritis littéraires, j'entends, non pas déterminer l'époque à laquelle peuvent remonter les éléments — morphologie et phonétique — dont ils se composent, mais fixer le moment où ils ont été arrêtés, sous leur forme définitive, pour l'usage littéraire. Pour cet objet, les formes les plus altérées sont instructives; elles peuvent être invoquées pour démontrer que tel dialecte ne saurait être antérieur à telle époque donnée; les formes les mieux conservées ne prouvent rien; elles peuvent avoir été, soit reconstituées après coup à la lumière de la langue savante, soit sauvegardées plus ou moins longtemps par la tradition, avant de recevoir leur place et leur consécration dans le dialecte spécial dont elles font finalement partie intégrante.

Le criterium fondé sur l'aspect phonétique des dialectes doit donc être écarté résolument, sous peine de méconnaître les traits les plus certains, les plus caractéristiques, de l'histoire qu'il s'agit de restituer.

Ceci posé, une double observation se présente. L'une concerne la relation du prākrit des monuments avec les prākritis des livres; l'autre, la relation des prākritis littéraires avec le sanskrit.

Réduire *ex professo*, par un travail conscient, par des remaniements réfléchis, des dialectes populaires en dialectes littéraires aux formes immobilisées, n'est pas une idée si simple qu'elle aille de soi, que

l'on soit dispensé d'en chercher l'explication. Evidemment, une pareille entreprise a dû se régler sur un prototype, sur un modèle consacré. L'Inde possède un type de ce genre, le sanskrit. En effet, si l'on prend garde aux noms, *prākṛita* et *saṃskṛita* sont termes corrélatifs. Le lien réel qui rattache l'un à l'autre les deux ordres de faits n'est certainement pas moins étroit que la parenté formelle des noms qui les désignent. Historiquement, le terme antérieur est le sanskrit; sur ce point, le doute n'est pas possible. C'est la constitution même et la diffusion du sanskrit qui a servi de base et de modèle à la constitution des *prākṛits*; ils ont été régularisés à son image. Le souvenir de ces origines se perpétue dans l'enseignement des grammairiens. Ils prennent soin d'établir que le *prākṛit* a pour base, pour source, le sanskrit (*Hemac.*, I, 1 et les commentaires de M. Pischel). On se tromperait en attribuant aux Indous, sur une pareille remarque, la notion d'une généalogie linguistique fondée sur une analyse comparative. Quand Vararuci et d'autres (cf. Lassen, *Instit. Ling. Prākṛit.*, p. 7) déclarent que la *prākṛiti* du çaurasenî est le sanskrit, celle du mahārāshṭri et du paicācî le çaurasenî, il est bien clair qu'il ne faut pas prendre l'affirmation dans un sens historique; elle n'est rien qu'une manière de constater que le çaurasenî, par divers caractères, se rapproche, plus que les autres dialectes, de l'orthographe sanskrite, qu'il est en quelque sorte à mi-chemin entre la langue savante et les dialectes d'orthographe plus altérée. Ce n'est

pas un classement généalogique, c'est un classement tout pratique; on y saisit encore le sentiment présent de la méthode d'après laquelle s'est opérée la fixation grammaticale de ces langues : elle a pris pour base la grammaire de la langue savante, pour principe la graduation de chacune d'elles à un niveau déterminé au-dessous de l'étiage du sanskrit.

J'arrive à la seconde observation.

Prākṛit monumental et prākṛits littéraires sortent d'une même source; ils diffèrent surtout en ce qu'ils sont inégalement cultivés. Les seconds sont plus fixés, leur écriture est plus parfaite. Est-ce indifférence de la part du premier? A coup sûr non. Le rôle qu'il joue comme langue officielle des inscriptions, le niveau uniforme qu'il sait garder au-dessus des dialectes locaux plus altérés, y laissent reconnaître un idiome déjà raffiné, tendant certainement, comme c'est l'ordinaire dans l'Inde, à se constituer en une langue fixe et régulière. Comment croire, s'il eût dès lors existé parallèlement, dans les prākṛits littéraires, un modèle d'orthographe mieux réglée, plus achevée, qu'on eût, dans l'emploi monumental de la langue, négligé d'en faire son profit, de s'en approprier le bénéfice?

Ce n'est point assez de ces considérations générales; quelle qu'en soit la valeur, la démonstration, pour être décisive, doit s'attacher à des phénomènes précis, caractéristiques. Les faits relatifs au redoublement graphique des consonnes doubles nous ont été d'un secours précieux pour établir certains

points essentiels dans l'histoire comparée du sanskrit classique et du sanskrit mixte. Les données du même ordre ne sont pas moins instructives sur le terrain nouveau où nous sommes maintenant placés.

Les prākritis littéraires observent tous le redoublement, sans aucune exception; il n'existe aucun texte prākrit qui s'en départisse, aucun grammairien qui n'en enseigne explicitement la pratique ou ne la suppose avec évidence. La rigueur avec laquelle elle est uniformément introduite dans tous les dialectes, indique bien qu'il s'agit d'une règle qui a dominé dès le début leur régularisation grammaticale¹.

Le procédé semble, en lui-même, parfaitement simple; il n'est que l'expression de la prononciation réelle. Pas si simple pourtant. Non seulement la plus ancienne orthographe, celle des édits de Piya-dasi, ne l'observe pas; nous avons vu que le sanskrit mixte, en dépit de la tendance qui l'entraîne à se rapprocher des formes étymologiques, se l'assimile tardivement, et seulement sous l'influence du sanskrit classique. Il n'est pas moins étranger au prākrit des monuments dans toute la période que nous envisageons ici. On est en droit de l'affirmer d'une façon générale; j'indiquerai tout à l'heure, certaines réserves; loin d'atténuer le fait, elles en font ressortir l'importance.

¹ Parmi les langues néo-aryennes, le sindhi, reprenant pour son compte les errements primitifs de l'orthographe hindoue, néglige de noter les redoublements; il ne les en observe pas moins fidèlement dans la prononciation.

Cet usage graphique des *prākṛits* littéraires, inséparable de leur élaboration même et de leur fixation grammaticale, ils ne l'ont point emprunté aux habitudes établies : il est étranger à l'épigraphie et à la pratique courante qu'elle reflète certainement. Il n'a pu être emprunté par eux, comme il l'a été par le *sanskrit* mixte, qu'à l'orthographe préexistante du *sanskrit* classique. Il était a priori plus que vraisemblable — je viens de l'indiquer — que l'idée même d'affiner les dialectes locaux en langues littéraires, à plus forte raison les principes qui ont présidé à cette élaboration, devaient avoir leur source dans l'existence, dans l'emploi, dans les règles du *sanskrit* profane. Ce trait particulier en livre une preuve nouvelle et précise. Certains faits empruntés à l'épigraphie le mettent en pleine valeur.

J'ai dit que le *prākṛit* des inscriptions ne pratique pas le redoublement. Il reste, à cet égard, fidèle à la tradition ancienne. Cette fidélité n'est pas invariable, elle ne dure pas indéfiniment. A partir d'une certaine époque, paraissent quelques exemples du redoublement. La dernière inscription de *Vāsiṭhīputa Pulumāyi* (*A. S.*, IV, p. 113, n° 21) lit *setapharaṇaputtasya*; la désinence *asya* qui se répète dans *sovasakasya*, *abulāmaṇāvāthavasya*, montre bien que c'est dans un moment d'imitation *sanskritisante* que le graveur applique ici le redoublement. Dans des textes purement *prākṛits* de *Māḍhariputa Sakasena*, je relève *āyyakena* (*A. S.*, V, p. 79, n° 14), *āyyakena* et *buddha* (*ibid.*, p. 82, n° 19); le maintien de la longue devant

la double consonnance est là pour déceler une influence sanskrite; une action analogue est toute naturelle dans le participe *baddha*, qui est identique dans la langue savante et dans l'idiome populaire. Les redoublements (même purement *prākṛits*) sont plus nombreux dans le n° 27 de Kaṇheri (*A. S.*, p. 85) : *pāṇiyya**, *bhādrajaṇijjānaṃ*, *etta*, *ekka*, *etto*, *puttāṇa*, *savvaseva*, *iṭṭhitānaṃ*, *tti*. Cette épigraphe est d'une façon générale plutôt conçue en *sanskrit* mixte; des formes telles que *pratigrahe*, *putrasya*, *kalasya*, témoignent d'une action plus ou moins directe de l'orthographe classique. Le niveau linguistique en est d'ailleurs fort inégal, et, à côté de ces formes *sanskrites*, y paraît un génitif comme *dhutua*. M. Bühler, avec sa grande expérience, estime que cette inscription, écrite en caractères *andhras*, contient quelques formes de lettres plus modernes. C'est donc, suivant toute vraisemblance, au III^e siècle qu'elle appartient.

Ces faits parlent clairement. Il est certain que le *prākṛit*, tel qu'il est écrit sur les monuments, était tout prêt à accepter le doublement graphique des consonnes; à partir du moment où la diffusion du *sanskrit* en donne l'exemple, cette tendance s'accuse dans quelques faits dispersés; nous la voyons qui déborde le *sanskrit* mixte pour s'introduire dans le *prākṛit*. Ce sont les témoins du mouvement qui devait fatalement entraîner les *prākṛits* dans ce sens; ils montrent aussi que ce mouvement n'avait pas abouti encore à la fixation orthographique des *prākṛits*;

car, dans ce cas, nous retrouverions dans le prākrit des monuments. au lieu de rares indices, une pratique constante.

La suite prouve que ceci n'est pas une vaine conjecture.

On se souvient que, à partir du début du III^e siècle, la série des monuments épigraphiques est interrompue par une fâcheuse lacune. Les inscriptions les plus anciennes qui viennent ensuite renouer la chaîne de la tradition, sont jusqu'ici quelques épigraphes des Pallavas. La première est une donation de Vijayabuddhavarman¹. Burnell et M. Fleet s'accordent, par des raisons paléographiques, à l'attribuer au IV^e siècle². Des quatre faces qui sont couvertes de caractères, la dernière seule est conçue en sanskrit. Les trois premières ne paraissent pas, dans la condition où elles nous sont livrées, susceptibles d'une traduction intégrale. Elle n'est pas indispensable pour nous. Quelles qu'en pussent être les difficultés et les incertitudes, le fait général qui nous intéresse saute d'abord aux yeux. Des mots comme *sirivijayakhundavammamahārājassa*, *yuvamahārājassa*, *sirivijayabudhavamassa*, *pāduttare pāse*, nous mettent en présence d'un prākrit qui, pour la première fois dans la série épigraphique, redouble les consonnes à la façon des prākrits grammaticaux. Et ce n'est pas là un accident ni un caprice : les plaques de cuivre de Hirahadagalli, qui appartiennent à la même

¹ Fleet, *Ind. Antiq.* 1880, p. 100.

² *Ind. Antiq.* 1876, p. 175 suiv.

dynastie et au même temps, et dont je dois la communication à l'obligeance de M. Burgess, appliquent la même orthographe.

Le fait est de haute importance. Il atteste d'une façon concluante combien l'écriture des monuments était naturellement disposée à s'approprier l'orthographe plus régulière, plus précise, que pratiquent les *prākṛits* littéraires. Si elle ne l'a pas adoptée plus tôt, c'est que cette pratique n'était pas établie encore. Il nous donne ainsi un moyen de déterminer avec une approximation suffisante l'époque où s'est faite l'élaboration grammaticale des *prākṛits*.

En effet, résumons-nous. La réforme des *prākṛits* littéraires est postérieure à la diffusion du *sanskrit* dans l'usage profane; elle remonte donc, au plus haut, au *ii^e* siècle de notre ère. Au *iv^e* siècle, elle est un fait accompli; au moins le système général est établi; la réaction qu'il exerce sur le *prākṛit* des monuments, l'atteste; nous ignorons seulement à quels dialectes il a d'abord été étendu. Les quelques exemples de redoublement que nous offrent des épigraphes de la fin du *ii^e* siècle ou du commencement du *iii^e* semblent marquer cette époque comme la période d'enfantement de cette œuvre grammaticale. Sans être en état de préciser avec rigueur, nous ne saurions nous tromper de beaucoup en affirmant que le *iii^e* siècle est le temps le plus reculé où elle ait pu se produire. Il est clair qu'elle n'a pas été contemporaine pour tous les dialectes, que pour plusieurs elle ne s'est produite qu'à une époque plus basse.

Ces conclusions ne laissent pas que d'emporter une conséquence grave. Cette conséquence, c'est que tout ce que nous possédons de littérature pâli-prākrite est, au moins dans sa rédaction actuelle, postérieur à la réforme grammaticale des prākrits, postérieur au III^e siècle.

Je dois ici écarter un scrupule et fournir une explication.

Mes dernières inductions se fondent principalement sur la date du redoublement des consonnes dans l'écriture. N'est-ce pas exagérer l'importance d'un détail orthographique ?

On remarquera d'abord que l'argument tiré du redoublement, si j'ai dû y insister à cause des faits qui permettent de lui donner une précision frappante, vient simplement confirmer et circonscrire, au point de vue chronologique, une thèse qui s'imposait *a priori*. Ou bien personne peut-il douter que la régularisation des prākrits, telle qu'elle se reflète, soit dans les manuels grammaticaux, soit dans les œuvres littéraires, ne soit nécessairement postérieure à l'élaboration dernière et à la diffusion pratique du sanskrit, ne s'en soit inspirée et n'y ait pris modèle ? Cette imitation du sanskrit nous transporte forcément, d'après ce qui a été dit plus haut, au moins au II^e siècle.

Il faut prendre garde du reste de trop rabaisser l'importance de ce phénomène graphique. Pendant des siècles, à travers des modifications légères, un certain système orthographique s'était maintenu dans

le prākrit des monuments sans subir aucune atteinte, aucun compromis. Tout à coup, un jour, ce système nous apparaît modifié, et modifié d'une manière régulière, constante, dans un de ses traits les plus caractéristiques. L'événement, au point de vue grammatical, n'est point si mince. Par sa soudaineté même, par la rigueur avec laquelle est appliqué le principe nouveau, il indique qu'il est intervenu une révolution de quelque gravité.

Le redoublement peut passer pour un détail; ce n'est point un détail isolé. Il fait partie intégrante d'un remaniement plus général; il en est une des manifestations les plus apparentes, mais il est loin de l'épuiser. La fixation savante des prākrits a touché à bien d'autres points. Il n'y a aucune apparence ni aucun indice qu'elle se soit exécutée successivement et comme en plusieurs actes; elle ne se comprend qu'appliquée d'un seul coup aux premiers dialectes qui en ont été l'objet; elle a pu, dans la suite, s'étendre à d'autres par une naturelle imitation. Il suffit de constater l'application nouvelle d'un trait caractéristique du système, pour être assuré que le système entier vient d'être pour la première fois mis en pratique.

Un fait décisif témoigne de l'importance de ce moment dans l'histoire des prākrits. Il est naturel qu'un système graphique disparaisse de l'usage à l'avènement d'un système plus complet et plus conséquent; c'est ce qui est arrivé au sanskrit mixte en présence du sanskrit. Or, avec le *iii^e* siècle, le

prākrit monumental disparaît sans retour. Les inscriptions des Pallavas sont exactement du pāli; après cette époque, le sanskrit reste, parmi les langues de souche āryenne, le seul idiome épigraphique.

L'objection me paraît dénuée de portée sérieuse.

Quant à l'explication, je puis être bref.

Du prākrit antérieur à la réforme grammaticale, nous ne possédons d'autre reste que les monuments épigraphiques. Toutes les œuvres littéraires sont écrites suivant le système consacré par les grammairres; elles portent toutes les traces évidentes du nivellement qu'a établi la refonte scolastique. J'en conclus que toutes, depuis le canon singhalais et le canon des Jainas jusqu'aux strophes de Hāla et aux drames, sont, dans leur rédaction actuelle, postérieures au travail grammatical et par conséquent au III^e siècle.

Est-ce à dire que les dialectes retouchés par l'école n'eussent jamais, avant cette époque, reçu d'application littéraire? Telle n'est pas ma pensée. Nous allons voir au contraire que l'emploi dans lequel plusieurs ont été spécialisés, la forme archaïque que plusieurs ont conservée, s'expliquent seulement par l'existence de certaines traditions soit littéraires, soit religieuses. On a composé des stances en mahārāshtri avant que fût écrit sous sa forme présente le recueil de Hāla. Bien avant que le tripiṭaka singhalais fût fixé dans sa teneur actuelle, il existait, dans certaines sectes du Bouddhisme, nombre de formules, de règles et de légendes transmises dans un

idiome au fond assez voisin du pâli de nos livres. Il faut prendre garde pourtant de ne pas exagérer la précision et l'importance de ces précédents. Ces essais avaient dû rester simplement oraux, ou du moins n'avaient reçu qu'une fixation accidentelle et éphémère. Une secte, bouddhiste, jaina ou autre, qui eût possédé, soit écrit, soit même vivant dans une tradition orale décidément établie, un canon défini et consacré, n'eût certainement pas consenti à le remanier pour le soumettre à une réglementation grammaticale nouvelle. Aussi bien cette élaboration grammaticale a dû être d'abord entreprise pour répondre à un besoin, pour donner à des exigences nouvelles de rédaction, de codification, l'instrument qu'elles réclamaient. La fixation et la réforme d'un idiome propre à la secte, appliqué à ses textes fondamentaux, ne s'imagine qu'à la date où furent pour la première fois réunies dans un cadre définitif des traditions jusque-là imparfaites et dispersées. Fixées plus tôt en un corps canonique, la langue en aurait fait loi. Leur autorité rendait la réforme à la fois inutile et impossible. Cette réforme, en revanche, serait, dans les conditions où elle se produit, également inexplicable, si l'on n'admettait des tentatives antérieures de rédaction; quoique imparfaites et fragmentaires, elles avaient, d'une façon générale, marqué pour chaque dialecte l'étiage du développement phonétique et fourni les traits caractéristiques de la morphologie.

C'est sous le bénéfice exprès de cette réserve que

doit être entendue la conclusion que j'ai indiquée. Je n'envisage quant à présent qu'un ordre spécial de considérations. Il va sans dire qu'il est des arguments d'autre nature qui me paraissent confirmer ces inductions. Je les laisse ici de côté; je veux seulement signaler en passant une concordance intéressante. Il y a apparence que les stances de Hāla représentent le spécimen le plus ancien de la littérature prākrite. Dans ses savants et ingénieux travaux sur ce précieux recueil, M. A. Weber a établi que le III^e siècle est l'époque la plus haute à laquelle il soit possible de le faire remonter ¹.

J'ai répondu, dans la mesure où les documents sur lesquels je m'appuie me paraissent le permettre, à cette première question : À quelle époque les prākritis littéraires ont-ils commencé à se fixer et à s'établir dans l'usage? Nous voudrions savoir aussi comment, sous l'empire de quelles circonstances, s'est produite cette floraison.

On a jusqu'ici traité la question comme un simple problème de linguistique; on a considéré que chaque dialecte, à l'époque où il a reçu sa forme littéraire, était un idiome parlé et vivant. C'est en partant de ce principe, que l'on a converti en une échelle chronologique un tableau formé uniquement au nom de comparaisons phonétiques. J'ai protesté contre cette confusion; j'ai indiqué pour quelles raisons il faut re-

¹ Weber, *Das Saptaçatakāṁ des Hāla*, p. xxiii.

noncer au critérium qu'on avait adopté avec une confiance trop facile.

Le commencement de l'élaboration littéraire des *prākritis* ne peut être antérieur au *iii^e* siècle. Il n'est nullement prouvé, à vrai dire il n'est guère probable, qu'elle se soit produite pour tous dans le même temps. Une fois donnée l'impulsion première, des nouveaux venus ont pu suivre un mouvement auquel ils étaient primitivement étrangers. C'est dans chaque cas une question spéciale, moins de linguistique que d'histoire littéraire, nécessairement difficile et délicate, et qui réclamerait pour chaque dialecte de sérieuses investigations. Je n'ai pas le devoir, et je n'aurais pas les moyens, d'entrer dans un pareil détail, en admettant — ce que je ne saurais admettre — que chacun de ces problèmes séparés fût dès maintenant mûr. Il me suffira d'indiquer certaines observations qui me paraissent de nature à jeter quelque lumière sur l'ensemble du problème.

A le considérer de près, il se décompose en deux questions.

Il faut comprendre pourquoi une partie des idiomes populaires se sont transformés en dialectes littéraires plus ou moins retouchés par des mains savantes.

Il faut démêler comment et sous l'empire de quelles circonstances chacun a reçu la forme particulière sous laquelle il a été fixé.

L'existence antérieure du *sanskrit* répond aisément à la première question. Le régime des langues

savantes domine dans l'Inde sur tous les terrains et à toutes les époques. La tradition continue d'une langue religieuse distincte de l'idiome courant, la création ancienne d'une langue littéraire façonnée sur ce modèle, consacrée à la fois par son origine et par la position privilégiée de ses auteurs, — ces conditions très spéciales expliquent suffisamment le fait. Il y faut ajouter l'influence de la constitution sociale : par l'autorité dominante qu'elle conférait aux brâhmanes, elle assurait au formalisme scolastique, aux préférences et aux entreprises savantes, un empire tout autrement sûr et puissant qu'il n'eût pu être ailleurs.

Je me contente d'indiquer des causes dont l'action est si évidente.

La seconde question est plus complexe : Pourquoi tels dialectes et non tels autres ont-ils été l'objet de la culture littéraire? Comment se fait-il que des dialectes très inégalement déformés aient pu être fixés parallèlement, et plusieurs, à une époque bien postérieure à la période linguistique que représentent leurs éléments constitutifs? Quelles influences ont déterminé le niveau où chacun d'eux a été arrêté?

Si l'existence d'une langue savante comme le sanskrit est pour l'existence même des *prākrits* littéraires un indispensable postulat, son influence ne s'est point bornée à une impulsion première. Il est visible que la grammaire classique a, dans le détail, joué le rôle de régulateur. La langue classique,

fixée dans toutes ses parties, entourée de tant d'autorité et de prestige, fournissait au travail savant comme un type de perfection; l'action ne pouvait manquer d'en être puissante. Seule son existence explique comment une part de reconstitution, de nivellement arbitraire, a pu s'exercer dans ce travail sans y jeter une désorganisation irrémédiable. Le modèle était là, à la fois une lumière et un frein.

A prendre ces dialectes en eux-mêmes et dans leurs destinées isolées, il n'est pas malaisé de discerner plusieurs facteurs qui ont rendu possible, qui ont préparé, qui ont inspiré, leur constitution définitive.

Tous les *prākṛits* plongent leurs racines dans la langue populaire. Les noms ethniques que plusieurs portent, peuvent, en plus d'un cas, être décevants; à coup sûr, tous leurs éléments essentiels sont originellement empruntés à la langue vivante. Le trait est commun à tous. Mais tous les dialectes populaires n'ont pas été élevés au rang de *prākṛits* grammaticaux. Cette immobilisation savante de plusieurs d'entre eux, se produisant à une époque où le *sanskrit*, en se répandant dans l'usage, avait mis aux mains de tous un instrument littéraire excellent, a dû être, dans chaque cas particulier, motivée par des raisons spéciales. On en aperçoit aisément plusieurs, littéraires ou religieuses, locales ou scolastiques.

Si la fixation définitive des *prākṛits* et, par consé-

quent, la rédaction des œuvres qui nous en sont parvenues ne peuvent pas être sensiblement antérieures au III^e siècle, il est bien clair que ces langues ni ces littératures ne sont sorties en un jour du néant. Elles avaient des antécédents. À l'état plus ou moins rudimentaire, il a certainement existé, bien avant cette époque, une littérature populaire et profane, peu ou point écrite, mais vivante. On en trouve dans les inscriptions des traces positives. Je n'ai pas besoin de rappeler, dans l'inscription de Siripulumāyi (Nās. n° 14), les allusions bien connues à la légende épique. Les sectes religieuses avaient pu, avaient dû, dès l'âge de leur fondation, conserver certains enseignements, certaines traditions, et, du même coup, la tradition plus ou moins altérée du langage qui avait servi d'abord à sa propagation. C'est à ces sources que les arbitres de la rénovation littéraire pouvaient puiser les éléments caractéristiques des idiomes auxquels ils ont donné leur forme définitive. À plusieurs égards la situation des prākṛits est tout à fait analogue à ce qu'avait été celle du sanskrit, telle que je la comprends et que je l'ai esquissée tout à l'heure.

Si le mahārāṣṭrī est devenu, de préférence à tout autre dialecte, la langue de la poésie chantée, c'est qu'il s'était, dans le Mahārāṣṭra plus tôt qu'ailleurs, développé spontanément une poésie qui servit de modèle à des essais plus savants. Les Jainas, tout en employant le mahārāṣṭrī, y ont introduit la désinence en *e* des nominatifs masculins; le nom de māgadhi conservé à leur dialecte montre bien

que cette innovation est comme un dernier retentissement des souvenirs qu'ils avaient gardés de la langue de ce pays de Magadha auquel plus d'un lien les rattachait historiquement. C'est évidemment un souvenir analogue qui s'exprime dans l'application du même nom de mādhi à la langue du tripitāka singhalais. Quelques rares mādhismes peuvent à peine passer pour une marque d'origine. Plusieurs traces de mādhismes apparaissent cependant dans les plus anciennes inscriptions de Ceylan; elles semblent témoigner que, comme on devait s'y attendre, c'est une sorte de mādhi qui servit d'instrument à la propagande de Piyadasi. Le canon singhalais prétend s'y rattacher; une tout autre influence domine en réalité dans la langue où il est conçu, une influence probablement issue de l'ouest de l'Inde. Le sanskrit mixte des bouddhistes du nord-ouest est l'orthographe prākrite la plus rapprochée du sanskrit littéraire; c'est, suivant toute vraisemblance, celle qui a été le plus tôt fixée dans une tradition durable. Il est fort possible que le pâli doive quelque chose de son caractère archaïque à ce penchant pour les orthographes étymologiques dont l'Inde occidentale nous a fourni des preuves multiples. La tradition en aurait été conservée dans une certaine mesure par la secte à laquelle remonte la rédaction du tripitāka méridional.

Dans cet ordre d'idées, il est un fait qui me semble assez frappant pour mériter d'être signalé ici. Trois prākrits provinciaux tiennent une place

d'honneur dans les grammaires, surtout dans les plus anciennes : le mahârâshtri, le mâgadhi, le çauraseni. Ce serait se faire des grammairiens prâkrits une idée bien fausse que d'imaginer qu'ils aient prétendu, sous ces trois noms, grouper les familles principales de dialectes populaires. Ils n'ont jamais poursuivi qu'une utilité pratique; et nous ne risquons pas de leur faire tort en affirmant qu'ils n'ont jamais conçu l'idée d'une classification générale et méthodique des idiomes prâkrits. C'est sur des conditions spéciales, locales ou historiques, que doit être fondée l'importance de ces trois dialectes. Or, par l'origine qu'indiquent leurs noms, ils correspondent précisément aux foyers des trois systèmes d'écriture que les monuments nous permettent de discerner antérieurement à la période grammaticale : le mahârâshtri au prâkrit monumental de la côte ouest; le mâgadhi à l'orthographe officielle de Piya-dasi; le çauraseni, le plus archaïque d'aspect, au prâkrit sanskritisant de Mathurâ et du Nord-Ouest. Il semble que les souvenirs plus ou moins obscurcis, la perpétuité plus ou moins traversée, d'une tradition fondée sur des essais précoces d'écriture, aient provoqué dans ces trois foyers, y aient du moins facilité la création de dialectes littéraires.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, une conclusion est certaine. C'est seulement au prix d'une tradition antérieure, locale, religieuse ou littéraire, maintenue par des moyens et dans des conditions qui ont pu varier, qu'a été possible la réforme gram-

maticale d'où les *prākritis* grammaticaux sont sortis sous la forme que nous leur connaissons. Il me suffit ici de signaler le fait dans sa généralité. Je n'ai point à aborder les questions épineuses d'histoire littéraire qui se posent à l'origine de chacun de ces dialectes. J'ai voulu montrer au moins, en présentant la thèse à laquelle les faits philologiques me paraissent nous acculer invinciblement, qu'elle ne présente en somme aucune de ces difficultés insurmontables qu'y pourrait redouter d'abord l'esprit prévenu par des théories différentes. En finissant, je tiens à faire remarquer qu'il y a dans cette façon de considérer les choses un correctif nécessaire à ce que ma conclusion touchant la rédaction des livres pâlis ou *prākritis* paraîtrait avoir de trop absolu. Cette réserve est indispensable; il n'en faut ni exagérer la portée ni l'atténuer à l'excès. Quant à en marquer les limites dans chaque cas particulier, à faire le départ rigoureux entre ce qui est l'œuvre de la rédaction dernière et ce qui est l'héritage de la tradition antérieure, c'est une tâche infinie : peut-être ne serons-nous jamais en état de l'accomplir tout entière.

IV.

CONCLUSION.

Les observations qui viennent d'être exposées m'ont amené à toucher la plupart des problèmes les plus généraux que présente l'histoire linguistique de l'Inde ancienne. Je ne puis finir sans résumer

les conclusions principales où j'ai été conduit. Elles sont, à plusieurs égards, en conflit avec les idées courantes; mais il faut songer que, jusqu'ici, l'examen de ces questions est, de l'aveu de tous, loin d'avoir abouti à des résultats catégoriques¹. Nos connaissances à ce sujet sont encore trop incomplètes, trop flottantes, pour qu'un peu de nouveauté puisse exciter la surprise ou justifier la défiance. Je me suis attaché à un seul ordre de considérations, aux arguments épigraphiques et philologiques, les seuls qui fussent appelés par le sujet principal de ce mémoire. J'estime qu'ils fournissent à ma thèse une base suffisamment solide; j'ai la confiance que des preuves d'autre nature viendront s'y ajouter et les confirmer peu à peu. On ne me reprochera pas, je pense, d'avoir dédaigné ces autres sources d'informations; j'en sais tout le prix. Quand il ne serait pas vrai, ainsi que je le pense, que l'ordre de faits où je me suis enfoncé soit le seul capable de conduire à des résultats décisifs, les autres considérations rentreraient mal dans le cadre qui m'était tracé.

Les idiomes littéraires de l'Inde ancienne sont au nombre de trois principaux : la langue védique, le sanskrit classique, le groupe des prākritis. Il y faut ajouter cet idiome en quelque façon intermédiaire

¹ Je puis renvoyer à la préface récente mise par M. Max Müller en tête de l'édition abrégée de sa *Sanskrit Grammar for beginners*, p. v, et aussi à la préface qui précède la grammaire sanskrite de M. Whitney.

entre le sanskrit et le prākṛit, pour lequel j'ai proposé le nom de sanskrit mixte.

1° En ce qui concerne la langue védique et religieuse, les inscriptions de Piyadasi témoignent indirectement qu'elle était, dès le commencement du III^e siècle avant notre ère, l'objet d'une certaine culture, que cette culture était purement orale. C'est un point qui a été examiné au chapitre précédent.

2° Pour le sanskrit classique, sa préparation dans le milieu brāhmanique, fondée matériellement sur la langue védique, provoquée en fait par les premières applications de l'écriture aux dialectes populaires, doit se placer entre le III^e siècle avant J.-C. et le I^{er} siècle de l'ère chrétienne. Son emploi public ou officiel n'a commencé de se répandre qu'à la fin du I^{er} siècle ou au commencement du II^e. Aucun ouvrage de la littérature classique ne peut être antérieur à cette époque.

3° Le sanskrit mixte n'est qu'une manière d'écrire le prākṛit, en se rapprochant de l'orthographe et des formes étymologiques connues par la langue religieuse. Son usage, né spontanément avec les premiers tâtonnements de l'écriture qui s'essaie, se développe d'une façon continue, des édits de Kapur di Giri aux épigraphes de Mathurā. Employé surtout par les bouddhistes, il stimule parmi les brāhmanes la codification d'une langue plus conséquente, plus raffinée, le sanskrit profane. L'avènement de ce sanskrit littéraire marque sa disparition dans l'usage. Il a auparavant, grâce à sa diffusion sous le règne

de Kanishka, assuré sa survivance, à titre de dialecte semi-littéraire, dans certaines écoles du buddhisme.

4° Restent les prākritis. Populaires par leur origine, ils ont, dans la forme sous laquelle ils ont été employés et nous sont parvenus, subi un travail de fixation, de réforme orthographique et grammaticale. C'est le sanskrit, c'est le travail savant parfaitement analogue auquel il doit son existence, qui a inspiré et guidé ce travail. Il n'a pu s'exécuter avant la fin du II^e siècle; à la fin du IV^e, il est un fait accompli. Aucune des grammaires qui enseignent les prākritis littéraires, aucun des livres rédigés dans l'un de ces dialectes, ne peut, sous sa forme actuelle, être antérieur à cette date. Il est bien entendu que, loin d'exclure l'existence d'essais littéraires et d'une tradition plus ancienne, ce système les suppose comme une indispensable préparation. Il exclut seulement l'idée d'œuvres ayant reçu une forme définitive, d'une tradition arrêtée canoniquement, dont l'existence eût rendu toute réforme grammaticale superflue et impossible.

Il va sans dire que la solidité des dates que je viens d'énoncer dépend, dans une assez large mesure, de la solidité des dates attribuées aux inscriptions. La série chronologique des monuments me paraît bien établie. En supposant que certaines corrections y soient nécessaires, je n'imagine pas qu'elles puissent être assez sensibles pour modifier les grandes lignes que j'ai esquissées.

Tout, dans ce système, se tient et se suit en un

mouvement naturel et bien lié. Les mêmes inspirations que nous voyons à l'œuvre dès les premiers temps continuent leur action dans la suite; à travers des évolutions qui se commandent et s'engendrent l'une l'autre, les principes moteurs restent identiques. La suite de l'histoire linguistique dans la période que nous avons parcourue, est le développement logique des tendances que révèlent les plus anciens monuments. Dans ce sens, ce dernier chapitre se rattache étroitement à l'objet direct de ces études, aux inscriptions de Piyadasi.

APPENDICE.

De sérieux progrès ont été faits dans l'étude de nos inscriptions au cours de ces dernières années, grâce surtout à M. Bühler. Au fur et à mesure que paraissait mon commentaire des Édits, s'accumulait, au point de vue de la lecture, la matière d'un copieux erratum; ce qui ne veut pas dire que les lectures nouvelles soient nécessairement, dans tous les cas, plus certaines ou plus correctes que les anciennes. Pour mettre, en le terminant, mon travail à jour, j'ajoute ici en appendice l'indication des lectures où le texte de M. Bühler, qui a eu entre les mains des documents plus récents ou moins imparfaits, diffère de celui que j'ai donné. C'est surtout pour Khâlsi que les divergences sont nombreuses et intéressantes. Par bonheur, dans la grande majorité des cas, elles ne sont pas de nature à rien changer à mon commentaire. Ce sont donc les lectures divergentes de M. Bühler que j'énumère ici successivement. Pour être moins incomplet j'ajoute une transcription du I^{er} édit de Kapur di Giri conforme au fac-similé du pandit Bhagwâulâl Indrajî, et les lectures nouvelles qui résultent pour le pilier de Firuz Shah des reproductions publiées par MM. Fleet et Bühler dans l'*Indian Antiquary*, octobre 1884.

GIBNAK.

I. Ligne 2, idha ná; — 1. 7, mahānasambi; — 1. 10, dhañmalipi.

II. Ligne 3, aṁtiyoko, aṁtiyokasa sāmicañ; — 1. 4, cichā; — 1. 5, ośadhāni; — 1. 8, khānapātā.

III. Ligne 1, devānañpriyo; — 1. 3, niyātu; — 1. 4, bāmhana.

IV. Ligne 2, brāmhana*; — 1. 6, brāmhana*; — 1. 10, ta imamhi.

V. Ligne 4, mayā tredasavāsābhisitena; — 1. 6, apari-godhāya; — 1. 8, ye vā, sarvatra, "nisrito ti va; — 1. 9, te dhañmamahāmātā.

VI. Ligne 7, āropitañ; — 1. 12, ārādhayañtu ti etāya.

VII. Ligne 2, ichañti, kasañti vipule; — 1. 3, sayamo.

VIII. Ligne 1, atikāñtañ; — 1. 4, hiraññapañividhāne ca jānapadasa.

IX. Ligne 2, putalābhesu; — 1. 3, mahidāyo; — 1. 4, gurūnañ; — 1. 6, bhātrā; — 1. 7, suhadayena va; — 1. 8, imiṇa sakañ.

X. Ligne 1, kiti; — 1. 2, dhañmasusrusā, anuvidhiyātāñ, kiti; — 1. 3, pāratrikāya, apuññāñ; — 1. 4, dukarañ, añatra, paricijjipā.

XI. Ligne 1, devānañpiyo; — 1. 2, susrusā; — 1. 3, bhrātā va sañstutañātikena, katavyañ; — 1. 4, karu, anañtañ.

XII. Ligne 1, gharistāni cā; — 1. 2, pūjā, sāravaḍhi asa, sāravaḍhi; — 1. 3, parapāsañḍagarahā; — 1. 4, tena tana; — 1. 6, karōñto, sādhu; — 1. 7, kiñti aṇamaññasa, sru-peruñ ca sususerañ ca.

XIII. Ligne 1, satasahasramātrañ; — 1. 2, ta bāḍhañ

vedanamatañ ca gurumatañ ca; — l. 6, sakañ cchamitave, vijite; — l. 7, achātiñ, samacerāñ; — l. 8, yonarājā, aṃtekinā; — l. 9, (a)ñdhrapirīndesu, anuvatañte¹, dāti; — l. 10, savathā, pitiraso, ladhā, piti, vijaye chātiñ ca.

XIV. Ligne 4. punaṃpuna; — ligne 5, sañchāye.

DHAULI.

I. Ligne 1, lājina, pajo; — ligne 2, samājā, sādhumatā; — l. 3, lājine, pānasata; — l. 4, dhañmalipi, pachā, ālabhiyī.

II. Ligne 5, vijitasi; — l. 6, devānañpiyena piyadasinā, dhāni; — l. 7, āni, pasuopagāni, savata, lopāpitā, hālāpitā; — l. 8, magesu, lopāpitāni.

III. Ligne 9, piyadesi, ānapa.i., vijitasi, yutā; — l. 10, mātāpitisu susūsā; — l. 11, jivesu, anālañbhe, yutāni, ānapayisati.

IV. Ligne 12, vilisā; — l. 13, agikañdhāni; — l. 14, lūpāni; — l. 15, anālañbhe, avilisā, bhūtānañ, "bañbhanesu, mātāpitisusūsā, vu[dha]susūsā; — l. 16, piyadesi; — l. 17, imañ, ākapañ, ciñbitu, dhañmānusāsana; — l. 18, aṭhasa, vuḍhi, vaḍhi.

V. Ligne 21, nāti va, se, kachañti, dukaṭañ; — l. 22, supadālaye, se, lūtapuluvā; — l. 23, viyāpaṭā, dhañmādhithānāye, dhañmayutasa, "gañdhālesu, laṭhika", apalañtā, bhañmayesu; — l. 24, bābhanibhiyesu, mahālakesu, bañdhanabadhasa, apalibodhāye; — l. 25, pajā ti va kaṭābhikāle, mahālake, bhātinañ me bhagi; — l. 26, añnesu vā nātinañ (?), viyāpaṭā e iyañ dhañmanisite ti va, savapuṭhaviyañ, dhañmamahāmātā; — l. 27, dhañmalipi likhita, ciṭaṭhikā.

¹ Je suppose que le § de la lecture de M. Bühler est une inadvertance. Il semble bien clair sur la photographie de l'Archæol. Surrey. C'est, du reste, l'orthographe ordinaire à Gîrnar.

VI. Ligne 28, *puluve, kâlañ; — l. 30, kichi, mahâ-mâtehi, âlopite hoti, nijhati, palisâya; — l. 31, ânañtali-yañ pañivedetaviye, anusathe, hi; — l. 32, uñhâne, aṭha-sañtilanâ, ânaniyañ; — l. 33, palâta, âlâdhayañtû ti, dhañmalipi, cilañhitikâ, tathâ, putâ, papotâ, palakamañtu.

VII. Ligne 1, piyadasî, hi te, sayamañ; — l. 2, ucâvu-calâgâ, kachañti, vipule, ca, nice.

VIII. Ligne 3, lâjâne, — ikhamisu, buvañti nañ; — l. 4, piyadasî, dasavasâ*, sañbodhi, . . . ena; dasane, vuḍhâ-nañ; — l. 5, hilañnapañividhâne, jânapadasa, dhañmânu-sathi, lipuchâ, tadopayâ esa bhûye, piyadasine.

IX. Ligne 6, piyadasî, aṭhi jane ucâvucam, kaleti, . . jo-padâye; — l. 7, jane, kaleti eta tu ithi bahukañ ca bahuvi-dhañ ca khudakañ ca ni*, kaleti; — l. 8, kaṭaviye ceva kho mañ*, apaphale cu kho, hedise mañgale yañ ca kbo ma*, sañmyâpañipati; — l. 9, gulûnañ, dhañmamañgale, ta, pûtinâ; — l. 10, le âva, niphatiyâ, pi, vañ vute dâne sâdhu ti se nathi anugahe vâ; — l. 11, âdise, dhañ-mânugahe, sahâyena pi viyovaditavi. . . . ; — l. 12, svagasa âladhi.

X. Ligne 13, devânañpiye piyadasî, kiṭi, mañmate i yaso vâ kiṭi*, tadetvâye ja*; — l. 14, sañ su. . . satu me dhañma : palakamati; — l. 15, apapalisave huv. . . . i palitijitu; — l. 16, usaṭena, usaṭena.

XIV. Ligne 17, piyadasinâ, no hi, ghaṭite; — l. 18, li-khiyisâ. . . ceva, âye; — l. 19, cu heta.

JAUGADA.

I. Ligne 1, khapigalasi, âlabhitu pajohitaviye; — l. 2, nâpi; — l. 3, paluvañ, sahasani; — l. 4, yeva, mige se.

II. Ligne 6, savata, pañḍiyâ; — l. 7, lâjâno; — l. 8, pasuopagâni, nathi; — l. 9, savatu (?) halâpetâ.

III. Ligne 10, piyadasī; — l. 11, pañcasā pañ*; kañ-
mane, mitasañthutena; — l. 13, hetate.

IV. Ligne 16, dasayitu; — l. 17, avihisā, sañpa...;
— l. 18, bahuvidhe; — l. 19, lājine.

V. Ligne 23, nāti va palañ.

VI. Ligne 1, piyadasī, pañvedanā; — l. 4, ānañtaliyañ,
amusañhe nathi hi me, sañtilaniyā ca; — l. 5, ... me
sa*, mūle, kāmatalā savalokahitena, kiñchi.

VII. Ligne 8, sayamañ.

VIII. Ligne 10, cā.

IX. Ligne 15, mañgalañ; — l. 16, hedise ma; — l. 17,
...esa añne., iyañ; — l. 18, ādise; — l. 19,
sādhū.

X. Ligne 21, tadatvāya, susūsatu; — l. 22, kiñti, hu-
veyā ti; — l. 23, usañeñ vā.

KHĀLSI¹.

I. Ligne 1, lekhitā, pajohitaviye; — l. 2, kaṭaviye, ba-
hukā, samāsasi, piyadasī lājā, sādhumatā; — l. 3, pule
mahānasasi, devānañpiyasā, pānasahasāni ālabhiyisu supa-
ñhāye, idāni, tini yavā, ālabhiyañti; — l. 4, duve majulā,
dhuve, etāni piche (?), ālabhiyañti.

II. Ligne 4, añtā athā, kelalaputo; — l. 5, ye cā añne
tasā añtiyogasā, lājāno savatā, cikisakichā, cā, cā, manuso-
pagāni cā atatā nathi; — l. 6, hālāpitā, evamevā, cā atatā
nathi, hālāpitā cā, magesu lukhāni lopitāni udupānāni ca.

III. Ligne 7, ānapayite, lajuke, anusayānañ nikhamañtu,
imāye, añnāye; — l. 8, mātāpitisu susūsā, cā, cā, dānañ

¹ Je ne note, bien entendu, que les corrections données par M. Bühler
non comme simplement conjecturales, mais comme visibles sur la pierre ou
sur les estampages.

pānānaṃ anālaṃbhe, apabhaṃḍatā, palisā pi ca yutāni ganānāsi anapayisaṃti, cā.

IV. Ligne 9, vadhite, pānālaṃbhe vihisā cā, nātinaṃ, samanabaṃbhanānaṃ, se ajā devānaṃpiyasā piyadasīne lājine dhaṃmacalanenā, vimānadasanā, — l. 10, ādisē, ajā, devānaṃpiyasā piyadasīne, dhaṃmanusathiye anālaṃbhe, avihisā, nātineṃ; — l. 11, ese cā, lājā, dhaṃmacalanaṃ, cā panātikā; — l. 12, vadhayaṃsaṃti, imaṃ āvakapaṃ, silasi cā tiṭhaṃte, no hoti, cā; — l. 13, imisā athasā, duvādasavaśābhisitenā, piyadaṣinā lājinaṃ lekhitāṃ.

V. Ligne 13, e aṃḍilute kayānasā se du*, se mamayā, tā mama putā cā natāle cā; — l. 14, tchī ye apatiye, tathā anuvaṭisaṃti, kachaṃti e cu hetā, se, kachati pāpe hi, atikaṃtaṃ, nāma tēdasavasābhisitenā mamayā, mahāmatā katā te savapāsaṃḍesu viyāpaṭā; — l. 15, dhaṃmādhīṭhānāye dhaṃmavadhīyā, vā dhaṃmayutasā, yonakaṃbojagaṃdhālānaṃ, baṃbhanibbesu, anathesu vudhesu, dhaṃmayutāye, viyāpaṭā te baṃdhanabadhasā paṭivīdhānāye, anubadhaṃ pajā vati vā; — l. 16, kaṭābhikāle, mahālake, olodhanesu bhātinaṃ cu na bhagininaṃ, aṃne, viyāpaṭā, dāna-saṃyute, vijitasī mamā; — l. 17, lekhitā, pajā.

VI. Ligne 17, atikaṃtaṃ, hutapuluve, paṭivedanā; se, adamānasā me; — l. 18, olodhanasi, vacasī vini*, uyānasi, savatā, aṭhaṃ,vedeṃtu, savatā, hakaṃ, sāvakam, mahāmātehi; — l. 19, atiyāyike ālopite hoti tāye aṭhāye vivāde nikati vā, palisāye anañṭaliyena paṭivedayitaviye, dose vā uṭhānasā, cā kaṭaviyāṃ matehi, "hite tasa punā ese; — l. 20, kaṃmatālā savalokahitenā, ananiyāṃ yehaṃ, palatā cā, ālādhayitu se etāyeṭhāye, palakamātu savalokahitāye; — l. 21, anata, palakamenā.

VII. Ligne 21, vasevu, bhāvasudhi ca ichaṃti jane cu ucāvacachaṃde ucāvacalāge, pi cu dāne asā; — l. 22, kiṭaṃnatā diḍhabbatitā, nice bhāḍhaṃ.

VIII. Ligne 22, atikaṃtaṃ, "piyā vihālayatāṃ nāma ni*,

aññāni, huñsu, sate, sañbodhi; — l. 23, hetā iyañ, *sane cā dā* vudhānañ, *dhiāne cā jānapadasā janasā ca dasane, *thi cā dhañ*, tatopayā ese bhuye lāti.

IX. Ligne 24, jane ucāvacañ, kaleti ābādhasi avāhasi vivāhasi pajopadāye, aññāye, jane, magalañ kaleti heta cu añbikajānāo, khudañ cā, *yañ cā mañgalañ kaleti; — l. 25, kho, apaphale vu, ese, mahāphale ye dhañmamagale iyañ dā*, samyāpaṭipati, pānesu sayame, apaciti, añne, heḍise dhañmamamañgale nāma se va*, putenā, suvāmi-kenā, mitasañthutenā āva, pi; — l. 26, magale āva tasā, niphatiyā imañ kathañ iti (?) e hi ivale magale, se hoti siyā, athañ, punā, iyañ punā dhañmamagale akālikē, athañ, athañ, hañce punā tañ athañ, hidā, ubhayatā; — l. 27, hidā cā se aṭhe palatā cā anañtañ puññañ pasavati, dhañmamagalenā.

X. Ligne 27, lājā, mahathāvā, pi yaso, tadatvāye, dhañmasusūsa sususatu me, dhañmavatañ, anuviddhiyatu; — l. 28, lājā, lājā, kiti sakale, palāsave, palisave, usaṭena, anātā agenā, palitūditu, heta cu.

XI. Ligne 29, nathi heḍise dāne ādisañ, dhañmmasañvibhāge dhañmmasañbhañdhe, samanabañbhanānāñ; — l. 30, anālañbhe, pitinā pi, suvāmiḥkena pi miṣañthutānā pi avā, ṣe, hidsalokikē ekañ āladhe, anañtañ puññā.

XII. Ligne 30, devānāpiye; — l. 31, pāsāñḍāni, pujeti, no, kita, ṣavapāsāñḍānañ ṣālavaḍhi, vacaguti kilī taatapāsañḍa, palapāsāñḍagalāhā vā tā nā anagalāhā vā no ṣiyā; — l. 32, apakalanāṣi lahukā, taṣi taṣi, palapāsāḍā, vaḍhiyati, upakaleti, aññathā kalata atapāsāḍa ca chanati palapāsāḍā pi vā upakaleti, punāti; — l. 33, palapāsāḍa, se ca pu*, kalañta upahañti atapāsāñḍasi samavāye, kiti aññamanasā dhañmañ suneyu, sususeyu, kilī; — l. 34, bahusutā vā kayānāgā ca haveyu ti, devānāpiye, manati, sālavaḍhi, sava-
pāsāñḍasi, vacabhumikā, vā nikāye; — l. 35, etisā, cā, cā.

XIII. Ligne 35, kaligyā, diyāḍhamāte, ye taphā apa-

vudhe satasahasamāte, tāvatake mate tatā pachā adhunā, kaligyesu, dhañmavāye; — l. 36, dhañmakāmata, cā, se athi, devānañpiyasā vijinitu kaligyāni, vijinamane, vadhañ vā malane vā apavahe vā, se bādha vedanīyamate galumate ca devā, tatā galumatatalaṃ; — l. 37, vā, ane, vihitā puja agabhutasususā, galususā, mitasañthutasahāyanātikesu dāsa-bhaṭakasi samyāpaṭipati diḍhabhatitā, tatā hoti upaghāte, abhilatānañ vā vinikhamane; — l. 38, vā pi sañvihitānañ sinehe avipahine, mitasañthutasahāyanātikaviyasane pāpu-nāti, se pi tānam eva upaghāte hoti paṭibhāge cā ese savañ manu. ya galumate cā, nathi cā, nathi; — l. 39, bañhmāne cā, manusānañ ekatalasi pi pāsādasi, kalūngesu ladhesu hatā ca maṭe cā apavudhe ca tatā satabhāge vā sahasabhāge vā gulumate; — l. 2, savabhu sayama samacaliya, iyañ vu; — l. 3, *vijaye se ca punā; — l. 4, savesu, asasuhi yo-janasatesu ate, palañ cā; — l. 5, aṇṭiyogenā catāli, aṇṭe-kine nāma makā; — l. 6, alikasudale, hevameva he; — l. 7, hidalājā viṣavajjyonakambojesu nābhakanābhapañtisubhojapitṭikesu; — l. 8, apiladesu, devānañpiyasā dhañmānusathī anuvatañti yata pi dutā; — l. 9, devānañpiyasā no yañti, devānañpinañya dhañmavotañ vidhanañ; — l. 10, dhañmañ anuvidhiyañti anuvidhiyisañti cā ye se ladhe; — l. 11, etakena hoti, sā piti piti dhañmavijayasi; — l. 12, lahukā vu, mahaphalā maññañti devenañpīne; — l. 13, aka . . .; — l. 14, navañ, vijayañtaviya, vijayasi khañti cāla hu; — l. 15, dañḍatā cā locetu, manatu; — l. 16, kikyē, ca nilati hotu uyāmalati sā pi.

Édit. XIV. Ligne 18, ghaṭite; — l. 19, bahu ca, athi cā hetā punañpuna; — l. 20, tasa tasā, madhuliyāye, se siyā ata, sañkheye, alocayitu lipikalapalādhena vā.

KAPUR DI GIRI.

I. Ligne 1, ayañ dharmalipi, rañño likhapita hida no kici jive arābh.t. pra.hitave no pi ca samaja kaṭava bahuka hi dosha samayasa devanañpriyo priyadarci raya khati; — l. 2,

athi pi, sestamate devanañpriasa priyadargisa, pure mahanasasi, anudivaso, pranaçatasahañsani sapathaya se idani yada aya dharmalipi likhita tada tra. va prana hainñate majara duvi 2 mago 1 so pi mago na dhruva eta pi prana trayo paca na arabhiçañti.

PILIER DE DELHI.

I. Ligne 7, gevayá, anuvadhyañti; — l. 8, samádapayitave; — l. 9, esa pi vidhi.

II. Ligne 10, lājā, kiyañ; — l. 15, aṭhāye; — l. 16, ca hotāti.

III. Ligne 17, kayānañm eva; — l. 18, no mina, dekhati, me pāpe ka"; — l. 20, niṭhūliye.

IV. Ligne 12, ete; — l. 13, lājūkānañ; — l. 14, abhihāle va dañ"; — l. 20, vividhe dhañ", sañyame.

V. Ligne 3, sālīkā; — l. 4, aṁbākapilikā; — l. 8, pātaka (?); — l. 9, tuse (?); — l. 10, jhāpetaviye; — l. 12, dhuvāye; — l. 13, anuposathañ; — l. 18, cātuñmāsiye; — l. 19, lakhane.

VI. Ligne 3, apahaṭā; — l. 9, mokhyamate.

VII-VIII. Ligne 12, husu; — l. 15, atikañtañ, kathañ; — l. 18, kina su; — l. 20, dhañmānusathini; — l. 1, vaḍhisati, dhañmānusathini, ānapitāni, janasi, paliyovadi-sañti; — l. 2, māgesu, udupānāni; — l. 3, khānāpāpitāni, dhiyā, paṭibhogāye pasumunisānañ, vividhāyā hī, anupaṭipajañtu; — l. 5, hohañti ti, te te mahāmātā dhañmamahāmātā cu; — l. 6, dānavisagasi, dānavisagesu; — l. 7, madave sādhave ca; — l. 9, lahu se dhañmaniyañ; — l. 10, tathā ca anu", āladhi, sataviçativasābhisitena.



INDEX.

Cet index comprend tous les mots qui se rencontrent dans les inscriptions que nous avons passées en revue¹. J'y ai fait entrer, bien entendu, même les mots qui figurent en composition; ils sont alors, d'ordinaire, précédés et, suivant les cas, suivis d'un trait (-). Les mots sont portés ici dans la forme que leur prête la lecture des édits telle qu'elle paraît actuellement acquise². Quand elle est susceptible de correction certaine, j'ai ajouté cette correction entre parenthèses, et lorsque cette forme nouvelle s'écarte sensiblement de la lecture matérielle, je l'ai répétée à son rang, en renvoyant à la forme défigurée. Les additions certaines sont enfermées entre crochets ([]).

Conséquent avec les explications que j'ai données, j'ai laissé le *k* et l'*ś* de Khālsi à leur rang à côté du *k* et de l'*s* ordinaires; mais j'ai eu soin de toujours indiquer leur présence.

¹ Je n'ai fait d'exception que pour un certain nombre de mots trop mal conservés — notamment à Kapur di Giri — et que je n'eusse pu consigner ici que sous une forme absolument hypothétique.

² Quelques exceptions seulement pour Kapur di Giri dont les reproductions sont trop imparfaites pour nous interdire une certaine liberté.

Pour les Édits des Colonnes, j'ai dépouillé la version du Pilier de Firuz Shah (D), la seule complète. J'ai partout ajouté entre parenthèses les variantes des autres copies, quand il s'en rencontre.

Je rappelle les abréviations qui désignent chaque groupe d'Édits; je les place dans l'ordre où figurent à l'index les formes qui appartiennent à chacun d'eux.

G.	Girnar.	R.	Rupnâth.
Dh.	Dhauhi.	B.	Bairât.
J.	Jaugada.	Bh.	Bhabra.
Kh.	Khâlsi.	Éd. R.	Édit de la Reine.
K.	Kapur di Giri.	Éd. K.	Édit de Kauçambi.
D.	Delhi.	Bar.	Barâbâr.
S.	Sahasarâm.		

Les marques D¹, A, R, M, pour désigner les versions des édits sur colonnes parallèles à D., sont connues par le chapitre consacré à ces textes.

a, Kb. XII, 31.	28; VIII, 3. — J. IV, 14; VI, 1; VIII, 10. — Kh. IV, 9; V, 14; VI, 17; VIII, 22. — D. VII-VIII, 12, 15.
am, Dh. VI, 30, 32; dét. I, 2, 3; dét. II, 1, 2. — J. VI, 3, 5; dét. I, 1, 2; dét. II, 1, 2. — Kh. IV, 12; X, 28. — S. 1, 2. — B. 3.	amalakâ, Dh. dét. I, 18; dét. II, 10. — J. dét. II, 15. Cf. alâ.
amchañti, K. V, 11.	amalikâye, D. V, 20.
amñathâ, G. XII, 5.	amâlena, S. 2.
amñe, G. V, 5; VIII, 5.	amta, J. II, 6. — Kb. II, 4. — S. 5. — R. 3. — B. 7.
-amtañ, D. IV, 18.	amânâñ, Dh. dét. II, 4, 10. — J. dét. II, 4, 15.
amtamahamâtâ, D. I, 8 (D ¹ am-gamahâ*).	-amtika, Dh. dét. I, 9.
amtarâ, K. VI, 14.	amtikini, K. XIII, 9.
amtarâñ, G. IV, 1; V, 3; VIII, 1. — K. IV, 7; V, 11; VIII, 17.	amtiyako, G. II, 3.
amtalâñ, Dh. IV, 12; V, 22; VI,	amtiyokasa, G. II, 3. — J. II, 7. — K. II, 4.

- amūyoke*, Dh. II, 5. — J. II, 6. — K. II, 4.
amūyokena, K. XIII, 9.
amūyoko, K. XIII, 9.
amūyogasa, Kh. II, 5.
amūyoge, Kh. II, 5; XIII, 4.
amūyogena, Kh. XIII, 5.
amūte, Dh. VI, 29. — J. VI, 2.
amūtekena, G. XIII, 8.
amūtekena, Kh. XIII, 5.
amūteshu, K. XIII, 8.
amūtesa, Dh. dét. II, 4. — J. dét. II, 5.
amūtikute, Kh. V, 13.
[a]mūdhrapirīndesa, G. XIII, 9.
amūdhrapulidēsha, K. XIII, 10.
amūnani, Dh. dét. I, 14.
amūnata, Dh. VI, 34. — J. VI, 7. — K. IX, 20. — D. I, 3.
amūnati... (?), Dh. X, 13.
amūnathā, Kh. XII, 32.
amūnamanasa, Kh. XII, 33.
amūndnam, D. VII-VIII, 6.
amūnāni, Dh. IV, 13; VIII, 3. — J. VIII, 10. — Kh. IV, 10; VIII, 22. — D. II, 14 (D² āoā²); V, 14; VII-VIII, 9.
amūndye, Dh. III, 10; IX, 7. — J. III, 11; IX, 14. — Kh. III, 7; IX, 24.
amūnālāmbhe, Dh. III, 11.
amūne, Dh. IV, 15; V, 23; VIII, 5; IX, 9; dét. I, 9. — J. IV, 18; IX, 17. — Kh. II, 5; IV, 11; V, 15, 16; VIII, 23; IX, 25. — D. V, 17; VII-VIII, 6. — Ed. R. 3.
amūnesu, Dh. V, 26. — D. VII-VIII, 5.
- amūbākapilika*, D. V, 4 (A²kipi² RM ²lika).
amūbivādika, D. VII-VIII, 2.
amūbivādika, Ed. R. 3.
amūbikajanāo, Kh. IX, 24.
amūmisañ, S. 2.
akatia (lis. eka²), K. I, 2.
akasmā, J. dét. I, 4. — Dh. dét. I, 9.
akasmāpolikilese, Dh. dét. I, 21.
akasmāpolibodha, Dh. dét. I, 20.
akālana, Kh. XII, 32.
akālike, Kh. IX, 26.
akhakhase, Dh. dét. I, 22.
agaparakamena, K. VI, 16.
agabhutasususa, Kh. XIII, 37.
-agorasi, K. VI, 14.
agāya, D. I, 4 (A ²ga² M ²yañ).
agāyā, D. I, 3 (AM ²ya).
-agāramhi, G. VI, 3.
-agālasī, Dh. VI, 29. — Kh. VI, 18.
agikamūdhāni, Kh. IV, 10.
agikkhamūdhāni, G. IV, 4. — Dh. IV, 13.
agikkhadhani, K. IV, 8.
agena, G. VI, 14; X, 4. — Dh. VI, 34; X, 15. — J. VI, 7. — D. I, 4 (R ā²), 5.
agenā, Kh. X, 28.
agrabhutisaṇṇa, K. XIII, 4.
acamūḍa, Dh. dét. I, 22.
acamūḍam, J. dét. I, 11.
acayika, K. VI, 14.
acayitī (lis. ²yikañ), K. VI, 15.
acala, J. dét. II, 9, 11.
achātīm (?), G. XIII, 7.
aja, G. I, 10; IV, 2, 5. — Dh. I, 4; IV, 13, 14. — J. I, 4;

- iv, 15. — Kh. xiii, 39. —
 K. iv, 7, 8; xiii, 7.
ajaka, D. v, 7 (RM "ká").
ajake, D. v, 17.
ajalá, Dh. dét. ii, 7.
ajá, Kh. iv, 9, 10.
 -[a]jakkha, G. xii, 9.
añā, K. iv, 9; ix, 19.
añata, G. vi, 14; x, 1, 4. — K.
 vi, 16.
añatra, K. iv, 5; x, 21.
anani, K. iv, 8.
añane (lis. "ni"), K. viii, 17.
añapita, K. vi, 15.
añamaññasa, G. xii, 7.
añamhi, G. ix, 2, 3.
añāye, K. ix, 18.
añāni, G. iv, 4; viii, 1.
añāya, G. iii, 3.
añi, K. viii, 17.
añā. Cf. *am*.
añe, G. iv, 7; v, 8; ix, 5; xii,
 9. — K. v, 13; xiii, 4.
añanañ (lis. *añānañ*), K. vi, 15.
añabi, K. xiii, 7.
añaviyo, G. xiii, 6.
añha, J. dét. i, 4. — R. 4.
añhañ, Dh. vi, 29; dét. i, 22. —
 J. vi, 2. — Kh. vi, 18; ix,
 26. — S. 7.
añhakamme, Dh. vi, 28. — J.
 vi, 1.
añhakame, Kh. vi, 17.
añhamipakkhāye, D. v, 15 (D'R
 M "mi").
añhāye, Dh. iv, 18.
añhavarādhisitasā, Kh. xiii, 35.
añhasa, Dh. iv, 18; ix, 10. —
 K. iv, 10.
añhasamtilandāye, Kh. vi, 19.
añhasamtilandā, Dh. vi, 32. — J.
 vi, 5.
añhasamtilandāya, Dh. vi, 31.
añhasamtilandāyam, J. vi, 4.
añhasi, Dh. vi, 30; dét. i, 3;
 dét. ii, 2, 6. — J. vi, 3.
 -añhasi, D. vii-viii, 4.
añhāya, R. 3.
 -añhāye, Dh. i, 3. — J. i, 3. —
 Kh. i, 3. — D. v, 10; vii-viii,
 7.
añhāye, Dh. iv, 18; v, 26; vi,
 33; dét. i, 23; dét. ii, 9. —
 J. vi 6; dét. ii, 8. — Kh. iii,
 7; v, 16; vi, 19, 20; xii, 34;
 xiii, 13. — D. ii, 15 (M "ya").
 — D. vii-viii, 1. — S. 4.
añhi, J. dét. i, 4.
añhe, S. 5. — R. 4.
 -añheshu, K. v, 12.
añhesu, D. vii-viii, 4.
añhakosikāni, D. vii-viii, 2.
añhitiyāni, R. 1.
añapayami, K. vi, 14.
añapice (lis. "pemi"), K. vi, 15.
añapiṇṇanti, K. iii, 7.
añapemi. — Cf. *añapice*.
ata, Dh. ii, 7. — J. ii, 8. —
 Kb. xiv, 20. — D. vii-viii,
 11.
atañ (lis. *e*"), K. xiii, 6.
atam, K. xiv, 14.
atasa, Kh. ii, 5, 6.
atana, D. vi, 8 (RM "na").
atane, Dh. dét. i, 25. — J. dét.
 i, 12.
atapotiye, D. iv, 4, 14 (RM
am").
atapāsāṇḍa, Kh. xii, 32.
atapāsāṇḍapajā, Kh. xii, 31.

- atapāsasāṇḍabhatīyā*, Kh. XII, 33.
atapāsasāṇḍavadhī, Kh. XII, 35.
atapāsasāṇḍasi, Kb. XII, 33.
atapāsasāṇḍā, Kh. XII, 33.
atapāsagadā, Kh. XII, 37.
ataya (lis. *e*), K. IX, 18.
atasha (lis. *e*), K. XIII, 5.
atānaṁ, Dh. dét. II, 7. — J. dét. II, 10.
atī (lis. *e*), K. V, 11.
atikāṇṭam, Dh. IV, 12; V, 22; VI, 28. — J. IV, 14; VI, 1; VIII, 10. — Kb. V, 14; VI, 17; VIII, 22. — K. VIII, 17. — D. VII-VIII, 11, 15.
atikāṇṭam, Kh. IV, 9. — K. IV, 7; V, 11; VI, 14.
atikāṇṭam, G. VIII, 1.
atikāṭam, G. IV, 1; V, 3; VI, 1.
atikāmayisotī, Dh. dét. I, 24.
atīyāyike, Dh. VI, 30. — J. VI, 3. — Kh. VI, 19.
atīlekhāni, R. 1.
-atīleke, Dh. dét. I, 16. — R. 1.
ata (lis. *e*), K. IX, 18.
atālanā, Dh. dét. I, 12. — J. dét. I, 6.
ate, Kh. XIII, 4.
atesa, Kb. XIII, 4.
atra, K. VIII, 17; XIV, 13.
atrayatīsa (1), K. VI, 15.
-atha-, G. X, 1. — K. X, 21.
atha, Dh. dét. I, 5, 7 (lis. *thi*), 23, 26; dét. II, 3, 7. — J. dét. I, 3; dét. II, 3, 10. — K. IX, 20. — D. III, 20; VI, 4 (RM *thā*).
atham, Kh. IX, 26. — K. IX, 20.
athakaṇṇme, G. VI, 2.
athamhi, G. IV, 10.
-athaya, K. I, 2.
athaya, K. V, 13; VI, 15.
athaye, K. IV, 10; VI, 14, 16; XIII, 11.
athasa, G. IV, 11; IX, 6; XIV, 4. — J. dét. II, 2. — K. IV, 10.
athasamīranaya, K. VI, 15.
athasamītirasa, K. VI, 15.
athasamītilanā, Kh. VI, 20.
athasamītirand, G. VI, 10.
athasamītirapāya, G. VI, 9.
athasā, Kh. IV, 12, 13; IX, 26; XIV, 20.
athasi, J. dét. II, 12.
athā, G. XII, 9. — Dh. III, 10; dét. II, 7, 8. — J. II, 6; III, 11; dét. II, 10. — Kh. II, 4; XII, 31, 34. — D. IV, 10 (D¹ *tha*).
-athāya, G. I, 9, 11.
athāya, G. III, 3; IV, 11; V, 9; VI, 7, 12.
athāye, Dh. dét. I, 19, 21; dét. II, 8. — J. dét. I, 10; dét. II, 14. — Kh. IV, 12. — D. VII-VIII, 10.
athī, Dh. II, 7; VI, 31, 32; VIII, 2; IX, 6, 10; XIV, 17, 18; dét. I, 8, 15, 18. — J. I, 2; II, 8; VI, 4, 5; XIV, 24. — Kh. I, 2; II, 5, 6; VI, 19, 20; VII, 21; XI, 29; XIII, 36, 38, 39; XIV, 17, 18, 19. — K. II, 5; VI, 15; VII, 4; IX, 20; XI, 23; XIII, 2, 6; XIV, 13. — D. VII-VIII, 11. — S. 7. — R. 4. — Cf. *atha*.
athe, G. VI, 4, 5. — Kh. IX, 27.
-athesu, Kh. V, 15.

- ailamānasā*, Kh. VI, 17.
adā, Dh. I, 4; dét. I, 24. — J. I, 4.
adisañ, Kh. XI, 29.
adhanā, G. XIII, 1.
adhapiladesu, Kh. XIII, 8.
adhigicya, Bh. 6.
adhiṭṭhane, K. V, 13.
-adhiṭṭhaya, K. V, 12.
-adhiṭṭhānāye, Kh. V, 15.
-adhiṭṭhānāye, Dh. V, 23.
-adhiṭṭhāne, Dh. V, 26.
-[a]dhiyakha, Kh. XII, 34.
-adhistānāya, G. V, 4.
adhanā, Kh. XIII, 35.
adhe, Kh. IX, 27.
ana (?), Kh. XIII, 13.
anānītañ, G. XI, 4. — Kh. IX, 26, 27; XI, 30. — Cf. *anīmata*.
anānītariyena, K. VI, 14. — Cf. le suivant.
anānītirīṣeṇa (lis. *riyena*), K. VI, 15.
anānītaliyena, Kh. VI, 19.
anānīvetatu (*anānīvatāntu*), K. V, 13.
anagaho (lis. *anā*), G. IX, 7.
anāthāye, D. V, 10 (D² *āna*).
anāthikamache, D. V, 4 (A **thi*).
anātheshu, K. V, 12.
anata, Kh. VI, 21.
anatañ, K. XI, 24.
anātā, Kh. X, 27.
anathesa, Kh. V, 15.
ananiya (?), K. XIII, 7.
ananiyasa, Kh. VI, 16.
ananiyañ, Kh. VI, 20.
anane (lis. *anena*), Dh. dét. II, 6.
anapayissanti, Kh. III, 8.
anaye, K. III, 6.
anarambho, K. IV, 8; XI, 24.
anavāṭṭanti (*anu*), K. XIII, 10.
anavāṭṭhi (*anu*), K. XIII, 2, 10.
anāgatabhayāni, Bh. 5.
anāthesu, Dh. V, 24.
anārambho, G. III, 5; IV, 5; XI, 3.
anālaṃbhe, Dh. IV, 15. — J. III, 12; IV, 17. — Kb. III, 8; IV, 10; XI, 30.
anālaṃbhāye, D. VII-VIII, 10.
anāvāṭṭiya, Dh. dét. I, 11.
anāvāṭṭiye, J. dét. I, 6.
anāsulope, Dh. dét. I, 12. — J. dét. I, 6.
annakāṃpati, Dh. dét. II, 7. — J. dét. II, 10.
anugahineva, D. IV, 6 (R **neva*).
anagaha, Dh. IX, 10. — J. IX, 18. — D. II, 13.
-anugaho, G. IX, 7. — Cf. *anagaho*.
anucātumāsāñ, Dh. dét. II, 10. — J. dét. II, 15.
anutisañ, J. dét. I, 9.
anadivasāñ, G. I, 7. — J. I, 3. Kh. I, 3. — K. I, 2.
anapaṭipajāntu, D. II, 15; VII-VIII, 3.
anapaṭipajeyā, D. VII-VIII, 17.
anupaṭipatiyā, D. VII-VIII, 8.
anupaṭipajāntaṃ, D. VII-VIII, 10.
anupaṭipajāntu, D. VII-VIII, 10.
anupaṭipajisati, D. VII-VIII, 21.
anupaṭipati, D. VII-VIII, 3.
anuposathāñ, D. V, 13 (R² *thām*).
anubandha (?), Dh. V, 25.
anubaddhāpajā (?), Kh. V, 15.
anulupāyā, D. VII-VIII, 13, 16, 18.

- anuvāṣaṁti*. Cf. *anuvāṣaṁti*.
anuvāṣaṁti, K. v, 11.
anuvāṣaṁti, Kh. v, 14.
anuvāṣaṁti, Kh. xiii, 8.
anuvāṣaṁtu, Kh. vi, 17.
anuvāṣaṁte (ou *anuvāṣare* ?), G. xiii, 9.
anuvāṣatu, Dh. v, 27.
anuvāṣaraṁ, G. vi, 14.
anuvāṣaṁti, Dh. v, 21.
anuvāṣare, G. v, 2.
anuvigina, Dh. dét. II, 4.
anuvigina, J. dét. II, 5.
anuvīdhayataṁ, K. x, 21.
anuvīdhiyaṁti, Kh. xiii, 10. — D. vii-viii, 7.
anuvīdhiyatāṁ, G. x, 2.
anuvīdhiyati. Cf. *anuvīdhiyati*.
anuvīdhiyatu, Kh. x, 27.
anuvīdhiyisāṁti, Kh. xii, 10.
anuvīdhiyaṁti, D. i, 7.
anuvēkhamāne, D. vii-viii, 2.
-anuṣati, K. viii, 17.
-anuṣathaya, K. iv, 8.
anuṣathi. Cf. *anuṣathi*.
anuṣathiye, K. iii, 6.
-anuṣaṇaṁ, K. iv, 10.
anuṣaṇisāṁti, K. iv, 10.
anusaṁyānaṁ, G. iii, 2. — J. dét. i, 11, 12.
anusathe, J. vi, 4.
anusathi, Dh. dét. i, 4, 14. — J. dét. i, 2, 7; dét. II, 2.
-anusathi, Kh. viii, 23; xiii, 36, 8, 10.
-anusathini, D. vii-viii, 20, 1.
-anusathiyā, Dh. iv, 14. — J. iv, 17. — Kh. iii, 7.
anusathiyā, D. i, 5 (A "thinā RM "thiya).
-anasathiye, Dh. iii, 10. — Kh. iv, 10.
anusathi, Dh. dét. i, 23, 26.
anusathe, Dh. vi, 31.
anusaṇaṁ, K. iii, 6.
anusaṇāṁ, Dh. iii, 10; dét. i, 25. — J. iii, 11. — Kh. iii, 7.
anusaṇe, Kh. xiii, 36.
anusaṇiṁ, G. xiii, 9.
-anusaṇiṇi, G. iii, 3.
-anusaṇiṇi, G. iv, 5.
anusaṇi, G. viii, 4.
-anusaṇaṁ, G. iv, 10. — Kh. iv, 12.
anusaṇā, Dh. iv, 17.
anusaṇiṇi, Dh. dét. II, 6. — J. dét. II, 8.
anusaṇiṇi, J. dét. II, 11.
anusaṇiṇi, Dh. dét. II, 6, 8. — J. dét. II, 8.
anusaṇisāṁti, G. iv, 9. — Dh. iv, 17. — Kh. iv, 12.
anusaṇiṇi, D. vii-viii, 21.
anusaṇa, K. xiii, 12.
anūpaṇiṇi, D. vii-viii, 7.
anē, Kh. xii, 34; xiii, 37.
anena, J. dét. II, 8. — Cf. *anana*.
aneyanaṁ (?), K. xiii, 6.
apamradhena, K. xiv, 14.
apakathena, D. vi, 5. (A "tha" M "the").
apakaraṇaṁhi, G. xii, 3.
apakaroti, G. xii, 5.
apakalanasi, Kh. xii, 32.
apakaleti, Kh. xii, 32.
apacāṁ, G. v, 2. — K. v, 11.
apaciti, G. ix, 4. — J. ix, 16.
Kh. ix, 25. — Cf. apamiti.
apatiye, Dh. v, 21. — Kh. v, 14.

- apadāna*, D. vii-viii, 7.
-apadāne, D. vii-viii, 7.
apanabodhaye (lis. °*pari*°), K. v, 13.
apaparisave, G. x, 3.
apapalāsavo (lis. °*lī*°), Kh. x, 28.
apapalisave, Dh. x, 15. — J. x, 22.
apaphatāṇ, G. ix, 3. — K. ix, 18.
apaphale, Dh. ix, 8. — J. ix, 16.
 — Kh. ix, 25.
apabbhaṇḍatā, Dh. iii, 11. — Kh. iii, 8.
apabbhīṇḍatā, G. iii, 5.
apabbhidatā, K. iii, 7.
apamiti (lis. *apaciti*), K. ix, 19.
aparaṇṭā, K. v, 12.
-aparādheṇa, G. xiv, 6. — Cf. *apaṇṇradheṇa*,
aparigadha... (?), K. v, 12.
aparigodhāya, G. v, 6.
aparibodhaye. Cf. *apanabo*°.
aparisave, K. x, 22.
apalaṇṭā, Dh. v, 23. — Kh. v, 15.
apaladhiyenā, K. 4.
apalibodhāye, Dh. v, 24. — Kh. v, 15.
apavaa, K. xiii, 3 (lis. °*vaha*), 6 (lis. °*vudha*).
aparayata, K. iii, 7.
apavahe, Kh. xiii, 36.
aparāho, G. xiii, 2.
apaviyati, Dh. iii, 11.
apaviyāti, Kh. iii, 8.
apavudhe, Kh. iii, 35, 39. — Cf. *ahava*°.
apavyayata, G. iii, 5.
apābādhaṇṭāṇ, Bh. 1.
apahatā, D. vi, 3 (RM °*ta*).
-apāye, Dh. dét. 1, 15. — J. dét. 1, 8.
apāsinaṇṇe, D. ii, 11.
api, G. ii, 2.
apumāṇaṇ, K. x, 22.
apumāṇe, Kh. x, 28.
apaṇṇaṇ, G. x, 3.
-apekkhā, D. i, 6 (RM °*kha*).
aparakāṭi (?), K. xiii, 39.
aphākaṇ, Dh. dét. ii, 5, 7.
aphe, Dh. dét. ii, 7.
apheni, J. dét. ii, 10.
apheṣā(ti), Dh. dét. ii, 4. — J. dét. ii, 5.
abadhassa, K. ix, 18.
abādhesu, Dh. ix, 6.
abhaasa (lis. *abhayata*), K. ix, 20.
abhavaṇṇa, K. viii, 17.
-abhikari K. v, 13.
-abhikāreṇa, G. v, 7.
-abhikkāle, Kh. v, 16.
abhikkhinaṇ, Bh. 7.
abhipetaṇ. Cf. *abhihetaṇ*.
abhiramaṇi. Cf. *anasamaṇa*.
abhiṭṭānaṇ, Kh. xiii, 37.
abhiṭṭamāni, Kh. viii, 22.
abhiṭṭamāni, Dh. viii, 3.
abhiṭṭame, Dh. viii, 5.
abhiṭṭemānaṇ, Bh. 1.
abhisitasa, Dh. iv, 19.
-abhisitasā, Kh. xiii, 35.
-abhisite, Dh. viii, 4. — Kh. viii, 22. — Bar. iii, 1.
-abhisitena, G. iii, 1; iv, 12; v, 4. — Dh. iii, 9; v, 22. — J. iii, 10. — Kh. iii, 7. — K. iv, 10; v, 11. — D. i, 1; iv, 1; v, 1 (RM °*sitasa*) 19; vi, 1, 9; vii-viii, 70.

- abhisitenā*, Kh. IV, 13; V, 14. —
Bar. I, 1; II, 2.
-*abhisito*, G. VIII, 2. — K. VIII,
17.
abhihāle, D. IV, 3, 14 (D^a *abhd*^a
A ^ala).
abhihetam (lis. ^ape^a), Bh. 8.
abhihāle, Dh. V, 25.
abhiṭṭā, D. IV, 4 (RM ^ata), 12
(D^aR ^abhi^a).
abhīramakāni, G. VIII, 2.
abhyūnnamisati, D. VII-VIII, 21.
abhyūnnamayeham, D. VII-VIII,
19.
amāa (lis. *amoha*??), K. VI, 16.
amīsādevā, R. 2.
amīsāndm (?), B. 4.
aya, K. I, 2; XIV, 13. Cf. *yaya*.
ayam, G. I, 10; V, 8, 9; VI, 13;
XII, 9; XIV, 1. — K. I, 1.
— Cf. *ia*.
ayatiya, K. X, 21.
ayatiye, Kh. X, 27.
ayāya, G. VIII, 2.
ayi, K. VI, 16.
ayo, K. XIII, 11.
-*araṇbho*, K. IV, 7, 8; XI, 24.
araṇe (corr. *aṇṇe*?), K. II, 4.
aradhātu, K. VI, 16.
aradhiti, K. XI, 24.
arabhi[ī][n], K. I, 1.
arabhiṇamti, K. I, 3.
arasamana (lis. *abhiramani*), K.
VIII, 17.
aropita, K. VI, 15.
alam, J. dét. II, 12. — D. I, 8.
alahāmi, Bh. 4.
alā (lis. *amālā*), J. dét. I, 9.
alīkasudale, Kh. XIII, 6.
alīkasudaro, K. XIII, 9.
aliyavasāni, Bh. 5.
alane, D. V, 3.
alocayeti, Kh. XIV, 21.
alocayisa, Dh. IV, 18. — Kh.
IV, 13.
alocemti, K. XIV, 14.
alocetpā, G. XIV, 6.
ava (lis. *e*^a), Dh. dét. II, 4.
ava, K. IX, 19; XI, 24; XIII, 9.
— D. IV, 15 (A *aṇṇ*^a M *āvā*).
[a] *vaavivaha* lis. *vaḥa*^a), K. IX,
18.
avaṇ, Kh. XIII, 6.
avakapaṇ, K. V, 11.
-*avaca*, G. VII, 2; IX, 1, 2. — K.
VII, 3.
-*avacam*, Dh. IX, 6.
avatake, Kh. XIII, 39.
avadhā (lis. *ṇavaka*), K. VI, 14.
avadhāya (lis. ^adhā^a), D. V, 8 (D^a
^adhisa RM ^adhya).
avadhiyāni, D. V, 2 (RM ^adhya^ani);
VII-VIII, 9.
avadhiye, D. V, 13 (RM ^adhya^a).
avaladhiyenā, S. 6.
-*avaha*, K. X, 21.
avahāmi(ti), D. VI, 6 (RM *ā*^a
A ^ami).
avāhasi, Kh. IX, 24.
avijitāṇ, Kh. XIII, 36, 3.
avijitānaṇ, Dh. dét. II, 4. — J.
dét. II, 4.
avipahine, Kh. XIII, 38.
avipraani (lis. ^aprahini), K. XIII, 5.
avimand, D. IV, 13 (D^aRM ^ana).
avihisa, K. IV, 8.
avihisā, Dh. IV, 15. — J. IV, 17.
— Kh. IV, 10.
avihiṭṭā, G. IV, 6. — Dh. IV, 15.
-*avuca*, Dh. VII, 2.

- avucam*, Dh. IV, 6.
açamanasa, Cf. *epimanasa*.
açilasa, K. IV, 10.
aśhushu (lis. *bahushu*), K. XIII, 9.
asa, G. I, 3; XII, 2, 3, 8; XIV, 5. — Dh. VII, 2. — K. IX, 19; XIV, 13.
asam̐patipati, Dh. IV, 12; dét. I, 15. — J. dét. I, 8. — Kh. IV, 9.
asam̐pratipati, G. IV, 2.
asapaṭipati, K. IV, 7.
asamataṁ, K. XIV, 14.
asamati, Dh. XIV, 19. — Kh. XIV, 20.
asamātāṁ, G. XIV, 5.
asasa (lis. *bahusa*?), Kh. XIII, 4.
asā, Kh. VII, 21.
asilasa, Kh. IV, 12.
asīlasa, G. IV, 10. — Dh. IV, 18.
asu, G. XII, 7.
asu (lis. *añu*?), K. XIII, 11.
asti, G. I, 6; II, 6; VI, 8, 10; VII, 3; IX, 1, 6, 7; XI, 1, XIII, 5; XIV, 1, 2, 3.
asvatha, D. IV, 4, 13.
asvathe, D. IV, 11.
asvatsā, D. V, 18 (RM "sa").
asvaseya, J. dét. II, 6.
asvaseva, Dh. dét. II, 5.
asvāsānye, Dh. dét. II, 8, 10. — J. dét. II, 12, 14.
asvāsaniyā, J. dét. II, 9.
aha, K. IV, 8; VI, 15.
aham̐, G. VI, 11.
ahati, K. III, 5; V, 11; VI, 14; IX, 18; XI, 23.
ahavandhe (lis. *apa*?), K. XIII, 1.
āhā, D. III, 17 (D²AM 'āhā R āha'), V, 1 (A āhā RM āha); VI, 1 (R a° M āha).
ahāle, R. 5.
ahāpayita, Dh. dét. I, 25.
ahini, Kh. IV, 12. — K. IV, 10.
ahini, Dh. IV, 18.
ahini, G. IV, 11.
ahum̐su, G. VIII, 2.
aho, G. IV, 3. — Dh. IV, 13. — Kh. IV, 9.
ā, G. II, 2. — Dh. dét. II, 6. — J. dét. II, 8.
ākapaṇ, Dh. IV, 17.
ā[kā]lena, D. VII-VIII, 6. — Cf. *ākālena*.
ākālehi, D. VII-VIII, 8.
-āgata, Bh. 5.
-āgama, G. XII, 7.
ācāyika, G. VI, 7.
ājīvehesu, D. VII-VIII, 4.
ānapayāmi, G. VI, 6.
ānapayisati, G. III, 6.
ānapitāṁ, G. VI, 8.
ānāpitaṁ, G. III, 1.
ātpapāsāṁḍa, G. XII, 4.
ātpapāsāṁḍam̐, G. XII, 5, 6.
ātpapāsāṁḍapājā, G. XII, 3.
ātpapāsāṁḍakhattiyā, G. XII, 6.
ātpapāsāṁḍavadhī, G. XII, 9.
ātpapāsāḍam̐, G. XII, 5.
ādase, D. IV, 14.
ādīviheṇḍhi, Bar. I, 2; II, 4.
ādise, Dh. IX, 11. — J. IV, 16; IX, 18. — Kh. IV, 10.
ānāṇṇam̐, G. VI, 11.
ānāṇṭaram̐, G. VI, 8.
ānāṇṭaliyaṁ, Dh. VI, 31. — J. VI, 4.
ānāṇṭā (?), Kh. XIII, 38.
ānataṁ, Dh. III, 9.
ānaniyaṁ, Dh. VI, 32; dét. I, 17; dét. II, 9.

- ānneyaṃ*, J. dét. 1, 9; dét. II, 13.
ānapayati, Ed. K. 1.
ānapayāmi, Dh. VI, 30. — J. VI, 3. — Kh. VI, 18.
ānapa[y][ē][te], Dh. III, 9. — Kh. III, 7; VI, 19.
ānapayisati, Dh. III, 11.
ānapitā, D. VII-VIII, 1.
ānapitāni, D. VII-VIII, 1.
āni, Dh. II, 7. — J. II, 8.
ānagahikesa, D. VII-VIII, 4.
āparātā, G. V, 5.
āpānadakkhivāye, D. II, 13 (D^a "neṇḍakhanayo ARM *dakkhī").
āpānāni, D. VII-VIII, 3.
ābādhasi, Kh. IX, 24.
ābādhesu, G. IX, 1.
āyatanaṇi, D. VII-VIII, 6.
āyatā, Dh. dét. 1, 4. — D. IV, 3 (RM *ta); VII-VIII, 1.
āyati. Cf. *aminati*.
āyatiye, J. I, 21.
āyatihe, J. dét. II, 12.
āvambho, G. III, 5; IV, 1, 5; XI, 3.
āradhi, G. IX, 9.
āraddha, G. XI, 4.
ārabbhāre, G. I, 11.
ārabbhispā, G. I, 3.
ārabbhisāre, G. I, 12.
ārabbhisa, G. I, 9.
ārādhayaṃtu, G. VI, 12.
ārādhetu, G. IX, 9.
ārোধere, R. 3.
ārōpitaṃ, G. VI, 7.
ālambhāye, D. VII-VIII, 10.
ālambhe, Dh. III, 11; IV, 12; dét. I, 22. — J. III, 12; IV, 14, 17. — Kh. IV, 9, 10.
āladhayeva (lis. *lā*), J. dét. II, 7.
ālādhi, Dh. dét. 1, 1, 5; VII-VIII, 10. — J. dét. 1, 8.
ālādhi, Dh. IX, 12.
ālādhe, Kh. XI, 30. — D. VII-VIII, 10.
ālabbhita, Dh. 1, 1. — J. 1, 1. — Kh. 1, 1.
ālabbhiyānti, J. I, 4. — Kh. 1, 3.
ālabbhiyisaṃti, Dh. 1, 4. — J. 1, 5. — Kh. 1, 4.
ālabbhiyisu, Dh. 1, 3. — J. 1, 3. — Kh. 1, 13.
ālabbheham, Dh. dét. 1, 3; dét. II, 2. — J. dét. 1, 2; dét. II, 2.
ālame (lis. *lā*), Ed. R. 3.
ālasiyena, Dh. dét. 1, 11. — J. dét. 1, 6.
ālādhayaṃtu, J. VI, 6.
ālādhayaṃtū(ti), Dh. VI, 33.
ālādhayitave, Dh. IX, 12. — J. IX, 19. — D. IV, 10 (R "dheyā").
ālādhayita, Kh. IV, 20.
ālādhayisatha, Dh. dét. 1, 17; dét. II, 9.
ālādhayisathāṃ, J. dét. II, 13.
ālādhayisathā, J. dét. 1, 9.
ālādhayevā, Dh. dét. II, 6. — D. IV, 8, 19 (D^a "va A *yathā").
ālōdhetaye (lis. *lā"), B. 6.
ālopita, Dh. VI, 30. — J. VI, 3. — Kh. VI, 19.
āva, G. IV, 9; V, 2; IX, 6; XI, 3. — Dh. IX, 10. — Kh. IX, 25, 26; XI, 30.
āvāntake, Bh. 2.
āvakapaṇi, Dh. V, 21. — Kh. IV, 12; V, 14.
āvagamake, J. dét. 1, 3.
āvahā, G. X, 1.

- āvagamake*, Dh. dét. 1, 6.
āvāhaviśāhesu, G. ix, 2.
āvati, D. iv, 15 (A °va°).
-āvutike, Dh. dét. ii, 8.
āvaṃmāsike, D. v, 9 (D° °mām°).
āsinavagāmini, D. iii, 20.
-āsinave, D. ii, 11.
āsinaṇṇe, D. iii, 18.
āsu, G. xii, 7.
-āsu, Dh. dét. 1, 12. — J. dét. 1, 6.
-āsulope, J. dét. 1, 6.
āsulopena, Dh. dét. 1, 10. — J. dét. 1, 5.
āha, G. iii, 1; v, 1; vi, 1; ix, 1; xi, 1. — J. dét. ii, 1. — Kh. iii, 6.
āhara, G. ép.
āhā, Dh. iii, 9; v, 20; vi, 28; ix, 6. — J. iii, 10; vi, 1; dét. 1, 1; dét. ii, 1. — Kh. v, 13; vi, 17; ix, 24; xi, 29 (hā). — D. i, 1 (RM °hā); ii, 11 (RM °hā); iv, 1 (R° hā); vii-viii, 11, 14, 20, 2, 4, 5, 7, 8, 10. — B. 1. — Bh. 1.
i (lis. *hi*), K. vii, 2; xiii, 12.
ia (lis. *ayaṃ*), K. xiii, 8.
icha, Dh. dét. ii, 4. — J. dét. 1, 3; dét. ii, 5. — Kh. x, 28.
ichānti, G. vii, 2. — Db. vii, 1. — J. vii, 8. — Kh. vii, 21. — K. vii, 2.
ichati, G. vii, 1; x, 2. — Dh. vii, 1; x, 13. — J. vii, 8; x, 21; dét. ii, 5. — Kh. vii, 21; x, 27, 28 (icha). — K. vii, 1; x, 21, 22; xiii, 8.
ichā, G. xii, 7. — J. dét. ii, 4. — Kh. xii, 33. — D. iv, 19.
ichāmi, Dh. dét. 1, 2, 56; dét. ii, 3. — J. dét. 1, 1, 3; dét. ii, 1, 3. — Bh. 6.
[i]chitaye, J. dét. 1, 5.
ichitaviye, Dh. dét. 1, 9, 11. — J. dét. 1, 6. — D. iv, 14 (D° °taṃ°).
ichisu, D. vii-viii, 12, 15.
itaṃ (lis. *e°*), K. xi, 23.
itayo (lis. *e°*), K. v, 13.
iti, G. vi, 5, 13; ix, 7, 8, 9; xii, 6. — Dh. dét. ii, 4, 7. — Kh. ix, 26.
ite, D. iv, 15.
ito, K. ix, 20.
ithidhiyakkamahāmātā, Kh. xii, 34.
ithi, Dh. ix, 7.
ithijhakkamahāmātā, G. xii, 9.
ithibūhaṃ, Dh. ix, 7.
ida, G. xi, 3.
idam, G. iii, 1; iv, 8, 9, 11, 12; vi, 14; ix, 6, 8; xi, 2, 3; xii, 3. — K. iv, 10.
idāni, Kh. i, 3. — K. 1, 2.
ide, K. xi, 24.
idha, G. i, 2; vi, 12.
ipreviko (lis. *ihalokiko*), K. xiii, 12.
-ibhīyesu, Dh. v, 24.
-ibhesu, Kh. v, 12, 15.
ima, K. iv, 10; ix, 19, 20. — S. 7.
imam, Dh. iv, 16, 17. — Kh. iv, 11, 12; ix, 26. — K. ix, 18. — D. vii-viii, 3. — Bh. 8.
imamhi, G. iv, 10.
imasa, G. iv, 11. — Dh. iv, 18; dét. 1, 16.
imasā, Kh. iv, 13.

- imānj*, D. III, 19; V, 2; VII-VIII, 9. — Bh. 4.
imāya, G. III, 3. — R. 2.
imāye, Dh. III, 10; V, 26. — Kh. III, 7.
imānā, G. IX, 8, 9.
imisa, K. III, 6; IV, 10.
imisa, Kh. IV, 12.
ime, Dh. V, 26. — J. dét. I, 3; dét. II, 3. — Kh. V, 17; XIII, 38. — K. IV, 9. — D. VII-VIII, 4, 5, 6.
imena, Dh. IX, 12. — J. IX, 19.
imehī, Dh. dét. I, 10. — J. dét. I, 5.
iya, Kh. XIII, 2. — R. 4.
iyam, G. I, 1. — Dh. I, 1, 4; III, 9; IV, 18; V, 25, 26, 27; VI, 32, 33, 34; XIV, 17; dét. I, 7, 8, 17, 19; dét. II, 9, 10. — J. I, 1, 4; III, 10; VI, 5, 6, 7; IX, 17; dét. I, 4, 6, 9, 10; dét. II, 14, 15. — Kh. I, 1, 3; III, 7; IV, 12; V, 16, 17; VI, 20, 21; VIII, 23; IX, 25, 26; XI, 30; XII, 31, 35; XIII, 36, 13; XIV, 17. — K. VIII, 17. — D. I, 2, 9; II, 15; III, 17, 18, 21, 22; IV, 2; VI, 4, 8, 9 (A'ya); VII-VIII, 7, 8, 9, 10. — S. 3, 4, 5, 6. — R. 3. — Bar. I, 2; II, 2; III, 3.
ilokacasa, G. XI, 4.
ilokihā, G. XIII, 12.
ivale (?), Kh. IX, 26.
isāya, Dh. dét. I, 10. — J. dét. I, 5.
isāsu, Dh. V, 24.
isyākālanena, D. III, 20 (RM "3ya").
iha, K. VI, 16. — Cf. *cha*.
ihaloka, K. XI, 24.
ihalobha (lis. °loha), K. IX, 20.
ihalokihā. Cf. *ipreviko*.
ukasā, D. I, 7.
ugacha, Dh. dét. I, 13.
ucaraca, K. IX, 18.
ucaracacachāṇḍo, K. VII, 3.
ucaracarago, K. VII, 3.
ucāvacam, G. IX, 1, 2. — Kh. IX, 24.
ucāvacacachāṇḍā, Dh. VII, 2. — J. VII, 8.
ucāvacacachāṇḍe, Kh. VII, 21.
ucāvacacachāṇḍo, G. VII, 2.
ucāvacarāgo, G. VII, 2.
ucāvacalāgū, J. VII, 8.
ucāvacalāge, Kh. VII, 21.
ucāvacam, Dh. IX, 6.
ucāvacalāgū, Dh. VII, 2.
ujjenikamūle, J. dét. I, 11.
ujjenite, Dh. dét. I, 23.
uṭhanam, Cf. *aṭanam*.
uṭhanasā, Kh. VI, 19.
uṭhanasi, Dh. VI, 31. — J. VI, 4.
uṭhāne, Dh. VI, 32. — J. VI, 5. — Kh. VI, 19.
uḍḍālā, S. 4. — R. 3. — B. 6.
uthi[he], J. dét. I, 7.
udapānāni, Dh. II, 8.
adapānāni, J. II, 9. — Kh. II, 6. — D. VII-VIII, 2.
-upakani, K. II, 5.
apakaroti, G. XII, 4.
upakaleti, Kh. XII, 32.
apagaṭo (lis. °ghato), K. XIII, 5.
-upagāni, G. II, 5, 6. — Dh. II, 7. — J. II, 8. — Kh. II, 5. — D. VII-VIII, 2.
apaghato, K. XIII, 6. Cf. *apagaṭo*.

- upaghâte*, Kh. XIII, 37, 38.
upaghâto, G. XIII, 4.
upatisapasine, Bh. 5.
upadakevâ, D. IV, 5 (R^{va} M^{va} "dapevî").
upadhâleyeyu, Bh. 7.
upavâsant, D. IV, 18 (D² "sa A^{va} R^{va} sam").
upahantî, Kh. XII, 33.
upahantî, G. XII, 6.
-upâdâye, Dh. IX, 6. — J. IX, 14.
upâsaka, Bh. 8. — B. 2.
upâsake, S. 1.
upâsikâ, Bh. 8.
ubhayata, Cf. *abhaasa*.
ubhayatâ, Kh. IX, 26.
uyanashi, K. VI, 14.
nyânasi, Dh. VI, 29. — J. VI, 2.
 — Kh. VI, 18.
nyânesu, G. VI, 4.
nyâmalati (?), Kh. XIII, 16.
-aviginâ, J. dét. II, 5.
usâlena, G. X, 4. — Dh. X, 16.
 — J. X, 23. — Kh. X, 28, 29.
usâhenâ, D. I, 5.
ustânanâ, G. VI, 10.
ustâramhi, G. VI, 9.
e, Dh. V, 21, 23, 25, 26 (?);
 VI, 30; IX, 8; XIV, 19; dét. I,
 12, 13, 22; dét. II, 5. — J.
 II, 6, 7; V, 28; VI, 3; XIV,
 25; dét. I, 6, 7; dét. II, 7. —
 Kh. V, 13, 14, 16; IX, 26; X,
 28; XII, 34; XIII, 36. — K.
 IV, 10. — D. V, 17; VI, 8. —
 Bh. 2, 5. — Ed. R. 2, 3.
ekam, Kh. XI, 30.
ekacâ, G. I, 6. — Dh. I, 2.
ekataranhi, G. XIII, 5.
ekatarihî, K. XIII, 6.
ekatalasi, Kh. XIII, 39.
ekatiya, Cf. *akatia*.
ekatiyâ, J. I, 2. — Kh. I, 2.
ekadâ, G. XIV, 5.
ekadeṣam, K. VII, 3.
ekadesa, Dh. VII, 2.
ekadesam, G. VII, 2. — J. VII, 9.
 — Kh. VII, 21.
ekapulisê, Dh. dét. I, 7, 8. — J.
 dét. I, 4.
ekamunise, J. dét. I, 4.
eke, J. I, 4. — Kh. I, 4.
chena, Dh. dét. I, 18; dét. II, 10.
 — J. dét. II, 16.
eko, G. I, 11.
edakâ, D. V, 8 (D² "ka").
edake, D. V, 17.
eta, G. I, 3; V, 3; VIII, 1, 3; IX,
 3; X, 4; XI, 3. — Dh. IX, 7.
 — Kh. IX, 19; X, 22. — K.
 IV, 10.
etam, G. X, 4. — Dh. dét. I, 7.
 15, 16, 22, 25. — K. XI, 24.
 — D. VII-VIII, 14, 19, 21, 10.
 — Cf. *atam*, *itam*.
etakañ, G. XIV, 3.
etakaye, K. I, 21.
etakâya, G. X, 2.
etakâye, Dh. X, 14. — Kh. X, 27.
etakena, Dh. dét. II, 6. — J. dét.
 II, 8. — Kh. XIII, 11. — K.
 XIII, 10.
etadathâ, D. VII-VIII, 3.
etam, D. VII-VIII, 2.
etamhi, G. IX, 2.
etaya, K. VI, 16. — Cf. *ataya*,
 atayo.
etaye, K. IV, 10.
etari (lis. *etaya*). K. XII, 11.
etarisañ, G. IX, 4.

- etaviye*, Dh. dét. 1, 13. — J. dét. 1, 7.
etasa, G. XII, 9. — Dh. dét. 1, 12, 14. — J. dét. 1, 8; II, 2.
etasi, Dh. dét. 1, 3; dét. II, 2, 6. — J. dét. II, 12. — Ed. R. 3.
etâ, G. IX, 5.
etâkâ, J. dét. II, 5.
etânam, Kh. XIII, 38.
etâna (lis. "nî"), Bh. 6.
etâni, J. 1, 4; dét. 1, 6. — Kh. 1, 4. — D. v, 13 (D² "nâ").
etâya, G. IV, 11; v, 9; VI, 12; XII, 8. — Kh. XII, 34.
etâye, G. III, 3. — Dh. IV, 18; VI, 33; IX, 7; dét. 1, 19, 21, 23; dét. II, 8, 9. — J. VI, 6; IX, 14; dét. 1, 10; dét. II, 7, 14. — Kh. III, 7; IV, 12; v, 16; VI, 20; IX, 24; XIII, 13. — D. II, 14; v, 19; VII-VIII, 1, 10. — S. 4.
etârisam, G. IX, 5, 7; XI, 1.
etârisâni, G. VIII, 1.
eti, J. dét. 1, 4. — D. v, 7. — Cf. *atî*.
etînâ, R. 5.
etiya (lis. "tâ"), R. 3.
etisa, K. III, 6.
etisâ, Kh. XII, 35.
ete, G. 1, 12. — Dh. dét. 1, 11. — K. VIII, 17; IX, 18. — D. IV, 12 (M²ta), 13; VII-VIII, 1, 6.
etena, S. 2.
eteni (lis. "nâ"), Bh. 8.
etesham, Cf. *atasha*.
etesa, D. VII-VIII, 5.
etra (lis. "a"), K. VI, 15.
ediçam, K. XI, 23.
ediçani, K. VIII, 18.
edisâni, Dh. VIII, 3.
edisâye, Kh. IX, 24.
edha, K. IX, 20.
ena, Dh. dét. 1, 19; dét. II, 7, 9. — J. dét. 1, 10; dét. II, 9, 14. — D. VII-VIII, 11.
eyam (?), Kh. v, 15.
eva, G. 1, 10; IV, 1, 7; IX, 1, 3; XII, 4, 6; XIII, 12; XIV, 1, 3. — Dh. IV, 16, 17; IX, 7; XIV, 18; dét. 1, 13, 24; dét. II, 5. — J. IX, 15; dét. II, 4, 6. — Kh. IX, 25; XIII, 15, 38; XIV, 19. — K. VI, 14, 15; IX, 18; XIV, 13. — D. III, 17; VII-VIII, 2, 4, 5, 6. — Cf. *ava*.
evam, G. III, 1; v, 1; VI, 1, 2, 8; IX, 1; XI, 1; XII, 4, 7. — J. dét. II, 6, 10. — K. v, 11; VI, 14; XI, 23; XIII, 11. — D. VII-VIII, 7.
evam, G. II, 2. — Kh. II, 6.
evâ, Kh. II, 6; IV, 11; XIII, 6. — D. 1, 6 (RM va A evâ). — Bh. 8.
eve, Kh. XIII, 12.
eçimanasa (lis. aç^a), K. VI, 14.
eshe, K. x, 22.
esa, G. IV, 7, 10; VI, 10; 1, 3. — Dh. IV, 15, 17; VIII, 5; IX, 8, 9; dét. 1, 3; dét. II, 2. — J. IV, 18; IX, 16, 17; dét. 1, 2; dét. II, 2. — Kh. XIII, 38. — D. 1, 5, 9 (ARM²id); III, 19, 21; VII-VIII, 3, 4, 7, 9, 11, 14, 20. — R. 2.
esam, K. IV, 9.
esatha, J. dét. 1, 9; dét. II, 13.
esâ, G. VIII, 3, 5; XIII, 4. —

- D. III, 19 (R °sa); IV, 14 (RM °sa).
ese, Kh. IV, 11 (*ese*), 12; VI, 19; VIII, 23; XI, 29, 30; IX, 25; X, 28; XIII, 38. — B. 5.
eka (lis. *ika*), K. V, 13.
chatha, Dh. dét. I, 17; dét. II, 9.
okapinde, D. V, 6.
-opagāni (?), J. II, 8.
opayā, G. VIII, 5. — Dh. VIII, 5. — Kh. VIII, 23.
orodhanamhi, G. VI, 3.
orodhanasi, K. VI, 14.
orodhanesha, K. V, 13.
olodhanasi, Dh. VI, 29. — J. VI, 2. — Kh. VI, 18. — Dh. VII-VIII, 6.
olodhanesu, Dh. V, 25. — Kh. V, 16.
ovādittavyaṃ, G. IX, 8.
-ovāde, Bh. 5.
osaṃdhāni, Dh. II, 6.
osadhāni, G. II, 5.
osadhāni, J. II, 8. — Kh. II, 5.
-kaṃdhāni, Kh. IV, 10.
-kaṃboca, Dh. V, 23.
-kaṃboja, G. V, 5. — Kh. V, 15.
-kaṃbojesu, Kh. XIII, 7.
-kaṃboyeshu, K. XIII, 9.
kaṃboyogaṇḍharanaṃ, K. V, 12.
kaṃvavāṇ, Dh. dét. I, 25. — J. dét. I, 12.
kaṃmataraṃ, G. VI, 10.
kaṃmatalaṃ, Dh. VI, 32.
kaṃmatalā, Kh. VI, 20.
kaṃmana (lis. °me°), J. dét. II, 1.
kaṃmane, Dh. III, 10. — J. III, 11.
kaṃnasa, Dh. dét. I, 16.
kaṃmāni, D. IV, 5, 13 (D° *kamā*).
kaṃmāya, G. III, 4.
kaṃmāye, Kh. III, 7.
kaṃme, G. IV, 10; VI, 2. — Dh. IV, 17; VI, 28; dét. II, 7. — J. dét. II, 9. — Kh. IV, 12.
kacāṃ, G. IX, 8.
kachānti, Dh. V, 21; VII, 2. — J. VII, 9. — Kh. V, 14; VII, 21. — D. IV, 18 (A° *chati*).
kachati, Kh. V, 14.
kachatī(tī), D. II, 16 (RM °ā).
kachāni, Kh. VI, 18.
kaṭaṃ, Kh. V, 14. — D. II, 16.
kaṭatha (lis. °ṭava), K. IX, 19.
kaṭava, K. I, 1. Cf. le précédent.
kaṭavi, Kh. IX, 25; XI, 24.
kaṭaviya, Dh. VI, 31.
kaṭaviyaṃ, Kh. VI, 19.
kaṭaviyatālā, J. IX, 19.
kaṭaviyā, D. VII-VIII, 11.
kaṭaviye, Dh. IX, 8. — J. I, 2; IX, 15, 17. — Kh. I, 2; IX, 26. — D. V, 9, 19 (D° *kata*).
kaṭavo, K. IX, 18.
kaṭā, Dh. IV, 17; V, 22. — Kh. II, 5; V, 14. — D. IV, 12 (D° RM °te); VII-VIII, 2. — S. 3. — R. 2.
kaṭāni, Kh. V, 16, 25. — D. II, 14; V, 2, 20; VII-VIII, 2, 7, 9.
kaṭābhikāle, Kh. V, 16.
kaṭābhikāle, Dh. V, 25.
kaṭu, Dh. dét. II, 7. — J. dét. II, 9.
kaṭe, Dh. V, 20; VI, 28. — J. VI, 1. — Kh. V, 13; VI, 17. — D. II, 13; III, 18; IV, 4, 14; VII-VIII, 2, 4, 5, 6, 9, 10. — R. 3, 5.
kata, K. V, 11.

- katam*, G. v, 2.
katamātā, G. vii, 3.
katava, K. vi, 15.
katavya, G. vi, 9; ix, 6.
katavyam, G. xi, 3.
katavyataram, G. ix, 9.
katayam, G. ix, 3.
katavya, G. i, 4.
katā, G. ii, 4; v, 4.
katābhikāresu, G. v, 7.
kutham, Kh. ix, 26. — D. vii-viii, 12, 15.
-kapam, Dh. iv, 17; v, 21. — Kh. iv, 12; v, 14. — K. v, 11.
kapanaśalākesu, D. vii-viii, 8.
-kapā, G. iv, 9; v, 2.
kapi (lis. *kiṃpi*), R. 2.
-kapote, D. v, 6.
kaphatūsayake, D. v, 5 (A "pa"ka R "seyā").
kamatarā, K. vi, 15.
kamana (lis. "me"), J. dét. i, 1.
kamasa, J. dét. i, 8.
kayana, K. v, 18.
kayānam, D. iii, 17 (A "nam").
kayānasa, Dh. v, 20.
kayānāgā, Kh. xii, 34.
kayānāni, D. ii, 14.
kayānāsā, Kh. v, 13.
kayāne, Dh. v, 20. — Kh. v, 13. — D. ii, 11; iii, 18.
karaṃ, G. xii, 4.
karaṇa, K. xiv, 14.
karatam, K. xi, 24.
karu, G. xi, 4.
karōṇto, G. xii, 6.
karoti, G. v, 1. — K. v, 11; ix, 18.
karote, G. ix, 1, 2, 3.
karoto, G. xii, 5.
karomī, G. vi, 5. — K. vi, 14, 15.
karṃyāc, K. iii, 6.
kalam, K. vi, 15.
kalānta, Kh. xi, 30; xii, 33.
kalāntam, Dh. dét. i, 18; dét. ii, 9, 11. — J. dét. ii, 13, 16.
kalānti, Dh. dét. i, 26.
kalayre (?) (lis. *kalāṅge*), K. xiii, 6.
kalatu, Kh. xii, 32.
kalati, Dh. dét. i, 23.
kalāṇam, G. v, 1, 2.
kalāṇāgamā, G. xiii, 7.
kalāṇe (?), G. v, 1.
kalāmī, Dh. vi, 29.
kalāṅgesu, G. xiii, 1. — Kh. xiii, 39.
kalāṅge]śka (lis. "śka"), K. xiii, 2.
kaliggrā, Kh. xiii, 35.
kaliggrāni, Kh. xiii, 36.
kaliggrasu, Kh. xiii, 35.
kalita (lis. "ga?"), K. xiii, 1.
kaleti, Dh. v, 20; ix, 6, 7. — J. ix, 15. — Kh. v, 13; ix, 4.
kashānti, K. vii, 4.
kāni, Dh. vi, 33. — J. vi, 6. — Kh. vi, 20. — D. iv, 9; v, 9; vi, 6; vii-viii, 18. — Cf. *nāni*.
kānicī, D. vii-viii, 7.
kāmam, Dh. dét. ii, 10.
kāmatalā, J. vi, 5.
-kāmatalā, Kh. xiii, 36. — D. i, 6 (A "ta").
-kāmataṇḍā, D. i, 3 (ARM "ya").
kāraṇam, G. xiv, 5.
kālam, Dh. vi, 28, 31. — J. vi, 1, 4. — Kh. vi, 17, 19.
kālanam, Kh. xiv, 21.

- kālanena*, D. III, 20.
kāṭasi, D. IV, 19.
kālāpitā, D. VII-VIII, 3.
kālāpitāni, D. VII-VIII, 3.
kālāya, R. 2.
kālānikāya (?), Ed. R. 5.
kāle, G. VI, 3, 8.
kāsaṁti, G. VII, 2.
kāsati, G. V, 3.
kīm, J. IX, 19.
kīmci, G. I, 2; VI, 5, 11. — Cf. *kika*.
kīṇchāṇde, J. dét. II, 5.
kīṇchi, J. VI, 3, 5.
kīṇti, G. VI, 11, 13; X, 3; XII, 3, 6, 7, 8; XIV, 4. — Dh. VI, 32; X, 15; XIV, 19; dét. I, 2, 5, 10, 11; dét. II, 3. — J. X, 22; dét. I, 1, 3, 5, 6; dét. II, 3. — Kh. XII, 33. — D. IV, 4, 7, 14. — Bh. 7. — Cf. *kita*.
kīṇpi. Cf. *kapi*.
kika (lis. *kīṇci*), K. VI, 14.
kica, G. IX, 9.
kici, G. X, 3. — K. I, 1; VI, 16; X, 22.
kice, K. XIV, 14.
kichāṇd[e], Dh. dét. II, 4.
kichi, Dh. dét. I, 2; dét. II, 1. — J. I, 1; dét. I, 1; dét. II, 1. — Kh. I, 1; VI, 20; X, 28; XIV, 20. — Ed. R. 4.
kiṭa, K. V, 12; VI, 14.
kiṭāṇatā, Kh. VII, 22.
kiṭāṇata, K. VII, 5.
kiṭābhikari, K. V, 13.
kiṭi, Dh. X, 13. — J. X, 21.
kita (lis. *kīṇti*), Kh. XII, 31.
kiti, G. XII, 2. — J. XIV, 25; dét. II, 1. — Kh. VI, 20; X, 27, 28; XII, 31, 33, 34; XIII, 13. — K. VII, 16; X, 21; XIII, 11. — R. 4.
kina, D. VII-VIII, 17, 18.
kimāṇ, D. VI, 5 (RM *kināṇam* A *kina*).
kiyaṇ, D. II, 11 (D^o *kāyāṇ*).
hiye, Dh. dét. II, 6. — J. dét. II, 7.
kirti, K. X, 21.
kilāṇte, Dh. dét. I, 12. — J. dét. I, 6.
kilamathena, Dh. dét. I, 11. — J. dét. I, 6.
kitti, G. X, 1, 2.
ku, Kh. XIII, 16. — K. IV, 9; IX, 20.
-kukṇe, D. V, 9.
kute, Dh. dét. I, 16. — J. dét. I, 8.
kupa, K. II, 5.
-kubhā, Bar. I, 2; II, 3; III, 3.
-kumālāṇam, D. VII-VIII, 6.
kumāle, Dh. dét. I, 23; dét. II, 1. — J. dét. I, 11.
kuvāpi, Kh. XIII, 39.
kūpā, G. II, 8.
kushāṇti, K. V, 21.
kusati, K. V, 11.
kemci, Bh. 2.
kecā (lis. *ci*), J. dét. I, 4.
kecha, Dh. dét. I, 7. — Kh. XII, 32.
ketalapato, G. II, 2.
keralaputra, K. II, 4.
ketalaputo, Kh. II, 4.
kevaṇabhogasi, D. V, 14.
hoci, G. XII, 5.
kodhe, D. III, 20.

- kosañbiya*, Ed. K. 1.
krasavabha (lis. *prasavati*), K. x1, 24.
khaññi, Kh. xiii, 14.
-khaññhāni, G. iv, 4. — Dh. iv, 13.
khadukena (lis. *khuda**), Dh. x, 16.
khanapita, K. ii, 5.
khunasi, Dh. dét. 1, 18; dét. ii, 10.
khane, J. dét. ii, 16.
khanohhanasi, Dh. dét. ii, 10.
-khakkase, Dh. dét. 1, 22.
khapiñgalasi, J. 1, 1.
khamitave, G. xiii, 6. — Dh. dét. ii, 5. — J. dét. ii, 7.
khamiti, Dh. dét. ii, 5.
khamisati, J. dét. ii, 6.
khalatikapavatasi, Bar. ii, 3.
khallasipavate, Bar. iii, 4.
khāḍḍiyati, D. v, 7.
khāṇāpāpītāni, D. vii-viii, 3.
khāṇāpītā, G. ii, 8.
khāṇāpītāni, Dh. ii, 8. — J. ii, 9. — Kh. ii, 6.
khū, D. ii, 12.
khudam, Dh. ix, 7. — Kh. ix, 24.
khudaka, S. 4. — R. 3.
khudakena, Dh. dét. ii, 5. — J. x, 23. — Kh. x, 28. — S. 3. — R. 2.
khapiñgalasi, Dh. 1, 1.
kho, G. ix, 3, 7; x, 4. — Dh. ix, 8. — J. ix, 15, 16, 18. — Kh. ix, 25; x, 28; xiii, 12. — K. ix, 18; x, 22; xiii, 11. — D. 1, 5; iii, 19; vii-viii, 9. — Bh. 3.
gañṇāpuputake, D. v, 5 (A^o *papa**).
-gañṇāharanañ, K. v, 12.
-gañṇāhāraṇaṇ, G. v, 5.
-gañṇāhāraṇaṇ, Kh. v, 15.
-gañṇāhāraṇaṇ, Dh. v, 23.
gakoti (lis. *ghaṭṭite*), K. xiv, 13.
gachema, Dh. dét. 1, 4. — J. dét. 1, 2.
gacheyam, G. vi, 11.
ganāṇāyama, G. iii, 6.
gadha (lis. *ladhe*), Kh. xiii, 11.
gananasī, Kh. iii, 8.
ganīyati, Ed. R. 4.
gabbhagarasi, K. vi, 14.
gabbhāgāraṇhi, G. vi, 3.
gabbhāgālasī, Dh. vi, 29. — J. vi, 2. — Kh. vi, 18.
gabbhīnt, D. v, 8 (D^o *na M gañ**).
garāmatatara, K. xiii, 7.
garahati, G. xii, 5.
-garahā, G. xii, 3.
garumata, K. xiii, 3.
garumatam, K. xiii, 6.
galave, Bh. 2.
galahati, Kh. xii, 33.
galohā, Kh. xii, 31.
galamatatulaṇ, Kh. xiii, 36.
galamate, Kh. xiii, 36, 38.
galasusā (lis. **sasasā*), Kh. xiii, 37.
gahathāni, Kh. xii, 31.
-gāthā, Bh. 5.
gāmakapote, D. v, 6 (A *ga**).
-gāmīni, D. iii, 20 (D^o M **mī**).
gāhithā, Kh. xiii, 37.
gihithānaṇ, D. vii-viii, 4.
-gati, Kh. xii, 31.
-guti, Kh. xii, 3.
garumatam, G. xiii, 2.

- gurasasasūṣā*, G. xiii, 3.
garūṇaṃ, G. ix, 4.
gulanaṃ, Kh. ix, 25.
gulamate, Kh. xiii, 39.
gulasu, D. vii-viii, 8.
gulānaṃ, Dh. ix, 9. — J. ix, 16.
gēlāte, D. v, 3.
gevaṇṇā, D. i, 7.
gonasā, D. v, 18 {R *mañ* M *sa}.
gone, D. v, 16.
goti(tī), D. i, 10 (A *ganeti*-R *get*).
-gosha, K. iv, 8.
grahethī, K. xiii, 4.
ghaṭṭitaṃ, G. xiv, 2.
ghaṭṭite, Dh. xiv, 17. — J. xiv, 24. — Kh. xiv, 18. — Cf. *gakoti*.
gharastānī, G. xii, 1.
-ghosaṃ, Dh. iv, 13.
-ghose, Kh. iv, 9.
-ghoso, G. iv, 3.
ga, G. i, 4; ii, 5, 6, 7, 8; iii, 2, 4, 6; iv, 1, 3, 4, 7, 8, 11; v, 2, 5, 7; vi, 4, 5, 10, 11, 12, 13; vii, 1, 2, 3; viii, 1, 3, 4; ix, 2, 3, 5, 6; x, 1; xi, 4; xii, 1, 4, 5, 6, 7, 8, 9; xiii, 2, 4, 6, 7, 8, 11, 12; xiv, 2, 3, 6. — Dh. ii, 6, 7, 8; iii, 9, 11; iv, 12, 13, 16, 17, 18; v, 21, 23, 24, 25, 27; vi, 29, 30, 31, 32, 33; vii, 1, 2; viii, 3, 4, 5; ix, 7, 8, 9; x, 15; xiv, 18; dét. 1, 3, 12, 14, 16, 17, 18, 21, 23, 24; dét. ii, 1, 2, 5, 6, 7, 8, 9, 10. — J. i, 2; ii, 7, 8, 9; iii, 10, 12, 13; iv, 18, 21; v, 23; vi, 2, 3, 4, 5, 6; vii, 8, 9; viii, 10, 11, 12; ix, 14, 15, 16, 18; x, 21; xiv, 25; dét. 1, 2, 5, 6, 7, 9, 10; dét. ii, 4, 6, 7, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16. — Kh. ii, 4, 6; iv, 11, 12, 13; v, 14, 17; vi, 20, 21; vii, 21; viii, 22, 23; ix, 25, 26; xi, 30; xii, 31, 32, 33, 34, 35; xiii, 4, 36, 39; xiv, 19. — K. 1, 1, 2; ii, 4, 5; iii, 7; iv, 7, 8, 9, 10; v, 11, 12, 13; vi, 14, 15, 16; vii, 2; viii, 17; ix, 18, 20; x, 22; xi, 24; xiii, 2, 3, 5; 6, 7, 8, 9, 11, 12; xiv, 13. — D. 1, 6, 7 (manque dans ARM); ii, 12, 13 (D³ ce), 16; iv, 6, 9, 15 (D³ ea), 19; v, 7, 9; vi, 6; vii-viii, 15, 16, 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10. — S. 1, 2, 4, 5, 6, 7. — R. 1, 2, 3, 4. — B. 7. — Bh. 1, 2.
cañ, Kh. iii. — S. 5. — Bh. 2.
-cañḍaṃ, J. dét. 1, 11.
cañḍiye, D. iii, 20.
-cañḍama (?), Bar. iii, 3.
cañḍamasuliyike, D. vii-viii, 10.
cakavāke, D. v, 3 (A *kachāke).
cakiye (?), S. 3.
caghañṭi, Mirat, iv, 10 (D etc. *laghañ**; D. iv, 10 (D³ *ti).
caghati, D. iv, 11 (D²R *ghaṇṭ* M *tūṇ).
caghattha, Dh. dét. 1, 19; dét. ii, 11. — J. dét. ii, 16.
catāṇ (?), K. xiii, 11.
catāllī, Kh. xiii, 5.
catupade, D. v, 7 (A *ta*).

- catura*, K. XIII, 9.
catpāro, G. XIII, 8.
capalañ, D. I, 8.
-caraṇaṃ, G. IV, 8, 9.
-caraṇe, G. IV, 7, 10.
-caraṇena, G. IV, 3. — K. IV, 8.
cala, K. XIII, 11.
-calanaṃ, Dh. IV, 17, 18. — Kh. IV, 11, 12.
-calanaye, J. dét. II, 15.
-calanāye, Dh. dét. II, 10.
-calane, Dh. IV, 16, 17. — J. IV, 18, 20. — Kh. IV, 12. — D. IV, 20.
-calanena, Dh. IV, 13. — J. IV, 15.
-calanena, Kh. IV, 9.
calitaviye, Dh. dét. II, 7. — J. dét. II, 9.
-caliya, Kh. XIII, 2.
caleyā(ni), J. dét. II, 7.
calevā, Dh. dét. II, 5.
cā, G. IV, 11; XII, 1. — Kh. I, 2; II, 5, 6; III, 8; IV, 9, 10, 11, 12; V, 13, 16; VI, 18, 19, 20; VII, 22; VIII, 23; IX, 24, 25, 27; X, 27, 28; XI, 30; XII, 33, 34; XIII, 4, 10, 13, 15, 36, 38, 39; XIV, 19. — D. I, 6 (A *cā*). 7, 8 (ARM *ca*); IV, 6 (R *ca*); V, 8 (M *ca*), 12 (D³ *ca*). — S. 4, 5. — B. 6. — Bh. I, 5, 7, 8.
cātūmāsaṃ, Dh. dét. II, 10. — J. dét. II, 15.
cātūmāsāpakkhāye, D. V, 18.
cātūmāsāye, D. V, 18.
cātūmāsāsisu, D. V, 11, 16 (M³ *sa*).
cāla(?), Kh. XIII, 14.
cāvudasaṃ, D. V, 12.
cāvulasāye, D. V, 15.
cikicchā, G. II, 4.
cikisakicchā, Kh. II, 5.
-cikisā, Dh. II, 6. — J. II, 7, 8. — Kh. II, 5.
-ciktchā, G. II, 5.
cīṭhita, Dh. IV, 17.
cīti (lis. *dhiti*), J. dét. II, 11.
ciraṇ, G. VI, 13.
cīraṭṭhītika, K. V, 13; VI, 16.
cīraṭṭhīke, R. 4.
cīlaṇṭhītikhā, D. II, 15 (D³ *lā* A *cīlaṭṭhītikhā* R³ *thit* M³ *u*).
cīlaṭṭhītikhā, Kh. VI, 20.
cīlaṭṭhītikhā, Dh. V, 27; VI, 33. — J. VI, 6.
cīlaṭṭhīke, S. 5. — Bh. 4.
cīlaṭṭhīke, D. VII-VIII, 11.
cīlaṭṭhītikhā, Kh. V, 17.
ca, Dh. IV, 17; VI, 34; IX, 8; XIV, 19; dét. I, 10. — J. I, 2, 4; IV, 20; VI, 7; IX, 18; X, 23; XIV, 25. — Kh. V, 14, 16; VII, 21; IX, 24, 25; X, 28; XII, 32. — K. IV, 10; V, 13; VII, 3, 4; IX, 18; X, 21; XIII, 8; XIV, 13. — D. I, 5; II, 11 (D³ RM *ca*); III, 19; VI, 8; VII-VIII, 13, 3, 8, 9. — R. 1. — Bh. 3.
ce, K. II, 5.
-cerāṇ, G. XIII, 7.
coḍapaṇḍa, K. XIII, 9.
coḍapaṇḍīyā, Kh. XIII, 6.
coḍā, G. II, 2. — J. II, 6. — Kh. II, 4.
choṇḍaṃ, Dh. dét. II, 6, 8. — J. dét. II, 8, 11.

- chaṇḍā*, Dh. vii, 2. — J. vii, 8.
-chaṇḍe, Dh. dét. ii, 4. — J. dét. ii, 5. — Kh. vii, 21.
-chāṇḍo, G. vii, 2. — K. vii, 3.
chanati, G. xii, 5.
chadaṇṇāni, D. iv, 9 (D^{PRM} *chaṇṇā*).
chanati, Kh. xii, 32.
chamanaya, K. xiii, 7.
chamitariyamate (?), K. xiii, 7.
chamitave, G. xiii, 6.
chavachare (lis. *saṇḍa*), R. 1.
chātū, G. xiii, 7, 10.
chāyopagāni, D. vii-viii, 2.
chudam, G. ix, 3.
chudakena, G. x, 4.
ja, K. v, 11.
jaṇḍulipasi, R. 2. — B. 4.
jaṇḍulipasi, S. 2.
jacavaṇṇhiya (lis. *ḍhi*), K. ix, 19.
jatā, Dh. dét. i, 12.
jatāhā, D. v, 4 (A *jītāke* RM *ka*).
jatehi, Dh. dét. i, 10.
jana, G. xiii, 5.
janam, G. iv, 4. — D. iv, 7; vii-viii, 2.
janapadasī, Kh. xiii, 39.
janapade, Kh. xiii, 38.
janasa, G. vi, 4, 5; viii, 4; xiii, 2. — Dh. vi, 29; viii, 5; dét. i, 20. — J. vi, 2. — Kh. iv, 10. — K. iv, 8; vi, 14, 15; viii, 17; xiii, 3. — D. iv, 5, 19. — Cf. *ñanasa*.
janasā, Kh. vi, 18; viii, 23; xiii, 36.
janasi, D. iv, 3; vii-viii, 1.
janāo, Kh. ix, 24.
jani, K. ix, 18.
jane, Dh. ix, 6, 7; x, 13, xiv, 19; dét. i, 9. — J. ix, 15; x, 21; xiv, 25. — Kh. vii, 21; ix, 24; x, 27; xiii, 39; xiv, 20. — K. x, 21. — D. vii-viii, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 21.
janena, G. x, 4.
jano, G. vii, 2; ix, 1, 2; x, 1; xiv, 4. — K. vii, 3. — Cf. *jani*.
javaraṇṇa (lis. *devanaṇṇa*), K. viii, 17.
jātāni, J. dét. i, 6. — D. v, 2; vii-viii, 9.
jātehi, J. dét. i, 5.
jānaṇṇa (lis. *ṇa*), Bh. 8.
jānaṇṇa, S. 5. — R. 3. — B. 7.
jānapadaṇṇ, D. iv, 7.
jānapadasa, G. viii, 4. — Dh. viii, 5. — D. iv, 12 (D² *jaḥ*).
jānapadasā, Kh. viii, 23. — D. iv, 5 (RM *sa*).
jānitu, Dh. dét. i, 22.
jānisavāṇi, Dh. dét. i, 25. — D. iv, 6.
jīve, Kh. i, 1. — K. i, 1.
jīvaṇṇ, G. i, 3. — J. i, 1.
jīvanikāyāni, D. v, 14.
jīvītāye, D. iv, 17 (A *ja*^o M *ji*^o R *ta*^o).
jīve, D. v, 9, 11.
jīvena, D. v, 11.
jīvesu, Dh. iii, 11. — J. iii, 12.
jhāpetaviye, D. v, 10 (RM *payi*).
ñatika, K. v, 13; xiii, 5.
ñatikhena, G. ix, 8.
ñatina, K. iv, 7.

- ñātikeshu*, K. XIII, 5.
ñātakana, K. XI, 23.
ñānasa (lis. *jānasa*), K. VI, 14.
ñāyāsa, G. VIII, 1.
-ñātikā, G. XIII, 4.
-ñātikānaṃ, G. XI, 4.
-ñātikena, G. XI, 3.
-ñātikesa, G. XIII, 3.
ñātikā, G. V, 8.
ñātināṃ, G. IV, 6.
ñātsa, G. IV, 1.
-ñāṃbhāsi, R. 5.
-ñābe, R. 5.
ta, G. IV, 2, 10; V, 2, 4; VI, 2, 12; IX, 3, 5, 7; X, 3; XII, 6. — Dh. I, 9. — Kh. X, 28. — K. X, 22; XIII, 2, 6, 7, 12. — D. VII-VIII, 4 (lis. *te*). — R. 5 (lis. *tī*).
taṃ, Dh. V, 20; dét. I, 2, 26; dét. II, 1. — J. dét. I, 3, 8; dét. II, 1. — Kh. V, 15; IX, 25, 26. — K. IX, 20; XIII, 3, 6, 11. — D. VI, 3; VII-VIII, 7.
taṃbapaṃṇī, G. II, 2.
taṃbapaṃṇī, Kh. II, 4.
taṃbapaṃṇīya, K. XIII, 9.
taṃbapaṃṇīyā, Kh. XIII, 6.
taṃbapaṇi, K. II, 4.
taṃtra (lis. *tatra*), K. XIII, 1.
taṭa (lis. *tatha*), K. VI, 16.
tata, G. IX, 4; XI, 2; XII, 8. — D. IX, 8; dét. I, 8, 9. — J. dét. I, 4, 5. — Kh. IX, 29; XIII, 35. — K. XIII, 3. — D. VII-VIII, 3, 9, 11. — S. 8.
taṭā, G. XII, 8; XIII, 1, 4. — Kh. IX, 26; XII, 34; XIII, 35, 36, 38, 39. — Cf. *taphā*.
tataṃ (lis. *tatra*), K. XIII, 5, 6.
tati (lis. *tatra*), K. XIII, 7.
tato, K. IX, 20; XIII, 6.
tatopayaṃ, K. VIII, 17.
tatopayā, Kh. VIII, 23.
tatra, G. XIV, 5. — Cf. *tataṃ*, *tati*.
tatrā, G. XIII, 1.
tatha, G. XII, 6. — K. V, 11; XI, 24. — D. VI, 6 (RM **thā*).
tathā, G. V, 2; VI, 13; XII, 2, 8; XIV, 4. — Dh. V, 21; VI, 33; XIV, 19; dét. I, 22, 26; dét. II, 7. — J. XIV, 25. — Kh. V, 14, 17; VI, XI, 30; XII, 20; 31, 33, 34; XIV, 20. — D. VII-VIII, 10. — Cf. *id-thā*.
tad, G. XII, 5.
tadā, G. XIII, 5. — J. dét. I, 12. — K. I, 3; XIII, 6.
tadātvāye, Dh. X, 13. — J. X, 21. — Kh. X, 27. — Cf. *tenatrasa*.
tadā, Dh. dét. I, 25. — Kh. I, 3; XII, 32; XIII, 39.
tadātpaṇo (lis. **ne*), G. X, 1.
tadūṭṭe, K. IV, 8.
tadopayā, G. VIII, 5. — Dh. VIII, 5.
tana (lis. *te**), K. V, 11.
tanā, Kh. XIII, 15.
tanhi, G. IX, 8; XII, 4.
taya, K. VI, 14, 15.
tavītare (?), Bh. 4.
tasa, G. II, 3; VI, 10; IX, 6; XII, 3; XIV, 4. — Dh. II, 6; VI, 32; IX, 10. — J. II, 7; VI, 5. — Kh. VI, 19; XII, 31 (**ṇa*); XIV, 20. — K. II, 4; VI, 15; XIV, 13.

- tasam* (lis. *te**), J. dét. II, 12.
tasā, Kh. II, 5; IX, 26.
tasi, Dh. VI, 30; IX, 11. — J. VI, 3. — Kh. XII, 32 (**yi*).
tase (lis. *tesam*), Dh. dét. II, 8.
tā, Dh. VIII, 4. — Kh. V, 13; VIII, 23. — D. VII-VIII, 3.
takkasilāte, Dh. dét. I, 24.
tāthā (lis. *tathā*), G. XI, 4.
tādise, Dh. IV, 14. — Kh. IV, 10.
tānam, Dh. IV, 17. — Cf. *tinam*.
tānam, Kh. XIII, 38.
tāni, Dh. dét. II, 7. — D. VII-VIII, 6.
tāya, G. VI, 7.
tāye, Kh. VI, 19. — Ed. R. 4.
tirise, G. IV, 5.
tāvatakaṃ, G. XIII, 1.
tāvatake, Kh. XIII, 35.
tāsu (lis. *te**), D. V, 16 (D²RM *te**).
tā, G. V, 8; XIII, 11. — Dh. V, 25, 26; VI, 29, 31, 32, 33; VII, 1; IX, 10, 11; X, 15; XIV, 19; dét. I, 6, 10, 12, 20, 21, 23, 26; dét. II, 3, 5. — J. VI, 2, 4, 6; X, 22; XIV, 25; dét. I, 3, 6; dét. II, 4, 7, 10. — Kh. V, 16; X, 27, 28; XII, 31, 33, 34; XIII, 1, 14. — K. V, 13; X, 21, 22; XIII, 10, 11; XIV, 4. — D. I, 10 (A *ci*); II, 11, 12 (RM), 16; III, 18, 19, 22 (RM); IV, 5 (RM), 8, 13, 19; 20; VI, 4, 6; VII-VIII, 4, 5, 6, 7, 10. — S. 7. — R. 3, 5. — B. 6, 7. — Bh. 2, 4, 8. — Ed. R. 5. — Cf. *yi*.
tīmni, Dh. I, 4. — J. I, 4. — D. IV, 16 (A *tini*); V, 12.
tīṭhaṃte, Kh. IV, 12.
tinam (?), (lis. *tānam*), D. VIII, 3. — J. VIII, 10.
tini, Dh. dét. I, 24. — Kh. I, 3, 4.
tive, Kh. XIII, 35.
tivena, Kh. XIII, 10.
-tisam, J. dét. I, 9.
tisam (ou *taṃsha=teshām*), K. XIII, 5.
tisanakhatena, Dh. dét. I, 17.
tisāyaṃ, D. V, 11 (R *tisya* M *ti-siyaṃ*).
tisāye, D. V, 15, 18.
tisena, Dh. dét. I, 18; dét. II, 10. — J. dét. II, 15.
tiṣṭanto, G. IV, 9.
tiṣṭeya, G. VI, 13.
tī, G. I, 10, 12.
tilitadāṇḍānaṃ, D. IV, 16 (D² *na*).
tiṇadhamāye (?), Ed. R. 5.
tīro, G. XIII, 1.
tīsu, D. V, 11. — Cf. *tāsu*.
tu, G. I, 6; VI, V, 3, 14; VII, 2, 3; IX, 3, 7; X, 3, 4; XII, 2, 3, 4. — Dh. IX, 7; dét. I, 13. — J. dét. I, 7. — K. IV, 7; IX, 18; X, 22.
taurasasgrusha, K. IV, 9.
taḥāyatanāni, D. VII-VIII, 6.
tanaviddhiyati (lis. *anavē*), K. XIII, 10.
tupaka (lis. **pha**), R. 5.
tuphā (lis. *tatā?*), K. XIII, 35.
tuphāka, Dh. dét. I, 13.
tupke, Dh. dét. I, 4, 7, 18; dét. II, 6, 8, 9, 11. — J. dét. I, 2, 4; dét. II, 12.
tupheni, J. dét. II, 8, 11.

- tuphesu*, Dh. dét. 1, 3; dét. II, 2. — J. dét. 1, 2; dét. II, 2.
- tuphehi*, Dh. dét. 1, 10. — J. dét. 1, 5.
- turanaye*, K. XIII, 9.
- taramāyo*, G. XIII, 8.
- tulamaye*, Kh. XIII, 5.
- talāye*, J. dét. 1, 6.
- tase*, D. v, 9 (D²AM *tase*).
- talanā*, Dh. dét. 1, 13. — J. dét. 1, 6.
- tālanāya*, Dh. dét. 1, 11.
- te*, G. v, 4, 6, 7, 8; VII, 1, 2. — Dh. v, 22; VII, 1, 2; dét. 1, 25; dét. II, 4, 5. — J. VII, 8; dét. II, 6, 9. — Kh. v, 14, 15, 16; VII, 21; XIII, 9. — K. v, 11, 12; VII, 2, 3. — D. iv, 9; VIII-VIII, 1, 5, 6. — R. 2.
- tedasavasābhisitena*, Dh. v, 22.
- tedasavasābhisitenā*, Kh. v, 14.
- tena*, G. v, 2; VIII, 3; XI, 4; XII, 4; XIII, 8. — Dh. v, 21; VIII, 4; dét. 1, 9, 13. — J. dét. 1, 5. — Kh. VIII, 23; XII, 32. — K. VIII, 17; XI, 25. — D. VII-VIII, 7. — Cf. *tana*.
- tenaṃ*, K. XIII, 9.
- tenatrasa* (lis. *tadatvaya*), K. x, 21.
- tenā*, Kh. XI, 30; XIII, 4.
- tesha*, K. XIII, 6.
- tesa* (lis. *tasa*), Dh. VIII, 4. — J. VIII, 11.
- tesaṃ*, G. XIII, 4. — Kh. XIII, 37. — D. IV, 3 (RM ^a*sdm*). — Cf. *tasaṃ* et *tase*.
- tesu*, Dh. dét. II, 10. — D. VII-VIII, 5.
- tehi*, G. XII, 8. — Kh. v, 14; XII, 34.
- tosaliyaṃ*, Dh. dét. I, 1; dét. II, 1.
- tosā*, G. VI, 8.
- tose*, Dh. VI, 31. — J. VI, 4.
- traidasarābhisitena*, G. v, 4.
- trayo*, K. 1, 3.
- thaṃbhā*, S. 8.
- thaṃbhāni*, D. VII-VIII, 2, 11.
- thairasusrasā*, G. IV, 7.
- thairānaṃ*, G. VIII, 3.
- thairesu*, G. v, 7.
- thriyaka*, K. IX, 18.
- daṃkara* (lis. *duka*^a), K. x, 22.
- daṃḍatā*, Kh. XIII, 15.
- daṃḍasamatā*, D. IV, 15 (D² ^a*ta*).
- daṃḍanaṃ*, D. IV, 16.
- daṃḍe*, D. IV, 4, 14 (D² *daḍa* A *daḍḍa*).
- daṃḍana*, K. VIII, 17.
- daṃḍayitu*, K. IV, 8.
- dakara* (lis. *du*^a), K. v, 11.
- dakhati*, J. 1, 2. — Kh. 1, 2. — K. 1, 1.
- ḍakkatha*, J. dét. 1, 4.
- ḍakkhāmi*, Dh. dét. 1, 2; dét. II, 1. — J. dét. 1, 1; dét. II, 1.
- ḍakhiye*, Dh. dét. 1, 13.
- ḍaḍḍata*, K. XIII, 11.
- ḍaḍḍi*, D. v, 4 (A *dukkhī* RM ^a*ḍi*).
- ḍaḍḍhabhatitā*, G. VII, 3.
- dataṃbhataḥanaṃ* (lis. *dasa*^a), K. XI, 23.
- dana*, G. IX, 7. — K. VIII, 17; IX, 18, 19; XI, 23, 24.
- danaṃ*, K. XI, 23.
- danasaṃyuta*, K. v, 13.
- dane*, K. VII, 4.
- danena*, K. XI, 24.

- dapaka*, K. VI, 15.
dayā, D. II, 12 (M °ya); VII-VIII, 7.
darṣane, K. IV, 8; VIII, 17.
darśanaṃ, G. VIII, 4.
daviye, Dh. dēl. I, 9.
daṣaṃnena (lis. *daṣaṇṇi*) K. IV, 8.
daṣara (lis. *ḍakara*), K. V, 11.
daṣavashbhisito, K. VIII, 17.
dasa-, J. VIII, 11.
-dasana, G. IV, 3.
dasape, G. VIII, 3.
dasanaṃ, Dh. IV, 13.
-ḍasana, Kh. IV, 9.
dasane, Dh. VIII, 4, 5. — J. VIII, 11. — Kh. VIII, 23.
dasa[bha]ṭakanaṃ, K. XIII, 5. — Cf. *dataṃbhaṭakanaṃ*.
dasabhaṭakasa, K. IX, 19.
dasayita, Dh. IV, 14. — J. IV, 16. — Kh. IV, 10.
dasayitpā, G. IV, 4.
dasavasābhisite, Dh. VIII, 4. — Kh. VIII, 22.
dasavasābhisito, G. VIII, 2.
-dākhināye, D. II, 13 (ARM *da*°).
dāna, G. IX, 7.
dānaṃ, G. III, 5; IX, 5, 7; XI, 1, 2; XII, 2, 8. — Kh. III, 8; XII, 34. — D. IV, 18.
dānavisagasi, D. VII-VIII, 6.
dānavisagesu, D. VII-VIII, 6.
dānasamīyate, Kh. V, 16.
dānasayate, Dh. V, 26.
dānasavibhāge, D. IV, 20 (A °ne° bhī° D° °sava°).
dāni, R. 2.
dāne, G. VII, 3; VIII, 3. — Dh. III, 11; VII, 2; VIII, 4; IX, 9, 10, 11. — J. III, 12; VIII, 11; IX, 18. — Kh. VII, 21; VIII, 23; IX, 25; XI, 29; XII, 31. — D. II, 12 (A *da*°); VII-VIII, 7. — Ed. R. 2, 3.
dānena, G. XI, 4; XII, 1. — Kh. XII, 31.
dāpakuṇ, G. VI, 6. — Dh. VI, 30. — J. VI, 3. — Kh. VI, 18.
dālakānaṃ, D. VII-VIII, 6.
-dāle, Kh. VI, 20.
dāve, D. V, 10.
dāsa, G. XIII, 3.
dāsabhaṭakasi, Dh. IX, 8. — Kh. IX, 25; XI, 29; XIII, 37 (*dāpa*).
dāsabhaṭakesu, D. VII-VIII, 8.
dāsabhatakamhi, G. IX, 4; XI, 2.
dāhaṃti, D. IV, 18 (D° *da*°).
[di]ṇḍhamatra, K. XIII, 1.
dinne, D. II, 12 (RM *dine*); IV, 17.
diḍḍhabhatita, K. VII, 5.
diḍḍhabhatitā, Kh. VII, 22; XIII, 37.
dinā, Bar. I, 2; II, 4; III, 4.
dipana, Kh. XII, 35.
dipayema, Kh. XII, 33.
-dipi, K. V, 13; XIII, 11; XIV, 13.
dipikarasa, K. XIV, 14.
dipiṭṭaṇ, K. IV, 10.
dipito, K. XIII, 11.
dipiṭṭha (?), K. V, 13.
dipītham, K. V, 10.
diyaḍḍhiyaṃ, S. 6. — R. 4. — B. 8.
diyaḍḍhamāte, Kh. XIII, 35.
diyaḍḍhiyaṃ, S. 6.
divani, K. IV, 8.

- divasañ, G. I, 7, 8. — J. I, 3.
— Kh. I, 3. — K. I, 2.
- divasāni, D. IV, 16 (A^s); V, 12, 13.
- divasāye, D. V, 16.
- diviyāni, Dh. IV, 13. — J. IV, 16.
- diṇṇāni, G. IV, 4. — Kh. IV, 10.
- disā, Kh. XIV, 21.
- disāsu, D. VII-VIII, 6.
- diseyān, Bh. 3.
- diḥhāya, G. X, 1.
- dīpanā, G. XII, 9.
- dīpayema, G. XII, 6. — D. dét. I, 16.
- duhale, D. dét. I, 16. — J. dét. I, 8.
- dukaṭaṇ, Dh. V, 31. — K. V, 14.
- dukaṭaṇ, G. V, 3.
- dukaṭaṇ, G. V, 1; VI, 14; X, 4.
Cf. *daṇḥara*, *daḥara*, *daḥara*.
- dukaṭaṇ, Dh. V, 20. — Kh. V, 13.
- dukaṭaṭale, J. X, 23.
- dukaṭe, Dh. V, 20; VI, 34. — J. VI, 7. — Kh. V, 13; VI, 21; X, 28, 29.
- duka, Dh. dét. II, 5. — J. dét. II, 6.
- dukkhīyati, Dh. dét. I, 9.
- dukkhiyanaṇ, D. IV, 6.
- data. — Cf. *deta*.
- data, Kh. XIII, 8.
- duṭṭiyāye, Ed. R. 5.
- duṭṭiyāye, Ed. R. 2.
- dupaṭīeekhe, D. III, 19.
- dupadacatapadesa, D. II, 12 (D³ *dupa* A^s *daṇḥa*).
- duvādasavasābhisiṭena, D. VI, 1 (DM *vasābhī*).
- duvādasavasābhisiṭena, Kh. III, 7; IV, 13 (*vasā*).
- duvāḍasa, Dh. IV, 19.
- duvāḍasavasābhisiṭena, Dh. III, 9. — J. III, 10.
- duvāḍaṇ, J. dét. I, 2.
- duvāḍate, Dh. dét. I, 3; dét. II, 2. — J. dit. I, 2; dit. II, 2.
- duvāḍa, Dh. dét. II, 2.
- duvāḍe, Dh. dét. I, 3. — J. dét. II, 2.
- davi, K. I, 3.
- duve, J. I, 4. — Kh. I, 4; II, 5. — S. 6.
- duvehi, D. VII-VIII, 8.
- duvaṇṇapaṭipādaye, D. I, 3 (A *da* *daye*).
- dātā, G. XIII, 9.
- dekhata, Dh. dét. I, 14.
- dekhati, D. III, 17 (A *khavi* RM^s *khavī*), 18 (RM^s *khavī*).
- dekhate, Dh. dét. I, 7.
- dekhīye, D. III, 19, 21. — Cf. le suivant.
- dekheyyi (lis. *khīye*), J. dét. I, 7.
- deta (lis. *data*), K. XIII, 10.
- deya (lis. *maya*), K. V, 12.
- deva, B. 4.
- deva, S. 3.
- devanaṇṇapriyasa, K. I, 2.
- devanaṇṇapriya, K. IV, 7; V, 11; X, 4. — Cf. *javarajaya*.
- devanaṇṇapriyasa, K. I, 1, 2; II, 3, 4; IV, 8, 9, 10; VIII, 17; XIII, 2, 3, 7, 10. — Cf. *devanaṇṇapriyasa*, *devanaṇṇapriya*.
- devanaṇṇapriyo, K. I, 1; III, 5; VI, 14; VII, 1; VIII, 17; IX, 18; X, 21, 22; XI, 23; XIII, 8, 11.

- devānañpriyana* (lis. °ye), K. XIV. 13.
- devānañpriyasa* (lis. °ya°), K. IV. 9.
- devānañprisa* (lis. °priyasa), K. XIII. 1.
- devā*, S. 2.
- devā*, R. 2.
- devānañpiniya*, Kh. XIII. 9.
- devānañpiyasa*, G. VIII. 5; XII. 7; XIII. 6, 9. — Dh. I. 2; II. 5; IV. 13, 14, 16, 19; VIII. 5; dét. I. 1, 14; dét. II. 1, 8. — J. I. 2, 3; II. 6; IV. 15; VIII. 12; dét. I. 7. — Kh. I. 3; XIII. 35. — Ed. R. 1.
- devānañpiyasā*, Kh. I. 2; II. 4, 5; IV. 9, 10, 11; VIII. 23; XII. 33; XIII. 36, 38, 39, 8. — Cf. *devānañpiyesā*.
- devānañpiyasi*, Kh. XIII. 9.
- devānañpiyā*, Kh. VIII. 22.
- devānañpiye*, G. XII. 1. — Dh. III. 9; IV. 16; V. 20; VI. 28; VII. 1; VIII. 3; IX. 6; X. 13, 14; dét. II. 5, 7. — J. I. 2; III. 10; V. 22; VI. 1; VII. 8, VIII. 10; IX. 14; dét. I. 1; dét. II. 1. — Kh. I. 2; III. 6; IV. 11; V. 13; VI. 17; VII. 21; VIII. 22; IX. 24; X. 27, 28; XI. 29; XII. 31, 34; XIII. 12. — D. I. 1; II. 10; III. 17; IV. 1; V. 1; VI. 1 (M'napī°); VII-VIII. 11, 14, 19, 2, 4, 5, 7, 8, 10. — S. 1. — R. 1. — B. 1. — Ed. R. 1.
- devānañpiyena*, Dh. I. 1 {°ye[na]}; II. 6; XIV. 17. — J. I. 1; II. 7. — Kh. I. 1; IV. 13; XIV. 17.
- devānañpiyesā*, Kh. XIII. 39.
- devānañpiyo*, G. VII. 1; X. 1, 2; XI. 1; XII. 2, 8.
- devānañpiyadasi*, G. X. 3.
- devānañpriyasa*, G. I. 6, 8; II. 1, 4; IV. 2, 5, 8.
- devānañpriyena*, G. I. 5; IV. 12; V. 1; VIII. 2; IX. 1; XI. 1; XIV. 1.
- devānañpriyo*, G. III. 1; IV. 7; V. 1; VIII. 2; IX. 1.
- devānapiyasā*, Kh. IV. 9.
- devānapīye*, Dh. X. 13. — J. X. 22.
- devānāpiye*, Kh. XII. 30, 34.
- devikumāldānañ*, D. VII-VIII. 6.
- devinañ*, D. VII-VIII. 6.
- deviye*, Ed. R. 2, 4, 5.
- deṣañ*, K. V. 11; VIII. 3; XIV. 14.
- deśañ*, G. V. 3; VII. 2; XIV. 5. — Dh. V. 21; dét. I. 7. — J. VII. 9; dét. I. 4. — Kh. V. 14; VII. 21.
- desāyutikhē*, J. dét. II. 12.
- desāyutike*, Dh. dét. II. 8.
- doṣha*, K. I. 1.
- doṣañ*, G. I. 4. — J. I. 2.
- doṣā*, Kh. I. 2.
- dose*, Kh. VI. 19.
- dr[ī]dhabha]tita*, K. XIII. 5.
- drāḍasavāsāhisitena*, G. III. 1; IV. 12.
- doc*, G. I. 11; II. 4.
- dha* (lis. sa), K. VIII. 17.
- dhañma*, J. dét. II. 7.
- dhañmañ*, G. IV. 9; XII. 7. — Dh. dét. II. 5. — Kh. IV. 12; XII. 33; XIII. 10.
- dhañmakāmatā*, Kh. XIII. 36. — D. I. 6 (A °ta).

- dhañmakkāmatāya*, D. I, 3 (ARM *tāya).
dhañmaghosāṇ, Dh. IV, 13.
dhañmaghose, Kh. IV, 9.
dhañmaghoso, G. IV, 3.
dhañmacarapaṇ, G. IV, 8, 9.
dhañmacaraṇe, G. IV, 7, 10.
dhañmacaraṇena, G. IV, 3.
dhañmacalanāṇ, Dh. IV, 16, 17.
 — Kh. IV, 11, 12.
dhañmacalanāye, J. dét. II, 15.
dhañmacalanāye, Dh. dét. II, 10.
dhañmacalane, Dh. IV, 16, 17.
 — J. IV, 18, 20. — Kh. IV, 11, 12. — D. IV, 20.
dhañmacalanena, Dh. IV, 13. — J. IV, 15.
dhañmacalanenā, Kh. IV, 9.
dhañmate, Dh. dét. I, 21.
dhañmathaṇḍhāṇi, D. VII-VIII, 2.
dhañmadānaṇ, G. IX, 7; XI, 1.
dhañmadāne, Dh. IX, 11. — J. IX, 18. — Kh. XI, 29.
dhañmadānena, G. XI, 4.
dhañmadānenā, Kh. XI, 30.
dhañmanīyamāni, D. VII-VIII, 9.
dhañmanīyane, D. VII-VIII, 9.
dhañmanīyamena, D. VII-VIII, 8.
dhañmanīsīte, D. V, 26. — Kh. V, 16.
dhañmanīsīto, G. V, 8.
dhañmanāsathi, Kh. VIII, 23.
dhañmanāsathiyā, Kh. III, 7.
dhañmanāsathiye, Kh. IV, 10.
dhañmapatipati, D. VII-VIII, 7.
dhañnapalipucchā, Kh. VIII, 23.
dhañnapalīyāyāni, Bh. 4, 6.
dhañnamamaṅgalāṇ, G. IX, 5.
dhañnamamaṅgale, G. IX, 4. — Dh. IX, 8, 9. — Kh. IX, 25.
dhañnamagale, Kh. IX, 25.
dhañnamagalenā, Kh. IX, 27.
dhañnamahāmadātā, G. V, 4, 9; XII, 9. — Dh. V, 22, 26. — Kh. V, 14, 16; XII, 34. — D. VII-VIII, 2, 4, 5.
dhañmanāhi, G. IV, 9.
dhañmayātā, G. VIII, 3. — Dh. VIII, 4. — Kh. VIII, 23.
dhañmayatāṇ, D. VII-VIII, 2.
dhañmayatasa, G. V, 5. — Dh. V, 23.
dhañmayatasa, Kh. V, 15.
dhañmayatasi, Dh. V, 26. — Kh. V, 16.
dhañmayutānaṇ, G. V, 6.
dhañmayutāye, Dh. V, 24. — K. V, 15.
dhañmayutena, Dh. V, 24. — K. V, 15. — D. IV, 16 (M^{ya}).
dhañmalipī, Dh. I, 1. — J. I, 1. — Kh. I, 1, 3; V, 17; VI, 20; XIII, 13; XIV, 17. — D. I, 2; II, 15; IV, 2; VI, 2, 10 (A dhama^a).
dhañmalipī, G. I, 1, 10; V, 9; VI, 13; XIV, 1. — Dh. I, 4; V, 27; VI, 33; XIV, 17. — J. I, 4; VI, 6.
dhañmalibī, D. VII-VIII, 10, 11.
dhañmaradhī, D. VI, 3; VII-VIII, 8, 9.
dhañmaradhīyā, D. VII-VIII, 13, 16, 17, 18, 19, 1.
dhañmaradhīye, Dh. V, 23.
dhañmaratāṇ, Dh. X, 14. — Kh. X, 27.
dhañmaradhīyā, Kh. V, 15.
dhañmarādīye, Kh. XIII, 35.

- dhaññamavā[yo]*, G. XIII, 1.
dhaññamavijāya, K. XIII, 12.
dhaññamavijāyāsi, Kh. XII, 11.
dhaññamavijāyāsi, Kh. XIII, 11.
dhaññamavijāye, Kh. XIII, 3, 15.
dhaññamavijāyamhi, G. XIII, 10.
dhaññamavutām, G. X, 3. — Kh. XIII, 9.
dhaññamasa, G. XII, 9. — Kh. XII, 35.
dhaññamasambhādhe, Kh. XI, 29.
dhaññamasambādho, G. XI, 1.
dhaññamasambhāge, Kh. XI, 29.
dhaññamasambhāgo, G. XI, 1.
dhaññamasambhāvo, G. XI, 1.
dhaññamasāvanāni, D. VII-VIII, 20, 1.
dhaññamasi, Dh. IV, 17. — Kh. IV, 12. — Bh. 2.
dhaññamasasā (lis. °sasasā), Kh. X, 27.
dhaññamasasasān, Dh. X, 14.
dhaññamasasāsān, J. X, 21.
dhaññamasasrusā, G. X, 2.
dhaññamādhihānāye, Kh. V, 15. — Dh. V, 23.
dhaññamādhihāne, Dh. V, 26.
dhaññamānagahe, Dh. IX, 11. — J. IX, 18.
dhaññamānupaṭipatiye, D. VII-VIII, 7.
dhaññamānupaṭipattī, D. VII-VIII, 3.
dhaññamānusaṭhi, Dh. VIII, 5. — Kh. XIII, 36, 8, 10.
dhaññamānusaṭhini, D. VII-VIII, 20, 1.
dhaññamānusaṭhiyā, Dh. IV, 14. — J. IV, 17.
dhaññamānusaṭhiye, Dh. III, 10.
dhaññamānusaṭṭiṃ, G. XIII, 9.
dhaññamānusaṭṭiyā, G. III, 3.
dhaññamānusaṭṭi, G. VIII, 4.
dhaññamānusaṭṭaṇṇ, G. IV, 10. — Kh. IV, 12.
dhaññamānusaṭṭanā, Dh. IV, 17.
dhaññamāpātānathāye, D. VII-VIII, 7.
dhaññamāpadāne, D. VII-VIII, 7.
dhaññamāpekkhā, D. I, 6 (RM°kha).
dhaññane, D. II, 11 (A°ma). — Bh. 3.
dhaññamena, D. I, 9, 10.
dhama, K. IV, 10.
dhamaṇugaho, G. IX, 7.
dhamaṇuṇṇathī, K. XIII, 10.
dhamaṇuṇṇapucchā, G. VIII, 4.
dhamaṇuṇṇipī, Kh. XIV, 17.
dhama, K. XIII, 10.
dharmaghoṣa, K. IV, 8.
dharmacarapaṇṇaṇ, K. IV, 9.
dharmacarapaṇṇa, K. IV, 8.
dharmadana, K. XI, 23.
dharmadanena, K. XI, 24.
dharmadipī, K. V, 13; XIII, 11; XIV, 13.
dharmadhithāne, K. V, 13.
dharmadhithāyo, K. V, 12.
dharmānagaṭhī (lis. °na°), K. XIII, 10.
dharmānagaṭhī (?), K. V, 13.
dharmānagaṭhaya, K. IV, 8.
dharmānagaṭhī, K. VIII, 17.
dharmānagaṭhīye, K. III, 6.
dharmānagaṭṭhā (lis. °prucha), K. VIII, 17.
dharmamahamatra, K. V, 11, 12, 13.
dharmayata (lis. °ya°), K. V, 12.
dharmayata (lis. °ya°), K. V, 13.
dharmayatra, K. VIII, 17.

- dharmayutasa*, K. v, 12.
dharmarati. Cf. *namarata*.
dharmalipi, K. i, 1, 3.
dharmavaṇḍhiya, K. v, 12.
dharmavataṇ, K. x, 21.
dharmavijayo, K. xiii, 8.
dharmavantaṇ, K. xiii, 10.
dharmagīla, K. iv, 9.
dharmasaṁtharo, K. iv, 9; xi, 23.
dharmasaṁbāṇḍhi, K. xi, 23.
dharmasaṁṇṇuska (lis. "sa"), K. x, 21.
dhāti, D. iv, 11.
dhātiye, D. iv, 10.
dhāmadhistāntya, G. v, 4.
dhiti, Dh. dét. ii, 6. — J. dét. ii, 9. — Cf. *citi*.
dhuvāṇ, J. i, 4.
dhuvāye, D. v, 12.
dhuvē, Kh. i, 4.
dhuvō, G. i, 12.
dhruva, K. i, 3.
na, G. i, 4, 12; ii, 6; iv, 5, 10; v, 4; vi, 2, 8, 10; vii, 3; ix, 7; x, 1; xi, 1; xii, 2; xiii, 5. — Dh. ii, 7; vi, 31, 32; vii, 2; ix, 10; x, 13; dét. i, 13, 15. — J. ii, 8; vi, 4, 5; xiv, 24. — Kh. ii, 5, 6; v, 16; vi, 19, 20; vii, 21; xi, 29; xiii, 38, 39. — K. i, 3, 5; iv, 8, 10; v, 11; vi, 14; viii, 4; ix, 20; x, 21; xi, 23; xiii, 6. — D. v, 7. — S. i.
naṇ (?), Dh. viii, 3.
naṇḍanalaḥha (lis. "da"), K. xiii, 8.
naṇṭaro, K. vi, 16.
naṇḍimukhe, D. v, 3 (A "di").
nakkatena, Dh. dét. i, 17; dét. ii, 10.
nagareska, K. v, 13.
nagalaka, J. dét. i, 10.
nagalajenasa, Dh. dét. i, 20.
nagalaviyohālaka, Dh. dét. i, 1. — J. dét. i, 1.
nagalaviyohālaka, Dh. dét. i, 20.
nagalesu, Dh. v, 25. — Kh. v, 16.
nātaro, K. iv, 9; v, 11.
nātāle, Kh. iv, 11; v, 13.
nati-, Dh. iv, 16.
-nabbhatina, K. xiii, 6, 9.
nama, K. v, 11; xiii, 6, 9.
namarata (lis. *dharmarati*), K. xiii, 12.
name, K. viii, 17. — D. iii, 22.
navāṇ, Kh. xiii, 14.
navamcāṇṭi (?), K. xiii, 10.
nā, G. i, 2; xiv, 2. — Dh. i, 4. — Kh. iv, 10; xii, 31.
nāgavanasi, D. v, 14.
nāti, Dh. v, 21. — J. v, 23.
nātikāṇaṇ, Kh. iii, 8.
nātikāvahāni, D. iv, 17 (A "vaṇ").
nātiḥa, Kh. v, 16.
-nātikesa, Kh. xiii, 37.
nātināṇ, Dh. v, 26 (?). — Kh. iv, 9, 10.
nātisu, Dh. iii, 11; iv, 12, 15. — J. iii, 12; iv, 17. — D. vi, 5.
-nāthesu, Dh. v, 24.
nānāpāsāṇḍesu, D. vii-viii, 5.
nāni (lis. *kāni*), G. vi, 12. — Ed. R. 4.
nābhakanaḍbhapaṇṭisu, Kh. xiii, 7.
-nābhapaṇṭisu, Kh. xiii, 7.

- nāma*, G. V, 4; IX, 5; XIII, 5;
ép. — Dh. II, 5; V, 22; VIII,
 3; IX, 9. — J. II, 6. — Kh.
 II, 5; V, 14; VIII, 12; IX, 25;
 XIII, 39, 4, 5, 6. — D. III,
 20 (RM ^omā[ti]). VII-VIII, 3.
nāmā(tī), D. III, 19.
nāsaññam, D. IV, 18.
ni (lis. *no*), K. IX, 20.
niṣaṇṇa (niṣyaṇṇ?), Kh. XIV, 19.
nikati, Kh. VI, 19. — Cf. *ni-*
jati.
nikati, G. VI, 7.
nihamanāṇa, K. XIII, 5.
nikami, K. VIII, 17.
nikāya, G. XII, 9. — Kh. XIII,
 38.
-nikāyāni, D. V, 14.
nikāye, Kh. XII, 34.
-nikāyesu, D. VI, 7.
nikhamanūta, Kh. III, 7.
nikhamatu, Kh. III, 6.
nikhamāvāṇa, Dh. III, 10. — J. III,
 11.
nikhamā, Dh. VIII, 4.
nikhamiṭṭhā, Kh. VIII, 22.
nikhamiṣṣam, K. VIII, 17.
nikhamisaṇṇi, Dh. dét. I, 24. —
 J. dét. I, 12.
[n]ikkhamisa, Dh. VIII, 3. — Kh.
 VIII, 22.
nikhāmayisati, Dh. dét. I, 23.
nikhāmayisāmi, Dh. dét. I, 22. —
 J. dét. I, 11.
nigamāṇhesa, D. VII-VIII, 5.
nigohakubbā, Bar. I, 2.
nigohāni, D. VII-VIII, 2.
nicam, Kh. XIII, 6.
nicā, G. VII, 3.
nici, K. XIII, 9.
niṣe, Kh. VII, 22; VIII, 5. — K.
 VII, 5.
niṣati (lis. *nikati*), K. VI, 15.
niṣatiyā, D. VII-VIII, 8, 9.
niṣati, Dh. VI, 30.
niṣhapayitā, D. IV, 18 (R ^ota).
niṣhapayisaṇṇi, D. IV, 17 (A *ni-*
sapa^o).
niṣhapetaviye, J. dét. I, 7.
niṣeti (lis. *nivāṣe*^o), Kh. IX, 26.
niṣṭhāliye, D. III, 20.
niṭi, Dh. dét. I, 8. — J. dét. I, 6.
niṭiyaṇṇa, Dh. dét. I, 12.
niṣṭhāliyena, J. dét. I, 5.
niṣṭhāliyena, Dh. dét. I, 11.
niṣṭhiyā, Dh. IX, 10. — Kh. IX,
 26.
niṣṭhānabhātina, K. XIII, 9.
nimitam, Dh. dét. II, 5. — J. dét.
 II, 7.
-niyamāni, D. VII-VIII, 9.
-niyame, D. VII-VIII, 9.
-niyameṇa, D. VII-VIII, 8.
niyāta, G. III, 3.
nirātham, G. IX, 3.
nirāthiyaṇṇa, K. IX, 18.
nilati (ṇ), Kh. XIII, 16.
nilathiyaṇṇa, Dh. IX, 7. — Kh. IX,
 24.
niladhasi, D. IV, 19.
nirakayati (lis. ^ovata), K. IX,
 20.
nivāṣati, K. IX, 20.
nivāṣanika, K. IX, 19.
nivāṣi (lis. ^ovāṣeti), K. IX, 20.
nivāṣeti. — Cf. le précédent et
niṣeti.
nivāṣeya, Kh. IX, 26.
nivāṣeti, Kh. IX, 26.
nisijjita, D. IV, 10 (D² ^osa^o).

- nisite, Dh. v, 26. — Kh. v, 16.
nistānāya, G. ix, 6.
-nisrito, G. v, 8.
nīce, Dh. vii, 2. — J. vii, 9.
nītiyañ, J. dét. i, 7.
nīlakhitasīye, D. v, 16, (A *nī^o tā^o*), 17 (D^o *tañ^o*).
nīlakhīyati, D. v, 17 (D^o *khīyāti*).
ne, G. xii, 1. — Dh. dét. i, 14; dét. ii, 5. — J. i, 7; dét. i, 4, 7; ii, 6, 10.
no, G. xii, 3; 8. — Dh. iv, 14; 18; v, 22; vi, 28; xiv, 17; dét. i, 6, 7, 10, 12, 15, 21, 24; dét. ii, 5. — J. i, 1, 2, 4, 5; iv, 20; vi, 1; dét. i, 5, 6, 8; dét. ii, 6. — Kh. i, 1, 2, 4; iv, 12; v, 14; vi, 17; ix, 26; x, 27; xii, 31, 34; xiii, 39, 9, 14; xiv, 18. — K. i, 1. — D. iii, 18; v, 7, 9, 10, 11, 13, 15, 16, 17, 19; vii-viii, 13, 16. — R. i, 2. — Cf. *nī*.
pa (lis. *pī*), K. iii, 7.
pañcasu, G. iii, 2. — Dh. iii, 10; dét. i, 21. — J. iii, 11; dét. i, 11. — Kh. iii, 7.
pañja (lis. *praja*), K. v, 13.
-pañḍa, K. xiii, 9.
pa[māḍi]ya, K. ii, 4.
pañḍīyā, J. ii, 6. — Kh. ii, 4; xiii, 6.
pañtibhagam (lis. *pra^o*), K. xiii, 6.
pañthesu, G. ii, 8.
pañna, S. 6.
pañnadasañ, D. v, 12 (A *pañcada...*).
pañnadāsāye, D. v, 15.
pañnavisati, D. v, 20.
pañnasase, D. v, 6 (A *pana^o*).
paka (lis. *kaka*), B. 2.
pakate, R. i, 2.
pakamañtu, R. 3.
pakamamānenā, R. 3.
pakamasi, R. 2.
-pakarāṇamhi, G. xii, 3.
pakarāṇe, G. ix, 8.
pakarā (lis. **kame*), R. 3.
pakalanasi, Dh. ix, 11. — Kh. xii, 32 (**naṣi*).
-pakkāye, D. v, 15, 18.
pakhivālicaesu, D. ii, 13.
paca, K. i, 3.
pacasha (lis. **sha*), K. iii, 6.
pacāpagamune, D. vi, 8 (A *pacu^o*).
pachā, G. i, 12; xiii, 1. — Dh. i, 4. — J. i, 5. — Kh. xiii, 35.
paja, Dh. v, 27.
pajam, D. iv, 10 (D^o **ja*), 11 (D^o **ja*).
pajapatane (lis. *pajopadane*), K. ix, 18.
pajā, Dh. v, 25; dét. i, 5; dét. ii, 8. — J. dét. i, 3; dét. ii, 3, 10. — Kh. v, 17.
pajāye, Dh. dét. i, 5; dét. ii, 3. — J. dét. i, 3; dét. ii, 3.
pajapādāye, J. ix, 14. — Kh. ix, 24.
[pa]jopādāye, Dh. ix, 6.
pajo[khitaviye], Dh. i, 1.
pajohitaviye, J. i, 1. — Kh. i, 1.
pañā (lis. *pa^o*), K. ix, 20.
paññā, Dh. dét. ii, 6.
paññalītae, Dh. iv, 8.
paññalīsañti, D. iv, 9.
paññā, J. dét. ii, 9, 11.
paññapajaya (lis. **je^o*), K. xiv, 14.

- paṭipajetha*, G. XIV, 4.
paṭipajeyā, Kh. XIV, 20.
paṭipajeyā[ti], Dh. XIV, 19. — J. XIV, 25.
-paṭipati, Dh. IX, 8. — Kh. III, 37. — K. IX, 19; XI, 23. — D. VII-VIII, 7.
paṭipaulāye, D. V, 12.
paṭipātayema, J. dét. 1, 5.
paṭipātayechaṃ, J. dét. 1, 1; dét. II, 2.
paṭipādāyemā[ti], Dh. dét. 1, 10.
paṭibalā, Dh. dét. II, 8.
paṭibhāge, Kh. XIII, 38.
paṭibhāgo, G. XIII, 4.
paṭibhogāṃ, D. V, 7 (R **ṭipogaṃ*).
paṭibhogāye, Dh. II, 8. — Kh. II, 6.
paṭivedituto (lis. **vedetavo*), K. VI, 15.
paṭivīdhane, K. VIII, 17.
paṭivīdhānāya, G. V, 6.
paṭivīdhānāye, Kh. V, 15.
-paṭivīdhāne, Dh. VIII, 6. — J. VIII, 12. — Kh. VIII, 23.
-paṭivīdhāno, G. VIII, 4.
paṭivīsīṭhaṃ, D. VII-VIII, 5.
paṭivekkhāmi, D. VI, 4, 7.
-paṭivekkhe, D. III, 9.
paṭivedakā, G. VI, 4. — Dh. VI, 29. — J. VI, 2. — Kh. VI, 18.
paṭivedanā, G. VI, 2. — Dh. VI, 28. — J. VI, 1. — Kh. VI, 17.
paṭivedayaṃita, Dh. VI, 29. — J. VI, 2.
paṭivedāyitaviye, Kh. VI, 19.
paṭivedāyechaṃ, Dh. dét. 1, 2.
paṭivedetaviye, Dh. VI, 31. — J. VI, 4.
paṭivedeta[v]yaṃ, G. VI, 8.
paṭivedetha, G. VI, 5.
paṭivedetasu (lis. **detavaṃ*), K. VI, 14.
paṭivesiyyenā, Kh. XI, 30.
paṭivesiyyenā[ti], Kh. IX, 25.
paṭivesiyyehi, G. XI, 3.
paṭibhogāye, D. VII-VIII, 3.
paṭibhoge, D. VII-VIII, 3.
paṭivīsīṭhaṃ, D. VII-VIII, 5.
paṭiḥaṃ (lis. *ba°*), K. VII, 5.
patavadhānaṃ, D. IV, 16 (D² **dha°*).
paṭiyāsāṃnesu, D. VI, 5 (RM *pa-tyā°*).
paṭivīdhānāye, D. V, 24.
paṭiveṇṇiya, K. XI, 24.
-pada, D. II, 12.
-padesu, D. II, 12.
paṭeṇ[ka], K. III, 6.
pana, Dh. VI, 32. — J. VI, 5. — K. VI, 15. — Cf. *pena*, *prukha*.
panapae (lis. **pana*), K. XIV, 13.
panayaṃ, Dh. dét. 1, 4.
paññātasahasraṇi. Cf. *paññātasahasra*.
paññāṭikā, Kh. IV, 11.
paññāsanu, D. V, 16 (D² RM *pu°*).
pane, K. IX, 20.
papaṇi, K. V, 11.
papatra (lis. **po°*), K. XIII, 11.
papotā, Dh. VI, 33.
papovā, D. VI, 3 (ARM **va*).
pabbatā (lis. *paratra*), K. IX, 20.
para, K. V, 11.
paraṃ, G. V, 2; XIII, 8. — K. XIII, 9.
parakamata, K. VI, 16.
parakamuma, K. VI, 16; X, 22.
parakramati, K. X, 22.
parata, G. XI, 4. — K. IX, 20.

- paratikam*, K. XIII, 21.
paratikaye, K. x, 22.
paratu, K. vi, 16.
paratra, K. xi, 24. Cf. *pabbatra*.
paratrā, G. vi, 12.
parapāsāṃḍaṃ, G. xii, 5.
parapāsāṇḍasa, G. xii, 4, 5.
parapāsāṇḍā, G. xii, 4.
paralokika, K. xiii, 12.
paralokiko, K. xiii, 12.
parasave, K. x, 22.
parāhamena, G. x, 4.
parākāmate, G. x, 3.
parākramāmi, G. vi, 11.
parākramena, G. vi, 14.
parāpāsāṇḍagarahā, G. xii, 3.
paricijjipā, G. x, 4.
paritiji, K. x, 22.
-paripuchā, G. viii, 4.
-pariprathā (lis. **prucha*), K. viii, 17.
paribhogāya, G. ii, 8.
parishaye, K. vi, 15.
parisa, K. iii, 7.
parisaye, K. vi, 14.
-parisave, G. x, 3; K. x, 22.
parisā, G. iii, 6.
parisāyaṇā, G. i, 7.
palam, Dh. v, 21. — J. v, 23.
 — Kh. v, 14; xiii, 4.
palakaṃṭe, S. 1.
palakamaṃtu, Dh. vi, 33. — J. vi, 7. — S. 4.
palakamata (lis. **maṃtu*), B. 6.
[pa]lakumati, Kh. x, 28.
palakamatu, Kh. vi, 20.
palakamamimēnā, S. 3.
palakamāmi, Dh. vi, 32. — J. vi, 5. — Kh. vi, 20.
palakame, S. 5.
palakamena, Dh. vi, 34. — J. vi, 7.
palakamēnā, Kh. vi, 21; x, 28.
palata, J. vi, 6. — Kh. ix, 26; xi, 30.
palatam, Dh. vi, 33.
palatā, Kh. iv, 20; xi, 27.
-palate, D. vii-viii, 10.
pulapāsaṇḍagalahā, Kh. xii, 31.
palapāsaṇḍā, Kh. xii, 32.
palapāsada, Kh. xii, 33.
palapāsudā, Kh. xii, 32.
palalokum, Dh. dét. ii, 6.
-palalokikā, Kh. xiii, 16.
-palalokikiye, Kh. xiii, 15.
palalogam, J. dét. ii, 7.
palasate, D. v, 6.
palakamati, Dh. x, 14.
palikilesam, Dh. dét. i, 8. — J. dét. i, 4.
-palikilise, Dh. dét. i, 21.
palitijjita, Dh. x, 15. — J. x, 23.
palitiditu, Kh. x, 28.
-palipuchā, Kh. viii, 23.
-palibodha, Dh. dét. i, 20.
-palibodhāye, Dh. v, 24. — Kh. v, 15.
palibhasayisam, D. iii, 21.
-paliyāyāni, Bh. 4, 6.
paliyovadātha, D. vii-viii, 1.
paliyovadisamti, D. vii-viii, 1.
-palisave, Dh. x, 15. — J. x, 22.
palisave, J. x, 28. — Kh. x, 28.
palisā, Dh. iii, 11. — Kh. iii, 8.
palisāya, Dh. vi, 30.
palisāye, Kh. vi, 19.
palihatave, D. iv, 21.
palikhāyā, D. i, 4 (M **ya* A **li-khāya* R **likhāye*).

- pava* (lis. *pa**, K. VI, 14.
pavajitāni, Kh. XII, 31.
pavajitānaṃ, D. VII-VIII, 4.
pavadhayisaṃti, Dh. IV, 17. —
 J. IV, 19.
pavatahapa (lis. **ka**), K. IV, 9.
pavatayevā, D. IV, 5, 13 (**vū[ti]*).
pavatasi, Dh. I, 1. — J. I, 1. —
 Bar. II, 3.
pavatisa (lis. **sa*), R. 4.
pavatesu, S. 7.
pavaṭaasaṣaṣa (lis. *paraṭaṣa-*
hasraṇi [?]), K. XIII, 1.
pavasa, K. IX, 18.
pavasati (lis. *pasavati*), Kh. IX,
 26.
pavāsasi, Dh. IX, 6. — J. IX, 14.
 — Kh. IX, 24.
pavithalisaṃti, D. VII-VIII, 1.
paṇamanuṣaṇaṃ, K. II, 5.
paṇadehi, K. XIII, 6.
paṇapakani, K. II, 5.
pasha (lis. *yeshu*), K. XIII, 5.
pashanija (lis. **shaṇḍa*), K. VII, 2.
pashanḍa, K. XIII, 4.
-pashanḍeshu, K. V, 12.
pasamṇā, G. XII, 8. — Kh. XII,
 34.
pasaka... (lin. **savati*), K. IX,
 20.
pasati, G. I, 5.
pasavati, Kh. IX, 27; XI, 30
 (**sa**). — Cf. *pavasati*.
pasāde, Kh. XIII, 39. — Bh. 2.
-pasine, Dh. 5.
pasopagāni, Dh. II, 7. — J. II, 8.
pasucikisa, Kh. II, 6. — J. II, 8.
 — Kh. II, 5.
pasucikicchā, G. II, 5.
pasumanusānaṃ, G. II, 8.
pasumunisānaṃ, Kh. II, 6. — D.
 VII-VIII, 2, 3.
pasopagāni, G. II, 6. — Dh. II, 6.
 — Kh. II, 5.
pākā (lis. *hakā*), R. 1.
pāṭalipute, G. V, 7.
pādā, G. II, 2.
pāṇesu, G. IX, 5.
pātaka (lis. *po**), D. V, 8 (RM *pa**).
pādesiṣe, J. III, 10. — Kh. III, 7.
-pāna, D. II, 15.
pānasatasahase, Kh. XIII, 35.
pānasatasahasesu, D. IV, 3; VII-
 VIII, 1.
pānasatasahāsāni, Dh. I, 3. — J.
 I, 3.
pānasahasāni, Kh. I, 3.
pānasahasasu, Dh. dét. I, 4. — J.
 dét. I, 2.
pānānaṃ, Dh. IV, 15. — J. IV,
 17. — Kh. III, 8; IV, 10; XI,
 30. — D. VII-VIII, 10.
pānāni, Dh. I, 4. — J. I, 4. —
 Kh. I, 3, 4.
pānālamḍhe, Dh. IV, 12. — J. IV,
 14. — Kh. IV, 9.
pānesu, J. IX, 16. — Kh. IX, 15.
pāpaṃ, G. V, 3. — D. III, 18 (A
pāpakaṃ).
pāpanāti, Dh. dét. I, 8. — J. dét.
 I, 4. — Kh. XIII, 38.
pāpunātha, Dh. dét. I, 6. — J.
 dét. I, 3.
pāpuneṇu, J. dét. II, 5, 6, 9.
pāpuneṇu, Dh. dét. II, 4.
pāpunevā, Dh. dét. II, 7.
pāpe, Dh. V, 21. — Kh. V, 14.
 — D. III, 18 (A *pāpake*).
pāpotare, R. 2.
pāpotā, Kh. XIII, 13.

- pāpovā*, D. VI, 3.
pāyamānā, D. V, 8 (D³ *payamena*).
pāratikāya, G. X, 3.
pāralokikā, G. III, 12.
pālaṃtikāṃ, Kh. XIII, 12.
pālataṃ, D. IV, 7, 19 (M *pa°*).
pālātikāṃ, D. IV, 18.
pālātikāye, Dh. X, 14. — J. X, 22. — Kh. X, 28 (°*hā°*). — D. III, 22.
-pālate, D. I, 3.
pālānā, D. I, 9.
-pālālokhikāya, J. dét. II, 12.
-pālālokhikāye, Dh. dét. I, 5; dét. II, 3, 9. — J. dét. I, 3.
pālālokhikena, J. dét. II, 4.
pāvatave, S. 3.
-pāsaṃdā-, G. XII, 3. — K. XII, 31, 33, 35.
-pāsaṃdā, G. XII, 4, 9. — Kh. XIII, 37.
-pāsaṃdāṃ, G. XII, 5, 6.
pāsaṃdāṃhi, G. XIII, 5.
-pāsaṃdāsa, G. XIII, 4, 5.
-pāsaṃdāsi, Kh. XII, 33, 34.
pāsaṃdā, G. VII, 1; XII, 7. — Dh. VII, 1. — J. VII, 8. — Kh. VII, 21; XII, 32. — D. VII, 8.
-pāsaṃdānaṃ, G. XII, 2, 8. — Kh. XII, 31.
-pāsaṃdāni, G. XII, 1.
pāsaṃdāni, Kh. XII, 31.
-pāsaṃdesa, G. V, 4. — Dh. V, 22. — Kh. V, 14. — D. VII, VIII, 5.
pāsaṃdesu, D. VII-VIII, 5.
-pāsaḍā, Kh. XII, 33.
-pāsaḍāṃ, G. XII, 5.
pāsaḍāsi, Kh. XIII, 39.
-pāsaḍā, Kh. XII, 32.
pi, G. I, 6, 11, 12; II, 3; III, 4, 6; IV, 10; V, 3, 5, 8; VII, 3; IX, 6; XII, 5; XIII, 4, 6, 9; XIV, 3. — Dh. II, 6; III, 10, 11; IV, 16, 17; V, 21, 23, 25; VI, 30; VII, 2; IX, 9, 10, 11; XIV, 19; dét. I, 6, 7, 8, 18, 23, 24, 25, 26; dét. II, 10. — J. I, 2, 4; II, 6, 7; III, 11; IV, 20; VI, 3, 4; VII, 9; IX, 17; XIV, 24, 25; dét. I, 4, 7, 9; dét. II, 15, 16. — Kh. I, 2; III, 7, 8; IV, 12; V, 14, 15, 16; VI, 18, 19; VII, 21; IX, 25, 26; XI, 30; XII, 32, 33; XIII, 36, 38, 39, 8, 9. — K. I, 1, 2, 3; III, 6; IV, 9, 10; V, 11, 12, 13; VI, 14; VII, 4; IX, 19; X, 21; XI, 24; XIII, 5, 6, 7, 9, 10. — D. I, 7, 9 (AR *hi*); II, 12, 13, 14; IV, 8, 9, 15, 19; V, 9, 13, 14, 17; VI, 7; VII-VIII, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 9. — S. 3, 4, 5, 8. — R. 3. — B. 6, 7. — Cf. *pa*.
piche, Kh. I, 4.
pitana, K. IX, 19.
pitari, G. III, 4; IV, 6; XI, 2; XIII, 3.
pitasha (lis. "ta°"), K. IV, 9.
pitā, G. IX, 5; XI, 3. — Dh. dét. II, 7. — J. dét. II, 10.
-pitā, Kh. XIII, 37.
pitā, Kh. XIII, 11, 12.
pitindā, Dh. IX, 19. — Kh. IX, 25; XI, 30.
pitinikanaṃ, K. V, 12.
-pitinikeshu, K. III, 10.
-pitiniḥesu, Kh. XIII, 7.

- pitirasa*, K. XIII, 11.
pitir[ra]so, G. XIII, 10.
pitilase, Kh. XIII, 11.
pitividdhanāṇīye (lis. pa'na'), K. v, 13.
pitisa, Dh. III, 8; IV, 11. — D. VII-VIII, 8.
-pitisa, Dh. III, 10.
-pitu, Dh. IV, 15.
pituna, K. XI, 24.
-pitusha, K. III, 6; XI, 23.
-pitinikera, Dh. v, 23.
pitule (lis. vī'), R. 3.
piyadasi, G. III, 1; v, 1; VII, 1; x, 2; XI, 1; XII, 1. — J. VIII, 11. — Kh. III, 6; IV, 11; v, 13; VI, 17; VII, 21; VIII, 22; IX, 24; x, 27, 28; XI, 29; XII, 30. — D. I, 1 (Ast); II, 10 (Dst; Ast); III, 17 (Ast); IV, 1; v, 1 (Ast); VI, 1; VII-VIII, 11, 14, 19, 2, 4, 5. — Bh. 1. — Bar. III, 1.
piyadasinā, Dh. II, 6; XIV, 17. — J. I, 1; II, 7. — Kh. I, 1; IV, 13 (°pi'); XIV, 17. — Bar. I, 1; II, 1.
piyadasine, Dh. I, 3; II, 5; IV, 13, 14, 16, 19; VIII, 5. — J. I, 3; II, 6; IV, 15, 19. — Kh. IV, 9, 10, 11; XIII, 35.
piyadasino, G. II, 1.
piyadasisā, Kh. I, 2, 3; II, 4, 5; VIII, 23.
piyadasi, Dh. III, 9; IV, 16; v, 20; VI, 28; VII, 1; VIII, 4; IX, 6; x, 13. — J. I, 2; III, 10; VI, 1; VII, 8; IX, 14. — Kh. I, 2.
-pirimdesu, G. XIII, 19.
- *pitadesu*, Kh. XIII, 8.
piçina (lis. piyadarçina), K. XIV, 13.
pisuvitā (?), J. det. 1, 4.
pitiraso, G. XIII, 10.
pitī, G. XIII, 10.
piyadasine, J. VIII, 13.
puṇṇaṇ, G. XI, 4. — K. x, 22.
puṇṇaṇ, Kh. IX, 27.
puṇṇamāsiyaṇ, D. v, 11.
puṇṇā, Kh. XI, 30.
-puṇṇe, Kh. x, 28.
-pujā, Kh. XII, 31.
pujā, Kh. XII, 31, 34; XIII, 37.
pujāyā, D. VI, 8 (RM^{ya}).
pujāye, Kh. XII, 31.
pujetariya, Kh. XII, 32.
pujeti, Kh. XII, 31.
puṇṇaṇ, G. x, 3. — K. XI, 24.
-puṭhaviyaṇ, Dh. v, 26.
puta, Kh. v, 13.
putadāle, Kh. VI, 20.
putā, G. v, 2. — Dh. IV, 16; v, 20; VI, 33. — Kh. IV, 11; XIII, 13.
putāpapotike, D. VII-VIII, 10.
putika, K. IX, 18.
pate, Kh. XI, 30.
putena, G. XI, 3. — Dh. IX, 9. — J. IX, 17. — K. IX, 19.
putenā(pī), Kh. IX, 25.
-puto, Kh. II, 4.
putra, K. IV, 9; v, 11; VI, 16; XIII, 11.
putralābhesu, G. IX, 2.
putrā, G. IV, 8; VI, 13.
putrena, G. IX, 6. — K. XI, 24.
puna, G. VI, 6, 10; XII, 6; XIII, 10; XIV, 4.

- punañpuna*, G. XIV, 4. — Kh. XIV, 19.
panā, Kh. VI, 18, 19; IX, 26; XII, 33; XIII, 3.
pañāti, Kh. XII, 32.
panāvasane, D. V, 18. — Cf. *panāvasane*.
papuṭake, D. V, 5.
parā, G. I, 9.
pariraya (lis. *parisaya*), K. VI, 14.
pure, K. I, 2.
purva, K. V, 11.
purvañ, G. V, 41.
-pure, K. IV, 8.
-puliḍḍesu, K. XIII, 10.
pulimehi, D. VII-VIII, 3.
pulisā, D. I, 7.
pulisāni, D. IV, 8.
-pulise, Dh. det. I, 7, 8. — J. det. I, 4.
pulveaṇ, J. I, 3.
puṭuvā, Dh. V, 22. — Kh. V, 14.
-puṭuve, Dh. IV, 14; VI, 28. — J. VI, 1. — Kh. IV, 10; VI, 17.
pule, Kh. I, 3.
-puva, G. VI, 2. — Cf. *pava*.
-puve, G. IV, 5.
pusitaviye, D. V, 11.
pūjā, G. XII, 2, 3, 8.
pūjayati, G. XII, 1, 5.
pūjāya, G. XII, 1.
pūjāyā, D. VI, 8 (RM 'ya).
pūjūtā, D. VI, 7.
pūjetayā, G. XII, 4.
pena (lis. *pe*), K. VI, 14.
potake. Cf. *pātake*.
potā, G. V, 2; VI, 13.
potenikānañ (lis. *pe*), G. V, 5.
potrā, G. IV, 8.
prakaraṇe, G. XII, 4.
prakaraṇena, G. XII, 4.
prakha (lis. *pana*), K. IX, 20.
praj[n]hitave, K. I, 1.
praja. Cf. *pañja*.
prajā, G. V, 7.
prajāhitavyaṇ, G. I, 3.
prāṭivedaka (lis. "vedeṇṭu"), K. VI, 14.
praja, K. I, 3.
prajana, K. XI, 24.
prajaraṇbho, K. IV, 7.
-pratipati, G. I, 4; XI, 2.
-pratipapa (lis. "pati"), K. XIII, 5.
pratibhagaṇ. Cf. *pañti*.
pratibhogaye, K. II, 5.
prativatīyana (lis. "vegiyena"), K. IX, 19.
pranatika, K. IV, 9.
pranāṣatasahasāni, K. I, 2.
prapṇṇati, K. XIII, 6.
prapota, G. VI, 13.
prapotrā, G. IV, 8.
prapajitāni, G. XII, 1.
pravāsāṇmhi, G. IX, 2.
prasado, K. XIII, 6.
prasava[ti], K. IX, 20. — Cf. *krasavabha*.
prādesike, G. III, 2.
prāṇa, G. I, 10.
prāṇasatasahasrāni, G. I, 9.
prānānañ, G. III, 5; IV, 6; XI, 3.
prāṇāraṇbho, G. IV, 1.
prācāntesu, G. II, 2.
prāpṇṇoti, G. XIII, 4.
prīti, K. XIII, 11.
priyadaṇḍi, K. IX, 18.

- priyadarṣi*, K. I, 1; III, 5; V, 11; VI, 14; VIII, 17; X, 21, 22; XI, 23.
- priyadarṣiśa*, K. I, 2; II, 3, 4; IV, 8, 9, 10; VIII, 17; XIII, 1, 10.
- priyadasi*, G. I, 5; IV, 8; VIII, 2; IX, 1; X, 1.
- priyadasinā*, G. I, 2; IV, 12, XIV, 1.
- priyadasino*, G. I, 7, 8; II, 4; IV, 2, 5, 8; VIII, 5.
- priyaṣi* (lis. *yadarṣi), K. VII, 1.
- phala*, G. XII, 9.
- phalañ*, G. IX, 3. — K. IX, 18.
- phaladhāni*, D. VII-VIII, 11.
- phalāni*, G. II, 7. — Kh. II, 6.
- phale*, G. IX, 4. — Dh. IX, 8; dét. I, 14. — J. IX, 16. — Kh. IX, 25.
- phale*, Kh. XII, 35. — S. 3. — R. 2.
- phāsuvihālatam*, Bh. I.
- pa* (lis. *va*), K. IX, 19.
- paṇḍhanañ*, Dh. dét. I, 8. — J. dét. I, 4.
- paṇḍhanamitika*, Dh. dét. I, 9.
- paṇḍhanambadhasa*, K. V, 13.
- paṇḍhanambadhasa*, G. V, 6. — Dh. V, 24.
- paṇḍhanambadhasā*, Kh. V, 15.
- paṇḍhanambadhānam*, D. IV, 16 (R. **nabwñ* M. **nāba*°).
- paṇḍhanamokhāni*, D. V, 20.
- paṇḍhana*, Dh. V, 24.
- paṇḍhanasamanānam*, Kh. III, 8; IV, 11.
- paṇḍhanasamanāni*, Dh. III, 11. — J. III, 12.
- paṇḍhanā*, Kh. XIII, 37.
- paṇḍhanānam*, Kh. IV, 9; VIII, 23; IX, 25.
- paṇḍhanibhesa*, K. V, 15.
- paṇḍhanesu*, D. IV, 15.
- paṇḍhanane*, Kh. XIII, 39.
- bhatakesu*, D. VII-VIII, 8.
- padham*, K. XIII, 3. — Cf. *padham*.
- badhasa*, G. V, 6. — Dh. V, 24. — K. V, 13.
- badhasā*, Kh. V, 15.
- badhānam*, D. IV, 16.
- bamanasa*, K. XI, 23.
- paṇḍhanasamanānam*, G. III, 4; IX, 5.
- parayavasha* . . . , K. III, 5.
- bahukā* (lis. **ku*°), G. XII, 8.
- bahireśu*, K. V, 13.
- bahu*, G. V, 2; XIII, 1; XIV, 3. — Dh. dét. I, 9. — Kh. V, 13; IX, 24; XIII, 35; XIV, 19. — K. IX, 18; XIV, 13.
- bahuka*, K. I, 1.
- bahukam*, G. VI, 4; IX, 3. — Dh. I, 2; IX, 7. — J. I, 2; IX, 15.
- bahukayāne*, D. II, 11.
- bahukarana* (lis. **kayāna*), K. V, 11.
- bahukā*, Kh. I, 2; XII, 34. — D. VII-VIII, 6.
- bahukāni*, D. VII-VIII, 3.
- bahuke*, Dh. V, 20; XIV, 18. — J. dét. I, 4, 5. — Bh. 7.
- bahukera*, D. VII-VIII, 1.
- bahuni*, Dh. I, 3. — Kh. IV, 9. — K. I, 2, 3; IV, 7, 9.
- bahune*, D. VII-VIII, 1.
- bahuvadhān* (lis. **ci*°), K. IV, 9.
- bahuvadhān*, G. IX, 3. — Dh. IX, 7. — Kh. IX, 24. — K. IX, 18.

- bahuvīdhā*, G. XII, 2. — Kh. XII, 31.
bahuvīdho, G. IV, 7. — Dh. IV, 15. — J. IV, 18. — Kh. IV, 11. — D. II, 12.
bahuvīdhena, D. VII-VIII, 6.
bahuvīdhesu, D. VII-VIII, 4.
bahushu. Cf. *ashushu*.
bakasu. Cf. *asasu*.
bahasatā, Kh. XII, 34.
bakusrutā, G. XII, 7.
bakūhi, Kh. IV, 10. — K. IV, 8.
bahūni, G. I, 8; IV, 1. — Dh. IV, 12. — J. I, 3; IV, 14. — D. II, 14 (R. *hu*).
chāsu, Dh. dét. I, 4. — J. dét. I, 2. — D. IV, 3.
bahūhi, G. IV, 4. — Dh. IV, 14. — J. IV, 16.
bādha, Kh. XIII, 36. — D. III, 21 (M. *thādham* R. *dham*).
bādham, G. VII, 3; XIII, 2. — Dh. VII, 2. — J. VII, 9. — Kh. VII, 22; XII, 32. — D. VII-VIII, 1. — S. 1.
bādhataram, G. XII, 6.
bādhatale, Kh. XII, 33.
bādhi, R. 1. — B. 2.
bādhiṃ, R. 2.
bābhanasamanesu, D. VII-VIII, 3, 8.
-bābhanānām, Dh. VIII, 4; IX, 9. — J. IX, 17.
bābhanibhiyesu, Dh. V, 24.
-bābhanesu, Dh. IV, 12, 15. — D. VII-VIII, 4.
bāmhaṇasamaṇānām, G. III, 4; VIII, 3; XI, 2.
bāmhaṇasramaṇānām, G. IV, 2.
- bāhiresu*, G. V, 7.
bāhīsesu, Dh. V, 25. — K. V, 16.
budhasi, Bh. 2.
budhena, Bh. 3, 6.
-bramāna . . . , K. IV, 7.
bramaṇa, K. XIII, 4.
-bramaṇana; K. IX, 19.
bramaṇibhesu, K. V, 12.
-bramaṇanām (lis. *ma*), K. VIII, 17.
bramhaṇasamaṇānām, G. IV, 2, 6.
brāmhaṇasramaṇānām, G. IV, 2.
bhāntu, Bh. 2, 3, 4, 6, 8.
bhakkuniye (lis. *bhī*), Bh. 7.
-bhaga, K. XIII, 7.
-bhagām, K. XIII, 6, 7.
bhagavatā, Bh. 3, 6.
bhaginīnām, Kh. V, 16.
bhagīnām, Dh. V, 25.
-bhago (lis. *ge*), K. VIII, 17.
-bhāṭakanaṃ, K. XI, 23; XIII, 4.
-bhāṭakasi, Dh. IX, 8. — J. IX, 16. — Kh. IX, 25; XIII, 37.
-bhāṭakasu (lis. *si*), K. IX, 19.
bhāṭamayesu, Kh. V, 15.
bhāṭamayesu, Dh. V, 23.
bhāṭamayeshu (lis. *ta*), K. V, 12.
bhāṭakamhi, G. IX, 4; XI, 2.
bhātana (lis. *bhu*), K. IV, 8.
bhātapaṇa (lis. *bhātapa*), K. VI, 14.
bhātamayesu, G. V, 5.
bhāti (lis. *bho*), K. XIII, 11.
-bhātita, K. XIII, 5.
-bhātītā, G. VII, 3. — Kh. VII, 22.
bhātīnām, K. V, 16.

- bhāṭya*, G. xii, 6. — Kh. xii, 33.
bhata[a], K. ix, 19.
bhatena, K. xi, 24.
-bhayāni, Bh. 5.
bhaye (lis. *bhu*), K. viii, 17.
bhayenā, D. i, 4.
bhavati, G. iv, 10; vi, 7; viii, 5; xi, 2, 4.
bhavata, K. vi, 16.
bhavaṅgudhi, K. vii, 2, 4.
bhavi. Cf. *bhasi*.
bhave, G. xii, 3.
bhasi (lis. **vi* [?]), K. xiii, 8.
bhāge, G. viii, 5. — Dh. viii, 5. — J. viii, 13. — Kh. viii, 23; xiii, 38, 39.
bhātinām, Dh. v, 25. — Kh. v, 16.
bhatinā, Dh. ix, 9. — J. ix, 17. — Kh. ix, 25; xi, 30.
bhātrā, G. ix, 6.
bhāvasudhī, Kh. vii, 21, 22.
bhāvasudhīm, G. vii, 2.
bhāvasudhitā, G. vii, 3.
bhāvasudhī, Dh. vii, 1, 2. — J. vii, 8.
bhāsīte, Bh. 3, 6.
bhikṣupāye, Bh. 7.
bhiti (lis. *bho*), K. vi, 15.
-bhītā, D. iv, 4, 12.
bhūṃjamānasa, G. vi, 3.
bhūtanām, K. iv, 7.
bhūtapurva, K. v, 11.
bhūtapurva, K. iv, 8.
-bhūtasā, Kh. xiii, 37.
bhūtānām, Kh. iv, 9, 10; vi, 20. — D. vii-viii, 9.
bhūya, G. viii, 5.
bhūye, Kh. viii, 23. — D. vii-viii, 9. — Cf. *bhāye*.
bhūtapurvaṃ, G. v, 4.
bhūtapurva, G. vi, 2.
bhūtapurva, G. iv, 5.
bhūtānām, G. iv, 1, 6; vi, 11; xiii, 7. — Dh. iv, 12, 15; vi, 32. — J. iv, 17.
bhūye, Dh. viii, 5.
bherigoshā, K. iv, 8.
bherighosa, G. iv, 3.
bhelighosām, Dh. iv, 13.
bhelighosa, Kh. iv, 9.
-bhogasi, D. v, 14.
bhojapitinikeshu, K. xiii, 10.
bhojapitinikesu, Kh. xiii, 7.
bhota (lis. **ta*) K. v, 13.
bhoti, K. iv, 10; vi, 14; viii, 17; ix, 20; xiii, 5, 6, 7, 10. — Cf. *bhati* et *bhiti*.
bhota, K. vi, 16; xiii, 12.
bhratana, K. v, 13.
bhrātrā, G. xi, 3.
ma (lis. *me*), G. v, 8. — Dh. vi, 31. — K. xiii, 3. — D. iii, 22. — Bh. 8.
ma (lis. *mā*), Kh. xiii, 14. — K. iv, 10; xiii, 11.
maṃ, D. iv, 8, 9.
-maṃgala, Dh. ix, 9.
...maṃgala, K. ix, 18. — Cf. *magala*.
maṃgalaṃ, G. ix, 1, 2, 3, 4, 5, 6. — Dh. ix, 6, 7. — J. ix, 15. — Kh. ix, 24. — K. ix, 18, 19. — Cf. *magalaṃ*.
-maṃgale, G. ix, 4. — Dh. ix, 8. — Kh. ix, 25. — Cf. *magale*.
maṃgale, Dh. ix, 8. — J. ix, 15. — Kh. ix, 25, 26.
maṃgaleṃ, G. ix, 3.

- maññate*, G. XII, 2, 8.
maññamāti, Kh. XIII, 12.
maññate, Dh. x, 13.
maka, K. XIII, 9.
mahā, Kh. XIII, 5.
makhata (lis. *mu*), K. VI, 14.
magaye, K. VIII, 17.
magala, K. IX, 18.
magalañ, Kh. IX, 24. — K. IX, 18, 20.
magale, Kh. IX, 26.
magavyā, G. VIII, 1.
magā, G. XIII, 8.
magesu, Dh. II, 8. — J. II, 9. — Kh. II, 6. — D. VII-VIII, 2.
mago, G. I, 11, 12. — K. I, 3.
-mache, D. v, 4, 5.
mache, D. v, 13.
majara (lis. *ju*), K. I, 3.
majalā, Kh. I, 4.
majulā, J. I, 4.
majham, Dh. dét. I, 10. — J. dét. I, 5.
majhamena, G. XIV, 2. — Dh. XIV, 17.
majhimā, D. I, 7.
[ma]jhimena, J. XIV, 24.
majjimenā, Kh. XIV, 18.
maññam[ta], K. XIII, 11.
maññati, K. x, 21. Cf. *meñati*.
maññate, G. x, 1.
maññeshu, K. XIII, 11.
maññam, K. XIII, 6.
mañe, Kh. XIII, 35, 39.
mata, G. XIII, 1.
-mata, Dh. dét. II, 2. — K. XIII, 3.
-matam, K. XIII, 6.
matapitushu (lis. *tu*), K. IV, 9.
matapitisha (lis. *shu*), K. XIII, 4.
matapitushu, K. III, 6; XI, 23.
matasaññhatena (lis. *mātha*), K. IX, 19.
matasaññhatasahoyaññatika (lis. *mātha*), K. XIII, 5.
-matā, G. I, 6. — Dh. I, 2. — J. I, 2. — Kh. I, 2.
mati, K. XIII, 8.
mate, J. dét. II, 2. — Kh. XIII, 36. — D. VI, 9.
mate, Kh. XIII, 35, 8.
matehi, G. VI, 9. — Dh. VI, 31. — Kh. VI, 19.
mudavañ, Kh. XIII, 2.
madave, D. VII-VIII, 7.
madhuliyāye, Kh. XIV, 20.
manautileke, Dh. dét. I, 16.
manati, J. I, 4. — Kh. x, 27; XII, 31, 34.
manatu, Kh. XIII, 15.
[ma]nāṣopakani (?), K. II, 5.
manāṭi, Dh. dét. I, 7.
manisa, Kh. XIII, 14.
-manuṣanañ, K. II, 5.
manuṣacikisā, Kh. II, 5.
manuṣacikicchā, G. II, 5.
-manuṣānañ, G. II, 8. — Dh. II, 8.
manuṣānañ, Kh. XIII, 39.
manuṣopagāni, G. II, 5. — Kh. II, 5.
mama, G. III, 2; v, 2. — Dh. dét. I, 23; dét. II, 2, 4, 5, 6, 9. — J. dét. II, 6, 9, 11, 13. — Kh. III, 7; v, 13. — D. I, 5; VII-VIII, 6.
mamañ, J. dét. II, 7.
mamate (?), J. dét. II, 6.
mamayā, Dh. VI, 28. — J. VI, 1. — Kh. v, 13, 14; VI, 17, 19.

- D. VII-VIII, 3. — B. 3.
manā, Dh. dét. 1, 5. — Kh. v, 16. — IV, 12 (D² RM^{ma}).
manā(ti), Dh. dét. 1, 12.
manāye, Dh. dét. II, 4.
maniyā, D. VII-VIII, 7.
maniyāye, J. dét. II, 6.
mayā, K. v, 11; VI, 14, 15. — Cf. *deya*.
mayā, G. III, 1; v, 2, 4; VI, 2, 8.
maye, Dh. dét. II, 8. — J. II, 11.
marañāṃ, G. XIII, 2. — K. XIII, 3.
malāṃ (lis. *mu*"), K. VI, 15.
malane, Kh. XIII, 6.
maha, K. v, 11.
mahañte, Dh. XIV, 18. — J. XIV, 24.
mahatātā, S. 3. — R. 2.
mahathāvaha, K. x, 21.
mahathāvā, K. x, 27.
mahanasasi, K. 1, 2.
mahaphala, K. XIII, 11.
mahaphalaṃ, K. IX, 18.
mahaphalā, Kh. XIII, 12.
mahaphale, G. IX, 4.
mahamatana, K. VI, 15.
-mahamatra, K. v, 11, 12, 13.
ma[hana]trādha, (lis. **trehi*), K. VI, 14.
mahanatā, J. dét. II, 1.
mahalaka, K. v, 13.
-mahalakāṇāṃ, D. VII-VIII, 8.
mahāpāye, Dh. dét. 1, 15.
mahātane (γ), B. 5.
mahāthāvahā, G. x, 1.
mahānapasi (lis. **nasasi*), J. 1, 3.
mahānasamhi, G. 1, 7.
mahānasasi, Kh. 1, 3. — Cf. *mahanapasi*.
mahāpāye, J. dét. 1, 8.
mahā[pha]le, Dh. dét. 1, 14.
mahāphale, Dh. IX, 8. — J. dét. 18. — Kh. IX, 25.
mahāmata, Ed. K. 1.
-mahāmāta, Dh. v, 26.
mahāmātāṃ, J. dét. 1, 11.
-mahāmātā, G. v, 4, 9; XII, 9. — Dh. v, 22. — Kh. v, 14, 16; XII, 34. — D. 1, 8 (D² **ha*"); VII-VIII, 2, 4, 6.
mahāmātā, Dh. dét. 1, 1, 25; dét. II, 1, 9. — J. dét. 1, 1, 10; dét. II, 14. — D. VII-VIII, 5.
mahāmātesu, G. VI, 6.
mahāmātehi, Dh. VI, 30. — J. VI, 3. — Kh. VI, 18.
mahālake, G. XIV, 3. — Dh. v, 25. — Kh. v, 16; XIV, 18.
mahālakasu, Dh. v, 24.
mahidāyo, G. IX, 3.
maholake (lis. **ha*"), K. XIV, 13.
mā, G. XIII, 11. — Dh. IV, 18. — J. IV, 21. — Kh. IV, 13. — D. III, 21. — Cf. *ma*.
māgadhe, Bh. 1.
mātāpitisu, Kh. III, 8.
mātari, G. III, 4; IV, 6; XI, 2.
mātāpitari, G. XIII, 3.
mātāpitisu, Dh. III, 10. — Kh. IV, 11; XI, 23. — D. VII-VIII, 8.
mātāpitisusāsā, Dh. IV, 15. — Kh. XIII, 37.
-māte, Kh. XIII, 35.
mātraṃ, C. XIII, 1.
mādaravāṇ, G. XIII, 7.
mādhuliyāye, J. XIV, 25.
mādhurītāya, G. XIV, 4.
māne, D. III, 20.
mānusaṇṇāṃ, G. XIII, 5.

- mī*, K. xiv, 13.
migaviyā, Kh. viii, 22.
mige, J. i, 4. — Kh. i, 4.
mīta°. Cf. *mata*°.
mitasañthataśahāyañātikeshu (lis. "sañthu"), K. xiii, 4.
mitasañthutanātikāṇaṃ, Kh. iii, 8; xi, 29.
mitasañthutasaḥāyanātika, Kh. xiii, 38.
mitasañthutasaḥāyanātikesu, Kh. xiii, 37.
mitasañthutena, J. iii, 11.
mitasañthutena, Kh. ix, 25.
mitasañstataśahāyañātikesu (lis. "sta"), G. xiii, 3.
mitasañstutāñātikena, G. xi, 3.
mitasathatāñārahana (lis. "thu"), K. xi, 23.
mitasastutāñātikāṇaṃ, G. xi, 2.
mitasāstutāñāttanaṃ, G. iii, 4.
mitrasaṃtata . . . , K. iii, 6.
mitrasathatana (lis. "thutena"), K. xi, 24.
mitena, J. ix, 18.
mitrena, G. ix, 7. — K. xi, 24.
mīna, D. iii, 18.
mirosa (lis. *gurusu*), K. xiii, 4.
misāṃkatā, R. 2.
miṣaṃthutānā (lis. *mitasañthute*°), Kh. xi, 30.
misāṃdeva, S. 3.
mukhatā, G. vi, 5.
mukhatu. Cf. *makhatu*.
mukhate, Dh. vi, 30. — Kh. vi, 18. — J. vi, 3.
mukhā, D. vii-viii, 6.
munigāthā, Bb. 5.
munisā, Dh. vii, 1. — J. vii, 8. — S. 3.
-munisā, J. dét. ii, 2.
munisānaṃ, Db. iv, 14. — J. iv, 16. — D. iv, 16; vii-viii, 8, 9.
-munisānaṃ, Db. dét. i, 4. — J. dét. i, 2. — Kh. ii, 6. — D. vii-viii, 2, 3.
munise, Dh. dét. i, 5. — J. dét. i, 2.
-munise, J. dét. i, 4.
munisesu, Db. dét. i, 6.
-munisesu, J. dét. i, 3; dét. ii, 4.
munisopagāni, Dh. ii, 7. — J. ii, 8.
malaṇ. Cf. *malaṇ*.
mūlāni, Kh. ii, 6.
māle, Kh. vi, 19; xii, 31.
masāvādaṇ, Bb. 6.
mūlaṇ, G. xii, 3.
mūlāni, G. ii, 7. — Dh. ii, 7.
māle, G. vi, 10. — Dh. vi, 32; dét. i, 12. — J. vi, 5; dét. i, 6.
me, G. v, 2; vi, 3, 4, 8, 9, 13; x, 1. — Db. iii, 9; v, 20, 21, 22, 27; vi, 28, 29, 31, 33; x, 14; dét. i, 3, 16; dét. ii, 2. — J. iii, 10; vi, 2, 4, 5, 7; x, 21; dét. i, 2, 3, 6; dét. ii, 2, 3, 4, 5, 6. — Kh. iii, 7; v, 14; vi, 17, 18, 19, 20; x, 27; xiii, 13. — K. v, 11, 13; vi, 14, 15, 16; x, 21; xiii, 11. — D. i, 2 (A ma), 7; ii, 12, 13, 14; iii, 17, 18, 21; iv, 2, 4, 8, 11, 13, 15 (D^a ma), 16, 19; v, 2, 19; vi, 2, 7, 9; vii-viii, 14, 20; i, 2, 3, 4, 5, 6, 9, 10. — Cf. *ma*.

- meñati* (lis. *ma*^a), K. XIII, 11.
-mokkhāni, D. v, 20.
mokkhāye, Dh. v, 24. — J. v, 27.
 — Kh. v, 15.
mokkhiyamata, J. dét. 1, 2.
mokkhiyamate, J. dét. II, 2.
mokkhiyamata, Dh. dét. 1, 3; dét.
 II, 2.
mokkhiyamate, D. VI, 9 (A *mo*^a*mu*^a;
 R *mu*^a*mu*; M *mu*^amute).
mocara, K. v, 13.
moneyasāte, Bh. 5.
morā, G. 1, 11.
ya, G. IV, 10; VI, 5, 6, 11; IX,
 4; X, 3; XII, 3, 9. — K. v,
 11; VI, 15, 16; VIII, 17; XIII,
 7, 12. — R. 1. — B. 2.
yām, G. VIII, 3. — Kh. VI, 18,
 20; X, 27; XII, 35. — K. X,
 22; XIII, 7.
yānti (?), Kh. XIII, 9.
yajāntu (lis. *ya*^a), K. IV, 10.
yata, G. II, 6, 7; XIII, 9. — Kh.
 XIII, 8. — K. II, 5. — S.
 7.
-yatam, K. VIII, 17.
yatasa, K. v, 12 (lis. *ya*^a).
yatasi (lis. *ya*^a), K. v, 13.
yatā, Kh. XIII, 38, 39.
yato, G. XIII, 5.
yatra, G. II, 7. — K. II, 5; VIII,
 17.
yatha, G. III, 3.
yathatiyipā (?) (lis. *yathavisayā*),
 D. VII-VIII, 1.
yathā, G. II, 2; IX, 9; XII, 2,
 8. — Kh. III, 7.
yada, K. 1, 2.
yadā, G. 1, 10. — Kh. 1, 3.
yadīcam, K. IV, 8.
yanakaññabhesu (lis. *yo*^a), K. XIII,
 9.
yamañño (?), K., XIII, 6.
yaya (lis. *aya*), K. v, 13.
yariça, K. XI, 23.
yaço, K., X, 21.
yasa, G. VII, 3. — K., VII, 4.
yaso, G. X, 1, 2. — Dh. X,
 13. — J. X, 21, 27, 28. —
 Kh. X, 27, 28.
yā, G. XIII, 6. — Dh. IV, 17.
 — Kh. XII, 34; XIII, 16. —
 D. 1, 9; VII-VIII, 7, 8. — R.
 2.
-yātām, Dh. VIII, 3. — Kh.
 VIII, 22.
yātā, G. VIII, 3. — Dh. VIII,
 4. — Kh. VIII, 23.
-yātām, G. VIII, 1.
yāni, G. II, 5. — D. v, 14;
 VII-VIII, 7, 9.
yārisam, G. IX, 7; XI, 1.
yārise, G. IV, 4.
yāva, D. v, 19.
yāvātaka, R. 5.
yāvātako, G. XIII, 6.
yi, K. XIII, 2.
yi (lis. *ti*), S. 8.
yujānta, G. IV, 11. — Kh. IV,
 13. — Cf. *yajāntu*.
yujāntā, Dh. IV, 18.
yujisānti, Dh. dét. II, 10.
yujeya, J. dét. II, 3.
yujeyā(tī), J. dét. 1, 3; dét. II, 4.
yujeyā(tī), Dh. dét. 1, 6, 20; dét.
 II, 3.
yujeyā, J. dét. II, 14.
-yutām, D. VII-VIII, 2.
yutani, K. III, 7.
-yutasa, G. v, 5. — Dh. v, 23.

- K. v, 12; ix, 19. — Cf. *ya*°.
- yutasa*, Kh. v, 15.
- yutasi*, Dh. v, 26. — Kh. v, 16. — Cf. *ya*°.
- yutā*, G. III, 2. — Dh. III, 9. — Kh. III, 7.
- yutānaṃ*, G. v, 6.
- yutāni*, Dh. III, 11. — Kh. III, 8.
- yutāye*, Dh. v, 24. — Kh. v, 15.
- yute*, G. III, 6.
- yutena*, D. IV, 6.
- ye*, G. II, 3; v, 1, 2, 5, 8; XII, 8. — Dh. v, 20, 21, det. 1, 8. — J. det. 1, 4. — Kh. 1, 4; II, 4, 5; v, 14; VI, 18; IX, 25; XII, 32; XIII, 35, 3, 10, 15. — K. II, 4; v, 11, 13; IX, 18. — D. II, 16; IV, 3; v, 7 (Aya); VII-VIII, 9, 11.
- yena*, Kh. XIII, 38; XIV, 20. — D. IV, 9, 12 (D³ ya°).
- yeva*, Dh. IV, 17. — J. 1, 4. — Kh. IV, 12. — D. VII-VIII, 8.
- yevā*, Kh. 1, 3; XIV, 17. — D. v, 13 (R² ya A yāva).
- yēsha*, Cf. *pasha*.
- yesaṃ*, Kh. III, 38.
- yeṣa*, Kh. XIII, 37.
- yesu*, K. XIII, 4.
- yehaṃ*, Dh. VI, 32. — J. VI, 6. — Kh. VI, 20.
- yo*, G. v, 3, 8; XII, 5. — K. IV, 9; v, 11; x, 21; XIII, 3, 7, 8, 12; XIV, 13.
- yojanaṇḍośka* (lis. "ṇaṇḍośka"), K. XIII, 9.
- yojanasatesu*, Kh. XIII, 4.
- yonakaṃbojagaṇḍhārānaṃ*, G. v, 5.
- yota*, K. III, 6.
- yote*, D. IV, 17.
- yonā*, Kh. XIII, 7.
- yonā*°, Cf. *yana*°.
- yonakaṃbocagaṇḍhālesu*, Dh. v, 23.
- yonakaṃbojagaṇḍhāldānaṃ*, Kh. v, 15.
- yonaraja*, K. II, 4; XIII, 9.
- yonarājā*, G. II, 3; XIII, 8.
- yonalājā*, Dh. II, 5. — J. II, 7. — Kh. II, 5.
- rañña*, K. XIV, 13.
- raṇḍo*, K. VII, 3.
- raja*, K. II, 4; III, 5; VII, 1; VIII, 17; XIII, 9.
- rajaki* (lis. "ja"), K. III, 6.
- rajano*, K. XIII, 9.
- rajāye*, K. II, 4.
- rañña*, K. IV, 10.
- rañi* (lis. *raño*), K. VIII, 17.
- raño*, K. 1, 1, 2; II, 3, 4; IV, 8, 9.
- rata*, K. XIII, 12.
- rati*, G. VIII, 5. — K. VIII, 17.
- rathikanaṃ*, K. v, 12.
- raya*, K. 1, 1; VI, 14; IX, 18; x, 21, 22; XI, 23.
- rayo*, K. v, 11; XIII, 1.
- rasake* (?), G. XIII, 11.
- rasu*, K. XIII, 100.
- raso*, G. XIII, 10.
- rágo*, G. VII, 2.
- rāja*, G. v, 1.
- rājā*, G. 1, 5; II, 3; III, 1; IV, 8; VI, 1; VII, 3; VIII, 2; IX, 38.

- 1; x, 1, 2, 3; xi, 1; xii, 1;
xiii, 8.
rājāno, G. ii, 4; viii, 1; xiii,
8.
rājūke, G. iii, 2.
rāñā, G. i, 2; iv, 12; xiv, 1.
rāñe, G. i, 7, 8; ii, 1, 4; iv,
2, 5, 8; viii, 5.
ristikapotenikānañ (ou *rā*), G. v,
5.
rukha, K. ii, 5.
rapani, K. iv, 8.
rāpāni, G. iv, 4.
roñcetu (lis. *rocēntu*), K. xiii,
11.
ropāpītāni, G. ii, 6, 7.
lāmaka (lis. *lakaka*), K. xiii,
11.
lakhañe, D. v, 19.
laghamīti, D. iv, 8 (RM *ca-*
ghaṇī).
lajavacanika, J. dét. ii, 1.
lajā, Kh. x, 28.
lajāne, Kh. xiii, 5.
lajine, J. viii, 13.
lajuñe, Dh. iii, 9. — Kh. iii, 7.
lajākā, D. iv, 2, 4 (RM **ka*), 8,
12 (RM **ka*); vii-viii, 1.
lathikapitīnikesa, Dh. v, 23.
-lati, Kh. xiii, 16.
-ladha, K. xiii, 8. — Cf. *gadha*.
ladhasa (lis. **dhesa*), K. xiii,
2.
ladhā, G. xiii, 10.
ladhe, Kh. xiii, 3, 10.
ladhesa, G. xiii, 1. — Kh. xiii,
35, 39.
ladho, G. xiii, 10. — K. xiii, 11.
lapite, Kh. xiv, 19.
-lase, Kh. xiii, 11.
laka, D. vii-viii, 9.
lakakā, G. xii, 3. — Kh. xii,
32; xiii, 12. — Cf. *lāmaka*.
laheyu, J. dét. ii, 6.
lahewa, Dh. dét. ii, 5.
lakhāpetanaya (lis. *līvā*), R. 5.
-ldgā, Dh. vii, 2. — J. vii, 8.
-lage, Kh. vii, 21.
lāghalovāde, Bb. 5.
lāja, Dh. dét. ii, 4. — D. i, 1
(A **jā*); iii, 17 (A **jā*); iv, 1;
v, 1 (A **jā*); vi, 1 (R **jā*).
[*lā*] *javacanika*, J. dét. i, 12. —
Cf. *lajava*.
lajā, Dh. ii, 8; iii, 9; iv, 16;
v, 20; vi, 28; vii, 1; viii, 4;
ix, 6; x, 13. — J. i, 1; ii,
7; iii, 10; vi, 1; vii, 8; viii,
11, dét. ii, 5, 6, 10. — Kh.
i, 2; ii, 5; iii, 6; iv, 11; v,
13; vi, 17; vii, 21; viii, 22;
ix, 24; x, 27, 28; xi, 29;
xii, 31; xiii, 7. — D. ii,
10; vii-viii, 5, 7, 8, 11, 14,
19.
lājādhi (lis. **jālādhi*), J. dét. i,
8.
lājāne, Dh. ii, 6; viii, 3. —
D. vii-viii, 12, 15.
lājāno, J. ii, 7. — Kh. ii, 5.
lājālādhi, Dh. dét. i, 15. — Cf.
lājāñki.
lājina, Dh. i, 1; xiv, 17. — J.
i, 1; ii, 7 (*lāji* —). — Kh. iv,
13; xiv, 17. — Bar. i, 1; ii,
1.
lājine, Dh. i, 3; iv, 13, 14,
16, 19; viii, 5; dét. i, 26. —
J. i, 3; ii, 6; iv, 15, 19;
viii, 13; dét. ii, 11. — Kh.

- 1, 2, 3; II, 4, 5; IV, 9, 10, 11; VIII, 23; XIII, 35.
lājhi, D. VII-VIII, 3.
lājākānaṃ, D. IV, 13.
lāti, Kh. VIII, 23.
-labhesu, G. IX, 2.
likhapita, K. I, 1.
likhapaṇṇamī, K. XIV, 13.
likhāpayātha, S. 8.
likhāpayāthā, S. 7.
likhāpayāmi, Bh. 8.
likhāpayāsaṃ, G. XIV, 3.
likhāpāpitā, D. VII-VIII, 10.
likhāpitā, J. I, 1. — Kh. XIV, 17.
 — D. I, 2 (RM^ata); II, 15; VI, 2 (RM^ata); VI, 2, 10 (RM^ata).
likhita K. I, 3.
likhitam, G. XIV, 3, 5. — K. XIV, 14.
likhitā, G. I, 10; V, 9. — Dh. I, 4; V, 27; VI, 33; dét. I, 19; dét. II, 9. — J. I, 4; VI, 6; dét. I, 10; dét. II, 14. — Kh. XIII, 13.
likhite, Dh. IV, 18, 19; XIV, 18, 19. — Kh. IV, 12; XIV, 19, 21. — K. XIV, 13.
likhiyā (lis. *likhayā*), Dh. XIV, 18.
-līpi, Dh. I, 1, 4. — J. I, 1. — Kh. I, 1, 8; V, 17; VI, 20; XIII, 13; XIV, 17. — K. I, 1, 3. — D. I, 2; II, 15; IV, 2; VI, 2, 9.
līpi, Dh. dét. I, 17, 19; dét. II, 9, 10. — J. dét. I, 10; dét. II, 14, 15.
lipikalapalādhena, Kh. XIV, 21.
lipikalā, ..., Dh. XIV, 19.
lipikārāparādhena, G. XIV, 6.
līpitha (?), K. VI, 16.
-līpt, G. I, 10; V, 9; VI, 13; XIV, 1. — Dh. V, 27; VI, 33; XIV, 17. — J. VI, 6.
līpi, J. I, 4; dét. I, 9.
-libi, D. VII-VIII, 10, 11.
lukhāni, Dh. II, 8. — J. II, 9. — Kh. II, 6.
lūpāni, Dh. IV, 14. — J. IV, 16. — Kh. IV, 10.
lekhapita, K. XIV, 13.
lekhāpitam, G. IV, 11, 12.
lekhāpitā, G. I, 2; VI, 13; XIV, 1.
lekhāpetavāla (lis. ^ataviye), R. 4.
lekhāpeṇāni, Kh. XIV, 19.
lekhitaṃ, Kh. IV, 13.
lekhita, Kh. I, 1, 3; V, 17; VI, 20.
leṇā (lis. ^alā), Bh. 1.
-loka-, II, G. I, 9; 14; ép. — Dh. VI, 32, 34. — J. VI, 5, 7. — Kh. VI, 19, 20. — K. VI, 15, 18.
-loka, Dh. dét. II, 6. — K. XI, 24.
-lokaṃ, Dh. dét. II, 6.
lokasa, D. VII-VIII, 7.
lokasā, D. VI, 2 (RM^asa), 4 (RM^asa).
loke, D. VII-VIII, 3, 7.
-logam, J. dét. II, 7.
-locayita, Kh. XIV, 21.
-locemti (lis. ^aceta?), K. XIV, 14.
locetavyā, G. IV, 12.
loceta, Kh. XIII, 15.
-locetpā, G. XIV, 6.
lopāpitā, Dh. II, 8. — J. II, 9. — Kh. II, 6. — D. VII-VIII, 2.
lopitāni, Kh. II, 6.

- lope, Dh. dét. II, 12. — J. dét. 1, 6.
- lopena, Dh. dét. 1, 10. — J. dét. 1, 5.
- sa, G. III, 3, 8; VI, 2, 3, 9; VII, 2, 3; IX, 5, 7, 8; X, 1, 2, 4; XI, 13; XII, 2, 3, 5, 8; XIII, 2; XIV, 5, 6. — Dh. IV, 12; V, 20, 25, 26; VI, 28, 30; dét. 1, 7, 20, 21, 23. — J. IV, 14; VI, 1, 3; dét. II, 5. — Kh. VI, 18; IX, 26; XIII, 33, 34. — K. 1, 1; IV, 7; V, 13; VI, 14, 15; VII, 3; IX, 18; X, 21, 22; XI, 23, 24; XII, 2, 3, 4, 5, 6, 8, 11; XIV, 13, 14. — D. III, 21 (D. 24); IV, 3, 14, 18 (A 24); V, 8; VII-VIII, 9. — S. 3 (?). — B. 3. — Ed. R. 3. — Cf. *ba*, *vo*.
- sañ, G. XII, 6. — K. XIII, 4, 5.
- saganñ, Dh. dét. 1, 24.
- sage, J. dét. 1, 5.
- sagena, Kh. X, 28. — K. X, 22.
- sacahaye (?), B. 5.
- sacakiye (?), S. 3.
- sacagati, Kh. XII, 31.
- sacati (lis. *casi), K. VI, 14.
- sacanena, Dh. dét. 1, 1; dét. II, 1.
- sacanena, Ed. R. 1.
- sacabhumikā, Kh. XII, 34.
- sacabhūmikā, G. XII, 9.
- sacamhi, G. VI, 3.
- sacayañ (?), K. VI, 16.
- sacasi, Dh. VI, 29. — J. VI, 2. — Kh. VI, 18.
- sacigati, G. XII, 3.
- saji, Kh. XIII, 7.
- sajitariye, Dh. dét. 1, 13. — J. dét. 1, 7.
- sañanato (lis. *vañja**), K. III, 7.
- satiya (lis. *vaḍhi**), K. IX, 19.
- sadikā, D. VII-VIII, 2.
- vaḍikā, Ed. R. 3.
- vaḍhati, D. IV, 20 (A 24).
- vaḍhana, K. VIII, 17.
- vaḍhati, G. XII, 4.
- vaḍhayati, G. XII, 4.
- vaḍhayisañti, G. IV, 9. — Kh. IV, 12.
- vaḍhayisati, G. IV, 7. — Dh. IV, 16.
- vaḍhasu (lis. *dhe*), K. V, 12.
- vaḍhasaṇṇ, J. VIII, 11.
- vaḍhi, Kh. XII, 31, 34, 35. — D. VI, 3; VII-VIII, 8, 9.
- vaḍhi, K. IV, 10.
- vaḍhitañ, K. IV, 9.
- vaḍhitā, D. I, 6 (RM 2a); VII-VIII, 7, 8, 9.
- vaḍhite, G. IV, 5, 7. — Dh. IV, 12, 14, 16. — J. IV, 14, 18. — Kh. IV, 10. — K. IV, 8.
- vaḍhito, G. IV, 1. — K. IV, 7.
- vaḍhithā, D. VII-VIII, 14, 17.
- vaḍhiya, K. V, 12.
- vaḍhiyati (lis. *dha*), K. XII, 32.
- vaḍhiyā, D. VII-VIII, 13, 16, 17, 18, 19.
- vaḍhiṇi, K. IV, 9.
- vaḍhisanti, D. VII-VIII, 8.
- vaḍhisati, D. I, 6; VII-VIII, 1, 7. — S. 5, 6. — B. 7, 8.
- vaḍhisiti (lis. *sa*), R. 4.
- vaḍhi, G. XII, 2, 8, 9. — Dh. IV, 18.

- vaḍheyd*, D. VII-VIII, 13, 16, 18.
vatu (lis. *vaḍha*), K. XIII, 3.
vataṁ, Dh. x, 14. — Kh. x, 27. — K. x, 21.
vataṁṇi, Dh. dét. II, 1.
vataṁṇi, Dh. dét. I, 2.
vataṁṇi, J. dét. I, 1; dét. II, 1. — Ed. R. 2.
vataṁṇi, Dh. ix, 9; dét. I, 13. — Kh. ix, 25; xi, 30; xii, 34.
vataṁṇi, K. xi, 24.
vataṁṇi, G. ix, 5; xi, 3; xii, 8.
vadakena, (lis. *khuda*), K. x, 22.
vadhaṁ, Kh. XIII, 36. — K. XIII, 5.
vadhayisaṁti, G. iv, 9.
-vadhāṇaṁ, D. iv, 16.
-vadhāya (lis. *dhā*), D. v, 8.
vadhi, G. iv, 11. — Kh. iv, 12, 13.
vadhikakūṭe, D. v, 9.
vadhito, Kh. iv, 9, 11.
vadhiyā, Kh. v, 15.
-vadhīyāni, D. v, 2.
vadhīyāni (lis. *dhā*), Kh. iv, 11.
-vadhīye, D. v, 13, 23.
vadhīyati, K. iv, 9.
[va]dhī, G. iv, 11.
vadhe, Kh. XIII, 37.
vadho, G. XIII, 2. — K. XIII, 5.
-vanasi, D. v, 14.
vanitaṁsi (lis. *va*), K. vi, 14.
vapaṇa, K. v, 12.
vayajanend (lis. *va*), R. 5.
- vayomahalakānaṁ*, D. VII-VIII, 8.
varadavarshabhīṣitena, K. iv, 10.
-varsha, K. iv, 10.
varshaṇatehi, K. iv, 8.
valapacha (?), K. v, 11.
-valakesu, D. VII-VIII, 8.
-vasha, . . . K. III, 5.
-vasha, K. VIII, 17.
-vasha, K. v, 11.
varshaṇatani, K. iv, 7.
varshesha, K. III, 6.
-vasa, G. VIII, 2. — Dh. III, 9; v, 22; VIII, 4. — J. III, 10. — Kh. III, 7; iv, 13; v, 14; VII, 22; XIII, 35. — D. I, 1; v, 1, 19; VII-VIII, 10. — Bar. I, 1; II, 1; III, 1.
vasa, R. 1.
vasati, K. XIII, 37.
vasathi (lis. *ti*), K. XIII, 4.
vasana, K. XIII, 5.
[va]savo (lis. *vataṁ*), K. ix, 19.
vasatāni, Dh. iv, 12. — J. iv, 14. — Kh. iv, 9.
vasatehi, Dh. iv, 14. — J. iv, 16. — Kh. iv, 10.
vasānaṁ, B. 2.
vasāni, Dh. iv, 19; dét. I, 24. — Bh. 5.
vase, Kh. ix, 26.
vaseya, G. VII, 1. — K. VII, 2.
vaseva, Kh. VII, 21.
vasevū(ti), Dh. VII, 1.
vasesu, Dh. III, 10; dét. I, 21. — J. III, 11; dét. I, 11. — Kh. III, 7.

- ed*, G. II, 3; V, 5, 7, 8; VI, 2, 6; IX, 1, 2, 6; XI, 1; XII, 2. — Dh. II, 6; V, 23, 25; VI, 30; VII, 2; IX, 10; X, 13, 14, 16; dét. I, 8, 13. — J. II, 6, 7; V, 28; VI, 3; IX, 18; X, 21, 22, 23. — Kh. III, 7; IV, 9; V, 15, 16; VI, 17, 18; X, 27, 28, 29; XII, 31, 32, 33, 34; XIII, 36, 37, 38; XIV, 21. — D. III, 18 (D² va); IV, 4, 14 (D² ve ARM va); V, 10, 17; VII-VIII, 11. — S. 7. — Bh. 3. — Ed. R. 3.
-vādaṃ, Bh. 6.
-vāye, Kh. XIII, 35.
-vā[yo], G. XIII, 1.
-vālicaṣa, D. II, 13.
-vāsa, G. III, 1; IV, 12; V, 11.
vāsasatāni, G. IV, 1.
vāsasatehi, G. IV, 4.
vāsesa, G. III, 2.
viketariye, D. V, 13.
-vijayo, K. XIII, 12.
vijayaṃ, G. XIII, 11. — Kh. XIII, 15.
vijayatariya (lis. 'yī'), Kh. XIII, 14.
vijayasakkhaṃ, Kh. XIII, 14.
vijayasi, Kh. XIII, 11, 14.
vijayitāna (lis. 'tava'), K. XIII, 11.
vijaya, K. XIII, 11.
vijaye, Dh. XIV, 18. — J. XIV, 24. — Kh. XIII, 3, 11, 15.
vijayechā (?), G. XIII, 11.
vijayo, G. XIII, 10. — K. XIII, 8, 10.
vijāpoja (lis. *vijayakhaṇ*?), K. III, 11.
vijjamaṇḍo, K. XIII, 3.
vij[ī]ta, K. XIII, 1.
vijitāṃ, G. XIV, 3.
-vijitāṃ, Kh. XIII, 3, 6.
vijitamhi, G. II, 1.
vijitasi, Dh. II, 5; III, 9. — J. II, 6. — Kh. II, 4; III, 7; V, 16.
vijitā, Kh. XIII, 35.
-vijitānaṃ, Dh. dét. II, 4. — J. dét. II, 4.
vijite, G. III, 2; XIII, 6. — Kh. XIV, 18. — K. II, 3; III, 6; XIV, 13.
vijinamane, Kh. XIII, 36.
vijinita, Kh. XIII, 36.
vijetavyaṃ, G. XIII, 11.
vithatena, J. XIV, 24.
vithatena, Kh. XIV, 18.
vithiṇa, K. XIV, 13.
vidahāmi, D. VI, 6.
vidite, Bh. 2.
vidhanaṃ, Kh. XIII, 9.
vidhāne, D. I, 9 (B. *mudhane* M "dha").
vidhi, D. I, 9.
vinanamato (lis. *vitāna*?). K. IV, 10.
vinayasamukase, Bh. 4.
vinikhamane, Kh. XIII, 37.
vinitasi, Kh. VI, 18. — Cf. *vani-tānsi*.
vintamhi, G. VI, 4.
vintasi, Dh. VI, 29. — J. VI, 2.
vipatipātayaṃtaṃ, J. dét. I, 8.
vipatipādayamnehi, Dh. dét. I, 15.
vipahine, Kh. XIII, 38.
vipula, R. 4.

- vipulañ*, S. 5.
vipale, G. VII, 3. — Dh. VII, 2.
 — J. VII, 9. — Kh. VII, 21.
 — K. VII, 4. — S. 4. — B.
 6.
-vinand, D. IV, 13.
vinanana, K. IV, 8.
vimānadāsanañ, Dh. IV, 13.
vimānadāsanañ, G. IV, 3.
vimānadāsanañ, Kh. IV, 9.
viyañ[janate], D. III, 11.
viyañjanate, J. III, 13. — Kh.
 III, 8.
viyañjanand. Cf. *vayajanand*.
viyatadhāti, D. IV, 11.
viyatāye, D. IV, 10 (D¹ *viyām*).
viyapaṭa, K. V, 13.
viyapātra (?), K. V, 13.
viyasane, Kh. XIII, 38.
viyapātā, Dh. V, 23, 24, 25,
 26. — Kh. V, 14, 15, 16; XII,
 34. — D. VII-VIII, 4, 5, 6.
viyopāṭa (lis. *ya*), K. V, 13.
viyovaditavi[ye], Dh. IX, 11.
viyovadisanti, D. IV, 7, 9.
-viyohālakā, J. dét. I, 1.
-viyohālakā, Dh. dét. I, 20.
viyohālasamatā, D. IV, 15.
viṭati, R. 5. — K. XIII, 12 (lis.
ni).
vivasetavaya, (lis. *vi*), R. 5.
 . . . *vivaha*, K. IX, 18.
vivāle, Dh. VI, 30. — J. VI,
 3. — Kh. VI, 19.
vivaddo, G. VI, 7.
-vivāsd, R. 5.
vivāhasi, Kh. IX, 24.
-vivāhesu, G. IX, 2.
vivide (? lis. *vivade*), K. VII,
 15.
viśidaya, Kh. XII, 31.
viśidhāni, D. VII-VIII, 1.
viśidhāya, G. XII, 1. — D. VI,
 8.
viśidhāyā, D. VII-VIII, 3.
viśidhe, D. II, 13 (D² *ṛdha*),
 IV, 20.
viśuthā, S. 7.
viśathena, S. 6.
-viśagasi, D. VII-VIII, 6.
-viśagesu, D. VII-VIII, 6.
-viśati, D. VII-VIII, 10.
viśavajjionakāmbhojesu, Kh. XIII,
 7.
viśatana (lis. *te*), G. XIV, 2.
viṣarayatāñ, K. VIII, 17.
viṣalāyātāñ, Dh. VIII, 3.
viṣarāyātāñ, G. VIII, 1.
viṣalāyātāñ, Kh. VIII, 22.
viṣiṃsā, G. IV, 1.
-viṣiṃsā, Dh. IV, 15. — J. IV, 17.
 — Kh. IV, 10.
viṣiṃsāye, D. VII-VIII, 9.
viṣita . . . , K. XIII, 14.
viṣitā, Kh. XIII, 37.
viṣisa, K. III, 7; IV, 8.
viṣisā, Dh. IV, 12, 15. — J.
 IV, 17. — Kh. IV, 9.
viṣisāye, D. V, 10 (D¹ *viṣi*).
-viṣisā, G. IV, 6.
-viṣjayamhi, G. XIII, 10.
-viṣati, D. I, 1; V, 1, 20.
vu (lis. *cu*), Kh. IX, 25; XIII, 2,
 12.
-vutañ, K. XIII, 10.
vudhasusāsā, Dh. IV, 15.
vudhānañ, Dh. VIII, 4.
vudhi, K. IV, 10.
vudhi, Dh. IV, 18.
vutañ, G. IX, 6; XIV, 4.

- vatañ, G. x, 2. — Kh. XIII, 9.
vute, Dh. IX, 10.
vuddhañ, Kh. VIII, 23.
vudhesu, Kh. v, 15.
ve, J. dét. 1, 7. — Kh. XII, 33. — Bb. 2.
vedanamatañ, G. XIII, 2.
vedaniyamate, Kh. XIII, 36. — Cf. *shadaneyamata*.
vedayañti, J. dét. 1, 5.
vedaneyake, D. v, 4 (A 'vaya').
vedāta (lis. 'dīta'), J. dét. II, 11.
vedīta, Dh. dét. II, 6. — J. dét. II, 8.
vo (lis. va), K. IX, 20; XIV, 13.
vyāñjanato, G. III, 6.
vyasanāñ, G. III, 4.
vyāpātā, G. v, 4, 6, 7, 8; XII, 9.
vynñhenā, R. 5.
vrachā, G. II, 8.
ṇako, K. XIII, 7.
-ṇata, K. I, 2; XIII, 1.
-ṇatani, K. IV, 7.
ṇatabhaga, K. XIII, 7.
ṇatasahasa, K. XIII, 1.
-ṇatehi, K. IV, 8.
ṇadosha (lis. ṇateshu), K. XIII, 9.
-ṇila, K. IV, 9.
-ṇilasa, K. IV, 10.
-ṇudhi, K. VII, 2, 5.
ṇraṇaṇa, K. XIII, 4.
ṇraṇaṇibrunenanañ (lis. 'ṇa' ma'), K. VIII, 17.
-ṇraṇaṇāñ, K. IV, 9.
ṇraṇaṇabamanasa, K. XI, 23.
ṇraṇaṇabramāṇa, K. IX, 19.
ṇraṇaṇabranāṇa..., K. IV, 7.
ṇravaka, Cf. *avadhā*.
ṇriti (lis. *kiri*), K. x, 21.
ṇruta, K. XIII, 2.
ṇruta, K. XIII, 10.
shadaneyamata (lis. *veda*'), K. XIII, 3.
sha, K. VI, 16.
sa, G. XII, 6. — J. dét. II, 9. — Kh. VI, 20; XII, 33. — K. v, 11; XIII, 8, 12. — Bb. 3. — Cf. *dha*.
satañ (lis. *saratañ*), K. XIV, 13.
saahañ (lis. *savatañ*), K. XIV, 13.
sañ, K. XIII, 11.
sañkujamache, D. v, 5.
sañkheye, Kh. XIV, 21.
sañkhiteṇa, G. XIV, 2. — Dh. XIV, 17. — Cf. *saññiteṇa*.
sañghaṇ, Bh. 1.
sañghaṇṇasi, D. VII-VIII, 14.
sañghasi[ti], Bb. 2.
sañghe, Bb. 3.
sañcalitaviye, Dh. dét. 1, 13. — J. dét. 1, 7.
sañcalita, J. dét. II, 7.
sañchāya, G. XIV, 5.
sañḍaka, D. v, 6.
saññiteṇa (lis. *sañkhi*'), K. XIV, 13.
sañta(?), S. 2.
sañtañ, Dh. VI, 30. — J. dét. II, 16. — Kh. VI, 19. — D. IV, 13.
-sañtata (lis. *sañtha*'), K. XIII, 4.
-sañtiranaya, K. VI, 15.
-sañtirasa (lis. 'rana'), K. VI, 15.
-sañtilanā, Kh. VI, 20.
-sañtilanāye, Kh. VI, 19.
-sañtiranā, G. VI, 10.
-sañtiranāya, G. VI, 9.
-sañtilanā, D. VI, 32. — J. VI, 5.
-sañtilanāya, Dh. VI, 31.

- sañtillāḍyañ*, J. VI, 4.
sañta, K. VII, 17.
-sañtuta . . . , K. III, 6.
sañto, G. VI, 7; VIII, 2.
-sañthatena (lis. **tku**), K. IX, 19.
-sañthavo, K. XI, 23.
-sañthuta, Kh. III, 18; XIII, 37.
 — Cf. *sathata*, *sañthuta*.
-sañthutena, J. III, 11.
-sañthutena, Kh. IX, 25.
sañpatipajati, Dh. dét. I, 10. — J. dét. I, 5.
sañpatipajamāno, Dh. dét. I, 16.
sañpatipajjāsati, D. II, 16 (D³ARM **ji**).
sañpatipati, Dh. IV, 15. — Kh. IV, 11. — K. IV, 9.
-sañpatipati, J. dét. I, 8. — Kh. IV, 9.
sañpatipati, G. IV, 6.
sañpatipādayitave, J. dét. II, 16.
sañpatipādayasānti, D. I, 8.
sañpatipādayitave, Dh. dét. I, 19; dét. II, 11.
sañpatipādaye, D. I, 3.
sañpatipāde, Dh. dét. I, 14.
sañpatipattiyā, D. VII-VIII, 8.
-sañpratipati, G. IV, 2.
-sañbamañhi, K. XI, 23.
-sañbadha, G. XI, 1.
sañbodhi, G. VIII, 2. — Kh. VIII, 22.
sañbodhi, Dh. VIII, 4.
-sañmāsike, D. V, 9.
sañmyāpātipat[i], Dh. IX, 8. — J. IX, 16.
sañyamam, G. VII, 1.
sañyame, D. IV, 20.
-sañyute, Kh. V, 16.
sañvachara. Cf. *chavachara*.
sañvaṭṭakapā, G. V, 2.
-sañvibhāgo, G. XI, 1.
sañvihitanañ, K. XIII, 5.
sañvihitānañ, Kh. XIII, 38.
sañveñ (lis. *sravañ*, *sarvañ*), K. XIII, 6.
-sañgusha (lis. *sa**), K. X, 21.
sañsayiṭṭe, Kh. IX, 26.
-sañstavo, G. XI, 1.
-sañstuta, G. III, 4; XI, 3.
saka, G. XIII, 6.
sakañ, G. IX, 8. — Kh. VII, 18.
sakali, K. X, 22.
sakale, G. X, 3. — Dh. X, 15. — J. X, 22.
sakṭa (lis. *sa**), K. V, 11.
sakiye, J. IX, 19. — R. 3.
sakkhinālañbhe, Dh. dét. I, 22.
saga, K. VI, 16.
sace, D. II, 12; VII-VIII, 7.
saṅṭe, D. V, 9.
saṅṭisativasañbhisitena, D. I, 1 (ARM **sābhi**); IV, 1; V, 1 (A **sātativasābhi** RM **sābhisitasa**) 19 (D³ **vi** M³ **sābhi** R **sābhisitasa**); VI, 9 (A *saṅṭe-sati* RM **sābhi**).
-sata, G. I, 9. — Dh. I, 3. — J. I, 3. — Kh. XIII, 35. — D. VII-VIII, 1.
satabhāge, Kh. XIII, 39.
satarisāsa, R. 5.
satarisativasābhisitena, D. VII-VIII, 10.
satasahasamāte, Kh. XIII, 35.
satasahasramātram, G. XIII, 1.
satā, S. 7.
-satthi, G. IV, 1. — Dh. IV, 12. — J. IV, 14. — Kh. IV, 9.

- sati* (lis. *kiñti*), K. x, 22.
satiyapu[te], J. II, 6.
satiyaputo, G. II, 2.
satiyaputra, K. II, 4.
sati[lekāni], B. 1.
sate, Kh. VIII, 22.
-satesu, Kh. XIII, 4.
-satehi, G. IV, 4. — Dh. IV, 14.
 — Kh. IV, 10.
-sathata (lis. **tha**), K. XI, 23;
 XIII, 5.
-sathatana (lis. **thutena*), K. XI, 24.
sadhu, K. III, 6, 7; IV, 10; XI,
 24. — Cf. *saha*.
sapaññalāti (?), S. 6.
-sapaṭipati, K. IV, 7.
sama (lis. *samāṇā*), Kh. XIII, 37.
samañ (lis. *samayañ*), Dh. det.
 II, 9. — J. det. II, 14.
samanipratipapa (lis. **pati*), K.
 XIII, 5.
samacaliya, K. XIII, 2.
samacerāṇi, G. XIII, 7.
-samarāṇaṇ, G. III, 4; IV, 6;
 VIII, 3; IX, 5; XI, 2.
samata, K. II, 4.
-samatañ, K. XIV, 4.
-samata, D. IV, 15.
-samati, Dh. XIV, 19. — Kh. XIV,
 20.
samanabābhanasu, (lis. **ne**), Dh.
 IV, 2.
samanabābhanānañ, Kh. IV, 9;
 VIII, 23; IX, 25; XI, 29.
samanabābhanānañ, Dh. VIII, 4;
 IX, 9. — J. IX, 17.
samanabābhanesa, Dh. IV, 15.
samanā. Cf. *sama*.
-samanānañ, Kh. III, 8; IV, 11.
samane, Kh. XIII, 39.
- samanesu*, D. VII-VIII, 8.
-samanehi, Dh. III, 11. — J. III,
 12.
samapāṭipati, K. IX, 19; XI, 23.
samaya, K. I, 2.
samayañ, Dh. det. I, 20. — J. det.
 I, 10. — Cf. *samañ*.
samayasa, K. I, 1.
samavariya (lis. **macari**), K. XIII,
 2, 8.
samarāye, Kh. XII, 33.
samarāya, G. XII, 6.
samājanhi, G. I, 5.
samājasa, J. I, 2.
samājasi, Kh. I, 2.
samājā, G. I, 6. — Dh. I, 2. —
 J. I, 2. — Kh. I, 2.
samāje, J. I, 2. — Kh. I, 2.
samājo, G. I, 4.
-samātañ, G. XII, 6.
samādapayitave, D. I, 8.
samāpāyañ, J. det. I, 1; det. II, 1.
-samukase, Bh. 4.
same, J. det. I, 8.
samyapratipati, G. IX, 4; XI, 2.
samyāpāṭipati, Kh. IX, 25; XI,
 29; XIII, 37.
saya (lis. *si**), K. IX, 20.
sayahasi, Kh. XIII, 14.
-sayake, D. V, 5.
sayama, Kh. XIII, 3. — Cf. *sa-*
yama.
sayamañ, G. XIII, 7. — Dh. VII,
 1. — J. VII, 8. — Kh. VII, 21.
sayame, Dh. VII, 3. — J. IX, 16.
 — Kh. VII, 22; IX, 25.
sayamo, G. VII, 3; IX, 5.
-sayuta, K. V, 13.
-sayute, Dh. V, 26.
sayama (lis. **ya**), K. VII, 4.

- saye* (lis. *siya*), K. IX, 20.
sarvañ, G. VII, 2; XIV, 2. — K. VII, 1. — Cf. *samveñ*.
sarvata, G. II, 1, 7; III, 2; VII, 1; XIV, 2.
sarvatā, G. II, 6.
sarvatra, G. II, 4; V, 8; VI, 5, 8. — K. II, 5; VII, 1.
sarvatha, K. II, 4.
sarvalokaathaya. — Cf. *susahiaathaya*.
sarvalokasukhāharo, G. ép.
sarvalokahitañ, G. VI, 9.
sarve, G. VI, 8. — K. XIV, 13.
sarveshu, K. V, 13.
sava, . . G. VI, 2. — D. VII-VIII, 4.
sava, G. XIII, 4. — Kh. XIII, 2. K. VI, 14, 15; IX, 19 (lis. *siva*, *siya*); XIII, 11. — Éd. R. 4.
savañ, G. x, 3, 4. — Dh. VI, 28, 29, 31; VII, 2; x, 15; dét. I, 7. — J. VI, 1, 4; dét. I, 4. — Kh. VI, 17, 19; VII, 21; x, 28; XIII, 38. — K. VI, 14, 15; VII, 3; x, 22.
savachaldni, S. 1.
savatakapa, G. IV, 9.
savata, G. XIII, 9. — Dh. II, 5, 6, 7; v, 26; VI, 29, 31; VII, 1; XIV, 17. — J. II, 6, 7, 9; VI, 2, 4; VII, 8; XIV, 24. — Kh. II, 4.
savatañ, K. II, 3; v, 13; VI, 15; XIII, 10. — Cf. *saatan*.
savatā, Kh. II, 5, 6; III, 7; v, 16; VI, 18, 19; VII, 21; XIII, 8, 37, 11; XIV, 18. — Éd. R. 1.
savatra, G. VI, 4. — K. VI, 14, 15.
savathā, G. XIII, 10.
savanikāyesa, D. VI, 7.
savane, S. 6.
savapashāñdesku, K. v, 12.
savapāsāñda, Kh. XII, 34.
savapāsāñdasi, Kh. XII, 34.
savapāsāñdā, G. XII, 7. — Dh. VII, 1. — J. VII, 8. — Kh. VII, 21. — D. VI, 7 (A **sadā*).
savapāsāñdānañ, G. XII, 2, 8.
savapāsāñdānañ, Kh. XII, 31.
savapāsāñdāni, G. XII, 1.
savapāsāñdesu, G. v, 4. — Dh. v, 22. — Kh. v, 14.
savapūṭhaviyañ, Dh. v, 26.
savabhataañ (lis. **bhutanāñ*), K. XIII, 8.
savabhūtānañ, G. XIII, 7.
savamunisā, J. dét. II, 2.
savamunisesu, J. dét. I, 3; dét. II, 4.
savara (lis. *savata*), R. 5.
savalokahita, K. VI, 15.
savalokahitatpā, G. VI, 11.
savalokahitāya, G. VI, 14.
savalokahitāye, Dh. VI, 34. — J. VI, 7. — Kh. VI, 20.
savalokahite, Dh. VI, 31. — J. VI, 5. — Kh. VI, 19.
savalokahiteti (lis. **hitaya* [?]), K. VI, 16.
savalokahitena, Dh. VI, 32.
savalokahitendā, Kh. VI, 20.
savalokahitene (lis. **na*), J. VI, 5.
savashu (lis. **ve*), K. XIII, 8.
savasa, Dh. dét. I, 12. — J. dét. I, 6.
savasi, D. VII-VIII, 6.

- sasā*, Kh. XII, 31; XIII, 16.
saviñchate, S. 2.
-savikkāge, D. IV, 20.
save, G. VI, 3; VII, 1. — Dh. VII, 1; XIV, 17; dét. I, 4. — J. VII, 8; XIV, 24. — Kh. VII, 21; XIV, 18. — K. VII, 2. — D. 5, 7 (A "ra"). — Bh. 3.
savena, Dh. dét. I, 5; dét. II, 3. — J. dét. I, 3; dét. II, 3.
saveno (lis. "na"), J. dét. II, 3.
savēpashamēdeshu (lis. "ra"), K. 5, 12.
savesu, Dh. v, 25. — Kh. v, 16; XIII, 4. — D. VII-VIII, 5.
saṇḍayohi (lis. *saṇḍayiko*), K. IX, 20.
saṇḍuṣa (lis. *su*), K. XIII, 4.
sarīsā (lis. *su*), G. III, 4.
-sastuta-, G. XI, 2.
sasvatam, Dh. dét. I, 20. — J. dét. I, 10; dét. II, 14.
saha (lis. *sadhu*), K. IX, 19.
sahānsāni (lis. "ha" [?]), K. I, 2.
sahaja, K. v, 11.
-sahaya, K. XIII, 4, 5.
-sahasra, K. XIII, 1. — Kh. XIII, 35.
sahasrabhḍge, Kh. XIII, 39.
-sahasāni, J. I, 3. — Kh. I, 3.
-sahase, Kh. XIII, 35.
-sahasena, Dh. dét. I, 4. — J. dét. I, 2. — D. VII-VIII, 1.
-sahasra, G. XIII, 1. — K. XIII, 1.
-sahasrabhagaṇi, K. XIII, 7.
-sahasrāni, G. I, 9.
-sahaya, G. XIII, 3. — Kh. XIII, 37.
sahāyana (lis. "ye"), G. IX, 8.
sahāyena, Dh. IX, 11.
-sahāsāni, D. I, 3.
sā, G. XIII, 10. — Dh. dét. II, 7. — Kh. XIII, 11, 12, 16.
-sākhāṇi, Kh. XIII, 14.
sātiyaputo, Kh. II, 4.
sātīlekāni, R. 1.
sātīleke, R. 1.
sādha (lis. "dha"), G. XI, 8.
sādhavāni, D. VII-VIII, 7.
sādhawe, D. VII-VIII, 7.
sādhike, S. 2.
sādhu, G. III, 4, 5; IV, 11; IV, 4, 5, 6, 7; XI, 2, 3; XII, 6. — Dh. III, 10, 11; IV, 18; IX, 10. — J. III, 12; IX, 17, 19. — Kh. III, 7, 8; IV, 12; IX, 16; XI, 30; XII, 33; XIII, 33.
sādhumatā, G. I, 6. — D. I, 2. — Kh. I, 2.
sādḥū, D. II, 11 (ARM "dha").
sāmañtā, Dh. II, 6. — J. II, 7. — Kh. II, 5.
sāmlcām (?), G. II, 3.
sāravadhī, G. XII, 2, 8.
sālavadhī, Kh. XII, 31 (1d"), 34.
sāvakaṇi, Dh. VI, 30. — J. VI, 3. — Kh. VI, 18.
-sāvandāni, D. VII-VIII, 20.
sāvane, R. 3, 5.
sāvāne (lis. "ra"), S. 4.
sāvāpāyāmi, D. VII-VIII, 20.
sāvāpitāni, D. VII-VIII, 1.
sālikā, D. v, 3 (RM "ka").
sī, K. IX, 20.
sinehe, Kh. XIII, 38.
simale, D. v, 5 (A *pima*).
siya, K. IX, 20; X, 22; XIV, 14.

- D. IV, 15. — Cf. *saya*, *saye*, *sava*.
siyā, Dh. dét. I, 12, 21; dét. II, 4. — J. dét. I, 6; dét. II, 4. — Kh. IX, 26; XII, 31 (*si*), 32 (*si*), 34 (*si*); XIV, 20. — D. VII-VIII, 11. — R. 4.
siyāti (?), Kh. X, 28.
silasā, Kh. IV, 12.
silasi, Kh. IV, 12.
silāthaṃbhasi, R. 5.
silāthaba, R. 5.
silāthaṃbhā, S. 8.
silāthaṃbhāni, D. VII-VIII, 11.
silāphalakāni, D. VII-VIII, 11.
silamhi, G. IV, 9.
-silasa, G. IV, 10.
silasi, Dh. IV, 17.
sa, Dh. dét. II, 4. — J. dét. II, 5. — D. VII-VIII, 17, 18.
saṅgakiye (?), S. 4.
sukataṃ, Dh. V, 21. — Kh. V, 14. — D. II, 16.
sukataṃ, G. V, 3. — Cf. *hakataṃ*.
sukaraṃ, G. V, 3.
sukale, Kh. X, 28.
suke, D. V, 3.
sukīṭa, Cf. *sakīṭa*.
-sukha, G. ép.
sukhaṃ, D. IV, 11; VI, 6 (A *sa*).
-sukhaṃ, D. IV, 5.
sukhaṇṇaṃ, Dh. dét. II, 5. — J. dét. II, 6.
-sukhaya, K. V, 12.
sukhayāmi, K. VI, 16.
sukhayāmi, Dh. VI, 33. — J. VI, 6.
sukhayito, D. VII-VIII, 3.
sukhaye, K. V, 12; XIV, 14.
sukhāpayāmi, G. VI, 12.
sukhāyanāya (lis. **khe*), D. VII-VIII, 3.
sukhāya, G. V, 6.
sukhāyāmi, Kh. VI, 20.
-sukhāye, Dh. V, 23, 24; dét. II, 8. — J. dét. II, 12. — Kh. V, 15. — D. IV, 12; VI, 3.
sukhitenā, Kh. XIV, 17.
sukhiyānā, D. I, 10 (R **na* A **khe* M **khiyana*).
sukhiyanadukhiyanaṃ, D. IV, 6 (R *sukhi*).
sukhe, D. VI, 4.
-sukhena, Dh. dét. I, 5; dét. II, 3. — J. dét. I, 3; dét. II, 3.
sutā, Kh. XII, 34.
suta, Kh. XIII, 9. — D. VII-VIII, 21.
sudivasāye, D. V, 16.
-sudhi, Kh. VII, 21, 22.
-sudhū, G. VII, 2.
-sudhitā, G. VII, 3.
sudhi, Dh. VII, 1. — J. VII, 8.
sunaya (lis. **neya*), Bh. 7.
suneyu, Kh. XII, 33.
supathāye, Kh. I, 3.
supathaya, K. I, 2.
supadūlaye, Dh. V, 22. — J. V, 24. — Kh. V, 14.
subodhi, K. VIII, 17.
subhāsīte, Bh. 3.
sumi, S. 1. — R. 1.
sumunisānaṃ, Dh. dét. I, 4. — J. dét. I, 2.
sayama, K. IX, 19; XIII, 8.
sayoma (lis. **ya*), K. VII, 2.
-saliyaṃ, Bar. III, 3.
suvaṇṇikhe[na], Dh. IX, 10. — J. IX, 17. — Kh. XI, 30 (**kena*).
suvaṇṇikend[pi], Kh. IX, 25.

- suvihitā*, Dh. dét. 1, 8.
suve, D. 1, 6.
suṣaṣha. Cf. *saṁ*°.
suṣaṣha (lis. °*sha*), K. XI, 23.
suṣraṣha, K. III, 6; XIII, 4. —
 Cf. *sa*°.
-suṣraṣha, K. IV, 9; XIII, 4.
suṣraṣhaa (lis. °*shataṁ*), K. X,
 21.
susahiaathaya (lis. *sarvalokaatha-*
yo), K. VI, 16.
susunāsā, G. XIII, 3.
-susasaṁ, Dh. X, 14.
susasata, Dh. X, 14. — Kh. X,
 27.
-susasā, Kh. X, 27; XIII, 37.
susasā, Kh. III, 8; IV, 11; XI, 29;
 XIII, 37.
susasaṁyā, D. VII-VIII, 8.
susaseyu, Kh. XII, 33.
susaseṣaṁ, Kh. XII, 33.
-sasasaṁ, J. X, 21.
sasāsata, J. X, 21.
sasāsā, Dh. III, 10; IV, 15. —
 Cf. *sa*°.
-sasāsā, Dh. IV, 15.
sasāsāyā, D. 1, 4 (RM °*ya*).
susrasatāṁ, G. X, 2.
susrasā, G. IV, 7; XI, 2.
-susrasā, G. IV, 7; X, 2.
sahadāyena, G. IX, 7.
sāhali, D. V, 8 (D° °*li*).
sāhale, D. V, 17.
-sāte, Bh. 5.
sūpāthāye, Dh. I, 3. — J. I, 3.
sūpāthāya, G. I, 9, 11.
se, G. I, 10. — Dh. I, 4; IV,
 13, 18; V, 20, 21, 22, 24, 25;
 VI, 28; VIII, 3; IX, 8, 10; dét.
 I, 7, 11, 13, 14; dét. II, 8. —
 J. I, 4; IV, 15; V, 24; VI, 11;
 VIII, 10; IX, 15, 18; dét. 1,
 4. — Kh. I, 3, 4; IV, 8, 12;
 V, 13, 14; 15, VI, 17, 20; IX,
 25, 26, 27; XI, 30; XII, 33;
 XIII, 36, 38, 39, 3, 20, 11,
 15; XIV, 20. — K. 1, 2. —
 D. II, 16 (A *sa*); VI, 3, 9;
 VII-VIII, 17, 4, 6, 9, 10. —
 S. 4. — Bh. 3. — Ed. R. 4.
sethe, Kh. IV, 12.
setakapote, D. V, 6 (A °*kapova*).
seyatha, D. V, 3 (A *sa*°).
seṣe, G. IV, 10.
seṣamāte, K. I, 2.
so, G. I, 11; V, 1, 3, 11; VIII, 2;
 XI, 4; XII, 6; XIII, 4, 10. —
 K. 1, 3; IV, 10; V, 11; VIII, 17;
 IX, 18; XI, 24; XIII, 6, 11;
 XIV, 14.
socaye, D. II, 12 (A *sa*° RM °*ce*).
socase, D. VII-VIII, 7.
sotaviya, Dh. dét. 1, 18.
so[ta]viyaṁ, Dh. dét. 1, 17.
sotaviyā, Dh. dét. II, 10, 11. —
 J. dét. 1, 9; dét. II, 15, 16.
sāṭā, G. VI, 4.
-sramahānaṁ, G. IV, 2.
srāvāpakaṁ, G. VI, 6.
sravājū (?), G. XII, 7.
-srutā, G. XII, 7.
svagātādhi, J. dét. 1, 8.
svamāgikiye, B. 6.
svagaṁ, G. VI, 12; IX, 9. — Dh.
 VI, 33; dét. 1, 16; dét. II, 9.
 — J. VI, 6; dét. 1, 9; dét. II,
 13. — Kh. VI, 20.
svagasa, Dh. IX, 12; dét. 1, 15.
svagāradhi, G. IX, 9.
svage, J. IX, 19. — R. 3.

- svayaṃ*, G. vi, 6.
svasataṃ (lis. *sasvataṃ*), Dh. dét.
 ii, 9.
svasana, K. v, 13.
svāmikena, G. ix, 6.
sveto, G. ép.
ha (lis. *hi*), K. v, 11.
hamce, Kh. ix, 26. — Cf. *hara*.
haṃhate, K. i, 3.
haṃtaviyāni, D. v, 15.
haṃse, D. v, 3 (A^{sa}).
haka, R. 1. — Cf. *paka*, *pākā*.
hakaṃ, Dh. vi, 29 (*ha[kaṃ]*), 32;
 dét. i, 2, 5, 6, 21; dét. ii, 1,
 3, 6, 8. — J. vi, 5; dét. i,
 1; dét. ii, 1, 8, 11. — Kh. vi,
 18, 20. — D. iii, 21. — Cf.
 hekāṃ.
hakataṃ (lis. *suka*), K. v, 11.
hata, K. xiii, 6.
hataṃ, G. xiii, 1.
hati, K. xiii, 1.
hatinaṃ (?), K. iv, 8.
hata[va]tha (lis. *he*), K. iii, 7.
hate, Kh. xiii, 35, 39.
hathini, Kh. iv, 10.
hathini, Dh. iv, 13.
hadeṇi, . . (lis. *hedī*), K. ix, 18.
hadha, R. 4.
hapiṇṇati, K. v, 11.
hamiyāye, Bh. 3.
hara (lis. *hace*), K. ix, 20.
harapita, K. ii, 5.
haveyu, Kh. xii, 34.
hasti, G. ép.
hastidasaṇā, G. iv, 3.
-hāpayita (lis. *ta*), Dh. dét. i,
 25.
hāpayisati, Dh. v, 21. — Kh. v,
 14.
hāpesati, G. v, 3.
hāmā, Bb. 2.
hārāpitāni, G. ii, 6, 7.
hālāpitā, Dh. ii, 7. — J. ii, 9.
 — Kh. ii, 6.
hi, G. i, 4; iv, 10; v, 3; vi, 8,
 10; xii, 5, 7. — Dh. iv, 17; v,
 21; vi, 31, 32; vii, 1; xiv, 17,
 18; dét. i, 4, 7, 16; dét. ii, 8.
 — J. i, 2; vi, 5; vii, 8; ix, 19;
 xiv, 24; dét. i, 2, 4, 11, 12.
 — Kh. i, 2; iv, 12, 14; vi,
 19, 20; vii, 21; ix, 26; xii,
 32; xiii, 36, 17; xiv, 18. —
 K. i, 1; vi, 15; ix, 18; xiii,
 7, 8; xiv, 13. — D. iv, 10,
 14, 19; vii-viii, 3, 7, 10. —
 R. 2, 4. — Cf. *i*.
-hita, K. vi, 15.
-hitāṃ, G. vi, 9.
-hitatpā, G. vi, 11.
hitasukhaṃ, D. iv, 5.
hitasukkhaya, K. v, 12. — Cf. *he*.
hitasukkhāye, Dh. v, 23, 24; dét.
 ii, 8. — J. dét. ii, 12. —
 Kh. v, 15. — D. iv, 12 (D^p
 "sakkhaye RM "hha"); vi, 3.
hitasukkhe, D. vi, 4.
hitasukkhena, Dh. dét. i, 5; dét. ii,
 3. — J. dét. i, 3; dét. ii, 3.
-hitāya, G. vi, 14.
-hitāye, Dh. vi, 34. — J. vi, 7.
 Kh. vi, 20.
-hite, J. vi, 5. — Kh. vi, 19.
-hiteti, K. vi, 16.
-hiteṇa, Dh. vi, 32.
-hitena, Dh. vi, 20.
-hitene (lis. *na*), J. vi, 5.
hida, Dh. v, 25; vi, 33; dét. i,
 19; dét. ii, 9. — J. i, 1; vi, 6;

- dét. II, 14. — Kh. x, 16; VI, 20; IX, 26, 27. — K. I, 1. — D. VII-VIII, 6.
- hidatam*, D. IV, 7.
- hidatapalate*, D. VII-VIII, 10.
- hidatapalate*, D. I, 3.
- hidatikāye*, D. III, 22.
- hidatājā*, Kh. XIII, 7.
- hidatoka*, Dh. dét. II, 6.
- hidatolokikapālalokikīye*, Kh. XIII, 15.
- hidatolokikapālalokikīye*, Dh. dét. I, 5; dét. II, 3, 9.
- hidatolokike*, Kh. IX, 26; XI, 30 ("kike").
- hidalogam*, J. dét. II, 7.
- hidalogikapālalokikīye*, J. dét. I, 3; dét. II, 12.
- hidalogikapālalokikīenā*, J. dét. II, 4.
- hidasukhāye*, Kh. V, 15.
- hidā*, Kh. I, 1; VIII, 22; IX, 26.
- hidālolokikapālalokikīhā*, Kh. XIII, 16.
- hidatolōka* (lis. "da"), K. XIII, 12.
- hīnī*, J. IV 21. — Kh. IV, 13. — K. IV, 10.
- hīnī*, Kh. IV, 12.
- hīraṇṇapratīvidhānā*, G. VIII, 4.
- hīraṇṇapratīvidhānā*, K. VIII, 17.
- hīraṇṇapratīvidhānā*, J. VIII, 12. — Kh. VIII, 23.
- hīraṇṇapratīvidhānā* (lis. "pa"), Dh. VIII, 5.
- hīnī*, G. IV, 11. — Dh. IV, 18.
- hīnī*, G. IV, 11.
- hūṇṣu*, Kh. VIII, 22.
- hūtapulavā*, Kh. V, 14.
- hūtapulave*, Kh. IV, 10; VI, 17.
- hūthā*, D. VII-VIII, 15, 20.
- hūvaṇi* (?), Dh. VIII, 3. — J. VIII, 10.
- hūveya*, Dh. x, 15.
- hūveyā(tī)*, J. x, 22.
- hūveva*, Dh. dét. I, 12.
- hūvevī* [tī], Dh. dét. II, 5.
- hūsu*, D. VII-VIII, 12. — R. 2.
- hūtapulavā*, Dh. V, 22.
- hūtapulave*, Dh. IV, 14; VI, 28. — J. VI, 1.
- hchām* (lis. "ha"), Bh. 4.
- heṭarake* (?), K. IX, 20.
- heḍisāni*, Kh. VIII, 22.
- heḍise*, Kh. IX, 25.
- heta*, Dh. V, 21; XIV, 19. — Kh. IX, 24; x, 28. — Ed. R. 2.
- hetum*, J. XIV, 25.
- hetasukhāye*, K. V, 12.
- hetā*, Kh. V, 14; VIII, 23; XIV, 19. — S. 8.
- hetute*, Dh. III, 11. — J. III, 13.
- hetuto*, G. III, 6.
- hetuvatā*, Kh. III, 8.
- hediḍi*, Cf. *hadeḍi*.
- hedisam*, Dh. IX, 8, 10.
- hedisam*, Dh. dét. I, 24.
- hedisāye*, Dh. IX, 7. — J. IX, 15.
- hedise*, Dh. IX, 8. — K. XI, 29.
- henaraja* (?), K. XIII, 9.
- hemeva*, Dh. dét. I, 24. — J. dét. I, 3. — D. VII-VIII, 4.
- hemvā*, D. I, 8 (A *heṇṇemeva* RM "va"); VI, 6 (A *hecaṇṇemeva* RM "va").
- heyu*, J. dét. II, 5.
- heyū(tī)*, J. dét. I, 6.
- hevaṇ*, Dh. III, 9, 10; V, 20; VI, 28, 31; IX, 6; dét. I, 13, 14, 18, 19; dét. II, 3, 5, 7, 8, 9, 11. — J. III, 10; VI, 1, 4;

- dét. 1, 1, 6, 7; dét. II, 1, 5, 9, 10, 13, 16. — Kh. III, 6; VI, 17, 19; XI, 29; XII, 32, 33. — D. I, 1; II, 11, 15, 16; III, 17, 19 (R *ka**); IV, 1, 12 (D^h *va*), 19; V, 1 (M *va*); VI, 1, 4, 5; VII-VIII, 11, 12, 14, 15, 19, 1, 2, 4, 5, 7, 8, 10. — S. 1. — R. 1. — Bh. 3.
- hevaññam*, Dh. dét. II, 13. — J. dét. II, 4. — Bh. 8.
- hevañ*, Kh. XIII, 6.
- hevameva*, K. XIII, 9.
- hevamevā*, Kh. XIII, 6.
- hevā* (?), Ed. R. 3.
- hota*, Dh. dét. 1, 8.
- hoti*, G. VIII, 3; XI, 4; XII, 9; XIII, 4, 10. — Dh. IV, 18; VI, 30; VIII, 4, 5. — J. VI, 3; VIII, 12; dét. I, 8. — Kh. IV, 12; VI, 19; VIII, 23; IX, 27; XI, 30; XII, 35; XIII, 37, 38, 11. — K. VIII, 17. — D. IV, 11; VII-VIII, 10.
- hotu*, Dh. V, 27; VI, 33. — J. VI, 6. — Kh. V, 17; VI, 20; XIII, 16. — D. VII-VIII, 10. — S. 5.
- hotū(tī)*, D. II, 16.
- hosanñti*, D. VII-VIII, 2.
- hosati*, Dh. dét. 1, 12.
- hosatt(tī)*, Bh. 4.
- hosāmi*, Dh. dét. II, 8. — J. dé 1. II, 12.
- hosaññti*, D. VII-VIII, 4, 5, 6.

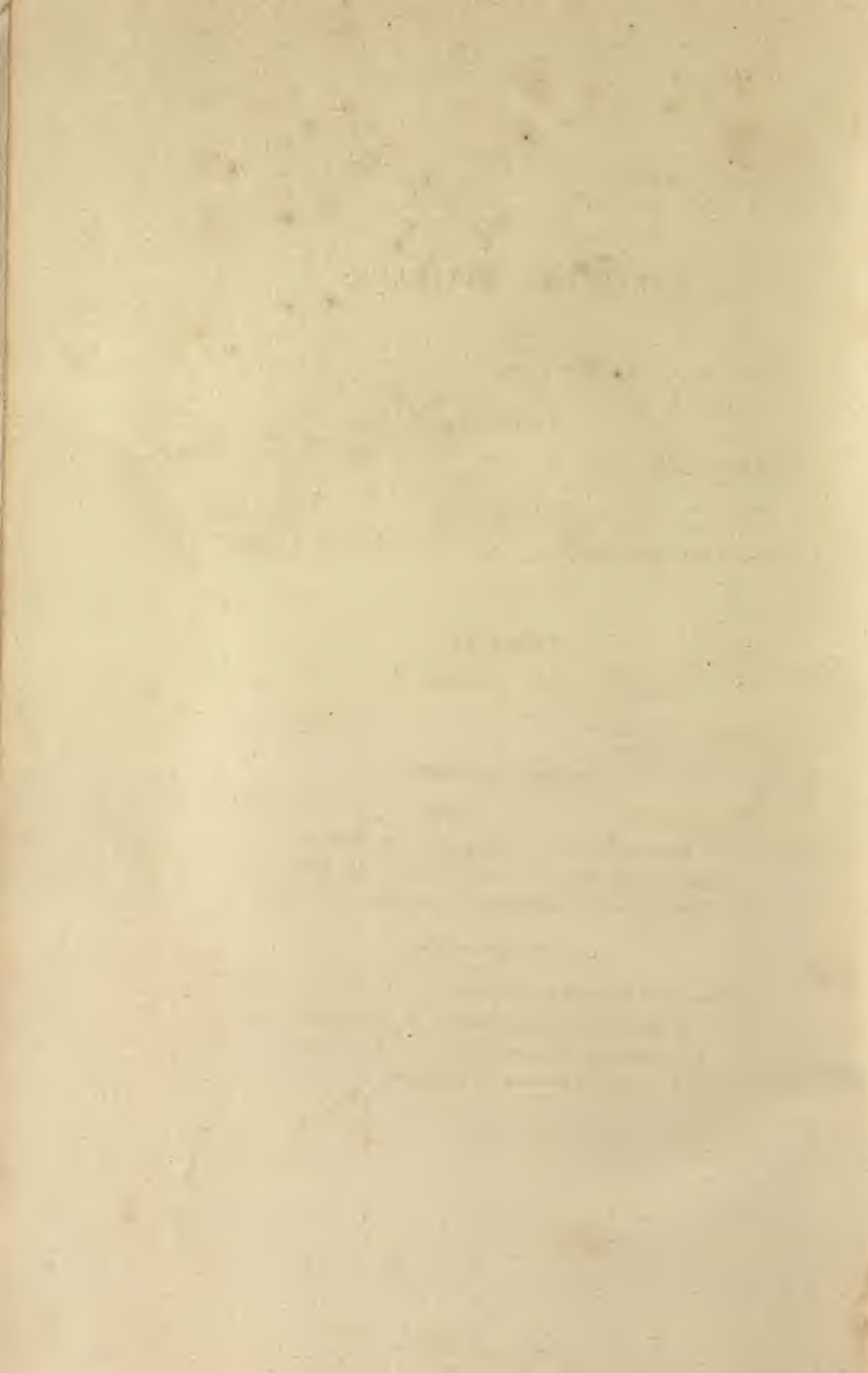


TABLE DES MATIÈRES.

TOME I.

INTRODUCTION.....	Page. 1
-------------------	------------

CHAPITRE PREMIER.

<i>Les quatorze édits.....</i>	41
--------------------------------	----

TOME II.

CHAPITRE DEUXIÈME.

<i>Les édits sur colonnes.....</i>	1
------------------------------------	---

CHAPITRE TROISIÈME.

<i>Les édits détachés sur roc.....</i>	105
--	-----

I. Édits de Dhauli et de Jaugada. — II. Édits de Sahasarâm, de Rûpnâth et de Bairât. — III. Édît de Bhabra. — IV. Inscriptions de Barâbâr.

CHAPITRE QUATRIÈME.

<i>L'auteur et la langue des inscriptions.....</i>	219
--	-----

I. L'auteur des inscriptions. — II. La langue :
1° La grammaire des inscriptions; 2° Les caractères et la place historique de la langue.

CHAPITRE CINQUIÈME.

<i>La langue des édits et l'histoire linguistique de l'Inde...</i>	Pages. 447
--	---------------

I. Chronologie des inscriptions. — II. Sanskrit mixte et sanskrit classique. — III. Prākṛit monumental et prākṛits littéraires. — IV. Conclusion.

APPENDICE.....	539
----------------	-----

INDEX.....	549
------------	-----



190-
28/10/22

Central Archaeological Library,
NEW DELHI. 23198

Call No. 417.21 / Sen

Author—Snell, E

Title—Les Inscriptions De
Piyadasi

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.